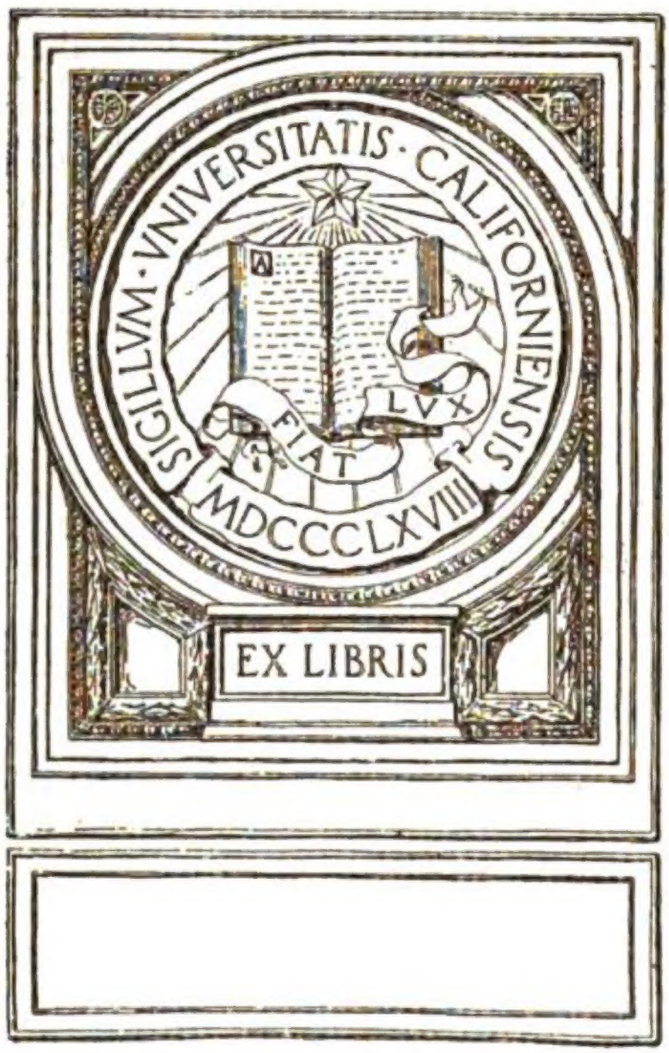
AVENTURES LES PLUS CURIEUSES DES VOYAGEURS: COUP D'OEIL AUTOUR DU...

Jacques-Bernard Hombron

Digitized by Google

à Honfleur.



Digitized by Google

Digitized by Google

2 Vol.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVENTURES

DES VOYAGEURS

II

Digitized by Google

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, rue de la Monnaie, 11.

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

Digitized by Google

AVENTURES

LES PLUS CURIEUSES

DES VOYAGEURS

COUP D'ŒIL AUTOUR DU MONDE

D'APRÈS LES RELATIONS ANCIENNES ET MODERNES ET DES DOCUMENTS RECUEILLIS SUR LES LIEUX

PAR M. HOMBRON

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

L'un des compagnons de l'Amiral DUMONT D'URVILLE, pendant son Voyage au Pôle sud et dans l'Océanie.

Ouvrage imité des Aventures des Voyageurs

PAR P. BLANCHARD.

TOME SECOND.

PARIS

BELIN-LEPRIEUR ET MORIZOT, ÉDITEURS

RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ, 5

1847

Digitized by Google

G170
H6
v.2

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

AVENTURES

LES PLUS CURIEUSES

DES VOYAGEURS

VOYAGE SUR LE MISSISSIPI

De la Nouvelle-Orléans aux Akensas, en 1727.

LETTRE DU P. POISSON, MISSIONNAIRE AUX AKENSAS, AU PÈRE ***.

Êtes-vous curieux, mon cher ami, d'apprendre la chose du monde la moins curieuse, et qui coûte le plus d'apprendre par expérience? c'est la manière de voyager sur le Mississipi; ce que c'est que ce pays si vanté, si décrié tout à la fois en France, et quelle espèce de gens on y trouve. Je n'ai rien autre chose à vous mander à présent. Si la relation que je vais vous faire de notre voyage n'est pas intéressante, prenez-vous-en au pays; si elle est trop longue, prenez-vous-en à l'envie que j'ai de m'entretenir avec vous.

Pendant notre séjour à la Nouvelle-Orléans, nous y avons vu la paix et le bon ordre rétablis par les soins et la sagesse du nouveau commandant général. Il y avait deux partis parmi ceux qui étaient à la tête des affaires; on appelait l'un la grande bande, et l'autre la petite bande. Cette division est dissipée, et il y a tout lieu d'espérer que la colonie s'établira plus solidement que jamais. Quoi qu'il en soit,

[1] *Lettres édifiantes des Missionnaires* (Gaume frères, éditeurs). 1830.

826573

Digitized by Google

on attendait chaque jour l'arrivée de la pirogue qui portait les PP. Tartarin, Doutreleau, un de nos frères, et les religieuses : c'est ce qui fit précipiter notre départ pour épargner au P. de Beaubois un surcroît d'embarras, quoique ce fût la mauvaise saison pour voyager sur le Mississipi. D'ailleurs ce Père avait sur les bras le frère Simon, qui, avec quelques *engagés*, était descendu des Illinois, et nous attendait depuis trois ou quatre mois. Simon est un *donné* de la mission des Illinois : on appelle ici *engagés* des gens qui se louent pour ramer dans une pirogue ou un bateau, et l'on pourrait ajouter, pour faire enrager ceux qu'ils conduisent.

Nous nous embarquâmes donc le 25 mai 1727, les PP. Souel, Dumas et moi, sous la conduite du bonhomme Simon. Les PP. de Guienne et Le Petit devaient peu de jours après prendre une autre route; le premier, comme vous savez, pour les Alibamons, et le second, pour les Chasses. Notre bagage et celui de nos engagés faisaient un volume de plus d'un pied au-dessus des bords de nos deux pirogues; nous étions perchés sur un tas de coffres et de ballots, sans avoir la liberté de changer de posture. On nous prophétisa que nous n'irions pas loin avec cet équipage. En remontant le Mississipi on va terre à terre, parce que le courant est trop fort. A peine avions-nous perdu de vue la Nouvelle-Orléans qu'une branche qui s'avançait, et qui ne fut point aperçue par celui qui gouvernait, accroche le coffre, le renverse, fait faire la culbute à un jeune homme qui était auprès, et frappe rudement le P. Souel. Par bonheur elle se rompit dans ce premier effort, sans quoi et le coffre et le jeune homme étaient dans l'eau. Cet accident nous détermina, lorsque nous fûmes arrivés aux Chapitulas, à trois lieues de la Nouvelle-Orléans, à dépêcher au P. de Beaubois, pour lui demander une plus grande pirogue.

Pendant ce temps-là nous étions en pays de connaissance. Le nom barbare qu'il porte marque qu'il a été autrefois habité par des sauvages : on appelle à présent de ce nom cinq concessions qui sont le long du Mississipi. M. Dubreuil, Parisien, nous reçut dans la sienne. Les trois suivantes appartiennent à trois frères canadiens qui sont venus dans ce pays, le bâton à la main et le brayer autour des reins, pour s'y établir, et qui ont plus avancé leurs affaires que les *concessionnaires* de France qui ont envoyé des millions pour fonder leurs concessions, lesquelles sont *fondues* à présent pour la plupart.

Digitized by Google

La cinquième est à M. de Koli, Suisse de nation, seigneur de la terre de Livry, près Paris, un des plus honnêtes hommes qu'on puisse voir. Il avait passé dans le même vaisseau que nous, afin de voir par lui-même l'état de la concession pour laquelle il a expédié des vaisseaux et fait des dépenses infinies. Il y a dans chacune de ces concessions au moins soixante Nègres; on y cultive le maïs; le riz, l'indigo, le tabac : ce sont celles de la colonie qui ont le mieux réussi. Je vous parle de concession, j'aurai encore occasion d'en parler aussi bien que d'établissement et d'habitation; vous ne savez peut-être pas ce que c'est que tout cela, ayez donc la patience d'en lire l'explication.

On appelle *concession* une certaine étendue de terrain *concédé* par la compagnie des Indes, à un particulier ou à plusieurs qui ont fait société ensemble pour défricher et faire valoir ce terrain. C'est ce que l'on appelait, dans le temps de la plus grande vogue du Mississipi, les comtés, les marquisats du Mississipi; ainsi, les concessionnaires sont les gentilshommes de ce pays. La plupart n'étaient point gens à quitter la France : ils ont équipé des vaisseaux remplis de directeurs, d'économes, de garde-magasins, de commis, d'ouvriers de différents métiers, de vivres et d'effets de toutes les sortes. Il s'agissait de s'enfoncer dans les bois, d'y cabaner, d'y choisir un terrain, d'en brûler les cannes et les arbres. Ces commencements paraissaient bien durs à des gens nullement accoutumés à ces sortes de travaux. Les directeurs et leurs subalternes s'amusèrent pour la plupart dans des endroits où il y avait déjà quelques Français établis, ils y consommèrent leurs vivres; à peine l'ouvrage était-il commencé, que la concession était déjà ruinée; l'ouvrier mal payé ou mal nourri, refusait de travailler ou se payait par lui-même; les magasins étaient au pillage : ne reconnaissez-vous pas là le Français? C'est en partie ce qui a empêché que ce pays ne s'établisse comme il devait l'être, après les dépenses prodigieuses que l'on a faites pour cela.

On appelle *habitation* une moindre portion de terre accordée par la compagnie. Un homme avec sa femme ou son associé défriche un petit canton, se bâtit une maison sur quatre fourches qu'il couvre d'écorce, sème du maïs et du riz pour sa provision; une autre année il fait un peu plus de vivres et une plantation de tabac; s'il vient enfin à bout d'avoir trois ou quatre Nègres, le voilà tiré d'affaires;

Digitized by Google

c'est ce qu'on appelle *habitation*, *habitant* : mais combien sont aussi gueux que lorsqu'ils ont commencé !

On appelle *établissement* un canton où il y a plusieurs habitations peu éloignées les unes des autres, qui font une espèce de village.

Outre les concessionnaires et les habitants, il y a encore dans ce pays des gens qui ne font d'autre métier que de courir : 1° Femmes ou filles tirées des hôpitaux de Paris, de la Salpétrière ou autres lieux d'aussi bon renom, qui trouvent que les lois du mariage sont trop dures et la conduite d'un ménage trop gênante : les voyages de quatre cents lieues ne font point peur à ces héroïnes ; j'en connais déjà deux dont les aventures feraient la matière d'un roman. 2° Les voyageurs, ce sont pour la plupart des jeunes gens envoyés, pour cause, au Mississipi par leurs parents ou par la justice, et qui, trouvant que la terre est trop belle pour la piocher, aiment mieux s'engager pour ramer et courir d'un bord à l'autre. 3° Les chasseurs, ceux-ci remontent le Mississipi sur la fin de l'été jusqu'à deux ou trois cents lieues, dans le pays où il y a des bœufs ; ils font des plats côtés, c'est-à-dire qu'ils font sécher au soleil la chair qui est sur les côtes du bœuf ; ils salent le reste et font de l'huile d'ours ; ils descendent vers le printemps, et fournissent de viande la colonie. Le pays qui est depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'ici, rend ce métier nécessaire, parce qu'il n'est pas assez habité ni assez défriché pour y élever des bestiaux. A trente lieues d'ici seulement on commence à trouver les bisons ; ils sont par troupeaux dans les prairies ou sur les rivières. Un Canadien descendit l'année passée à la Nouvelle-Orléans quatre cent quatre-vingts langues de bisons qu'il avait tués, pendant son hivernement, aidé seulement de son associé.

Nous quittâmes les Chapitoulas le 29. Quoiqu'on nous eût envoyé une plus grande pirogue, et malgré le nouvel arrimage de nos gens, nous avions presque autant d'embarras qu'auparavant. Il ne nous restait que deux lieues à faire ce jour-là, pour aller coucher aux Cannes-Brûlées, chez M. de Bénac, directeur de la concession de M. d'Artagnan ; il nous reçut avec amitié, et nous régala d'une carpe du Mississipi, qui pesait trente-cinq livres. Les Cannes-Brûlées sont deux ou trois concessions le long du Mississipi : c'est un endroit à peu près comme les Chapitoulas ; la situation m'en parut même plus belle.

Le lendemain nous fîmes six lieues ; on n'en fait guère davantage

Digitized by Google

en remontant ce fleuve, et nous couchâmes, ou plutôt nous cabanâmes aux Allemands. C'est le quartier que l'on assigna au reste languissant de cette troupe d'Allemands qui avaient péri de misère, soit à Lorient, soit en arrivant à la Louisiane. C'est une grande pauvreté que leurs habitations. C'est ici proprement où l'on commence d'apprendre ce que c'est que voyager sur le Mississipi. Je vais vous en donner une petite idée, pour n'être point obligé de répéter toujours la même chose.

Nous étions partis dans le temps des plus grandes eaux ; le fleuve avait monté à son ordinaire plus de quarante pieds : presque tout le pays est terre basse, et par conséquent il était inondé. Ainsi nous étions exposés à ne point trouver de cabanage, c'est-à-dire de terre pour faire chaudière et pour coucher. Quand on en trouve voici comment on couche : si la terre est encore vaseuse, ce qui arrive lorsque les eaux commencent à se retirer, on fait d'abord une couche de feuillage afin que le matelas n'enfonce point dans la vase. On étend ensuite par terre une peau, ou un matelas, et des draps si l'on en a ; on plie trois ou quatre cannes en demi-cercle, dont on fiche les deux bouts en terre, et que l'on éloigne les unes des autres selon la longueur de son matelas ; sur celles-ci on en attache trois autres en travers ; on étend ensuite, sur ce petit édifice, son baire, c'est-à-dire une grande toile, dont on replie avec soin les extrémités par dessous le matelas. C'est sous ces tombeaux, où l'on étouffe de chaleur, que l'on est obligé de se coucher. La première chose que l'on fait en mettant à terre, c'est de faire son baire en diligence : les maringouins ne permettent pas d'en user autrement. Si l'on pouvait coucher à découvert, on goûterait la fraîcheur de la nuit, on serait trop heureux. On est bien plus à plaindre quand on ne trouve point de cabanage : alors on amarre la pirogue à un arbre ; si l'on trouve un embarras d'arbres, on fait chaudière dessus, si l'on n'en trouve point, on se couche sans souper, ou plutôt on reste dans la même situation que pendant la journée, exposé pendant toute la nuit à la fureur des maringouins. On appelle embarras un amas d'arbres flottants que le fleuve a déracinés, que son courant entraîne continuellement, et qui, se trouvant arrêtés par un arbre qui a la racine en terre, ou par une langue de terre, s'accumulent les uns sur les autres, et forment des piles énormes ; on en trouve qui fourniraient de bois votre bonne ville

Digitized by Google

de Tours pendant trois hivers. Ces endroits sont difficiles et dangereux à passer. Il faut raser ces embarras, le courant y est rapide, et s'il pousse la pirogue contre ces arbres flottants, elle disparaît aussitôt, elle est abîmée dans les eaux sous l'embarras.

C'était aussi la saison des plus grandes chaleurs, qui augmentaient chaque jour. Pendant tout le voyage, nous n'avons eu qu'un jour entier d'un temps couverts, toujours un soleil brûlant sur nos têtes, sans avoir pu pratiquer sur nos pirogues un petit tendelet qui nous fît un peu d'ombrage. D'ailleurs, la hauteur des arbres et l'épaisseur des bois qui sont dans toute la route aux deux bords du fleuve ne laissent pas goûter le moindre souffle de vent, quoique le fleuve ait une demi-lieue de traverse; l'air ne se fait sentir qu'au milieu du fleuve, lorsqu'il faut le traverser pour prendre le plus court. Nous pompions sans cesse l'eau du Mississipi avec des cannes pour nous désaltérer; quoique fort boueuse, elle ne fait aucun mal. Un autre rafraîchissement que nous avions, c'étaient les raisins qui pendent des arbres presque partout, et que nous arrachions en passant, ou que nous allions cueillir lorsque nous mettions pied à terre. Il y a dans ce pays, du moins aux Akensas, deux sortes de raisins, dont l'un mûrit en été, et l'autre en automne. C'est la même espèce; les grains en sont fort petits, et rendent un jus fort épais. Il y en a encore d'une autre espèce, la grappe n'est que de trois grains qui sont gros comme des prunes de damas : nos sauvages l'appellent *asi-contai* (raisin-prune).

Nos provisions de vivres consistaient en biscuits, lard salé bien rance, riz, maïs, pois; le biscuit nous manqua un peu au-dessus des Natchez. Nous n'avions déjà plus de lard à dix ou douze lieues de la Nouvelle-Orléans; nous vécûmes de pois, ensuite de riz qui ne nous a manqué qu'à notre arrivée ici. L'assaisonnement consistait en sel, huile d'ours, et dans un riche appétit. La nourriture la plus ordinaire de ce pays, presque l'unique pour bien des gens, c'est le *gru*. On pile le maïs pour lui ôter sa première pellicule, on le fait bouillir longtemps dans l'eau, les Français l'assaisonnent quelquefois avec de l'huile : voilà ce que c'est que le gru. Les sauvages pilent le maïs bien menu, le font cuire quelquefois avec du suif, et plus souvent avec de l'eau seulement. Au reste, le gru tient lieu de pain; une cuillerée de gru et un morceau de viande marchent ensemble.

Digitized by Google

Mais le plus grand supplice, sans lequel tout le reste ne serait qu'un jeu ; mais ce qui passe toute croyance, ce que l'on n'imaginera jamais en France, à moins qu'on ne l'ait expérimenté, ce sont les *maringouins*, c'est la cruelle persécution des maringouins. La plaie d'Égypte, je crois, n'était pas plus cruelle. *Dimittam in te et in servos tuos et in populum tuum et in domos tuas omne genus muscarum, et implebuntur domus Ægyptiorum muscis diversi generis, et universa terra in quâ fuerint.* Il y a ici des *frappe-d'abord*, il y a des *brûlots ;* ce sont de très petits moucherons, dont la piqûre est si vive ou plutôt si brûlante, qu'il semble qu'une petite étincelle est tombée sur la partie qu'ils ont piquée. Il y a des *moustiques* ; ce sont des brûlots, à cela près qu'ils sont encore plus petits ; à peine les voit-on, ils attaquent particulièrement les yeux ; il y a des *guêpes ;* il y a des *taons*, il y a, en un mot, *omne genus muscarum ;* mais on ne parlerait point des autres sans les maringouins : ce petit animal a plus fait jurer depuis que les Français sont au Mississipi, que l'on n'avait juré jusqu'alors dans tout le reste du monde. Quoi qu'il en soit, une bande de maringouins s'embarquent le matin avec le voyageur. Quand on passe à travers les saules ou près des cannes, comme il arrive presque toujours, une autre bande se jette avec fureur sur la pirogue, et ne la quitte point. Il faut faire continuellement l'exercice du mouchoir, ce qui ne les épouvante guère ; ils font un petit vol, et reviennent sur-le-champ à l'attaque ; le bras se lasse plus tôt qu'eux. Quand on met pied à terre pour dîner depuis dix heures jusqu'à deux ou trois heures, c'est une armée entière que l'on a à combattre. On fait de la boucane, c'est-à-dire, un grand feu, que l'on étouffe ensuite avec des feuilles vertes ; il faut se mettre dans le fort de la fumée, si l'on veut éviter la persécution : je ne sais lequel vaut mieux du remède ou du mal. Après dîner, on voudrait faire un petit sommeil au pied d'un arbre : absolument impossible ; le temps du repas se passe à lutter contre les maringouins. On se rembarque avec eux. Au soleil couchant on se remet à terre ; aussitôt il faut courir pour aller couper des cannes, du bois et des feuilles vertes pour faire son baire, la chaudière et la boucane : chacun y est pour soi. Alors ce n'est pas une armée, ce sont plusieurs armées que l'on a à combattre ; c'est le temps des maringouins, on en est mangé, dévoré, ils entrent dans la bouche, dans les narines, dans les oreilles ; le visage,

Digitized by Google

les mains, le corps en sont couverts ; leur aiguillon pénètre l'habit, et laisse une marque rouge sur la chair, qui enfle à ceux qui ne sont pas encore faits à leur piqûre. Chicagon, pour faire comprendre à ceux de sa nation la multitude des Français qu'il avait vus, leur disait qu'il y en avait autant dans le grand village (Paris) que de feuilles sur les arbres et de *maringouins dans les bois*. Après avoir soupé à la hâte, on est dans l'impatience de s'ensevelir sous son baire, quoique l'on sache qu'on va y étouffer de chaleur. Avec quelque adresse, quelque subtilité qu'on se glisse sous ce baire, on trouve toujours qu'il y est entré quelques ennemis, et il n'en faut qu'un ou deux pour passer une mauvaise nuit.

Telles sont les incommodités du voyage mississipien. Combien de voyageurs les souffrent pour un gain souvent très modique ! Il y avait dans une pirogue, qui montait avec nous, une de ces héroïnes dont je vous ai parlé, qui allait rejoindre son héros ; elle ne faisait que babiller, que rire, que chanter. Si pour un petit bien temporel, si pour le crime même on fait un pareil voyage, des hommes destinés à travailler au salut des âmes doivent-ils le craindre ?

Je reviens à mon journal. Le 31 nous fîmes sept lieues : le soir point de cabanage ; de l'eau, du biscuit pour la collation, couchés dans la pirogue, mangés des maringouins pendant la nuit. *Nota :* c'était la vigile de la Pentecôte, jour de jeûne.

Le 1er juin nous arrivâmes aux Oumas sur une habitation française, où nous trouvâmes assez de terrains qui n'étaient pas inondés pour y cabaner. Nous y séjournâmes le lendemain afin de donner du repos à notre équipage. Le P. Dumas et moi nous embarquâmes le soir sur une pirogue qui devait faire pendant la nuit le même chemin que nous devions faire le lendemain ; nous évitions par là la grande chaleur. Le 3 nous arrivâmes en effet de bon matin aux Bayagoulas (nation détruite) chez M. du Buisson, directeur de la concession de MM. Pâris. Nous trouvâmes des lits, dont nous avions déjà perdu l'habitude ; pendant la matinée nous reprîmes le repos que les maringouins ne nous avaient pas permis de prendre pendant la nuit. M. du Buisson n'oublia rien pour nous soulager : il nous régala d'un dindon sauvage (ils sont en tout semblables aux dindons domestiques, mais d'un meilleur goût). La concession nous parut bien arrangée et en bon état : elle vaudrait encore mieux si elle avait toujours eu un pareil directeur. Nos gens arrivèrent le soir, et nous quittâmes les

Digitized by Google

Bayagoulas le lendemain, charmés des bonnes manières et des gracieusetés de M. du Buisson.

Framboise, chef des Sitimachas, qui a été esclave de M. de Bienville, nous y était venu voir et nous avait invités à dîner chez lui, où nous devions passer vers midi : il nous avait déjà fait la même invitation lorsqu'il était descendu avec sa nation à la Nouvelle-Orléans, pour chanter le calumet au nouveau commandant. Cela donna lieu à une aventure dont nous nous serions bien passés et dont vous vous passeriez bien aussi de lire le récit ; mais n'importe.

L'inondation avait contraint les Sitimachas de s'enfoncer dans les bois ; nous tirâmes un coup de fusil pour annoncer notre arrivée. Un coup de fusil dans les bois du Mississipi est un coup de tonnerre ; aussitôt voilà un petit sauvage qui se présente. Nous avions un jeune homme avec nous qui savait la langue ; il lui parle et nous fait réponse que le petit sauvage était envoyé pour nous conduire, et que le village n'était pas éloigné. Il faut observer que ce jeune homme avait bon appétit, et qu'il voyait bien que nous ne pourrions pas faire chaudière à cause des eaux. Sur sa parole, nous nous mettons dans une pirogue sauvage qui était là ; l'enfant nous conduit. Nous n'étions guère avancés lorsque l'eau manqua à la pirogue, ce n'était presque plus que de la vase. Nos gens, qui nous assuraient qu'il n'y avait plus qu'un pas, poussent la pirogue à force de bras ; l'espérance de faire festin chez les Framboises les encourageait ; mais enfin nous ne trouvâmes plus que des arbres renversés, de la vase et quelques bas-fonds où l'eau croupissait. Ce petit sauvage nous laisse là et disparaît en un moment. Que faire dans ces bois sans guides ? Le P. Jouel saute dans l'eau, nous en fîmes autant ; c'était quelque chose de plaisant de nous voir barboter parmi les ronces et les broussailles et dans l'eau jusqu'aux genoux ; notre plus grande peine était d'arracher nos souliers de la vase : enfin bien crottés, bien harrassés nous arrivâmes au village qui était éloigné du fleuve de plus d'une demi-lieue. Framboise fut surpris de notre arrivée ; il nous dit froidement qu'il n'avait rien : à ce trait nous reconnûmes le sauvage. Notre interprète nous avait trompés, car Framboise ne nous avait pas envoyé chercher, il ne nous attendait pas, et avait cru qu'il ne risquait rien de nous inviter, persuadé que l'inondation nous empêcherait bien d'aller chez lui. Quoi qu'il en soit, nous retournâmes bien vite et sans guide ; nous nous égarâmes un peu ;

Digitized by Google

nous retrouvâmes la pirogue sauvage, nous nous remîmes dedans et nous regagnâmes les nôtres comme nous pûmes. Ceux qui étaient restés se divertirent de notre équipage et de notre aventure ; jamais nous n'avons tant ri, ou plutôt c'est la seule fois que nous ayons ri. Il n'y avait pas terre pour faire chaudière, comme je l'ai déjà dit, il fallut se contenter d'un morceau de biscuit. Nous arrivâmes le soir au dessous de Manchat ; c'est une branche du Mississipi qui se jette dans le lac Maurepas : point de terre, point de chaudière, point de cabanage, des millions de maringouins pendant la nuit. *Nota iterùm :* c'était un jour de jeûne, les eaux commençaient à baisser, ce qui nous faisait espérer que nous ne coucherions plus dans la pirogue.

Les Sitimachas habitaient le bas du fleuve dans les commencements de la colonie ; ils tuèrent alors M. de Saint-Côme, missionnaire. M. de Bienville, qui commandait pour le roi, vengea sa mort. La carte du Mississipi place mal la nation des Sitimachas ; ce n'est pas la seule faute qui s'y trouve. Après ces petits traits d'érudition mississipienne, je reviens à notre voyage.

Le 4 nous couchâmes au Bâton-Rouge. Ce lieu est ainsi appelé, parce qu'il y a un arbre rougi par les sauvages, et qui sert de borne pour la chasse des nations qui habitent en deçà et au delà. Nous y vîmes les restes d'une habitation française, abandonnée à cause des chevreuils, des lapins, des chats sauvages et des ours qui ravageaient tout. Quatre de nos gens allèrent à la chasse et revinrent le lendemain sans autre gibier qu'un hibou. Nous dînâmes le 7 à la concession de M. Mézières : elle a l'air d'une habitation qui commence : nous y vîmes une baraque, des Nègres et un bon manant qui ne nous fit ni bien ni mal. Nous cabanâmes le soir à la Pointe-Coupée, devant la maison d'un habitant qui nous reçut fort bien. La pluie nous y arrêta le lendemain et ne nous permit de faire qu'une lieue ce jour-là, jusque chez un autre habitant. Sa maison, posée sur quatre fourches, nous mit, tant bien que mal, à couvert d'un orage affreux. Que ces bonnes gens ont besoin de consolation, et spirituelle et temporelle !

Le 9, à peine fûmes-nous embarqués, qu'il sortit hors du bois une odeur exécrable : on nous dit qu'il y avait à terre une bête que l'on appelle *bête puante*, qui répand cette mauvaise odeur partout où elle est. Nous cabanâmes le soir aux Petits-Tonicas, dans les cannes ; pendant l'hiver on y met le feu : pendant l'été il faut les couper pour pouvoir y cabaner. Le village sauvage est dans les terres. De là aux

Digitized by Google

Grands-Tonicas, il y a dix ou douze lieues par le Mississipi; par terre il n'y a qu'une pointe ou langue de terre qui sépare les deux villages; autrefois on faisait un portage en traversant par terre. On appelle encore ce trajet le portage *de la Croix*. Le fleuve a pénétré cette pointe et l'inonde entièrement dans les grandes eaux : c'est ce que nous avions à faire le lendemain, c'est-à-dire deux lieues, pour éviter les dix lieues qu'il faudrait faire, si on continuait sa route par le Mississipi. Nous prîmes un sauvage aux Petits-Tonicas pour nous servir de guide.

Le 10, nous entrâmes donc dans ce bois, dans cette mer, dans ce torrent, car c'est tout cela à la fois. Notre guide, dont personne n'entendait la langue, nous parlait par signes; l'un les interprétait d'une façon, et l'autre de l'autre, ainsi nous allions au hasard. Au reste, quand on est engagé dans ce bois, il faut continuer sa route ou périr; car, si on se laissait aller au courant pour reculer, ce courant rapide jetterait immanquablement la pirogue contre un arbre qui la briserait en mille pièces. Sans cela, nous nous serions retirés d'un si mauvais pas aussitôt que nous nous y vîmes engagés. Il fallait sans cesse virer la pirogue en zig-zag, pour n'aller pas donner de la pointe contre les arbres; quelquefois elle se trouvait serrée entre deux arbres, qui ne laissaient pas assez d'espace pour passer, contre l'attente de celui qui gouvernait. Tantôt c'était un torrent dont l'entrée était presque fermée par un *embarras*, ou seulement par deux arbres d'une longueur et d'une grosseur énormes, renversés en travers des deux bords du courant, et qui le rendaient plus impétueux. Tantôt l'entrée était entièrement barrée par un arbre; il fallait changer de route au hasard de trouver le même obstacle un moment après, ou de ne trouver que très peu d'eau, mais de la vase et des broussailles : alors il fallait passer la pirogue à force de bras. Souvent un de nos hommes était obligé de se jeter dans l'eau jusqu'au cou pour aller amarrer la pirogue à un arbre avancé, afin que si le courant l'emportait sur la force des rames, et faisait reculer la pirogue, elle n'allât point se briser contre un arbre. La nôtre risqua le plus; elle commença à s'emplir dans un courant qui l'avait fait reculer, et nous vîmes le moment où elle allait couler à fond : la force des rames nous sauva, et par bonheur il n'y avait là ni embarras, ni arbres renversés. Après en avoir passé un autre, qui ne laissait de passage que la largeur de la pi-

Digitized by Google

rogue; elle demeura un moment immobile entre la force du courant et la force des rames; nous ne savions si elle reculerait ou si elle avancerait; c'est-à-dire que, dans ce moment, nous étions entre la vie et la mort : car si la rame eût cédé à la force du courant, nous allions nous briser contre un gros arbre qui barrait presqu'entièrement le courant. Nos gens de l'autre pirogue qui avait passé avant nous, nous attendaient dans un morne et triste silence, et jetèrent un grand cri de joie quand ils nous virent hors de danger. Je ne finirais point, si je voulais vous raconter tous les travaux de cette journée. Ce passage est bien nommé *le passage de la Croix;* un voyageur qui sait ce que c'est et ne laisse pas d'y passer, mérite les Petites-Maisons s'il en échappe. On n'abrège le voyage, par ce raccourci, que d'une très petite journée. Le Seigneur nous sauva la vie, et nous vînmes enfin à bout de faire ces deux lieues fatales.

Nous arrivâmes donc, à quatre ou cinq heures du soir, aux Grands-Tonicas. Le chef de cette nation vint au bord de l'eau nous recevoir, nous serra la main, nous embrassa, fit étendre une natte et des peaux devant la cabane, et nous invita à nous y coucher; ensuite il nous fit présenter un grand plat de mûres de ronces, et une *manne* (c'est-à-dire une hotte) de fèves vertes : ce fut un vrai régal pour nous. Le *Passage de la Croix* ne nous avait pas permis de nous arrêter pour dîner. Ce chef a été baptisé, aussi bien que quelques-uns de sa nation, par M. Davion; mais depuis le retour de ce missionnaire en France, où il se retira peu de temps après l'arrivée des Pères capucins dans le pays, il n'a guère de chrétien que le nom, une médaille et un chapelet. Il parle un peu français; il nous demanda des nouvelles de M. Davion; nous lui dîmes qu'il était mort : il en témoigna du regret, et il parut souhaiter un missionnaire. Il nous montra aussi une médaille du roi, que M. le commandant-général lui a envoyée au nom de S. M., avec un écrit qui porte que c'est en considération de l'attachement qu'il a toujours eu pour les Français, que ce présent lui a été fait. Il y a quelques Français aux Tonicas; ils nous firent de grands gémissements de ce qu'ils n'avaient point de missionnaire. Le Père Dumas dit la messe le lendemain de grand matin dans la cabane du chef, et nous fûmes édifiés de l'empressement qu'eurent quelques Français de profiter de cette occasion pour s'approcher des sacrements.

Le 11, nous passâmes la nuit pour la dernière fois dans la pirogue.

Digitized by Google

Le 12, nous cabanâmes aux Écors-Blancs, et le 13, aux Natchez. Nous rendîmes aussitôt notre visite au P. Philibert, capucin, qui en est curé; c'est un homme de bon sens, qui n'a pas été effarouché de nous voir comme ses confrères l'avaient été à la Nouvelle-Orléans; d'ailleurs, homme de bien et très zélé. Nous descendîmes ensuite au bord de l'eau, pour y faire nos baires.

L'établissement français des Natchez devient considérable. On y fait beaucoup de tabac qui passe pour le meilleur du pays. C'est un canton fort élevé, de là on voit serpenter le Mississipi comme dans un abîme; ce sont des buttes continuelles et des bas-fonds; le terrain des concessions est plus uni et plus beau. La chaleur excessive nous empêcha d'y aller, aussi bien qu'au village sauvage. Ce village est éloigné d'une lieue de celui des Français: c'est la seule, ou presque la seule nation où l'on voit une espèce de gouvernement et de religion. Ils entretiennent un feu perpétuel, et ils savent par tradition que, s'il venait à s'éteindre, il faudrait l'aller allumer chez les Tonicas. Le chef a beaucoup d'autorité sur ceux de sa nation, et il s'en fait obéir. Il n'en est pas ainsi de la plupart des autres nations; ils ont des chefs qui n'en ont que le nom; chacun est maître, et l'on ne voit cependant jamais de sédition parmi eux. Quand le chef des Natchez meurt, un certain nombre d'hommes et de femmes doit s'immoler pour le servir dans l'autre monde: plusieurs se sont déjà dévoués à la mort pour le temps où celui-ci mourra; on les étrangle dans ces occasions. Les Français font ce qu'ils peuvent pour empêcher cette barbarie, mais ils ont bien de la peine à en sauver quelqu'un. Ils disent que leurs ancêtres ont passé les mers pour venir dans ce pays: des personnes qui connaissent leurs mœurs et leurs usages mieux que moi prétendent qu'ils sont venus de la Chine.

Quoi qu'il en soit, les Tonicas et les Natchez sont deux nations considérables, qui devraient avoir chacune un missionnaire. Le chef des Tonicas est déjà chrétien; comme je vous l'ai dit, il a beaucoup d'autorité sur les siens, et d'ailleurs tout le monde convient que cette nation est très bien disposée pour le christianisme. Un missionnaire trouverait le même avantage aux Natchez, s'il avait le bonheur de convertir le chef; mais ces deux nations sont dans le district des Pères capucins, qui, jusqu'ici, n'ont appris aucune langue sauvage.

Nous quittâmes les Natchez le 17, et nous nous embarquâmes, le P. Dumas et moi, sur une pirogue qui partait pour la chasse. Les

Digitized by Google

nôtres n'avaient pas encore fait leurs vivres, c'est-à-dire acheté et fait piler du maïs. Les battures commençaient à se découvrir; nous y trouvions des œufs de tortue, nouveau régal pour nous. Ces œufs sont un peu plus gros que ceux de pigeons; on les trouve dans le sable des battures; le soleil les fait éclore; les traces que les tortues ont laissées font découvrir les endroits où elles ont caché leurs œufs; on en trouve en quantité, et l'on fait des omelettes qui sont bonnes pour des gens qui ne mangent que du gras.

On compte de la Nouvelle-Orléans aux Natchez près de cent lieues, et des Natchez aux Yatons quarante. Nous fîmes cette seconde traversée, sans autre aventure, sinon que nous fûmes surpris pendant une nuit d'un orage violent avec des éclairs et du tonnerre : jugez si l'on est bien à couvert de la pluie sous une toile. Le lendemain un sauvage qui remontait avec nous, mit pied à terre pour aller à la chasse; nous continuâmes notre route. Nous n'eûmes pas fait une demi-lieue, qu'il parut sur le rivage avec un chevreuil sur les épaules; nous cabanâmes sur la première batture pour faire sécher nos hardes et pour faire *chaudière haute*. Ces repas que l'on fait après une bonne chasse sont tout à fait à la sauvage : rien n'est plus plaisant; la bête est en pièces dans un moment : rien n'est perdu; nos voyageurs font cuire dans le feu ou dans la marmite, chacun selon son goût; leurs doigts et quelques petits bâtons leur tiennent lieu de toutes sortes d'instruments de cuisine et de table. A les voir couverts seulement d'un brayer, plus hâlés, plus boucanés que des sauvages, étendus sur le sable ou accroupis comme des singes, dévorer ce qu'ils tiennent en main, on ne sait si c'est une troupe de Bohémiens ou de gens qui font festin au sabbat.

Le 23 nous arrivâmes aux Yatous; c'est un poste français à deux lieues de l'embouchure de la rivière de ce nom, qui se jette dans le Mississipi. Il y a un officier, lequel a le titre de commandant, une douzaine de soldats et trois ou quatre habitants. C'est là qu'était la concession de M. Leblanc, qui s'en est allée en décadence comme bien d'autres. Le terrain est élevé par buttes; il est peu découvert, l'air y est, dit-on, malsain. Le commandant, à notre arrivée, fit tirer toute l'artillerie du fort, qui consiste en deux petites pièces. Ce fort est une baraque où loge l'officier, entouré d'une palissade, bien défendu par la situation du lieu. Le commandant nous reçut chez lui avec beaucoup d'amitié; nous cabanâmes dans sa

Digitized by Google

cour. Nos deux pirogues, dont l'une portait le P. Souel, missionnaire des Yatous, arrivèrent deux jours après nous; le fort lui fit les mêmes honneurs qu'à nous. Ce cher Père avait été dangereusement malade pendant la traversée des Natchez aux Yatous; il commençait à se rétablir; il m'a écrit depuis mon arrivée ici qu'il était retombé malade, et qu'il était en convalescence lorsqu'il m'écrivait. Pendant notre séjour aux Yatous il acheta une maison ou plutôt une cabane à la française, en attendant qu'il prît ses arrangements pour se placer parmi les sauvages qui sont à une lieue du poste français. Il y a trois villages qui parlent trois langues différentes et qui composent une nation peu nombreuse; je ne les connais pas davantage.

Le 26, nous nous rembarquâmes, le P. Dumas et moi. Des Yatous aux Akensas, on compte soixante lieues, nous y arrivâmes le 7 juillet, sans autre aventure que d'avoir fait une fois *chaudière haute* d'un ours qu'un de nos gens avait tué à la chasse. Les villages des *Akensas* sont mal placés sur la carte. La rivière, à son embouchure, fait une fourche. Dans la branche d'en haut se jette une rivière que les sauvages appellent *Niska* (eau blanche), qui n'est point marquée sur la carte quoiqu'elle soit considérable. Nous entrâmes par la branche d'en bas. De l'embouchure de cette branche à l'endroit où la rivière se sépare en deux, il y a sept lieues; de là il y a deux lieues au premier village qui renferme deux nations, les Tourimas et les Tougingas. De ce premier village au second, il y a deux lieues par eau et une lieue par terre; on l'appelle le village des Southouis. Le troisième village est un peu plus haut, et du même bord de la rivière, ce sont les Kappas; de l'autre côté et vis-à-vis de ce dernier village, sont les habitants français. Les trois villages sauvages qui renferment quatre nations de noms différents, n'en font qu'une sous le nom commun d'Akensas, que les Français ont aussi donné à la rivière, quoique les sauvages l'appellent *Ni gitai* (eau rouge); ils parlent la même langue, et font en tout environ douze cents âmes.

Nous étions peu éloignés de ces villages, lorsqu'une bande de petits sauvages nous ayant aperçus, fit un grand cri et courut prévenir. Une pirogue française qui nous avait précédés d'un jour, avait averti de notre arrivée. Nous trouvâmes tout le village assemblé au débarquement. Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, un sauvage demanda à un de nos gens qu'il connaissait et qui savait la

Digitized by Google

langue, combien de lunes *le chef noir* demeurerait parmi eux? Toujours, répondit ce Français. Tu mens, repartit le sauvage. Le Français lui répondit que non, qu'il y en aurait toujours parmi eux pour leur apprendre à connaître *le grand Esprit,* comme il y en a aux Illinois. Le sauvage le crut et lui dit : *Mon cœur rit quand tu dis cela.* Je me fis conduire par ce même Français au village des Southouis, par terre. Avant que d'y arriver, nous trouvâmes le chef sous son *antichon* (c'est le nom que les Français donnent à une espèce de cabane ouverte de tous côtés, que les sauvages ont à leur désert (à leur campagne) et où ils vont prendre le frais. Il m'invita à me coucher sur une natte, et me présenta du maïs ; il dit un mot à son petit enfant, qui était là ; celui-ci poussa aussitôt le cri sauvage, et cria de toutes ses forces : *Panianga sa, panianga sa* (le chef noir, le chef noir). Dans un instant tout le village entoura l'antichon. Je leur fis dire dans quel dessein j'étais venu ; je n'entendais de tous côtés que ce mot, *igaton* ; mon interprète me dit qu'il signifiait *cela est bon.* Toute cette troupe me conduisit au bord de l'eau en poussant de grands cris. Un sauvage nous fit traverser la rivière dans sa pirogue, et après avoir marché un demi-quart de lieue, nous arrivâmes aux habitations françaises. Je me logeai dans la maison de la Compagnie des Indes, qui était celle des commandants lorsqu'il y en avait ici, et je sentis bien de la joie d'être au bout des deux cents lieues que j'avais à faire : j'aimerais mieux faire deux fois le voyage que nous avons fait sur mer dans la même saison, que de recommencer celui-ci. Le P. Dumas n'était qu'au milieu de sa route pour se rendre aux Illinois ; il se rembarqua le lendemain de son arrivée. On ne trouve pas la moindre habitation d'ici aux Illinois ; mais on ne manque guère de tuer quelques bisons, qui accommodent bien des gens qui n'ont que du gru pour vivre.

Me voici au bout de ma longue et ennuyeuse relation. Je n'ai écrit que pour vous et pour un ami aussi indulgent que vous, c'est le P. Bernard, à qui je vous prie d'adresser cette lettre ; il est à Dijon ; je tâcherai de contenter davantage votre curiosité, lorsque je connaîtrai mieux les mœurs des sauvages de ce quartier. Vous n'avez pas la même excuse que moi : vous êtes sur le grand théâtre, qui change de scène tous les jours, et fournit matière aux lettres les plus longues et les plus curieuses. Je vous ai écrit de la Nouvelle-Orléans : avez-vous reçu ma lettre ?

Digitized by Google

Je vous prie de faire mes honneurs au P. de Fontenai, et de me recommander à ses saints sacrifices; je me recommande aussi aux vôtres; vous êtes tous deux dans tous mes *moments*. Présentez aussi mes respects au P. d'Avaugeur et au F. Talard; je prie ce cher frère de m'adresser, dans le premier envoi qu'il fera au P. de Beaulois, le plus qu'il pourra d'estampes, et surtout celles qui représentent les différents mystères de la vie de Jésus-Christ. M. Cars lui en donnera en le saluant de ma part; il m'en a promis. C'est un des grands moyens que l'on puisse prendre pour donner quelque idée des mystères de notre religion aux sauvages. Ils sont tous extasiés quand ils voient l'image de saint Régis, que j'ai dans ma chambre; cette gravure est de M. Cars: ils se mettent la main devant la bouche, c'est un signe d'admiration parmi eux; *ouakantaque*, s'écriaient-ils, «c'est le Grand-Esprit». Je leur dis que non; qu'il a été chef à robe noire comme moi; qu'il a bien écouté et observé la parole du Grand-Esprit pendant sa vie, et qu'après sa mort il est allé au ciel avec lui. Quelques-uns passent leur main en différentes fois sur le visage du saint, puis la portent sur leur visage : c'est une cérémonie qu'ils font quand ils veulent donner une marque de vénération à quelqu'un: ensuite ils se mettent en différents endroits de ma chambre, et disent à chaque fois en riant : *Il me regarde, il parle presque, il ne lui manque que la parole.* Voilà bien des minuties; il est temps que nous reprenions haleine tous deux. Adieu, etc.

Aux Akensas, ce 5 octobre 1727.

LA PÉROUSE.

DESTRUCTION DES FORTS DU PRINCE DE WALES ET D'YORK, DANS LA BAIE D'HUDSON.

Jean-François Galaup de La Pérouse, chef d'escadre, naquit à Albi, en 1741. Entré dès ses jeunes ans à l'école de la marine, ses premiers regards se tournèrent vers les navigateurs célèbres qui avaient illustré leur patrie; il prit dès lors la résolution de marcher sur leurs traces; mais ne pouvant avancer qu'à pas lents dans cette route

Digitized by Google

difficile, il se prépara, en se nourrissant d'avance de leurs travaux, à les égaler un jour. Il joignit de bonne heure l'expérience à la théorie : il avait déjà fait dix-huit campagnes quand le commandement de la dernière expédition lui fut confié. Garde de la marine le 19 novembre 1756, il fit d'abord cinq campagnes de guerre : les quatre premières sur le Célèbre, la Pomone, le Zéphyr et le Cerf; la cinquième sur le Formidable, commandé par Saint-André du Verger. Ce vaisseau faisait partie de l'escadre aux ordres du maréchal de Conflans, lorsqu'elle fut jointe, à la hauteur de Belle-Ile, par l'escadre anglaise. Les vaisseaux de l'arrière-garde, le Magnifique, le Héros et le Formidable furent attaqués et environnés par huit ou dix vaisseaux ennemis. Le combat s'engagea et devint général : il fut si terrible, que huit vaisseaux anglais ou français coulèrent bas pendant l'action, ou allèrent se perdre et se brûler sur les côtes de France. Le seul vaisseau le Formidable, plus maltraité que les autres, fut pris après la plus vigoureuse défense. La Pérouse se conduisit avec une grande bravoure dans ce combat, où il fut grièvement blessé.

Rendu à sa patrie, il fit, dans le même grade, sur le vaisseau le Robuste, trois nouvelles campagnes : il s'y distingua dans plusieurs circonstances ; et son mérite naissant commença à fixer les regards de ses chefs.

Le 1er octobre 1764, il fut promu au grade d'enseigne de vaisseau. Un homme moins actif eût profité des douceurs de la paix ; mais sa passion pour son état ne lui permettait pas de prendre du repos. Il suffit, pour juger de sa constante activité, de parcourir le simple tableau de son existence militaire depuis cette époque jusqu'en 1777. Il était, en 1765, sur la flûte l'Adour; en 1766, sur la flûte le Gave; en 1767, il commandait l'Adour; en 1768, il était commandant de la Dorothée; en 1769, commandant du Bugalet; en 1771, embarqué sur la Belle-Poule; en 1772, ibid.; en 1773, 74, 75, 76, 77, il commandait la flûte la Seine et les Deux-Amis sur la côte de Malabar : lieutenant, depuis le 4 avril 1777.

L'année 1778 vit rallumer la guerre entre la France et l'Angleterre : les hostilités commencèrent le 17 juin, par le combat de la Belle-Poule.

En 1779, La Pérouse commandait l'Amazone, qui faisait partie de l'escadre aux ordres du vice-amiral d'Estaing.

Digitized by Google

Voulant protéger la descente des troupes à la Grenade, il y mouilla à portée de pistolet d'une batterie ennemie. Lors du combat de cette escadre contre celle de l'amiral Byron, il fut chargé de porter les ordres du général sur toute la ligne. Enfin, il prit sur la côte de la Nouvelle-Angleterre la frégate l'Ariel, et contribua à la prise de l'Experiment.

Nommé capitaine le 5 avril 1780, il commandait la frégate l'Astrée, lorsque, se trouvant en croisière avec l'Hermione, commandée par le capitaine La Touche, il livra, le 21 juillet, un combat très opiniâtre à six bâtiments de guerre anglais, à six lieues du cap nord de l'île Royale. Cinq de ces bâtiments, l'Alliance, de vingt-quatre canons, le Vernon, de même force, la Charlestown, de vingt-huit, le Jack, de quatorze, et le Vautour, de vingt, formèrent une ligne pour l'attendre; le sixième, le Thompson, de dix-huit, resta hors de la portée du canon. Les deux frégates coururent ensemble sur l'ennemi, toutes voiles dehors : il était sept heures du soir lorsqu'elles tirèrent le premier coup de canon. Elles prolongèrent la ligne anglaise sous le vent, pour lui ôter tout espoir de fuir. Le Thompson resta constamment au vent. Les deux frégates manœuvrèrent avec tant d'habileté, que le désordre se mit bientôt dans l'escadrille anglaise : au bout d'une demi-heure, le Charlestown, frégate commandante, et le Jack, furent obligés de se rendre; les trois autres bâtiments auraient éprouvé le même sort, si la nuit ne les eût dérobés à la poursuite des deux frégates françaises.

L'année suivante, le gouvernement forma le projet de prendre et de détruire les établissements des Anglais dans la baie d'Hudson. La Pérouse parut propre à remplir cette mission pénible dans les mers difficiles : il reçut l'ordre de partir du cap Français, le 31 mai 1782. Il commandait le Sceptre, de soixante-quatorze canons, et il était suivi des frégates l'Astrée et l'Engageante, de trente-six canons chacune, commandées par les capitaines de Langle et La Jaille; il avait à bord de ces bâtiments deux cent cinquante hommes d'infanterie, quarante hommes d'artillerie, quatre canons de campagne, deux mortiers et trois cents bombes.

Le 18 juillet, il eut connaissance de l'île de la Résolution; mais à peine eut-il fait vingt-cinq lieues dans le détroit d'Hudson, que ses bâtiments se trouvèrent engagés dans les glaces, où ils furent considérablement endommagés.

Digitized by Google

Le 30, après avoir constamment lutté contre des obstacles de toute espèce, il vit le cap Walsingam, situé à la partie la plus occidentale du détroit. Pour arriver promptement au fort du Prince-de-Wales, qu'il se proposait d'attaquer d'abord, il n'avait pas un instant à perdre, la rigueur de la saison l'obligeant d'abandonner cette mer dans les premiers jours de septembre : mais dès qu'il fut entré dans la baie d'Hudson, les brumes l'enveloppèrent; et le 3 août, à la première éclaircie, il se vit environné de glaces à perte de vue, ce qui le força de mettre à la cape. Cependant il triompha de ces obstacles; et le 8 au soir, ayant découvert le pavillon du fort du Prince-de-Wales, les bâtiments français s'en approchèrent en sondant et mouillèrent à une lieue et demie de la côte.

Un officier, envoyé pour reconnaître les approches du fort, rapporta que les bâtiments pouvaient s'embosser à très peu de distance. La Pérouse, ne doutant pas que le Sceptre seul ne pût facilement réduire les ennemis s'ils résistaient, fit ses préparatifs pour effectuer une descente pendant la nuit. Quoique contrariées par la marée et l'obscurité, les chaloupes abordèrent sans obstacle à trois quarts de lieue du fort. La Pérouse, ne voyant aucune disposition défensive, quoique le fort parût en état de faire une vigoureuse résistance, fit sommer l'ennemi : les portes furent ouvertes, le gouverneur et la garnison se rendirent à discrétion.

Cette partie de ses ordres exécutée, il mit, le 11 août, à la voile, pour se rendre au fort d'York : il éprouva, pour y parvenir, des difficultés plus grandes encore que celles qu'il avait rencontrées précédemment : il naviguait par six ou sept brasses, sur une côte parsemée d'écueils. Après avoir couru les plus grands risques, le Sceptre et les deux frégates découvrirent l'entrée de la rivière de Nelson, et mouillèrent, le 20 août, à environ cinq lieues de terre.

La Pérouse avait pris trois bateaux pontés au fort du Prince-de-Wales : il les envoya, avec les canots du Sceptre, prendre connaissance de la rivière des Hayes, près de laquelle est le fort d'York.

Le 21 août les troupes s'embarquèrent dans les bateaux; et La Pérouse, n'ayant rien à craindre des ennemis par mer, crut devoir présider au débarquement.

L'île des Hayes, où est le fort d'York, est située à l'embouchure d'une grande rivière qu'elle divise en deux branches : celle qui

Digitized by Google

passe devant le fort s'appelle *la rivière des Hayes*, et l'autre *la rivière Nelson*. Le commandant français savait que tous les moyens de défense étaient établis sur la première; il y avait de plus un vaisseau de la compagnie d'Hudson, portant vingt-cinq canons de neuf, mouillé à son embouchure. Il se décida à pénétrer par la rivière Nelson, quoique ses troupes eussent à faire de ce côté une marche d'environ quatre lieues; mais il y gagnait l'avantage de rendre inutiles les batteries placées sur la rivière des Hayes.

On arriva, le 21 au soir, à l'embouchure de la rivière Nelson, avec deux cent cinquante hommes de troupes, les mortiers, les canons, et des vivres pour huit jours, afin de ne pas avoir besoin de recourir aux vaisseaux, avec lesquels il était très difficile de communiquer. La Pérouse donna ordre aux embarcations de mouiller par trois brasses à l'entrée de la rivière, et il s'avança dans son canot avec son second de Langle, le commandant des troupes de débarquement Rostaing, et le capitaine du génie Monneron, qui devait sonder la rivière et en visiter les bords, où l'on craignait que les ennemis n'eussent préparé quelques moyens de défense. Cette opération prouva que la rive était inabordable : les plus petits canots ne pouvaient approcher qu'à environ cent toises, et le fond qui restait à parcourir était de vase molle. Il jugea donc à propos d'attendre le jour et de rester à l'ancre; mais la marée perdant beaucoup plus qu'on ne l'avait présumé, les chaloupes restèrent à sec à trois heures du matin.

Irritées par cet obstacle, bien loin d'en être découragées, toutes les troupes débarquèrent; et après avoir fait un quart de lieue dans la boue jusqu'à mi-jambe, elles arrivèrent enfin sur un pré, où elles se rangèrent en bataille : de là elles marchèrent vers un bois, où l'on comptait trouver un sentier sec qui conduirait au fort. On n'en découvrit aucun, et toute la journée fut employée à la recherche de chemins qui n'existaient point.

La Pérouse ordonna au capitaine du génie Monneron d'en tracer un à la boussole au milieu du bois. Ce travail extrêmement pénible exécuté, servit à faire connaître qu'il y avait deux lieues de marais à traverser, pendant lesquelles on enfoncerait souvent dans la vase jusqu'aux genoux. Un coup de vent qui survint dans la nuit força La Pérouse inquiet à rejoindre ses bâtiments. Il se rendit sur le rivage; mais la tempête continuant, il ne put s'embarquer. Il profita d'un intervalle, et parvint le lendemain à son bord, une heure avant

Digitized by Google

un second coup de vent. Un officier, parti en même temps que lui, fit naufrage ; il eut, ainsi que les gens de son équipage, le bonheur de gagner la terre ; mais ils ne purent revenir à bord qu'au bout de trois jours, nus et mourant de faim.

Cependant les troupes arrivèrent devant le fort le 24 au matin, après une marche des plus pénibles, et il fut rendu à la première sommation. La Pérouse fit détruire le fort, et donna l'ordre aux troupes de se rembarquer sur-le-champ.

Cet ordre fut contrarié par un nouveau coup de vent, qui fit courir les plus grands dangers aux vaisseaux. Enfin le beau temps revint, et les troupes s'embarquèrent. La Pérouse, ayant à bord les gouverneurs des forts du Prince-de-Wales et d'York, mit à la voile pour s'éloigner de ces parages, livrés aux glaces et aux tempêtes, où des succès militaires obtenus sans éprouver la moindre résistance avaient été précédés de tant de peines, de périls et de fatigues.

Si La Pérouse, comme militaire, fut obligé, pour se conformer à des ordres rigoureux, de détruire des possessions alors ennemies, il n'oublia pas en même temps les égards qu'on doit au malheur. Ayant su qu'à son approche des Anglais avaient fui dans les bois, et que son départ, vu la destruction des établissements, les exposait à mourir de faim ou à tomber sans défense entre les mains des sauvages, il eut l'humanité de leur laisser des vivres et des armes.

Est-il, à ce sujet, un éloge plus flatteur que cet aveu sincère d'un marin anglais, dans sa relation d'un voyage à Botany-Bay : « On doit se rappeler avec reconnaissance, en Angleterre surtout, cet homme humain et généreux, pour la conduite qu'il a tenue lorsque l'ordre fut donné de détruire notre établissement de la baie d'Hudson, dans le cours de la dernière guerre. »

Après un témoignage aussi juste et aussi vrai, et lorsque l'Angleterre a si bien mérité des amis des sciences et des arts par son empressement à publier les résultats des voyages aux découvertes qu'elle a ordonnés, aurons-nous à reprocher à un militaire anglais d'avoir manqué à ses engagements envers La Pérouse.

Le gouverneur Hearn avait fait, en 1772, un voyage par terre, vers le nord, en partant du fort Churhille dans la baie d'Hudson ; le journal manuscrit en fut trouvé par La Pérouse dans les papiers de ce gouverneur, qui insista pour qu'il lui fût laissé comme sa propriété particulière. Ce voyage ayant été fait néanmoins par ordre de la

Digitized by Google

compagnie d'Hudson, dans la vue d'acquérir des connaissances sur la partie nord de l'Amérique ; le journal pouvait bien être censé appartenir à cette compagnie, et par conséquent être dévolu au vainqueur. Cependant La Pérouse céda par bonté aux instances du gouverneur Hearn ; il lui rendit le manuscrit, mais à la condition expresse de le faire imprimer et publier dès qu'il serait de retour en Angleterre. Cette condition ne fut point remplie. L'époque du rétablissement de la paix avec l'Angleterre, en 1783, termina cette campagne. L'infatigable La Pérouse ne jouit pas d'un long repos ; une plus importante campagne l'attendait : hélas ! ce devait être la dernière ! Il était destiné à commander l'expédition autour du monde, de 1785, dont les préparatifs se faisaient à Brest.

Jusqu'ici on n'a considéré dans La Pérouse que le militaire et le navigateur ; mais il mérite également d'être connu par ses qualités personnelles, car il n'était pas moins propre à se concilier les hommes de tous les pays, à s'en faire respecter, qu'à prévoir et à vaincre les obstacles qu'il est donné à la sagesse humaine de surmonter.

Réunissant à la vivacité des habitants des pays méridionaux un esprit agréable et un caractère égal, sa douceur et son aimable gaieté le firent toujours rechercher avec empressement ; d'un autre côté, mûri par une longue expérience, il joignait à une prudence rare cette fermeté de caractère qui est le partage d'une âme forte, et qui, augmentée par le genre de vie pénible des marins, le rendait capable de tenter et de conduire avec succès les plus grandes entreprises.

D'après la réunion de ces diverses qualités, le lecteur, témoin de sa patience rigoureuse dans les travaux commandés par les circonstances, témoin des conseils sévères que saprévoyance lui dictait, des mesures de précaution qu'il prenait avec les sauvages, sera peu étonné de la conduite bienfaisante et modérée autant que circonspecte de La Pérouse à leur égard, de la confiance, quelquefois même de la déférence qu'il témoignait à ses officiers, et de ses soins paternels envers ses équipages : rien de ce qui pouvait intéresser ces derniers, soit en prévenant leurs peines, soit en procurant leur bien-être, n'échappait à sa surveillance, à sa sollicitude. Ne voulant pas faire d'une entreprise scientifique une spéculation mercantile, et laissant tout entier le bénéfice des objets de traite au profit des seuls matelots de l'équipage, il se réservait pour lui la satisfaction d'avoir été utile à sa patrie et aux sciences. Secondé parfaitement dans ses soins pour

Digitized by Google

le maintien de leur santé, aucun navigateur n'a fait une campagne aussi longue, n'a parcouru un développement de route si étendu, en changeant sans cesse de climat, avec des équipages aussi sains; puisqu'à leur arrivée à la Nouvelle-Hollande, après trente mois de navigation et plus de seize mille lieues de route, ils étaient aussi bien portants qu'à leur départ de Brest[1].

Maître de lui-même, ne se laissant jamais aller aux premières impressions, il fut à portée de pratiquer, surtout dans cette campagne, les préceptes d'une saine philosophie, amie de l'humanité: s'attachant à suivre à la lettre cet article de ses instructions, gravé d'ailleurs dans son cœur, qui lui ordonnait d'éviter de répandre une seule goutte de sang. Ce désir de la patrie fut accompli, et les succès de La Pérouse ne coûtèrent point de larmes à l'humanité. Lorsque attaqué par une horde barbare de sauvages, il eut perdu son second, un naturaliste, et dix hommes des deux équipages, malgré les moyens puissants de vengeance qu'il avait entre les mains, et tant de motifs excusables pour en user, contenant la fureur des équipages, et craignant de frapper une seule victime innocente parmi des milliers de coupables, il sut contenir sa juste colère.

Équitable et modeste autant qu'éclairé, on verra avec quel respect il parlait de l'immortel Cook, et comme il cherchait à rendre justice aux grands hommes qui avaient parcouru la même carrière.

Également juste envers tous, La Pérouse, dans son journal et sa correspondance, dispense avec équité les éloges auxquels ont droit ses coopérateurs. Il cite aussi les étrangers qui, dans les différentes parties du monde, l'ont bien accueilli, et lui ont procuré des secours.

La Pérouse, d'après ses dernières lettres de Botany-Bay, devait être rendu à l'île de France en 1788; les deux années suivantes s'étant écoulées, les événements importants qui occupaient et fixaient les regards de la France entière ne purent détourner son attention du sort qui semblait menacer nos navigateurs. Les premières réclamations à cet égard, les premiers accents de la crainte et de la douleur se firent entendre à la barre de l'Assemblée nationale, par l'organe des membres de la Société d'histoire naturelle.

[1] Cook et plusieurs autres ont eu ce bonheur.

Digitized by Google

La demande de la Société d'histoire naturelle, accueillie avec le plus vif intérêt, fut suivie de près par la loi qui ordonna l'armement de deux frégates pour aller à la recherche de La Pérouse.

Les motifs d'après lesquels le décret fut rendu, les termes mêmes du rapport, font connaître l'intérêt tendre et touchant qu'inspiraient nos navigateurs, et l'empressement avec lequel, désirant les retrouver, on saisissait une simple lueur d'espérance, sans songer aux grands sacrifices que leur recherche exigeait[1].

NAUFRAGE A LA COTE DE L'ILE ROYALE[2].

Un enseigne dans le 24e régiment d'infanterie anglaise, M. S. W. Prenties, a donnné une curieuse et attachante relation d'un naufrage qu'il fit sur l'île Royale; nous allons l'abréger, afin de pouvoir l'offrir à nos lecteurs. Nous conserverons la parole à M. Prenties, parce qu'il nous semble que cette manière de raconter ajoute à l'intérêt du récit.

Le général Hardimand, qui commandait en chef au Canada, m'ayant, dit cet officier, chargé de porter des dépêches au général Clinton, je m'embarquai, le 17 novembre 1780, sur un petit brigantin qui faisait voile de Québec vers New-Yorck. Nous allions de conserve avec une goëlette destinée pour le même endroit, et qui portait un duplicata des dépêches. Après avoir descendu le fleuve Saint-Laurent jusqu'au havre appelé le trou de Saint-Patrice, sur l'île d'Orléans, nous fûmes retenus dans ce port par un vent contraire qui dura six jours. L'hiver faisait déjà sentir ses premiers frimas; et la glace se forma bientôt à une grande épaisseur sur tous les bords du fleuve. Plût au ciel qu'il eût duré quelques jours de plus! en fermant absolument notre marche, il nous aurait sauvé

[1] Nous verrons plus tard, dans un article spécial, quelle fin devait être celle de l'illustre de La Pérouse.

[2] Emprunté à Pierre Blanchard; *Aventures des Voyageurs*.

des malheurs dont le récit va commencer avec celui de notre navigation.

Avant de parvenir à l'embouchure du fleuve, on s'était aperçu que le brigantin avait une légère voie d'eau : à peine fûmes-nous entrés dans le golfe, que cette voie devint plus considérable, et les deux pompes, malgré le travail continuel, laissaient toujours deux pieds d'eau dans la cale. D'un autre côté le froid avait augmenté de rigueur, et les glaces s'amoncelaient autour du vaisseau, jusqu'à nous faire craindre d'en être entièrement environnés. Nous n'avions à bord que dix-neuf personnes, six passagers, et les treize autres, mauvais matelots. Quant au capitaine, de qui nous devions attendre des secours dans une position si fâcheuse, au lieu de veiller à la conservation du navire, il passait le temps à s'enivrer dans sa chambre, sans s'occuper un moment de notre sûreté.

Le vent continuant de souffler avec la même violence, et l'eau s'étant élevée dans la cale jusqu'à la hauteur de quatre pieds, le froid et la lassitude jetèrent le découragement parmi les gens de l'équipage. Tous les matelots prirent de concert la résolution de ne plus manœuvrer. Ils abandonnèrent les pompes, en témoignant une profonde indifférence sur leur destin, aimant mieux, disaient-ils, couler à fond, que s'épuiser d'un travail inutile dans une situation désespérée. Il faut convenir que, depuis plusieurs jours, leurs fatigues avaient été excessives et sans aucun intervalle de délassement. L'inaction du capitaine contribuait encore à les abattre. Cependant, à force d'encouragements et de promesses, et par une distribution que j'ordonnai fort à propos pour les réchauffer, je parvins à vaincre leur répugnance. L'interruption du travail avait fait entrer un pied d'eau de plus dans la cale ; mais leur activité se ranimant par la chaleur de la boisson que je leur faisais donner toutes les demi-heures, ils soutinrent avec tant de constance l'effort de la manœuvre, que l'eau fut bientôt réduite à moins de trois pieds.

Nous étions au 3 décembre. Le vent semblait de jour en jour s'irriter. Les fentes du vaisseau allaient toujours en s'agrandissant, tandis que les glaçons attachés à ses côtés augmentaient son poids et gênaient sa marche ; il fallait continuellement casser cette croûte de glace qui menaçait de l'envelopper. La goëlette qui nous suivait, loin de pouvoir nous prêter aucune assistance, se trouvait dans un

Digitized by Google

état encore plus déplorable, ayant donné sur des rochers devant l'île de Coudres, par la faute du pilote. Une neige épaisse qui vint à tomber nous déroba sa vue. Un coup de canon que nous tirions tour à tour, de demi-heure en demi-heure, était toute notre correspondance. Bientôt nous eûmes la douleur de n'entendre plus les signaux de la goëlette. Elle périt avec les seize personnes de son équipage, sans qu'il nous fût même possible d'apercevoir son désastre, et de chercher à recueillir nos malheureux compagnons d'infortune.

La pitié que nous inspirait un sort si funeste, fut bientôt détournée sur nous-mêmes, par l'appréhension d'un nouveau danger. La mer était fort grosse, la neige très épaisse, le froid insupportable, et tout l'équipage abattu. C'est dans cet état que le contre-maître s'écria que nous ne devions pas être éloignés des îles Madelaine, amas confus de rochers, dont les uns élèvent leur tête au-dessus de la mer, et dont les autres cachent sous sa surface des pointes fatales aux navires. En moins de deux heures, nous entendîmes les vagues se briser à grand bruit sur ces roches; et bientôt après nous découvrîmes l'île principale appelée l'*Hommemort*, qu'une manœuvre pénible nous fit éviter. Le sentiment du péril n'en devint que plus vif au milieu d'une foule d'écueils, dont il y avait peu d'apparence que nous pussions échapper avec le même bonheur, l'épaisseur redoublée de la neige nous permettant à peine d'étendre notre vue d'un bout à l'autre du brigantin. Il serait difficile de peindre la consternation et l'effroi dont nous fûmes saisis dans toute la longueur de ce passage! Mais, lorsque nous l'eûmes franchi, un rayon d'espoir rentra dans le cœur des matelots, qui ne doutèrent plus que la Providence ne s'intéressât à leur salut, en considérant le danger dont ils venaient de sortir, et ils reprirent leurs efforts avec une ardeur nouvelle.

La mer devint plus agitée pendant la nuit, et le lendemain, vers cinq heures du matin, une grosse houle fondit sur nous, enfonça nos bastingages[1], et remplit d'eau la chambre. L'impétuosité des vagues ayant écarté l'étambot[2], nous cherchâmes à boucher les ouvertures avec du bœuf coupé par tranches; mais ce faible expédient demeura sans effet, et l'eau continua de nous gagner plus que

[1] Espèce de parapet qui entoure le pont des navires.
[2] Pièce de bois qui termine l'arrière de la carène, et qui supporte le gouvernail.

Digitized by Google

jamais. L'équipage effrayé avait suspendu un moment l'exercice des pompes : lorsqu'il voulut les reprendre il les trouva si fortement gelées, qu'il était désormais impossible de les faire jouer.

Nous perdîmes, dès ce moment, l'espérance de conserver longtemps le navire; et tous nos vœux se bornaient à ce qu'il ne s'enfonçât pas, du moins, jusqu'à ce que nous fussions à la portée de l'île Saint-Jean, ou de quelque autre île, où nous pourrions aborder à l'aide de notre chaloupe. Abandonnés à la merci du vent, nous n'osions entreprendre aucune manœuvre, de peur de causer au vaisseau quelque effort qui ouvrît ses coutures. Le nouveau poids d'eau qu'il prenait de minute en minute ralentissait sa marche; et les vagues plus rapides, dont il brisait la course, se redressaient furieuses, et venaient déferler sur le tillac. La *dunette* où nous nous étions réfugiés, ne nous présentait qu'un bien faible appui contre le souffle du vent, et nous garantissait à peine de la violence de la houle glacée. A chaque instant nous craignions de voir emporter notre gouvernail, ou notre mât se briser. Les mouettes et les canards sauvages, que nous entendions voltiger autour de nous, témoignaient, il est vrai, que la côte n'était pas éloignée, mais ses approches mêmes étaient un nouveau sujet de terreur : comment échapper aux brisants dont elle pouvait être entourée, dans l'impuissance où nous étions de les éviter par aucune manœuvre, et même de les apercevoir à travers le voile de neige dont nous étions enveloppés? Telle était, depuis quelques heures, notre déplorable situation, lorsque le ciel s'étant tout à coup éclairci, nous découvrîmes la terre à trois lieues de distance.

Le sentiment d'allégresse dont nous pénétra son premier aspect fut bien modéré par une vue plus distincte de rochers énormes qui paraissaient s'élever à pic le long de la côte, comme pour nous en repousser. Le vaisseau venait encore d'essuyer le choc de lames violentes qui l'auraient submergé, si son chargement eût été moins léger. Chaque nouvelle secousse nous faisait craindre de le voir s'entr'ouvrir. Notre chaloupe était trop petite pour contenir tout l'équipage, et la mer d'ailleurs trop furieuse pour qu'un si faible bâtiment pût lui résister. Il semblait que nous n'étions parvenus devant cette terre fatale que pour la rendre témoin de notre perte. Cependant nous en approchions toujours : nous n'en étions plus éloignés que d'un mille, lorsque nous découvrîmes avec transport, au détour de ces roches menaçantes, une plage sablonneuse, vers laquelle notre course

Digitized by Google

se dirigeait, sans que l'eau perdît assez sensiblement de sa profondeur pour nous défendre d'en approcher de cinquante à soixante verges, avant d'échouer. Le sort de notre vie allait se décider dans quelques minutes. Enfin, le navire donna sur le sable avec une violente secousse : la première fit sauter le grand mât, mais sans aucun accident; le gouvernail fut démonté d'une telle rudesse que la barre faillit tuer l'homme qui la tenait. Les vagues mutinées, qui battaient de tous côtés le navire, forcèrent enfin la poupe; en sorte que n'ayant plus d'abris dans la chambre, nous fûmes obligés de monter sur le pont, et de nous tenir accrochés aux haubans, de peur d'être enlevés par la mer. Au bout de quelques instants, le vaisseau se releva tant soit peu, mais la quille était brisée, et la carcasse semblait prête à se disperser. Ainsi toutes nos espérances se réduisirent à la chaloupe : j'eus une peine infinie à la faire mettre à la mer, tant elle était hérissée au dedans et au dehors de larges glaçons dont il fallait la débarrasser. La plupart des gens de l'équipage s'étant pris de vin, pour tâcher de se délivrer de l'effroi dont ils étaient saisis, je fis avaler un verre d'eau-de-vie à ceux qui étaient restés sobres, et je leur demandai s'ils voulaient s'embarquer avec moi pour gagner la terre. La mer était si houleuses qu'il paraissait impossible que notre frêle esquif pût la tenir un moment..... Il n'y eut que le contre-maître, deux matelots et un jeune passager, qui résolurent d'en courir le hasard. Dès le premier instant de péril, j'avais mis mes dépêches dans un mouchoir noué autour de ma ceinture. Sans m'occuper alors de mes autres effets, je saisis une hache et une scie, et je me jetai dans le canot, suivi du contre-maître et de mon domestique, qui, plus avisé que moi, sauvait de mes coffres une bourse de cent quatre-vingts guinées. Le passager ne s'étant pas élancé assez loin, tomba dans la mer, et peu s'en fallut que nos mains, engourdies par le froid, ne fussent incapables de lui prêter le moindre secours. Lorsque deux matelots furent descendus, ceux qui avaient le plus obstinément refusé de tenter la même fortune, nous supplièrent de les recevoir; mais le poids d'un si grand nombre de personnes, et l'incohérence de leurs mouvements me faisait craindre de chavirer, je donnai l'ordre de s'éloigner du vaisseau. Je ne tardai pas à m'applaudir d'avoir étouffé un sentiment de pitié qui leur aurait été funeste à eux-mêmes. Quoique la terre ne fût éloignée que d'environ cinquante verges, nous fûmes

Digitized by Google

accueillis, à moitié chemin, d'une grosse lame, qui remplit à demi le canot, et qui l'aurait infailliblement renversé si sa charge eût été plus pesante. Une seconde vague nous jeta violemment sur le rivage.

La joie de nous trouver enfin à l'abri des périls qui nous avaient tenus si longtemps en de cruelles alarmes, nous fit oublier un moment que nous n'étions échappés d'un genre de mort, que pour en souffrir probablement un autre plus terrible et plus douloureux. En nous tenant embrassés dans nos premiers transports, pour nous féliciter sur notre salut, nous ne pouvions être insensibles à la détresse de nos compagnons, que nous avions laissés sur le navire, et dont les cris lamentables se faisaient entendre au milieu du bruit sourd des flots. Ce qui redoublait notre douleur, c'était la triste certitude où nous étions de ne pouvoir leur prêter aucune espèce de secours. Les vagues furieuses, qui avaient jeté notre canot sur la plage, rendaient tout retour vers le vaisseau impossible.

La nuit approchait, et nous ne fûmes pas longtemps sur cette plage glaciale sans pressentir que bientôt nous allions être engourdis par le froid. Il fallut nous traîner, à travers la neige qui s'enfonçait sous nos pieds, jusques à l'entrée d'un petit bois, environ à deux cents verges du rivage, dont l'abri nous défendit un peu du souffle perçant du nord-ouest. Cependant il nous manquait du feu pour réchauffer nos membres transis; et nous n'avions aucun moyen d'en allumer. La boîte d'amadou que nous avions eu la précaution de prendre dans notre chaloupe, avait été baignée par la dernière houle que nous venions d'essuyer. Il n'y avait que l'exercice qui pût nous garantir de la gelée, en tenant notre sang en circulation. Mieux instruit que mes compagnons de la nature de ces âpres climats, je leur recommandai de se livrer à un grand mouvement pour repousser le sommeil. Mais le jeune passager, dont les habits, trempés des eaux de la mer, s'étaient roidis en glaçons sur son corps, ne put résister à la sensation assoupissante que donne toujours le froid extrême qu'il éprouvait. Vainement j'employai tour à tour la persuasion et la force pour le faire tenir sur ses pieds, je fus obligé de l'abandonner à son assoupissement. Après avoir marché pendant une demi-heure, je fus saisi moi-même d'une si forte envie de dormir, que je me sentais prêt à chaque instant de me laisser couler à terre pour la satisfaire : je revins en l'endroit où ce jeune homme était couché : je mis la main sur son visage; et je le sentis tout

Digitized by Google

froid. Nous crûmes l'un et l'autre qu'il était mort ; il nous répondit d'une voix faible qu'il ne l'était pas, mais qu'il sentait sa fin approcher, et il me supplia, si je lui survivais, d'écrire à son père, à New-York, et de l'instruire de son malheur. Au bout de dix minutes, nous le vîmes expirer sans aucunes souffrances, ou du moins sans de vives convulsions.

Cette leçon effrayante ne fut pas capable d'engager les autres à combattre le penchant qui les entraînait au sommeil. Trois d'entre eux se couchèrent en dépit de nos exhortations. Voyant qu'il était impossible de les faire tenir debout, j'allai couper deux branches d'arbre, dont je donnai l'une au contre-maître, et toute notre occupation, pendant le reste de la nuit, fut d'empêcher nos compagnons de dormir, en les frappant aussitôt qu'ils fermaient la paupière. Cet exercice ne nous fut pas inutile à nous-mêmes, en même temps qu'il préservait les autres du danger presque certain de mourir.

La lumière du jour, que nous attendions avec une si vive impatience, parut enfin. Je courus avec le contre-maître sur le rivage, pour tâcher de découvrir quelques traces du vaisseau, quoiqu'il nous restât à peine une faible espérance. Quelle fut notre surprise et notre satisfaction de voir qu'il s'était conservé malgré la violence du vent qui semblait avoir dû le briser en mille pièces pendant la nuit ! Mon premier soin fut de chercher comment je pourrais faire venir à terre le reste de l'équipage. Le vaisseau, depuis que nous l'avions quitté, avait été poussé par les vagues beaucoup plus près de la côte, et l'espace qui l'en séparait devait encore se trouver plus petit à marée basse. Lorsqu'elle fut venue, je criai aux gens du vaisseau d'attacher une corde à bord, pour s'y glisser tout du long l'un après l'autre. Ils adoptèrent cet expédient. En veillant d'un œil attentif le mouvement de la mer, et saisissant bien le temps de glisser au moment où la vague se retirait, ils descendirent tous sans péril, à l'exception du charpentier. Celui-ci ne jugea pas à propos de se hasarder de cette manière, ou peut-être se trouvait-il incapable d'aucun mouvement, ayant usé, pendant la nuit, un peu trop librement de sa bouteille. Le salut général était attaché à celui de chacun de nous en particulier, et je me réjouis doublement de voir autour de moi un si grand nombre de mes compagnons d'infortune, que je croyais tous engloutis dans les ondes peu d'heures auparavant.

Digitized by Google

Le capitaine, avant de descendre, s'était heureusement chargé de tous les matériaux nécessaires pour allumer du feu. La troupe se mit alors en marche vers la forêt, et les uns s'employèrent à couper du bois, les autres à ramasser des branches sèches, dispersées à terre. Bientôt une flamme brillante qui s'éleva d'un large bûcher nous fit pousser mille cris joyeux. Si l'on considère le froid extrême que nous avions souffert si longtemps, aucune jouissance ne pouvait être égale à celle de la chaleur d'un bon brasier. C'était à qui s'en approcherait le plus près pour ranimer ses membres engourdis. Mais cette jouissance fut suivie, pour la plupart, des douleurs les plus cruelles, aussitôt que l'ardeur de la flamme pénétra les parties de leur corps qui avaient été saisies par la gelée. Le contre-maître et moi étions les seuls qu'elle eût respectés, à cause de l'exercice que nous avions fait dans la nuit. Tous les autres en avaient été plus ou moins attaqués, soit dans le vaisseau, soit à terre. Les mouvements convulsifs qu'arrachait à ces malheureux la violence des tortures qu'ils éprouvaient seraient trop horribles à exprimer.

Lorsque nous vînmes à faire la revue de notre troupe, j'observai qu'il manquait un passager, nommé le capitaine Green. J'appris qu'il s'était endormi à bord du vaisseau, et qu'il avait été gelé mortellement. Nos inquiétudes se renouvelèrent au sujet du charpentier resté sur le navire. La mer roulant toujours avec la même fureur, il était impossible d'envoyer la chaloupe à son secours. Nous fûmes obligés d'attendre le retour de la basse marée, et nous lui persuadâmes enfin de venir à terre de la même manière que les autres ; ce qu'il ne put faire qu'avec une extrême difficulté, réduit comme il l'était à la plus grande faiblesse, et gelé dans presque toutes les parties de son corps.

La nuit vint, et nous la passâmes un peu mieux que la précédente. Cependant, malgré le soin que nous prenions d'entretenir toujours un grand feu, nous avions beaucoup à souffrir de la rigueur du vent qui soufflait à découvert sur nous. L'épaisseur des arbres pouvait à peine nous défendre de la neige, qui semblait se précipiter à grands flots sur notre feu pour l'éteindre. Elle pénétrait nos habits d'humidité, du côté exposé à la flamme, et nous formait sur le dos une couche épaisse, qu'il fallait continuellement secouer avant qu'elle se durcît en glaçons. Le sentiment aigu de la faim, nouvelle misère

Digitized by Google

que nous avions jusqu'alors ignorée, vint encore se joindre à celui du froid que nous avions tant de peine à soutenir.

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels chaque instant ajoutait au souvenir cruel de nos maux passés, la terreur d'un avenir plus affreux. Enfin le vent et la mer, qui s'étaient accordés pour nous interdire l'approche du vaisseau, renouvelèrent leurs efforts pour le briser. Nous en fûmes avertis par le bruit qu'il fit en éclatant. Nous courûmes vers le rivage, et nous vîmes déjà flotter une partie de la cargaison, que l'impétuosité des ondes entraînait hors de ses flancs entr'ouverts. Par bonheur la marée portait une partie des débris sur la plage. Armés de longues perches et des avirons de notre chaloupe, nous allions le long du sable, attirant tout ce qui s'offrait de plus utile à notre portée. C'est ainsi que nous parvînmes à sauver quelques barils de bœuf salé et une quantité considérable d'oignons, que le capitaine avait pris à bord pour les vendre. Nos soins se portèrent aussi sur les planches qui se détachaient du vaisseau, et qui pouvaient servir à nous construire une cabane : on en recueillit un grand nombre qui furent entraînées dans le bois, pour être aussitôt employées à leur destination. Cette entreprise n'était pas aisée, peu d'entre nous étaient en état de travailler. Cependant l'heureux succès de la journée animant notre courage, et la nourriture que nous avions prise soutenant nos forces, l'ouvrage se trouva fort avancé à la chute du jour : la lueur de notre feu nous mit en état de le continuer dans les ténèbres ; et vers les dix heures du soir, nous eûmes une cabane longue d'environ vingt pieds, et large de dix, assez solide, grâce aux arbres qui la soutenaient de distance en distance, pour résister à la force du vent ; mais pas assez close pour nous mettre entièrement à l'abri du froid.

La journée suivante et celle du surlendemain furent employées, soit à perfectionner notre édifice, soit à recueillir, pendant la haute marée, ce qu'elle nous apportait du vaisseau, soit à dresser l'inventaire de nos provisions, pour en répartir l'usage entre nous d'après une juste mesure. Il n'avait pas été possible de sauver du biscuit, entièrement détrempé dans l'eau de la mer. Il fut décidé que chaque personne, en santé ou malade, serait réduite à un quart de livre de bœuf et à quatre oignons par jour, aussi longtemps que ceux-ci pourraient durer. Cette faible ration, à peine suffisante pour s'empêcher de mourir de faim, était tout ce que l'on pouvait se permettre dans l'incerti-

Digitized by Google

tude du temps qu'il faudrait peut-être passer sur cette côte déserte.

Le 11 décembre, sixième jour de notre naufrage, le vent s'adoucit et nous laissa la liberté de mettre notre chaloupe à flot, pour aller chercher ce qui pouvait rester dans le navire. Une grande partie de la journée fut perdue à briser, à coups de hache, la glace épaisse qui couvrait le pont et qui fermait les écoutilles. Le lendemain, nous réussîmes à retirer un petit baril contenant cent vingt livres de bœuf salé, deux caisses d'oignons, trois de bouteilles de baume du Canada, une de patates, une bouteille d'huile qui nous devint très utile pour les plaies des matelots, une seconde hache, un grand pot de fer, deux marmites, et environ douze livres de chandelles. Ce renfort précieux nous mit en état, le jour suivant, d'ajouter quatre oignons de plus à notre ration journalière.

Nous retournâmes encore à bord le 14, pour chercher les voiles, dont une partie nous servit à couvrir notre cabane, et à la rendre impénétrable à la neige. Ce même jour, les plaies de ceux qui avaient le plus souffert de la gelée, et qui avaient négligé de se frotter de neige, commencèrent à se mortifier. Leurs jambes, leurs mains, et toutes les autres parties de leurs membres affectés, se dépouillèrent de leur peau, avec des douleurs intolérables. Le charpentier, qui était descendu le dernier à terre, avait perdu la plus grande partie de ses pieds, et dans la nuit du 14 le délire le prit : il resta dans le même état jusqu'au lendemain, où la mort le délivra de sa misérable existence. Trois jours après, notre second contre-maître mourut de la même manière, ayant été en délire quatre heures avant d'expirer ; ce qui arriva également le surlendemain à un matelot. Nous couvrîmes leurs cadavres de neige et de branches d'arbres, n'ayant ni pioche, ni bêche pour creuser une fosse ; et, quand nous en aurions été pourvus, la terre était durcie à une trop grande profondeur pour céder à ces instruments.

Toutes ces pertes, qui réduisaient notre troupe à quatorze personnes, nous causèrent un médiocre chagrin, soit pour les décédés, soit pour nous-mêmes. En considérant notre déplorable condition, la mort nous paraissait un bienfait plutôt qu'une disgrâce : et lorsqu'un sentiment naturel nous ramenait à l'amour de la vie, chacun de nous ne pouvait regarder ses compagnons que comme autant d'ennemis armés par la faim, pour lui ravir sa subsistance. En effet, si quelques-uns n'avaient payé le tribut à la nature nous aurions été

Digitized by Google

bientôt dans l'horrible nécessité de périr de faim, ou de nous égorger et de nous dévorer les uns les autres. Sans être encore réduits à cette affreuse alternative, notre situation était si misérable qu'il semblait impossible qu'aucune nouvelle calamité pût en accroître l'horreur. Le sentiment continuel d'un froid rigoureux et d'une faim pressante, la douleur des plaies irritées par le feu, les plaintes des souffrants, le désordre et la malpropreté qui nous rendaient un objet de dégoût pour nous-mêmes autant que pour les autres, l'image du désespoir, et en perspective une mort lente et cruelle au milieu d'une région désolée, loin des consolations de l'amitié : telle est la faible peinture des maux que nous ressentions à chaque instant.

Nous étions souvent sortis, le contre-maître et moi, pour voir si nous pourrions découvrir quelques vestiges d'habitation dans la contrée. Nos courses ne pouvaient être longues, et n'avaient jamais été suivies d'aucun succès. Nous résolûmes un jour de nous avancer davantage dans le pays, en remontant les bords d'une rivière glacée. Il s'offrait de temps en temps à nos yeux des traces d'original et d'autres animaux qui nous faisaient sentir vivement le regret d'être dépourvus d'armes et de poudre pour les chasser. Un léger espoir vint flatter un moment nos esprits : en suivant la direction de quelques arbres entamés du même côté par la hache, nous arrivâmes dans un endroit où les Indiens devaient avoir passé depuis peu, puisque leur *wingham*[1] y était encore, et que l'écorce qu'on y avait employée paraissait toute fraîche. Une peau d'original[2] que nous trouvâmes tout près, suspendue au bout d'une perche, confirmait nos conjectures. Nous parcourûmes avec empressement tous les environs ; mais, hélas ! sans aucun fruit. Il nous resta cependant quelque satisfaction de penser que cet endroit avait eu ses habitants ou ses voyageurs, et qu'ils pourraient bientôt y revenir. Frappé de cette idée, je coupai une longue perche, et, l'enfonçant sur le bord de la rivière, j'y attachai un morceau d'écorce de bouleau, après l'avoir taillé en forme de main, avec le doigt indicateur étendu et tourné vers notre cabane. Je crus aussi devoir emporter la peau d'original, afin que les sauvages, à leur retour, pussent comprendre que quelques personnes étaient passées en cet endroit depuis qu'ils

[1] Huttes.
[2] Cerf du Canada.

Digitized by Google

l'avaient quitté, et démêler, à la faveur de notre signal, la route qu'elles avaient suivie. L'approche de la nuit nous força de reprendre le chemin de notre habitation, et nous redoublâmes le pas, pour communiquer plus tôt à nos compagnons de si agréables nouvelles. Quelque faibles que fussent les espérances qu'il était raisonnablement permis de concevoir de cette découverte, je vis que mon récit leur donnait une vive consolation : tant un instinct bienfaisant de la nature porte les malheureux à saisir tout ce qui peut adoucir le sentiment de leurs peines !

Plusieurs jours s'écoulèrent dans l'attente de voir à chaque instant paraître les Indiens devant notre cabane. Peu à peu ces douces idées s'affaiblirent. Elles ne tardèrent pas enfin à s'évanouir. Quelques-uns de nos malades, entre autres le capitaine, avaient commencé, dans cet intervalle, à recouvrer leurs forces, et nos provisions diminuaient à vue d'œil. Je proposai le dessein où j'étais de quitter l'habitation avec tous ceux qui seraient en état de manœuvrer dans la chaloupe, pour aller à la découverte le long de la côte. Ce projet reçut une approbation générale ; mais lorsqu'il fallut s'occuper des moyens de l'exécuter, une nouvelle difficulté se présenta : c'était de pouvoir réparer le canot, battu par la mer contre le sable, avec une telle furie, que toutes les jointures s'étaient écartées. On avait bien assez d'étoupes pour boucher les fentes ; malheureusement le goudron manquait, et le moyen d'y suppléer ! Il ne s'en présentait aucun à notre esprit, lorsque j'imaginai tout à coup de faire servir à cet usage le baume du Canada que nous avions sauvé. L'épreuve était facile : j'en versai quelques bouteilles dans notre pot de fer, que je plaçai sur un grand feu ; en le retirant fréquemment pour la laisser refroidir, j'eus bientôt réduit la liqueur à une juste consistance. Mes compagnons, pendant ce temps, avaient retourné le canot, et l'avaient bien débarrassé du sable et des glaçons. Je fis remplir d'étoupe toutes les crevasses, je les enduisis de ma résine, et j'eus le plaisir de voir qu'elle produisait à merveille l'effet que j'en avais attendu.

Ce premier succès nous anima d'une ardeur plus vive pour continuer nos préparatifs. Un morceau de toile adapté sur une perche dressée de manière à pouvoir se lever ou s'abattre à volonté, nous promit une voilure assez forte pour soulager, pendant un vent doux et favorable, le travail de nos rameurs.

Digitized by Google

Ce fut le 4 janvier 1781 que nous partîmes. Je commandais l'expédition ; j'avais avec moi dans la chaloupe le capitaine, le contremaître, deux matelots et mon domestique. On nous avait approvisionnés pour six semaines, à raison d'un quarteron de bœuf par jour pour chacun de nous. C'est avec cette nourriture insuffisante, un frêle esquif revêtu d'un enduit incertain, que la moindre vague, le moindre souffle de vent pouvait renverser, le moindre écueil mettre en pièces ; c'est au milieu de masses énormes de glaces flottantes, sur une plage inconnue, semée de rochers, et pendant la saison la plus rigoureuse, qu'il nous fallut tenter une entreprise, dont un désespoir aveugle avait pu seul inspirer le projet. Aussi nous exposa-t-elle vingt fois au risque de périr. Nous ne fîmes qu'aller de rochers en rochers, ne trouvant partout qu'un terrain sec et aride qui ne produisait rien dont nous pussions augmenter nos provisions. Souvent, en voulant, le matin, reprendre notre course, nous trouvâmes le bord de la mer embarrassé par la glace. Notre chaloupe avait fini par s'ouvrir dans plusieurs endroits, et nous ne la mîmes en état de voguer pendant les derniers jours, qu'en la calfatant avec de l'étoupe à laquelle nous mêlions de l'eau que le froid convertissait bientôt en glace. Mais des trous bouchés de la sorte ne tardent ordinairement pas à se rouvrir, il ne faut pour cela que le moindre adoucissement dans la température ; aussi fûmes-nous, au bout de très peu de temps, sans aucune espérance de pouvoir retourner vers nos compagnons d'infortune. La terre sur laquelle nous nous trouvions alors, n'était pas plus productive que toutes celles que nous avions vues jusque-là : nous fûmes réduits à composer notre nourriture de plantes marines qui croissaient sur le rivage, et que nous fîmes cuire avec les deux seules chandelles qui nous restassent de celles que nous avions emportées. Ce bouillon dégoûtant et ces herbes coriaces assouvirent d'abord notre faim ; mais peu d'instants après nous fûmes saisis d'un vomissement terrible. Nous étions, sous tous les autres rapports, dans l'état le plus affreux. Nos jambes s'enflaient. Cette bouffissure s'étendant peu à peu sur tout le corps, fut bientôt portée à un tel point, que, malgré le peu de chair que nous avions conservé, nos doigts, par la moindre pression, s'enfonçaient à la profondeur de plus d'un pouce sur notre peau, et l'empreinte en subsistait encore une heure après. Nos yeux semblaient comme ensevelis dans leurs cavités profondes.

Engourdis par la dissolution intérieure de notre sang, et par les frimas qui nous enveloppaient, à peine avions-nous la force de ramper tour à tour pour aller attiser notre feu presque éteint, ou ramasser quelques branches dispersées sur la neige. N'espérant plus rien, nous étions tous dans un abattement absolu, lorsque tout à coup les accents d'une voix humaine se firent entendre dans la forêt. Au même instant, nous découvrîmes deux Indiens armés de fusils, qui ne semblaient pas nous avoir encore aperçus : cette apparition subite nous fit pousser un cri de joie ; ranimant notre courage, elle nous donna la force de nous lever et de nous avancer vers ces sauvages avec toute la promptitude dont nous étions capables.

Aussitôt que nous fûmes en leur présence, ils s'arrêtèrent, comme si leurs pieds eussent été cloués à la terre ; ils nous regardaient fixement, immobiles de surprise et d'horreur. Outre l'étonnement où devait naturellement les jeter la rencontre imprévue de six étrangers dans ce coin désert d'une île, notre seul aspect était bien capable de glacer le plus intrépide : nos habits traînants en lambeaux, nos yeux éteints sous la bouffissure de nos joues livides, l'enflure monstrueuse de tous nos membres, notre barbe hérissée et crépue, nos cheveux flottants en désordre sur nos épaules, tout devait nous donner une apparence effrayante. Cependant, à mesure que nous avancions, mille sensations de joie se peignaient sur nos traits : les uns versaient de douces larmes, les autres souriaient de joie. Quoique ces signes paisibles fussent propres à rassurer un peu les Indiens, ils ne témoignaient pas encore la moindre disposition à nous approcher, et certes, le dégoût répandu sur toutes nos personnes justifiait assez leur froideur. Je pris donc le parti de m'avancer vers celui qui se trouvait le plus près de moi, en lui tendant une main suppliante : il la prit et la secoua très cordialement, façon de saluer employée parmi ces sauvages.

Ils commencèrent alors à nous donner quelques marques de compassion ; je leur fis signe de venir vers notre feu ; ils nous accompagnèrent en silence, et s'assirent auprès de nous. L'un d'eux, qui parlait un français corrompu, nous pria, dans cette langue, de l'informer d'où nous venions, et quel hasard nous avait amenés en cet endroit. Je me hâtai de lui rendre un compte aussi succinct qu'il me fut possible, des désastres et des souffrances que nous avions éprouvés. Comme il me parut vivement touché de mon récit, je

Digitized by Google

lui demandai s'il pourrait nous fournir quelques provisions? Il me répondit que oui : voyant notre feu prêt à s'éteindre, il se leva brusquement et saisit notre hache, qu'il considéra un moment, en souriant, apparemment à cause du mauvais état où elle se trouvait; il la jeta, prit celle qui était à son côté : en un clin d'œil il eut abattu une grande quantité de branches, qu'il jeta dans notre feu; puis il ramassa son fusil, et sans dire un seul mot, il s'en alla avec son compagnon.

Une retraite si soudaine aurait pu donner de l'inquiétude à ceux d'entre nous qui ne connaissaient pas l'humeur des Indiens; mais je savais, moi, que ces peuples parlent rarement, lorsqu'ils n'y voient pas une nécessité absolue; ainsi je ne doutai point qu'ils ne fussent allés nous chercher des provisions, et j'assurai ma troupe alarmée que nous ne tarderions guère à les revoir. Malgré le besoin que nous devions avoir de nourriture, la faim n'était pas, du moins pour moi, le plus pressant. Le bon feu que nous avaient fait les sauvages comblait en ce moment tous mes désirs, ayant passé tant de jours à souffrir d'un froid rigoureux, auprès de la flamme languissante de notre misérable foyer.

Trois heures s'étaient écoulées depuis le départ des Indiens, et mes compagnons désolés commençaient à perdre l'espérance de les revoir, lorsqu'enfin nous les aperçûmes au détour d'une pointe de terre avancée, qui ramaient vers nous, dans un canot d'écorce. Bientôt ils descendirent sur le rivage, chargés d'une grosse pièce de venaison fumée, et d'une vessie pleine d'huile de poisson. Ils firent bouillir la viande dans notre pot de fer, avec de la neige fondue; et lorsqu'elle fut cuite, ils eurent l'attention de ne nous en donner qu'en très petite quantité, avec un peu d'huile, pour prévenir les suites dangereuses qu'aurait pu avoir notre voracité, dans l'état de faiblesse où notre estomac se trouvait réduit.

Ce léger repas étant fini, ils me firent embarquer avec deux de mes compagnons dans leur pirogue, trop petite pour nous emmener tous à la fois. Leur habitation n'était éloignée que de cinq milles. Nous fûmes reçus, en débarquant, par trois Indiens et une douzaine de femmes ou enfants qui nous attendaient sur le bord de la mer. Tandis que ceux de la pirogue retournaient chercher le reste de notre troupe, les autres nous conduisirent vers leurs winghams, qui s'élevaient au nombre de trois, pour le même

Digitized by Google

nombre de familles, à l'entrée de la forêt. Nous fûmes traités par ces bonnes gens avec la plus douce hospitalité. Ils nous firent avaler d'une espèce de bouillon, mais sans vouloir nous permettre, malgré nos prières, de manger de la viande ou de prendre aucun autre aliment trop substantiel.

Je ressentis une joie bien vive, lorsque la pirogue revint et nous ramena nos trois compagnons. Nous goûtions, à nous trouver réunis parmi ces sauvages, même après une séparation si courte, les sentiments qu'éprouvent des amis d'enfance qui, après avoir longtemps gémi, éloignés l'un de l'autre, se retrouvent au sein de leur patrie. Cette hutte nous paraissait un lieu de délices. Les transports que nous faisions éclater intéressèrent en notre faveur une femme très âgée, qui témoigna beaucoup de curiosité d'apprendre nos aventures. J'en fis un détail plus circonstancié que le premier, à l'Indien qui pouvait entendre le français. Il le rendit aux autres dans son langage. Pendant le cours de son récit, j'eus occasion d'observer que les femmes en étaient vivement affectées, et je fondai sur cette impression l'espoir d'un traitement favorable pendant notre séjour.

Après avoir satisfait aux premiers besoins, nos pensées se tournèrent vers les malheureux que nous avions laissés à l'endroit de notre naufrage. La détresse sous laquelle nous avions été près de succomber me faisait craindre pour eux un sort plus funeste. Cependant, quand un seul d'entre eux aurait survécu, j'étais résolu de n'omettre aucune tentative pour son salut. Je tâchai de bien désigner aux sauvages le quartier de l'île où nous avions été jetés, et je leur demandai s'il ne serait pas possible d'y porter des secours.

Sur la description que je leur fis du cours de la rivière la plus voisine, et d'une petite île que l'on découvrait à peu de distance de son embouchure, ils répondirent qu'ils connaissaient à merveille cette place ; qu'elle était éloignée d'environ cent milles, par des routes très difficiles dans les bois ; qu'il y avait des rivières et des montagnes à franchir pour y pénétrer, et que s'ils entreprenaient le voyage, ils devaient s'attendre à quelque récompense pour leurs fatigues. Il n'était pas raisonnable d'exiger qu'ils suspendissent leur chasse, le seul moyen qu'ils ont de faire subsister leurs femmes et leurs enfants, pour entreprendre une course pénible par un pur motif de bienveillance envers des inconnus. Quant à ce qu'ils disaient de la distance, elle ne me paraissait pas exagérée, puisque j'estimais,

Digitized by Google

par mes propres calculs, que nos courses, le long des rivages, n'avaient guère été au-dessous de cent cinquante milles. Je leur dis alors ce dont il ne m'était pas encore venu dans l'esprit de leur parler, que j'avais de l'argent, et que s'il était de quelque prix à leurs yeux, j'en emploierais une partie à les payer de leurs peines. Ils semblèrent fort contents de cette proposition, et me demandèrent à voir ma bourse. Je la pris des mains de mon domestique, pour leur montrer les cent quatre-vingts guinées qu'elle contenait. J'observai sur leurs traits, à la vue de cet or, des sentiments que j'étais bien loin d'attendre d'un peuple sauvage. Les femmes surtout le regardaient avec une extrême avidité ; et lorsque je leur eus fait présent d'une guinée à chacune, je les vis pousser un grand éclat de rire, ce qui est chez les Indiens le signe des mouvements extraordinaires de leur joie.

Quelque exorbitantes que pussent être leurs prétentions, je n'avais rien à ménager pour sauver mes compatriotes, s'il en restait un seul vivant. Nous conclûmes un accord, par lequel ils s'engageaient à se mettre en route dès le jour suivant, et moi à leur donner vingt-cinq guinées à leur départ, et la même somme à leur retour. Ils s'occupèrent aussitôt à faire des souliers propres à marcher sur la neige, soit pour nos matelots qu'ils devaient ramener, soit pour eux-mêmes ; et le lendemain, de bonne heure, ils partirent, après avoir reçu l'argent dont nous étions convenus.

Dès le moment où les sauvages eurent vu de l'or dans mes mains, ma situation perdit tous les charmes qu'elle devait à leur hospitalité ; ils devinrent aussi avides qu'ils avaient été jusqu'alors généreux ; ils exigeaient dix fois la valeur des moindres choses qu'ils fournissaient à mes compagnons ou à moi. Ils furent cependant fidèles à leurs engagements, et gagnèrent au moins l'argent que nous leur donnâmes. Après une absence d'environ quinze jours, ceux d'entre eux qui s'étaient chargés d'aller chercher nos compagnons d'infortune nous en ramenèrent trois, les seuls que la mort eût épargnés parmi les huit personnes que j'avais laissées dans la cabane. Ils nous apprirent qu'après avoir consommé toutes leurs provisions, ils avaient subsisté, pendant quelques jours, d'une peau d'original ; que cette dernière ressource étant épuisée, trois étaient morts de faim, et que les autres avaient été dans l'horrible nécessité de se nourrir de leurs cadavres, jusqu'à l'arrivée des Indiens ; que l'un des cinq qui restaient s'était

Digitized by Google

livré avec tant d'imprudence à sa voracité, qu'il était mort au bout de quelques heures dans des tourments inexprimables; enfin, qu'un autre s'était tué par accident, en maniant les armes d'un sauvage. Ainsi notre troupe, composée d'abord de dix-neuf personnes, se trouvait alors réduite à neuf; et j'admire, toutes les fois que j'y pense, qu'une seule ait pu échapper, après avoir eu à combattre, pendant trois mois, toutes les misères combinées du froid, de la fatigue et de la faim.

Le délabrement de nos forces nous retint dans ce triste lieu quinze jours encore, pendant lesquels je fus contraint, comme auparavant, de payer le prix le plus excessif pour notre nourriture et pour nos moindres besoins. Au bout de ce temps ma santé se trouvant un peu rétablie, et ma bourse presque épuisée, je me crus obligé de sacrifier mes convenances personnelles au devoir de mon service, et je résolus de porter mes dépêches au général Clinton, avec toute la diligence dont j'étais capable, quoique ce fût la saison de l'année la moins propre à voyager. En conséquence, j'engageai deux Indiens à me conduire à Halifax, moyennant quatre guinées que je leur paierais en arrivant. Je me chargeais de plus de leur fournir, sur la route, toutes les provisions et tous les rafraîchissements convenables dans chaque partie habitée où nous pourrions passer. D'autres Indiens devaient conduire le reste de notre troupe à un établissement sur la *rivière espagnole*, où ils resteraient jusqu'au printemps, pour attendre une occasion de gagner par mer Halifax. Je fournis au capitaine tout l'argent nécessaire à sa subsistance et à celle des matelots. Je partis le 2 avril, accompagné de deux Indiens, de mon domestique et de M. Winslow, jeune passager de notre vaisseau, l'un des trois qui avaient survécu dans la cabane. Nous emportions chacun quatre paires de souliers indiens, une paire de souliers à neige, et des provisions pour quinze jours. La route fut pénible, mêlée de gelées rigoureuses et de dégels incommodes. Il nous fallut traverser le lac Saint-Pierre; nous le fîmes en partie dans un canot d'écorce que nous achetâmes des sauvages qui se trouvèrent sur notre chemin, et en partie sur les glaces flottantes. Ce lac est d'ailleurs couvert d'un nombre infini de petites îles sur lesquelles nous nous reposâmes de temps en temps.

Le 20, nous arrivâmes à un endroit appelé Saint-Pierre, où se trouve un établissement de quelques familles anglaises et françaises.

Digitized by Google

J'aurais pris à Saint-Pierre un bâtiment de pêcheur pour me rendre à Halifax, sans la crainte de tomber entre les mains des corsaires américains, dont ces parages étaient alors infestés. Le lac, en cet endroit, n'étant séparé de la mer que par une forêt d'environ un mille de largeur, il ne fut question que de traîner notre pirogue à travers cet espace, pour gagner le rivage et nous embarquer. Après nous être arrêtés, les jours suivants, en divers endroits peu remarquables, nous arrivâmes le 25 à Narrashoc, où nous fûmes accueillis avec la même hospitalité qu'à Saint-Pierre. Nous en partîmes le 26, dans notre pirogue, pour nous rendre à l'île Madame, située presque au milieu du passage du Canceau, par lequel l'île du cap Breton est séparée de l'Acadie ou nouvelle Écosse. Mais à la pointe de cette île, nous découvrîmes une si grande quantité de glaces flottantes, qu'il eût été de la dernière imprudence d'y hasarder notre fragile nacelle. Nous retournâmes donc à Narrashoc, où je frétai un bâtiment plus capable de leur résister. Je fis mettre à bord la pirogue, et le 27, à l'aide du vent le plus favorable, nous franchîmes en trois heures le passage, et nous débarquâmes au Canceau, qui lui donne son nom. Ensuite, après une navigation de dix jours, le long des côtes, notre pirogue nous porta jusque dans le port d'Halifax.

Les Indiens ayant reçu le prix dont nous étions convenus, et les présents par lesquels je crus devoir satisfaire ma reconnaissance envers ceux à qui j'étais redevable de la vie, nous quittèrent au bout de quelques jours pour s'en retourner dans leur île. Comme il me fallut attendre longtemps encore l'occasion d'un vaisseau, j'eus la satisfaction, pendant cet intervalle, de voir arriver mes compagnons d'infortune, que les autres Indiens s'étaient chargés de conduire par la rivière espagnole. Enfin, après deux mois d'attente, je m'embarquai sur le vaisseau nommé Chêne-Royal, et j'arrivai à New-Yorck, où je remis mes dépêches au général Clinton.

Digitized by Google

LA PÉROUSE.

NAUFRAGE DE DEUX EMBARCATIONS DANS LA BAIE DES FRANÇAIS,

Côte nord-ouest d'Amérique, 13 juillet 1786 [1].

Depuis notre départ des îles Sandwich, jusqu'à notre atterrage sur le mont Saint-Élie, les vents ne cessèrent pas un instant de nous être favorables. A mesure que nous avancions au nord et que nous approchions de l'Amérique, nous voyions passer des algues d'une espèce absolument nouvelle pour nous : une boule de la grosseur d'une orange terminait un tuyau de quarante à cinquante pieds de longueur. Cette algue ressemblait, mais très en grand, à la tige d'un oignon qui est monté en graine. Les baleines de la plus grande espèce, les plongeons et les canards nous annoncèrent aussi l'approche d'une terre; enfin elle se montra à nous le 23 juin à quatre heures du matin. Le brouillard, en se dissipant, nous permit d'apercevoir tout d'un coup une longue chaîne de montagnes couvertes de neige, que nous aurions pu voir de trente lieues plus loin si le temps eût été clair. Nous reconnûmes le mont Saint-Elie de Behring, dont le pic paraissait au-dessus des nuages.

La vue de la terre qui, après une longue navigation, procure ordinairement des impressions si agréables, ne produisit pas sur nous cet effet; l'œil se reposait avec peine sur ces masses de neige qui couvraient une terre stérile et sans arbres; les montagnes paraissaient un peu éloignées de la mer, qui brisait contre un plateau élevé de cent cinquante ou deux cents toises. Ce plateau noir, comme calciné par le feu, dénué de toute verdure, contrastait d'une manière frappante avec la blancheur des neiges qu'on apercevait au travers des nuages; il servait de base à une longue chaîne de montagnes qui paraissait s'étendre quinze lieues de l'est à l'ouest. Nous crûmes d'abord en être très près; la cime des monts paraissait

[1] Extrait de l'*Histoire universelle des voyages*, par Albert-Montémont.

Digitized by Google

au-dessus de nos têtes, et la neige répandait une clarté faite pour tromper les yeux qui n'y sont pas accoutumés; mais, à mesure que nous avançâmes, nous aperçûmes, en avant du plateau, des terres basses couvertes d'arbres que nous prîmes pour des îles : il était probable que nous devions y trouver un abri pour nos vaisseaux, ainsi que de l'eau et du bois. Je me proposais donc de reconnaître de très près ces prétendues îles, à l'aide des vents d'est qui prolongeaient la côte; mais ils sautèrent au sud; le ciel devint très noir dans cette partie de l'horizon. Je crus devoir attendre une circonstance plus favorable, et je serrai le vent qui battait en côte. Une brume épaisse enveloppa la terre pendant toute la journée du 25; mais le 26, le temps fut très beau; la côte parut à deux heures du matin avec toutes ses formes. Je la prolongeai à deux lieues : la sonde rapportait soixante-quinze brasses, fond de vase; je désirais beaucoup trouver un port : j'eus bientôt l'espoir de l'avoir rencontré.

J'ai déjà parlé d'un plateau de cent cinquante à deux cents toises d'élévation, servant de base à des montagnes immenses, reculées de quelques lieues dans l'intérieur : bientôt nous aperçûmes dans l'est une pointe basse couverte d'arbres, qui paraissait joindre le plateau et se terminer loin d'une seconde chaîne de montagnes qu'on apercevait plus à l'est. Nous crûmes tous unanimement, que le plateau était terminé par la pointe basse couverte d'arbres; qu'il était une île séparée des montagnes par un bras de mer, dont la direction devait être est et ouest comme celle de la côte, et que nous trouverions dans le prétendu canal un abri commode pour nos vaisseaux.

Je dirigeai ma route vers cette pointe, sondant à chaque instant : le petit brassiage fut de quarante-cinq brasses fond de vase. A deux heures après-midi, je fus obligé de mouiller à cause du calme : la brise avait été très faible pendant toute cette journée, et avait varié de l'ouest au nord. Le 29 juin, je fis route, toutes voiles dehors, sur la terre, avec de petits vents de l'ouest-sud-ouest. Nous aperçûmes dans l'est une baie qui paraissait très profonde, et que je crus d'abord être celle de Behring; j'en approchai à une lieue et demie; je reconnus distinctement que les terres basses joignaient, comme dans la baie de Monti, des terres plus hautes, et qu'il n'y avait point de baie; mais la mer était blanchâtre et presque douce : tout annonçait que nous étions à l'embouchure d'une très grande rivière. Je

Digitized by Google

fis signal de mouiller par trente brasses, et je détachai le grand canot commandé par M. de Clonard, mon second; M. de Langle avait aussi envoyé le sien avec sa biscaïenne aux ordres de MM. Marchainville et Daigremont.

Ces officiers étaient de retour à midi. Ils avaient prolongé la côte aussi près que les brisants le leur avaient permis, et ils avaient reconnu un banc de sable à fleur d'eau, à l'entrée d'une grande rivière qui débouchait dans la mer par deux larges ouvertures, mais chacune de ces ouvertures avait une barre sur laquelle la mer brisait avec tant de force, qu'il fut impossible à nos canots d'en approcher. M. de Clonard chercha vainement une entrée; il vit de la fumée, ce qui prouvait que le pays était habité. Nous aperçûmes du vaisseau une mer tranquille au-delà du banc, et un bassin de plusieurs lieues de largeur et de deux lieues d'enfoncement.

En voyant cette baie, j'ai pensé que ce pouvait être celle où Behring avait abordé [1]. J'ai conservé à cette rivière le nom de *Rivière de Behring*, et il me paraît que la baie de ce nom n'existe pas, et que le capitaine Cook l'a plutôt soupçonnée qu'aperçue, puisqu'il en a passé à dix ou douze lieues [2].

Le 1er juillet, à midi, j'appareillai avec une petite brise du sud-ouest. Le 2, à deux heures après midi, nous eûmes connaissance d'un enfoncement, un peu à l'est du cap Beau-temps, qui parut une très belle baie; nous apercevions du bord une grande chaussée de roches, derrière laquelle la mer était très calme, et laissait une ouverture assez large; en sorte que la nature semblait avoir fait, à l'extrémité de l'Amérique, un port comme celui de Toulon, mais plus vaste dans son plan, comme dans ses moyens: ce nouveau port avait trois ou quatre lieues d'enfoncement. Je fis route vers la passe.

Nous aperçûmes bientôt des sauvages qui nous faisaient des signes d'amitié en étendant et faisant voltiger des manteaux blancs et différentes peaux.

Ce port n'avait jamais été aperçu par aucun navigateur; il est si-

[1] Il y a ici double erreur: d'abord ce fut le capitaine Tscherikow, et non le capitaine Behring, qui perdit ses canots; ensuite il éprouva ce malheur par cinquante-six degrés de latitude, ainsi que le rapporte Muller.

[2] Le lieu que La Pérouse désigne sous le nom de rivière de Behring, est sans contredit la baie de Behring de Cook.

Digitized by Google

tué à trente-trois lieues au nord-ouest de celui de los Remedios, dernier terme des navigations espagnoles, à environ deux cent vingt-quatre lieues de Nootka, et à cent lieues de Williams-Sound. J'imposai à ce lieu le nom de *Port des Français*.

Pendant notre séjour forcé à l'entrée de la baie, nous fûmes sans cesse entourés de pirogues de sauvages. Ils nous proposaient, en échange de notre fer, du poisson, des peaux de loutre ou d'autres animaux, ainsi que différents petits ornements de leur costume; ils avaient l'air, à notre grand étonnement, d'être très accoutumés au trafic, et ils faisaient aussi bien leur marché que les plus habiles acheteurs d'Europe. De tous les articles de commerce, ils ne désiraient que le fer. Ce métal ne leur était pas inconnu; ils avaient tous un poignard pendu au cou. La forme de cet instrument ressemblait à celle du cry des Indiens, moins le manche. Cette arme était enfermée dans un fourreau de peau tannée, et elle paraissait être leur meuble le plus précieux. Quelques-uns étaient aussi en cuivre rouge, et ils ne paraissaient pas les préférer aux autres. Ce dernier métal est assez commun parmi eux; ils l'emploient en colliers, bracelets, etc.

C'était une grande question parmi nous, de savoir d'où provenaient ces deux métaux. Cependant tout nous portait à croire qu'ils venaient des Russes, ou des employés de la Compagnie d'Hudson, ou des négociants américains, qui voyagent dans l'intérieur de l'Amérique, ou enfin des Espagnols.

L'or n'est pas plus désiré en Europe que le fer dans cette partie de l'Amérique, ce qui est une preuve de la rareté de ce métal. Chaque insulaire en possède, à la vérité, une petite quantité; mais ils en sont si avides, qu'ils emploient toutes sortes de moyens pour s'en procurer. Dès le jour de notre arrivée, nous fûmes visités par le chef du principal village. Avant de monter à bord, il parut adresser une prière au soleil; il nous fit ensuite une longue harangue qui fut terminée par des chants agréables, que répétaient en chœur les Indiens de sa pirogue. Après cette cérémonie, ils montèrent presque tous à bord et dansèrent pendant une heure au son de la voix, qu'ils ont très juste. Je fis à ce chef plusieurs présents, qui le rendirent tellement incommode qu'il passait chaque jour cinq ou six heures à bord. Dès que nous fûmes établis près de l'île, presque tous les sauvages de la baie s'y rendirent. Le bruit de notre arrivée se répandit bientôt aux

Digitized by Google

environs : nous vîmes arriver plusieurs pirogues chargées d'une quantité considérable de peaux de loutres, que ces Indiens échangèrent contre des haches, des herminettes et du fer en barre. Ils nous donnaient leurs saumons pour des morceaux de vieux cercles ; mais bientôt ils devinrent plus difficiles, et nous ne pûmes nous procurer ce poisson qu'avec des clous ou quelques petits instruments de fer.

Dès notre arrivée à notre second mouillage, nous établîmes l'observatoire sur l'île, qui n'était distante de nos vaisseaux que d'une portée de fusil. Nous y formâmes un établissement pour le temps de notre relâche dans ce port ; nous y dressâmes des tentes pour nos voiliers, nos forgerons, et nous y mîmes en dépôt les pièces à eau de notre arrimage que nous refîmes entièrement. Nous nous flattions d'être en sûreté sur notre île, mais nous fîmes bientôt l'expérience du contraire. Nous avions déjà éprouvé que les Indiens étaient très voleurs ; mais nous ne leur supposions pas une activité et une opiniâtreté capables d'exécuter les projets les plus longs et les plus difficiles. Ils passaient toutes les nuits à épier le moment favorable pour nous voler. J'avais établi la loi de Sparte. Le volé était puni, ce qui faisait redoubler de vigilance ; et si nous n'applaudissions pas le voleur, du moins nous ne réclamions rien, afin d'éviter toute rixe. Je ne me dissimulais pas que cette extrême douceur les rendrait insolents ; j'avais cependant tâché de les convaincre de la supériorité de nos armes : on avait tiré devant eux un coup de canon à boulet, et nos chasseurs les plus adroits tuaient les oiseaux sur leur tête. Ils m'obligèrent cependant à lever l'établissement que j'avais sur l'île : ils y débarquaient la nuit, du côté du large ; ils traversaient un bois très fourré, dans lequel il nous était impossible de pénétrer le jour, et se glissant sur le ventre comme des couleuvres, sans remuer presque une feuille, ils parvenaient, malgré nos sentinelles, à dérober quelques-uns de nos effets. Ils entrèrent même dans la tente de MM. de Lauriston et Darbaud, et enlevèrent un fusil garni d'argent ainsi que les habits de ces deux officiers. Une garde de douze hommes ne les aperçut pas, et les deux officiers ne furent point éveillés. Ce dernier vol nous eût peu inquiétés, sans la perte du cahier original sur lequel étaient écrites nos observations astronomiques depuis notre arrivée dans le port des Français.

Nous avions déjà visité le fond de la baie, qui est peut-être le lieu le plus extraordinaire de la terre. Pour en avoir une idée, qu'on se

Digitized by Google

représente un bassin d'une profondeur qu'on ne peut mesurer au milieu, bordé par des montagnes à pic, d'une hauteur excessive, couvertes de neige, sans un brin d'herbe sur cet amas immense de rochers condamnés par la nature à une stérilité éternelle. Je n'ai jamais vu un souffle de vent rider la surface de cette eau; elle n'est troublée que par la chute d'énormes morceaux de glace qui se détachent très fréquemment de cinq différents glaciers, et qui font en tombant un bruit qui retentit au loin dans l'espace. L'air y est si tranquille et le silence si profond, que la simple voix d'un homme se fait entendre à une demi-lieue. C'était au fond de baie que nous espérions trouver des canaux par lesquels nous pourrions pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique. Nous partîmes avec les deux grandes embarcations de la Boussole et de l'Astrolabe : nous entrâmes dans le canal de l'ouest et nous parvînmes enfin, après avoir fait une lieue et demie seulement, à un cul-de-sac qui se terminait par deux glaciers immenses. Nous fûmes obligés d'écarter les glaçons dont la mer était couverte pour pénétrer dans cet enfoncement : l'eau en était si profonde, qu'à une demi-encâblure de terre je ne trouvai pas fond à cent vingt brasses. MM. de Langle, de Monti et Dagelet, ainsi que plusieurs autres officiers, voulurent gravir le glacier. Après des fatigues inexprimables, ils parvinrent jusqu'à deux lieues, obligés de franchir, avec beaucoup de risques, des crevasses d'une très grande profondeur; ils n'aperçurent qu'une continuation de glaces et de neige qui doit ne se terminer qu'au sommet du mont Beau-temps.

Le lendemain de cette course, le chef arriva à bord, mieux accompagné et plus paré qu'à son ordinaire. Après beaucoup de chansons et de danses, il proposa de me vendre l'île sur laquelle était mon observatoire, se réservant sans doute tacitement, pour lui et pour les autres Indiens, le droit de nous y voler. Il était plus que douteux que le chef fût propriétaire d'aucun terrain : le gouvernement de ces peuples est tel, que le pays doit appartenir à la société entière : cependant, comme beaucoup de sauvages étaient témoins de ce marché, j'avais droit de penser qu'ils y donnaient leur sanction, et j'acceptai l'offre du chef. Je lui donnai plusieurs aunes de drap rouge, des haches, des herminettes, du fer en barre, des clous; je fis aussi des présents à toute sa troupe. Le marché ainsi conclu et soldé, j'envoyai prendre possession de l'île avec les formalités ordinaires; je fis enterrer au pied d'une roche une bouteille qui contenait une inscription

Digitized by Google

relative à cette prise de possession, et je mis auprès une des médailles de bronze qui avaient été frappées en France avant notre départ.

Cependant l'ouvrage principal, celui qui avait été l'objet de notre relâche, était achevé, et nous nous regardions comme les plus heureux des navigateurs, d'être arrivés à une si grande distance de l'Europe, sans avoir eu un seul malade, ni un seul homme atteint du scorbut.

Mais le plus grand des malheurs, celui qu'il était le plus impossible de prévoir, nous attendait à ce terme. C'est avec la plus vive douleur que je vais tracer l'histoire d'un désastre mille fois plus cruel que les maladies et tous les autres événements des plus longues navigations.

J'avais remis à M. Boutin mes instructions, pour ne pas exposer les canots et pour éviter les brisants ; mais il les regarda comme trop minutieuses, quoique je lui eusse expliqué le motif de mes ordres. Nos canots partirent, comme je l'avais ordonné, à six heures du matin.

Les sept meilleurs soldats du détachement composaient l'armement de la biscayenne, dans laquelle le maître-pilote de ma frégate s'était aussi embarqué pour sonder. M. Boutin avait pour second dans son petit canot M. Mouton, lieutenant de frégate : je savais que le canot de l'Astrolabe était commandé par M. de Marchainville; mais j'ignorais s'il y avait d'autres officiers.

A dix heures du matin, je vis revenir notre petit canot. Un peu surpris, parce que je ne l'attendais pas sitôt, je crus d'abord à une attaque des sauvages, j'en demandai explication à M. Boutin ; son air n'était pas propre à me rassurer ; la plus vive douleur était peinte sur son visage. Il m'apprit bientôt le naufrage affreux dont il venait d'être témoin, et auquel il n'avait échappé que parce que la fermeté de son caractère lui avait permis de voir toutes les ressources qui restaient dans un péril aussi extrême. Entraîné, en suivant son commandant, au milieu des brisants qui déferlaient dans la passe, pendant que la marée sortait avec une vitesse de trois ou quatre lieues par heure, il imagina de présenter à la lame l'arrière de son canot qui, de cette manière, poussé par cette lame, et lui cédant, pouvait ne pas se remplir. Bientôt il vit les brisants de l'avant de son canot, et il se trouva dans la haute mer. Plus occupé du salut de ses camarades que du sien propre, il parcourut le bord des récifs, dans l'espoir de sauver quelqu'un ; il s'y engagea

Digitized by Google

même, mais il fut repoussé par la marée; enfin, il monta sur les épaules de M. Mouton, afin de découvrir un plus grand espace : vain espoir, tout avait été englouti.... et M. Boutin rentra à la marée étale. M. de Marchainville était dans ce moment à un quart de lieue de cette triste scène; mais ce jeune officier, poussé par une générosité imprudente, puisque tout secours était impossible, vola à la rencontre de ses camarades en danger, se jeta dans les mêmes brisants, et, victime de son dévouement et de la désobéissance formelle de son chef, M. d'Escures, périt comme lui.

Bientôt M. de Langle arriva à mon bord, aussi accablé de douleur que moi-même, et m'apprit, en versant des larmes, que le malheur était encore plus grand. Depuis notre départ de France, il s'était fait une loi inviolable de ne jamais détacher les deux frères, Laborde Marchainville et Laborde Boutervillier, pour une même corvée, et il avait cédé, dans cette seule occasion, au désir qu'ils avaient témoigné d'aller se promener et chasser ensemble.

Les pirogues des sauvages vinrent dans ce même moment nous annoncer ce funeste événement : nous les comblâmes de présents, et nous tâchâmes de leur faire comprendre que toutes nos richesses appartiendraient à celui qui aurait sauvé un seul homme. Rien n'était plus propre à émouvoir leur humanité; ils coururent sur les bords de la mer, et se répandirent sur les deux côtés de la baie. J'avais déjà envoyé ma chaloupe, commandée par M. de Clonard, vers l'est; M. de Langle se porta sur la côte de l'ouest. Ils firent trois lieues sur le bord de la mer, où le plus petit débris ne fut pas même rejeté.

Il ne nous restait plus qu'à quitter promptement un pays qui nous avait été si funeste; mais nous devions encore quelques jours aux familles de nos malheureux amis. Un départ trop précipité aurait laissé des inquiétudes, des doutes en Europe. Les vents contraires nous retinrent cependant plus longtemps que je n'avais projeté de rester, et nous ne mîmes à la voile que le 30 juillet, dix-huit jours après l'événement qu'il m'a été si pénible de décrire, et dont le souvenir me rendra éternellement malheureux. Avant notre départ, nous érigeâmes sur l'île au milieu de la baie, à laquelle je donnai le nom d'*île du Cénotaphe*, un monument à la mémoire de nos malheureux compagnons. M. de Lamanon composa l'inscription suivante qu'il enterra dans une bouteille, au pied de ce cénotaphe :

« A l'entrée de la rade ont péri vingt-un braves marins : qui que

Digitized by Google

« vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres. Le 4 juillet 1786,
« les frégates la Boussole et l'Astrolabe, parties de Brest le
« 1er août 1785, sont arrivées dans ce port. Par les soins de
« M. de La Pérouse, commandant de l'expédition; de M. le vicomte de
« Langle, commandant la deuxième frégate; de MM. de Clonard et
« de Monti, capitaines en second des deux bâtiments, et des autres
« officiers et chirurgiens, aucune des maladies qui sont la suite des
« longues navigations n'avait atteint les équipages. M. de La Pérouse
« se félicitait, ainsi que nous tous, d'avoir été d'un bout du monde
« à l'autre, à travers toutes sortes de dangers, ayant fréquenté des
« peuples réputés barbares, sans avoir perdu un seul homme ni
« versé une goutte de sang. Le 13 juillet, trois canots partirent à
« six heures du matin, pour aller placer des sondes sur le plan de
« la baie qui avait été dressé. Ils étaient commandés par M. d'Es-
« cures, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis : M. de
« La Pérouse lui avait donné des instructions par écrit, pour lui
« défendre expressément de s'approcher du courant; mais au mo-
« ment qu'il croyait encore en être éloigné, il s'y trouva engagé.
« MM. de Laborde frères et de Flassan, qui étaient dans le canot de
« la deuxième frégate, ne craignirent pas de s'exposer pour voler
« au secours de leurs camarades; mais, hélas! ils ont eu le même
« sort.... Le troisième canot était sous les ordres de M. Boutin,
« lieutenant de vaisseau. Cet officier, luttant avec courage contre
« les brisants, fit pendant plusieurs heures de grands, mais inutiles
« efforts pour secourir ses amis, et ne dut lui-même son salut qu'à
« la meilleure construction de son canot, à sa prudence éclairée, à
« celle de M. Laprise-Mouton, lieutenant de frégate, son second, et
« à l'activité et prompte obéissance de son équipage, composé de
« quatre matelots. Les Indiens ont paru prendre part à notre dou-
« leur; elle est extrême. Émus par le malheur, et non découragés,
« nous partons le 30 juillet pour continuer notre voyage. »

Le 22 juillet, les sauvages nous apportèrent des débris de nos canots naufragés, que la lame avait poussés sur la côte est, fort près de la baie, et ils nous firent entendre par des signes qu'ils avaient enterré un de nos malheureux compagnons. Sur ces indices, MM. de Clonard, de Monneron, de Monti partirent aussitôt, accompagnés des mêmes sauvages que nous avions comblés de présents.

Nos officiers firent trois lieues sur des pierres dans un chemin

Digitized by Google

épouvantable ; à chaque demi-heure les guides exigeaient un nouveau payement, ou refusaient de suivre ; enfin ils s'enfoncèrent dans le bois et prirent la fuite. Nos officiers s'aperçurent, mais trop tard, que leur rapport n'était qu'une ruse inventée pour obtenir encore des présents.

Enfin, le 30 juillet, nous appareillâmes, en voguant vers le nord.

Notre séjour à l'entrée de la baie nous procura sur les mœurs et les divers usages des sauvages beaucoup de connaissances qu'il nous eût été impossible d'acquérir dans l'autre mouillage : nos vaisseaux étaient à l'ancre auprès de leurs villages ; nous les visitions plusieurs fois chaque jour, et chaque jour nous avions à nous en plaindre, quoique notre conduite à leur égard ne se fût jamais démentie, et que nous n'eussions pas cessé de leur donner des preuves de douceur et de bienveillance.

La baie ou plutôt le port, auquel j'ai donné le nom de *port des Français*, est situé par cinquante-huit degrés trente-sept minutes de latitude nord, et cent trente-neuf degrés cinquante minutes de longitude occidentale.

Le climat de cette côte m'a paru infiniment plus doux que celui de la baie d'Hudson par cette même latitude. Nous avons mesuré des pins de six pieds de diamètre et de cent quarante pieds de hauteur. La végétation est aussi très vigoureuse pendant trois ou quatre mois de l'année : je serais peu surpris d'y voir réussir le blé de Russie et une infinité de plantes usuelles. Nous avons trouvé en abondance le céleri, l'oseille à feuille ronde, le lupin, le pois sauvage, le millefeuille, la chicorée.

Les bois sont remplis de fraises, de framboises, de groseilles ; on y trouve le sureau à grappes, le saule nain, et différentes espèces de bruyères qui croissent à l'ombre. On y voit aussi le peuplier, le saule-marsaut, le charme et le pin qui croît à une hauteur prodigieuse.

Les rivières étaient remplies de truites et de saumons ; les moules sont entassées avec profusion sur la partie du rivage qui découvre à la basse mer, et les rochers sont mailletés de petites patelles[1] assez curieuses.

Nos chasseurs virent dans les bois des ours, des martes, des

[1] Coquilles univalves : le pied de l'animal est pourvu d'une ventouse, à l'aide de laquelle il se fixe aux roches.

Digitized by Google

écureuils : les Indiens nous vendirent des peaux d'ours noirs et bruns, de lynx du Canada, d'hermines, de martes, de petits-gris, d'écureuils, de castors, de marmottes du Canada ou monacs et de renards roux. Les bois taillis étaient pleins de sylvies, de merles, de gelinottes. On voyait planer dans les airs l'aigle à tête blanche, le corbeau, des martins-pêcheurs, le geai de Steller, l'hirondelle et quelques colibris.

Les montagnes primitives de granit ou de schiste, couvertes d'une neige éternelle, sur lesquelles on n'aperçoit ni arbres ni plantes, ont leur base dans l'eau, et forment sur le rivage une espèce de quai. Leur talus est si rapide, qu'au-dessus de deux ou trois cents toises les bouquetins ne pourraient les gravir : toutes les coulées qui les séparent sont des glaciers immenses dont le sommet ne peut être aperçu, et dont la base est baignée par la mer.

Les naturels sont aussi grossiers et aussi barbares que le sol est rocailleux et agreste; ils n'habitent cette terre que pour la dépeupler; en guerre avec tous les animaux, ils méprisent les substances végétales qui naissent autour d'eux.

Leurs arts sont assez avancés, et leur civilisation à cet égard a fait de grands progrès; mais celle qui polit les mœurs, adoucit la férocité, est encore dans l'enfance. La manière dont ils vivent, excluant toute subordination, fait qu'ils sont continuellement agités par la crainte ou par la vengeance : colères et prompts à s'irriter, je les ai vus sans cesse le poignard à la main les uns contre les autres.

Comme je l'ai déjà dit, les Indiens, dans les pirogues, étaient sans cesse autour de nos frégates; ils y passaient trois ou quatre heures avant de commencer l'échange de quelques poissons ou de deux ou trois peaux de loutres : ils épiaient toutes les occasions de nous voler; ils arrachaient le fer qui était facile à enlever, et ils examinaient surtout par quel moyen ils pourraient, pendant la nuit, tromper notre vigilance.

J'avais expressément recommandé d'accabler de caresses les enfants, de les combler de petits présents : les parents étaient insensibles à cette marque de bienveillance que je croyais de tous les pays. J'ai eu l'air de désirer de petits effets de peu de valeur, qui appartenaient à des Indiens que je venais de combler de présents : c'était un essai que je faisais subir à leur générosité, mais ce fut toujours inutilement.

Digitized by Google

J'admettrai, si l'on veut, qu'il est impossible qu'une société existe sans quelques vertus; mais je suis obligé de convenir que je n'ai pas la sagacité de les apercevoir : toujours en querelle entre eux, indifférents pour leurs enfants, vrais tyrans de leurs femmes, qui sont condamnées sans cesse aux travaux les plus pénibles, je n'ai rien observé chez ce peuple qui m'ait permis d'adoucir les couleurs de ce tableau. J'ai donné le nom de village à trois ou quatre appentis de bois, de vingt-cinq pieds de long sur quinze à vingt pieds de large, couverts seulement, du côté du vent, avec des planches ou des écorces d'arbres; au milieu était un feu au-dessus duquel pendaient des saumons qui séchaient à la fumée. Dix-huit ou vingt personnes logeaient sous chacun de ces appentis, les femmes et les enfants d'un côté et les hommes de l'autre. Il m'a paru que chaque cabane constituait une petite peuplade indépendante de la voisine. Chacune avait sa pirogue et une espèce de chef; elle partait, sortait de la baie, emportait son poisson et ses planches, sans que le reste du village eût l'air d'y prendre la moindre part.

Leurs meubles consistent en beaucoup de petits coffres, dans lesquels ils renferment leurs effets les plus précieux. Ces coffres sont placés à l'entrée de leurs cabanes, lesquelles sont d'ailleurs d'une malpropreté et d'une puanteur qui ne peut être comparée à la tanière d'aucun animal connu. Les vases de bois dans lesquels ils font cuire leurs poissons ne sont jamais lavés; ils leur servent de marmite, de plat et d'assiette : comme ces vases ne peuvent aller au feu, ils font bouillir l'eau avec des cailloux rougis qu'ils renouvellent jusqu'à l'entière cuisson de leurs aliments. Ils connaissent aussi la manière de les rôtir : elle ne diffère pas de celle de nos soldats dans les camps.

Les chiens sont les seuls animaux avec lesquels ils aient fait alliance; il y en a ordinairement trois ou quatre par cabane; ils sont petits et ressemblent au chien de berger, ils n'aboient presque pas, mais ils ont un sifflement très fort.

Les hommes se percent les cartilages du nez et des oreilles : ils y attachent différents petits ornements; ils se font des cicatrices sur les bras et sur la poitrine avec un instrument de fer très tranchant, qu'ils aiguisent en le passant sur leurs dents comme sur une pierre : ils ont ces organes limés jusqu'au ras des gencives, et ils se servent,

Digitized by Google

pour cette opération, d'un grès arrondi ayant la forme d'une langue. L'ocre, le noir de fumée, la plombagine, mêlés avec l'huile de phoque, leur servent à se peindre le visage et le reste du corps d'une manière effroyable. Lorsqu'ils sont en grande cérémonie, leurs cheveux sont longs, poudrés et tressés avec le duvet des oiseaux de mer : c'est leur plus grand luxe, et il est peut-être réservé aux chefs de famille. Une simple peau couvre leurs épaules; le reste du corps est absolument nu, à l'exception de la tête, qu'ils couvrent ordinairement avec un petit chapeau de paille très artistement tressé; quelquefois ils portent des bonnets à deux cornes, des plumes d'aigle, et enfin des têtes d'ours, dans lesquelles ils ont enchâssé une calotte de bois.

Quelques Indiens avaient des chemises entières de peau de loutre, et l'habillement ordinaire du grand chef était une chemise de peau d'orignal tannée, bordée d'une frange de sabots de daim et de becs d'oiseaux, qui imitaient le bruit des grelots lorsqu'on les agitait.

Je n'ai vu de tatouage que sur les bras de quelques femmes; celles-ci ont un usage qui les rend hideuses, et que j'aurais peine à croire, si je n'en avais été le témoin : toutes, sans exception, ont la lèvre inférieure fendue au ras des gencives, dans toute la largeur de la bouche; elles portent une espèce d'écuelle de bois sans anses qui appuie contre les gencives, à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois pouces. Les aborigènes brésiliens ont la même coutume. Les jeunes filles n'ont qu'une aiguille dans la lèvre inférieure, et les femmes mariées ont seules le droit de l'écuelle.

La taille de ces Indiens est à peu près comme la nôtre; les traits de leur visage sont très variés, et n'offrent de caractères particuliers que dans l'expression de leurs yeux, qui n'annoncent jamais un sentiment doux. La couleur de leur peau est très brune; ils ont de la barbe, moins que les Européens, mais assez cependant pour qu'il soit impossible d'en douter.

Leurs armes sont le poignard, que j'ai déjà décrit, une lance de bois durci au feu, ou de fer, suivant la richesse du propriétaire; l'arc, et les flèches qui sont ordinairement armées d'une pointe de cuivre. Ces arcs n'ont rien de particulier, et ils sont beaucoup moins forts que ceux de plusieurs autres nations sauvages.

Digitized by Google

Ces Indiens ont une grande passion pour le jeu : celui auquel ils se livrent avec une extrême fureur est un jeu de hasard. Ils ont trente bûchettes, ayant chacune des marques différentes, comme nos dés; ils en cachent sept; chacun joue à son tour, et celui qui approche le plus du nombre tracé sur les sept bûchettes gagne l'enjeu convenu, qui est ordinairement un morceau de fer ou une hache. Ce jeu les rend tristes et sérieux.

Je les ai entendus chanter très souvent : lorsque le chef venait me visiter, il faisait ordinairement le tour du bâtiment en chantant, les bras étendus en forme de croix et en signe d'amitié; il montait ensuite à bord, et y jouait une pantomime qui exprimait ou des combats, ou des surprises, ou la mort. L'air qui avait précédé cette danse était agréable et assez harmonieux.

Nos caractères ne peuvent exprimer la langue de ces peuples : ils ont, à la vérité, quelques articulations semblables aux nôtres; mais plusieurs nous sont absolument étrangères. Le grassayement, le grand nombre de *k* et les consonnes doubles rendent cette langue très dure. Elle est moins gutturale chez les hommes que chez les femmes, qui ne peuvent prononcer les labiales à cause de la rouelle de bois, nommée *kontaga*, qu'elles enchâssent dans la lèvre inférieure. On s'aperçoit moins de la rudesse de leur langue lorsqu'ils chantent; ils ont des interjections pour exprimer les sentiments d'admiration, de colère ou de plaisir.

Nous n'avons aperçu chez ces hommes aucune trace d'anthropophagie ; mais c'est une coutume si générale chez les Indiens de l'Amérique, que j'aurais peut-être encore ce trait à ajouter à leur tableau, s'ils eussent été en guerre, et qu'ils eussent fait des prisonniers.

CALIFORNIE.

SÉJOUR DE LA PÉROUSE A MONTEREY[1].

La baie de Monterey, formée par la pointe du Nouvel-An au nord, et par celle des Cyprès au sud, a huit lieues d'ouverture dans cette direction, et à peu près six d'enfoncement dans l'est, où les terres sont basses et sablonneuses. La mer y roule, jusqu'au pied des dunes de sable dont la côte est bordée, avec un bruit que nous avons entendu de plus d'une lieue. Les terres, au nord et au sud de cette baie, sont élevées et couvertes d'arbres; les vaisseaux qui veulent y relâcher doivent suivre la côte du sud; après avoir doublé la pointe des Pins, qui s'avance au nord, ils ont connaissance du presidio et ils peuvent mouiller par dix brasses en dedans de cette pointe, qui les met à l'abri des vents du large. Les bâtiments qui se proposent de faire une longue relâche à Monterey, sont dans l'usage d'approcher la terre à une ou deux encâblures, par six brasses; ils s'amarrent à une ancre qu'ils enfoncent dans la sable du rivage : alors ils n'ont plus à craindre les vents du sud, qui sont quelquefois assez forts, mais qui n'exposent à aucun danger, puisqu'ils viennent de la côte. Nous trouvâmes fond dans toute la baie et nous mouillâmes à quatre lieues de terre, par soixante brasses; mais la mer y est fort grosse et on ne peut rester que quelques heures dans un pareil mouillage, en attendant le jour ou une éclaircie. La marée est haute aux nouvelles et aux pleines lunes, à une heure et demie : elle monte de sept pieds; et comme cette baie est très ouverte, le courant y est presque insensible : je ne l'ai jamais vu filer un demi-nœud[2]. On ne peut exprimer le nombre de baleines dont nous fûmes environnés; elles soufflaient à chaque minute à demi-portée de pistolet de nos frégates, et occasionnaient dans l'air

[1] Extrait de l'*Histoire universelle des Voyages*, par Albert-Montémont.

[2] Un sixième de lieue. Le nœud de la ligne de loch répond à un mille : ce dernier représente un tiers de lieue.

Digitized by Google

une très grande puanteur. Nous ne connaissions pas cet effet des baleines ; mais les habitants nous apprirent que l'eau qu'elles lançaient était imprégnée de cette mauvaise odeur, et qu'elle se répandait assez au loin[1].

Des brumes presque éternelles enveloppent les côtes de la baie de Monterey, ce qui en rend l'approche assez difficile ; sans cette circonstance, il y en aurait peu de plus faciles à aborder : aucune roche cachée sous l'eau ne s'étend à une encâblure du rivage ; et si la brume est trop épaisse, on a la ressource d'y mouiller et d'y attendre une éclaircie qui permette d'avoir connaissance de l'établissement, situé dans l'angle formé par la côte du sud et celle de l'est.

La mer était couverte de pélicans. Il paraît que ces oiseaux ne s'éloignent jamais de plus de cinq ou six lieues de terre, et les navigateurs qui les rencontreront pendant la brume doivent être certains qu'ils en sont tout au plus à cette distance. Nous en aperçûmes pour la première fois dans la baie de Monterey. Les Espagnols les appellent *alkatræ*.

Les Indiens de Monterey petits, faibles et approchant de la couleur des Nègres, sont très adroits à tirer de l'arc : ils tuèrent devant nous les oiseaux les plus petits. Il est vrai que leur patience pour les approcher est inexprimable ; ils se cachent et se glissent en quelque sorte auprès du gibier, et ne le tirent guère qu'à quinze pas.

Leur ruse pour atteindre la grosse bête est encore plus admirable : nous vîmes un Indien, ayant une tête de cerf attachée sur la sienne, marcher à quatre pattes, avoir l'air de brouter l'herbe et jouer cette pantomime avec une telle vérité, que tous nos chasseurs l'auraient tiré à trente pas s'ils n'eussent été prévenus. Ils approchent ainsi le troupeau de cerfs à la plus petite portée, et les tuent à coups de flèches.

Lorette est le seul *presidio* de l'*ancienne Californie* sur la côte de l'est de cette presqu'île. La garnison est de cinquante-quatre cavaliers, qui fournissent de petits détachements aux quinze missions, desservies par les pères dominicains, qui ont succédé aux jésuites

[1] Les mollusques, petits crustacées et zoophytes que les baleines tamisent à travers leurs fanons et qui y restent engagés, s'y putréfient et sont la cause de l'odeur infecte de l'haleine de ces cétacés.

Digitized by Google

et aux franciscains : ces derniers sont restés seuls possesseurs des missions de la *Nouvelle-Californie*.

Les progrès temporels et spirituels de ces missions sont bien lents : il n'y a encore qu'une seule peuplade espagnole. Il est vrai que le pays est malsain ; et que la terre de la province de Sonora, qui borde la mer Vermeille au levant, et la Californie au couchant, est bien plus attrayante pour des Espagnols : ils trouvent dans cette contrée un sol fertile et des mines abondantes, objets bien plus précieux à leurs yeux que la pêcherie des perles de la presqu'île, laquelle exige un certain nombre d'esclaves plongeurs, qu'il est difficile de se procurer. Mais la Californie septentrionale, malgré son grand éloignement de Mexico, me paraît réunir infiniment plus d'avantages. Son premier établissement, qui est San-Diego, ne date que du 20 juillet 1769 : c'est le presidio le plus au sud, comme Saint-François est le plus au nord. Celui-ci fut bâti le 9 octobre 1776 ; le canal de Sainte-Barbe en septembre 1786 ; et enfin Monterey, capitale et chef-lieu des deux Californies, le 3 juin 1770[1]. La rade de ce presidio fut découverte en 1602 par Sébastien Viscaino, commandant d'une petite escadre armée à Acapulco par ordre du vicomte de Monterey, vice-roi du Mexique. Depuis cette époque, les galions, à leur retour de Manille, relâchaient quelquefois dans cette baie pour s'y procurer quelques rafraîchissements après leurs longues traversées ; mais ce n'est qu'en 1770 que les religieux franciscains y ont établi leur première mission.

Avant l'établissement des Espagnols, les Indiens de la Californie ne cultivaient qu'un peu de maïs ; ils vivaient presque uniquement de pêche et de chasse. Nul pays n'est plus abondant en poisson et en gibier de tous les genres ; les loutres et les phoques s'y trouvent en aussi grande abondance qu'au nord, et l'on y tue pendant l'hiver une très grande quantité d'ours, de renards, de loups et de chats sauvages. Les bois taillis et les plaines sont couvertes de petites perdrix grises huppées, qui, comme celles d'Europe, vivent en société, mais par compagnie de trois ou quatre cents : elles sont grasses et de fort bon goût.

Parmi les oiseaux de proie, on voyait l'aigle à tête blanche, un

[1] Aujourd'hui, 28 septembre 1846, nous apprenons que les Anglo-Américains viennent de s'en emparer au détriment des Mexicains, descendants de l'Espagne.

Digitized by Google

grand et un petit faucon, un autour, un épervier, un vautour noir, un grand-duc et un corbeau. On trouvait, sur les étangs et sur le bord de la mer, des canards, des pélicans gris et blancs à huppe jaune, différentes espèces de goëlands, des cormorans, des courlis, des pluviers à collier, des petites mouettes et des hérons; enfin nous tuâmes et empaillâmes un promérops [1], que le plus grand nombre des ornithologistes croyaient appartenir à l'ancien continent.

Cette terre est aussi d'une fertilité inexprimable : les légumes de toute espèce y réussissent parfaitement. Nous enrichîmes les jardins du gouverneur et des missions de différentes graines que nous avions apportées de Paris; elles s'étaient parfaitement conservées, et elles leur procureront de nouvelles jouissances.

Les récoltes de maïs, d'orge, de blé et de pois ne peuvent être comparées qu'à celles du Chili. Nos cultivateurs d'Europe ne peuvent avoir aucune idée d'une pareille fertilité; le produit moyen du blé est de soixante-dix à quatre-vingts pour un; les extrêmes soixante et cent. Les arbres fruitiers y sont encore très rares, mais le climat leur convient infiniment. Celui-ci diffère peu de celui de nos provinces méridionales de France, du moins le froid n'y est jamais plus vif; mais les chaleurs de l'été y sont beaucoup plus modérées, à cause des brouillards continuels qui règnent dans ces contrées, et qui procurent à cette terre une humidité très favorable à la végétation.

Les arbres des forêts sont le pin à pignon, le cyprès, le chêne vert et le platane d'occident : ils sont clair-semés, et une pelouse, sur laquelle il est très agréable de marcher, couvre la terre de ces forêts. On y rencontre des lacunes de plusieurs lieues, formant de vastes plaines couvertes de toute sorte de gibier. La terre, quoique très végétale, est sablonneuse et légère, et doit, je crois, sa fertilité à l'humidité de l'air, car elle est fort mal arrosée. Le courant d'eau le plus à portée du presidio en est éloigné de deux lieues : ce ruisseau, qui coule auprès de la mission de Saint-Charles, est appelé par les anciens navigateurs *rivière du Carmel*. La trop grande distance de nos frégates ne nous permit pas d'y faire notre eau : nous la puisâmes dans les mares, derrière le fort, où elle était d'une très médiocre qualité ; elle dissolvait à peine le savon. La rivière du Carmel, qui procure une boisson saine et agréable aux missionnaires

[1] C'est probablement un troupiale : peut-être le *troupiale à tête orangée*.

et à leurs Indiens, pourrait, avec peu de travail, arroser leur jardin.

Les cabanes des Indiens de Monterey sont les plus misérables qu'on puisse rencontrer chez aucun peuple. Elles sont rondes, de six pieds de diamètre sur quatre de hauteur. Quelques piquets de la grosseur du bras, fixés en terre, et qui se rapprochent en voûte par le haut, en composent la charpente : huit ou dix bottes de paille mal arrangées sur ces piquets garantissent bien ou mal les habitants de la pluie ou du vent, et plus de la moitié de cette hutte reste découverte lorsque le temps est beau : leur seule précaution est d'avoir chacun près de leur case deux ou trois bottes de paille en réserve.

Cette architecture générale des deux Californies n'a jamais pu être changée par les exhortations des missionnaires. Les Indiens disent qu'ils aiment le grand air ; qu'il est commode de mettre le feu à sa maison lorsqu'on est dévoré par une trop grande quantité de puces, et d'en pouvoir construire une autre en moins de deux heures. Les Indiens indépendants, qui changent fréquemment de demeure, comme tous les peuples chasseurs, ont un motif de plus.

La couleur de ces Indiens, qui est celle des Nègres ; la maison des religieux ; leurs magasins qui sont bâtis en briques et enduits de mortier ; l'air du sol sur lequel on foule le grain ; les bœufs, les chevaux, tout enfin nous rappelait une habitation de Saint-Domingue ou de toute autre colonie. Les hommes et les femmes sont rassemblés au son de la cloche ; un religieux les conduit au travail, à l'église et à tous les exercices. Nous le disons avec peine, la ressemblance est si parfaite, que nous avons vu des hommes et des femmes chargés de fers, d'autres au bloc [1] ; et enfin le bruit des coups de fouet aurait pu frapper nos oreilles, cette punition étant aussi admise, mais exercée avec peu de sévérité.

Les Indiens de Monterey se lèvent avec le soleil, vont à la prière et à la messe des missionnaires, qui durent une heure ; pendant ce temps-là on fait cuire au milieu de la place, dans trois grandes chaudières, de la farine d'orge, dont le grain a été rôti avant d'être

[1] Le bloc est une poutre, sciée dans le sens de la longueur, dans laquelle on a creusé un trou de la grosseur d'une jambe ordinaire ; une charnière de fer unit, à l'une de ses extrémités, les deux portions de cette poutre ; on l'ouvre de l'autre côté pour faire passer la jambe du prisonnier, et on la referme avec un cadenas, ce qui oblige le patient à rester couché dans une attitude assez gênante.

Digitized by Google

moulu : cette espèce de bouillie, que les Indiens appellent *atole* et qu'ils aiment beaucoup, n'est assaisonnée ni de beurre, ni de sel, et serait pour nous un mets fort insipide.

Chaque cabane envoie prendre la ration de tous ses habitants dans un vase d'écorce : il n'y a ni confusion ni désordre ; et lorsque les chaudières sont vides, on distribue le grain aux enfants qui ont le mieux retenu les leçons du catéchisme.

Ce repas dure trois quarts d'heure, et après quoi ils se rendent tous au travail. Les uns vont labourer la terre avec les bœufs, d'autres bêcher le jardin : chacun enfin est employé aux différents besoins de l'habitation, et toujours sous la surveillance d'un ou deux religieux.

Les femmes ne sont guère chargées que du soin de leur ménage, de celui de leurs enfants ; de faire rôtir et de moudre les grains : cette dernière opération est très pénible et très longue, parce qu'elles n'ont d'autres moyens pour y parvenir que d'écraser le grain sur une pierre avec un cylindre.

A midi, les cloches annoncent le dîner : les Indiens laissent alors leur ouvrage, et envoient prendre leur ration dans le même vase que pour le déjeuner ; mais cette seconde bouillie est plus épaisse que la première : on y mêle au blé et au maïs des pois et des fèves. Les Indiens lui donnent le nom de *poussole*. Ils retournent au travail depuis deux heures jusqu'à quatre ou cinq ; ils font ensuite la prière du soir, qui dure près d'une heure, et qui est suivie d'une nouvelle ration d'atole, pareille à celle du déjeuner. Ces trois distributions suffisent à la subsistance du plus grand nombre de ces Indiens. La science de cette cuisine consiste à faire rôtir le grain avant de le réduire en farine. Comme les Indiennes n'ont point de vases de terre ni de métal pour cette opération, elles la font dans des corbeilles d'écorce, sur de petits charbons allumés : elles tournent ces espèces de vases avec tant d'adresse et de rapidité, qu'elles parviennent à faire enfler et crever le grain sans brûler la corbeille, quoiqu'elle soit d'une matière très combustible. Nous pouvons assurer que le café le mieux brûlé n'approche pas de l'égalité de torréfaction que les Indiennes savent donner à leur grain. On le leur distribue tous les matins, et la plus petite infidélité, lorsqu'elles le rendent, est punie par des coups de fouet ; mais il est assez rare qu'elles s'y exposent. Ces punitions sont ordonnées par des magistrats indiens appelés

Digitized by Google

caciques; il y en a trois dans chaque mission ; ils sont choisis par le peuple parmi ceux que les missionnaires n'ont pas exclus. Mais, pour donner une juste idée de cette magistrature, nous dirons que ces caciques sont, comme les commandeurs d'habitation, des êtres passifs, exécuteurs aveugles des volontés de leurs supérieurs, et que leurs principales fonctions consistent à servir de bedeaux dans l'église, et à y maintenir le bon ordre et l'air de recueillement. Les femmes ne sont jamais fouettées sur la place publique, mais dans un lieu fermé et assez éloigné ; peut-être afin que leurs cris n'excitent pas une trop vive compassion, qui pourrait porter les hommes à la révolte. Ces derniers, au contraire, sont exposés aux regards de tous leurs concitoyens, afin que leur punition serve d'exemple. Ils demandent ordinairement grâce ; alors l'exécuteur diminue la force des coups, mais le nombre en est toujours irrévocablement fixé.

Les récompenses sont de petites distributions particulières de grain, dont ils font de petites galettes cuites sous la braise. Les jours de grandes fêtes, la ration est de bœuf; plusieurs le mangent cru, surtout la graisse, qui leur paraît un mets aussi délicieux que le beurre le plus frais ou le meilleur fromage. Ils dépouillent tous les animaux avec la plus grande adresse ; et lorsqu'ils sont gras, ils font, comme les corbeaux, un croassement de plaisir, en dévorant des yeux les parties dont ils sont le plus friands.

On leur permet souvent de chasser et de pêcher pour leur compte : ils font assez ordinairement aux missionnaires quelque présent en poisson et en gibier ; mais ils en proportionnent la quantité à ce qui leur est rigoureusement nécessaire, ayant l'intention de l'augmenter, s'ils savent que de nouveaux hôtes sont en visite chez leurs supérieurs. Les femmes élèvent autour de leurs cabanes quelques poules dont elles donnent les œufs à leurs enfants : ces poules sont la propriété des Indiens, ainsi que leurs habillements et les autres petits meubles de ménage et de chasse. Il n'y a pas d'exemple qu'ils se soient jamais volés entre eux, quoique leur fermeture ne consiste qu'en une simple botte de paille qu'ils mettent en travers de l'entrée lorsque tous les habitants sont absents.

Ces mœurs paraîtront patriarcales à quelques-uns de nos lecteurs ; ils ne considèreront pas que, dans ces habitations, il n'est aucun objet capable de tenter la cupidité de la cabane voisine. La nourriture des Indiens étant assurée, il ne leur reste

Digitized by Google

d'autre besoin que celui de donner la vie à des êtres qui doivent être aussi stupides qu'eux.

Les Indiens convertis ont conservé tous les anciens usages que leur nouvelle religion ne prohibe pas : mêmes cabanes, mêmes jeux, mêmes habillements. Celui du plus riche consiste en un manteau de peau de loutre qui couvre ses reins et descend au-dessous des aines; les plus paresseux n'ont qu'un simple morceau de toile que la mission leur fournit pour cacher leur nudité, et un petit manteau de peau de lapin [1] couvre leurs épaules et descend jusqu'à la ceinture : il est attaché avec une ficelle sous le menton. Le reste du corps est absolument nu, ainsi que la tête ; quelques-uns cependant ont des chapeaux de paille très bien nattés.

L'habillement des femmes est un manteau de peau de cerf mal tannée. Celles des missions sont dans l'usage d'en faire un petit corset à manches : c'est leur seule parure, avec un petit tablier de jonc et une jupe de peau de cerf, qui couvre leurs reins et descend à mi-jambe. Les jeunes filles au-dessous de neuf ans n'ont qu'une simple ceinture, et les enfants de l'autre sexe sont tout nus.

Les cheveux des hommes et des femmes sont coupés à quatre ou cinq pouces de leur racine. Les Indiens des rancheries [2], n'ayant point d'instruments de fer, font cette opération avec des tisons allumés. Ils sont aussi dans l'usage de se peindre le corps en rouge, et en noir lorsqu'ils sont en deuil. Les missionnaires ont proscrit la première de ces peintures, mais ils ont été obligés de tolérer l'autre, parce que ces peuples sont vivement attachés à leurs amis. Ils versent des larmes lorsqu'on leur en rappelle le souvenir, quoiqu'ils les aient perdus depuis longtemps ; ils se croient même offensés si, par inadvertance, on a prononcé leur nom devant eux. Les liens de la famille ont moins de force que ceux de l'amitié : les enfants reconnaissent à peine leur père ; ils abandonnent sa cabane lorsqu'ils sont capables de pourvoir à leur subsistance ; mais ils conservent un plus long attachement pour leur mère qui les a élevés avec une extrême douceur, et ne les a battus que lorsqu'ils ont montré de la lâcheté dans leurs petits combats contre des enfants du même âge.

Les vieillards des rancheries qui ne sont plus en état de chasser

[1] *Lepus americanus*. Gmel. Varié de roux et de noir.

[2] Nom des villages des Indiens indépendants.

vivent aux dépens de tout leur village, et sont assez généralement considérés. Les sauvages indépendants sont très fréquemment en guerre; mais la crainte des Espagnols leur fait respecter les missions, et ce n'est peut-être pas une des moindres causes de l'augmentation des villages chrétiens. Leurs armes sont l'arc et les flèches armées d'un silex très artistement travaillé : ces arcs en bois et doublés d'un nerf de bœuf sont très supérieurs à ceux des habitants de la baie des Français.

On nous assura qu'ils ne mangeaient ni leurs prisonniers ni leurs ennemis tués à la guerre; que cependant, lorsqu'ils avaient vaincu et mis à mort sur le champ de bataille des chefs ou des hommes très courageux, ils en mangeaient quelques morceaux, moins en signe de haine et de vengeance que comme un hommage qu'ils rendaient à leur valeur, et dans la persuasion que cette nourriture était propre à augmenter leur courage. Ils enlèvent, comme au Canada, la chevelure des vaincus, et arrachent leurs yeux, qu'ils ont l'art de préserver de la corruption, et qu'ils conservent précieusement comme des signes de leur victoire. Leur usage est de brûler les morts, et d'en déposer les cendres dans des moraïs.

Ils ont deux jeux qui occupent tous leurs loisirs : le premier, auquel ils donnent le nom de *takersia*, consiste à jeter et à faire rouler un petit cercle de trois pouces de diamètre dans un espace de dix toises en carré, nettoyé d'herbe et entouré de fascines. Les deux joueurs tiennent chacun une baguette de la grosseur d'une canne ordinaire, et de cinq pieds de long; ils cherchent à faire passer cette baguette dans le cercle pendant qu'il est en mouvement : s'ils y réussissent, ils gagnent deux points, et si le cercle, en cessant de rouler, repose simplement sur leur bâton, ils en gagnent un; la partie est en trois points. Ce jeu leur fait faire un violent exercice, parce que le cercle ou les baguettes sont toujours en action.

L'autre jeu, nommé *toussi*, est plus tranquille : on le joue à quatre, deux de chaque côté. Chacun à son tour cache dans une de ses mains un morceau de bois, pendant que son partenaire fait mille gestes pour occuper l'attention des adversaires. Il est assez curieux pour un observateur de les voir accroupis les uns vis-à-vis des autres, gardant le plus profond silence, observant les traits du visage et les plus petites circonstances qui peuvent les aider à devi-

Digitized by Google

ner la main qui cache le morceau de bois. Ils gagnent ou perdent un point, suivant qu'ils ont bien ou mal rencontré ; et ceux qui l'ont gagné ont droit de cacher à leur tour. La partie est en cinq points ; l'enjeu ordinaire est des rassades [1].

Les Indiens indépendants n'ont aucune connaissance d'un Dieu ni d'un avenir, à l'exception de quelques nations du sud qui en avaient une idée confuse avant l'arrivée des missionnaires : ils plaçaient leur paradis au milieu des mers, où les élus jouissaient d'une fraîcheur, qu'ils ne rencontrent jamais dans leurs sables brûlants, et ils supposaient l'enfer dans le creux des montagnes.

La Californie septentrionale, dont l'établissement le plus au nord est Saint-François, par trente-sept degrés cinquante-huit minutes de latitude, n'a de borne, suivant l'opinion du gouverneur de Monterey, que celles de l'Amérique, et nos vaisseaux, en s'élevant jusqu'au mont Saint-Élie, n'en ont pas atteint la limites. Aux motifs de piété qui avaient déterminé l'Espagne à sacrifier des sommes considérables pour l'entretien des presidios et des missions, se joignent aujourd'hui de puissantes raisons d'État, qui peuvent diriger l'attention du gouvernement vers cette précieuse partie de l'Amérique, où les peaux de loutre sont aussi communes qu'aux îles Aléoutiennes et dans les autres parages fréquentés par les Russes.

On ne peut assez s'étonner que les Espagnols, ayant des rapports si prochains et si fréquents avec la Chine par Manille, aient ignoré très longtemps la valeur de la précieuse fourrure des loutres. C'est au capitaine Cook, c'est à la publication de son ouvrage qu'ils doivent ce trait de lumière ; ainsi, ce grand homme a voyagé pour toutes les nations, et la sienne n'a sur les autres que la gloire de l'entreprise et celle de l'avoir vu naître.

La loutre est un animal aussi commun sur toute la côte occidentale de l'Amérique, depuis le vingt-huitième degré, jusqu'au soixantième, que le *phoque à capuchon* [2] sur la côte du Labrador et de la baie d'Hudson. Les Indiens, qui ne sont pas aussi bons marins que les Esquimaux, et dont les canots, à Monterey, ne sont faits que de joncs [3], les prennent à terre avec des lacs, ou les assomment à

[1] Petits grains de verre ou d'émail de diverses couleurs.

[2] Phoca leonina ; Fabr., pl. 7.

[3] Ceux du canal de Sainte-Barbe et de celui de San-Diego, ont des pirogues

Digitized by Google

coups de bâton lorsqu'ils les trouvent éloignées du rivage. Pour cela, ils se tiennent cachés derrière des roches, car au moindre bruit, cet animal plonge aussitôt. Les Espagnols ne soupçonnaient pas qu'elle pût être recherchée; ils n'en avaient jamais envoyé en Europe; et Mexico était un pays trop chaud pour qu'on pût supposer qu'elles y fussent d'aucun débit[1].

La Nouvelle-Californie ne le céderait en rien à la Virginie, qui lui est opposée, si elle était à une moindre distance de l'Europe; mais sa proximité de l'Asie pourrait l'en dédommager, et je crois que de bonnes lois, et surtout la liberté du commerce, lui procureraient bientôt une nombreuse population.

Le régime des peuplades converties au christianisme serait plus favorable à la population, si la propriété et une certaine liberté en étaient la base : cependant, depuis l'établissement des différentes missions de la Californie septentrionale, les Pères y ont baptisé sept mille sept cent-un Indiens des deux sexes, et en ont enterré seulement deux mille trois cent quatre-vingt-huit; mais il faut remarquer que ces calculs n'apprennent pas, comme en Europe, si la population augmente ou diminue, parce qu'ils baptisent tous les jours des Indiens indépendants : il en résulte seulement que le christianisme se propage, et j'ai déjà dit que les affaires de l'autre vie ne pouvaient être en meilleures mains.

Dès le jour de notre arrivée nous nous étions occupés des soins de faire notre eau et notre bois; il nous était permis de le couper le plus à portée possible de nos chaloupes. Nos botanistes, de leur côté, ne perdirent pas un moment pour augmenter leur collection de plantes; mais la saison n'était pas favorable : la chaleur de l'été les avait entièrement desséchées, et les graines étaient répandues sur la terre. Les jardins du gouvernement et des missions étaient remplis d'une infinité de plantes potagères qui furent cueillies pour nous; et nos équipages n'ont eu, dans aucun pays, une plus grande quantité de légumes.

de bois, construites à peu près comme celles des habitants de Mowée (îles Sandwich), mais sans balancier.

[1] Les loutres sont des martes modifiées pour nager, et d'un régime moins carnassier : les loutres vivent de poisson et d'herbage. On n'en connaît encore que trois espèces dans l'Amérique du nord.

Digitized by Google

Nos lithologistes n'étaient pas moins zélés que les botanistes, mais ils furent moins heureux : ils ne rencontrèrent sur les montagnes, dans les ravins, sur le bord de la mer, qu'une pierre légère et argileuse, d'une décomposition facile, et qui est une espèce de marne. Ils trouvèrent aussi des blocs de granit, dont les veines recélaient du feldspath cristallisé, quelques morceaux de porphyre et de jaspe roulés, mais nulle trace de métal. Les coquilles n'y sont pas très abondantes, à l'exception de superbes oreilles de mer, dont la nacre est du plus bel orient. Elles ont jusqu'à neuf pouces de longueur, sur quatre de largeur [1]. La côte orientale et méridionale de l'ancienne Californie est bien plus riche en mollusques : on y trouve des *pentadines* dont les perles égalent en beauté et en grosseur celles de Ceylan ou du golfe Persique. Ce serait encore un article d'une grande valeur et d'un débit assuré à la Chine.

Le 22 au soir tout était embarqué : nous prîmes congé du gouverneur et des missionnaires. Nous emportions autant de provisions qu'à notre sortie de la Conception : nous avions une riche basse-cour, du grain, des fèves, des pois, que nous avaient donnés les missionnaires. Ils ne voulaient recevoir aucun payement, et ils ne cédèrent qu'à l'observation, qu'ils n'étaient qu'administrateurs et nous propriétaires des biens des missions.

[1] Les oreilles de mer constituent par leur organisation la famille des *ormiers*, Cuv. ; *otidés* de l'illustre Blainville ; genre *haliotide*, Lin. Les espèces sont répandues dans toutes les mers. Comme les pentadines, elles fournissent de très belles perles, mais de couleurs variées.

Digitized by Google

HISTOIRE DE M. JOHNSON,

HABITANT DE LA VIRGINIE, FAIT PRISONNIER EN 1790 PAR LES INDIENS DES BORDS DE L'OHIO[1].

La rochefoucauld-Liancourt rapporte, dans son voyage aux États-Unis, un fait qui nous paraît très propre à piquer la curiosité du lecteur et à lui faire connaître les tribus sauvages de l'Amérique : nous allons en donner un récit abrégé.

M. Johnson, négociant de la Virginie, étant appelé par quelques affaires dans le Kentuky, partit de Richemond dans les premiers jours de mars 1790, avec M. May, habitant de Pétersbourg, dans le même état, son ami, et grand propriétaire de terres au Kentuky. Tous deux se rendirent sur les bords du grand Kanhawa. Ils y trouvèrent Jacob Skuyl, marchand de Greenbriarcourt-House, en Virginie, portant aussi au Kentuky une grande quantité de marchandises. Ils achetèrent ensemble un de ces bateaux destinés à descendre l'Ohio, qui, ne pouvant pas le remonter, n'ont de solidité que celle nécessaire pour faire le voyage, et qui, par conséquent, se vendent à bon marché : ce sont de longs bateaux plats non pontés. Embarqués avec leurs marchandises et leurs provisions, ils descendirent la rivière, conduisant eux-mêmes ce bateau. Il n'est question dans tout le trajet, qui est de 295 milles jusqu'à Limestone, que de tenir le bateau dans le courant, assez rapide pour le conduire sans l'aide des rames. Au confluent du grand Kanhawa avec l'Ohio, à Point-Pleasant, ces trois voyageurs en trouvèrent trois autres qui attendaient une occasion pour descendre au Kentuky : c'étaient William Phlyn, de Point-Pleasant, petit marchand très accoutumé à ce voyage, Doly et Peggy Flamming, jeunes filles du même lieu, allant, sous la protection de Phlyn, leur parent, s'établir au Kentuky.

[1] Emprunté aux *Aventures des Voyageurs*, par P. Blanchard.

Digitized by Google

Partis de Point-Pleasant le vendredi 20 mars, de bonne heure dans la matinée, ils avaient dans vingt-deux heures parcouru cent dix milles. Il était cinq heures du matin : ils n'étaient pas loin de l'embouchure du Scioto, et ils devaient, selon toute probabilité, arriver à Limestone le lendemain avant la pointe du jour, lorsqu'ils entendirent des cris lamentables. Ces cris venaient de deux hommes, qui, parlant anglais, imploraient leur assistance, leur disant qu'ils avaient été pris par les Indiens, qu'ils leur avaient échappé, mais qu'ils n'avaient pas mangé depuis quatre jours. Ils demandaient que si on ne pouvait les recevoir dans le bateau, on leur donnât au moins quelque nourriture.

Le premier sentiment de tous les passagers fut d'aller au secours de ces malheureux ; mais le second fut, pour quelques-uns d'eux, celui de l'inquiétude que cette action ne les mît eux-mêmes dans le danger de tomber entre les mains des Indiens. M. Johnson et M. May se déclarant pour cette crainte, elle fut combattue par les deux autres hommes qui la regardaient comme sans fondement, et par les deux femmes, qui, cédant à la pitié, mouvement plus habituel à leur sexe qu'au nôtre, traitaient de barbarie l'opposition que ces deux messieurs mettaient à sauver la vie à ces hommes près d'expirer.

La discussion dura quelque temps : MM. Johnson et May ressentaient toujours la même inquiétude, mais ils commençaient à ne plus la témoigner aussi vivement ; l'humanité de leurs compagnons de voyage les faisait rougir.

Les deux malheureux suivaient sur le rivage le bateau qu'entraînait la force du courant. Leurs plaintes, leurs cris, leurs expressions de désespoir redoublaient, lorsque William Phlyn, qui connaissait parfaitement le Kentuky, proposa de descendre seul et de porter du pain à ces hommes, si on voulait le mettre à terre. Il assurait qu'il verrait venir de loin les Indiens s'ils se présentaient, qu'alors le bateau pourrait, à l'aise, gagner le large, et leur échapper, et que lui-même, suivant à pied le rivage, arriverait le lendemain à Limestone, sans tomber dans leurs mains.

Il eût été trop dur pour ces deux messieurs de s'opposer à une telle proposition, car les deux femmes et Jacob Skuyl l'appuyaient ardemment ; ils s'y rendirent donc, et le bateau fut dirigé vers le rivage, le long duquel les deux malheureux se traînaient dans l'at-

Digitized by Google

titude de la dernière souffrance. Faut-il que la bonne foi et l'humanité soient si souvent déçues ! Hélas ! l'inquiétude de ces messieurs n'était pas sans fondement ; ces hommes étaient deux traîtres apostés par les Indiens qui suivaient leur marche en se tenant toujours éloignés du rivage et cachés derrière les arbres qui le bordaient. Ils parurent lorsque la barque fut près d'aborder, et se montrèrent au nombre de vingt-cinq à trente, en poussant des cris affreux et en faisant feu sur les voyageurs. M. May et Doly Flamming furent tués à la première décharge ; les autres, aussi étonnés qu'effrayés, cherchèrent à regagner le courant ; mais déjà trop près du bord, rendus moins adroits sans doute par la présence d'un grand danger, ils ne s'en éloignaient que lentement.

Les Indiens continuaient leur feu ; Jacob Skuyl venait d'être blessé, deux chevaux embarqués venaient aussi d'être tués. La frayeur redoublait dans les trois voyageurs qui pouvaient agir encore, et leurs moyens d'activité diminuaient.

La rage des Indiens augmentant par l'espérance du succès, quelques-uns d'eux se mirent à la nage, et approchèrent du bateau, tandis que les autres, restés sur le rivage, menaçaient les voyageurs, en les tenant en joue, de tirer sur eux s'ils faisaient la moindre résistance. Les Indiens nageurs amenèrent donc le bateau sur le bord, et les malheureux Américains abordèrent au milieu des cris de ces Indiens, qui n'étaient plus des cris de fureur, mais des acclamations de joie. Les Indiens leur présentèrent la main, que ceux-ci acceptèrent avec plus ou moins d'empressement, selon le degré de leur crainte, et il est facile de juger qu'elle était extrême ; cependant cette réception la tempéra un peu.

Tandis qu'une partie des Indiens accueillait ainsi à leur manière les prisonniers, en les écartant du rivage, une autre partie était dans le bateau, prenant et emportant toutes les marchandises, toutes les provisions ; quelques autres coupaient du bois et faisaient du feu. Auprès de ce feu on apporta le butin et les deux malheureux tués à la première décharge ; ceux-ci, d'abord dépouillés de tous leurs vêtements, furent sur-le-champ *scalpés* (c'est-à-dire que les sauvages leur enlevèrent la chevelure avec la peau de la tête). On jeta ensuite leurs corps dans la rivière. M. May était l'ami intime de M. Johnson : ce spectacle lui fit souffrir un supplice affreux ! Les sauvages mirent les scalpes sécher auprès du feu, pour qu'ils

Digitized by Google

pussent servir ensuite à augmenter les trophées de la tribu à laquelle ils appartenaient.

Aucun des vêtements de Peggy Flamming ne fut touché. Les trois hommes furent déshabillés avec plus ou moins de rigueur, selon l'humeur de ceux qui s'en chargeaient et de ceux dont ils étaient entourés. M. Johnson, par exemple, dépouillé de son habit et de sa veste, l'était déjà à moitié de sa chemise, lorsqu'un des Indiens, qui jusque-là ne s'était pas mêlé de sa toilette, la lui remit de force, en parlant à celui qui la lui ôtait, d'un ton à faire croire qu'il le blâmait, et qu'il avait droit de le faire. Il lui fut donné, par ce même Indien, une couverture, pour le dédommager de la perte de son habit et de sa veste. Ses souliers lui furent ôtés et changés contre des mockissous, souliers indiens faits avec des peaux de daim. Ses culottes et ses bas lui furent laissés pour ce jour-là. Tous les différents habillements furent réunis aux effets déjà pris. Les Indiens étaient alors au nombre d'environ soixante-dix, parmi lesquels était une douzaine de femmes.

Leur chef les rassembla autour du feu, et là, le tomahawk à la main, il les harangua pendant environ un quart d'heure, avec une grande facilité de paroles, et avec les gestes, le ton et l'expression de l'enthousiasme sur le visage ; il montrait successivement le ciel, la terre, la rivière et les prisonniers. Presque à chaque phrase, les Indiens qui l'écoutaient avec une grande attention, applaudissaient par un espèce de son guttural, traînant, profond et triste.

Le butin fut distribué entre les sept différentes tribus qui avaient concouru à cette expédition. Trois des prisonniers furent donnés à la tribu des Shawaneses, la plus nombreuse dans cette petite armée, et à laquelle appartenait le chef de cette réunion ; l'autre fut donné à celle des Cherokées, c'était William Phlyn : chacun d'eux fut d'ailleurs confié plus particulièrement à la garde d'un Indien, chargé d'en répondre. Les prisonniers, ainsi distribués, restèrent réunis, et ne perdirent pas la liberté de communiquer entre eux Ce fut alors que les deux hommes qui les avaient attirés par leurs plaintes, rejoignirent les Indiens. Ils reçurent de durs reproches de leurs infortunées victimes, et ces reproches étaient encore modérés par la crainte que les Indiens ne les entendissent. Ils s'excusèrent, en disant qu'ils avaient été forcés d'agir ainsi, sous peine de la vie. C'étaient deux habitants de Kentuky, pris six mois

Digitized by Google

auparavant dans leur propre habitation, par ces mêmes Indiens, qui, depuis, les avaient fait plusieurs fois servir au même usage auquel ils venaient d'être employés.

Les provisions trouvées dans le bateau furent mangées par les Indiens, qui cependant les partagèrent généreusement avec leurs prisonniers. La nuit arriva, et chacun se coucha sous les arbres; les prisonniers, entourés par la tribu à laquelle ils avaient été donnés, et plus particulièrement veillés par l'Indien auquel ils avaient été confiés. Peggi Flamming, qui ne fut pas abandonnée de ses gardes, fut cependant, pour cette nuit, particulièrement entourée de femmes. M. Johnson fut lié par les coudes, et chacun des bouts de la corde était attaché à des arbres très distants; de manière qu'il n'avait pas la faculté de se coucher. Ce n'était pas encore assez pour tranquilliser son garde; il lui passa autour du cou une corde attachée à un arbre derrière lui, corde qui ne le serrait pas, mais qui, portant une grosse sonnette, eût éveillé toute la troupe au moindre mouvement qu'il eût fait. On prit à peu près les mêmes précautions pour les autres prisonniers. Les deux traîtres blancs étaient en entière liberté, et quelques Indiens entouraient à une certaine distance cette caravane, pour veiller à tout ce qui se passait autour d'elle.

Le lendemain matin, les prisonniers, détachés de leur arbre, furent rendus à la même liberté que la veille.

Sur les dix heures, les Indiens tapis le long de l'Ohio, vinrent avertir qu'ils voyaient de loin un bateau descendant le fleuve; alors les prisonniers reçurent ordre de se joindre aux deux hommes qui, la veille, avaient trompé leur compassion, et d'appeler à eux, par tous les moyens possibles, les voyageurs qui étaient dans le bateau. Il est plus aisé de se faire une juste idée de l'horreur que leur fit une telle proposition, que de l'effroi que leur inspirait la certitude de perdre la vie, s'ils s'y refusaient; car les menaces les plus positives accompagnaient cet ordre, et ne leur laissaient aucun lieu d'hésiter.

Il fallut donc se résoudre à obéir. M. Johnson se promit seulement, puisque la sûreté de sa vie l'obligeait à faire partie de cette troupe avilie et perfide, de ne pas se rendre, au moins par aucun acte volontaire, coupable de l'esclavage, et probablement de la mort des malheureux que le bateau portait; de ne faire aucun geste, de ne prononcer aucune parole. Il n'en eut pas besoin; ses compagnons en firent assez pour toucher l'humanité

Digitized by Google

des nouveaux voyageurs, qui, sans hésitation, se dirigèrent vers le rivage, dans l'intention d'y soulager l'infortune. A peine en approchèrent-ils, que les Indiens, suivant derrière les broussailles, parurent, firent feu et atteignirent les six personnes que le bateau contenait. Les cris de triomphe succédèrent encore aux cris de fureur. Le bateau fut promptement amené : deux des malheureux atteints n'étaient pas morts ; ils furent sur-le-champ achevés à coup de tomahawk. Les six scalpes furent enlevés, mis à sécher, et le butin distribué avec autant d'égalité, mais moins de cérémonie.

Peu de temps après, trois nouveaux bateaux furent annoncés par les sentinelles ; même ruse employée, mais, cette fois, inutilement. Ces familles, qui se rendaient au Kentuky, ne firent paraître aucune tentation de se détourner de leur marche, et la continuèrent. Les Indiens firent feu sur les bateaux ; mais la largeur de l'Ohio étant de près d'un mille, les balles ne les atteignirent pas. La terreur n'en prit pas moins aux voyageurs : ils étaient distribués, avec leurs bestiaux, sur les trois bateaux ; ils se réunirent sur un seul, croyant, par la réunion de leurs forces, accélérer davantage sa marche, et échapper avec plus de certitude ; ils abandonnèrent les deux autres au courant. La division des bateaux donna aux Indiens l'espérance de s'en rendre maîtres ; jamais ils ne l'eussent osé, si les voyageurs, sans les désunir, eussent continué leur route ; car, plus avides que hardis dans leurs entreprises, les Indiens n'attaquent jamais sans croire à la supériorite de leurs forces, et ils n'y croient pas légèrement. Encouragés donc par leur nombre, par la terreur apparente de leur ennemi, ils se déterminèrent à le poursuivre. Ils avaient eux-mêmes pris, depuis la veille, deux bateaux ; ils y entrèrent au nombre d'environ trente, y jetant leurs prisonniers, et se dirigèrent aussi vite qu'ils purent vers le bateau qui fuyait. Les deux qui avaient été abandonnés au courant leur appartinrent bientôt. Ce n'était alors rien pour eux : ils voulaient avoir le troisième ; ils le poursuivirent avec des efforts redoublés et les cris les plus perçants, ils tirèrent sur lui tous les fusils qu'ils portaient, mais leur feu comme leurs efforts furent également sans succès. Le bateau, déjà fort éloigné, approchait des lieux où les Indiens craignaient eux-mêmes de trouver des ennemis ; il leur fallut donc renoncer à leur espoir, et se contenter du riche butin qui était tombé

Digitized by Google

dans leurs mains. C'étaient les effets, les provisions, les richesses de quatre familles de Virginie, qui émigraient ensemble pour s'établir au Kentuky.

Ils les amenèrent au rivage, et sans commencer cette fois par se distribuer tout ce qu'ils contenaient, ils se jetèrent avec avidité sur quelques barriques de whiskey, et en burent avec un tel excès qu'ils en furent promptement ivres. Six ou sept de ceux à qui la garde du butin était confiée, avaient reçu au commencement du repas l'ordre de demeurer sobres, et étaient les seuls qui n'eussent pas perdu la raison. Tous les autres étaient couchés et endormis profondément; et de ce nombre étaient le chef et les gardes particuliers des prisonniers. William Phlyn lui-même avait assez bu de whiskey pour être dans le même état que ses maîtres.

M. Johnson, livré à de sérieuses réflexions, n'avait pris aucune part à cette dégoûtante orgie. Ses pensées n'avaient pour objet que le danger certain de sa position, et le désir ardent d'y échapper s'il en trouvait la possibilité. Il crut la voir dans le sommeil général de tout ce dont il était environné. Il en fit part à Jacob Skuyl, auprès duquel il était couché. Les bateaux étaient attachés à des pieux le long du rivage, et à une petite distance; il ne s'agissait que de s'y glisser sans être vu, et la nuit étant noire, que de se jeter dans le premier et de l'abandonner au courant. Le succès était assuré s'ils pouvaient arriver à ces bateaux, et leur mort, s'ils étaient surpris, ne leur paraissait pas plus certaine que celle qui leur était destinée s'ils ne s'échappaient pas. Jacob Skuyl entra d'autant plus avidement dans ce projet, qu'il n'avait, deux heures plus tôt, évité la mort que par une espèce de miracle. Un Indien, dans la fureur de son ivresse, et sans aucun motif, avait couru sur lui, le couteau à la main, et allait le scalper, quand deux autres, plus sobres, pour le moment, avaient arrêté sa violence.

Les derniers mots du petit complot se disaient tout bas entre MM. Johnson et Skuyl, lorsqu'un Indien, couché à une assez grande distance d'eux pour qu'ils n'eussent pas cru possible qu'il les entendît, quand il aurait su l'anglais, se leva, vint à eux et les attacha comme ils l'avaient été la nuit précédente, toutefois sans aucune démonstration de colère, sans même leur adresser une seule parole.

S'il est facile de se faire une idée du bonheur que les deux pri-

sonniers croyaient à l'instant même si près d'eux, il est possible de se figurer l'horreur actuelle de leur situation ; liés étroitement à des arbres, séparés l'un de l'autre, convaincus, par la triste expérience qu'ils venaient d'en faire, que la surveillance la plus exacte ne les abandonnait jamais dans les moments où ils s'en croyaient les plus éloignés, ils se voyaient perdus sans ressources. Le souvenir de tout ce qui leur avait été vingt fois raconté de la barbarie des Indiens pour leurs prisonniers se représentait sans cesse à leur pensée d'une manière effroyable. Ils savaient qu'ils étaient destinés aux outrages les plus humiliants, aux fatigues les plus pénibles, aux supplices les plus cruels, les plus multipliés et les plus barbarement prolongés ; et ils étaient entourés des hommes qui, abrutis aujourd'hui dans la stupeur de l'ivresse, seraient avant peu les instruments de leurs tortures. C'est dans ces tristes réflexions que nos deux infortunés passèrent le reste de la nuit.

Le retour du jour éveilla successivement la troupe qui les environnait ; ils furent déliés comme la veille, et cette journée, la troisième de leur captivité, se passa en continuation d'orgie, dont le reste des liqueurs spiritueuses donnait le moyen.

Le lendemain, le chef jugeant sans doute son expédition assez lucrative, prononça qu'elle était terminée, et les différentes tribus qui composaient la troupe, se mirent en route pour retourner à leurs habitations. Elles étaient toutes des environs des lacs Ontario et Erié.

MM. Johnson, Jacob Skuyl et Peggy Flamming avaient été dévolus, comme nous l'avons déjà dit, à la tribu des Shawaneses, composée d'environ quarante Indiens ; ils quittèrent ensemble le rivage de l'Ohio, laissant William Phlyn s'acheminer avec les Cherokées.

Dans la marche du premier jour, M. Johnson fut chargé de conduire une vache qui faisait partie du butin pris la surveille dans les bateaux abandonnés. Jacob Skuyl, comme blessé, n'eut aucun autre soin que celui de suivre la marche de la troupe. Peggy Flamming, tantôt entourée d'Indiens, tantôt de femmes, marchait à sa volonté, et tous les trois avaient la liberté de se réunir, sans que jusque-là la défiance des Indiens en conçût quelque ombrage. Le butin considérable réparti à cette tribu était porté sur des chevaux pris dans les bateaux, et par les Indiens qui furent, cette

première journée, chargés de ce que les chevaux ne pouvaient porter, et qui, de temps en temps, en faisaient partager le poids à M. Johnson.

Cette première marche ne fut que de cinq milles. Les Shawaneses s'arrêtèrent dans une vaste et belle vallée, où, sous des arbres très épais, paissaient une quarantaine de chevaux qu'ils avaient pris, depuis le commencement de l'expédition, à différents voyageurs, et envoyés à cette place, par où les Indiens devaient passer en s'en retournant, et qui d'ailleurs, comme presque toutes les parties de ces éternelles forêts, fournit un pâturage épais, substantiel, propre même à engraisser des animaux. Dans la halte la vache fut tuée, rôtie et mangée; tout ce qui n'en était pas consommé, le lendemain au moment du départ, fut abandonné; mais alors la troupe était diminuée du chef et de huit à dix Indiens, qui, montés sur les meilleurs chevaux, gagnaient les devants, dans le dessein d'arriver promptement à leurs tentes. Ils avaient emmené avec eux Peggy Flamming, qui, pour sauver sa vie, montra une volonté positive de plaire aux chefs et aux Indiens de qui elle dépendait, et trouva ainsi grâce auprès d'eux. La bonne humeur de Peggy Flamming lui réussit à souhait; elle fut placée sur un des meilleurs chevaux, et dut, pendant le reste du voyage, être moins inquiète des dangers de son sort futur.

Ses deux compagnons d'infortune n'ayant pas, comme elle, les moyens de charmer leurs maîtres, continuèrent leur route aussi tristement qu'ils l'avaient commencée. Seulement, les chevaux qu'on ramenait à la tribu étant plus nombreux, et la vache étant tuée, ils n'eurent plus rien à porter, ni à faire. La troupe se mettait en marche vers huit à neuf heures du matin, après avoir déjeuné avec quelques viandes sèches prises dans les bateaux, ou quelques débris du repas de la veille. Elle s'arrêtait vers midi; on faisait cuire les animaux que les chasseurs venaient de tuer, et souvent l'heure de la station était déterminée par le succès de leur chasse. Après dîner, on se remettait en marche jusqu'à une heure avant la nuit, on soupait comme on avait dîné; on fumait en silence, et l'on se couchait sur des peaux d'animaux. Les prisonniers étaient liés, tous les soirs, et le voyage recommençait le lendemain.

Dans la marche, quelques Indiens s'écartaient en avant pour chasser; d'autres se tenaient à quelque distance en arrière pour

épier si la troupe n'était pas suivie ; car la méfiance et la vigilance des Indiens sont extrêmes. Si quelques Indiens de la troupe, ou de l'espèce d'arrière-garde, aperçoivent quelque gibier, ils le tuent comme ceux qui marchent en avant, mais qui cependant y semblent plus particulièrement destinés. On ne tue que le gibier nécessaire pour le prochain repas, l'immense richesse de ces forêts ne permettant pas la moindre inquiétude pour le repas suivant. Le gibier tué et dépouillé, est coupé en morceaux très gros, et fixé sur des pieux de bois pointus, fichés en terre. On allume le feu autour ; les femmes sont ordinairement chargées du soin de cette cuisine. Les Indiens prennent toutes les précautions convenables pour éviter que leurs feux se communiquent aux arbres qui sont sur pied.

Les deux prisonniers, comme on peut le croire, profitaient dans leur marche de la liberté d'être ensemble ; leur conversation mélancolique roulait plus sur la douleur d'avoir manqué l'occasion si favorable de se sauver, que sur l'espoir de la retrouver, qui, quoique devenue une chimère à leurs yeux, ne les abandonnait cependant pas entièrement. Le chef conçut quelque méfiance de leur réunion continuelle, cette inquiétude fut augmentée par la vue d'un couteau qui, un soir, sortit de la poche de M. Johnson, et que celui-ci réservait pour couper ses cordes, si quelque occasion favorable se présentait. Quelques guinées, échappées aussi à la première recherche faite dans les poches de Jacob Skuyl, s'y trouvèrent dans le nouvel examen qu'on en fit ; et le premier moyen que les Indiens prirent pour se tranquilliser fut de dépouiller ces deux malheureux de leurs culottes ; une légère couverture qui, nouée autour de leurs hanches, tombait jusqu'à mi-cuisse, leur fut donnée pour les couvrir à la manière indienne. On leur ôta aussi leurs chemises ; mais seulement parce qu'elles étaient plus fines et meilleures que celles grossières et pleines de trous, contre lesquelles on les échangea. Toutes ces précautions n'étaient pas encore suffisantes ; le chef ordonna le lendemain à la troupe de se diviser : Jacob Skuyl en suivit une partie, M. Johnson l'autre ; tous les deux devaient aller, par un chemin différent, au même endroit.

Cette nouvelle séparation remplit le cœur de M. Johnson d'amertume. Jacob Skuyl, que six jours plus tôt il n'avait jamais vu, était devenu son ami ; il était sa ressource, son espérance ; il était alors pour lui le premier des êtres existants, et il le perdait, et il restait lui

Digitized by Google

seul dans la nature, en proie à ses peines, et à ses inquiétudes!

Qu'opposer à l'empire de la nécessité? le seul mérite des hommes sages est de connaître, plutôt que les autres, que tout effort contre elle est inutile, et de s'y résigner plus promptement; ce fut celui de M. Johnson; il se détermina donc à cacher de son mieux ses tristes impressions, et chercha, par une contenance sereine, à dissiper la méfiance de ses maîtres. Il était aidé dans cette résolution par un caractère ferme, calme et disposé à l'espérance. Si ses pensées lui présentaient souvent la probabilité de la mort, il savait aussi qu'elle n'est pas le sort inévitable des prisonniers; que les Indiens les emploient quelquefois à les servir à la chasse, les incorporent même dans leurs tribus; et il m'a répété plusieurs fois que dans les moments les plus cruels de sa captivité, il n'avait jamais été longtemps de suite sans que des sentiments d'espoir ne relevassent son courage.

La monotonie du reste de la route fut interrompue par peu d'accidents. Les marches étaient plus ou moins longues, selon la rencontre plus ou moins prompte du gibier, suivant que durait le sommeil qui succédait au repas, et le plaisir de la pipe qui succédait au sommeil; plus que tout, selon la fantaisie du chef. D'après les avis de leurs jongleurs, les rêves qu'ils font sont aussi souvent cause que l'on change la direction de la route.

Différentes troupes d'Indiens furent rencontrées. L'heure où cette rencontre avait lieu influait sur la longueur de la station. Quelquefois les deux troupes dînaient ensemble; et toujours se racontant leur dernière aventure, elles se montraient mutuellement leurs prisonniers, et en faisaient triomphe. Le soir, l'infortuné M. Johnson, lié comme à l'ordinaire, était plus ou moins fortement serré, suivant le bon plaisir de celui qui s'en chargeait. Une nuit, entre autres, il fut tellement serré, que ses bras en étaient déchirés, et que leur enflure couvrait la corde qui les attachait. Alors il ne fallut pas se plaindre; car, comme l'intérêt de la caravane était de conserver le prisonnier, tout ce qui assurait cette conservation était généralement approuvé. Une autre fois il reçut un coup de bâton du chef, sans autre motif que la mauvaise humeur de ce brutal, et il n'osa rien dire. Dans un autre moment encore, il fut rudement frappé par un Indien; cette fois, retenant moins sa patience, il rendit le coup, et tous les autres l'approuvèrent, en disant que, « il montrait qu'il était un homme, car il n'y avait que les femmes qui se laissassent

battre ; » et il crut s'apercevoir depuis qu'il était traité avec plus de considération. Cependant le véritable chef, qui, le second jour de la marche, avait quitté la troupe avec quelques Indiens, la rejoignit : quelques fantaisies avaient sans doute changé le projet qu'il se proposait au moment de son départ : il avait erré, avec ses prisonniers et ses Indiens, dans les bois, et le hasard seul lui faisait rencontrer la troupe. Peggy Flamming, très accoutumée à ses maîtres, préférait leur faveur à la compagnie de M. Johnson. Cependant le moment de la délivrance de ce dernier approchait. Un marchand français du Canada, averti par des Indiens que les Shawaneses amenaient un prisonnier blanc, vint pour l'acheter : il fut d'abord refusé, et une seconde tentative ne réussit pas mieux que la première. Mais les Shawaneses s'étant mis à faire orgie, et le whiskey leur ayant manqué, un d'entre eux proposa de vendre M. Johnson pour se mettre à même de boire en abondance avant de courir les chances d'une nouvelle campagne. Un matin, à la pointe du jour, il fut appelé par les deux chefs qui le firent monter sur un cheval, et l'emmenèrent très précipitamment. Ne sachant pas ce qu'on voulait faire de lui, il crut sa dernière heure venue : mais son inquiétude ne fut pas de longue durée ; car le lieu où il fut conduit n'était distant que d'environ cinq milles, et était voisin de la maison de M. Duchoquet, de ce même marchand qui avait déjà tenté deux fois de dessaisir les Indiens de leur proie. Après quelques verres de whiskey, le marché fut conclu, et six cents de ces petites boucles d'argent dont les hommes du peuple attachent leur chemise, furent le prix de la rançon de M. Johnson. Leur valeur était de vingt sous pièce, ainsi sa liberté coûta vingt-cinq louis. On peut juger de son bonheur. Cependant, comme il arrive toujours après les crises violentes, il ne le sentit pas d'abord dans toute son étendue ; cette prompte et complète délivrance de la mort ou de la captivité lui paraissait un rêve auquel il n'osait croire. M. Duchoquet cherchait à faire rentrer le calme dans son cœur, quand, le lendemain matin, les deux Indiens qui l'avaient ramené la veille, reparurent : M. Duchoquet crut lui-même qu'ils venaient réclamer contre leur marché, et il fortifiait son nouvel hôte dans la résolution, où il se montrait, de vendre chèrement sa vie, lorsqu'un des Indiens, s'avançant à lui sans armes et en riant, lui dit qu'il avait oublié la veille un meuble qui lui appartenait ; c'était un code des lois de la Virginie qui lui

avait été laissé par ses maîtres pendant son voyage. M. Johnson put jouir enfin d'une entière sécurité qui, depuis ce temps, ne fut troublée par aucun incident nouveau.

Ne pouvant rentrer dans les parties habitées de l'Amérique sans conducteurs, il lui fallut attendre que la saison qui conduisait M. Duchoquet en Canada fût revenue; jusqu'à cette époque, il resta avec lui dans son habitation, et l'assista dans son commerce. Enfin ils partirent pour le Canada, au mois de juin, et ce fut le 13 de ce même mois, qu'ils se quittèrent au Détroit. Le gouverneur anglais donna passage à M. Johnson, sur un sloop du roi, pour traverser le lac Erié. Un bateau le conduisit ensuite à Niagara ; de là, côtoyant en canot les bords du lac Ontario, puis entrant dans la rivière Oswego, il se rendit en Virginie après avoir passé par Albany et par New-York, heureux de retrouver sa famille et ses amis, qu'il n'avait jamais compté revoir. Il avait été six semaines le jouet des sauvages.

Voici ce qu'étaient devenus les compagnons d'infortune de M. Johnson.

Deux ou trois Indiens avaient emmené Peggy Flamming, et après quelques jours de voyage dans les bois, l'avaient donnée à trois Cherokées, qu'ils avaient rencontrés. Ceux-ci l'avaient amenée à Santucky, où M. Duchoquet et M. Johnson l'avaient été voir, sans pouvoir tirer d'elle une seule parole, sans doute par l'expresse défense qu'elle en avait reçue de ses maîtres. Peu de jours après, les Indiens l'amenèrent vers le lac Santucky, où, trouvant une place à leur gré, ils dressèrent leurs tentes, et résolurent de passer quelques jours. M. Mac-Intosh, partner de M. Duchoquet, informé qu'une femme blanche était dans ce pays avec des sauvages, s'y rendit dans l'intention de l'acheter. Un jeune Virginien, qui, pris depuis peu d'années par les Wyandots, avait été adopté par leur tribu, s'y rendit avec lui. Il connaissait un peu Peggy Flamming, et beaucoup sa famille. Fort aimé du chef de sa tribu, il le supplia d'obtenir cette prisonnière de ces Indiens, lui disant qu'elle était sa sœur ; le vieux chef le promit, alla trouver les trois Cherokées, et leur demanda de lui donner ou de lui vendre cette jeune personne. Les Indiens la lui refusèrent avec d'autant plus d'obstination, que ses instances étaient plus pressantes, et finirent par le menacer de le tuer, et elle aussi, plutôt que de la lui remettre. Le vieux chef, forcé de

se retirer, revint le lendemain avec une vingtaine d'hommes de sa tribu. Peggy Flamming était attachée à un arbre, et les trois Cherokées dormaient autour d'elle. Les Wyandots se saisirent d'eux, le vieux chef coupa lui-même les liens de la prisonnière, et quand il l'eut en son pouvoir, il donna aux Cherokées, pour sa rançon, quelques centaines de petites boucles d'argent, dont ils furent obligés de se contenter : Peggy Flamming fut remise par le vieux chef au jeune Virginien, que l'on nommait Whiteyka. Peggy Flamming fut habillée, choyée dans cette tribu : Whiteyka avait épousé une Indienne qui prit d'elle un soin particulier, et peu de temps après, elle fut conduite, par une escorte d'Indiens de cette tribu, jusque sur les bords de l'Ohio, vis-à-vis Point-Pleasant, d'où elle était partie.

Jacob Skuyl fut conduit sur le territoire des Shawaneses, où, maltraité, insulté, il arriva, sa blessure à demi gangrenée par l'excès de la fatigue et par la morsure des moustiques. Il n'en fut pas moins employé aux travaux pénibles de la tribu, c'est-à-dire à la culture. Jacob Skuyl était fort inquiet de son sort, mais les moyens de fuir étaient difficiles; et où fuir au milieu des déserts dans lesquels il devait, à chaque pas, rencontrer des Indiens. Cependant un jour, une des femmes avec lesquelles il travaillait habituellement, et qui prenait un grand intérêt à lui, l'avertit qu'il devait être brûlé deux jours après; tout effort devait donc être tenté pour essayer d'échapper à ce supplice certain : muni d'un fusil et de quelques gâteaux de maïs, il put dans la nuit quitter l'habitation, et traversant les bois, il arriva sur les bords du Miami. Là, il crut devoir abandonner son fusil, qui cependant assurait à la fois sa défense et sa subsistance; il attacha sur sa tête ses gâteaux de maïs, et passa le fleuve à la nage. Quelques soins qu'il prit pour éviter les Indiens, il en trouva un grand nombre; il fut même obligé de passer parmi leurs tentes : le soin qu'il avait pris de se peindre, quelques mots de la langue des Indiens qu'il avait appris durant sa captivité, son maintien d'assurance, le firent prendre pour un véritable indigène, et il reçut même quelques secours. Enfin, après avoir échappé à tous les dangers qu'il craignait, il pensa succomber à celui qu'il devait le moins craindre. Arrivé au lac Erié, et voulant le passer pour se rendre au détroit dans un bateau, le conducteur d'une pirogue refusa longtemps de l'y recevoir, le prenant pour un espion qui voulait

le séduire, et le punir ensuite s'il se laissait aller à ses instances. Il fallut courir chez le maître de l'esquif qui demeurait à deux milles de distance; le conducteur lui avait dit que les Shawaneses étaient venus, la veille, faire des recherches le long du rivage, au sujet d'un prisonnier qui leur avait échappé au moment de son supplice; il ne pouvait se méconnaître à cette indication, et la célérité de son passage redoublait d'importance, puisque seule elle pouvait le sauver. Il dit au maître du bateau qu'il était le prisonnier que les Shawaneses cherchaient, et cet homme, plus humain, moins défiant que son domestique, consentit à son passage et voulut le passer lui-même, pour être plus assuré qu'il serait promptement hors de danger. Arrivé au détroit, il rejoignit, par le Canada, les États du Nord, et successivement Greenbriar-court-house.

William Phlyn, livré à la tribu des Cherokées Chykamawgées, habitants des rivages du grand Miami, fut le seul qui périt. Arrivé dans leur village, il eut à subir des supplices qui durèrent deux jours, et qui finirent par le feu. Jacob Skuyl, en se rendant avec ses maîtres au village des Shawaneses, vit la place où, la veille, il avait été brûlé.

VOYAGE SUR LE MISSOURI.

LES DACOTAS OU SIOUX, MANDANS, MEUNITARRIS, ETC.[1].

Le 10 avril, vers onze heures du matin, la machine à vapeur du Yellow-Stone fut mise en mouvement, après que tous les voyageurs se furent rassemblés. M. Pierre Chouteau et des dames de la famille nous accompagnèrent jusqu'à Saint-Charles. On avait tiré quelques coups de canon pour donner le signal du départ : aussitôt les habitants de Saint-Louis se réunirent en foule sur le rivage, et avec eux les Sacs

[1] Extrait du *Voyage du prince Maximilien de Wied-Neuwied, dans l'Amérique du nord*. Arthus Bertrand, éditeur. 1843.

C'est M. le prince Maximilien de Wied-Neuwied qui raconte.

dans leur singulier costume, et des Indiens Kikapous, à demi civilisés. M. Bodmer dessina quelques-uns des premiers. L'équipage du Yellow-Stone se composait d'environ cent personnes, dont la plupart étaient des *engagés* ou *voyageurs*, qui avaient fait d'amples libations de wiskey, et qui s'étaient rassemblés sur le pont, d'où ils faisaient, pour célébrer le départ, un feu roulant de leurs fusils.

Les *engagés* ou *voyageurs* forment la dernière classe des employés de la compagnie des pelleteries. Ce sont pour la plupart des Canadiens français, ou des descendants de colons français établis sur les bords du Mississipi et du Missouri ; ils sont obligés de faire toutes les affaires de la compagnie en qualité de bateliers, de chasseurs, de traqueurs, c'est-à-dire d'hommes qui prennent les bêtes à fourrures dans des piéges, et au besoin même, ils doivent être soldats. Ils sont pris à la solde de la Compagnie pour un temps déterminé ; ils sont tous bien armés et forment une race d'hommes incultes mais vigoureux, très accoutumés aux privations et aux difficultés de la vie parmi les Indiens. Une habitude d'enfance a seule pu les accoutumer à une semblable existence. Ils sont préférés pour ce service aux Anglo-Américains, qui ne se soumettent pas avec autant de gaieté et d'obéissance à tous ces travaux. Quoique la langue anglaise soit celle de toutes les contrées de l'ouest, et qu'elle tende à y devenir de plus en plus générale, il est pourtant indispensable aux directeurs et aux employés de la Compagnie des pelleteries de comprendre le français, attendu que presque tous leurs subordonnés le parlent, et que toutes les rivières et tous les environs du Missouri et des prairies occidentales portent des noms français. Tous les *voyageurs* placent à leur ceinture un large couteau comme les Indiens; ils ont leur cornet à poudre et leur sac à plomb suspendus par dessus leur épaule à une courroie. L'un d'eux se distinguait par un scalpe ou peau de crâne indien qui pendait à sa ceinture : c'était un trophée qu'il avait enlevé à un Indien Pied-Noir, qui l'avait d'abord blessé, mais qu'il avait ensuite tué d'un coup de fusil, et puis scalpé à la manière indienne [1].

Le Yellow-Stone passa rapidement devant les bateaux à vapeur

[1] On peut voir d'autres détails sur les *voyageurs* ou *engagés* canadiens dans l'*Astoria de Washington Irving*, chap. IV, pag. 23, et dans *Ross Cox*, pag. 305, où il est aussi parlé des demi-sauvages et des Indiens Iroquois.

mouillés près de la rive, pendant que de nombreuses voix nous souhaitaient un heureux voyage.

Nos Canadiens saluèrent par des coups de fusil la rivière à laquelle nous allions pour longtemps nous consacrer. Le soir nous atteignîmes, sur la rive sud-ouest, Belle-Fontaine, composée de quelques bâtiments délabrés, restes du poste militaire élevé en 1803 contre les Indiens, et qui fut plus tard abandonné. La rapidité du courant est en ce lieu d'environ cinq milles à l'heure. Avant la nuit, nous passâmes près d'un bateau à vapeur naufragé ; quelques cabanes avaient été construites sur la rive pour y déposer la cargaison.

Le lendemain matin, nous arrivâmes à Saint-Charles sur la rive nord-est ; c'est un des plus anciens établissements français sur le Missouri ; il se compose d'environ trois cents maisons, parmi lesquelles sa massive église avec son petit clocher fait un très agréable effet. Ce lieu, dont les habitations sont éparses, est situé dans une campagne un peu nue ; mais il est entouré de beaucoup d'arbres fruitiers européens, qui étaient en fleur à notre passage. Les maisons sont pour la plupart en bois ; mais quelques-unes, plus neuves que les autres, sont construites en briques. Derrière le village, sur une hauteur, on remarque une vieille tour en pierre qui servait autrefois de défense contre les Indiens ; cinq tours du même genre existent encore dans les environs de Saint-Louis. Nous abordâmes vis-à-vis de Saint-Charles ; là MM. Mackensie et Dougherty nous rejoignirent ; mais en revanche nous prîmes congé de M. Chouteau et de sa famille, qui retournèrent à Saint-Louis. La forêt contenait plusieurs habitations isolées, et nous y recueillîmes un grand nombre de plantes qui étaient alors en fleur. Après un séjour de quelques heures, on se remit en route. Un vent tempêtueux remplissait l'air du sable enlevé aux hauts-fonds de la rivière, et nous força, dans l'après-midi, à aborder au-dessus du tourbillon que l'on appelle *remous à baguette ;* toutefois, vers le crépuscule, nous atteignîmes l'île au Bonhomme, dans le voisinage de laquelle nous passâmes la nuit. Le 12 avril, nous revîmes encore des rochers calcaires à formes bizarres, sur lesquels croissait de nouveau le cèdre rouge. Des chaînes de collines étaient couvertes de bois, que décorait une jeune verdure, dans laquelle je distinguai surtout la nuance si délicate de l'érable à sucre. Il y a dans ces environs une grotte qui porte le nom de Tavern-Roch, ou taverne de Montardis,

et dans la rivière, des deux côtés, étaient couchés des troncs d'arbres entraînés par le courant, et qui deviennent souvent fort dangereux pour les embarcations.

Auprès de quelques maisons, le pêcher d'Europe se couvrait de fleurs, et, dans les bois, le *cercis canadensis* contrastait agréablement par ses fleurs rouges avec celles des pruniers sauvages, qui sont d'un blanc de neige. Parmi les singulières formes de rochers, j'en remarquai une qui était aplatie par le haut comme une table, et posée sur une mince tige ; les engagés lui donnaient le nom de *lève-cul*, parce qu'en cet endroit le courant est si fort, que l'on est obligé de pousser le bâtiment avec des gaffes et à grand renfort de reins pour le faire avancer. Ce district est assez habité ; le gibier est déjà devenu rare dans les bois, ou du moins ne s'y trouve-t-il presque plus de cerfs, d'ours et de coqs d'Inde sauvages. Dans cette partie du pays, les habitants construisent leurs maisons de préférence sur les hauteurs, l'air y étant plus sain qu'au bord de la rivière. Dans les terrains bas, les débordements rendent le terrain marécageux, et le soleil ne pouvant y pénétrer à cause de l'épaisseur du bois, les eaux stagnantes occasionnent des fièvres.

Nous passâmes devant l'île au Bœuf et devant la rivière du même nom, ainsi que devant le village de Pinkney ; nous observâmes des sites de rochers sauvages et pittoresques ; nous vîmes des plantes rampantes entourant de vieux troncs renversés, et de sombres ravins remplis de naissante verdure. Plus d'une fois notre bâtiment avait heurté contre des troncs couchés dans l'eau ; mais il avait été construit avec une solidité particulière, afin qu'il pût supporter de si dangereux voyages : c'était la troisième fois qu'il remontait le Missouri. La Compagnie des pelleteries possédait encore un bateau à vapeur, l'Assiniboin, qui avait quitté Saint-Louis avant nous, faisant la même route. A la nuit, nous abordâmes à la rive droite, où l'on ne tarda pas à allumer un feu de gros troncs, autour duquel nos engagés se réunirent pour s'y livrer à leur joyeuse conversation française. Quant à nous, nous passâmes quelque temps, avec MM. Mackensie, Dougherty et Sanford, sous le dôme étoilé du ciel, pendant qu'à bord du bâtiment, dont nous apercevions les lumières, retentissaient, sur des clarinettes, des mélodies écossaises et l'air chéri de Yankee Doodle.

La matinée du 12 avril nous apporta un temps clair et frais.

A huit heures du matin, le thermomètre de Réaumur marqua cinq degrés et à midi neuf. Nous avions passé la nuit près d'Otter-Island, et nous ne tardâmes pas à apercevoir devant nous la région du Gasconade-River. Là, nous vîmes plusieurs bancs de sable; à gauche, il y avait des collines pittoresques, de beaux bois s'élevant les uns au-dessus des autres, une île sur la surface de laquelle on reconnaissait distinctement une couche de terreau, épaisse de six pieds, reposant sur du sable, et plus en arrière, toujours sur la rive gauche, une chaîne de collines, dont les hauteurs et les vallées étaient couvertes de grands arbres sur lesquels la verdure commençait à poindre. Toute cette scène était illuminée par le plus beau soleil du matin. Dans les environs de la Gasconade, où nous chargeâmes du bois, fleurissaient de belles plantes; sur les hauteurs se montraient en foule les fleurs vert-jaune de l'érable à sucre, les fleurs rouges du *cercis canadensis* et celles de l'*ostrya virginica;* le *laurus benzoin* avait déjà cessé de fleurir. La rivière de Gasconade, qui n'est pas très considérable, et qui prend sa source non loin de celle de Merrimack, dans l'État de Missouri, se découvre derrière une haute montagne escarpée environnée de rochers et d'un bois de cèdres rouges. Sur les montagnes plus basses croissaient souvent le *pinus strobus* et le *pinus mitis,* qui fournissent à Saint-Louis des planches et du bois de charpente. Son embouchure, d'où l'on compte cent milles jusqu'à celle du Missouri, présente un site pittoresque au milieu d'une haute forêt. Non loin de là, nos gens essayèrent en vain de tuer quelques coqs d'Inde sauvages.

Nous arrivâmes ensuite au petit village de Portland, puis à l'embouchure de Little-au-Vase-Creek, où l'on remarquait dans le bois la naissante verdure du marronnier à fleurs rouges, qui y croissait en abondance. Un peu plus haut, l'Osage-River, petite rivière qui, d'après Warden, fournit beaucoup de tortues à écaille molle, sort du milieu du bois, et l'on arrive ensuite au petit village de Côte-sans-Dessein, ancien établissement français de six à huit maisons, célèbre par la défense opiniâtre qu'un petit nombre de personnes y firent contre une troupe considérable d'Indiens hostiles. Ce lieu a dû avoir autrefois beaucoup plus d'importance, puisque Brakenridge l'appelle *a beautiful place*. La rivière l'a détruit, et maintenant il est tout à fait insignifiant.

En face, sur la rive gauche, demeurent plusieurs familles d'origine française et de sang mêlé; ces dernières descendent de la tribu indienne des Osages qui habitait autrefois ce district. Pendant que le patron de notre bâtiment, M. Bennet, allait à terre pour visiter sa famille qui demeure en ce lieu, nous nous amusâmes à botaniser sur la rive opposée, où fleurissaient diverses espèces de chênes ainsi que la plante monocotylédone que l'on appelle dans le pays Adam et Ève.

En quittant la côte Sans-Dessein, on arriva bientôt à Jefferson-City, situé sur la rive occidentale du Missouri. Jefferson, capitale de l'État de Missouri, n'est encore qu'un bourg ou gros village.

A gauche, au milieu d'une sombre forêt, s'élevait un grand rocher isolé qui ressemble à une tour; d'après la tradition des Ayoways, son existence serait due à la fiente des bisons qui habitaient le ciel, et qui auraient continué à laisser tomber leur fumier à la même place. Au reste, ils ne croient plus eux-mêmes à cette fable. On voit sur les rochers des environs des taches rouges et diverses figures qui datent du temps où ces lieux étaient habités par des Indiens.

Le 15 avril, nous passâmes dans un district très fertile, près de l'embouchure du Chariton-River, sur lequel est construit le village de Chariton. Le bois flotté qui est accumulé dans cet endroit forme des cavernes qui donnent aux rivières de l'Amérique septentrionale un aspect tout particulier. Ce fut dans la soirée du 15 avril que nous atteignîmes l'embouchure du grand-River, où habitaient autrefois les Ayoways, avant qu'en 1827 ils allassent s'établir près de Little-platte-River. Ils continuent du reste, ainsi que les Sacs et les Renards, à chasser dans les prairies que parcourt cette rivière: ils y trouvent encore un assez grand nombre de bisons. Ce fut le 16 que nous distinguâmes, pour la première fois, les prairies du Bas-Missouri, qui sont de vastes plaines couvertes de gazons verts.

Le 17, nous ne vîmes de tous côtés qu'une forêt non interrompue. Dans les environs de Tabeau's-River, le bâtiment passa par-dessus quelques gros troncs, les brisa et les écrasa en partie. Nous nous arrêtâmes pour la nuit à cinq milles au-dessus du fort Osage, car notre machine était cassée.

Le 19, on rembarqua les ancres, les chaloupes, les présents destinés aux Indiens et qui avaient été débarqués pour alléger le Pyro-

scaphe qui s'était échoué sur un banc de sable. C'est dans les environs de ce fort qu'était autrefois le siége principal des Osages : il formait une des principales nations du Missouri, dont ils habitaient originairement la partie inférieure. Il n'y a pas plus de dix ans qu'on en voyait encore à Côte-Sans-Dessein. Leur taille est grande et forte; on m'assura même qu'à cet égard aucune autre nation indienne ne les égale. Ils vivent en paix avec les Américains, et la Compagnie des Pelleteries a établi des comptoirs sur leur territoire. Leur costume ne différait guère de celui des Sacs et des Renards. Brackenridge, qui a vu les Osages dans leur demeure primitive, dit qu'ils portaient des peaux de bison ; aujourd'hui ils les remplacent par des couvertures de laine.

Le 21 avril, nous atteignîmes le confluent de la rivière Konza, en la remontant, on arrive au comptoir de la Compagnie américaine des Pelleteries ; on assure que ce district était autrefois très riche en castors, mais le nombre de ces animaux a fort diminué. Sur ces bords habitent les nations indiennes chassées des États situés à l'est du Mississipi. Ce sont les Delawares, les Shawanais, les Miamis, les Piankishas, les Piorias, les Kaikaïas, les Wias et quelques autres. Si on remonte la rivière jusqu'à quatre-vingt-dix milles, on arrive aux villages des Kans, peuples qui demeuraient autrefois plus près du Missouri. La langue konza est en tout semblable à celle des Osages, dont elle n'est qu'un dialecte.

Nous nous trouvions alors sur le territoire des Indiens ; et le 22 avril, les préposés du gouvernement visitèrent notre bâtiment, afin de s'assurer qu'il ne contenait point d'eau-de-vie : l'importation en est défendue sur le territoire indien, et ce ne fut qu'avec peine qu'on me permit d'en conserver pour mes collections d'histoire naturelle. Cette mesure philanthropique est toute en faveur des mœurs et de la santé des Indiens.

Le même jour, à cinq heures du soir, le Yellow-Stone quitta le cantonnement, après avoir embarqué le combustible coupé sur la rive opposée. Nous arrivâmes bientôt près d'une île située à l'endroit resserré de la rivière auquel les Osages et les Konzas ont donné le nom de Wassobé-Wakandagué, ou Médecine de l'Ours. Là il y avait un si grand nombre de troncs dans la rivière, que l'heureuse issue de notre navigation devint fort douteuse. On coupa sous l'eau quelques-uns de ces dangereux arbres flottants ; puis on attacha le bâti-

ment à d'autres troncs par des cordes, et on le laissa ainsi se frayer peu à peu une route. Le jour étant fort avancé, après que nous eûmes dépassé Wassobé-Wakandagué, nous nous arrêtâmes pour la nuit. Ce district était autrefois la demeure de la nation des Konzas, mais on sait qu'elle a quitté le Missouri.

La matinée du 23 avril nous amena un orage avec du tonnerre, mais sans éclairs. Cependant nous atteignîmes bientôt l'île aux Vaches, où, dans l'année 1818, les troupes qui se rendaient à Council-Bluffs, surprises par la gelée, furent obligées d'hiverner. A cette époque, les forêts des environs abondaient si fort en gibier de toute espèce, que les soldats ne vécurent que du produit de leur chasse. La chaleur du jour précédent avait fait faire de grands progrès à la végétation ; les bois qui nous environnaient déployaient une merveilleuse verdure et beaucoup de fleurs. Sur la rive droite surtout, la forêt était sauvage et belle ; c'est dans ce district que l'on doit concéder des terres aux Indiens Kickapous que nous avions vus à Saint-Louis, et leurs domaines doivent s'étendre jusqu'à l'Indépendance-River. Il ne se trouve pas encore dans cette contrée des villages indiens construits à demeure ; mais les Ayoways, les Sacs et les Renards la parcourent en chassant.

Le lendemain, 24 avril, nous découvrîmes les collines du Serpent-Noir, mais nous n'y arrivâmes que le soir, notre navigation ayant rencontré plusieurs obstacles dans la rivière. Non loin de cette rive escarpée, on a construit un comptoir ou *trading-house*, qu'habite le nommé Roubedoux, employé de la Compagnie des Pelleteries. A quelques milles de cette maison, il y a encore deux villages, l'un des Indiens Ayoways et l'autre des Sacs, avec qui l'on fait le commerce des fourrures. Ce n'est que cette partie de la chaîne qui porte le nom des collines du Serpent-Noir ; car la chaîne elle-même est toujours celle que depuis longtemps nous observions sur la rive ; il y en a deux qui, courant parallèlement l'une à l'autre, forment la vallée du Missouri et resserrent la rivière tantôt plus, tantôt moins. Le Missouri, dans ce lit qui varie tous les ans, se rapproche alternativement d'une chaîne et de l'autre, faisant d'innombrables détours et produisant des bords escarpés toutes les fois qu'il heurte la chaîne des collines.

Après que le Pyroscaphe se fut amarré à cinq ou six cents pas du comptoir, quelques engagés de la compagnie vinrent à bord et nous

apprirent que les Indiens Ayoways, dont le village était à cinq ou six milles de là, avaient fait une incursion sur le territoire de leurs voisins, les Omahas, y avaient tué six personnes et emmené prisonniers une femme et un enfant qu'ils avaient offerts en vente. Le major Dougherty, à l'agence de qui les Ayoways ressortent, débarqua sur-le-champ pour aller sauver les prisonniers, accompagné du major Bean et de M. Bodmer.

Le 25 avril, nous passâmes devant l'embouchure du Nadaway-River, où nous eûmes de grandes difficultés à surmonter; nous fûmes même obligés de retourner sur nos pas pendant quelque temps, et vers midi nous débarquâmes nos bûcherons dans l'île de Nadaway. C'est dans cette île qu'un officier, le capitaine Martin, passa deux hivers (1818 et 1819) avec trois compagnies de tirailleurs. Il y avait encore à cette époque tant de gibier qu'il leur suffit pour vivre. On dit que dans une seule de ces années, ils tuèrent seize cents, et dans l'autre jusqu'à dix-huit cents cerfs de Virginie, sans compter les *elks*, les ours au moins en aussi grand nombre, qu'ils ne firent que blesser sans pouvoir s'en emparer. Dans les environs de ce lieu, les bois étaient extraordinairement pittoresques.

Avant la chute du jour nous arrivâmes au confluent du Wolf-River, qui sort d'une manière pittoresque du milieu d'une sombre forêt, et dans cet endroit même un aigle avait construit son nid. Là, sur la rivière occidentale du Missouri, habitent les Indiens Otos, mêlés avec quelques Missouris. Ils sont alliés des Ayoways et chassent jusqu'aux bords de la rivière la Platte.

Le 26 avril, nous atteignîmes, dans une belle et sauvage campagne, la bouche du grand Nemawhaw-River, depuis lequel, jusqu'au Little-Nemawhaw, on se trouve sur le territoire des Demi-Sangs.

Le 27 avril au matin, après avoir embarqué le bois que l'on avait coupé, nous continuâmes notre voyage. Sur la rive, nous commencions déjà à voir par ci, par là les pierres ponces que le courant apporte des montagnes du haut Missouri. Les Indiens se servent de ces pierres pour frotter et égaliser leurs peaux tannées. A l'endroit où une large prairie touche sur la gauche aux forêts, le Little-Nemawhaw se montre à son embouchure : les eaux du Missouri étaient fort basses. Après que notre bâtiment eut essuyé de fortes secousses et un orage accompagné d'une abondante pluie, nous nous

trouvâmes vers midi sur un banc de sable, et il fallut envoyer la chaloupe en avant pour sonder ; mais le vent qui soufflait de la prairie découverte au sud-ouest devenait toujours plus fort et nous poussait de plus en plus sur le banc. Sa violence augmentait à chaque minute, une de nos cheminées fut renversée et l'on avait de l'inquiétude pour le pont. Nos câbles avaient par bonheur résisté, et le vent s'était à la fin un peu calmé, le capitaine Bennett se flattait déjà de pouvoir conduire le bâtiment à l'abri sous la rive, haute de vingt pieds ; mais bientôt la tempête augmenta de nouveau, et nous nous enfoncions de plus en plus dans le haut-fond.

Dans la matinée du 1er mai, les eaux du Missouri s'étaient un peu élevées. Enfin, le 3 mai de bonne heure nous atteignîmes la colline qui, chez les Otos et les Omahas, s'appelle Ishta-Maseu ou Ishta-Manseu (l'œil de fer). Elle est un peu plus élevée que les hauteurs voisines, boisée, et un petit ruisseau du même nom se décharge et se perd dans le Missouri. Là, on est déjà près de l'embouchure de la rivière de la Platte.

A quatre ou cinq milles du confluent, on commence à distinguer leurs eaux, par la différence de la couleur ; celles de la Platte sont limpides et bleues, et coulent le long de la rive occidentale. Un mille plus haut, ces eaux se montrèrent couvertes d'écume ; la rivière était fort grossie par les pluies abondantes. Nous nous arrêtâmes pour prendre du bois. Là nous vîmes une plaine fertile, ombragée de grands arbres élancés et couverte de gazon frais et de différentes espèces de plantes.

. . . . . .

. . . . . .

Nous nous arrêtâmes, pour la nuit, à quelques milles au-dessus de Bellevue ; la rive était animée par des canards et des oiseaux de rivage. La soirée était douce et agréable, de sorte que nous pûmes rester jusqu'à une heure très avancée assis sur la galerie d'arrière du bâtiment. Le plus grand silence régnait dans la vaste solitude ; l'engoulement faisait seul entendre sa voix, pendant que la lune se mirait dans l'eau, où nos jeunes gens nagèrent pour se rafraîchir.

Le 4 mai, nous étions entourés de jolies collines basses et de prairies, devant lesquelles les terrains d'alluvion des bords de la rivière se couvraient d'un épais gazon. L'eau avait monté d'un pouce pendant la nuit. Notre bâtiment, semblable à un monstre

vomissant de la fumée, effrayait tous les êtres vivants ; les oies et les canards s'envolaient dans toutes les directions. Nous vîmes après cela des collines pittoresques sur les bords de la rivière : c'étaient celles que l'on appelle Ards-Hills, dont les côtés, les crêtes et les sommets présentent des formes originales. Il existait autrefois en cet endroit un poste de commerce qui a été détruit. Nous distinguâmes bientôt les maisons blanches du poste de commerce de M. Cabanné, que nous saluâmes de quelques coups de canon avant d'y débarquer.

Près de l'endroit où nous prîmes terre, nous vîmes, à notre grande joie, une foule d'Indiens Omahas, Otos et Ayoways, épars en divers groupes, et qui nous contemplaient d'un œil curieux. Ils étaient tous enveloppés de peaux de bisons, le poil en dehors ; quelques-uns portaient des couvertures de laine, parfois peintes avec des raies de différentes couleurs. Quant aux autres, ils ne différaient pas beaucoup des Indiens que nous avions vus précédemment, si ce n'est qu'ils n'étaient pas aussi bien faits que les Sacs. Beaucoup d'entre eux étaient fortement marqués de la petite vérole, plusieurs étaient borgnes et avaient une taie sur l'autre œil. Leurs visages étaient marqués de raies rouges ; chez les uns le front et le menton étaient peints en rouge ; les autres n'avaient que des raies sur les joues. Fort peu avaient le nez aquilin ; leurs yeux étaient rarement rabaissés aux coins, et en général petits, quoique parfois assez grands. Ils portaient leurs cheveux retombant sans ordre sur le cou ; aucun n'avait la tête rasée, et tous avaient l'air fort sales et fort misérables. La physionomie des femmes était laide, mais pourtant pas tout à fait aussi large et aussi plate que chez les Renards et les Sacs ; elles avaient le nez un peu plus long. Leur costume ne différait pas beaucoup de celui des autres tribus, et, comme celles-ci, elles portaient des rangs de wampum dans les trous de leurs oreilles. Les hommes tenaient à la main leurs pipes de pierre rouge ou noire, ornées d'anneaux de plomb ou d'étain, qu'ils achètent en général assez cher des Dacotas ou Sioux [1].

Notre séjour nous procura une soirée très agréable chez M. Cabanné. Assis sur le balcon de sa maison, nous jouîmes de la douce température de l'air. L'orgueilleux Missouri étincelait aux rayons

[1] Cette description est de tout point applicable aux Patagons.

de la pleine lune; le silence régnait autour de nous ; les seuls coassements des grenouilles, et le cri du tette-chèvre, troublaient seuls ces solitudes. Bientôt, cependant, les Indiens se rassemblèrent devant la maison, et se mirent, à la demande de notre hôte, à exécuter une de leurs danses; ils étaient au nombre d'environ vingt Omahas. Le coryphée, homme fort et de haute taille, portait sur la tête un panache colossale, semblable à ceux des Camacans, au Brésil, mais plus grand et moins artistement travaillé; il était composé de longues plumes tirées de la queue et des ailes de hiboux et d'oiseaux de proie [1] ; ce danseur tenait à la main un arc et des flèches ; il avait le haut du corps nu, sauf une peau blanchâtre qui lui couvrait l'épaule droite et la poitrine, et qui était également ornée de touffes de plumes; ses bras, son visage, et toutes les parties nues de son corps, étaient peints de raies et de taches blanches; sa culotte était rayée en travers d'une couleur foncée, et était garnie par le bas d'une grande quantité de franges; il portait en outre un tablier. Son air était sauvage et martial; sa taille était athlétique. Un autre homme plus jeune, au corps très musculeux, complétement nu jusqu'à la ceinture et peint aussi en partie de blanc, tenait à la main une massue de guerre blanche ayant à la poignée une peau de putois; sur la tête il portait un bonnet de plumes que j'ai déjà décrit. Ces deux hommes, ainsi que plusieurs autres jeunes gens et enfants, formaient une ligne ; vis-à-vis d'eux, d'autres Indiens, également placés en ligne, s'étaient assis, tandis qu'au milieu on battait sur le tambour en mesure accélérée. Plusieurs hommes secouaient aussi des massues garnies de sonnettes, tandis que toute la compagnie, dont la plupart des membres étaient peints en blanc, chantait : haï! haï! haï! ou bien : hé! hé! hé! etc. ; interrompant de temps en temps leur chant par une grande acclamation. La danse consistait à pencher le corps en avant et à sauter en l'air avec les deux pieds à la fois, sans pourtant s'éloigner beaucoup de terre, puis à secouer les armes et à les élever de temps en

[1] Ce ne sont pas seulement ces coiffures à plumes que l'on retrouve au Brésil, mais encore le principal instrument des exorcistes ou médecins (medecine men), le chichikoué, callebasse garnie d'une tige, et dans laquelle se trouvent de petites pierres pour faire du bruit. Les Omahas, ainsi que toutes les autres tribus de l'Amérique septentrionale, se servent de cet instrument précisément de la même manière que les Brésiliens.

temps, le tout accompagné du tambour battant avec promptitude. Ils sautèrent ainsi les uns en face des autres, et avec des mouvements violents, pendant à peu près une heure; la sueur inondait leurs fronts, et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'on eut jeté par terre, devant eux, un tas de tiges de tabac, présent accoutumé dans ces occasions.

Les Omahas, que quelques personnes appellent à tort des Mahas, formaient autrefois une tribu nombreuse, mais leurs ennemis et la petite vérole les ont fort réduits. Leur langue diffère de celle des Otos, des Missouris et des Ayoways, mais présente avec elle des rapports d'origine. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le 11 mai, trois Indiens Poncars vinrent nous visiter à bord du Yellow-Stone : le chef de cette tribu, Choudegachéh, son frère Passitopa, et Haï-Cha-Gaï (*le bois de cerf avec les lambeaux*). Ils étaient tous trois d'une grande force, leurs traits étaient fort marqués, les os de leurs joues étaient proéminents; ils avaient le nez très aquilin, et les yeux expressifs et noirs; leur chevelure pendait jusque sur leurs épaules et même plus bas; les cheveux du chef seul étaient un peu plus courts et rassemblés par derrière en une tresse. Ces Indiens étaient nus jusqu'à la ceinture, et portaient autour du cou un ruban orné. Leurs oreilles étaient percées de grands trous, auxquels pendait, chez le chef, un ornement de coquillage. Il avait laissé croître sa barbe sous son menton, laquelle, du reste, ne se composait que de quelques poils longs et épars. Au poignet il portait un étroit bracelet de métal. Les culottes de ces hommes étaient simples, et une grande peau de bison complétait leur toilette. Cette peau était remplacée chez le chef par une couverture de laine blanche.

Les Poncars, ou Pons des Français, sont une tribu d'Omahas, dont ils parlent aussi à peu près la langue. Mais ils en sont séparés depuis longtemps, et habitent les rives de l'Eau-qui-court, et les bords du Punka-Creck, que Lewis et Clarke appellent Poncara. Jadis, ils vivaient comme les Omahas, dans des huttes de terre, mais aujourd'hui, ils habitent sous des tentes de cuir, à l'exemple des Dacotas. Le major Ben, étant l'agent pour les Poncars, ils étaient venus pour le voir. Le chef avait reçu, quelque temps auparavant,

une grande médaille en argent du président Madison, qu'il portait autour du cou.

D'un côté de cette médaille est la tête du président, de l'autre sont deux mains entrelacées avec une inscription convenable. Choudegachéh avait une physionomie dont l'expression était particulièrement bonne et méditative ; sa prestance était noble et belle. Il s'assit auprès de nous, et fuma avec ses compagnons la seule pipe qu'ils avaient apportée. La soirée était très fraîche, et quelques-uns des Indiens n'étant point munis de *leggings*, nous les prîmes dans la chambre de notre bâtiment, où nous fîmes leurs portraits.

Ces Indiens eurent avec leur agent une conférence, et lui exprimèrent le désir que leur grand-père (le président) leur fît parvenir divers objets, et entre autres des instruments aratoires. Dans cette occasion, la pose de l'orateur était belle : il avait l'épaule et le bras droit nus ; il gesticulait de la main ; sa noble figure avait beaucoup d'expression. N'ayant pas ce jour ses *leggings*, on voyait sur ses musculeux mollets deux X tatoués, le reste de son corps n'était ni tatoué, ni peint. Ces Indiens avaient été inoculés par un médecin que le major Bean avait conduit chez eux l'année précédente.

Il avait fait cette opération sur environ 2,600 Indiens de diverses tribus. Plusieurs de ces hommes avaient dit : « Maintenant, nous « nous portons bien ; il sera toujours temps de nous faire inoculer, « quand nous tomberons malades. » Choudegachéh avait au-dessus du coude une grande cicatrice ronde, qu'il s'était faite lui-même à la mort d'un de ses amis, en se brûlant la peau avec une pipe de tabac. Le major Bean fit à ces individus, au nom du gouvernement, un présent de tabac, de poudre et de plomb ; le chef reçut une belle couverture de laine. M. Mackensie leur fit l'observation que les Poncars fournissaient trop peu de peaux et ne plantaient pas assez de maïs, en sorte que l'on ne pouvait rien acheter d'eux : sur quoi le chef répondit que son peuple vivait trop épars, et qu'il ne pouvait avoir l'œil sur ses compatriotes et les exciter au travail. Nous arrivâmes bientôt en face des cabanes des Poncards ; ces demeures sont des espèces de cônes blanchâtres, situées au milieu d'un bois touffu. Toute la troupe était rassemblée sur le bord de la rivière : il était curieux de voir cette foule courir, les uns couverts de sombres peaux de bisons, les autres de couvertures de laine blanche et rouge, tandis que plusieurs d'entre eux étant tout nus, étalaient une peau cui-

vrée. Les petits enfants avec leur gros ventre[1], leurs jambes en fuseaux, couraient sur la grève, ou s'asseyaient par groupe, comme de jeunes singes; les hommes au contraire se promenaient d'un air de gravité, les armes à la main. Le soir, nous nous trouvâmes dans le voisinage du pyroscaphe l'Assiniboin, et nous mouillâmes près du Basil-Creek, où les Poncards demeuraient autrefois; leurs tombeaux se voient encore en grand nombre sur les collines. Les troncs d'arbre, qui flottaient dans la rivière, avaient, ce jour-là, causé d'assez grandes avaries à nos roues.

Dans la matinée du 13 mai, le Yellow-Stone passa devant l'embouchure du Running-Water-River (l'Eau qui court); l'Assiniboin nous précédait. Nous arrivâmes à l'embouchure du Punca-Creek, qui court de biais avec le Missouri, en longeant la chaîne des collines. A l'époque où les Poncars se séparèrent des Omahas, ils construisirent sur cette rivière, à quelques milles au-dessus du confluent, une espèce de fort avec des remparts de terre, mais ils ne l'habitent plus aujourd'hui. On dit que, dans les environs de cette rivière, il y a des sources thermales, semblables à celles que l'on trouve en beaucoup d'endroits le long du Missouri. Du reste, on assure que les sources sont fort rares dans les prairies. On trouve déjà dans ce district beaucoup de ces constructions que l'on appelle village des Chiens des prairies[2]; dans ces tanières délaissées habitent souvent des serpents à sonnettes. Le lendemain matin, 14 mai, notre navigation fut pénible, et nous fûmes même obligés de descendre pendant quelque temps la rivière.

Le 15 mai, nous vîmes dans les bois qui bordaient la rivière et derrière lesquels s'étendait la prairie, beaucoup de vertiges d'un camp indien; une foule de têtes d'elks[3], de cerfs et d'autres animaux, étaient éparses à terre: de tous côtés on remarquait des pas de chevaux, et un sentier frayé et foulé était tracé dans le bois.

Le 16 mai, à neuf heures du matin, après avoir dépassé un village de Chiens des prairies, nous arrivâmes à l'île des Cèdres, qui est à

[1] Les enfants des Américains du nord ressemblent parfaitement à ceux des Brésiliens.

[2] C'est le castor du Canada.

[3] Élan, original des Canadiens.

mille soixante-quinze milles de l'embouchure du Missouri. Sur les bords escarpés de cette île longue et étroite, qui est située à peu de distance de la rive sud-ouest, croissent des peupliers, des saules et Shepherdia[1] en bosquets touffus ; le reste de cette île est couvert d'une sombre forêt de cèdres rouges, dont on abattit sur-le-champ une partie. Le beau bois rouge-violet de cet arbre est traversé sur les bords de veines blanches ; il sert à la construction des navires. Nous parcourûmes avec plaisir ce bois sombre et solitaire où les arbres avaient au moins cinquante pieds de haut. Ce district peut être considéré, en quelque sorte, comme la limite jusqu'à laquelle le coq d'Inde sauvage arrive en remontant le Missouri. Les Indiens du haut Missouri prennent volontiers en échange les queues de ces nobles oiseaux, pour s'en servir soit comme éventails, soit comme ornements ; aussi M. Mackensie en avait-il pris avec lui une provision considérable.

Le 18 mai, nous vîmes les premiers bisons que nous eussions rencontrés dans notre voyage. Plusieurs chasseurs débarquèrent sur-le-champ pour les poursuivre ; ils montèrent les côtés d'une ravine, et disparurent derrière les hauteurs.

Le 21 mai, le capitaine Pratle, de l'Assiniboin, amena à notre bord un certain May, traqueur de castors, qui était parti au mois de mars de Fort-Union, sur le Yellow-Stone. Il nous confirma la nouvelle de l'assassinat de trois hommes par les Aricaras, et nous en donna une plus fâcheuse encore, savoir, que treize engagés de la compagnie avaient été tués par les Pieds-Noirs, ce qui faisait une perte de seize hommes dans un printemps. D'après lui, les troupeaux de bisons s'étaient éloignés du Missouri, et avaient été suivis dans leur retraite par les Indiens Dacotas ou Sioux, dont nous ne devions pas nous attendre à rencontrer un grand nombre sur les bords de cette rivière.

Le 23 mai, nous reconnûmes que l'Assiniboin avait gagné beaucoup d'avance sur nous ; il avait mouillé au pied des Bijoux-Hills, collines assez élevées dont le nom lui vient d'un certain Bijoux qui y a demeuré plusieurs années. Notre bâtiment ne put qu'à grand'peine quitter la place à midi ; aussi n'avança-t-il pas beaucoup : il ne tarda pas à s'arrêter près d'un banc de sable. Les

[1] Arbuste de la famille des Éléagnées.

chasseurs ne furent pas plus heureux que de coutume; ils apportèrent un chien des prairies en vie; c'était un joli petit animal, nullement sauvage, et que nous n'eûmes pas de peine à conserver vivant.

Le 25 mai, à vingt minutes environ au-dessus de Cédar-Fort, nous arrivâmes à Big-Cédar-Island, île qui a au moins une demi-lieue de long, couverte d'un bois clair de grands peupliers et de cèdres avec des broussailles sur le sol. En face était le fort Lookout, où la compagnie française des pelleteries possédait un poste de commerce. Un peu plus haut, nous vîmes des tombeaux de différentes formes, appartenant à des Indiens Dacotas (Sioux). La plupart se composait d'un échafaudage élevé, formé par quatre pieux sur lesquels le mort gît étendu, fortement serré dans des peaux; d'autres étaient faits de bâtons et de branches, comme une espèce de clôture et de cabane, au milieu de laquelle le mort est déposé dans la terre. La clôture est nécessaire à cause des loups qui sont nombreux dans cette contrée.

A gauche, sur une pointe de terre que le Missouri forme, en se détournant vers l'ouest, s'élèvent les bâtiments de Sioux-Agency, où le major Bean et M. Bodmer nous avaient précédés de quelques jours. Le Yellow-Stone salua le poste de quelques coups de canon, le fort rendit le salut en arborant le drapeau, pendant que toute la population, composée en grande partie d'Indiens Dacotas, s'était rassemblée sur la grève.

Le site du fort est très agréable : il est placé sur une pelouse de gazon, au bord de la rivière, entouré de collines boisées, s'ouvrant de temps à autre, et derrière lesquelles s'étend la vaste prairie où sont dressées une dizaine de tentes en cuir, appartenant aux Dacotas : elles ont une forme en pain de sucre très effilé, qui leur donne un aspect très singulier.

Les Dacotas, nom qu'ils se donnent à eux-mêmes; les Sioux des Français, que les Ojibouays ou Chippewas appellent Nandoésie, forment aujourd'hui encore une des nations indiennes les plus nombreuses de l'Amérique septentrionale. On peut estimer la population de cette tribu à vingt mille âmes.

Tous ces Dacotas sont des peuples chasseurs; ils possèdent un grand nombre de chevaux et de chiens; ils mangent ces derniers. Ils passent pour très braves. Ceux d'entre ces Indiens qui demeurent

dans le voisinage des blancs s'allient souvent avec eux; ils deviennent alors des chasseurs nonchalants et par conséquent pauvres. Ils ont en général le visage un peu mince et allongé, les yeux longs et un peu ouverts, le nez tantôt très aquilin, tantôt long et légèrement courbé [1]; le teint d'un brun foncé. Ils portaient les cheveux longs et pendants, souvent tressés par derrière en queue; dans les oreilles, ils portaient de longs cordons de coquilles de wampum, bleues et blanches, et sur la tête, quelques jeunes gens mettaient une, deux, ou trois plumes, dépouillées de leur barbe, excepté à la pointe.

Un de ces hommes, nommé Big-Soldier (le gros soldat), portait des plumes d'oiseaux de proie, placées sans ordre; c'étaient les trophés de ses exploits, et notamment des ornements enlevés à ses ennemis : elles étaient attachées horizontalement par des bandes de drap rouge. Son visage était peint avec du cinabre, et ses joues étaient sillonnées de raies noires parallèles. Ces oreilles étaient parées de chapelets de grains de verre bleu, et sur sa poitrine pendait la grande médaille d'argent des États-Unis. Sa culotte, ou ses *leggings* de cuir, peintes avec des croix et des raies de couleur sombre, étaient ornées extérieurement, avec beaucoup de goût, d'une large bande brodée en figure jaune, rouge et bleue. Ces broderies se font avec des piquants de porc-épic. Ses souliers étaient ornés de la même manière; sa robe de bison était blanche par le bas. A la main il tenait son tomahawk, ou hache d'armes.

Les traits des femmes ressemblent à ceux des femmes Sacs et Musquakes, et, dans le nombre, il y en avait quelques-unes d'assez jolies.

Les tentes des Dacotas sont transparentes comme du parchemin; les peaux de bison destinées à cet usage sont ratissées des deux côtés, jusqu'à ce qu'elles laissent passer la lumière. Au sommet, à l'endroit où les pieux qui soutiennent la tente se réunissent, se trouve l'ouverture par laquelle la fumée s'échappe. De grandes ailes en peaux fixées près de l'orifice supérieur de la cheminée, servent à l'abriter du vent qui pourrait refouler la fumée dans l'intérieur de la tente. En place de porte, il y a une fente dans le devant de la

[1] C'est la description des Patagons. Voir le portrait de ces hommes dans l'*Atlas pittoresque du voyage au pôle sud et dans l'Océanie*. Gide, éditeur.

hutte ; elle se bouche ordinairement par un morceau de peau tendu sur un cadre. Au milieu de la hutte on entretient un petit feu.

A côté de ces tentes de cuir, on plante des pieux auxquels se suspendent divers ustensiles, des cadres pour étendre les peaux nouvellement tannées ; on y attache des poches et des sacs de parchemin, peints de diverses couleurs ; on y append les armes, tels que les arcs, les flèches, les carquois, les boucliers de cuir, les lances et les massues de combat.

Nous allâmes visiter un nommé Wahktégueli dans sa hutte ; des peaux de bisons étaient étendues par terre, tout autour de ce réduit. Derrière nous, le long des parois de la pièce où nous étions, étaient posées toutes sortes de meubles, tels que des petites boîtes, des sacs, des selles, des armes et autres objets semblables. Il est d'usage chez tous les Indiens de l'Amérique du nord, quand on fait une visite, d'entrer en silence, de tendre la main au maître de la maison, et de s'asseoir sans façon auprès de lui. Après cela, il vous fait présenter des mets.

Parmi les objets qui nous entouraient, étaient des harnais pour les chiens et les chevaux : quand on décampe, on charge sur ces derniers la grande tente de cuir, avec ses longs et lourds pieds, ainsi que les paniers d'osier, de forme hémisphérique, sur lesquels on met les petits enfants à l'abri du soleil ou de la pluie, en les recouvrant de peaux et de couvertures de laine [1]. Les objets les plus légers sont portés par les chiens.

Un des traits les plus caractéristiques des Dacotas est la manière dont ils traitent leurs morts : ceux qui meurent chez eux sont placés sur des échafauds, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Ceux qui sont tués en combattant sont enterrés sur le champ de bataille. Souvent ils déposent leurs morts dans les branches des arbres, et je vis un chêne sur lequel il y avait trois corps enveloppés de peaux [2].

En signe de deuil, ils se coupent les cheveux, et se frottent d'ar-

[1] Cette manière de décamper est exactement celle des Patagons.

[2] Cette manière d'exposer les corps est probablement en usage parmi les habitants des îles du détroit de Torrès, qui appartiennent à la famille australienne. Nous trouvions les têtes des indigènes épars parmi les buissons que recouvraient des arbres très élevés, ce qui nous a fait supposer que ces débris avaient été primitivement placés au-dessus du point où nous les rencontrions.

gile blanche; ils distribuent parmi les personnes présentes leurs plus beaux habits et ceux qui ont appartenu au défunt.

Le 30 mai, nous arrivâmes en vue du fort Pierre, un des établissements les plus importants du Missouri. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Nous assistâmes aux travaux industrieux des femmes Dacotas : elles avaient détrempé dans une cuve d'eau le cuir dont elles se servent pour faire leurs souliers, et elles les détirent en long et en large avec *leurs dents d'ivoire*. Au milieu de la hutte était allumé le feu, au-dessus duquel la marmite était suspendue à un croc de bois : ces Indiens se servent aujourd'hui de marmites de fer, qu'ils achètent aux marchands d'origine européenne. Devant la plupart des huttes, on voyait pendre à des pieux des sacs de parchemin, dans lesquels ils conservent leurs appareils de médecine, c'est-à-dire de protection et de magie, qu'ils n'ouvrent, pour les consulter, que dans certaines occasions solennelles. Près d'une autre tente, les femmes tannaient des peaux ; elles les ratissaient avec une pierre ponce ou *scorie*, ou bien avec une espèce de couteau en fer, après quoi elles détiraient la peau en tous sens. Les chiens, qui étaient couchés en grand nombre autour de la tente, avaient souvent des petits au milieu desquels les enfants jouaient et se roulaient.

Les femmes portent leurs cheveux retombant naturellement, séparés au milieu de la tête, la ligne de séparation est peinte en rouge. Leurs robes étaient de la même couleur mêlée de noir [1] ; leurs souliers étaient ornés avec goût de piquants de porc-épic, coloriés et disposés en toutes sortes de figures. Une paire de ces souliers portait la figure d'un pied d'ours fort exactement représenté en broderie. Les vieilles femmes sont, en général, fort laides et fort sales.

Les Dacotas mettent un grand prix à la valeur; aussi étalent-ils d'une manière visible les marques distinctives de leurs exploits. De ce nombre sont surtout les touffes de cheveux humains, qu'ils attachent aux bras et aux jambes, et les plumes qu'ils disposent sur

[1] Voir le *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du nord*, par le prince Maximilien de Wied-Neuwied, le portrait de Chan-Che-Ouié-Te-Uinn, femme de la nation des Corbeaux ; pl. IX. (Arthus Bertrand, édit.)

la tête. Celui qui, en présence de son ennemi, touche au cadavre de l'un d'eux a le droit de placer une plume horizontalement dans ses cheveux : cela est, en effet, selon eux, un acte de haute bravoure ; car il arrive souvent que ceux qui tentent cette action sont tués avant de parvenir à leur but. Celui qui tue un ennemi met une plume perpendiculaire dans ses cheveux. Si l'adversaire est tué d'un coup de fusil, son vainqueur place dans ses cheveux un petit morceau de bois, qui représente la baguette. Quand un guerrier s'est distingué par plusieurs exploits différents, il acquiert le droit de porter un grand bonnet à plume avec des cornes de bœuf. Ce bonnet de plumes d'aigle, attaché à un bandeau de toile rouge retombant par derrière le long du dos, est fort estimé de tous les peuples du Missouri. Un chef dacota, qui portait un semblable bonnet, avait été tué dans un combat contre les Pahnis : celui qui avait triomphé de sa valeur se servit de cette même coiffure dans les combats suivants ; aussi fut-il le point de mire de toutes les attaques ; mais, grâce à la légèreté de son cheval, il ne fut que blessé.

Les *scalpés* pris dans les combats sont attachés à un petit arceau, et suspendus au haut d'un pieu de la tente. Celui qui a fait un prisonnier porte un bracelet d'une forme particulière.

Les Dacotas ne savent pas guérir les maladies ; mais ils savent assez bien panser les blessures.

Avant leur mort, ils ont coutume de fixer la manière dont ils veulent être ensevelis, dans la terre, sur un échafaudage ou dans un arbre.

Le 4 juin, nous reçûmes la visite de quatre nouveaux venus Dagotas, de la tribu des Tetons ; nous leur donnâmes à manger du lard que les Indiens n'aiment pas ; mais ils ne refusèrent point afin de ne pas être impolis. Parmi eux, il y avait un homme d'un appétit si extraordinaire, qu'il dévora, indépendamment de sa part, tout ce que les autres avaient laissé. Son visage était peint en rouge ; il avait la lèvre supérieure fort proéminente, et le nez très recourbé vers le menton. Dans ses cheveux, qui pendaient en désordre, et dont une mèche venait retomber sur un de ses yeux, il avait placé horizontalement la plume d'un oiseau de proie ; mais il nous fit observer qu'il avait le droit d'en porter trois. M. Bodemer, qui désirait dessiner sa figure, lui donna du cinabre pour se farder ; sur quoi il se plaça devant une glace, et avec un petit morceau

de bois il traça des lignes parallèles sur les joues. Wha-Menitou, c'était le nom du personnage, resta toute la nuit à notre bord, chantant, causant, riant, et plaisantant sans interruption. . . .

. . . . . .

. . . . . .

Nous longeâmes bientôt un épais bois de saules, sur la rive orientale ; nous entendîmes inopinément des coups de fusil, dont nous aperçûmes même distinctement le feu dans le bois déjà sombre. M. Mackensie soupçonna sur-le-champ la présence d'un détachement de guerre des Indiens, dont on évite toujours la présence, parce qu'on n'a rien de bon à en espérer. Nous ne tardâmes pas non plus à remarquer, dans l'épaisseur des saules, les formes de ces Indiens. Ils vinrent à nous, et furent les premiers à rompre le silence. Ils nous crièrent que leurs intentions étaient pacifiques, ce qui nous étonna beaucoup, et qu'ils désiraient monter à bord. C'étaient des Dacotas de la tribu des Yanktonans. Vingt-trois hommes, la plupart grands et vigoureux, vinrent à bord. Les Yanktonans sont regardés comme les plus dangereux et les plus perfides d'entre les Dacotas, et l'on assure qu'ils ont souvent, dans ces environs, tué des blancs, principalement des Anglais. C'étaient en général des hommes forts, élancés, bien faits, portant des cheveux longs retombant en désordre, et où quelques-uns portaient des plumes, marques de leurs exploits. La plupart avaient le haut du corps nu ; quelques-uns portaient des robes de bison, et d'autres des couvertures de laine. Le chef de ceux qui nous visitaient s'appelait Tatanka-Kté (le bison mort); c'était un homme de moyenne taille, d'une physionomie caractéristique et d'un teint très brun : il portait ses cheveux noués en une grosse touffe au-dessus du front. Son costume consistait en un uniforme de drap rouge avec un collet et des parements bleus, orné de galons d'argent. Cet homme portait à la main une aile d'aigle, dont il se servait en guise d'éventail.

Après que nous eûmes fumé la pipe à la ronde avec ces Yanktonans, le chef vida devant M. Mackensie une bourse de vieux et puant pemmikan (viande desséchée et pulvérisée) qu'il lui offrait en présent, puis il se leva pour lui adresser la parole. Il commença par serrer successivement la main à tous les assistants, et dit ensuite avec beaucoup de gestes et en phrases courtes et tronquées, entre chacune desquelles il s'arrêtait pour réfléchir : « Toute la troupe des

trois cents tentes est commandée par le chef principal Jéwitschahka. — Mon peuple vivait autrefois en bonne intelligence avec les Mandans, mais depuis un an il s'est brouillé avec eux, à cause du meurtre d'un Dacotas ; — il désire rétablir la paix ; — pour cela nous avons envoyé trois des nôtres aux villages des Mandans. — Nous ne savons pas encore le résultat, c'est pourquoi nous désirons vivement la médiation de M. Mackensie. — C'est par hasard que nous étions sur le bord de la rivière, quand nous avons aperçu le vaisseau de notre père, et nous sommes venus le saluer. — Afin de pouvoir procurer plus de castors à la compagnie des pelleteries, nous désirons pouvoir chasser librement près du Missouri, et c'est pour cela qu'il nous est important d'avoir la paix avec les Mandans. — Nous espérons, d'après cela, que notre père voudra s'intéresser pour nous et nous permettre de l'accompagner. » Voici quelle fut la réponse : « Si, à l'avenir, de même que toutes les tribus de votre nation, qui vivent habituellement près du Missouri, vous vous conduisez bien et ne tuez jamais de blancs, je ferai pour vous tout ce qui dépendra de moi. Mais je vous laisse à décider ce qu'il vaudra mieux pour vous de faire : d'aller avec moi par eau, ou seuls par terre aux villages des Mandans, car je ne sais comment vous serez reçus par les jeunes guerriers de cette nation. »

Le 18 juin, nous quittâmes de bonne heure le lieu de l'entrevue, et accompagnés des Yanktonans, nous arrivâmes bientôt au fort Clark, où flottait au haut d'un grand mât le drapeau bigarré des États-Unis. L'Assiniboin ne tarda pas à mouiller devant le fort, près d'une rive assez haute où nous attendaient plus de six cents Indiens. Immédiatement sur la grève se tenaient les chefs et les guerriers les plus distingués de la nation des Mandans : de ce nombre étaient Charaté-Noumakchi (le chef des loups), Mato-Tope (les quatre ours), Dipéouch (le bras cassé), Berock-Itaïnou (le col de taureau), Pehriska-Rouhpa (les deux corbeaux) et quelques autres. Ils avaient tous endossé leurs plus beaux habits pour nous faire honneur. Aussitôt que le bâtiment fut amarré, ils montèrent à bord. La pipe circula, et la conversation commença avec les Mandans. M. Mackensie fit part aux Indiens de la proposition des Yanktonans ; mais après une longue délibération, ils répondirent qu'il leur était impossible de conclure la paix avec eux, les Yanktonans étant beaucoup trop perfides ; mais que, pour le moment, on ne leur

ferait aucun mal, et qu'ils pouvaient se retirer sans crainte. La plupart des Indiens rassemblés dans notre chambre étaient des hommes vigoureux, grands et bien bâtis, à l'exception seulement de Mato-Tope qui était de taille moyenne et assez mince. Ils portaient à la main leurs armes, consistant en fusils, arcs, massues ou haches d'armes, ainsi que des éventails d'ailes d'aigle ; ils étaient vêtus de robes de bison, qui, du côté de la chair, étaient peintes en rouge-brun et en blanc, et ornées de figures de différentes couleurs[1]. Ils laissent croître et pendre leurs cheveux, qu'ils regardent comme un ornement ; parfois aussi ils les portaient partagés par tresses, et pétris avec une espèce d'argile rougeâtre. Les Mandans, les Meunitarris et les Corbeaux, qui avaient alors soixante-dix tentes près du fort, ne diffèrent pas beaucoup les uns des autres, quant à l'extérieur et au costume ; ils sont plus grands que les Indiens du Missouri que nous avions vus jusqu'alors, et ils ont les traits de la physionomie mieux faits que ceux des Dacotas.

Le 19 juin, nous atteignîmes à deux heures, sur la rive méridionale, le second village des Mandans rouhptares, situé dans une plaine un peu élevée au-dessus du niveau de la rivière. Ses habitants, au teint foncé et à la chevelure noire, enveloppés dans leurs robes de bison, s'étaient tous assemblés sur la grève, et quelques-uns d'entre eux avaient pris position sur le toit de leurs cabanes, afin de pouvoir bien regarder autour d'eux, ce qui est l'usage constant de ces peuples. Là aussi on voyait suspendues à de grands poteaux, à côté du village, des peaux et d'autres objets consacrés au seigneur de la vie, au soleil, et un grand nombre de *machottés* (échafaudages de morts) étaient répandus dans la prairie. C'est là que la rivière au Couteau tombe dans le Missouri ; les trois villages des Meunitarris, qui subsistent encore, sont construits sur ses bords.

Le pyroscaphe aborda près du bois de saules, et nous eûmes immédiatement sous les yeux une troupe nombreuse, mêlée, peinte de diverses couleurs, diversement parée, composée des Indiens les plus élégants des bords du Missouri. Les Meunitarris sont, sans con-

[1] Les Patagons ont aussi la coutume de peindre des figures sur leurs grands manteaux de peau de guanaque, du côté de la chair. (Fait constaté par d'Urville, *Voyage au pôle sud*, et par d'Orbigny, tome II, pag. 84.

tredit, les plus grands et les mieux faits de tous les Indiens qui vivent près de ce fleuve; sous ce rapport, ainsi que sous celui de l'élégance des costumes, il n'y a que les Corbeaux que l'on puisse leur comparer. Leurs visages étaient en général peints en rouge avec du cinabre, usage que les Américains du nord ont en commun avec les Brésiliens et d'autres peuples de l'Amérique méridionale; leurs longs cheveux retombaient sur leurs dos en tresses ou en queues; du front, retombant par dessus les deux tempes, ils portaient de longs cordons de grains de verre blancs ou azurés, entremêlés de coquilles de *dentalium* [1], et leur coiffure consistait en plumes fichées dans leurs cheveux. Leurs physionomies singulières exprimèrent, en nous voyant, leur étonnement d'un grand nombre de façons différentes : tantôt c'était un regard froid et égaré, tantôt une curiosité sans bornes, tantôt une bonté naïve. Ils étaient la plupart nus jusqu'à la ceinture, et la belle peau brune de leurs bras était ornée d'éclatants bracelets de métal blanc; ils tenaient à la main leur fusil, leur arc et leur tomahawk, et sur le dos ils portaient un carquois de peau de loutre, élégamment orné. Leurs *leggings* ou culottes de peau étaient ornées des cheveux des ennemis qu'ils avaient tués, ou bien de crins peints de différentes couleurs, comme aussi de franges de cuir, et bordées en piquants de porc-épic ou en grains de verre de couleurs les plus brillantes. Ces hommes beaux et forts faisaient connaître les sentiments dont ils étaient agités, en riant et en montrant leurs dents d'ivoire : car les modes disgracieuses et contraires à la nature, ainsi que les coutumes variées des hommes blancs, n'étaient que trop faites pour leur offrir matière à des observations piquantes, pour lesquelles ces enfants de la nature ont un grand talent.

Tous ces Indiens avaient mis leurs habits de cérémonie : aussi ne manquèrent-ils pas leur but, car ils firent, du moins sur nous autres étrangers, l'impression la plus vive. Plusieurs d'entre eux portaient des chemises de cuir, d'un travail fort soigné, qu'ils prennent en échange des Corbeaux. Des hommes grands et athlétiques montaient des chevaux fougueux, qui s'effarouchaient au bruit de notre machine à vapeur; mais ils les domptaient avec une facilité qui nous

[1] Coquille tubuleuse en cône très allongé, ouverte aux deux extrémités : ordre des cirrhobranches. (Blainv.)

frappa; au moyen des coups qu'ils leur donnaient avec leurs petits fouets courts, ils cherchaient à les faire avancer à la manière des Cosaques. La bride attachée à la mâchoire inférieure, ils parvinrent à forcer ces animaux à traverser le bois de saules et à descendre jusqu'à la rivière. On ne pouvait contempler sans plaisir ces cavaliers beaux et barbares, au visage peint en rouge et qui ressemblaient beaucoup aux Circassiens. Plusieurs de ces sauvages dompteurs de chevaux portaient, autour du cou et sur la poitrine, le grand et précieux collier de longues griffes d'ours; leur robe de bison, élégamment peinte, était attachée autour de leur corps par une courroie. Peu d'entre eux se servaient d'étriers; ce qui ne les empêchait pas d'être assis très fermes sur le cheval nu, tandis que d'autres avaient une selle qui ressemblait au *bock* hongrois. Parmi les jeunes filles, j'en remarquai quelques-unes de fort jolies, dont les yeux vifs, blancs et noirs, brillaient comme des éclairs dans leurs visages rouges. Il est malheureusement impossible de donner au lecteur une idée parfaite d'une pareille scène, et d'ailleurs le temps était trop court pour que M. Bodmer pût la dessiner.

Les chefs des Meunitarris montèrent, pour quelques instants, sur notre bâtiment : c'étaient le vieux Addé-Hiddisch (celui qui fait les chemins), Pehriska-Roupa (les deux corbeaux), puis Lachpitzi-Sehriche (l'ours jaune), et plusieurs autres, surtout le Piékann, Kiésax, dans ses plus beaux habits.

Pendant ce temps, un Indien, sur la rive, repoussait les importuns, au moyen d'une grande verge d'osier avec laquelle il donnait de bons coups aux femmes et aux enfants, lorsqu'ils gênaient nos engagés et nos marins dans leur travail pour attacher ou détacher le bâtiment. Bientôt, cependant, la vapeur commença à mugir; les chefs meunitarris prirent congé de nous, et se hâtèrent de retourner à terre, après quoi le Pyroscaphe reprit avec rapidité sa course pour remonter le Missouri, se dirigeant vers le Fort-Union . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le Fort-Union est situé sur le territoire de la tribu indienne des Assiniboins, desquels un certain nombre a toujours coutume de s'y trouver. Pour le moment ils s'en étaient un peu éloignés, par suite de l'absence des troupeaux de bisons. Les Assiniboins sont de vrais Dacotas ou Sioux, et forment une tribu qui s'est depuis longtemps

séparée de ceux-ci, par suite de dissensions qui se sont élevées entre eux. Ils prennent encore ce nom, qu'ils paraissent toutefois prononcer *Nacota*.

Par l'apparence extérieure, les Assiniboins diffèrent peu des vrais Dacotas ou Sioux. Leur visage est large, avec des pommettes proéminentes et de larges bajoues. Ils ne portent souvent pas les cheveux aussi longs que les Dacotas ; chez plusieurs d'entre eux ils ne descendent guère plus bas que les épaules ; les uns portaient des bonnets de cuir ronds et blancs, d'autres des plumes dans les cheveux, ou bien une étroite bandelette de peau nouée en travers de la tête. Ils se peignent le visage en rouge ou en rouge brun, ou bien tout en noir, quand ils ont tué des ennemis ; leurs cheveux du haut et du devant de la tête sont souvent enduits d'argile. L'hiver, il est rare qu'ils aillent nus par le haut du corps ; ils portent dans cette saison des chemises de cuir, avec une grande rosette ronde sur la poitrine ; cet ornement est brodé en piquants de porc-épic, des couleurs les plus brillantes. Les manches de ces chemises sont ornées de tresses de cheveux ennemis. Le côté extérieur de la culotte présente, comme chez toutes les autres nations, une raie brodée de piquants de porc-épic de différentes couleurs, et est également orné de touffes de cheveux ou de crins colorés. L'été, le haut du corps est souvent nu ainsi que les pieds ; mais la grande robe de bison artistement peinte ne manque jamais. Les colliers et les autres ornements sont semblables à ceux que j'ai précédemment décrits en parlant des autres nations. La plupart des Assiniboins portent des fusils dont ils ornent la monture de clous jaunes et brillants, et attachent de petits morceaux de drap rouge au tube de métal dans lequel se met la baguette. Ils portent aussi une seconde baguette plus longue, une corne à poudre en sautoir, une bourse de cuir, dans laquelle se trouvent des balles. Tous ont un arc et des flèches, et quelques-uns se contentent même de ces armes et dédaignent le fusil. La plupart des Assiniboins portent leur casse-tête à la main ; mais les dandys ne se dispensent jamais de l'éventail de plumes d'aigle ou de cygne.

De même que les Dacotas, les Assiniboins vivent comme de simples chasseurs dans leurs tentes de cuir qu'ils emportent avec eux, et ne se livrent absolument à aucune espèce d'agriculture. Leur nourriture principale leur est fournie par les troupeaux de bisons

qu'ils poursuivent et attirent dans des embuscades. A dix milles du Fort-Union, on voyait un de ces parcs qui renfermait les os d'un grand nombre de ces animaux. Dans les embuscades, ces Indiens tuent souvent sept à huit cents bisons. C'est avec leur chair desséchée, pulvérisée et mêlée avec du suif, que les femmes préparent le fameux *pemmican*, qui forme le principal aliment de ces gens dans leurs migrations.

Les Assiniboins ne possèdent pas beaucoup de chevaux en comparaison des autres nations; ils les bident et les sellent de la même manière que les Meunitarris. La corde de poil de bison, attachée à la mâchoire inférieure du cheval en guise de rênes, est toujours très longue, et l'animal la traîne après lui sur le pré quand il n'est pas attaché. Il y en a beaucoup qui se servent de grands étriers de parchemin, en forme de souliers, et tous tiennent à la main un petit fouet court, fait généralement de l'extrémité d'un bois d'elk et orné de différentes manières. Les chiens allègent les pénibles travaux des femmes. On les charge des effets de la même manière que le font les Meunitarris.

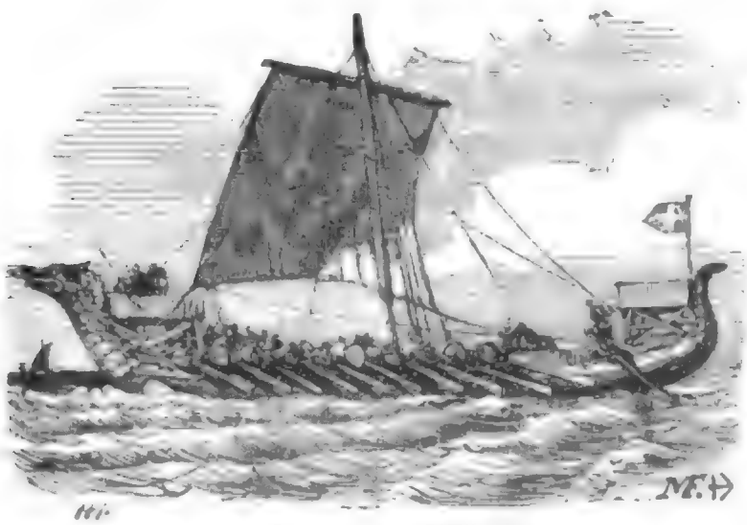
Les Assiniboins vivent en bonne intelligence avec la Compagnie des pelleteries, parce qu'ils y trouvent leur intérêt ; ils sont du reste grands voleurs de chevaux et méritent peu de confiance. Une de leurs occupations favorites, comme elle l'est de toutes ces nations indiennes, c'est de fumer du tabac.

Ces Indiens ont plusieurs espèces de jeux auxquels ils se livrent entre eux pour se divertir : de ce nombre est le *tchombino*, le jeu du cerceau, et celui où, pour une certaine mise, il faut deviner le nombre de petites pierres qu'un autre tient dans la main. Ce dernier est connu aussi des Pieds-Noirs. Enfin ils ont aussi le jeu d'ouasih-kouténh qui se joue avec quatre osselets et quatre clous jaunes, auxquels on ajoute un de surplus de chaque espèce. On les lance en l'air au moyen d'une petite plaque ronde de bois, et selon qu'ils retombent d'un côté ou de l'autre, on gagne ou l'on perd. Les enjeux sont souvent très considérables.

Parmi les divertissements et les fêtes, il faut compter les festins, dans lesquels ce serait une insulte de ne pas consommer tout ce qui vous est présenté. Les Assiniboins sont braves dans les combats, souvent même téméraires lorsqu'il y a des chevaux à enlever.

Ils croient à un créateur ou Seigneur de la vie, qu'ils appellent Ouakan-Tangue, et à un malin esprit, Oukan-Chidja, qui tourmente les hommes en leur envoyant diverses maladies, contre lesquelles leurs exorcistes ou médecins emploient le tambour et la crécelle; ces instruments possèdent, selon eux, la propriété de chasser les démons. De même que les Cribs et plusieurs autres, ils croient que le tonnerre est produit par un grand oiseau. Quant à l'éclair, quelques-uns l'attribuent au Grand-Esprit, dont un orage violent annonce d'après eux la colère. Ils croient que les morts vont dans un pays situé au midi, où les bons et les braves trouvent des troupeaux de bisons en abondance, tandis que les méchants et les lâches sont relégués dans une île, et privés de toutes les joies de la vie. Les hommes qui, pendant leur vie, ont montré de la bravoure, ne doivent point, après leur mort, être placés comme les autres sur des arbres ou sur des échafaudages; mais leurs corps doivent être posés par terre, attendu, disent-ils, qu'ils sauront bien se tirer d'affaire eux-mêmes, ce qui ne les empêche pourtant pas d'être dévorés par les loups.

La langue des Assiniboins est, dans tous les points importants, la même que celle des Dacotas, sauf les altérations qu'y ont apportées le temps et une longue séparation. Comme chez celle-ci, on y trouve beaucoup de lettres gutturales et nasales, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit, à tout prendre, une langue sonore et facile à prononcer pour un Allemand.



NAUFRAGE ET AVENTURES

DU CAPITAINE VIAUD, EN 1766, DANS LE GOLFE DE LA CHANDELEUR[1].

Le naufrage du capitaine Viaud et les aventures qui en furent la suite, offrent le plus grand intérêt. Ces aventures sont si extraordinaires, qu'on se sentirait tenté de douter de leur réalité, si M. Viaud n'étayait son récit du témoignage respectable de M. Sevettenham, qui était commandant du fort Saint-Marc des Apalaches, au moment où notre malheureux naufragé y fut amené. Mais, grâce à ce témoignage, nous croyons pouvoir, sans trop hasarder, admettre dans ce recueil cette déplorable histoire.

Le capitaine Viaud partit de la rade de Saint-Louis, île Saint-Domingue, le 2 janvier 1766. Il était comme simple négociant, sur le brigantin le Tigre[2]. Ce petit bâtiment faisait voile pour la Louisiane, ayant à son bord M. Viaud, le capitaine, sa femme et son fils, le second du navire, neuf matelots, un nommé Desclau, colon de l'île Saint-Domingue, et un nègre que M. Viaud avait acheté pour son service.

Notre capitaine, dit M. Viaud, était un homme qui avait beaucoup de jactance, mais qui ne savait pas son métier. Lorsque nous fûmes à la hauteur de l'île des Pins, située à environ quatre lieues de la partie occidentale de Cuba, cet homme soutint que c'était le cap Saint-Antoine que nous voyions. Je pris la hauteur ; je reconnus facilement qu'il se trompait; mais j'essayai vainement de lui démontrer qu'il était dans l'erreur ; son opiniâtreté ne lui permit pas d'en convenir. Il continua sa route sans précaution, et il nous conduisit dans les brisants; nous y étions déjà engagés, quand je m'en

[1] Entre la Louisiade et la Floride. Emprunté aux *Aventures des Voyageurs*, par P. Blanchard.

[2] Brigantin, petit bâtiment à un ou deux mâts. Autrefois cette espèce de navire allait à l'aviron et à la voile ; aujourd'hui le brigantin est remplacé par le lougre.

aperçus à la clarté de la lune. Je ne m'amusai pas à lui faire des reproches ; il avouait d'ailleurs son tort : je me hâtai de prendre le commandement du navire à la place du capitaine en second, qui était très mal et hors d'état de nous conduire. Je fis virer de bord, et commandai la manœuvre qui, seule, pouvait nous sauver la vie : le succès y répondit ; mais après avoir évité ce péril, nous nous trouvâmes exposés à une infinité d'autres.

Notre bâtiment, fatigué par la mer, faisait déjà eau dans plusieurs endroits. L'équipage était inquiet : il voulait que je me chargeasse de la route ; mais je n'avais qu'une connaissance théorique de ces côtes : je sentais d'ailleurs que ce serait faire de la peine au capitaine ; quel qu'il fût, on ne pouvait refuser à ce marin le droit de conduire un navire qui lui appartenait. Je me contentai d'observer attentivement sa manœuvre.

Nous doublâmes enfin le cap Saint-Antoine. De nouveaux coups de vent nous assaillirent, et ouvrirent encore des voies d'eau que les deux pompes épuisaient avec peine, quoiqu'on y travaillât sans relâche. Le vent nous était contraire ; le mauvais temps augmentait, la mer s'agitait et nous menaçait d'une tempête furieuse ; le navire n'aurait pu y résister. L'alarme était générale sur notre bâtiment ; cette situation douloureuse et terrible ne paraissait pas devoir changer. Dans ces circonstances funestes, le 10 février, à sept heures du soir, nous rencontrâmes une frégate espagnole venant de la Havane, et portant le gouverneur et l'état-major qui allaient prendre possession du Mississipi. Elle nous demanda compagnie, ce que nous accordâmes avec joie, car nous l'aurions priée de nous permettre de la suivre, si elle ne nous eût pas prévenus.

Nous ne marchâmes pas longtemps avec notre conserve ; nous la perdîmes pendant la nuit. Elle faisait route à petite voile ; nous n'en pouvions porter aucune, et nous étions contraints de tenir la cape. Le lendemain, nous trouvant seuls, nous découvrîmes une nouvelle voie d'eau. On me consulta sur ce qu'il fallait faire. Je sentis qu'il était nécessaire d'alléger promptement le bâtiment : nécessité cruelle, pour des marchands, qui sont obligés de jeter eux-mêmes dans la mer une partie des biens qu'ils ont acquis avec beaucoup de peine, et sur lesquels ils ont fondé leurs espérances. Je fis décharger le brigantin de toutes les marchandises de poids ; j'établis un puits au

grand panneau et je cherchai à étancher l'eau en aidant les deux pompes de l'action continuelle des seaux. Ces soins furent inutiles ; l'eau nous gagnait de plus en plus. Il était impossible de tenir la mer encore longtemps ; nous prîmes la résolution de relâcher à la Mobile, c'était le seul port où le vent nous permettait de nous rendre, c'était aussi le plus près ; nous étions à quatre ou cinq lieues des îles de la Chandeleur.

Nous dirigeâmes donc notre route vers la Mobile; mais le vent, qui nous était d'abord favorable, changea au bout de deux heures. Nous fûmes obligés de renoncer à notre projet. Nous fîmes alors tous nos efforts pour gagner Pensacola, port plus éloigné que celui de la Mobile ; mais cette tentative échoua aussi ; les vents nous contrarièrent de nouveau, et nous retinrent au milieu d'une mer agitée, en attendant le moment où l'Océan ouvrirait ses abîmes pour nous engloutir.

J'ai fait plusieurs voyages dans ma vie ; je ne me souviens pas d'en avoir fait où j'aie tant souffert, et où la fortune m'ait été aussi contraire. Jamais le ciel et la mer ne se sont réunis avec plus de fureur et plus de constance contre de malheureux marins. Nous essayâmes de faire côte aux îles Apalaches [1]; mais nous ne pûmes parvenir à les gagner. Nous restâmes à la merci des flots, entre la vie et la mort. Tel fut notre état depuis le 12 février jusqu'au 16. Le soir, à sept heures, nous échouâmes sur une chaîne de brisants, à deux lieues de la terre : les secousses furent terribles, elles ouvrirent l'arrière de notre bâtiment ; nous demeurâmes une demi-heure dans cette triste situation, en présence d'une mort inévitable ! Mais la violence et la force des lames nous rejetèrent hors des brisants. Nous nous retrouvâmes à flot, sans gouvernail , combattus par l'eau qui nous environnait, par celle qui entrait dans notre vaisseau ; et elle augmentait rapidement...

Le peu d'espoir qui nous avait encore soutenus jusqu'alors s'évanouit tout à fait ; notre bâtiment retentit des cris lamentables des matelots, qui se faisaient leurs adieux, se préparaient à la mort, imploraient la miséricorde du ciel, lui adressaient leurs prières, et les interrompaient pour faire des vœux, malgré l'affreuse certitude où

[1] Baie d'Apalache, côte de la Floride. Les îles Apalaches sont à l'embouchure du Chataboutchi.

ils étaient, de ne pouvoir jamais les accomplir. Je partageais les terreurs de l'équipage. Si mon désespoir éclatait moins, il était égal au sien. L'excès du malheur, l'assurance qu'il était inévitable, me rendirent un reste de fermeté; je me soumis au sort qui m'attendait, et qu'il n'était pas en mon pouvoir de changer; j'abandonnai ma vie à l'être qui me l'avait donnée, et je conservai assez de courage pour envisager de sang-froid le moment fatal, et pour m'occuper des moyens qui pouvaient le retarder.

Ma tranquillité apparente imposa à l'équipage; je lui inspirai dans cet instant affreux une espèce de confiance qui le rendit docile à mes ordres: le vent nous poussait vers la terre; je fis gouverner avec les bras et les écoutes de misaine, et par un bonheur inouï, auquel nous ne devions pas nous attendre, nous arrivâmes, le même soir, à neuf heures, à l'est de l'île des Chiens, et nous y fîmes côte à une portée de fusil de la terre. L'agitation de la mer ne nous permettait pas d'y parvenir; nous songeâmes à couper nos mâts, pour faire un radeau qui pût nous y porter. Pendant que nous nous occupions de cet ouvrage, la violence du vent, la force des vagues jetèrent notre brigantin sur le côté de babord. Ce mouvement imprévu faillit nous être funeste: nous devions tomber à la mer; mais nous échappâmes à ce péril; bien plus, quelques matelots, que la secousse y avait précipités, eurent le bonheur de rattraper le bâtiment, en profitant des secours que nous leur offrîmes pour y remonter.

La lune, qui jusqu'à ce moment nous avait prêté une faible clarté, que les nuages interceptaient souvent, se cacha tout à coup. Privés de sa lumière, il nous fut impossible de penser à nous rendre à terre; il fallut nous résoudre à passer la nuit sur le côté de notre vaisseau. Que cette nuit nous parut longue! Nous étions exposés à une pluie affreuse; on eût dit que le ciel se fondait en eau. Les vagues, qui s'élevaient à chaque minute, couvraient notre navire, et se brisaient sur nous. Le tonnerre grondait de toutes parts; les éclairs, qui brillaient par intervalles, nous faisaient découvrir dans un horizon immense, une mer furieuse et prête à nous engloutir: les ténèbres qui leur succédaient étaient plus terribles encore.

Attachés au côté de notre bâtiment, cramponnés, pour ainsi dire, à tout ce que nous avions pu saisir, mouillés par la pluie, transis de froid, fatigués des efforts que nous faisions pour résister à l'impétuosité des flots qui menaçaient de nous entraîner, nous

vîmes renaître le jour. Il éclaira les dangers que nous avions courus et ceux que nous courions encore : ce spectacle nous parut encore plus effrayant. Nous apercevions la terre à peu de distance, et nous ne pouvions nous y rendre. L'agitation de la mer épouvantait les plus intrépides nageurs ; les lames roulaient avec une fureur inouïe ; le malheureux qui s'y serait précipité eût été écrasé contre le navire ou contre les récifs. Le désespoir s'empara de nos matelots ; à cet aspect, leurs cris de détresse redoublèrent.

Plusieurs heures s'écoulèrent sans apporter aucun changement à notre état. Un matelot, qui depuis le jour n'avait cessé de verser des larmes, et qui s'était montré plus faible que ses compagnons, les sèche tout à coup, garde un profond silence pendant quelques minutes, se lève enfin avec une agitation extraordinaire : « Qu'attendons-nous ! s'écrie-t-il avec la fermeté d'une résolution désespérée ; la mort nous environne de tous côtés ; elle ne tardera pas à fondre sur nous ; volons au-devant d'elle ! hâtons ses coups, lents à nous frapper ! c'est dans les flots que nous devons la trouver ! peut-être que si nous la cherchons, elle nous fuira. La terre est devant nous ; il n'est pas impossible d'y arriver : je vais le tenter ! Si je ne réussis point, j'avance la fin de mes jours de quelques heures, et je diminue la durée de mes maux. »

A ces mots, il se plonge dans la mer : plusieurs, animés par son exemple, veulent le suivre ; je leur montre leur camarade roulé par les flots, se débattant inutilement contre eux, jeté sur le rivage, remporté par la mer, disparaissant quelques minutes, et ne reparaissant que pour être écrasé contre un rocher. Ce tableau les fit frémir, et leur ôta l'envie de l'imiter.

La plus grande partie du jour s'était écoulée, il était cinq heures du soir ; nous songions avec terreur à la nuit que nous avions déjà passée ; nous frémissions d'avance de celle qui allait la suivre. Les mâts et les haubans que nous avions coupés la veille avaient été emportés par les vagues ; l'espoir de nous sauver sur un radeau s'était évanoui. Nous avions un mauvais canot, mais hors d'état de faire le court trajet du navire jusqu'à terre ; nous l'avions examiné à diverses reprises, et chaque fois nous avions renoncé à nous en servir. Trois matelots, plus courageux ou plus désespérés, osèrent s'embarquer sur cette frêle machine. Ils y descendirent sans avertir personne de leur dessein ; nous ne nous en

aperçûmes que lorsqu'ils se furent éloignés. Nous les regardâmes comme des hommes perdus; nous fûmes témoins de leurs efforts, des peines qu'ils se donnèrent et des risques qu'ils coururent. Ils réussirent cependant contre notre attente; ils abordèrent au rivage. Nous enviâmes leur félicité : tous regrettèrent de n'avoir pas eu la même hardiesse; chacun se plaignit de n'avoir pas été prévenu de leur projet.

La nuit nous déroba bientôt la vue de ces anciens compagnons de notre infortune : contraints de rester encore sur notre bâtiment, nous comparions leur situation à la nôtre, qui nous paraissait plus mauvaise; nos souffrances semblaient augmenter, parce qu'ils ne les partageaient pas. Cette nuit fut aussi terrible que la première; la fatigue fut la même, et l'épuisement où nous étions de la veille nous laissait à peine la force de la supporter.

Depuis que notre navire était sur le côté, nous n'avions pas pu pénétrer dans l'intérieur; nous n'avions pas osé y faire des ouvertures, dans la crainte d'ouvrir de nouveaux passages à l'eau. Nous étions, en conséquence, sans provisions; nous n'avions pas le pouvoir de nous en procurer, et nous avions passé tout ce temps sans boire et sans manger.

Le ciel semblait avoir pris plaisir à rassembler sur nous toutes les infortunes : nos corps fatigués demandaient en vain du repos et des aliments pour réparer leurs forces, l'un et l'autre leur étaient refusés; jamais nous n'avions vu la mort dans un appareil plus affreux. Notre brigantin échoué était retenu dans la terre par de gros rochers, les vagues lui donnaient des secousses épouvantables qui l'ébranlaient, et menaçaient à chaque instant de le rompre et de nous ensevelir : heureusement pour nous il était bon.

Le lendemain, 18 février, nous revîmes le jour, dont nous avions désespéré de jouir encore. La mort, qui nous eût délivrés de nos souffrances, eût été sans doute un bienfait; mais l'amour de la vie est le sentiment le plus puissant sur le cœur de l'homme : il le conserve jusqu'au dernier instant. Les tourments qu'il éprouve peuvent l'affaiblir; il est rare qu'ils l'éteignent entièrement. Notre premier mouvement, en nous voyant encore sur le côté du brigantin, fut de remercier le ciel de nous avoir conservés jusqu'à ce moment, et d'élever vers lui nos mains suppliantes pour le con-

jurer d'achever son ouvrage, en nous facilitant les moyens de nous rendre à terre.

Jamais prière ne fut plus ardente; le ciel parut l'exaucer; le vent se calma un peu; l'agitation furieuse de la mer diminua, et nous offrit un spectacle terrible, à la vérité, mais beaucoup moins que les jours précédents. Un de nos matelots, excellent nageur, après avoir examiné quelque temps le chemin qu'il y avait à faire pour atteindre la terre, se détermina à risquer le passage. « J'irai, nous dit-il, rejoindre mes compagnons; nous essaierons de calfater et de ceintrer le canot; peut-être parviendrons-nous à le mettre en état de faire quelques voyages à bord. Nous ne devons pas différer : nos forces s'affaiblissent à chaque instant; n'attendons pas qu'elles soient absolument éteintes; employons le peu de vigueur qui nous reste encore pour nous tirer de cette horrible situation. »

Nous applaudîmes à son discours; nous l'encourageâmes du mieux qu'il nous fut possible. Nous lui donnâmes des mouchoirs et dix brasses de ligne qui pouvaient servir à calfater le canot. Il s'en chargea et se jeta dans la mer. Nous le vîmes plusieurs fois sur le point de périr : nos yeux inquiets s'attachaient à tous ses mouvements; nous le regardions comme notre unique ressource, notre unique sauveur; nous partagions les risques qu'il courait, nous l'encouragions du geste et de la voix, nous travaillions pour ainsi dire avec lui, nous souffrions avec lui; notre imagination, nos désirs ardents nous mettaient à sa place; enfin, après avoir passé cent fois, alternativement, de la crainte à l'espérance, nous le vîmes gagner le rivage avec des efforts infinis. Nous tombâmes à genoux pour en remercier le ciel; un rayon de joie se répandit dans nos âmes, et les fortifia.

Il était alors sept heures du matin : nous attendîmes avec impatience le moment où l'on viendrait nous chercher; nous restions continuellement tournés vers la terre. Nos yeux avides regardaient nos quatre matelots occupés autour du canot; ils ne perdaient aucun de leurs mouvements, autant que l'éloignement le leur permettait. Nous hâtions leur travail par nos vœux : il avançait cependant avec lenteur, et nous frémissions quelquefois qu'il ne fût inutile. Il fut fini à trois heures après midi. Nous le vîmes lancer à l'eau; il s'approcha de notre bâtiment. Comment peindre la joie de l'équipage à cette vue. Elle éclatait par des cris, par des larmes déli-

cieuses ; chacun embrassait son compagnon, et se félicitait de cette faveur du ciel.

Cet attendrissement, cette sensibilité mutuelle ne durèrent pas ; tout changea lorsqu'il fut question de s'embarquer : le canot était petit, il ne pouvait contenir qu'une partie de notre monde, tous ne pouvaient y entrer sans le surcharger : chacun le sentait ; mais aucun ne voulait rester pour un second voyage. La crainte de quelque accident qui pût l'empêcher de revenir, celle de rester encore exposé sur le brigantin, portaient tous les matelots à demander à passer les premiers. Ceux qui avaient amené le canot me conjurèrent d'en profiter sur-le-champ, en me disant qu'ils n'espéraient pas qu'il fût en état de venir deux fois. Ces mots entendus de tout le monde excitèrent de nouveaux gémissements, et rendirent les sollicitations plus pressantes. Je pris aussitôt mon parti ; j'élevai la voix, et j'imposai silence à tous. « Vos clameurs, vos inquiétudes, leur dis-je, sont inutiles, et ne servent qu'à retarder notre délivrance. Vous périssez tous si vous persistez à vouloir être transportés tous à la fois : écoutez la raison, soumettez-vous à ce qu'elle dicte, et espérez. Nous courons tous les mêmes risques ; les préférences seraient odieuses dans une occasion telle que celle-ci. Le malheur nous rend tous égaux ; que le sort choisisse ceux qui doivent partir les premiers, soumettez-vous à sa décision. Pour montrer à ceux de vous qu'il ne favorisera pas, que ce n'est point une raison de perdre l'espérance, je resterai avec eux, et je ne quitterai le brigantin que le dernier. »

Cette résolution les étonna et les mit d'accord. Un matelot avait, par hasard, des cartes dans sa poche, ce fut avec ce jeu que nous fîmes parler le sort. De onze que nous étions encore, quatre s'embarquèrent avec les quatre matelots qui avaient amené le canot : ils arrivèrent heureusement à terre, et l'on revint chercher les autres. Pendant ce temps, j'avais remarqué que la violence de la mer avait détaché la partie supérieure de notre chaloupe : à l'aide de M. Desclau et de mon nègre, je parvins à l'en séparer tout à fait. Ce débris me parut propre à suppléer au canot pour me conduire à terre. M. Desclau, à qui j'en parlai, en jugea comme moi ; nous lui confiâmes notre existence et celle de mon nègre. Lorsque tout le monde fut embarqué, nous suivîmes le canot, et nous abordâmes presqu'en même temps.

Avec quelle joie ne nous vîmes-nous pas sur la terre! quelles grâces ne rendîmes-nous pas au ciel! Des huîtres que nous trouvâmes sur le bord d'une rivière dont l'embouchure n'était pas éloignée, nous fournirent un repas délicieux. La privation de nourriture que nous avions soufferte depuis le 16, donna à celle-ci l'assaisonnement le plus agréable. Nous passâmes une nuit paisible dans un sommeil profond qui répara nos forces, et qui ne fut point troublé par les inquiétudes de l'avenir. Le lendemain, nous nous éveillâmes avec la même satisfaction; mais elle ne fut pas de longue durée.

Notre capitaine en second était tombé malade quelques jours après notre départ. La fatigue du voyage, le mouvement du vaisseau, les alarmes perpétuelles dans lesquelles nous étions, avaient aggravé son mal. A peine avait-il eu la force de quitter son lit lorsque nous avions échoué, et je suis encore étonné qu'il ait eu celle de gagner le côté du navire lorsque les flots l'avaient couché. Le temps que nous passâmes dans cette situation acheva de l'épuiser. Lorsqu'il fut question d'entrer dans le canot, il fut le premier désigné par le sort, et il y descendit sans secours. La nature semblait s'être ranimée en lui, mais c'était un effort dangereux que la crainte lui avait fait faire, et qui, rassemblant toutes ses forces pour un moment, les épuisa. Il fut le seul de l'équipage qui passa une mauvaise nuit à terre. Il eut la constance de souffrir sans se plaindre; il ne voulut pas nous réveiller. Lorsque le jour nous eut arrachés des bras du sommeil, j'allai le voir; je le trouvai dans la plus grande faiblesse, j'appelai pour le secourir : tout le monde se rassembla, mais que pouvions-nous? « Ma dernière heure est venue, nous dit-il, je remercie le ciel de m'avoir conservé jusqu'au moment où je vous vois tous sauvés. Cette inquiétude ne me suit point au tombeau. O mes compagnons, puissiez-vous profiter des faveurs que le ciel vous accorde! Vous n'êtes peut-être pas encore à la fin de vos peines; j'aime à me persuader que vous avez passé les plus graves : je n'en partagerai plus avec vous! Priez pour moi... Je meurs. » Il perdit connaissance à ces mots, et un instant après il rendit le dernier soupir. Sa perte nous arracha des larmes, et suspendit notre joie. Elle nous fit faire des réflexions : nous étions dans un lieu désert; la terre ferme n'était pas éloignée; mais comment nous y transporter! Nous nous empressâmes de rendre les derniers

devoirs à notre second capitaine. Nous l'ensevelîmes dans ses habits, et nous creusâmes sa fosse dans le sable. Après avoir terminé cette pieuse et lugubre cérémonie, nous nous promenâmes sur le bord de la mer : nous y trouvâmes nos malles, plusieurs barriques de taffia, quantité de ballots de marchandises, des avirons et des gaffes que la mer y avait jetés et qui devaient y être arrivés avant nous. Ces objets, à la réserve du taffia, étaient alors d'une bien faible valeur à nos yeux ; nous aurions préféré un peu de biscuit, des armes à feu pour nous défendre, pour nous procurer du gibier, et surtout du feu, dont nous manquions, et qui aurait séché nos habits et nos membres transis par le froid et l'humidité. Ce dernier besoin était celui qui se faisait sentir avec le plus de violence : nous essayâmes en vain la méthode des sauvages, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre ; mais notre maladresse ne nous permit pas d'en venir à bout.

Nous renoncions enfin à l'espoir de faire du feu, lorsque je remarquai que la mer s'était presqu'entièrement calmée. Je résolus de faire un voyage à bord, à l'aide du canot. Si par hasard il venait à me manquer, le trajet n'était pas long, je savais nager, et les flots considérablement abaissés ne m'exposaient pas à un grand danger. Je tâchai d'engager un ou deux matelots, très bons nageurs, à m'accompagner. Ils frémirent à ma seule proposition. Ils se souvenaient de ce qu'ils avaient souffert sur le côté du brigantin ; ils tremblaient de s'y revoir encore, sans espérance de revenir, si la mer recommençait à s'agiter. Je ne jugeai pas à propos d'insister, je n'aurais rien gagné peut-être ; et s'ils s'étaient déterminés à me suivre, toujours en proie à leurs craintes, tremblants à la moindre vague qu'ils auraient vu s'élever, ils ne m'auraient été d'aucun secours, et n'auraient fait que me nuire et que m'embarrasser dans mon entreprise. L'idée seule de notre navire effrayait tout le monde : on essaya de me détourner de mon projet ; je plaignis cette terreur panique, et je courus m'embarquer avec précipitation, sans vouloir rien entendre.

J'arrivai heureusement au brigantin. La mer, en s'abaissant, avait laissé une partie de l'entrée libre. J'y amarrai mon canot, et je passai dedans, non sans peine ; il y avait beaucoup d'eau : j'en eus quelquefois jusqu'à la poitrine. Je ne trouvai pas facilement ce que je cherchais, tout avait été bouleversé. Par un hasard dont je me

Digitized by Google

félicitai, je rencontrai sous ma main un petit baril qui contenait environ vingt-cinq livres de poudre à tirer. Il était placé dans un endroit où l'eau n'était pas montée. Le baril, d'ailleurs, en aurait été difficilement pénétré ; c'était une outre, autrefois employée à mettre de l'eau-de-vie, qui était bien conditionnée, et dans laquelle M. Lacouture avait mis sa poudre. Je pris avec cela six fusils, plusieurs mouchoirs de Pariaca, des couvertures de laine, et un sac qui pouvait contenir trente-cinq à quarante livres de biscuit; je trouvai encore deux haches.

Je revins dans l'île avec ma petite cargaison ; elle y fut reçue joyeusement. Je fis ramasser un gros tas de bois sec, dont on trouvait une grande quantité sur la côte, et j'allumai aussitôt du feu. Ce fut une douceur incroyable pour toute notre petite troupe. Nous nous occupâmes à sécher nos habits, les couvertures que j'avais apportées, et quelques-unes des hardes que nous avions trouvées dans nos malles. J'ordonnai ensuite à quelques matelots de prendre de l'eau de la rivière pour passer notre biscuit que la mer avait presque entièrement gâté. Cette eau était plus salée que douce; mais elle n'était point amère : nous la corrigions avec du taffia, et nous nous en contentions, parce que nous n'imaginions pas que cette île en fournît d'autre.

Pendant que quelques-uns s'occupaient à passer notre biscuit, et à l'étendre ensuite pour le faire sécher, d'autres nettoyaient les six fusils, et les mettaient en état de servir; ils furent bientôt prêts. J'avais dans ma malle quelques livres de plomb en grains : j'en donnai avec de la poudre à nos plus adroits chasseurs; ils chassèrent, et nous apportèrent, au bout d'une heure, cinq ou six pièces de gibier, car il est très abondant sur cette côte. Nous le fîmes cuire et il nous fournit un excellent souper, le soir même. Nous passâmes ensuite la nuit auprès de notre feu, enveloppés dans nos couvertures, qui étaient sèches; nous étions chaudement, et les autres commodités nous eussent paru peu de chose en comparaison de celle-là.

Le lendemain, 20 février, nous réfléchîmes sur ce que nous avions à faire; le passage du mal-être à un état meilleur, nos occupations de la veille ne nous avaient pas permis de songer à l'avenir. Nous étions dans un lieu désert; il n'y avait aucun chemin frayé pour nous conduire à quelque endroit habité. Il fallait traverser des

rivières extrêmement larges, des bois épais et inaccessibles dans lesquels on risque de s'égarer à chaque pas. Les bêtes féroces étaient à craindre ; la rencontre des sauvages n'était pas moins dangereuse. Nous ignorions s'il n'y en avait pas actuellement dans notre île. Nous savions que ceux qui habitent la côte des Apalaches abandonnent leurs villages pendant l'hiver, se rendent dans les îles voisines, où ils chassent jusqu'au mois d'avril, qu'ils retournent sur la terre ferme, avec les dépouilles des animaux qu'ils ont tués, et vont les troquer avec les Européens contre les armes, la poudre et l'eau-de-vie dont ils ont besoin. Il se pouvait faire que nous fussions surpris par un parti considérable de ces sauvages, au moment où nous nous y attendrions le moins, et qu'ils nous arrachassent la vie pour s'approprier les misérables effets qui nous restaient encore. Nous craignîmes aussi que les barriques de taffia qui étaient sur la côte ne tombassent entre leurs mains. Ces barbares qui aiment cette liqueur, auraient pu s'enivrer, nous rencontrer dans cet état où il est impossible de leur faire entendre raison, et nous massacrer sans pitié. Nous ne balançâmes pas à prévenir ce péril, en défonçant toutes ces barriques. Nous n'en conservâmes que trois. Nous les cachâmes dans un bois ; et pour plus grande sûreté, nous les enterrâmes dans le sable.

Nous demeurâmes, ce jour entier et le jour suivant, dans les inquiétudes que ne pouvaient manquer de nous inspirer ces réflexions. Nous tremblions, à chaque instant, d'être attaqués par les sauvages : nous n'osions plus nous écarter les uns des autres ; le jour et la nuit nous veillions alternativement, dans la crainte d'être surpris. Quelques-uns qui se défiaient de la vigilance de celui qui faisait sentinelle, interrompaient leur repos pour veiller en même temps.

Le 22 février au matin, presque toute la troupe, fatiguée de la veille de la nuit, s'était enfin laissé surprendre au sommeil. Tout à coup deux matelots, que la crainte tenait encore les yeux ouverts, s'écrient d'un ton lamentable : *Alerte! voici les sauvages, nous sommes perdus!* Tous se lèvent à ce mot, et sans songer à prendre d'autres informations, se préparent à fuir. Je réussis à les arrêter. Je les forçai à regarder ces sauvages qu'on nous annonçait ; ils étaient au nombre de cinq, deux hommes et trois femmes, tous armés d'un fusil et d'un casse-tête.

« Que craignez-vous? leur dis-je. Cette troupe est-elle si redou-

table? N'est-elle pas inférieure à la nôtre? Nous sommes en état de leur faire la loi, s'ils ne viennent pas avec des intentions pacifiques; attendons-les, ils peuvent nous servir et nous aider à sortir de ce lieu. »

Mes compagnons rougirent de leur terreur; ils s'assirent tranquillement auprès de leur feu. Les sauvages arrivèrent. Nous les reçûmes avec de grandes démonstrations d'amitié. Ils y répondirent de même. Nous leur fîmes présent de quelques-unes de nos hardes, et de quelques tasses de taffia qu'ils burent avec plaisir. Celui qui était à leur tête parlait un peu l'espagnol; un de nos matelots, qui entendait cette langue, lia conversation avec lui, et nous servit d'interprète.

Nous apprîmes du sauvage qu'il s'appelait Antonio, et qu'il était de Saint-Marc des Apalaches. Il était venu hiverner dans une île éloignée de trois lieues de celle où nous étions. Quelques débris de notre naufrage, que la mer avait entraînés sur la côte où il s'était établi, l'avaient engagé à venir dans l'île aux Chiens. Il avait avec lui sa famille, composée de sa mère, de sa femme, de sa sœur, de son neveu. Nous lui demandâmes s'il voulait nous conduire à Saint-Marc des Apalaches, en l'assurant qu'il serait content de nous. Il se retira à l'écart à cette proposition : il parla près d'une heure avec sa famille; nous remarquâmes que, durant ce temps, il porta souvent les yeux sur nos armes, sur nos malles, sur nos couvertures et nos autres effets. Nous ne savions que penser de cette conférence : nous conçûmes quelques soupçons contre lui; mais l'air ouvert avec lequel il nous revint trouver, et l'offre qu'il nous fit de venir nous prendre incessamment, les dissipa. Il nous dit que nous n'étions qu'à dix lieues de Saint-Marc des Apalaches, et il nous trompait, car il y en avait vingt-six; mais nous l'ignorions : peut-être que si nous eussions été instruits de la vérité, ce petit défaut de bonne foi nous aurait fait tenir sur nos gardes.

Antonio repartit avec nos présents. Trois de nos matelots ne firent point difficulté de s'en aller avec lui. Il promit de revenir, le lendemain, avec sa pirogue. Il tint effectivement parole : nous le vîmes le 23; il nous apporta une outarde et la moitié d'un chevreuil. Comme il était arrivé tard, nous ne nous embarquâmes point ce jour-là. Le 24, nous chargeâmes une partie de nos effets, et nous partîmes au nombre de six, parce que sa pirogue n'en pouvait con-

tenir davantage. Ceux qui restèrent derrière nous exigèrent que je m'en allasse le premier, bien assurés, disaient-ils, que je ne les oublierais pas, et que si le sauvage refusait de les venir prendre, je saurais l'y forcer.

Antonio nous débarqua dans l'autre île, où nous trouvâmes nos trois compagnons, qui, l'avant-veille, avaient pris les devants. Je n'eus rien de plus pressé, à mon arrivée, que de répondre à la confiance qu'avaient en moi les cinq matelots que nous avions laissés dans l'île aux Chiens. Je conjurai notre hôte de les amener avec le reste de nos effets : mais je ne pus le déterminer à entreprendre tout de suite ce voyage ; il voulait, disait-il, nous conduire auparavant en terre ferme. Je n'y consentis point ; son opiniâtreté me devint suspecte, et je le forçai de céder à la mienne. Après deux jours entiers de sollicitations, j'obtins qu'il se mit en route, et le 28 février, nous nous trouvâmes tous réunis : ce fut une consolation pour nous ; dès que nous n'étions pas ensemble, il semblait qu'il nous manquait quelque chose ; nous nous regardions comme des frères, nous nous prêtions mutuellement des secours et de l'appui. La distinction des états avait disparu ; le capitaine et le matelot étaient amis et égaux. Rien de plus tendre que les liaisons formées par le malheur : nous étions quatorze, nous ne formions tous qu'une famille.

Dès que tout notre monde fut rassemblé, se sommai le sauvage de tenir sa promesse, et de nous conduire en terre ferme : mais l'ardeur qu'il avait d'abord montrée s'était beaucoup ralentie ; il nous fuyait pour éviter nos sollicitations. Tout le jour il allait chasser avec sa famille, et le soir il ne paraissait point dans sa cabane, qu'il nous avait abandonnée, et que nous habitions. Nous ne savions que penser de sa conduite. Que voulait-il faire de nous ? Épiait-il le moment de s'emparer de nos effets et de nous quitter ? Ce soupçon nous excita à la vigilance, et nous la fîmes si exacte, qu'il lui fut impossible de nous voler. Quelques-uns de nos compagnons, las de ses délais, proposèrent un parti violent, mais qui nous aurait épargné peut-être bien des malheurs : c'était de tuer les cinq sauvages, et de nous emparer de leur pirogue, pour tenter d'arriver aux Apalaches. Je les détournai de ce dessein, dont les conséquences me parurent très dangereuses. Il était à craindre que les sauvages de leur nation ne fussent instruits de leur mort, et ne voulussent la

venger. Aucun de nous ne connaissait ces îles et ces mers; comment aurions-nous trouvé la terre ferme? Le hasard seul pouvait nous y conduire. Mais est-il prudent de s'embarquer sans autre espérance que celle qui est fondée sur le hasard?

Nous demeurâmes cinq jours dans cette île, vivant de notre pêche et de notre chasse, économisant notre biscuit dans la crainte de le voir manquer, et nous bornant à une once par jour. Enfin, à force de chercher Antonio, nous le rencontrâmes, nous parvînmes à le gagner par nos prières et par quelques présents; il consentit à nous mener. Notre troupe se divisa encore, et le 5 mars nous chargeâmes dans la pirogue la meilleure partie de nos effets : nous nous y embarquâmes au nombre de six, savoir: M. Lacouture, sa femme, son fils âgé de quinze ans, et qui, par un prodige inconcevable, avait résisté, ainsi que sa mère, à toutes nos traverses; M. Desclau et moi. J'emmenai aussi mon nègre qui faisait le sixième. Antonio et sa femme vinrent avec nous, les trois autres sauvages restèrent avec nos huit matelots, dont nous ne nous séparâmes pas sans verser bien des larmes. Nous éprouvâmes, les uns et les autres, un serrement de cœur, un saisissement qui semblait nous annoncer que nous nous faisions nos derniers adieux, et que nous ne nous verrions plus.

Ce voyage si ardemment désiré, obtenu avec tant de peine, devait nous être plus funeste que celui où nous avions fait naufrage. Nous avions déjà essuyé bien des infortunes, de nouvelles nous attandaient. C'est ici que j'ai eu le plus besoin de ma fermeté, et qu'elle m'a abandonné plusieurs fois. On trouvera, dans ce que je vais raconter, des malheurs extraordinaires, et des événements horribles dont le souvenir seul me fait frémir encore.

Antonio nous avait assuré que notre voyage ne durerait pas plus de deux jours; nous avions fait nos provisions en conséquence. La crainte des événements nous avait cependant fait prendre des vivres pour quatre jours : ils consistaient en six à sept livres de biscuit, et plusieurs quartiers d'ours et de chevreuil boucannés. Cette précaution était raisonnable, mais elle ne fut pas suffisante; notre route devait être plus longue, et nous nous en aperçûmes dès le premier jour. Antonio s'arrêta après trois lieues de marche, et nous descendit dans une île, où il nous força de demeurer jusqu'au lendemain, que nous ne fîmes pas un chemin plus considérable. Je

remarquai qu'au lieu de nous passer du côté de la grande terre, il s'amusait à nous promener d'îles en îles. Cela me donna des inquiétudes, et augmenta la défiance que sa conduite m'inspirait. Six jours s'écoulèrent dans ces petites traversées; nos provisions étaient épuisées : nous n'avions plus d'autre nourriture que les huîtres que nous rencontrions sur le rivage, et quelque peu de gibier que le sauvage nous donnait quelquefois.

Les jours suivants ne changèrent rien à la manière dont Antonio nous faisait voyager. Nous partions à huit ou dix heures du matin, et il nous contraignait de nous arrêter à midi jusqu'au lendemain. Souvent nous faisions nos haltes dans des lieux désagréables où nous ne trouvions rien à manger, et où l'eau nous manquait aussi.

Il y avait sept jours que nous étions en route; la terre ferme, cet objet de tous nos désirs, le but de notre voyage, ne paraissait point. Nous étions accablés de fatigue, épuisés par la mauvaise nourriture que nous prenions en très petite quantité; nous étions déjà sans forces, et presque incapables de pouvoir manier les pagaies. Cet état cruel fit sur moi une impression terrible; l'excès du malheur échauffa mon sang, aigrit mon caractère : je ne vis bientôt plus dans Antonio qu'un scélérat adroit qui voulait abuser de notre infortune, et nous faire périr insensiblement. Ces réflexions m'agitaient au milieu de la nuit, et me tenaient éveillé auprès d'un grand feu que nous avions allumé, et autour duquel dormaient mes compagnons. J'appelai M. Desclau et M. Lacouture; je leur fis part des idées sinistres qui m'occupaient; je leur fis sentir ce que nous pouvions attendre de ce perfide sauvage : ce qu'il avait fait déjà justifiait ma défiance. Je leur dis nettement qu'il en voulait à nos jours, et que c'était fait de nous si nous ne le prévenions pas. Je ne conçois pas comment je pus insister avec tant de chaleur sur la nécessité de tuer Antonio; c'était moi qui, dans l'île, avais empêché nos matelots de s'en défaire.

M. Desclau et M. Lacouture me rappelèrent les mêmes raisonnements dont je m'étais servi pour détourner ces hommes d'un aussi horrible dessein. Ils ne me persuadèrent pas : mais je cédai à leurs représentations; je passai le reste de la nuit avec eux sans rien entreprendre.

Le lendemain, 12 mars, nous fîmes encore deux lieues, et nous

descendîmes à l'ordinaire dans une île, abattus par la misère, pressés du besoin de dormir. Nous prîmes chacun une couverture dans laquelle nous nous enveloppâmes, suivant notre usage, et nous nous couchâmes autour d'un grand feu. Le sommeil nous gagna, et nous nous y livrâmes avec joie, parce que pendant ce temps nous perdions de vue notre infortune. Mais le mien ne fut pas long; mes inquiétudes me reprirent avec plus de force : les idées les plus funestes se présentaient à mon imagination. Bientôt à demi assoupi, je crus me voir sur le bord de la mer, où j'aperçus le sauvage et sa femme gagnant le large dans leur pirogue. Mon esprit était si fortement frappé de cette idée, qu'il me sembla la voir se réaliser. Il m'échappa un cri perçant qui réveilla mes compagnons; ils me tirèrent, en m'interrogeant, de l'espèce d'extase où j'étais plongé. Je leur dis ce qui m'occupait; ils se moquèrent de mes terreurs. Je finis par rire, comme les autres, de ce qui venait de se passer. Ils ne tardèrent pas à se rendormir : moi-même je me laissai aller à un sommeil profond, et ce ne fut qu'à minuit que je réveillai en sursaut, avec la même idée dont je m'étais moqué quelques heures auparavant.

« Mes inquiétudes furent alors plus vives; je ne pus résister au désir d'aller voir ce qui se passait sur le bord de la mer. Je me lève seul, sans rien dire, sans réveiller personne. Je marche d'un pas chancelant sur le rivage. Le ciel était serein : la lune répandait une clarté vive que rien n'interceptait; elle aide mes yeux, je les dirige vers l'endroit où devait être la pirogue..... Je ne l'aperçois plus; je cherche, je regarde de tous les côtés..... Elle avait disparu. J'appelle le sauvage : personne ne répond. Mes compagnons, éveillés par mes cris, accourent sur le bord de la mer; je n'ai pas besoin de les informer de ce qui se passe, ils poussent des plaintes douloureuses, ils gémissent d'avoir retenu mon bras, lorsque j'allais, la veille, prévenir les desseins du perfide.

« Nous voilà donc, une seconde fois, seuls dans une île déserte, sans secours, sans aliments, sans armes, sans moyens pour nous en procurer. Nous n'avions que les vêtements qui étaient sur notre corps, et nos couvertures. Nos fusils, nos effets étaient dans la pirogue; nos épées même, que nous emportions ordinairement avec nous, y étaient restées ce jour-là. Toutes nos armes offensives et défensives consistaient dans un mauvais couteau qui se trouva par

hasard dans ma poche, et j'étais le seul de la troupe qui en eût un. L'île ne produisait aucune racine, aucun fruit que nous pussions manger ; la mer n'y entretenait aucun coquillage de plage. Quelle situation affreuse! Quelle espérance nous restait-il? et comment se soutenir par le courage, avec tant de raison de le perdre?

« Dès que le jour commença à paraître, nous ramassâmes nos couvertures, qui étaient l'unique bien qui nous restât, et nous nous rendîmes sur le rivage, dans l'espérance incertaine d'y trouver quelques huîtres pour soulager notre faim. Nos recherches furent inutiles ; nous marchâmes pendant près de deux heures, sans apercevoir le moindre aliment, ni même une goutte d'eau potable.

« Nous arrivâmes enfin au bout de cette île stérile ; de là, nous en découvrîmes une autre, qui n'était séparée de celle où nous étions, que par un trajet d'eau d'un demi-quart de lieue. Nous y avions passé un jour et une nuit avec le sauvage. Je me rappelai que nous avions trouvé d'excellents coquillages et de la bonne eau. Combien nous regrettâmes de n'avoir pas été plus tôt abandonnés sur celle-là. Nous y aurions du moins vécu. Cette réflexion ajoutait à notre douleur. Nous nous assîmes sur le sable, en contemplant d'un œil avide cette île désirée, et en gémissant de la stérilité de la nôtre.

« Après nous être reposés quelque temps, nous sentant pressés par la faim, nous délibérâmes s'il fallait hasarder de traverser le bras de mer qui séparait les deux îles : nous devions nous attendre à mourir, si nous ne le tentions pas. Personne n'hésita ; mais lorsque nous allions l'entreprendre, nous fûmes arrêtés par une réflexion qui ne s'était pas encore présentée. Nous avions avec nous madame Lacouture et son fils : comment pourraient-ils nous suivre? Ce passage n'était pas dangereux pour des hommes accoutumés à l'eau ; mais comment une femme et un enfant l'entreprendraient-ils sans danger? Nous voyions déjà M. Lacouture inquiet, mesurant des yeux le canal, et songeant au moyen de conduire sûrement deux personnes qui lui étaient si chères. L'humanité ne nous permettait pas de les laisser derrière nous. Nous offrîmes de nous relayer successivement pour leur donner la main à tous les deux, tandis que mon nègre, qui était le plus petit de la troupe, marcherait devant, sonderait le terrain, et nous avertirait des endroits où il ne serait pas uni.

« Je pris la main de madame Lacouture ; M. Desclau prit celle du

jeune homme : le mari fit deux paquets de nos couvertures et d'une partie de nos habits que nous quittâmes, en chargea un sur la tête de mon nègre, garda l'autre, et nous nous mîmes en route. Heureusement le fond était assez solide et assez égal ; l'eau, dans sa plus grande profondeur, ne nous allait que jusqu'à l'estomac. Nous marchâmes avec lenteur, et nous arrivâmes à l'autre bord. Madame Lacouture, pendant cette traversée pénible, montra un courage et une vigueur qui me surprirent.

« Parvenus enfin à cette île où nous espérions trouver des aliments, nous éprouvâmes une autre incommodité qui pensa nous être funeste. Nous avions passé une heure et demie dans l'eau : le froid nous saisit aussitôt que nous en fûmes sortis ; il nous était cependant impossible de faire du feu pour nous sécher et pour nous réchauffer, car nous n'avions aucun instrument pour cela.

« Nous sentîmes vivement la privation du feu ; c'est en nous donnant du mouvement, en nous agitant sans cesse, que nous parvînmes à nous réchauffer. Nous marchâmes pour cet effet pendant quelques heures, en cherchant des huîtres que nous dévorions à mesure que nous les rencontrions. Dès que nous fûmes rassasiés, nous en fîmes une petite provision, que nous portâmes auprès d'une source d'eau douce, où nous nous établîmes. Nous nous y reposâmes. Le soleil, qui était fort chaud, nous permit de rester quelque temps assis, sans souffrir du froid ; il sécha nos habits mouillés, sans quoi l'humidité nous aurait prodigieusement incommodés pendant la nuit. Cela n'empêcha pas que nous ne la passassions d'une manière très désagréable ; le froid nous réveilla plusieurs fois, et nous n'eûmes pas d'autre parti à prendre pour l'éloigner que celui de nous lever et de nous promener [1].

« Le lendemain, il fit un vent de sud et de sud-est, qui contribua à nous échauffer. Nous allâmes chercher des coquillages vers le bord de la mer ; mais la marée était haute, et nous n'en trouvâmes point. Nous fûmes forcés de nous en tenir à ceux que nous avions amassés la veille : nous eûmes occasion de remarquer que lorsque le vent soufflait du sud, la mer ne se retirait point, et qu'il fallait se précautionner d'avance pour des provisions, et les faire pour plu-

[1] Le lieu de ce naufrage se trouve par les trente degrés de latitude nord ; il n'est donc pas étonnant que les nuits soient déjà assez froides.

sieurs jours lorsque les circonstances favorables le permettaient. Nous n'acquîmes cette connaissance qu'à nos dépens : étant restés quelquefois sans vivres, nous fûmes obligés de chercher parmi les herbes et les racines celles que nous croyions pouvoir suppléer aux coquillages : nous ne pûmes faire usage que d'une plante qui est une espèce d'oseille sauvage.

« Je ne m'arrêterai pas sur ce que nous fîmes pendant les dix premiers jours qui s'écoulèrent depuis celui où Antonio nous avait abandonnés. Nous eûmes beaucoup à souffrir du froid pendant la fraîcheur des nuits, et quelquefois de la faim. Nous passions les journées entières à chercher de quoi fournir à notre subsistance, à pleurer sur nos infortunes, et à demander au ciel de daigner y mettre un terme. Notre état était toujours le même, et nos peines, nos plaintes, nos inquiétudes ne présenteraient que des détails monotones, sur lesquels il est inutile que je m'appesantisse.

« Le 22 mars, ou environ, car je ne puis répondre de l'exactitude des dates qui vont suivre, pendant que nous continuions nos gémissements ordinaires, et que nous rêvions aux moyens de quitter ce triste séjour, nous nous rappelâmes que dans une île voisine, où notre sauvage nous avait menés, il y avait une vieille pirogue qu'on avait abandonnée sur la côte. Nous imaginâmes qu'il ne serait peut-être pas impossible de la raccommoder, et de nous en servir pour traverser le bras de mer qui nous séparait de la terre ferme. Cette idée nous séduisit ; l'espoir qu'elle nous inspira pouvait-être chimérique, mais nous nous y livrâmes avec autant d'ardeur que si nous eussions été certains de sa réalité. Les malheureux ne sont pas difficiles en espérances ; ils ne voient dans tous les projets qu'ils font que le terme de leurs maux : c'est à ce point que se terminent toutes leurs combinaisons. Les circonstances qui peuvent les empêcher d'y arriver, les obstacles inévitables qu'ils trouveront souvent devant eux, ne se présentent que faiblement à leur imagination ; leur esprit les rejette avec effroi, et refuse de les examiner, de peur qu'ils ne lui fassent perdre l'idée flatteuse qui les console.

« Nous raisonnâmes donc, M. Desclau, M. Lacouture et moi, sur les moyens de nous rendre auprès de cette vieille pirogue. Nous nous orientâmes du mieux que nous pûmes : nous évaluâmes le chemin que nous aurions à faire pour arriver à cette île : nous conjecturâmes que nous n'en étions qu'à quatre ou cinq lieues, et effective-

ment nous ne nous trompions pas. Nous ne nous dissimulâmes point les difficultés que nous rencontrerions dans ce voyage : nous nous attendîmes à trouver des rivières et un bras de mer à traverser ; mais cela ne nous rebuta point. Nous résolûmes de tenter l'entreprise, sûrs de l'exécuter, pourvu qu'elle fût possible. Dès le même jour, nous nous mîmes en marche. Nous ne voulûmes point conduire avec nous madame Lacouture et son fils : l'un et l'autre n'auraient fait que nous retarder. Ils ne pouvaient supporter comme nous la peine et la fatigue. Nous aurions été obligés peut-être de les laisser derrière nous sur le bord de quelque rivière où nous n'aurions pas trouvé de gué, et qu'il aurait fallu absolument passer à la nage. Madame Lacouture sentit ces raisons ; elle consentit à nous attendre avec son fils ; je leur laissai mon nègre pour les servir, et nous partîmes après leur avoir promis de revenir incessamment avec la pirogue, si nous la raccommodions, et sans elle si elle ne pouvait nous être utile, ou si nous ne pouvions la trouver. »

Le projet que nous avions formé était notre unique espoir et notre seule ressource ; nous nous en entretînmes pendant notre route ; nous en parlions comme d'une chose dont l'exécution était sûre ; cela ranimait notre courage, nous donnait une nouvelle vigueur, et nous faisait trouver le chemin moins long. Dans tous les états de la vie, dans toutes les circonstances, les hommes se bercent de chimères : on en voit quitter les plaisirs réels dont ils jouissent, pour en imaginer de nouveaux et s'amuser de l'illusion : c'est pour les infortunés que celle-ci est réellement un bonheur ; tant qu'elle les occupe, le sentiment de leurs peines les affecte moins vivement, ils les oublient pour ainsi dire.

Nous arrivâmes enfin, après trois heures et demie de marche, à l'extrémité de notre île. Nous n'avions point rencontré de rivière assez large pour nous arrêter longtemps ; celle que nous vîmes n'auraient passé que pour de faibles ruisseaux en Europe ; il ne nous fut pas difficile de les traverser. Nous trouvâmes au bout de l'île une espèce de canal d'un quart de lieue, qui nous séparait de celles où nous dirigions nos pas : cette étendue d'eau à traverser nous causa quelque effroi ; nous la mesurions des yeux avec une certaine inquiétude ; le désir de nous procurer un moyen de transport, l'ardeur avec laquelle nous nous occupions à sortir de notre position, soutinrent notre résolution. Nous nous assîmes pendant une heure pour nous

reposer ; nous avions besoin de toutes nos forces pour réussir dans le trajet que nous allions entreprendre ; nous ignorions si le canal était partout guéable ; nous tremblions qu'il ne le fût pas, et que l'espace que nous aurions à traverser à la nage, ne fût trop considérable : cette idée nous retint encore en suspens pendant une demi-heure, enfin nous résolûmes de tout risquer. Avant d'entrer dans l'eau, nous nous jetâmes à genoux ; nous adressâmes au ciel une prière courte, mais fervente, dans laquelle nous lui demandions son appui : des infortunes aussi longues que les nôtres, les périls sans cesse renaissants auxquels nous étions exposés, nous avaient fait sentir plus que jamais le besoin d'un secours surnaturel, et la nécessité de recourir à Dieu. Après avoir rempli ce devoir, nous nous jetâmes dans l'eau, en nous confiant à la Providence ; ce fut elle qui nous soutint et qui nous empêcha de périr dans cette traversée.

Le terrain sur lequel nous marchions était très inégal ; nous ne faisions pour ainsi dire que monter et descendre : nous n'étions pas à cent pas du bord, que nous perdîmes tout à coup le gué ; nous plongeâmes malgré nous ; ce contre-temps nous étourdit, il nous fit presque prendre la résolution de revenir sur nos pas : nous trouvâmes bientôt le fond, et nous nous aperçûmes que ce qui nous avait si fort effrayés était un trou dans lequel nous étions tombés, et que nous aurions évité si nous nous étions écartés de dix ou douze pas. Nous finîmes notre route sans accident, trouvant tantôt plus d'eau, tantôt moins, et en ayant quelquefois jusqu'au menton.

Nous n'en pouvions plus lorsque nous arrivâmes à l'autre bord ; nous fûmes contraints de nous jeter par terre, et de nous y reposer en attendant que nous eussions repris assez de forces pour pouvoir aller plus loin. Le temps, heureusement pour nous, était très serein, aucun nuage ne cachait le soleil ; ses rayons, qui dardaient à plomb sur nous, nous garantirent du froid dont nous n'aurions pu nous défendre sans ce secours, et séchèrent nos habits et nos couvertures que nous avions apportées avec nous.

Dès que nous nous fûmes reposés pendant quelque temps, nous ramassâmes des coquillages que le hasard nous présenta, et qui réparèrent nos forces. Nous rencontrâmes à peu de distance une espèce de puits, dans lequel nous trouvâmes de l'eau douce qui servit à nous désaltérer. Nous marchâmes ensuite vers la côte où devait être la pirogue ; nous ne tardâmes pas à la découvrir ; personne ne

pouvait nous en disputer la possession. Nous l'examinâmes, en arrivant, d'un œil avide et curieux; elle était dans l'état le plus déplorable. Au premier aspect, il nous parut impossible de la rendre jamais capable de quelque usage. Nous ne nous en tînmes cependant pas à ce premier examen; il eût été affreux pour nous d'avoir fait un voyage aussi pénible et aussi long dans cette espérance, pour la voir ensuite trompée. Nous la retournâmes de tous les côtés, nous en sondâmes toutes les parties, et je reconnus que tous nos efforts seraient inutiles. M. Desclau et M. Lacouture n'en jugèrent pas comme moi; je me rendis à leur raisonnement : après tout, il n'y avait aucun risque à essayer de la raccommoder; ce ne serait que du temps et de la peine perdus. Nous étions accoutumés à la peine; et quant au temps, à quelle autre chose pouvions-nous l'employer? Cette occupation pouvait d'ailleurs nous distraire, nourrir un faible reste d'espérance, et tout cela était précieux dans une situation aussi fâcheuse que la nôtre.

Nous nous mîmes sur-le-champ à cet ouvrage, nous ramassâmes des gaules et une certaine herbe qui croît au haut des arbres, et qu'on appelle *barbe espagnole* : c'étaient les matériaux que nous devions employer pour radouber notre frêle bâtiment. Ce soin nous occupa le reste de la journée : nous fûmes enfin obligés de quitter ce travail de bonne heure pour chercher des aliments, et heureusement nous n'en manquâmes pas.

Le soleil venait de se coucher : un vent frais commençait à s'élever, et nous menaçait d'une nuit qui serait très froide. Chaque fois que nous nous trouvions dans ces circonstances, nous déplorions amèrement l'impuissance où nous étions de faire du feu : la découverte du moindre caillou aurait été pour nous le trésor le plus précieux; mais j'ai dit qu'on n'en voyait aucun dans ces îles. Dans ce moment je me rappelai que le sauvage qui nous avait si cruellement trahis, avait changé la pierre de son fusil le jour qu'il nous avait fait faire halte dans cette île. Ce souvenir fut un trait de lumière qui ramena un léger espoir dans mon âme. Je me lève avec une précipitation qui surprend mes deux camarades; je les quitte sans leur dire où je vais; je cours avec précipitation vers le lieu où Antonio nous avait débarqués : il n'était pas éloigné. J'y arrive, je reconnais la place où nous avions passé la nuit : on y voyait encore les restes des cendres du feu que nous y avions allumé. Je parcours lentement les endroits

voisins ; je cherche avec attention le lieu où le sauvage avait changé sa pierre et jeté la mauvaise ; il n'y a pas un coin que je n'examine avec l'attention la plus scrupuleuse, pas un brin d'herbe que je ne soulève pour savoir si elle ne me cache point cette pierre si précieuse : pendant un gros quart d'heure je fais des recherches vaines : la nuit approche ; je ne jouis plus que d'un faible crépuscule, à l'aide duquel je discerne à peine les objets. Je renonçais déjà à mon espérance, et je me disposais à rejoindre mes compagnons, plus triste et plus affligé que je ne l'étais en les quittant, lorsque je sens sous mes pieds nus, car j'avais quitté mes souliers qui ne pouvaient plus être d'aucun usage ; je sens, dis-je, un corps dur ; je m'arrête avec un secret frémissement, partagé entre la crainte et l'espérance : je me baisse, je porte une main tremblante sous mon pied que je n'avais osé déranger, de peur de perdre le corps qu'il couvrait ; je le saisis : c'était en effet la pierre à fusil que je cherchais ; je la reconnais avec une joie qu'il me serait difficile de vous exprimer, et qui vous surprendra sans doute, ainsi que ceux qui n'ont pas été dans ma situation, et qui dans cette vieille pierre ne verront qu'un misérable caillou. O mon ami ! puissiez-vous ignorer toujours ce que c'est que le besoin, le malheur qui empêche de le satisfaire, et quelle importance et quel prix ils attachent aux choses les plus viles à nos yeux.

Transporté de joie, je courus à mes compagnons : « Bonne nouvelle, m'écriai-je de fort loin, et avant même qu'ils pussent m'entendre : je l'ai trouvée, je l'ai trouvée ! » Ils accoururent à mes cris, et m'en demandèrent la cause. Je leur montrai ma pierre à fusil ; je leur dis de cueillir du bois sec ; je tirai mon couteau, le seul instrument de fer que nous possédions ; je déchirai mes manchettes qui me servirent d'amadou, et je parvins à allumer un grand feu qui nous défendit contre la fraîcheur de la nuit, et reposa en les échauffant nos membres fatigués. Que cette nuit nous parut délicieuse en comparaison de celles que nous avions passées précédemment ! Avec quelle volupté nous nous étendîmes autour de notre feu ! Que notre sommeil fut long et paisible ! Les rayons du soleil en tombant sur nous à son lever occasionnèrent seuls notre réveil.

Il est inutile de vous dire avec quel soin je serrai cette pierre véritablement précieuse ; la crainte de la perdre et d'être privé de ce secours, nous garantit des précautions que je pris ; je n'en négligeai aucune : je ne voulus jamais m'en séparer ; elle resta enveloppée

dans deux mouchoirs que j'attachai à mon cou, et encore ne pus-je m'empêcher d'interrompre plusieurs fois mon ouvrage pour y porter la main, et tâter si elle y était encore.

Nous passâmes le second jour de notre arrivée dans cette île à continuer nos travaux pour réparer la pirogue ; nous la cintrâmes avec une de nos couvertures que nous sacrifiâmes à cet objet : nous achevâmes notre ouvrage au moment où le jour finissait, et nous passâmes une seconde nuit avec l'espoir de ne pas voir notre peine inutile : le désir d'en faire l'épreuve nous éveilla de bonne heure : nous n'eûmes rien de plus pressé que de mettre notre pirogue à l'eau; tout ce que nous avions fait ne l'avait pas rendue meilleure; il était impossible de s'y exposer sans danger. M. Lacouture jugea encore qu'on la remettrait peut-être en état, en employant deux autres couvertures. Il se proposa de la conduire dans l'île où nous avions laissé sa femme et son fils. M. Desclau et moi, nous songeâmes à chercher les moyens de rejoindre celle du sauvage où étaient nos huit matelots, dans l'espérance d'y trouver Antonio, et de le forcer à nous mener aux Apalaches. Nous promîmes à M. Lacouture de ne point l'abandonner si nous réussissions, et de lui envoyer des secours prompts, ou de le rejoindre si nous ne venions pas à bout de notre dessein. Nous lui fîmes nos adieux, et nous gagnâmes l'autre extrémité de l'île ; mais nous ne fîmes encore que nous fatiguer inutilement par ce voyage : nous n'aperçûmes aucun passage qu'il fût possible et même prudent de tenter. Un canal d'une lieue nous retenait loin de l'île d'Antonio : un pareil trajet n'était pas praticable à deux hommes seuls, qui n'avaient d'autre secours que celui qu'ils pouvaient tirer de leurs bras et de leurs jambes. Nous revînmes sur nos pas ; nous ne trouvâmes plus M. Lacouture sur la côte où nous l'avions laissé; il en était déjà parti avec sa pirogue pour se rendre auprès de sa femme ; il avait côtoyé le rivage, et nous reprîmes le chemin que nous avions fait lorsque nous étions venus. Nous n'arrivâmes que sur le soir au bord du canal qui nous restait à traverser : nous attendîmes le lendemain pour entreprendre ce passage : notre lassitude ne nous aurait sans doute pas permis de l'exécuter avec succès. Les alarmes que nous avions eues la première fois, se représentèrent à notre souvenir, et nous ne jugeâmes pas à propos de nous y exposer pendant la nuit. L'infortune rend l'homme extrêmement timide : en vain dans certains moments il appelle la mort qu'il regarde comme

son asile et le terme de tous ses maux : dès qu'elle s'approche, il fait tous ses efforts pour l'éloigner.

Le lendemain nous repassâmes le canal avec autant de bonheur que la première fois, et avec moins de risque. Nous arrivâmes auprès de madame Lacouture, qui n'avait pas passé le temps de notre absence sans inquiétude sur notre sort et sur notre retour : nous trouvâmes son mari auprès d'elle ; il était arrivé la veille avec la pirogue qu'il avait amenée heureusement ; mais ce voyage, quelque court qu'il eût été, n'avait pas laissé de l'endommager beaucoup. Le travail que nous y avions fait n'avait aucune solidité ; la plupart de ses parties s'étaient disjointes, et ouvraient de tous côtés des passages à l'eau. Ce peu de succès nous découragea d'abord, et nous fit renoncer à l'idée d'y travailler encore. Nous passâmes le reste de cette journée à nous reposer. Notre retour avec ma pierre à fusil fut un bonheur pour madame Lacouture, qui depuis si longtemps avait été privée de feu. Nous en allumâmes un qui lui donna de nouvelles forces.

Les huîtres et les racines avaient fait jusqu'à ce moment notre unique nourriture, et quelquefois nous n'en avions pas une quantité suffisante. La Providence nous en fournit ce jour-là d'une autre espèce. J'avais quitté mes compagnons pour me promener sur la côte : les réflexions déchirantes qui m'occupaient, m'empêchèrent de m'apercevoir que je m'en écartais beaucoup ; elles me menèrent loin et longtemps. Un chevreuil mort que je rencontrai devant mes pas, me retira de ma rêverie : je l'examinai et le tournai de tous côtés ; il était encore assez frais : il me parut avoir été blessé, et s'être sauvé à la nage jusque dans ce lieu, où la perte de son sang, la douleur que devait lui avoir causée sa blessure, l'avaient sans doute forcé de s'arrêter, et où il était mort ensuite. Je le regardai comme un présent du ciel, et le chargeant avec peine sur mes épaules, je revins auprès de mes compagnons, que je ne retrouvai qu'après environ une heure de marche.

Tout notre monde fut surpris de mon heureuse découverte, et en remercia le ciel. Nous avions besoin d'une nourriture plus solide que celle dont nous usions tous les jours. Nous nous préparâmes à faire le meilleur repas que nous eussions fait depuis longtemps. Nous nous empressâmes tous autour de notre chevreuil, que nous eûmes bientôt écorché et dépecé. Nous en fîmes cuire à notre feu

une quantité suffisante pour nous rassasier, et nous passâmes ensuite une nuit paisible.

Le jour suivant, qui était, je crois, le 26 mars, le désir de sortir de cette île nous fit encore courir à notre pirogue, à laquelle nous revenions sans cesse avec une nouvelle ardeur, et que nous n'abandonnions jamais sans un regret mortel. Le peu de succès de notre premier travail ne nous empêcha pas d'en entreprendre un second. Nous nous flattâmes de réussir mieux, et de profiter de l'expérience que pouvaient nous donner les fautes que nous avions faites la première fois. Nous fîmes usage de la même espèce de matériaux que nous avions déjà employés : nous ne nous pressâmes point; nous fûmes trois jours entiers à cet ouvrage, auquel nous sacrifiâmes encore deux couvertures pour le cintrer. Lorsqu'il fut achevé, nous n'eûmes pas lieu d'en être plus contents. Cette malheureuse pirogue ne pouvait être un quart d'heure sur l'eau sans se remplir. Cet inconvénient nous désespérait, et nous n'y trouvions pas de remède. Cependant nous n'avions pas d'autre bâtiment pour nous tirer de l'état déplorable auquel nous étions réduits. Empressés d'en sortir, nous fermâmes les yeux sur le danger. Nous n'avions que deux lieues à faire pour arriver à la terre ferme; mais il était impossible de nous embarquer tous; c'eût été submerger la pirogue et la faire enfoncer en y entrant. Nous nous déterminâmes à partir tous trois, M. Lacouture, M. Desclau et moi. Pendant que deux de nous rameraient, le troisième devait s'occuper sans cesse à tirer l'eau qui entrerait dans le bâtiment. Nos chapeaux devaient servir à ce travail; nous pouvions par ce moyen diminuer le danger. Il n'en existait pas moins à la vérité; mais enfin il fallait s'y exposer, s'abandonner à la Providence, et attendre d'elle les secours dont nous avions besoin pour réussir dans ce trajet périlleux.

Cette résolution ayant été prise, nous en remîmes l'exécution au lendemain. Nous employâmes le reste de la journée à faire consentir madame Lacouture à attendre, avec son fils et mon nègre, que nous puissions lui envoyer un bateau plus solide, ce qui ne nous serait pas difficile si nous parvenions à la terre ferme. Ce ne fut pas sans peine que nous vînmes à bout de la consoler et de la déterminer à nous laisser partir sans elle. Je lui promis de lui laisser ma pierre à fusil et mon couteau; et j'avoue que ce ne fut pas sans quelques regrets que je consentis à céder ces deux meubles qui nous avaient

été si utiles, et dont je pourrais avoir besoin moi-même, si je faisais un second naufrage avec la pirogue, ou si j'arrivais dans un lieu désert ; mais il fallait bien qu'elle eût quelques secours.

Dès que nous eûmes apaisé ses regrets, et mis fin à ses plaintes, nous ramassâmes des provisions pour elle et pour nous ; nous en embarquâmes quelques-unes pour nous en servir pendant notre voyage. Enfin, le 26 mars, au lever du soleil, nous entrâmes dans la pirogue : elle était à flot ; nous sentions le plancher sur lequel nous étions fléchir sous nos pieds : le poids de trois corps tels que les nôtres la fit un peu enfoncer, et nous vîmes bientôt l'eau qui la gagnait. Cet aspect m'ôta toute espérance ; je ne pus me défendre d'un secret frémissement : la terreur la plus profonde s'empara de mon âme ; il me fut impossible d'y résister : je voyais déjà la mort devant moi, je ne voulus plus risquer le trajet : je sortis avec précipitation de la pirogue. « Non, mes amis, m'écriai-je, en me tournant vers M. Lacouture et M. Desclau, non, nous ne pouvons entreprendre ce voyage ; nous ne ferons pas un quart de lieue avec ce bâtiment ; il s'enfoncera avant ce temps, et nous laissera au milieu d'une mer inconnue, et loin de toute île où nous puissions nous réfugier. Restons dans celle où nous sommes ; attendons-y les secours du ciel ou la mort, mais n'en précipitons pas l'instant : il mettra fin à nos longues souffrances, et notre patience et notre résignation nous mériteront peut-être bientôt ce bienfait. »

J'avais sauté sur le rivage en disant ces mots. M. Lacouture me pressait de revenir, et se moquait de ma peur. Mes sollicitations, mes raisonnements ne purent le gagner. Il persista dans le dessein de tout risquer, et M. Desclau partit avec lui. Je restai sur le bord, d'où je les regardai avec tristesse. Je les vis avancer avec peine, tourner une petite île qui était à portée de fusil de la nôtre, et qui les déroba bientôt à nos yeux : je ne doute point qu'ils n'aient péri : je n'en ai jamais eu aucunes nouvelles, et sans doute leur naufrage ne tarda pas longtemps. Sans l'île qui était entre nous, et qui me les cachait, j'aurais vu la pirogue s'enfoncer, et mes malheureux compagnons s'ensevelir avec elle dans les flots. L'état de ce bâtiment est une preuve à laquelle il n'y a point de réplique à faire ; et quelques rapports, que j'eus occasion d'entendre et dont je parlerai dans la suite, ne servirent qu'à m'assurer de leur perte.

Je revins auprès de madame Lacouture, qui ne s'attendait plus à

me revoir : elle n'avait pas voulu être présente à notre embarquement; comme elle n'y consentait qu'avec peine, ce spectacle aurait augmenté sa douleur. Je la trouvai assise auprès du feu, le dos tourné contre le rivage, et pleurant amèrement sur sa situation. Ma présence la ranima. Vous n'êtes donc pas encore partis, me dit-elle? ah! qui vous arrête? Croyant votre départ certain, je cherchais à m'accoutumer à notre séparation : cette idée affligeante commençait à m'affecter moins, par l'espérance que vous ne m'oublieriez pas; mais je vous revois, je n'ose me livrer à la joie; les regrets vont bientôt la faire disparaître, et se renouveler avec plus d'amertume.

Je ne jugeai pas à propos de lui donner de plus vives inquiétudes en lui disant la cause de mon retour, et les craintes que je concevais pour nos deux voyageurs, dont l'un était son mari. Je lui cachai le péril auquel il était exposé; je lui dis simplement que pour surcharger moins la pirogue, j'avais préféré rester avec elle; que M. Lacouture, enchanté de ma résolution, qui rendait son voyage moins périlleux, et l'assurait qu'il laissait du moins un ami sûr auprès de sa femme et de son fils, avait continué sa route avec plus de tranquillité, et que je lui avais promis de ne rien épargner pour leur rendre tous les services qui seraient en mon pouvoir. Madame Lacouture me remercia avec la plus vive reconnaissance.

Nous n'étions enfin plus que quatre dans notre île, et j'étais obligé de songer à la conservation et à la subsistance de tous. Madame Lacouture et son fils étaient trop faibles pour m'être d'un grand secours; je n'en tirais guère que de mon nègre; mais c'était une espèce de machine organisée, qui n'avait que des bras et des jambes à employer à notre service; il manquait à chaque instant de jugement et de prévoyance, et j'étais obligé d'en avoir pour lui comme pour les autres; il ne m'était utile que dans les occasions où il fallait agir, et où ses forces m'étaient nécessaires.

Pendant quelques jours que nous passâmes encore dans cette île, les vents du sud et du sud-est soufflèrent longtemps, et nous furent très funestes en nous empêchant de trouver des provisions. Nous fûmes obligés de nous restreindre au *rumex sanguineus*[1], qui faisait une nourriture très légère, sans substance, et qui affaiblissait notre estomac sans le rassasier. Le chevreuil avait été bientôt dévoré; le

[1] Oseille sanguine de la Floride et de la Virginie.

hasard qui me l'avait procuré ne renaissait plus, et il ne fallait pas compter deux fois sur ses bienfaits. Nos peines enfin augmentaient à chaque instant.

Six jours s'étaient écoulés depuis le départ de M. Lacouture et de M. Desclau : j'avais quelquefois espéré, faiblement à la vérité, de recevoir de leurs nouvelles, et des secours de leur part ; mais je n'osai plus m'en flatter. Madame Lacouture elle-même ne comptait plus sur eux ; elle me disait qu'elle croyait ne les plus revoir, et que sans doute ils avaient péri. Je ne pouvais calmer ses craintes et ses soupçons ; je les éprouvais moi-même, et je connaissais d'ailleurs la fragilité de leur bâtiment. Le malaise que je ressentais, mes longues infortunes me donnaient de l'humeur, de l'ennui, du dégoût, et dans cet état j'étais incapable de déguiser ce que je pensais, et d'avoir des ménagements.

Las de ma situation douloureuse, reconnaissant avec amertume que je ne devais attendre que de moi les moyens de la changer, j'imaginai de faire un radeau sur lequel nous puissions nous embarquer. Je saisis vivement cette idée, et je regrettai de ne l'avoir pas eue avant le départ de mes deux compagnons ; ils m'auraient secondé dans ce travail plus utile et plus sûr que celui que nous avions fait à cette malheureuse pirogue que nous avions été chercher si loin. Je résolus du moins de ne pas différer l'exécution de ce nouveau dessein, tandis qu'il me restait encore des forces pour l'entreprendre. J'en fis part à madame Lacouture, qui l'adopta avidement, et qui, surmontant la faiblesse naturelle à son sexe, et que nos malheurs avaient encore augmentée, mit elle-même la main à l'ouvrage : nous nous en occupâmes tous les quatre. Je chargeai le jeune Lacouture de dépouiller quelques arbres de leur écorce, en lui indiquant ceux qui pouvaient nous être plus utiles. Nous nous mîmes, sa mère, mon nègre et moi, à rassembler les plus grosses pièces de bois sec que nous pûmes trouver. Il y en avait de considérables que nous avions de la peine à remuer, et que nous roulâmes tous les trois avec effort sur le rivage. Nous y en conduisîmes une douzaine : ce soin nous retint un jour entier, à cause de notre faiblesse ; à chaque instant nous étions contraints de nous reposer : après avoir pris haleine pendant quelques moments, nous recommencions à travailler avec une constance que soutenait seul le désir de sortir du lieu de notre exil.

Nous étions tous extraordinairement fatigués, lorsque la nuit nous força d'interrompre notre besogne. Nous trouvâmes heureusement auprès de notre feu une grande quantité d'huîtres, de palourdes, de lambies et d'autres coquillages que le jeune Lacouture avait pris sur le bord de la mer, et qu'il y avait transportés. Ces aliments crus étaient très grossiers et très indigestes; nous imaginâmes de les faire griller sur des charbons : c'était la première fois que cette idée nous était venue; nous l'essayâmes, et nous nous en trouvâmes bien. Ces sortes de poissons perdirent toute leur mauvaise qualité par la cuisson; ils devinrent plus légers, plus nourrissants, mais ils furent moins agréables au goût : nous ne pouvions les assaisonner; un peu de sel nous aurait suffi, mais nous n'en avions point, et nous ne savions comment en faire. Le radeau qui nous occupait absolument, ne nous permit pas d'en chercher les moyens. Nous pouvions nous passer de sel, mais nous ne pouvions songer à finir nos jours dans cette île.

Le lendemain nous reprîmes notre ouvrage de la veille : les écorces d'arbres que le jeune Lacouture avait préparées me servirent à attacher nos pièces de bois les unes aux autres. Ce lien ne me parut pas suffisant; j'occupai madame Lacouture à couper une de nos couvertures par bandes qui me servirent à faire un lien plus solide. Mon nègre, pendant ce temps, roula auprès de moi quelques autres pièces de bois moins pesantes, que je joignis à celles qui étaient déjà assemblées. Mon radeau fut fini à midi. Je pris un morceau de bois que j'assujettis de mon mieux au milieu de mon ouvrage pour servir de mât; j'y attachai une couverture entière qui devait nous tenir lieu d'une voile.

Nous défîmes ensuite une partie de nos bas, dont le fil fut employé à faire des cordages pour les haubans, les bras et les écoutes. Tous ces différents travaux nous tinrent le reste de la journée; mais enfin nous les achevâmes. Je me munis d'une dernière pièce de bois de moyenne grosseur, dont je me proposai de me servir comme d'un gouvernail. Résolus de partir le lendemain de grand matin, nous commençâmes tout de suite à faire provision d'huîtres et de racines : nous fûmes assez heureux pour en trouver une quantité prodigieuse, dont nous chargeâmes ce que nous crûmes nécessaire sur notre radeau. Il était amarré avec soin dans le sable; la marée montante devait le mettre à flot : elle commençait ordinairement à se retirer

au point du jour, et nous comptions en profiter pour partir. En attendant ce moment, nous nous reposâmes auprès de notre feu ; nous n'y goûtâmes pas longtemps le sommeil : il survint un orage affreux pendant la nuit ; la pluie, la clarté des éclairs, le bruit du tonnerre nous réveillèrent : la mer s'enfla beaucoup ; elle s'agita avec la plus grande fureur : nous tremblâmes pour le radeau qui nous avait donné tant de peine. Hélas ! nous ne pûmes point en profiter ; les vagues le détachèrent et l'entraînèrent dans la mer, après l'avoir mis en pièces. Ce temps affreux dura toute la nuit ; il ne cessa qu'au retour du soleil.

Nous étions accourus sur le rivage pour voir si notre machine n'aurait point résisté à la tempête : nous ne la vîmes plus ; elle avait disparu. Le courage nous abandonna ; nous passâmes le reste du jour à nous désoler, à nous plaindre, sans songer à rien entreprendre de nouveau. Un autre fléau vint encore nous accabler : depuis que nos malheurs avaient commencé, nous n'avions point été malades ; notre santé s'était conservée, et nous n'éprouvions point d'autres incommodités que notre faiblesse. Mon nègre, pendant que nous nous affligions, avait couru la côte pour chercher quelques coquillages : il n'en vit aucun, mais il trouva la tête et la peau d'un marsouin qu'il nous apporta. Le tout nous parut fort corrompu ; mais le besoin écarte la délicatesse, et notre estomac avide demandait cette nourriture dont la vue était si dégoûtante. Nous la mangeâmes tout entière : une heure après, nous sentîmes un malaise insupportable ; notre estomac était surchargé, et ne pouvait se débarrasser de cet horrible aliment. Nous eûmes recours à l'eau, dont heureusement nous ne manquions pas : nous en bûmes beaucoup ; elle ne nous soulagea que par degré. Nous fûmes tous incommodés d'une dyssenterie cruelle qui nous fatigua pendant cinq jours, et qui mit le fils de madame Lacouture aux portes du tombeau.

L'idée de construire un autre radeau m'était venue lorsque j'avais vu le premier emporté ; mais la lassitude me força de renoncer à l'entreprendre sur-le-champ, et je ne fus pas en état de le faire tant que dura notre maladie. Elle finit enfin ; mais elle nous laissa tous dans une faiblesse extraordinaire. La crainte de la voir augmenter me détermina à m'occuper sur-le-champ de la construction d'un nouveau radeau : il ne fallait pas attendre que l'épuise-

ment total de mes forces me mit dans la nécessité de renoncer pour toujours à ce projet. J'exhortai madame Lacouture à me seconder encore : elle fit comme moi un effort sur elle-même, et nous nous mîmes tous à l'ouvrage, à l'exception de son fils qui était très mal, et dont l'état me causait les plus vives alarmes.

Nous étions alors au 11 d'avril, ou environ. Nous travaillâmes sans relâche, et avec autant de promptitude que notre faiblesse, qui était extrême, nous le permit. Nous n'eûmes entièrement achevé que le 15 au soir. Les pièces de bois que nous employâmes nous donnèrent beaucoup de peine à rouler ; nous étions obligés de les aller chercher au loin : celles qui étaient le plus près de la mer avaient été employées déjà au radeau que nous avions perdu. Nous tremblions à chaque instant que le mauvais temps ne vînt interrompre notre ouvrage, et le détruire avant qu'il ne fût achevé : nous ne pouvions prendre aucune précaution ; il fallait l'exécuter sur le rivage, et dans le lieu le plus près de la mer, afin qu'en montant elle le mît elle-même à flot : il nous aurait été impossible de l'y mettre nous-mêmes ; comment serions-nous venus à bout de le remuer? Le moindre nuage que nous apercevions dans le ciel, le moindre degré de force qu'acquérait le vent, nous faisaient frémir et semblaient nous présager une tempête. Nous nous arrêtions alors ; nous n'osions poursuivre notre travail, dans la crainte qu'une seconde fois nous ne pussions en profiter.

Nous nous y remettions cependant, mais c'était avec dégoût, avec inquiétude. Nous sacrifiâmes à ce bâtiment le reste de nos couvertures et de nos bas. Si les flots nous l'avaient encore enlevé, il ne nous restait plus aucune ressource, aucune espérance, et nous n'aurions plus attendu que la mort.

Les craintes ne nous quittèrent point durant la nuit du 15 au 16; la sérénité du ciel nous rassurait à peine ; nous ne dormîmes point; nous la passâmes à ramasser des provisions pour deux jours en coquillages et en racines, et à les charger sur notre radeau, résolus de partir le lendemain, si nous le possédions encore. Le jour vint enfin ; il nous promettait un temps favorable. J'allai réveiller le jeune Lacouture pour nous embarquer ; il était le seul que la fatigue avait forcé de se reposer. Je l'appelle ; il ne me répond point. Je m'approche de lui pour le réveiller en le secouant; je le trouve froid comme le marbre, sans mouvement, sans sentiment : je le crus

mort pendant quelques minutes : en passant la main sur son cœur, je sentis qu'il battait encore. Notre feu était presque éteint. Comme nous devions quitter l'île, et que nous ne pensions plus en avoir besoin, nous ne nous étions pas donné la peine de l'entretenir. J'appelai mon nègre pour le ranimer, tandis que je cherchais à réchauffer ce malheureux jeune homme, en lui frottant les bras, les mains et les jambes. Madame Lacouture, qui était éloignée, arrive dans ce moment. Qui pourrait peindre son état, ses cris, sa douleur, à la vue de son fils expirant ! Elle tomba à côté de lui dans un évanouissement profond, qui me fit trembler. Occupé auprès de l'enfant, quel secours pouvais-je donner à la mère? Je leur partageai mes soins. Celle-ci me sembla dans un état aussi terrible que son fils. Le nègre avait rallumé le feu. Je lui ordonnai de soutenir le jeune homme et de le réchauffer par degré. A force de soins et de mouvements, je fis revenir la mère à elle-même. Je m'attachais à la consoler, à lui donner de l'espérance : elle ne m'écoutait pas. Son fils reprit enfin connaissance : le froid l'avait saisi pendant la nuit, et cela, joint à l'épuisement où il était, l'avait plongé dans cette léthargie, qui eût terminé ses jours, si j'avais tardé un instant à le secourir.

Quelle situation était alors la mienne ! Abandonné dans une île déserte, manquant de tout, au milieu de deux personnes dangereusement malades, ne sachant quel remède leur donner, des poissons, de mauvaises racines et de l'eau à ma portée. Dans quel moment surtout étaient-elles tombées dans ce funeste état? à l'instant où nous nous préparions à quitter cette île, à nous rendre dans un lieu où nous trouverions des hommes et des secours. Il ne fallut plus songer à les embarquer ce jour-là; la mère et le fils étaient trop faibles. Partir, c'était les exposer à une mort certaine; les laisser, c'était une inhumanité dont l'idée seule révoltait mon cœur, et dont j'étais incapable. Rester moi-même avec eux, c'était m'exposer à ne voir jamais la fin de mes peines, à perdre le radeau qui m'avait tant coûté, à le voir emporté par les flots. Cette dernière idée, que le premier malheur que nous avions éprouvé fortifiait encore, déchirait mon cœur, et me jetait dans un désespoir que rien ne pouvait calmer, et que chaque minute augmentait. Je ne balançai pas cependant ; je remplis les devoirs que l'humanité m'imposait : je me résignai à tous les maux qui m'étaient

encore préparés; je les offris au ciel, et j'en attendis ma récompense.

Je courus décharger le radeau des provisions que nous y avions placées. Mon cœur saigna encore à la vue de cet ouvrage qui m'allait peut-être devenir inutile. Je songeai à l'amarrer de manière qu'il pût résister longtemps à l'impétuosité des flots, s'il survenait une nouvelle tempête. J'en détachai le mât, les cordages, et tout ce que je ne pouvais plus espérer de recouvrer si je venais à le perdre, et je le mis dans un lieu sûr, à l'abri de la fureur de la mer. Je pris la couverture surtout que je portai à nos malades qui avaient besoin de ce meuble. Je passai la journée à leur donner des soulagements : heureux s'ils pouvaient contribuer à les rétablir, et à lever les obstacles qui s'opposaient à notre départ!

La douleur de madame Lacouture, ses inquiétudes sur son fils, étaient la seule cause de son mal. Je parvins à les dissiper en partie, non pas en lui donnant des espérances que je n'avais pas, car j'étais persuadé que nous perdrions le jeune homme, mais en lui inspirant du courage, et en l'exhortant à la soumission aux volontés du ciel. Je croyais qu'il était important de la préparer ainsi par degrés au coup qui devait la frapper, et que je n'imaginais pas être fort éloigné. En effet, le jeune homme était dans la position la plus douloureuse; il avait toute sa connaissance; mais sa faiblesse était si grande, qu'il était forcé de se tenir couché. Ses membres ne pouvaient soutenir le poids de son corps, et ce n'était qu'avec des efforts infinis qu'il se tournait d'un côté sur l'autre. S'il voulait changer de place, il était obligé de ramper et de se traîner sur le ventre.

Je veillai sans cesse auprès de lui pendant la nuit, lui-même ne ferma pas l'œil : il me parlait quelquefois, c'était pour me remercier de mes soins, et pour me témoigner combien il y était sensible, et le regret qu'il avait de retarder notre voyage. Je n'ai rien entendu de plus tendre et de plus touchant que les discours qu'il me tenait sur ce sujet. Ce jeune homme avait une sensibilité profonde, un sens et une fermeté qu'on n'a pas ordinairement à cet âge. Il se trouva très mal vers le point du jour; il n'y avait presque pas de minutes où je ne m'attendisse à le voir passer : j'avais eu la précaution de tenir sa mère à quelque distance de lui, afin qu'elle ne le vît point expirer, s'il venait à rendre le dernier soupir. Ce spec-

tacle est toujours affreux pour des étrangers ; combien l'aurait-il été pour une mère ! Je n'aurais pas répondu que madame Lacouture eût conservé la fermeté que j'avais tâché de lui inspirer, et je voulais lui dérober au moins cette cruelle image, dont l'effet est souvent moins sensible lorsqu'on ne l'a pas sous les yeux.

Le jeune homme dans ce moment me dit avec effort : Pardonnez-moi les inquiétudes et les peines que je vous donne ; je n'attends plus aucun succès de vos soins ; je sens que l'instant de ma mort est proche ; je ne quitterai pas cette île, quand même mes jours se prolongeraient, je ne pourrais vous suivre, mes jambes me refuseraient absolument tout service : arrivé avec vous sur la terre ferme, je n'en serais pas plus heureux : les endroits habités ne se trouvent pas sur la côte ; comment pourrais-je m'y rendre ? Il me faudrait rester exposé dans les bois aux bêtes farouches, et à des incommodités plus cruelles encore que celles que j'éprouve à présent. M'en croirez-vous, monsieur Viaud, ajouta-t-il après un instant de réflexion, partez sans m'attendre ; ne vous inquiétez pas de mon sort, il ne peut être long ; profitez de votre radeau ; craignez de perdre avec lui l'espérance qui vous reste de vous sauver : emmenez ma mère, ce sera une consolation pour moi ; tant qu'elle sera avec vous, je ne craindrai rien pour elle. Vous laisserez seulement auprès de moi le plus de provisions que vous pourrez ramasser, et j'en ferai usage tant que le ciel me laissera la vie. Si vous arrivez en lieu de sûreté, vous ne m'oublierez point, et vous aurez sans doute l'humanité de revenir ici me porter des secours dont je profiterai si je respire encore, ou me donner la sépulture si vous me trouvez mort. Ne me répondez point, ajouta-t-il, en voyant que j'allais l'interrompre ; ce que j'exige est juste : il ne faut pas que l'espérance incertaine de me mettre en état de partir avec vous vous fasse risquer de périr avec moi : je suis déterminé à périr seul, mais éloignez-vous : sauvez ma mère, et cachez-lui mon état et le conseil que je vous donne.

Je demeurai confondu à ce discours ; je n'y répondis point ; j'en étais incapable : une foule d'idées confuses se présentèrent à mon imagination, et toutes me disaient que notre salut dépendait de ce conseil, que la nécessité m'ordonnait de le suivre. Agité de mille mouvements de compassion, de douleur et d'incertitude, je me jetai sur le jeune homme que j'embrassai avec tendresse ; je mouillai

son visage de mes larmes, en vantant son courage, en l'exhortant à le conserver, sans lui parler de mes réflexions, et sans lui dire non plus que je ne pouvais céder à son avis. Il me serra les mains, en me disant de réfléchir à ce qu'il m'avait proposé.

Je le quittai, et je fus en effet occupé de son discours : je l'admirais; mais je songeais en frémissant que c'était fait de nous, si je balançais à entreprendre un voyage qu'il paraissait désirer. Cependant l'idée de le laisser me désespérait ; j'aurais pu le porter sur le radeau, et lui faire partager notre fortune pendant la traversée ; mais qu'en aurais-je fait quand nous serions arrivés à terre ? Il ne pouvait se remuer ; son séjour dans l'île était moins dangereux ; il n'y avait point de bêtes féroces contre lesquelles il eût à se défendre. A force de m'arrêter sur cette idée, mon âme s'y accoutuma : et je l'avouerai, celle d'abandonner le jeune Lacouture me parut moins terrible. Mon intérêt, celui de sa mère, notre perte inévitable, me firent penser qu'une nécessité aussi pressante que celle dans laquelle nous étions, me dispensait de toute espèce de ménagement.

Je dois cependant dire qu'au milieu de ces réflexions, il s'en présentait d'autres qui rassuraient l'humanité gémissante d'une résolution qu'elle ne prenait qu'avec peine. Je pensais que mon voyage serait court, que j'arriverais promptement dans un lieu habité, où je pourrais prendre un bateau et des hommes pour le venir chercher et le transporter auprès de sa mère. Ce raisonnement était bien hasardé ; le succès l'était encore davantage ; mais le malheur me le fit regarder comme très solide et très sensé.

Cependant je ne pus me résoudre à partir de toute la journée. Le soir, le jeune Lacouture me fit des reproches de mes délais. Si votre séjour en ce lieu pouvait prolonger ma vie, me dit-il, je n'aurais rien à vous opposer ; mais vos efforts seront inutiles, je le sens ; je puis languir encore un jour ou deux, et pendant ce temps il peut s'élever une autre tempête qui vous privera de votre radeau : vous voudrez alors vous éloigner, et vous n'en aurez plus le pouvoir ; vous gémirez d'avoir différé, et vos regrets seront d'autant plus violents, que ce délai m'aura été inutile : j'aurai péri sous les yeux de ma mère, j'emporterai en mourant l'affreuse assurance qu'elle me suivra bientôt ; je la laisserai dans les pleurs et dans le désespoir ; ce lieu cruel, qu'elle ne pourra plus quitter, me rappellera sans cesse

à son souvenir, et renouvellera la source de ses pleurs. L'absence, l'éloignement, le temps pourraient la consoler. Profitez de cette nuit pour faire vos préparatifs ; raccommodez votre bâtiment ; ramassez vos provisions, laissez-m'en une certaine quantité, et partez demain au point du jour : réveillez ma mère au moment du départ ; elle croira que je ne suis plus, et que vous voulez l'arracher à ce spectacle funeste ; ne la tirez pas de son erreur ; partez et consolez-la.

L'état de ce jeune homme, le sang-froid avec lequel il prononçait ce discours, la nécessité enfin, tout me détermina. Je pris la couverture dont il était enveloppé, et je lui donnai à la place une redingote que je portais par dessus mon habit. Je me dépouillai encore de ma veste que je lui laissai : j'allai redresser le mât de mon radeau ; j'y attachai la couverture : pendant ce temps, mon nègre fut ramasser des coquillages ; il en trouva beaucoup ; ma cargaison fut bientôt prête ; je l'aidai à transporter une quantité suffisante de vivres auprès du jeune Lacouture. Nous séchâmes plusieurs poissons au feu, afin qu'ils pussent se conserver plus longtemps, et nous les mîmes à sa portée. Le printemps était venu, les nuits n'étaient plus aussi fraîches, et le feu lui devenait moins nécessaire.

Je me reposai quelques heures en attendant celle de mon départ ; mais je ne dormis point ; je parlai longtemps avec le jeune homme, qui faisait des efforts continuels sur lui-même, pour me consoler de notre séparation, et pour me recommander sa mère. Une heure avant le jour, il tomba dans une nouvelle faiblesse ; il perdit la connaissance ; je ne pus réussir à le faire revenir : dès cet instant, je le regardai comme un homme mort. Le dirai-je ? je vis dans son trépas un bonheur pour lui, et un soulagement pour moi ; je l'abandonnais avec moins de regrets. Le jour vint, il respirait encore, mais il ne parlait plus : il me paraissait dans les douleurs de l'agonie ; je ne pensai pas qu'il pût vivre encore une demi-heure. Je mis cependant près de lui le plus d'aliments qu'il me fut possible ; je remplis d'eau toutes les écailles des huîtres que nous avions ouvertes, afin qu'il trouvât des secours, s'il reprenait assez de forces pour pouvoir en profiter ; mais je ne l'espérais pas, et en remplissant ce soin, je ne doutais pas qu'il ne fût inutile. Je le recommandai au ciel, et je courus auprès de sa mère que je réveillai avec peine. Ranimez votre courage, lui dis-je brusquement ; le ciel veut que nous nous éloi-

gnions : obéissons à ses décrets ; hâtons-nous : craignons un délai qui nous serait sans doute funeste, et qu'il ne serait plus en notre pouvoir de réparer. Juste ciel ! s'écria-t-elle, mon fils est mort... je n'ai déjà plus d'époux... j'ai tout perdu.

Elle se tut à ces mots ; elle répandit un torrent de larmes ; je ne m'amusai pas à les essuyer : je la pris dans mes bras, et avec l'aide de mon nègre, je la transportai dans le radeau, sans qu'elle fît la moindre résistance. J'avais craint qu'elle ne demandât à voir son fils : ce mouvement naturel eût pu lui être dangereux, et retarder encore notre départ jusqu'au lendemain. La persuasion où elle était qu'il avait rendu le dernier soupir l'empêcha d'y songer. De quel secours lui eût-elle été après sa mort? elle n'avait pas besoin d'un spectacle de cette espèce, capable de lui ôter les forces qui lui restaient, et qu'il lui était important de conserver.

Moi-même, quand nous eûmes gagné le large, je fus persuadé que le jeune homme n'était plus. Occupé de ces idées en gouvernant notre bâtiment, j'adressai pour lui mes prières au ciel, et je le conjurai en même temps de nous être plus favorable.

Nous étions partis le 19 avril, si ma mémoire ne me trompe point. Nous voguâmes vers la terre ferme sans éprouver le moindre accident, si ce n'est beaucoup de fatigue. Notre navigation dura douze heures, au bout desquelles nous prîmes terre. Notre premier mouvement fut de rendre grâces à Dieu de notre heureuse arrivée. Nous nous avançâmes dans le pays que nous trouvâmes impraticable, et presque généralement inondé. Cet inconvénient nous affligea ; il nous fit reconnaître que le malheur ne nous quitterait pas de sitôt, et qu'il nous accompagnerait encore sur la terre ferme.

Le soleil allait se coucher ; la lassitude que nous éprouvions, la crainte de nous égarer pendant la nuit, dans un lieu que nous ne connaissions pas, nous fit songer à chercher un endroit où nous pussions la passer avec le moins d'incommodité. Nous choisîmes un tertre que son élévation mettait à l'abri de l'humidité. Trois gros arbres qui étaient à peu de distance les uns des autres, et dont les branches épaisses se joignaient, nous servirent de couvert. Je tirai ma pierre à fusil que je n'avais point négligé d'emporter, et j'allumai un grand feu, auprès duquel nous mangeâmes une partie des provisions que nous avions apportées.

Nous nous attendions à reposer tranquillement, et nous en avions

un véritable besoin ; mais à peine nos yeux furent-ils fermés, que nous entendîmes des hurlements affreux qui nous réveillèrent et portèrent l'effroi dans nos âmes : c'étaient les cris des bêtes féroces. Nous les entendions de tous côtés : elles semblaient se répondre et nous environner. Nous nous levâmes avec une terreur dont rien ne peut rendre l'idée. Nous nous attendions à chaque minute à voir fondre sur nous ces monstres furieux. Nous portions nos regards partout où nous entendions leurs hurlements, qui ne faisaient qu'augmenter. Il semblait que ces animaux farouches s'approchaient de nous : nous en jugions du moins ainsi par leurs cris, qui de minute en minute, nous paraissaient plus violents et plus forts.

Mon nègre, dans ce moment, ne put résister à sa peur : il courut à l'un des arbres sous lesquels nous étions, et s'élançant avec une rapidité inconcevable, il y grimpa sur-le-champ, et courut se cacher au sommet. Madame Lacouture l'avait suivi : elle le priait à mains jointes de l'attirer avec lui, et de l'aider à gagner cet asile. En vain je l'appelais, et lui criais de ne pas s'éloigner du feu dont les bêtes féroces ne s'approcheraient pas, et que je tâchais d'augmenter en y jetant beaucoup de bois ; elle ne m'écoutait point ; elle continuait à pleurer, à supplier mon nègre, que sa propre frayeur rendait sourd à sa voix. Je tâchais vainement aussi de me faire entendre, et je n'osais courir auprès d'elle pour la ramener ; je craignais de m'écarter du feu qui faisait ma sûreté. Dans un instant je l'entendis pousser un cri terrible, et crier : Au secours, monsieur Viaud ! je suis perdue ! Je ne pus me résoudre à l'abandonner ; je saisis un gros tison enflammé, et mon zèle, supérieur à mon effroi, me conduisit de son côté. Je la vis accourant de toutes ses forces, et poursuivie par un ours d'une grosseur démesurée, qui s'arrêta à mon aspect. J'avouerai que sa vue me fit frémir. Je m'avançai d'un pas chancelant en lui présentant mon tison. Je joignis madame Lacouture, et je la ramenai à notre brasier, où l'ours ne nous suivit pas. Je le lui fis observer, en lui apprenant que l'on se servait du feu avec succès pour écarter les animaux des forêts. L'ours qu'elle vit de loin immobile, et nous regardant d'un œil étincelant, la persuada de la vérité de ce que je lui disais, et la rassura.

L'arbre sur lequel était mon nègre était à quelques pas de nous ; sa terreur ne lui avait pas permis de choisir : il n'avait pas même fait attention qu'il y en avait un beaucoup plus proche. Je l'entendis

Digitized by Google

bientôt pousser à son tour un cri horrible : je portai mes regards de ce côté. Le feu que j'avais allumé était très flamboyant ; il m'aida à voir l'ours qui s'était dressé contre l'arbre sur lequel s'était réfugié ce malheureux, et qui se disposait à y monter. Je ne savais comment m'y prendre pour le secourir. Je lui criai de monter au sommet de l'arbre, de chercher les branches les plus pliantes, mais qui fussent capables de le soutenir, et où il ne fut pas possible à l'ours de le joindre ; car ces animaux, guidés par leur instinct, s'attachent, autant qu'il est possible, aux branches les plus grosses, et craignent de se fier à celles qui plient sous leurs corps. Je m'avisai en même temps de lancer auprès de cet arbre de gros tisons allumés, qui pussent effrayer l'animal, et l'engager à quitter son entreprise. La clarté que jetèrent ces sortes de brandons éblouit l'ours, qui redescendit avec précipitation, en prenant le côté du tronc qui leur était opposé, et s'éloigna sur-le-champ.

Il ne fallut pas songer à dormir de toute cette nuit : c'était une chose impossible avec l'épouvante que nous inspiraient les bêtes farouches, dont les hurlements étaient continuels, et redoublaient de moment en moment. Jamais je n'ai rien entendu de si terrible et de si affreux. Plusieurs ours s'approchèrent encore de nous, et à une distance assez peu éloignée pour que nous pussions les apercevoir à la clarté de notre feu. Nous découvrîmes aussi des tigres [1] qui nous semblèrent d'une grosseur extraordinaire ; peut-être la crainte nous les montrait-elle ainsi. Il y en eut un qui s'avança même beaucoup, malgré nos cris. Quelques brandons allumés que nous lançâmes de son côté, l'obligèrent de s'éloigner ; mais ce ne fut pas sans avoir jeté des cris furieux, auxquels tous ces monstres répondirent.

Pour nous débarrasser de la visite que d'autres auraient été tentés de nous faire encore, et de plus près, nous jetâmes beaucoup de tisons à une certaine distance autour de notre grand feu, de manière que nous en étions presque environnés.

Cette précaution, en forçant ces animaux à s'écarter loin de

[1] Il n'y a pas de tigre, proprement dit, en Amérique : il y est représenté par le jaguar, grand animal, qui est aussi de la famille des chats, mais qui ne paraît pas dépasser le tropique du Cancer. Ces prétendus tigres ne seraient donc que l'*ocelot du Mexique*, qui n'a que seize pouces au garrot et deux pieds cinq pouces de long. L'effroi grossit tout.

nous, les dérobait à notre vue, et diminuait par là nos frayeurs ; mais nous ne pûmes le faire qu'aux dépens de notre bûcher ; le bois qui le composait était presque tout consumé, et nous craignions fort qu'il ne le fût entièrement avant le jour ; mais heureusement la nuit était plus avancée que nous ne le croyions. Les hurlements qui nous avaient si fort épouvantés diminuèrent, s'éloignèrent, et cessèrent enfin aussitôt que le jour parut. Les bêtes féroces, à son approche, rentrent dans leurs repaires, pour n'en sortir que lorsque les ténèbres ont pris sa place.

Je profitai de ce moment pour ramasser quelques pièces de bois que je jetai encore dans notre feu. J'appelai ensuite mon nègre, que j'eus bien de la peine à faire descendre de l'arbre où il s'était caché, et qui vint enfin plus mort que vif.

Après la fatigue et l'effroi de la nuit, nous ne pouvions nous remettre sur-le-champ en route ; nous avions besoin de repos, et nous le cherchâmes. Notre agitation ne nous permit pas de le trouver facilement ; nous sommeillâmes plutôt que nous ne dormîmes jusqu'à midi ; alors nous prîmes un léger repas, qui consomma le reste de nos provisions. Nous nous mîmes ensuite en route, et nous marchâmes du côté de l'est, dans le dessein de nous rendre à Saint-Marc des Apalaches, espérant de rencontrer dans notre marche quelques sauvages qui daigneraient nous guider, nous fournir quelques vivres, ou nous donner la mort : nous n'en avions rien de pis à craindre, et nous aurions mieux aimé mourir tout d'un coup, que de vivre comme nous avions vécu, passant de malheurs en malheurs, exposés à périr par la faim, ou sous la dent des animaux.

Nos forces ne nous permirent pas de faire beaucoup de chemin ; notre journée se borna à une marche d'une heure et demie : nous nous hâtâmes de faire halte avant l'entier épuisement de nos forces. Encore pleins de l'effroi de la veille, nous voulions avoir le temps et le courage de faire le plus grand amas de bois. Nous en entassâmes autant que nous pûmes dans un lieu situé comme celui où nous nous étions arrêtés la veille. Après avoir préparé notre bûcher, sans y mettre le feu, j'en disposai douze autres à l'entour, à vingt pas de distance, et dans un égal éloignement les uns des autres ; nous devions par cette précaution en être entourés de tous les côtés : elle nous parut la plus sûre pour nous garantir des attaques des bêtes féroces.

La crainte était le premier sentiment qui avait réclamé nos soins : il fallait qu'il fût bien puissant, puisqu'il était supérieur à notre faim. Nous songeâmes enfin à chercher de quoi la contenter. Le terrain sur lequel nous étions était extrêmement stérile ; nous n'y voyions ni coquillages, ni racines bonnes à manger; trop heureux de trouver une eau bourbeuse, mais douce, et dont nous bûmes beaucoup.

Dès que la nuit parut, je fis du feu, et j'allumai tous nos bûchers ; ce que je n'avais pas voulu faire plus tôt, parce que cela nous était inutile, et que je voulais ménager le bois, que j'avais amassé avec peine, afin qu'il durât jusqu'au jour. Nous nous couchâmes aussitôt, afin de goûter quelques heures de sommeil avant que les ours et les tigres se répandissent dans la plaine, et vinssent nous troubler par leurs hurlements. Ils ne nous interrompirent en effet qu'à minuit : nous dormîmes très profondément jusqu'à ce moment ; notre lassitude nous empêcha de les entendre plus tôt; j'en juge par le bruit effroyable qu'ils faisaient à l'instant de notre réveil ; on eût dit que tous les monstres sauvages du Nouveau-Monde s'étaient réunis dans ce désert pour nous épouvanter. Nous distinguions ceux de différentes espèces : les rugissements des lions [1] nous parurent surtout épouvantables ; ils perçaient par dessus le bruit que faisaient les autres animaux. Nous les entendîmes à une distance peu éloignée : il semblait qu'ils étaient autour de nous, et que nous n'en étions séparés que par nos feux : c'était une barrière que nous nous savions bon gré de leur avoir opposée. Aucun n'en approcha assez près pour se laisser distinguer, et ce fut un bonheur pour nous : car étourdis comme nous l'étions de leurs hurlements, qui les annonçaient en si grand nombre, nous n'aurions pu soutenir leur vue ; un seul que nous aurions aperçu nous aurait fait craindre l'approche d'un plus grand nombre, et nous aurions succombé à notre effroi.

[1] Il n'y a pas de lion en Amérique : ces prétendus lions sont des couguars (*felis concolor*). Voir *Buff.*, tome IX, pl. 19. Cuvier pense que la même espèce vivrait du détroit de Maquellan jusqu'en Californie. Je crois que l'ignorance où nous sommes des mœurs de ces animaux nous fait confondre plusieurs espèces sur de simples ressemblances extérieures. Le couguar est uniformément fauve comme le lion ; mais sans crinière, ni flocon au bout de la queue, qui est noire : il est plus allongé de corps et plus bas sur jambes, sa tête est très ronde et proportionnellement plus petite. Il est très féroce ; ce serait le seul *felis* qui tuerait sans nécessité. Il est beaucoup moins courageux que le lion.

Le jour, en écartant les bêtes féroces, mit fin à nos alarmes ; elles avaient suspendu le sentiment de la faim ; nous l'éprouvâmes dans sa plus grande violence, aussitôt que nos craintes furent dissipées. C'est ainsi que nous souffrions alternativement les maux les plus cruels. Le besoin de manger, l'impossibilité de le satisfaire, sont assurément les plus insupportables. Nous essayâmes de tout ce qui se présentait à nos yeux ; nous ramassions de la terre, nous la portions dans notre bouche, et nous la rejettions aussitôt.

Nous ne pensâmes point à nous reposer le matin, comme nous avions fait la veille ; nous marchâmes dans l'espérance de rencontrer quelque chose. Nous goûtâmes de toutes les plantes que la terre produisait dans ce désert ; mais c'étaient des espèces de bruyères, des ronces sans feuilles, dont la tige était un bois si dur que nos dents avaient de la peine à le broyer, et que nous ne pouvions l'avaler ensuite. Chaque essai que nous faisions avec aussi peu de succès nous arrachait des larmes, et augmentait notre désespoir. A une heure après-midi, nous nous arrêtâmes, accablés de douleur, et hors d'état de pouvoir aller plus avant. Nous nous couchâmes sur la terre, incertains si nous aurions la faculté de nous relever, et attendant la mort, l'appelant par nos cris, et mettant en elle tout notre espoir.

Mon nègre, qui était aussi faible que nous, ranimé par la fureur du besoin, se lève et court à un arbre dont les branches étaient peu élevées, et auxquelles il pouvait atteindre en levant les bras. Il en arrache les feuilles et les dévore avec une avidité qui nous étonne, et qui nous fait imaginer que ces feuilles ont un goût délicieux. L'idée qu'elles peuvent servir de nourriture leur donne à nos yeux un air appétissant : nous volons après mon nègre, pour partager son triste repas : notre imagination prête à ces feuilles une saveur qu'elles n'ont point ; nous ne les mangeons pas, nous les dévorons : ce mets charge notre estomac sans le rassasier. Après en avoir pris beaucoup, nous songeons que la quantité peut nous être nuisible, et nous nous imposons la loi d'être sobres.

Contents de ce repas, que nous supposons nourrissant, nous travaillons à nous mettre en état de passer la nuit ; nous ranimons nos forces pour préparer des bûchers comme la veille ; nous nous mettons à cet ouvrage ; l'abondance du bois sec qui est répandue autour de nous facilite ce travail ; il est bientôt fini. Nous nous asseyons en attendant l'heure d'y mettre le feu ; mais à peine nous fûmes-nous

reposés une heure, que nous nous sentîmes tous très mal ; les feuilles que nous avions mangées causèrent un ravage affreux dans notre estomac. Nous recourûmes à l'eau ; nous nous traînâmes avec effort auprès d'une source d'eau voisine, à laquelle nous arrivâmes avec bien des difficultés. A peine eûmes-nous bu que nous nous sentîmes extrêmement gonflés : il semblait que ces feuilles étaient des éponges : nous essuyâmes un vomissement qui nous en débarrassa par degrés, avec des convulsions horribles, et nous les rendîmes mêlées avec beaucoup de sang.

Nous demeurâmes longtemps sans force et presque sans mouvement auprès de cette source, croyant toucher à notre dernière heure, incapables de nous en éloigner. Le soleil en se couchant nous laissa dans cette situation déplorable. La nuit s'avançait ; nous n'avions plus la faculté de nous remuer ; nous gémissions de ne pouvoir retourner à nos feux pour les allumer ; nous nous représentions déjà les bêtes féroces fondant sur nous et nous dévorant. Cette appréhension augmentait encore notre faiblesse ; nous soupirions, nous versions des larmes, nous proférions quelques plaintes ; nous n'avions pas la force de pousser des cris.

La nuit augmenta notre effroi. Nous essayâmes de nous traîner encore vers nos bûchers ; nous fîmes les plus grands efforts pour y réussir, et nous frémissions des obstacles que nous éprouvions. Nous nous y rendîmes enfin, mais nous étions épuisés. A peine pus-je frapper des coups assez forts sur ma pierre pour en tirer des étincelles ; je parvins difficilement à les recevoir sur une manchette que madame Lacouture avait arrachée de sa chemise ; et lorsque je l'eus enfin allumée, je me vis presque sur le point de renoncer à l'espoir de communiquer le feu à quelques morceaux d'écorces sèches et à des feuilles : ni les uns ni les autres nous ne pouvions souffler pour les enflammer : ce travail nous tint près d'une demi-heure. Nous jetâmes ces écorces allumées sur notre bois, qui s'enflamma heureusement sans difficulté.

Le bruit affreux que nous avions entendu les nuits précédentes, recommença alors dans l'éloignement. Nous nous félicitions d'être parvenus à faire du feu, nous en sentions la nécessité. Pour nous rassurer tout à fait, il fallait allumer les autres bûchers que nous avions dressés autour de nous. Nous fîmes de nouveaux efforts pour cela ; nous nous partageâmes cette besogne, et chacun ayant pris

deux brandons dans chaque main, alla les jeter dans différents tas de bois, et vint en prendre de nouveaux pour allumer les autres. La peur qui nous animait nous donna les forces et l'activité nécessaires; nous demeurâmes même moins de temps à cette opération que notre faiblesse n'en semblait exiger. A peine l'eûmes-nous finie, que les cris que nous avions entendus s'approcher de nous retentirent de toutes parts et à une très légère distance.

Combien alors nous sentîmes-nous heureux d'avoir pu allumer nos feux, et de nous trouver au moins en sûreté sous leur abri! Nous les avions beaucoup multipliés ce soir-là, et ce soin nous avait rendus plus tranquilles : il ne nous empêcha cependant pas de sentir la plus vive épouvante : elle était augmentée par la faiblesse où nous étions, et par le besoin de nourriture. Celle que nous avions prise nous avait encore plus affaiblis; elle nous avait horriblement fatigués. Sur la fin de la nuit, nous nous endormîmes cependant; ce fut l'épuisement qui en fut sans doute la cause.

Nous ne nous réveillâmes qu'au grand jour, un peu reposés à la vérité, soulagés en partie, mais tourmentés plus vivement par le besoin dévorant de la faim. Nous regardâmes avec un frémissement et un dégoût supérieur encore au besoin l'arbre dont les feuilles nous avaient semblé si appétissantes la veille, et qui nous avaient mis à deux doigts de la mort. Nous nous levâmes pour continuer notre route, dans l'espoir de faire enfin quelque découverte plus heureuse qui nous soutînt. Nous fîmes, comme le jour précédent, divers essais de différentes substances, mais avec aussi peu de succès : nous ne rencontrions plus que des arbres et des arbrisseaux qui ne nous fournissaient rien.

La faim cependant devenait plus vive; l'espoir de la soulager nous soutenait à chaque pas, et nous fit continuer notre marche jusqu'à midi, nos regards erraient autour de nous et s'élançaient dans le plus grand éloignement sans rien découvrir. Nous étions sur une hauteur d'où nous apercevions de tous côtés un horizon immense : à droite était la mer; un bois à notre gauche qui s'étendait à perte de vue: et devant nous, sur le chemin que nous devions prendre, une plaine aride et déserte, où l'œil n'apercevait que des traces de bêtes féroces, et rien qui pût nous nourrir. Cette perspective nous jeta dans le désespoir le plus amer; notre âme abattue perdit tout courage; nous ne songeâmes plus à continuer notre route, puisque

nous ne voyions pas à quoi elle devait aboutir, et qu'il n'y avait pour nous aucune apparence de consolation ou d'aliments.

Nous descendîmes vers la gauche; nous dirigeâmes nos pas vers la forêt; elle n'était pas éloignée : son épaisseur nous fit trembler; les arbres étaient pressés les uns contre les autres; on ne pouvait passer entre eux que dans certains endroits; le chemin qu'on eût voulu y prendre, y finissait après quelques pas; et l'on trouvait d'autres passages, dont plusieurs ramenaient à l'entrée, tandis qu'un plus grand nombre aurait pu conduire le voyageur plus loin dans l'intérieur, où il se serait égaré, sans espoir d'en sortir jamais, et sûr d'y périr victime de la faim ou des bêtes féroces.

Aucun de ces arbres n'offrait quoi que ce soit à nos yeux pour notre subsistance; la plupart portaient des feuilles de l'espèce de celles qui nous avaient causé tant de mal. C'en est fait, m'écriai-je avec le sentiment le plus amer de la douleur; c'en est fait, il faut mourir; nous ne pouvons plus soutenir notre misérable vie.

Je me jetai à terre en prononçant ces mots. Madame Laconture se mit à côté de moi, mon nègre se plaça à nos pieds, et à quelque distance : nous répandions tous des larmes; nous ne nous regardions pas; nous observions un silence farouche; nous étions ensevelis dans des réflexions funestes; nous n'avions pas besoin de nous les communiquer; elles ne roulaient que sur notre affreuse situation.

Dans ce moment, les plus noires idées m'agitaient. Est-il quelqu'un, me disais-je, qui jamais se soit vu réduit à la même extrémité que moi? Quel homme s'est trouvé dans un désert, manquant de tout, et prêt à succomber sous la faim? Il me vint aussitôt à l'esprit les aventures de quelques voyageurs, qui éloignés de leur route par la tempête, retenus dans des mers inconnues par des vents contraires, surpris quelquefois par des calmes, ont vu épuiser leurs provisions, sans pouvoir les renouveler. Je songeai qu'après avoir souffert la faim jusqu'à la dernière extrémité, ces malheureux n'avaient pas eu d'autre ressource que de sacrifier l'un d'eux pour le salut de tous; et que le sort avait choisi quelquefois la victime qui devait, en perdant la vie, soutenir celle de ses compagnons, en leur donnant son corps même pour aliment.

Oserai-je vous l'avouer, mon ami? Vous allez frémir en lisant ce qui me reste à vous apprendre; mais croyez que votre terreur n'est pas encore égale à la mienne. Voyez à quel excès le désespoir et la

faim peuvent nous porter, et plaignez-moi des malheurs auxquels j'ai été exposé.

Lorsque ces aventures terribles se présentèrent à mon imagination, mes yeux égarés tombèrent sur mon nègre; ils s'y arrêtèrent avec une espèce d'avidité. Il se meurt, m'écriai-je avec fureur: la mort la plus prompte serait un bienfait pour lui : il va y succomber lentement; tous les efforts humains sont insuffisants pour l'en garantir; pourquoi sa mort ne me serait-elle pas utile?

Cette réflexion affreuse, je l'avouerai, ne révolta pas mon imagination : ma raison était aliénée; elle éprouvait la faiblesse de mon corps; la faim me pressait; je souffrais des déchirements cruels dans mes entrailles; le désir de les apaiser me dominait tout entier; tous les autres moyens étaient impossibles; il n'y avait que celui-là : mon âme troublée était incapable de réfléchir et d'examiner : elle formait des souhaits horribles, et me fournissait mille sophismes pour les justifier.

Quel mal ferai-je? continuai-je encore; il est à moi; je l'ai acheté pour me servir; quel plus grand service peut-il jamais me rendre? Madame Lacouture, agitée des mêmes idées, avait entendu ces derniers mots : elle ignorait les réflexions qui les avaient amenés, et les raisonnements qui les avaient précédés; mais le besoin l'éclairait : elle m'appela d'une voix faible; je jetai les yeux sur elle : elle porta les siens sur mon nègre, et me le montrant de la main, elle les retourna sur moi d'une manière terrible, et fit un geste plus expressif encore, et que j'entendis.

Il semblait que ma fureur attendait le moment où elle serait avouée par un conseil : je n'hésitai plus; ravi de la voir penser comme moi, je me crus justifié; je me lève avec précipitation, et saisissant un bâton noueux dont je me servais pour m'appuyer dans nos marches, je m'approche du nègre qui était assoupi, et je lui en décharge un coup violent sur la tête : il le tira de son assoupissement, et l'étourdit. Ma main tremblante n'osa pas redoubler; mon cœur frémit; l'humanité gémissante y poussa un cri qui m'ôta la force de continuer.

Le nègre, revenant à lui, se leva sur ses genoux, joignit les mains, et me regardant d'un air troublé, me dit d'un ton languissant, et avec l'accent de la douleur : Que fais-tu, mon maître?... Que t'ai-je fait?..... Grâce..... grâce au moins pour la vie!...

Je ne pus résister à mon attendrissement; mes larmes coulèrent; pendant deux minutes il me fut impossible de répondre et de prendre un parti. Les déchirements de la faim étouffèrent enfin en moi la voix de la raison : un cri lugubre, un nouveau coup d'œil de ma compagne me rendirent toute ma fureur. Égaré, hors de moi-même, plein d'un transport inouï, je me jette sur ce malheureux, je le précipite à terre, je pousse des cris pour achever de m'étourdir, et pour m'empêcher d'entendre les siens qui auraient détruit ma cruelle résolution. Je lui lie les mains derrière le dos; j'appelle ma compagne qui vient m'aider dans cette barbare opération: elle appuie un genou sur la tête de l'infortuné, tandis que moi je tire mon couteau..... je l'enfonce de toutes mes forces dans sa gorge, et j'y fais une ouverture très large, qui le prive sur-le-champ de la vie.

Il y avait un arbre renversé auprès de nous; j'y traînai le nègre; je l'y plaçai dessus en travers pour faciliter l'écoulement de son sang. Madame Lacouture me prêta encore la main dans cette circonstance.

Ce coup horrible avait épuisé nos forces et notre fureur; nos yeux se détournèrent avec effroi de ce corps sanglant, qui vivait le moment d'auparavant: nous frémîmes de ce que nous venions de faire, nous courûmes rapidement à une source voisine, pour y laver nos mains sanglantes, que nous ne regardions plus qu'avec horreur. Nous tombâmes à genoux pour demander pardon au ciel de l'acte d'inhumanité que nous venions de commettre; nous le priâmes aussi pour le malheureux que nous venions d'égorger.

Combien la nature réunit les extrêmes! Que de sentiments opposés nous agitèrent en un instant! La piété succédait à la férocité : celle-ci reprit bientôt ses droits. La faim pressante interrompit nos prières. Grand Dieu! nous écriâmes-nous, vous voyez notre situation et notre misère épouvantable!... C'est elle qui a ordonné le meurtre que nos mains ont commis... Pardonnez à des infortunés, et bénissez au moins la nourriture affreuse qu'ils vont prendre; ne la leur rendez pas funeste... elle leur a suffisamment coûté.

A ces mots, nous nous levons, nous allumons un grand feu, nous consommons enfin notre action inhumaine. Oserai-je entrer dans ces détails? Ils me révoltent au seul souvenir. Non, mon ami, je n'ai jamais été barbare... je le fus... hélas! je n'étais pas né pour

l'être. Vous me connaissez assez pour que je n'aie pas besoin d'apologie auprès de vous. Vous devez être mon seul lecteur, et je supprimerais cette partie de mon histoire, si j'imaginais que j'en eusse jamais d'autres. Quelle idée se formeraient-ils de mon caractère ? De quelles atrocités ne me soupçonneraient-ils pas capable ? C'est d'après un oubli de ma raison, occasionné par les plus grands malheurs, qu'ils prétendraient peut-être m'apprécier. Peu seraient assez justes pour méditer sur mes infortunes, et pour sentir que les miennes sont faites pour opérer de grands changements dans le naturel des hommes, et que les écarts auxquels elles peuvent les livrer, ne doivent pas leur être imputés à crime.

Aussitôt que notre feu fut prêt, j'allai couper la tête du nègre ; je l'attachai au bout d'un bâton, et la plaçai devant le brasier où j'eus soin de la retourner souvent pour la faire cuire également. Notre faim ne nous permit point d'attendre que cette cuisson fût entière, nous la dévorâmes en peu de temps ; et après nous être rassasiés, nous nous arrangeâmes pour passer la nuit dans ce lieu, et pour nous couvrir des atteintes des bêtes féroces. Nous nous attendions à ce que leur approche nous empêcherait de dormir, et nous ne nous trompâmes point. Nous passâmes la nuit à dépecer par morceaux la chair de notre nègre, à la faire griller sur des charbons, à la passer à la fumée pour la rendre propre à se conserver. Ce que la faim nous avait fait souffrir, nous faisait craindre d'y être exposés encore, et nous ne pouvions l'éviter qu'en nous assurant des provisions qui pussent durer longtemps. Nous restâmes encore le lendemain et la nuit suivante dans le même lieu, pour finir nos préparatifs. Pendant ce temps nous fûmes très économes de nos aliments, et nous ne mangeâmes que ce qu'il était difficile de conserver, et que par conséquent nous ne pouvions pas emporter avec nous. Nous fîmes plusieurs paquets du reste que nous enveloppâmes dans des mouchoirs qui nous restaient, dans des morceaux de l'étoffe de nos habits, et nous les attachâmes sur nous avec les cordages de notre radeau.

Le 24 avril ou environ, nous nous remîmes en chemin ; le séjour que nous avions fait nous avait reposés ; la nourriture que nous avions prise nous avait rendu des forces ; sûrs de n'en pas manquer de quelque temps, nous ne craignîmes point de nous engager au milieu du désert qui nous avait paru si terrible le jour où nous avions donné la mort au nègre. Notre voyage se fit avec lenteur : nous ne nous

remîmes pas en route tous deux seuls, sans regretter le compagnon qui nous suivait auparavant, et dont nous portions les tristes restes avec nous. Nous marchâmes plusieurs jours avec beaucoup de fatigue et d'embarras, à travers des joncs voisins de la mer, ou au milieu des ronces, des épines, et d'autres plantes non moins dangereuses, qui nous mettaient les pieds et les jambes en sang.

Cette incommodité, moins terrible que la faim, ne laissa pas de nous retarder souvent. Les piqûres des moustiques, des maringouins, et de la multitude des autres insectes que l'on rencontre sur ces côtes, nous avaient défigurés de manière que nous n'étions plus reconnaissables. Notre visage, nos mains, nos jambes étaient couverts de ces piqûres, qui les avaient prodigieusement enflés. Pour les éviter, s'il était possible, nous nous rendîmes sur le bord de la mer, résolus de la suivre désormais, dans l'espérance d'y faire aussi quelquefois d'heureuses découvertes qui, nous procurant sur-le-champ quelques vivres, ménageraient ceux que nous portions. Nous ne fûmes point trompés dans cette attente ; lorsque la mer était basse, et que le temps était beau, nous trouvions quelquefois sur le sable de petits coquillages et de petits poissons plats, que nous prenions à l'aide d'un bâton pointu par un bout avec lequel nous les percions ; mais nous n'en avions jamais suffisamment pour nous rassasier, et nous en trouvions encore très rarement ; c'était cependant un secours qui n'était pas à dédaigner, et que nous recevions de la Providence avec reconnaissance.

Je ne puis vous donner, jour par jour, le détail de cette route pénible que nous suivions avec constance, et dont le terme semblait s'éloigner. Les joncs dont le bord de la mer était couvert dans plusieurs endroits, et à travers lesquels nous étions contraints de passer, nous étaient aussi funestes que les ronces que nous avions voulu fuir : ces joncs, secs et cassés par les vents, nous déchiraient les jambes, et les entamaient de la manière la plus cruelle. Les bêtes féroces nous effrayaient toutes les nuits, et ce que nous trouvions de plus affreux, c'était la nécessité de manger souvent de l'horrible mets que nous avions préparé. Notre fureur s'était apaisée avec la faim ; la raison avait repris son empire ; elle frémissait à l'idée seule d'une nourriture humaine ; nous n'y recourions qu'à l'extrémité, lorsque nous ne trouvions absolument rien, et que la faim renaissante faisait disparaître le dégoût.

Un soir, comme nous faisions notre halte ordinaire, je me sentis si faible, qu'à peine eus-je la force de ramasser le bois nécessaire pour notre feu ; il me fut impossible de préparer des bûchers autour de notre asile, comme je le faisais toutes les nuits ; mes jambes prodigieusement enflées ne pouvaient plus me soutenir. J'imaginai de suppléer à ces bûchers, en mettant le feu aux joncs et aux bruyères : le vent qu'il faisait ne pouvait manquer de l'étendre ; cela suffisait pour écarter les bêtes féroces. Il devait en résulter un autre avantage pour notre voyage, c'est qu'il dépouillerait notre chemin de ces joncs incommodes, et que nous pourrions marcher plus facilement sur le rivage en suivant la trace du feu. Effectivement le lendemain le feu nous avait marqué notre route. Je regrettai de ne m'être pas avisé plus tôt de cet expédient, qui nous aurait préservés des blessures que nous avions aux jambes ; ces blessures nous faisaient beaucoup souffrir, et nous obligeaient de faire de très petites journées.

Nous trouvâmes deux serpents à sonnettes ; ils étaient très gros ; le feu les avait surpris pendant leur sommeil, et les avait étouffés ; ces serpents nous fournirent des aliments frais pour toute cette journée et pour la suivante : nous séchâmes une partie de leur chair pour la conserver, et nous la joignîmes aux provisions que nous avions déjà.

Dans le cours de notre voyage, je trouvai encore l'occasion de les augmenter. J'aperçus un matin, dans une marre d'eau voisine, un caïman [1] endormi : je m'en approchai pour le reconnaître. La vue de ce monstre ne m'inspira aucune terreur, quoique je susse combien il est dangereux. La seule idée qui se présenta à mon imagination, fut que si je pouvais le tuer, ce serait un supplément considérable à nos aliments. J'hésitai un moment à l'attaquer ; mais ce ne fut pas la crainte qui m'arrêta, ce fut l'incertitude de la manière dont je devais m'y prendre.

Je m'avançai avec mon bâton qui était d'un bois dur et pesant ; je lui en déchargeai précipitamment trois coups sur la tête, avec une telle vigueur, que je l'étourdis au point qu'il ne put se jeter sur moi, ni fuir : il ouvrit seulement une gueule affreuse, dans laquelle j'enfonçai promptement le bout de mon bâton qui formait une pointe assez aiguë : je trouvai la gorge que je traversai, et baissant aussitôt

[1] C'est une espèce de crocodile : celui dont je parle était de douze pieds de long. On ne connaît encore de caïmans qu'en Amérique.

l'extrémité de mon arme sur la terre, j'y tins le monstre comme cloué : il faisait des bonds et des mouvements si affreux, que si mon bâton n'avait pas été si fortement assujetti dans le sable, et à une certaine profondeur, il m'eût été impossible de contenir cet animal, et j'aurais été la victime de ma témérité.

Cependant, j'étais dans une position fatigante qui ne me permettait pas de faire d'autre mouvement pour achever de tuer le monstre. J'appelai madame Lacouture, en la priant de venir me secourir ; mais elle n'osa pas le faire : elle fut seulement me chercher un morceau de bois de trois ou quatre pieds de long, et me l'apporta. Je m'en servis pour achever d'étourdir l'animal, en le frappant d'une main, et en tenant mon bâton de l'autre. Dès qu'il ne fit presque plus aucun mouvement, ma compagne rassurée prit ma place, et pouvant alors employer mes deux mains, j'achevai de casser la tête au caïman, et je lui coupai la queue.

Ce triomphe me coûta beaucoup de peine, mais j'en fus dédommagé. Nous ne songeâmes point à poursuivre notre route de ce jour-là : nous nous occupâmes à faire un bon repas, et à préparer la chair du caïman, comme nous avions préparé celle de notre nègre : nous la coupâmes par morceaux de la grandeur de la main, afin qu'ils séchassent plus facilement, et nous retinssent moins longtemps. La peau me servit à faire des souliers à la manière des sauvages pour madame Lacouture et pour moi : nous nous enveloppâmes les jambes d'un morceau de peau, qui nous tint lieu de bottines, et nous garantit de la piqûre des insectes. D'autres morceaux servirent à couvrir nos mains et notre visage. Nous nous fîmes des espèces de masques, que nous trouvâmes d'abord incommodes, mais qui nous préservant encore des morsures, nous rendirent le plus grand service.

Tels furent les divers secours que nous tirâmes de notre caïman : nous passâmes tout ce jour et la nuit suivante à ces préparatifs ; nous ne voulûmes point dormir, et nous renvoyâmes à la nuit suivante le soin de goûter quelque repos : nous craignions d'allonger notre voyage par des séjours trop prolongés. Le lendemain notre marche fut arrêtée au bout d'une heure par une rivière qui se jetait dans la mer : elle était peu large, mais son courant était très rapide. Je me déshabillai et j'allai la sonder : je trouvai des obstacles insurmontables ; la profondeur de l'eau était considérable ; il fallait se mettre à la nage, et le courant menaçait de m'entraîner dans la mer. Quand

j'aurais pu vaincre ces difficultés, madame Lacouture ne l'aurait pu. Je revins à terre avec un chagrin inconcevable : il n'y avait pas d'autre parti à prendre que celui de remonter cette rivière, en suivant le bord, jusqu'à ce que nous trouvassions son cours plus tranquille, ou quelque haut-fond qui rendît le passage plus aisé.

Nous recommençâmes à marcher : deux jours entiers s'écoulèrent, et nous ne vîmes rien qui nous donnât de l'espérance. Plus nous allions, plus la rivière nous paraissait impraticable : nos inquiétudes et notre désespoir augmentèrent ; nous désespérions déjà de quitter le pays ; nous n'avions rencontré aucun aliment pendant ce temps ; nous avions été en conséquence forcés de recourir au caïman, laissant le nègre pour la dernière extrémité : nous tremblions d'épuiser nos provisions avant d'être arrivés dans quelque lieu habité, et de ne trouver aucun moyen de les renouveler.

Effrayés du passé, incertains de l'avenir et de la durée de nos infortunes, nous passions les heures à espérer, à gémir, à désespérer ! La vue d'une rivière toujours rapide ajoutait à notre lassitude ; l'impossibilité de la traverser, la nécessité de marcher encore, sans savoir quand nous trouverions un lieu favorable, nous ôtaient le courage.

Sur la fin du second jour que nous suivions cette rivière, je tournai sur ses bords une tortue qui pouvait peser environ dix livres. Cette nouvelle ressource, que la Providence nous envoyait, suspendit les murmures qui nous échappaient à chaque instant, et les changea en actions de grâces. Nous avions vu auparavant une grosse poule d'Inde qui venait boire tous les soirs et tous les matins à notre vue, et qui paraissait avoir son nid dans les environs ; mais nous le cherchâmes en vain : l'espoir de trouver un aliment très sain dans ses œufs, nous avait fait faire les recherches les plus exactes ; elles ne nous réussirent point : c'était un chagrin pour nous, qui ne contribuait pas peu à nous donner de l'humeur, et à nous faire maudire notre destinée.

La découverte de la tortue nous réconcilia un peu avec la fortune : nous songeâmes à la faire cuire ; notre foyer était déjà préparé. Quelle fut ma consternation, lorsque je ne trouvai plus ma pierre à fusil ! Je vidai toutes mes poches, je les retournai ; je défis les paquets qui contenaient nos vivres ; je fouillai partout avec l'attention la plus scrupuleuse ; madame Lacouture me secondait ; nous ne la trou-

vâmes point. Quels furent nos regrets! ils étaient proportionnés au besoin que nous avions de cette pierre, et aux secours que nous en avions tirés. Jamais perte n'a donné plus de douleur à un homme. Nous regardions cette tortue, que nous avions trouvée avec tant de joie, de l'œil le plus indifférent; nous l'aurions troquée volontiers contre la pierre; nous aurions perdu avec moins de chagrin la moitié des provisions que nous avions. Comment, sans son secours, nous garantir du froid et des attaques des bêtes féroces? Comment cuire nos aliments, nous en procurer, nous mettre à l'abri de l'humidité?

Madame Lacouture n'était pas moins affligée que moi. Je songeai que nous n'avions pu perdre cette pierre que dans le lieu où nous avions reposé la nuit précédente, ou sur la route que nous avions faite depuis. Malgré ma faiblesse et ma lassitude, je ne balançai pas un instant à retourner sur mes pas pour la chercher. Je proposai à madame Lacouture de me suivre ou de m'attendre. Elle fut obligée de se déterminer au dernier parti; elle n'avait pas assez de forces pour entreprendre de marcher encore. Elle tremblait cependant de rester seule; mais elle ne désirait pas moins que moi que nous eussions le bonheur de recouvrer le trésor que nous avions perdu. Elle me fit promettre de ne pas l'abandonner, et de revenir le plus tôt qu'il me serait possible.

Nous avions fait heureusement peu de chemin; une heure et demie avait été la durée de la course du jour; la nuit était encore éloignée : je retournai sur mes pas, dans le dessein d'être de retour avant le soir; mais la chose me fut impossible. J'étais trop faible pour avancer promptement; je ne faisais d'ailleurs pas un pas sans regarder si je ne retrouverais pas ma pierre; j'espérais qu'elle aurait été perdue sur le chemin, que je la rencontrerais sans être obligé d'aller bien loin; mais il fallut poursuivre jusqu'au lieu où nous nous étions reposés.

J'avais mis beaucoup de temps; la nuit paraissait déjà lorsque j'arrivai; je ne distinguais presque plus les objets; je cherchai partout où je remarquai des traces de nos pas : soins inutiles, je ne découvris rien. Je me couchais sur la terre; je passais mes mains partout; elles suppléaient à mes yeux, dont l'obscurité ne me permettait pas de faire usage.

Las de me fatiguer en vain, je courus au feu que j'avais allumé la nuit précédente, pour voir si j'y trouverais encore quelque char-

bon qui me mît en état de le renouveler, et de m'éclairer ensuite dans mes perquisitions. Il était absolument éteint ; je n'y vis plus que des cendres, et pas la moindre étincelle.

Accablé de ce nouveau contre-temps, comme si je n'eusse pas dû m'y attendre, je restai couché, livré à la douleur la plus profonde, désespérant de tirer aucun fruit de ma peine, incapable de rejoindre madame Lacouture de cette nuit, et ne songeant pas même à l'entreprendre. L'idée de repartir sans ma pierre me désolait ; je résolus d'attendre le jour, pour la chercher de nouveau, espérant de réussir enfin à la trouver.

J'allai me jeter sur le tas de fougères, de feuilles et de plantes différentes qui nous avaient servi de lit ; je pensai que c'était peut-être dans cet endroit que j'avais fait ma perte. Je délibérai un instant si j'attendrais le lendemain pour y faire mes recherches : c'était le parti le plus raisonnable. Le grand jour m'était absolument nécessaire ; je ne devais pas m'attendre à rien trouver dans l'obscurité : j'en étais bien persuadé ; mais mon inquiétude était trop vive pour supporter des délais.

Je passai mes mains à plusieurs reprises sur tous les points de la surface de ce lit ; elles ne sentirent rien sous elles. Mon premier dessein était de me borner à cet essai, et de renvoyer au jour des recherches plus exactes ; mais je ne pus résister à mon impatience. Je dérangeai cet amas de plantes, poignée par poignée : il n'y en eut pas une qui ne me passât par les mains. Je les mettais dans un autre endroit après les avoir bien examinées. Je demeurai la plus grande partie de la nuit dans cette occupation ; je désespérais déjà de retrouver mon trésor. Toutes ces plantes avaient changé de place. J'étendis mes mains sur le terrain nu qui en était auparavant couvert, et elles s'arrêtèrent sur l'objet de mes recherches. Je le saisis avec une joie égale au regret que m'avait causé sa perte ; je le serrai soigneusement, et je pris toutes sortes de précautions pour n'en être plus privé à l'avenir.

Pendant que j'avais été occupé de ce soin, je n'avais pas été sans inquiétude au sujet des bêtes féroces. Leurs cris s'étaient fait entendre, mais dans un grand éloignement. Je frémis plusieurs fois et pour moi et pour ma malheureuse compagne, qui se trouvait seule, et dont l'effroi devait être extrême au milieu de la nuit. Je songeai à me rendre auprès d'elle pour la rassurer, s'il était possible ; mais

j'avoue que la crainte de faire quelque rencontre dangereuse me retint longtemps en suspens. Je réfléchis enfin que le soin que nous avions eu de mettre le feu partout sur notre route avait dû éloigner les monstres, et qu'ils s'étaient retirés, pour le fuir, aux extrémités de ces déserts. En effet, depuis ce temps, ils ne s'étaient jamais approchés des lieux où nous faisions nos huttes, et nous n'avions plus entendu leurs hurlements que dans un certain éloignement, qui diminuait de beaucoup nos terreurs. Je me persuadai enfin que je n'en rencontrerais aucun, et je me mis en route; mais ce ne fut pas sans frémir, et sans être plusieurs fois sur le point de m'arrêter et de faire du feu pour me rassurer.

Je poursuivis cependant mon chemin; la crainte me donna des ailes, et malgré ma faiblesse, j'arrivai encore auprès de madame Lacouture, environ deux heures avant le jour. Je faillis à la manquer et à m'écarter beaucoup de l'endroit où je l'avais laissée : l'obscurité, la peur, m'empêchaient de reconnaître ce lieu. Un gémissement que j'entendis par hasard, et qui me fit frissonner, m'avertit que j'allais passer auprès d'elle sans m'en apercevoir. Elle avait entendu le bruit de mes pas, et dans son effroi, elle s'était imaginé que c'était une bête farouche qui venait à elle : c'est ce qui lui avait fait pousser ce gémissement. Je l'appelai à haute voix : Est-ce vous, madame? Oui, me répondit-elle, d'une voix presque éteinte. Bon Dieu ! que vous m'avez effrayée, et que votre éloignement et votre retard m'ont fait passer de cruels moments! Avez-vous entendu ces hurlements horribles?... Ils ont frappé mon oreille. J'ai cru que, puisque vous ne reveniez point, vous aviez été dévoré, et que je ne tarderais pas à l'être.

Je vis encore, m'écriai-je ; je vous retrouve; nous en avons été tous deux quittes pour la peur : j'ai retrouvé ma pierre; nous allons avoir du feu; nous pourrons nous reposer et prendre quelque nourriture.

En disant ces mots, je ramassais quelques morceaux de bois sec; je tirais du feu de ma pierre; un lambeau de ma chemise, qui était entièrement usée et presque réduite en charpie, me tint lieu d'amadou : depuis longtemps elle me servait à cet usage, et j'employais indistinctement la mienne ou celle de madame Lacouture.

Nous eûmes bientôt un grand feu, auquel nous fîmes cuire une

partie de notre tortue, dont la chair se trouva très tendre et très succulente. Nous trouvâmes dans son corps, en l'ouvrant, une multitude de petits œufs que nous grillâmes sur les charbons, et qui nous procurèrent un aliment également sain et rafraîchissant, qui nous fit beaucoup de bien. Nous nous endormîmes ensuite, et le repos, dont nous avions besoin, et qui dura cinq heures, nous soulagea et nous rendit quelques forces.

A notre réveil, nous consultâmes entre nous si nous continuerions notre route. En regardant la rivière, dont le cours était assez droit, nous désespérâmes de trouver de longtemps un lieu commode pour la traverser. Nous nous déterminâmes à risquer le passage dans celui où nous étions. Pour cela j'imaginai de construire un radeau. Six arbres effeuillés par le temps, que l'eau avait entraînés, et qui s'étaient arrêtés vers le bord, auprès d'un autre arbre que le vent avait couché sur l'eau, et dont les racines tenaient encore fortement à la terre, me parurent des matériaux solides et faciles à employer. j'entrai dans l'eau, qui heureusement n'était pas profonde dans cet endroit ; j'amarrai quatre de ces arbres ensemble ; ils étaient suffisants. Les liens que j'employai furent des écorces : j'y ajustai de mon mieux une longue perche, plus grosse à une extrémité qu'à l'autre, pour me servir de rame et de gouvernail.

Cet ouvrage étant fini, nous nous préparâmes à partir. Nous nous dépouillâmes de nos habits, dont nous fîmes un paquet que nous assujettîmes avec des écorces. Nous prîmes cette précaution afin de pouvoir nous sauver plus facilement, s'il nous arrivait quelque accident. Nos habits nous auraient incommodés, si nous étions tombés dans l'eau ; et en les réunissant dans un paquet, nous nous ménagions la facilité de les rattraper, s'il fallait que je me misse à la nage pour les aller chercher. L'événement nous prouva que nous avions eu raison de nous précautionner ainsi.

L'état où nous étions, madame Lacouture et moi, nous rendait inutiles les ménagements qu'exige la pudeur. A peine songions-nous, depuis que nous voyagions ensemble, que nous étions d'un sexe différent. Je ne m'étais aperçu de celui de ma compagne, que par la faiblesse ordinaire aux femmes. Elle ne voyait dans le mien que la fermeté, le courage que je tâchais de lui inspirer, et le secours que mes forces, un peu plus grandes que les siennes, me mettaient dans le cas de lui donner. Tout autre sentiment était mort en nous,

et la nature épuisée, indifférente sur tout autre objet, ne nous demandait que des aliments.

La crainte des accidents qui pouvaient nous arriver ne nous permit pas de nous séparer de nos provisions comme de nos habits ; la perte de ceux-ci nous eût moins affligés que celle des autres. Nous défîmes nos paquets pour les arranger de manière à pouvoir les attacher autour de notre corps, assurés de les sauver avec nous, ou de périr avec eux. Nous descendîmes sur notre radeau, que je poussai au large, en gouvernant du mieux que je le pus avec ma perche. Le courant nous entraîna d'abord avec une rapidité qui me fit trembler : il nous avait transportés en un instant à plus de trois cents pas du lieu où nous nous étions embarqués : je craignais qu'il ne nous entraînât de même jusqu'à la mer. Je manœuvrai avec une peine infinie, pour parvenir à le couper. J'y réussis à la fin, mais c'était toujours en cédant et en descendant prodigieusement, de manière que je ne comptais arriver à l'autre bord qu'à une demi-lieue plus bas que le point d'où nous étions partis.

Après bien des efforts, je parvins à passer le milieu de la rivière. Le courant allait bientôt cesser d'être si rapide. Nous étions presque près de l'endroit où il avait peu de violence, lorsqu'il jeta notre radeau en travers sur un arbre qui se trouvait près de nous à fleur d'eau. Le mouvement que je fis pour l'éviter contribua à notre naufrage. La secousse fut si forte, que les liens de notre bâtiment se rompirent : les pièces de bois qui le composaient se séparèrent ; nous tombâmes dans l'eau, et nous nous serions infailliblement noyés, si je ne m'étais pas pris d'une main aux branches de cet arbre : je saisis en même temps, de l'autre, madame Lacouture par les cheveux, au moment où elle plongeait déjà, prête à disparaître sans doute pour toujours. Le sommet de sa tête était seulement à fleur d'eau. Je la tirai avec précipitation ; elle n'avait pas perdu connaissance : je lui criai de remuer les bras et les jambes, pour m'aider à la soutenir.

L'endroit où nous étions était très profond. Je la fis grimper sur le corps de l'arbre ; dont je fis le tour à la nage. L'autre extrémité touchait au bord, et cela me donna la facilité de l'y conduire : elle s'y assit. Je détachai les paquets de vivres que j'avais autour de moi, et que je mis à ses côtés. Je revins à la rivière pour voir si je découvrirais nos habits : ils s'étaient arrêtés aux branches de l'arbre où

je les vis encore ; mais le mouvement de l'eau les en détachait ; et au moment où je m'y jetais pour les aller chercher, le courant commençait à les emporter. Je nageai après eux ; j'eus le bonheur de les atteindre, et je les poussai devant moi vers le rivage où je les conduisis.

Mon premier soin fut de les porter à madame Lacouture, qui les délia, en exprima l'eau, et les étendit au soleil pendant que je préparais du feu pour les sécher plus promptement, et pour faire cuire encore quelques morceaux de notre tortue que nous avions apportée. Nous ne perdîmes rien dans notre naufrage. Nous ne regrettions pas notre radeau, qui, s'il nous avait menés à l'autre bord, eût alors cessé de nous être utile, et que nous aurions abandonné.

Après avoir pris un repas qui nous rétablit de notre fatigue, nous fîmes sécher nos provisions. Ce soin nous prit toute la journée. Nous passâmes la nuit dans ce lieu, et le lendemain nous trouvant reposés et rafraîchis, nous nous remîmes en marche, cherchant toujours à nous rendre à Saint-Marc des Apalaches, nous orientant comme nous pouvions, et tremblant toujours de nous égarer. Les bois qui se trouvaient de l'autre côté de la rivière n'étaient pas plus praticables ; les bruyères, les joncs étaient aussi désagréables et aussi dangereux : nos chaussures, nos bottines, nos espèces de gants et de masques étaient usés ; l'eau, qui les avait mouillés, les avait mis hors d'état de servir davantage : les ronces nous déchiraient ; les moustiques et les maringouins nous tourmentaient comme auparavant : nous trouvions encore moins de vivres que de l'autre côté ; notre nègre et notre caïman furent notre unique ressource.

Nous marchâmes plusieurs jours avec toutes ces incommodités, qui augmentaient journellement : nous souffrions également du corps et de l'esprit ; l'espérance consolante ne venait plus nous bercer de ses chimères ; nous étions dans un état affreux, et nous ressemblions plus à des tonneaux ambulants qu'à des êtres humains. Nous marchions pesamment, pouvant à peine mettre un pied devant l'autre, et nous relevant difficilement lorsque nous étions assis.

Madame Lacouture résista plus longtemps que moi : tant que j'avais eu quelques forces, j'avais ménagé les siennes, et je m'étais

chargé de tous les soins pénibles ; son esprit était aussi plus tranquille que le mien, parce qu'elle se reposait de tout sur moi seul. J'avais eu jusqu'alors tous les embarras ; mais il était temps de céder à de si longues infortunes.

Un jour, n'en pouvant plus, abattu, voyant à peine, parce que les ampoules qu'avaient faites autour de mes yeux les insectes les couvraient presque tout à fait, je m'étais jeté sur le rivage, sous un arbre, à une centaine de pas de la mer. Après m'être reposé pendant une heure, j'essayai de me lever pour continuer de marcher : cette entreprise fut au-dessus de mes forces.

C'en est fait, dis-je à ma compagne, je ne puis aller plus loin ; ce lieu-ci sera le terme de mon voyage, de mes infortunes et de ma vie : profitez des forces qui vous restent encore, pour tâcher de gagner un lieu habité : emportez avec vous nos provisions ; ne les consommez pas inutilement à m'attendre ici ! je vois que le ciel ne veut pas que j'en sorte ; il m'en avertit par mon épuisement. Le courage et la santé qu'il vous a conservés, montrent qu'il a d'autres vues sur vous ; jouissez de ses bienfaits et pensez quelquefois à un infortuné qui a partagé si longtemps vos malheurs, qui vous a soulagée autant qu'il a pu, et qui ne vous eût jamais abandonnée, s'il lui avait été permis de vous suivre, et s'il avait le pouvoir de vous être encore utile : cédons à la nécessité cruelle qui nous impose de si dures lois. Partez, tâchez de vivre ; et lorsque vous aurez oublié dans l'abondance la disette que nous éprouvons, dites quelquefois : *J'ai perdu un ami dans les déserts de l'Amérique.* Vous vous retrouverez sans doute un jour avec des Européens ; les occasions des vaisseaux qui retournent dans ma patrie ne vous manqueront pas : profitez-en pour me rendre un service, l'unique que je puisse souhaiter, et que j'attends de votre amitié : écrivez à mes parents le sort de l'infortuné Viaud ; apprenez-leur qu'il n'est plus, et qu'ils peuvent se partager les tristes débris de sa fortune, les employer comme ils le jugeront à propos, sans craindre que je reparaisse jamais pour les réclamer : dites-leur de me plaindre et de prier pour moi.

Madame Lacouture ne me répondit que par des larmes ; sa sensibilité me toucha : c'est une consolation pour les malheureux de voir qu'ils excitent la compassion ; elle me prenait les mains, les serrait avec tendresse : je tentais encore de la disposer à notre sé-

paration ; je lui prouvai en vain qu'elle était nécessaire : Non, mon ami, me dit-elle, non, je ne vous quitterai pas ; je vous rendrai les soins que j'ai reçus de vous si longtemps : prenez courage ; vos forces peuvent revenir : si mon espérance est trompée, je serai toujours à temps de m'exposer seule dans ce vaste désert, où je ne serais accompagnée que par mes craintes, où je croirais à chaque instant que le ciel enverrait contre moi des bêtes féroces, pour me déchirer et me punir de vous avoir laissé dans un moment où je pouvais vous être utile. A l'égard de nos provisions, nous tâcherons de les ménager : j'irai en chercher de fraîches sur le bord de la mer ; peut-être en trouverai-je ; elles vous seront plus salutaires. Je vais commencer dès à présent à vous servir ; mais pour vous garantir des insectes dont vous avez peine à vous défendre, prenez ceci.

En disant ces mots, elle détachait un de ses jupons ; elle n'en avait que deux : à l'aide de mon couteau, elle le partagea en deux pièces, dont elle mit l'une sur mes jambes, et l'autre sur mes bras et sur mon visage ; ce fut un grand soulagement pour moi : ils me garantirent en effet des piqûres que je craignais. Ma compagne fit ensuite du feu, et alla vers la mer, d'où elle revint avec une tortue. J'imaginai que le sang de cet animal pourrait me soulager ; j'en ai frotté mes blessures. Je l'essayai, et je conseillai à madame Lacouture de faire comme moi : elle m'imita volontiers, car elle avait aussi la tête, le cou et les bras couverts des piqûres des maringouins. Nous nous reposâmes ensuite ; mais ma faiblesse ne se passa point : je me sentais si mal, que je ne doutais pas que ma mort ne fût très prochaine.

Une grosse poule d'Inde que nous aperçûmes alors, et qui se retirait dans un taillis qui n'était qu'à deux pas, nous fit penser qu'elle couvait, et nous donna le désir de nous emparer de ses œufs. Madame Lacouture se mit en devoir d'aller les chercher ; je n'étais pas en état de le faire moi-même ; il m'était impossible de me remuer, et je demeurai couché auprès de mon feu.

Je restai seul et dans cette position pendant environ trois heures. Le soleil venait de se coucher. J'étais dans une espèce d'anéantissement stupide, sans mouvement et presqu'entièrement privé de l'usage de la raison. Je ne pus comparer mon état qu'à ce calme qui est entre le sommeil et la veille. Un engourdissement

affreux avait saisi mes membres appesantis : je ne sentais pas de douleur, mais un malaise général par tout mon corps. Dans ce moment j'entendis des cris qui me tirèrent de ma léthargie, et réveillèrent mon attention. Je prêtai l'oreille, ils me parurent venir du côté de la mer, et je les pris pour ceux de quelques sauvages qui s'approchaient en suivant le rivage.

Grand Dieu! m'écriai-je, est-ce la fin de mes peines que ces clameurs m'annoncent? Avez-vous envoyé ces sauvages à mon secours, ou viennent-ils m'arracher le faible reste d'une vie languissante? Quoi que vous ordonniez, je me soumets; frappez ou secourez-moi, ce sera toujours me délivrer de mes maux et dans l'un et l'autre cas, ma reconnaissance est égale.

Les mêmes cris se firent entendre à diverses reprises. Un rayon d'espoir vint luire dans mon âme. J'essayai de me lever pour me mettre sur mon séant, et je n'en vins pas à bout sans de violents efforts. Cette remarque cruelle vint diminuer ma joie. Peut-être, pensai-je, les hommes que j'entends sont-ils sur la mer, dont ils côtoyent le bord dans leur canot; peut-être vont-ils plus loin : ils ne me verront pas s'ils ne descendent à terre; et si leur dessein n'est pas d'y descendre ici, que deviendrai-je? Dans l'accablement où je suis, comment pourrai-je leur faire connaître qu'il y a dans ce lieu un être infortuné qui a besoin de leur secours?

Cette idée me désespéra : j'essayai de crier; ma voix était éteinte. La crainte cependant de perdre l'unique ressource qui se fût présentée depuis si longtemps me rendit une partie de mes forces; je m'en servis pour me traîner sur mes genoux et sur mes mains, le plus près du rivage qu'il me fut possible. J'aperçus distinctement un gros canot qui descendait le long de la côte, et qui ne m'avait pas encore passé. Je me levai sur mes genoux, et prenant mon bonnet à la main, je fis des signes que j'étais forcé d'interrompre à chaque instant, parce que je ne pouvais me soutenir, et que je retombais sur le ventre. Combien ne regrettai-je point de n'avoir pas madame Lacouture auprès de moi! elle aurait pu gagner le bord de la mer, courir, crier, appeler au secours, et parvenir à se faire entendre; mais elle était éloignée, et il fallait que les cris des gens qui étaient dans le canot ne fussent point allés jusqu'à elle, puisqu'elle n'était pas accourue.

A son défaut, je n'épargnai rien pour me faire voir. Une longue

perche que je trouvai à côté de moi me servit à élever mon bonnet, et un morceau de jupon que ma compagne d'infortune m'avait laissé. Cette espèce de drapeau flottant dans l'air attira les regards de ceux qui conduisaient le canot. Je le connus aux nouveaux cris qu'ils poussèrent et au mouvement de leur bâtiment, qui cessa de descendre, et qui s'approcha du rivage. Je plantai ma perche en terre, afin qu'ils ne perdissent pas de vue mon signal, et je me laissai aller sur le sable, où je me couchai tout de mon long, fatigué des efforts que je venais de faire, mais consolé par la certitude d'une prochaine délivrance, et en remerciant le ciel des bienfaits qu'il daignait m'accorder.

En considérant attentivement le canot, j'avais observé que les hommes qui le montaient étaient habillés. Cette observation qui me convainquit que j'avais affaire à des Européens, et non à des sauvages, me délivra de toutes les inquiétudes que l'abord des premiers n'aurait pas manqué de me causer encore. En attendant mes libérateurs, je tournai mes regards du côté de mon feu ; je cherchai madame Lacouture ; j'étais impatient de la voir, pour lui annoncer le bonheur qui nous arrivait, et le lui faire partager ; je n'en pouvais bien goûter l'étendue sans elle. Les soins tendres qu'elle prenait de moi, sa résolution de ne point m'abandonner, avaient resserré l'amitié qui m'unissait à elle, et que nos infortunes communes avaient fait naître. Je ne l'aperçus point, et ce fut le seul chagrin que j'éprouvai dans ce moment ; mais il m'affecta faiblement, parce que sa félicité n'en était pas moins réelle, et qu'elle ne pouvait être différée que de très peu d'instants : il se faisait tard, et la nuit n'était pas éloignée.

Les personnes, dont j'attendais tout désormais, arrivèrent en ce moment. L'excès de ma joie, en les voyant si près de moi, faillit m'être funeste ; elle m'occasionna un saisissement si violent, que je fus pendant quelques minutes sans répondre à leurs questions, et sans pouvoir proférer une parole. Une goutte de taffia qu'ils me donnèrent me fortifia, et me mit en état de leur témoigner ma reconnaissance, et de leur dire un mot de mes malheurs. Ils virent au premier abord tout le danger de ma situation : ils eurent le ménagement de ne pas m'obliger à parler ; et moi, satisfait de voir des Européens, jugeant à la manière dont ils s'exprimaient dans ma langue qu'elle ne leur était pas familière, je ne songeai point à leur

demander de quelle nation ils étaient. Cette connaissance m'importait peu : il me suffisait de voir que j'étais avec des hommes, et que je pouvais compter sur eux.

Je les priai de vouloir bien crier encore, et de chercher du côté du taillis qui était devant nous, pour se faire entendre à madame Lacouture, dont la longue absence commençait à m'inquiéter. Un moment après, je n'eus plus rien à désirer; elle parut; je la vis courir à moi de toutes ses forces : elle avait attrapé la poule d'Inde et son nid qu'elle nous apporta. Ma bonne amie, lui dis-je, ces provisions arrivent fort à propos; nous allons les partager avec ces messieurs que le ciel amène à notre secours. Réjouissez-vous, la fortune ne vous abandonne point, et votre compassion pour moi n'est pas sans récompense.

Comme la nuit était venue, il fut inutile de songer à s'embarquer avant le lendemain. J'appris alors que nous étions au 6 du mois de mai; car jusqu'alors je n'avais pas été sûr de la plupart des dates. Nous nous rendîmes tous auprès de mon feu, où mes libérateurs se donnèrent la peine de me porter. Nous mangeâmes notre poule d'Inde et ses œufs : on y joignit quelques viandes fumées et quelques verres de tafia.

Notre repas fut, on doit bien le penser, un des plus gais; le contentement de l'esprit contribue au soulagement du corps je sentis revenir mes forces. Mes hôtes m'apprirent qu'ils étaient Anglais : leur chef était un officier d'infanterie au service de sa majesté britannique; il s'appelait M. Wright. Je l'entretins, pendant le souper, d'une partie des aventures de madame Lacouture et des miennes. Je le vis frissonner plusieurs fois : lorsque je lui parlai de la nécessité qui nous avait contraints à chercher dans mon malheureux nègre une nourriture que la nature entière nous refusait dans ce désert, il voulut voir cet horrible mets! la curiosité l'engagea à en porter un morceau à sa bouche.... il le rejeta sur-le-champ avec une horreur inexprimable....

J'observerai, en passant, que comme il n'y avait que l'officier et un soldat qui parlassent français, et que tous les autres avaient témoigné le désir d'entendre notre histoire, j'avais été contraint de la faire en anglais : j'avais été fait deux fois prisonnier pendant la dernière guerre, j'avais eu occasion d'apprendre cette langue; elle me fut d'une grande ressource quelque temps après;

pour le moment, elle me concilia l'affection de mes libérateurs.

Lorsque j'eus fini mon récit, je demandai à mon tour à M. Wright à quel heureux hasard nous devions sa rencontre. Il me répondit qu'il était du détachement de Saint-Marc des Apalaches, commandé par M. Sevettenham : quelques jours auparavant, un sauvage avait trouvé sur la côte un homme mort; le reste de ses vêtements annonçait que c'était un Européen; il lui manquait le ventre et le visage, qui paraissaient avoir été dévorés; M. Sevettenham avait ordonné qu'une expédition parcourût la plage dans un canot, et ramassât les malheureux qui pourraient s'y trouver en état de profiter de ses secours. Il ajouta que son commandant, qui avait remarqué la constance du mauvais temps, avait soupçonné que quelque bâtiment avait fait naufrage, et il craignait que ce ne fût celui qu'il attendait de Passacole, chargé de vivres pour sa troupe.

Je ne doutai pas que ce cadavre vu par le sauvage ne fût celui du malheureux M. Lacouture, ou celui de M. Desclau, mon associé. Tous deux s'étaient noyés sans doute... tout sert à m'en convaincre, puisqu'on n'en a reçu aucune nouvelle.

Après nous être entretenus ainsi pendant quelques heures, nous nous abandonnâmes au sommeil; il fut bientôt interrompu par un orage affreux qui s'éleva : la pluie, le vent, le tonnerre et les éclairs ne cessèrent pas pendant toute la nuit. Cette circonstance incommoda beaucoup les Anglais; mais, madame Lacouture et moi, nous y étions accoutumés; et il nous fut encore moins insupportable, à cause du secours dont nous étions assurés, et que nous possédions déjà : le sentiment de nos infortunes n'était plus si vif depuis que nous en apercevions la fin; notre faiblesse, nos blessures semblaient nous faire moins souffrir et nous commencions même à les regarder comme des accidents passagers qui se termineraient bientôt à l'aide d'un peu de soin et de repos.

Le jour naissant vit diminuer l'orage, qui se dissipa entièrement au lever du soleil : nous ne songeâmes plus qu'à nous embarquer. J'avais repris courage; il me soutenait assez pour me permettre de me rendre sans secours jusqu'au canot; mais M. Wright ne le voulut pas permettre : il eut l'attention de m'y faire porter. Je vous félicite de reprendre des forces, me dit-il; mais il ne faut pas en abuser; ménagez-les, vous aurez le temps et l'occasion d'en

user. Madame Lacouture m'accompagna à pied : elle me regardait pendant le chemin avec une joie naïve. Voyez, me dit-elle, si j'ai eu tort de vous résister et de rester auprès de vous ; nous revenons tous les deux à la vie, et nous pouvons en jouir sans trouble et sans remords. Ah ! lui répondis-je, je ne me serais jamais consolé de vous avoir pressée de vous éloigner sans moi, si le secours m'était venu sans que vous en pussiez profiter.

Nous entrâmes tous dans le canot, où j'achevai de me reposer. M. Wright songea à achever de remplir sa mission : il avait déjà parcouru plusieurs îles ; il lui en restait une à visiter avant de retourner à Saint-Marc des Apalaches. Il y dirigea son canot : nous y arrivâmes après douze heures de navigation par un vent favorable. Je la reconnus pour celle d'où nous étions partis, madame Lacouture et moi, et dans laquelle nous avions laissé son fils. Les malheurs que j'avais essuyés depuis notre départ ne m'avaient guère permis de songer à lui. Mon retour dans cette île le rappela à mon souvenir : je ne pus m'empêcher de donner encore quelques larmes à son sort ; au milieu de mes regrets, je me rappelai qu'il n'était pas encore mort lorsque je l'avais quitté ; cette idée m'agita ; celle qu'il pouvait vivre encore, et recevoir quelque secours, me frappa ; en vain la raison la rejetait comme une chose impossible ; je voulus m'assurer de son état.

Nous voguions toujours dans le dessein de faire le tour de l'île ; nos soldats, pendant ce temps, criaient de toutes leurs forces par intervalles, afin de se faire entendre ; personne ne leur répondait. Ce silence ne calma ni mes inquiétudes, ni mon agitation : le malheureux jeune homme pouvait entendre ces cris, et être hors d'état de faire entendre les siens ; je pensai à ma situation sur la côte, lorsque les Anglais s'en étaient approchés ; celle de Lacouture, s'il vivait, devait être encore plus déplorable ; je ne pus résister plus longtemps à l'impatience d'acquérir une certitude. Je fis part de mes soupçons à M. Wright ; cet officier me fit quelques représentations sur le peu d'utilité d'une recherche de cette espèce, qui vraisemblablement ne ferait que nous retarder sans fruit. Cependant son humanité l'empêcha d'insister : il voulut bien s'arrêter, et il envoya un soldat à terre, avec ordre de chercher le jeune homme.

Le soldat revint un demi-quart d'heure après : il l'avait vu,

il était mort. M. Wright lui ordonnait déjà de se rembarquer, lorsque je m'approchai de lui : vous me trouverez indiscret sans doute, lui dis-je; mais j'ai une nouvelle grâce à vous demander : ce jeune homme m'était cher, sa fermeté seule nous a fait sortir de cette île, sa mère et moi; je lui dois de la reconnaissance; elle ne peut éclater que faiblement; mais que je fasse ce que je puis. Permettez-moi de lui rendre les derniers devoirs; accordez-nous le temps de l'enterrer.

M. Wright était la politesse et la complaisance même; il consentit encore à me donner cette satisfaction. Il commanda à son monde de débarquer et de me porter auprès du mort. Nous nous y rendîmes tous. Madame Lacouture voulut aussi être présente à cette pieuse et triste cérémonie. Mon fils infortuné, s'écria-t-elle en soupirant, a suivi son père au tombeau! sa mère lui survit, mais la vie m'est moins chère, puisque je ne puis la partager avec lui....

Nous arrivâmes auprès de ce malheureux jeune homme : il était couché sur le ventre, le visage contre terre; son corps était d'un rouge hâlé; il sentait déjà mauvais, ce qui nous fit présumer qu'il était mort depuis quelques jours : il avait des vers autour de ses jarretières; c'était un spectacle hideux et dégoûtant dont nos cœurs s'affligeaient. Je me mis en prière pendant que les soldats creusaient la fosse : dès qu'elle fut faite, ils vinrent le prendre pour l'y jeter... Quelle fut leur surprise! quelle fut la mienne et celle de sa mère, lorsque nous aperçûmes que son cœur battait encore! Au moment où l'un des soldats s'avançait pour le prendre par la jambe, nous la lui vîmes retirer. Dans l'instant nous nous empressâmes de lui donner tous les secours qui étaient en notre pouvoir; on lui fit avaler un peu de tafia avec de l'eau; on se servit du même mélange pour laver les plaies qu'il avait sur les genoux, et d'où nous tirâmes plusieurs vers qui les envenimaient.

Madame Lacouture, immobile d'étonnement, passait tour à tour de la crainte à la joie, voyant son fils, qu'elle avait cru mort, respirer encore; elle se défiait de ses yeux! Cela est impossible, s'écriait-elle dans une espèce de délire... au nom du ciel, ne m'en imposez pas; assurez-moi de ce qui en est; craignez de me donner une fausse espérance, qui rendrait ma douleur plus vive, si je la voyais trompée....

Elle courait à son fils, l'examinait, nous regardait ensuite, et

cherchait à lire sur nos visages ce que nous pensions de son état. Un moment après, elle le prenait dans ses bras, cherchait à le réchauffer par ses baisers. Nous fûmes obligés de la forcer à s'en éloigner, parce qu'elle nous empêchait de lui donner les soins nécessaires. J'étais incapable d'y contribuer beaucoup : je la priai de s'asseoir auprès de moi, et je l'entretins de tout ce qui pouvait flatter son espoir. Elle m'écoutait avec inquiétude ; à chaque instant, ses yeux se tournaient du côté de son fils : elle se levait avec précipitation ; j'étais souvent contraint d'employer toutes mes forces pour l'arrêter.

Un moment ! lui disais-je, laissez agir ces généreux Anglais ; ne les interrompez point ; votre vivacité leur serait gênante. Je le vois, me répondait-elle ; je vous obéis, je demeure.... Et un instant après, elle tentait de m'échapper : je l'exhortais à la patience ; je lui renouvelais mes représentations ; je lui rappelais qu'elle m'avait promis de rester tranquille. Je le sais, je l'ai promis, je dois l'être ; mais, mon cher Viaud, je ne suis pas maîtresse de moi ; je serais rassurée, si je le voyais un instant, un seul instant.... Pourquoi me retenez-vous ? Que vous êtes cruel ! Ah ! si vous saviez ce que c'est que d'être mère !... avez-vous jamais eu un fils ? Et, sans attendre ma réponse, elle me faisait de nouvelles questions sur les probabilités du rétablissement de la santé de son fils ; si j'espérais qu'il pût vivre : n'écoutait point ce que je lui répondais, et continuait à vouloir me quitter.

Enfin M. Wright vint à nous, et nous dit que Lacouture avait repris le sentiment, qu'il ouvrait les yeux, qu'il pleurait, qu'il regardait tout le monde, et qu'il demandait sa mère, qu'il m'appelait aussi. Nous nous transportâmes auprès de lui ; il nous reconnut. C'est vous, nous cria-t-il d'une voix languissante ! Est-il possible que vous soyez encore ici !.... Je ne vous ai pas vus..... où étiez-vous donc ?

Ce n'était pas le moment d'entrer dans des explications. Nous lui dîmes que nous venions le délivrer de ses misères, et nous l'exhortâmes à prendre courage. On le fit transporter dans le canot : on m'y conduisit aussi ; je le fis coucher sur les habits de quelques soldats qui s'empressèrent de les prêter : je le couvris avec d'autres, et je me chargeai d'en avoir soin pendant la route. Sa mère ne le quitta pas d'un instant, et j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher

de se livrer à sa tendresse et à ses caresses, qui eussent été fatigantes.

Comme il était tard, nous ne fîmes pas beaucoup de chemin : nous nous rendîmes à l'autre extrémité de l'île, où nous débarquâmes pour y passer la nuit. Deux de nos soldats chassèrent, et eurent le bonheur de tuer trois outardes grasses qui nous procurèrent un bon souper. Le jeune homme prit quelque nourriture, et dormit toute la nuit. Le lendemain il se trouva mieux, c'est-à-dire qu'il reprit entièrement connaissance. Il ne put cependant nous rendre compte de ce qu'il avait fait depuis notre départ; il nous apprit seulement qu'il s'était trouvé mal plusieurs fois, et que lorsqu'il reprenait connaissance, il se sentait un grand besoin de boire et de manger. L'eau et les provisions que nous avions mises auprès de lui, lui furent d'un grand secours. Il était si faible, qu'il se traînait sur les huîtres qu'il ramassait avec la bouche pour les manger. Il ignorait absolument le temps qu'il avait passé seul dans cette situation. Il croyait que nous n'étions point partis, et que nous avions trouvé sur-le-champ le secours dont il profitait.

Nous nous gardâmes bien de le détromper alors; mais son existence ne nous en parut pas moins inconcevable : si on nous eût raconté ce dont nous étions témoins, nous ne l'aurions pas cru; et tout en effet se réunit pour rendre ce fait incroyable. Nous étions sortis de l'île le 19 avril, et c'était le 7 mai que nous y étions revenus, cela faisait dix-neuf jours pendant lesquels il avait vécu. Comment avait-il pu se soutenir si longtemps sans miracle? Nous y vîmes le doigt de Dieu, madame Lacouture et moi. Elle se jeta à genoux : Grand Dieu! s'écria-t-elle, tu as conservé mon fils.... tu me l'as rendu... daigne ne pas me l'ôter! achève ton ouvrage..... Accorde-moi, dès ce monde, ce dédommagement à mes souffrances.... et si tu veux l'attirer à toi, si tu ne me l'as montré que pour me l'enlever tout à fait... donne-moi la force de soutenir ce dernier malheur, ou précipite-moi dans le même tombeau!

Je joignis mes vœux aux siens, et j'osais tout espérer. Nous nous embarquâmes le même jour pour Saint-Marc des Apalaches : le vent nous fut très favorable. Cette traversée se fit heureusement, et je me convainquis par mes observations que, sans les Anglais, nous n'aurions jamais pu nous y rendre. La partie de la côte où l'on nous avait trouvés n'en est éloignée que de quinze lieues, en s'y rendant

Digitized by Google

par mer ; mais la distance est bien plus considérable par terre, à cause des sinuosités que forme le rivage : on peut l'évaluer à plus du double. Comment aurions-nous pu arriver à Saint-Marc ? Comment aurions-nous traversé plusieurs rivières très larges qui se trouvaient sur notre route, et dont je vis, en passant, les embouchures qui m'annonçaient assez leur largeur, leur profondeur, et la rapidité de leur cours ? Que d'obstacles insurmontables à notre faiblesse ! combien de fois il eût fallu nous écarter de notre chemin, pour remonter ces rivières, par des déserts inconnus, en cherchant un gué ou un passage sans danger ! De combien ces détours auraient augmenté le nombre des lieues que nous avions à faire ! c'est ce qu'il est impossible d'évaluer. La seule chose qui est sûre, c'est que nous n'aurions jamais réussi, et que nous serions morts à la peine.

Le même jour 8 mai nous arrivâmes à sept heures du soir à Saint-Marc des Apalaches. M. Sevettenham nous reçut avec beaucoup d'humanité. Il commença par me faire porter chez lui, et il envoya madame Lacouture et son fils chez le caporal de son détachement. Il ordonna en même temps au chirurgien de nous donner tous les secours de son art ; il poussa la bonté jusqu'à partager son lit avec moi, en me faisant prendre un de ses matelas. Il fit porter aussi des draps à madame Lacouture ; il n'oublia aucun des soins qui pouvaient nous soulager, et dont nous avions un si grand besoin.

Notre bonheur nous fit tomber entre les mains d'un homme bienfaisant, et nous ne tardâmes pas à en éprouver les heureux effets. Que serions-nous devenus, si nous avions trouvé un officier moins sensible, qui, croyant avoir satisfait à l'humanité en nous tirant de notre désert, nous eût laissé le soin de chercher par nous-mêmes les autres secours qui nous étaient nécessaires ?

Il était temps que nous trouvassions un terme à nos souffrances : elles avaient commencé d'une manière terrible le 16 février 1766, elles avaient duré quatre-vingt et un jours. Que ce temps nous avait paru long ! Par combien d'épreuves horribles avions-nous passé ! Quel homme peut dire qu'il a été plus malheureux ? Il n'eût pas été étonnant que de si longues souffrances eussent épuisé notre tempérament : il l'est sans doute plus que nous y ayons résisté, et que nous nous soyons rétablis. Mais notre guérison fut pendant quelques jours incertaine. Nous enflâmes prodigieusement. Le médecin qui nous soignait désespéra d'abord de notre vie : ce ne fut que par des ali-

ments bien nourrissants, et en très petite quantité, qu'il parvint à réparer les ravages qu'avait faits sur nous le manque de nourriture, ou sa mauvaise qualité. Il réussit à nous guérir, à ressusciter le jeune Lacouture, dont le mal était sans contredit le plus dangereux. Il eut beaucoup moins de peine à rétablir sa mère.

Je demeurai treize jours dans le fort : pendant ce temps, j'appris par un chef de sauvages, qui vint apporter des lettres à M. Sevettenham, de la part de l'officier anglais qui commandait à Passacole, des nouvelles du perfide Antonio, et des matelots qui étaient restés dans l'île où il nous avait tous conduits. Ces infortunés, après avoir attendu vainement le retour de ce sauvage, avaient surpris, pendant leur sommeil, sa mère, sa sœur et son neveu, et les avaient massacrés. Ils s'étaient emparés ensuite de leurs armes à feu, de leur poudre, et d'une petite pirogue. Comme ce bâtiment ne pouvait contenir que cinq personnes, ils avaient tiré au sort quels seraient ceux qui s'embarqueraient, et ceux qui resteraient à terre. Trois furent contraints d'attendre dans ce lieu une meilleure fortune, et virent avec douleur le départ de leurs compagnons. Deux jours après, Antonio revint pour prendre le reste de nos effets, et les emporter chez lui : il vengea sur eux la mort de ses parents, et tua les nôtres les uns après les autres, à coups de fusil. De retour dans son village, il se vanta de cette expédition. Ce fut par ce moyen que le chef des sauvages en fut instruit, et qu'il m'apprit cette nouvelle atrocité et ces actes de vengeance. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'étaient devenus les cinq qui s'étaient embarqués dans la pirogue : tout porte à me persuader que de seize personnes avec lesquelles j'avais entrepris ce funeste voyage, il n'en échappa que trois.

Après un séjour d'environ treize jours à Saint-Marc des Apalaches, me trouvant une meilleure santé, et n'ayant plus besoin que de la fortifier, je songeai à quitter ce fort ; et comme il s'en présenta une occasion, je résolus d'en profiter sur-le-champ, dans la crainte de n'en pas trouver d'autres de longtemps. Il y vient très rarement des bâtiments ; on y reste quelquefois des six mois entiers sans en voir. J'avais été prévenu qu'il devait partir le 21 un bateau pour Saint-Augustin. Je me déterminai à m'y embarquer. Je pensai que je serais plus à portée de me procurer dans cette ville les secours nécessaires à ma situation, que dans un poste aussi reculé que celui de Saint-

Marc, où je ne pouvais d'ailleurs demeurer plus longtemps, sans diminuer les provisions du commandant, et les vivres de la garnison.

Madame Lacouture m'aurait suivi bien volontiers; mais son fils n'était pas encore en état de faire le voyage, et elle ne voulut pas l'y exposer. Comme elle était de la Louisiane, où ses parents étaient établis, elle préféra s'y rendre. On l'avait assurée qu'elle pourrait partir vers la fin du mois suivant, et que son fils ferait alors ce voyage sans péril. Nous nous séparâmes avec regret : l'habitude d'errer et de souffrir ensemble nous avait unis d'une amitié tendre; l'infortune en avait formé les liens; les secours que nous nous étions prêtés réciproquement les avaient resserrés. Isolés pendant longtemps au milieu des solitudes de l'Amérique, nous n'avions trouvé de soulagements, d'encouragements, de consolations que dans nous-mêmes. Le plus grand malheur que nous redoutions, était d'être séparés; cependant le besoin et l'intimité nous attachaient l'un à l'autre; le temps était enfin venu où il fallait nous quitter : la raison, les circonstances qui avaient changé, nous en faisaient un devoir; nous le remplîmes en gémissant, mais nous étions accoutumés à nous soumettre à la volonté de Dieu : elle nous poussait vers des climats différents. Ce qui nous consolait, c'est que nos malheurs étaient finis, et que nous n'avions aucun sujet d'inquiétude sur le sort de l'un comme de l'autre.

Nos adieux furent touchants : nous ne pûmes nous empêcher de verser des larmes; nous nous promîmes de ne point nous oublier. Son fils, qui dans ce moment était dans son lit, se joignit à nous : il se leva, et se mettant à genoux, il s'écria : « Mon Dieu, conservez celui qui m'a rendu ma mère, qui m'a rappelé moi-même à la vie: récompensez-le de ces deux bienfaits, et daignez m'acquitter envers lui. »

Cette effusion d'un cœur honnête et sensible m'attendrit encore davantage; je l'embrassai avec transport, en lui disant que j'étais trop payé par ses sentiments; qu'il ne me devait rien; que si j'avais eu le bonheur d'être utile à sa mère, ses secours ne m'avaient pas moins servi; qu'à son égard, j'avais fait mon devoir, et qu'en contribuant à le tirer de l'île, je ne me flattais point d'avoir expié la barbarie que j'avais eue de l'y abandonner.

Toutes les fois que je songeais à l'état où je l'avais trouvé, j'avais

horreur de moi-même, et je me félicitais de l'idée que j'avais eue de le faire chercher à terre, et ensuite de l'inhumer. Je frémissais en pensant qu'il ne serait plus, si lorsque le soldat était venu nous dire qu'il était mort, nous avions continué notre route.

Je quittai enfin madame Lacouture, et j'allai faire mes remercîments à M. Sevettenham et à M. Wright. Ils ne voulurent point m'entendre parler de reconnaissance; ils m'embrassèrent d'une manière qui l'augmenta. Ils m'accompagnèrent au bâtiment, où je vis qu'ils avaient déjà fait transporter toutes les provisions dont j'avais besoin pour mon voyage : tous deux me recommandèrent au capitaine de la manière la plus pressante, et se firent promettre qu'il aurait les plus grands égards pour moi, et qu'il me rendrait tous les services qui dépendraient de lui : ils se chargèrent même de ma reconnaissance; ils m'embrassèrent de nouveau. M. Sevettenham me remit ensuite un paquet pour le gouverneur de Saint-Augustin, et il me donna un certificat de la situation dans laquelle M. Wright nous avait trouvés, madame Lacouture, moi et son fils. Ces deux officiers s'éloignèrent enfin, et me laissèrent pénétré d'admiration et de reconnaissance pour leurs procédés.

Mon voyage de Saint-Marc des Apalaches à Saint-Augustin dura vingt-quatre jours. Je n'entrerai pas dans des détails; je me contenterai de vous dire que la première chose que fit le patron du bateau, fut d'oublier les recommandations de M. Sevettenham. Il eut pour moi des manières extrêmement brutales, auxquelles je n'avais pas lieu de m'attendre, et dont je n'ai jamais connu le motif. Elles me rendirent ma traversée fort désagréable, et me firent trouver le chemin bien long. J'eus aussi le malheur de manquer d'eau, et le capitaine eut la dureté de m'en refuser : cette privation d'un liquide si nécessaire à un convalescent, faillit m'occasionner une rechute très dangereuse; et j'aurais fait sans doute une maladie, si nous n'avions pas été sur la fin de notre route.

J'arrivai le 13 juin à Saint-Augustin; le bateau mouilla à la barre. Le canot du pilote me débarqua sur le rivage, où un caporal vint me prendre. Il me conduisit chez M. Grant qui commandait dans ce lieu, et à qui je remis le paquet de M. Sevettenham. Si j'avais eu lieu de me louer de cet officier, je n'éprouvai pas moins de bontés de la part de M. Grant : il ne voulut point me laisser sortir du gouvernement; il y fit arranger une chambre et un bon lit pour moi;

le chirurgien vint me visiter par son ordre. J'avais quelques ulcères à la gorge, occasionnés par le manque d'eau; une partie de mon corps avait recommencé à enfler. Les soins que l'on prit de moi firent enfin disparaître tous ces symptômes. Le 7 juillet je me trouvai en état de sortir et de me promener par la ville. C'est à la générosité de M. Grant que je dois la conservation de la vie, que M. Wright et M. Sevettenham m'avaient rendue. Je ne puis penser, sans attendrissement, aux bontés que ces officiers eurent pour moi, et qu'un étranger inconnu n'avait guère droit d'attendre : mais j'étais malheureux, et c'en était assez pour exciter leur sensibilité bienfaisante.

Je demeurai chez M. Grant jusqu'au 21, époque de mon départ pour la Nouvelle-York.

NAUFRAGE DU SLOOP LE BETSEY EN 1756.

MER DES ANTILLES [1].

Le naufrage que le capitaine Philippe Aubin fit en août 1756 sur la côte de la Guyane hollandaise, nous paraît avoir été accompagné de circonstances particulières qui le rendent propre à piquer la curiosité, et à fixer l'intérêt de nos lecteurs : nous allons leur en transmettre les détails, en nous servant pour cela du récit du capitaine Aubin : personne ne saurait mieux que ce brave marin peindre les dangers qu'il courut, et les maux qu'il souffrit dans cette occasion.

Je mis à la voile le 1er août 1756, dit-il, et je partis de la baie de Carlisle, pour aller à Surinam, établissement hollandais sur le continent. La baie de Carlisle fait partie de la rade de Bridgetown, dans la partie méridionale de la Barbade, une des Antilles. Mon sloop, ou bateau bermudien, d'environ quatre-vingts tonneaux, bâti

[1] Emprunté aux *Aventures des Voyageurs*, par P. Blanchard.

en cèdre, était chargé par messieurs Rosco et Nyles, négociants de Bridgetown ; il portait une cargaison de provisions de toute espèce, et des chevaux. Dans la nuit du 4 août, le bateau donna de l'avant dans une lame énorme et plongea ; il s'emplit tellement d'eau de l'avant, qu'il ne put se relever, la mer passa sur nous, et nous plongea jusqu'au cou ; elle emporta même tout ce qu'il y avait sur le pont. La moitié des gens de l'équipage, qui était de neuf hommes, furent noyés dans leurs lits, sans que nous ayons entendu aucun cri. Aussitôt que la houle fut passée, je pris la hache qui était suspendue auprès de la cambuse, afin de couper les haubans, et d'empêcher le bateau de chavirer ; mais ce fut inutilement. Le bateau se coucha et fut retourné, les mâts et voiles dans l'eau. Les chevaux culbutèrent les uns sur les autres, avec leurs hangars, et furent submergés ; ce qui me donna le spectacle le plus triste.

Je n'avais qu'une petite chaloupe d'environ douze à treize pieds de long ; elle était fixée entre la pompe et le bord du navire : la Providence voulut, pour notre salut, qu'elle ne fût pas amarrée ; mais nous n'avions aucun espoir de la revoir jamais, un gros câble étant douillé dedans, ce qui l'empêchait de venir sur l'eau. Dans cette effroyable situation, me tenant au hauban, me dépouillant de mes habits et cherchant des yeux quelque écoutille, quelque planche ou coffre vide, pour conserver ma vie autant qu'il plairait à Dieu, j'aperçus mon second et mes deux matelots de quart [1] qui se tenaient attachés à une corde, et criaient à Dieu de recevoir leur âme. Je leur dis que l'homme qui n'était pas résigné à mourir, lorsqu'il plaisait à son créateur de le retirer du monde, n'était pas digne de vivre. Je leur conseillai de se déshabiller, comme j'avais déjà fait moi-même, et de tâcher de saisir le premier objet qui pourrait les aider à conserver quelque temps leur vie. M. William, mon second, suivit mon conseil ; il se mit tout nu, et se jeta à la nage, cherchant ce qu'il pourrait trouver : à peine était-il à l'eau qu'il me cria : « Voici la chaloupe ! voici la chaloupe, la quille en haut ! . . . . » Aussitôt je nage à lui, et je le trouve tenant la chaloupe par la quille, entre le guis et la grand'voile. Nous fîmes tous nos efforts pour la re-

[1] Le service des hommes, à bord, se partage par quart : il n'y a ordinairement qu'un quart de l'équipage de service sur le pont.

tourner, mais sans succès : à la fin, cependant, William, qui était plus pesant et plus robuste, s'avisa d'arc-bouter ses pieds sur la préceinte ou bord de la chaloupe, en tenant la quille avec les mains, et de son pied, joint à l'effort de ses bras, il vint presque à bout de la retourner; moi, je la poussais, et la soulevais de mes épaules, par le côté opposé; enfin, secondés par la lame, nous la retournâmes : mais elle était pleine d'eau. Je montai dedans, et je me mis à la hâler sous la tête du mât du bateau, par la balancine [1] du guis; ce mât s'élevait hors de l'eau de la longueur d'environ quinze à vingt pieds, chaque fois que le navire tombait entre deux lames. Je fis avec le bout de la bosse, ou amarre de la chaloupe, un tour qui embrassait la tête du mât, tenant moi-même l'autre bout de la bosse. Chaque fois que le mât s'élevait hors de l'eau, il enlevait la chaloupe et moi hors de la mer; je laissais ensuite aller la bosse, et dans ce moment la chaloupe se vidait aux trois quarts; mais n'ayant rien pour la dégager de dessous le mât et les haubans, ceux-ci me retombaient sur le corps, et me renfonçaient dans l'eau.

Après avoir essayé de la vider plusieurs fois, sans rien gagner que d'être cruellement brisé et blessé, je me mis à hâler la chaloupe, toujours pleine d'eau, vers les haubans; mais le bateau était alors si submergé, qu'on n'en voyait plus qu'une partie de l'arrière, sur laquelle étaient mon second et les deux matelots qui se tenaient par la corde de la corne du guis. Je me jetai à l'eau avec l'amarre de la chaloupe dans ma bouche, et nageai à eux pour la leur donner à tenir, afin de hâler tous ensemble la chaloupe par-dessus l'arrière du bateau où ils étaient. Nous réunîmes tous nos efforts, et en ce moment je manquai d'avoir la cuisse cassée par une secousse de la chaloupe, me trouvant entre elle et le bateau. Enfin nous parvînmes à la hâler sur l'arrière du navire; mais nous eûmes le malheur dans cette manœuvre de la crever par le fond. Aussitôt que ma cuisse fut un peu moins douloureuse, je sautai dedans cette embarcation, et je bouchai le trou avec un morceau de la grosse chemise de l'un des deux matelots. Ce fut un grand bon-

[1] Balancine, cordage qui soutient une vergue par ses deux extrémités ou par une de ses extrémités. Guis, grande vergue placée sur l'arrière dans le sens de la longueur du bâtiment : elle porte une voile qui agit sur l'extrémité postérieure du levier, que représente la longueur du navire.

heur pour nous que cet homme ne sût pas nager ; on va voir combien de services nous rendit son ignorance : sans lui nous eussions péri. Ne pouvant nager, il ne s'était pas déshabillé ; ainsi il conserva sa grosse chemise de toile, un couteau qui se trouvait dans sa poche, et un énorme chapeau à la hollandaise. Aussitôt que la chaloupe fut dégagée de la plus grande partie de l'eau, et attachée par la bosse à la corne du guis du bateau, mon chien vint à moi le long de la chaloupe ; je le pris. Un instant après, l'amarre cassa tout à coup, et je me trouvai en dérive. J'appelai mon second et l'autre matelot ; ils vinrent en nageant derrière la chaloupe. Mon second avait par bonheur trouvé un petit mât de hune qui servait à hisser la flamme, et qui nous tint lieu de gouvernail ; nous les aidâmes à entrer dans la chaloupe, et bientôt nous perdîmes de vue notre malheureux bateau.

Il était alors quatre heures du matin, à ce que j'estimai ; le jour ne tarda pas à paraître : en sorte que, depuis le moment où nous avions été forcés d'abandonner notre navire, il s'était écoulé environ deux heures. Ce qui l'empêcha de couler bas plus promptement, c'est que j'avais chargé environ cent cinquante barils de biscuit qui étaient dans des barriques presque étanches, autant et même plus de barils de farine, avec trois cents ferkins ou poids de soixante livres de beurre ; toutes matières qui flottent sur l'eau, et qui ne s'en pénètrent que lentement et par degrés. Aussitôt que nous fûmes en dérive, nous tînmes la chaloupe vent arrière du mieux que nous pûmes ; et, dès qu'il fit jour, j'aperçus plusieurs effets qui dérivaient du lieu où nous avions fait naufrage. J'aperçus mon coffre d'habits et de linge : je sentis un mouvement de joie. Il y avait dans ce coffre plusieurs bouteilles d'eau de fleurs d'oranger, quelques livres de chocolat et de sucre, etc. Penchés sur le bord de notre chaloupe, nous saisîmes ce coffre, et fîmes tous nos efforts pour l'ouvrir sur l'eau ; car il ne fallait pas songer à le faire entrer dans la chaloupe ; il était trop grand et trop lourd, et il l'aurait submergée. Jamais, quoique nous fissions, nous ne pûmes forcer le couvercle ; il fallut l'abandonner à la mer, avec toutes les bonnes provisions qu'il renfermait ; et pour comble de misère, nous avions, par cet effort, presque rempli d'eau notre chaloupe, et nous avions manqué, plus d'une fois, de la faire chavirer.

Nous eûmes pourtant le bonheur de ramasser treize oignons sur

les flots; nous en vîmes bien d'autres, mais nous ne pûmes les attraper. Ces treize oignons et mon chien, sans une seule goutte d'eau douce, ni de liqueur quelconque, voilà sur quoi il nous fallait subsister, étant, suivant mon estime, à plus de cinquante lieues de terre, et n'ayant pour nous conduire ni mâts, ni voiles, ni avirons, ni aucune autre espèce d'ustensiles, si ce n'est un couteau, une chemise, dont nous avions déjà coupé un morceau pour mettre au fond de la chaloupe, et une grande culotte. Dès ce jour, nous coupâmes le reste de la chemise en lisières, et nous en fîmes des tresses et des cordes. Ensuite, nous nous mîmes à l'ouvrage, tour à tour, pour détacher les planches de la doublure de la chaloupe, en coupant et cernant, à force de temps et de patience, les têtes des clous qui assujettissaient le doublage de notre esquif. De ces planches, nous fîmes une espèce de mât que nous liâmes au banc de devant; nous fîmes une vergue d'un morceau de planche, nous y attachâmes les deux jambes de la grande culotte, qui nous servirent de voiles, et nous aidèrent à tenir la chaloupe vent arrière, en gouvernant avec le petit mât dont j'ai déjà parlé.

Comme les morceaux de planche que nous avions détachés de l'intérieur de la chaloupe étaient trop courts, et ne suffisaient pas pour en garnir les bords tout à l'entour, lorsque la mer était extrêmement agitée, nous fûmes obligés, pour empêcher les vagues d'entrer dans la chaloupe, de nous coucher plusieurs fois en long sur ses bords, le dos et les épaules opposés à l'eau, chacun de son côté, et de repousser ainsi la lame avec nos corps, tandis que un des matelots épuisait l'eau continuellement avec le chapeau hollandais. La chaloupe faisait toujours eau par le fond, qui avait été crevé, comme je l'ai dit, car nous ne pouvions en boucher exactement l'ouverture.

C'était dans cette triste situation que tous les quatre nous tenions la chaloupe vent arrière du mieux qu'il nous était possible. La nuit qui suivit notre naufrage était presque venue avant que nous eussions fini d'arranger notre espèce de voile. Le deuxième jour fut plus calme; nous mangeâmes chacun un oignon; déjà nous commencions à sentir la soif. La nuit du second jour, le vent devint violent et variable, et quelquefois il soufflait du nord, ce qui me donnait de grandes inquié-

tudes, étant obligés de gouverner pour tenir la chaloupe vent arrière, et ne pouvant guère espérer de salut qu'en allant de l'est à l'ouest.

Le troisième jour, nous commençâmes à souffrir excessivement non seulement de la faim et de la soif, mais aussi de l'ardeur du soleil, qui nous avait si fort rôti le corps, que, depuis le cou jusqu'aux pieds, nous avions la peau aussi rouge et aussi pleine d'ampoules que si nous avions été brûlés au feu. Alors je pris mon chien, et lui plongeai le couteau dans la gorge. Je ne puis m'empêcher de pleurer encore en y songeant; mais, dans le moment, je n'éprouvai aucun sentiment de pitié pour lui. Nous reçûmes son sang dans le chapeau, en mettant tous nos mains au-dessous, recueillant ce qui se perdait et le buvant à mesure; nous bûmes ensuite tour à tour ce qu'il y en avait dans le chapeau, et nous nous sentîmes rafraîchis. Le quatrième jour, la brise était très forte et la mer très grosse, en sorte que nous fûmes sur le point de périr plus d'une fois; c'est surtout ce jour-là qu'il nous fallut faire des planches de nos corps, pour hausser les bords de la chaloupe et repousser les lames. Sur le midi de ce jour, nous eûmes une lueur d'espérance, qui finit bien désagréablement.

Nous vîmes un sloop, capitaine Southay, qui, comme mon bateau, appartenait aussi à l'île de la Barbade, et allait à Démerary. Nous voyions l'équipage se promener sur le tillac, nous poussions des cris; mais nous ne fûmes aperçus ni entendus de personne. Forcés, par la violence du vent, de tenir notre chaloupe vent arrière, dans la crainte de couler bas, nous l'avions dépassé d'un grand espace, avant qu'il vînt à notre hauteur; lui, venant directement du nord, et nous tirant vers l'ouest. Ce capitaine était de mes amis. La perte de cette occasion découragea tellement mes deux matelots, qu'ils ne voulaient plus travailler pour sauver leur vie. Quoi que je pusse dire, ils ne faisaient plus rien, et ils ne vidaient plus l'eau qui nous gagnait. Je les priai, je me mis à leurs genoux; rien ne les touchait. Alors, mon second et moi, nous les persuadâmes, en les menaçant de les tuer sur-le-champ, avec la barre ou mât qui nous servait à gouverner, et de nous tuer ensuite après, pour mettre fin à nos maux : cette menace fit impression sur eux; ils reprirent un peu de courage, et se remirent à épuiser l'eau comme auparavant.

Ce jour, je montrai l'exemple aux autres de manger un morceau de chien avec un peu d'oignon : j'eus bien de la peine à en avaler quelques bouchées ; mais une heure après, je sentis que cette espèce de nourriture m'avait rendu quelque vigueur. Mon second, qui était d'une constitution beaucoup plus forte que moi, en mangea davantage. L'un des deux matelots en mangea aussi ; l'autre, nommé Commings, ou ne voulut pas, ou ne put pas en avaler.

Le cinquième jour fut plus calme, et la mer beaucoup plus douce. Au point du jour, nous aperçûmes un énorme requin, aussi gros que notre chaloupe, qui nous suivit, pendant plusieurs heures, comme une proie qui lui était destinée. Nous trouvâmes aussi dans notre chaloupe un poisson volant qui y était tombé la nuit ; nous le partageâmes en quatre, et nous le mâchâmes pour nous humecter la bouche. Ce fut ce jour-là que, dans la faim et le désespoir qui nous pressaient, William, mon second, eut la générosité de nous exhorter à lui couper un morceau de la fesse, pour nous rafraîchir avec le sang et nous substanter. Dans la nuit, nous eûmes plusieurs grosses ondées de pluie avec un petit vent. Nous voulûmes recueillir un peu de cette eau du ciel, en tordant les jambes de la grande culotte ; mais lorsque nous vînmes à la recevoir dans notre bouche, nous la trouvâmes aussi salée que celle de la mer. Les habits du matelot avaient été trempés tant de fois de l'eau de la mer qu'ils en étaient restés pleins de sel, ainsi que le chapeau. Nous n'eûmes donc pas d'autre ressource que d'ouvrir notre bouche vers le ciel, et de recevoir les gouttes de pluie sur notre langue, pour la rafraîchir ; et, après que la pluie fut passée, nous rattachâmes la grande culotte à la vergue.

Le sixième jour, les deux matelots, malgré mes représentations, burent de l'eau de mer, ce qui les purgea si violemment qu'ils tombèrent bientôt dans une espèce de délire, et qu'ils ne nous furent plus d'aucune utilité. Lui et moi, nous tenions chacun un clou dans notre bouche, et de temps en temps nous nous arrosions d'eau la tête, pour nous rafraîchir, et je sentis que ces bains me faisaient du bien, et que ma tête était plus rassise. Nous essayâmes, plusieurs fois, de manger du chien avec un morceau d'oignon ; mais je me trouvais bien heureux quand j'avais pu venir à bout d'en avaler trois ou quatre bouchées ; mon second en mangeait toujours un peu plus que moi.

Le septième jour fut beau, la brise modérée et la mer tout à fait calme. Sur le midi, les deux matelots, qui avaient bu plusieurs fois de l'eau de mer, devinrent si faibles qu'ils commencèrent à extravaguer, comme des hommes qui ont le transport, ne sachant plus s'ils étaient sur mer ou sur terre ; et nous-mêmes, mon second et moi, nous étions si faibles qu'à peine pouvions-nous nous tenir sur nos jambes, ni gouverner chacun à notre tour, ni épuiser l'eau de la chaloupe qui en faisait beaucoup par le fond.

Le huitième jour au matin, Jean Commings mourut, et trois heures après Georges Simson le suivit. Ce soir-là même, au déclin du soleil, nous eûmes le bonheur d'apercevoir les hautes terres à la pointe orientale de l'île de Tabago. L'espérance nous rendit quelques forces. Nous tînmes l'avant de la chaloupe vers la terre toute la nuit, avec une petite brise et un fort courant qui nous favorisait. Nous fûmes, toute cette nuit, William et moi, dans la plus étrange situation, nos deux camarades morts sous nos yeux, la terre en vue, et un très petit vent pour en approcher, mais aidés du courant qui poussait avec force vers l'ouest. Nous n'étions pas, le matin, suivant mon estime, à plus de cinq ou six lieues de terre. Cet heureux jour fut le dernier de nos souffrances sur la mer. Nous gouvernâmes, tout le jour, vers le rivage, quoique nous ne pussions nous tenir sur nos jambes. Le soir, le vent tomba, et le calme nous prit ; mais, vers les deux heures du matin, le courant nous jeta sur le rivage de l'île de Tabago, une des Antilles, au pied d'une haute falaise, entre la petite Tabago et la baie de Man-Ofwar, qui est la partie orientale de l'île. La chaloupe fut bientôt crevée par la secousse, et mon infortuné compagnon et moi, nous nous traînâmes sur le rivage, laissant dans la chaloupe nos deux camarades morts, et le reste du chien qui était tout à fait corrompu.

Nous gravîmes à quatre pattes, comme nous pûmes, le long de ces hautes falaises, qui pendaient presqu'à pic sur la mer, à la hauteur de trois ou quatre cents pieds. La grande quantité d'arbres qui penchaient sur nos têtes, avait fait tomber beaucoup de feuilles dans l'endroit où nous nous étions traînés ; nous en ramassâmes quelques poignées, et nous nous étendîmes dessus pour attendre le jour. Dès qu'il fut venu, nous cherchâmes autour de nous un peu d'eau, et nous en trouvâmes dans le creux de quelques rochers ; mais elle était salée et mauvaise à boire. Nous aperçûmes sur les rochers,

UNIV. OF
CALIFORNIA

autour de nous, plusieurs espèces de coquillages : nous en brisâmes quelques-uns avec une pierre, et nous nous mîmes à en mâcher, pour humecter notre bouche.

Vers les huit ou neuf heures, nous aperçûmes un jeune Caraïbe, tantôt marchant, tantôt nageant vers la chaloupe. Dès qu'il fut arrivé, il appela à grands cris ses compagnons, et leur fit des signes de la plus grande compassion. Aussitôt ses camarades suivirent son exemple, et vinrent à la nage près de nous : ils nous avaient aperçus presqu'en même temps. Le plus âgé, qui avait environ soixante ans, s'approcha de nous avec les deux plus jeunes, que nous connûmes après pour son fils et son gendre. En nous voyant, les larmes coulèrent de leurs yeux; j'articulai quelques sons, et tâchai de leur faire comprendre, par mots et par signes, que nous avions été neuf jours sur la mer, manquant de tout. Ils comprirent quelques mots de français, et me firent entendre, en partie par signes, qu'ils allaient chercher un canot pour nous transporter à leur hutte. Le vieillard détacha son mouchoir de sa tête, il en lia la mienne, et un des jeunes Caraïbes donna son chapeau de paille à William; l'autre nagea autour de la falaise, et nous apporta une gourde d'eau fraîche, quelques pains de cassave et un morceau de poisson grillé; mais nous n'en pûmes manger. Deux autres tirèrent les deux morts de la chaloupe, et les mirent sur un rocher; après quoi ils hâlèrent tous trois la chaloupe hors de l'eau. Alors ils nous quittèrent, en nous donnant les plus grandes marques de compassion, pour aller chercher leur canot.

Après midi, ils revinrent, au nombre de six, et ils apportèrent avec eux, dans un pot de terre, une soupe que nous trouvâmes excellente. Nous en humâmes un peu, William et moi; mais je n'en eus pas plutôt dans l'estomac, que je fus obligé de la rejeter; William ne la vomit point. En moins de deux heures, nous arrivâmes tous à la baie de Man-Ofwar, que les Français nomment *Jean-le-More*; c'était là que les Caraïbes avaient leurs huttes. Ils n'avaient qu'un seul hamac; ils m'y placèrent, et la femme nous fit une potion d'herbes fort agréable, et du bouillon de tortue et de pigeon. Ils baignèrent mes blessures qui étaient pleines de vers, avec une décoction de tabac et d'autres herbes. Tous les matins, l'homme me tirait de son hamac, me promenait dans ses bras et me portait sous un citronnier, où il me couvrait de feuilles de bananier,

pour me garantir du soleil; là, ils m'oignaient la peau avec une espèce d'huile, pour guérir les ampoules que le soleil m'avait fait venir. Ces hôtes compatissants eurent même la générosité de nous donner à chacun une chemise et une culotte qu'ils avaient eues des vaisseaux qui venaient de temps en temps commercer avec eux pour des tortues et leurs écailles.

Après avoir nettoyé les vers de mes plaies, ils me tenaient les jambes suspendues en l'air, et les oignaient, le soir et le matin, avec une espèce d'huile tirée de la queue d'un petit crabe ou burgau[1], animal assez semblable au poisson à coquille, que les marins anglais appellent soldat, parce que la coquille qui l'enferme est rouge. C'est avec cet onguent qu'ils guérirent mes blessures, sans les couvrir d'autre chose que de feuilles de bananier.

Grâces aux soins des bons Caraïbes je fus en état, environ trois semaines après, de me tenir sur mes jambes, à l'aide de béquilles, comme un convalescent qui sort d'une grande maladie. Les insulaires venaient de toutes les parties de l'île pour nous voir, et jamais les mains vides : tantôt ils nous apportaient des œufs, tantôt des poules; ils nous les donnaient avec joie et nous les acceptions avec reconnaissance. Il en vint même de la Trinidad, île espagnole qui est à la vue de l'île de Tabago, vers le sud. J'écrivis avec un couteau mon nom sur plusieurs planches, et les donnai à plusieurs Caraïbes pour les montrer aux navires que le hasard conduirait sur le rivage.

Nous désespérions presque d'en voir arriver, lorsqu'un sloop qui venait d'Orinoco, chargé de mulets pour Saint-Pierre de la Martinique, toucha à la pointe sablonneuse de l'ouest de l'île. Les Indiens montrèrent à l'équipage la planche où mon nom était gravé, et leur racontèrent notre situation. A l'arrivée de ce navire à Saint-Pierre, ceux qui le montaient parlèrent de notre aventure; il s'y trouva plusieurs marchands de ma connaissance, qui commerçaient sous le pavillon hollandais, et qui portèrent de mes nouvelles à mes armateurs, MM. Rosco et Nylas. Ceux-ci envoyèrent aussitôt le capitaine Young, dans une goëlette, petit bateau à deux mâts, pour venir nous chercher. Après neuf semaines environ que j'avais vécu avec ce bon et charitable peuple de sauvages, je m'embarquai et les quittai : j'é-

[1] Nom vulgaire de plusieurs coquilles du genre *sabot*.

prouvai alors autant de regret, que j'avais eu de joie et de surprise en les trouvant.

Lorsque nous fûmes prêts à nous embarquer, ils nous fournirent une bonne provision de bananes, de figues, d'ignames, d'oiseaux, de poissons et de fruits, surtout des oranges et des citrons. Ils me donnèrent même un de leurs arcs et des flèches. Ils m'avaient appris à m'en servir et à en tuer des crabes de terre, dont il se trouve quantité dans l'île, et dans toutes les îles désertes de la Zône Torride. On ne peut tuer ces crabes qu'à coups de flèche : ils vont par troupes, et ne se laissent jamais approcher ; aussitôt qu'ils vous aperçoivent, ils rentrent dans leurs trous. Je n'avais rien pour reconnaître la générosité avec laquelle ils m'avaient traité, que ma chaloupe qu'ils avaient radoubée, et dont ils se servaient pour aller visiter de temps en temps leurs nids de tortues. Comme elle était plus large que leurs canots, elle était beaucoup plus propre à cet usage. Je la leur donnai; je leur aurais donné mon sang. Le capitaine Young, qui était mon ami, se joignit à moi pour m'aider à m'acquitter envers mes bienfaiteurs. Il me donna tout ce qu'il avait de rhum, et j'en fis présent aux Caraïbes ; il n'y en avait guère que sept ou huit bouteilles. Il leur donna aussi plusieurs chemises et culottes de matelot, quelques couteaux, des hameçons, de la toile à voiles pour la chaloupe, avec des aiguilles et des cordes.

Enfin, après deux jours de préparatifs pour notre départ, il fallut nous séparer. Ils vinrent au rivage, au nombre d'environ trente hommes, femmes et enfants ; et tous parurent pénétrés de regret, surtout le vieillard qui m'avait servi de père, et qui avait détaché de sa tête son mouchoir, pour me le donner. Lorsque le bateau quitta la baie, les larmes coulèrent de nos yeux qui ne se quittaient point, ils restèrent debout et rangés sur le rivage, jusqu'à ce qu'ils nous eussent perdus de vue.

En trois jours, nous arrivâmes à la Barbade. Nous reçûmes de toute l'île les témoignages du plus tendre intérêt et de la plus généreuse pitié ; la bienfaisance des habitants fut sans bornes.

AVENTURES DE MADAME GODIN DES ODONOIS.

En 1735, MM. Godin des Odonois, Bouguer et de la Condamine, tous trois académiciens, furent chargés par le roi de France d'aller mesurer les degrés voisins de l'Équateur, dans l'Amérique méridionale. En 1749, M. Godin des Odonois était encore dans la province de Quito [1], au Pérou. Il fut alors obligé d'en partir, des affaires de famille indispensables le rappelant en France. Il arriva en avril 1750 à Cayenne; mais il était seul, sa femme était enceinte au moment de son départ de la province de Quito, et il n'avait pas voulu l'exposer à ce long et pénible voyage, sans lui préparer, pour faire la route, des ressources qu'elle ne pouvait tenir que de lui. De Cayenne, il sollicita donc des passeports et des recommandations de la cour de Portugal, pour remonter l'Amazone, aller chercher sa famille, et l'amener par le même chemin. Ses sollicitations furent longtemps sans succès. Enfin, en 1765, c'est-à-dire quinze ans après, il vit aborder à Cayenne une galiote pontée, armée à Para, par ordre du roi de Portugal. Elle était chargée de le conduire à Para, et de là, en remontant le fleuve, jusqu'au premier établissement espagnol, pour y attendre son retour et le ramener à Cayenne avec sa famille, le tout aux frais de Sa Majesté Très Fidèle.

M. des Odonois partit de Cayenne dans les derniers jours de novembre 1765, pour aller prendre ses effets à Oyapak, où il résidait : c'est un port situé sur la rivière du même nom, à trente lieues au sud de la ville de Cayenne. Mais il tomba malade dans cet endroit, et voyant sa maladie se prolonger, il fut contraint de prier l'officier qui commandait la galiote de se mettre en chemin, en lui permettant seulement d'embarquer quelqu'un qu'il chargerait de lettres pour sa

[1] Quito est par 0,30' sud.

famille, et qui aurait aussi commission de la ramener. La personne qu'il choisit répondit mal à sa confiance, et madame des Odonois ne put partir de Riobanba [1], lieu de sa résidence, que le 1er octobre 1769. La galiote l'attendait à Tavatinga. De ce moment, nous allons nous servir, pour faire à nos lecteurs le récit curieux et intéressant des malheurs qu'essuya madame des Odonois, d'une lettre de son mari à M. de la Condamine. « M. de Grand-Maison, père de ma femme, écrit M. des Odonois, l'avait précédée d'environ un mois. Il avait trouvé le village de Canelos peuplé de ses habitants. Ce village était le lieu où elle devait s'embarquer sur la petite rivière de Bobonasa, qui tombe dans celle de Pastasa [2], laquelle va joindre elle-même l'Amazone. M. de Grand-Maison s'était aussitôt embarqué pour continuer sa route, et faire préparer des équipages pour sa fille dans tout le pays qu'elle devait traverser. Comme il la savait accompagnée de ses frères, d'un médecin, de son nègre et de trois domestiques mulâtresses ou indiennes, il avait continué sa route jusqu'aux missions portugaises. Dans cet intervalle, une épidémie de petite vérole avait fait déserter tous les habitants du village de Canelos : ceux qui avaient pu échapper aux premières atteintes de cette cruelle maladie, s'étaient dispersés au loin dans les bois.

« Ma femme était partie avec une escorte de trente-un Indiens, pour la porter, elle et son bagage. Ces Indiens, qui étaient payés d'avance, suivant la mauvaise coutume du pays, à peine arrivés à Canelos, retournèrent sur leurs pas, soit par la crainte du mauvais air, soit de peur qu'on ne les obligeât de s'embarquer, eux qui n'avaient jamais vu un canot que de loin. Quel parti pouvait prendre ma femme dans cette circonstance ? Quand il lui eût été possible de rebrousser chemin, le désir d'aller joindre cette barque, disposée pour la recevoir par ordre de deux souverains, et celui de voir un époux après vingt ans d'absence, lui ordonnaient de braver tous les obstacles.

« Il ne restait dans le village que deux Indiens échappés à la contagion ; ils étaient sans canot. Ils promirent d'en faire un, et de conduire madame des Odonois à la mission d'Audoas, environ douze

[1] Riobanba est sur le versant ouest des deux Cordillières, près de la chaîne du Chimborazo, au sud de cette montagne, par deux degrés de latitude sud.

[2] Un des principaux affluents de l'Amazone.

journées plus bas en descendant la rivière de Bobonasa, distance qu'on peut estimer de cent quarante à cent cinquante lieues. Elle les paya d'avance. Le canot achevé, ils partirent tous de Canelos. Après avoir navigué deux jours, on s'arrêta pour passer la nuit. Le lendemain matin, les deux Indiens avaient disparu ; la troupe infortunée se rembarqua sans guides. La première journée se passa sans accident, et le jour d'après, sur le midi, ils rencontrèrent un canot arrêté dans un petit port voisin d'une habitation de sauvages. Là, ils trouvèrent un Indien convalescent, qui consentit à aller avec eux, pour tenir le gouvernail ; mais le troisième jour, cet Indien, en voulant reprendre le chapeau du médecin, qui était tombé dans l'eau, y tomba lui-même, et se noya. Le canot dénué de gouvernail, et conduit par des gens qui ignoraient jusqu'à la moindre manœuvre, ne pouvait voguer longtemps ; il fut bientôt inondé, et il fallut le quitter pour mettre pied à terre et se construire une habitation.

« Les voyageurs n'étaient cependant plus qu'à cinq ou six journées d'Audoas. Le médecin s'offrit à y aller chercher du secours, et il partit avec un autre Français de sa compagnie, et le fidèle nègre de madame des Odonois, qu'elle leur donna pour les aider. Il avait promis qu'on aurait de ses nouvelles sous quinze jours au plus tard ; on en attendit vingt-cinq inutilement. Les voyageurs ne pouvant rester dans la situation où ils se trouvaient, firent un radeau sur lequel ils se placèrent eux et leurs effets, tâchant ainsi de poursuivre leur route. Ce radeau, aussi mal conduit que l'avait été le canot, heurta contre une branche submergée, et tourna. Tout le monde tomba à l'eau avec son petit butin. Personne ne périt, grâce au peu de largeur de la rivière en cet endroit. Madame des Odonois, après avoir plongé deux fois, fut sauvée par ses frères.

« Les voyageurs, réduits à une situation plus triste encore que la première, résolurent tous de suivre à pied le bord de la rivière. Quelle entreprise ! Vous savez, monsieur, que les bords de ces rivières sont garnis d'un bois fourré d'herbes, de lianes et d'arbustes, où l'on ne peut se faire jour que la serpe à la main, et en perdant beaucoup de temps. Ils retournent à leur habitation, prennent les vivres qu'ils y avaient laissés, et se mettent en route. Ils s'aperçoivent, en suivant le bord de la rivière, que ses sinuosités allongent beaucoup leur chemin ; ils entrent dans le bois pour les éviter, et peu de jours après ils s'y perdent. Fatigués de tant de marche dans l'âpreté d'un bois

si incommode pour ceux mêmes qui y sont faits, blessés aux pieds par les ronces et les épines, n'ayant plus de vivres, et pressés par une soif brûlante, ils n'avaient d'autres ressources que quelques graines, des fruits sauvages et des choux palmistes. Enfin, épuisés par la faim, la soif, la lassitude, les forces leur manquent, ils succombent, ils s'asseyent et ne peuvent plus se relever. Là, ils attendent leurs derniers moments ; en trois ou quatre jours ils expirent l'un après l'autre.

« Madame des Odonois, étendue à côté de ses frères et des autres cadavres, resta deux fois vingt-quatre heures étourdie, égarée, anéantie, et cependant tourmentée d'une soif ardente. Enfin, la Providence, qui voulait la conserver, lui donna le courage et la force de se traîner pour se chercher quelque ressource. Elle se trouvait sans chaussure, demi-nue ; deux maurilles et une chemise en lambeaux la couvraient à peine ; elle coupa les souliers de ses frères, et s'en attacha les semelles aux pieds.

« Elle m'a assuré qu'elle a été seule dans le bois, dix jours entiers, dont deux à côté de ses frères morts, attendant elle-même son dernier moment, et les huit autres à se traîner errante çà et là. Le souvenir du long et affreux spectacle dont elle avait été témoin, l'horreur de la solitude et de la nuit dans un désert, la frayeur de la mort toujours présente à ses yeux, frayeur que chaque instant devait redoubler, firent sur elle une telle impression, que ses cheveux blanchirent. Le deuxième jour de sa marche, qui ne pouvait pas être considérable, elle trouva de l'eau, et les jours suivants, quelques fruits sauvages et quelques œufs de perdrix. A peine elle pouvait avaler, tant l'œsophage s'était rétréci par la privation des aliments. Ceux que le hasard lui faisait rencontrer, suffirent pour la substanter ; mais il était temps que le secours qui lui était réservé parût.

« Si vous lisiez dans un roman qu'une femme délicate, accoutumée à jouir de toutes les commodités de la vie, précipitée dans une rivière, retirée à demi-noyée, s'enfonce dans un bois, elle huitième, sans route pour se guider, y marche plusieurs semaines, se perd, souffre la faim, la soif, la fatigue jusqu'à l'épuisement ; voit expirer ses deux frères, beaucoup plus robustes qu'elle, un neveu à peine sorti de l'enfance, trois jeunes femmes, ses domestiques, un jeune valet du médecin qui était allé chercher des secours ; qu'elle survit

à cette catastrophe ; que restée seule deux jours et deux nuits entre ces cadavres, dans des cantons où abondent les tigres et beaucoup de serpents dangereux, elle se relève, se remet en chemin, couverte de lambeaux, errante dans un bois, jusqu'au huitième jour, qu'elle se retrouva sur le bord du Bobonasa ; vous accuseriez l'auteur du roman de manquer à la vraisemblance. C'est cependant là ce qui est arrivé à madame des Odonois, et le fait est attesté par les lettres originales de plusieurs missionnaires de l'Amazone, qui ont pris part à cet événement, et ces lettres, je les ai entre les mains.

« Ce fut donc le huitième ou neuvième jour, que madame des Odonois se trouva sur le bord du Bobonasa. La nuit commençait à peine à se dissiper, qu'elle entendit du bruit à environ deux cents pas d'elle. Un premier mouvement de frayeur la porta d'abord à se rejeter dans le bois ; mais faisant ensuite réflexion que son malheur ne pouvait s'augmenter d'aucune circonstance, et qu'elle n'avait par conséquent rien à craindre, elle gagna le bord, où elle vit deux Indiens qui s'éloignaient dans leur pirogue.

« Les Indiens aperçurent de leur côté madame des Odonois, et vinrent à elle. Elle les conjura de la conduire à Audoas. Ces Indiens, retirés depuis longtemps de Canelos avec leurs femmes, pour fuir la contagion de la petite vérole, venaient d'un abatis qu'ils avaient au loin, et descendaient à Audoas. Ils reçurent mon épouse avec affection, la soignèrent et la conduisirent à ce village. Arrivée à Audoas, mon épouse eut à essuyer de la part d'un missionnaire des mauvais procédés qui la déterminèrent à demander sur-le-champ un canot et un équipage qui la missent à même de partir dès le lendemain pour la Laguna.

« A la Laguna elle fut reçue avec toute l'affabilité possible par le docteur Roméro, nouveau supérieur des missions, qui, par ses bons traitements pendant environ six semaines qu'elle y séjourna, n'oublia rien pour rétablir sa santé fort altérée, et pour la distraire du souvenir de ses malheurs. Il eut même le soin d'armer un canot, auquel il donna l'ordre de conduire madame des Odonois à bord du bâtiment du roi de Portugal, qui, comme on le sait, l'attendait depuis si longtemps. Le commandant portugais ayant eu avis de la prochaine arrivée de ma femme, fit armer une pirogue, commandée par deux de ses soldats, et munie de provisions, et l'envoya au-devant d'elle. Ce petit bâtiment rencontra madame des Odonois à la maison

espagnole de Loreto. Mon épouse m'a assuré que depuis ce moment jusqu'à Oyapak, où elle me rejoignit, c'est-à-dire pendant le cours d'environ mille lieues, elle jouit de toutes les commodités, même les plus recherchées.

« Pendant que madame des Odonois errait dans les bois, son fidèle nègre remontait la rivière avec des Indiens d'Audoas, qu'il amenait à son secours. Arrivé à l'endroit où il avait laissé sa maîtresse et sa petite troupe, il suivit leur trace dans les bois avec les Indiens du canot, jusqu'à la rencontre des corps morts, déjà infects et méconnaissables. A cet aspect, persuadé qu'aucun n'avait échappé à la mort, il reprit le chemin d'Audoas. Pour le médecin qui, dans la malheureuse circonstance dont nous avons parlé plus haut, s'était, avec ce nègre, détaché des voyageurs, pour leur aller chercher du secours, il ne s'était pas vu plutôt lui-même hors de tout danger, par son arrivée à Audoas, qu'oubliant celui que couraient ses compagnons de voyage, il en était parti pour Omagnas, avec son bagage, sans rien faire pour remplir le devoir sacré qu'il s'était imposé. »

ARAUCANS.

EXCURSION DE M. BARDEL, VICE-CONSUL DE FRANCE, A CONCEPTION DU CHILI[1].

Le chemin que nous parcourûmes se compose, comme depuis Coronal, de montagnes et des plages de différentes baies jusqu'à une petite rivière appelée la Raqueti. Après l'avoir traversée à pied, nous nous trouvâmes sur une espèce de plate-forme décrivant un demi-cercle. De ce point partaient dix rayons de bois de haute futaie, dont les intervalles formaient de belles vallées, larges de plus de deux lieues

[1] *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, tome III, note 8, page 244. Gide et comp., éditeurs.

et tirées au cordeau : toutes aboutissaient à une rivière nommée Carampangue (refuge de couguars), et présentant une vue très pittoresque. Au premier coup d'œil, on serait tenté de croire que cette espèce de parc est un effet de l'art; mais il est facile de reconnaître que cette singulière distribution est l'ouvrage de la nature des vents. Le milieu des allées est formé de chaussées, et les arbres qui les séparent se trouvent dans les bas-fonds. La mer, qui d'abord occupa ce terrain, s'étant retirée, la pluie et les eaux des montagnes voisines ont amené dans ces derniers de la terre végétale, d'où peu à peu se sont élevés des bruyères, puis des arbrisseaux, puis ensuite des arbres de cent quarante à cent cinquante pieds de hauteur. Les chaussées sur lesquelles l'eau ne séjournait pas ont été parfaitement séchées par les vents, et la faible végétation qu'on y remarque ne produit que de maigres pâturages.

Après avoir galopé environ une heure, nous nous trouvâmes sur les ruines de Carampangue. Nous en remontâmes le cours pendant près d'une lieue pour trouver son gué. Cette rivière est profonde à son embouchure, et permet à des goëlettes de quarante à soixante tonneaux de remonter jusqu'à deux lieues de la mer. Pendant ce trajet, nous apercevions de distance en distance, sur la rive opposée, des groupes d'Indiens qui nous attendaient à l'ombre des bois de pommiers qui bordent cette jolie rivière. Ces petits groupes étaient des espèces de postes avancés, placés par les chefs des différentes tribus, pour annoncer l'arrivée de l'intendant. Nous traversâmes la rivière et passâmes devant eux; au fur et à mesure qu'ils nous avaient reconnus, les uns s'échappaient au galop, et les autres, après nous avoir salués à leur manière, se formaient derrière nous comme pour faire partie de notre escorte.

A environ une demi-lieue de là, nous vîmes arriver les autorités d'Arauco; plus loin était formée en bataille la cavalerie des milices de l'arrondissement, armée de lances comme celles des Indiens; en face, et sur une seule ligne, étaient les musatanes des caciques. Ceux-ci s'avancèrent par petits groupes, et furent présentés à l'intendant par Udaferi, lieutenant du cacique gouverneur, parce que leur chef était malade.

Cette cérémonie ne nous arrêta pas; et le salut fait, chaque prince et sa suite se rangeaient sur les côtés ou derrière, et nous accompagnaient.

Nous nous trouvâmes bientôt, de cette manière, réunis près de six cents hommes, dont la bigarrure avait quelque chose d'étrange. En première ligne figuraient l'intendant, nous, les officiers et les caciques; derrière venaient les Indiens, les Guaços, et les milices affublées d'uniformes et d'immenses bonnets pointus. Parmi les caciques, quelques-uns avaient de mauvais chapeaux de feutre garnis de plumes et de rubans de différentes couleurs; enfin, le plus grand nombre n'avaient qu'un ruban autour de la tête, et portaient leur grande chevelure noire flottant au gré des vents. Plusieurs étaient nus jusqu'à la ceinture. Nous nous occupions, M. Rouse et moi, à les examiner, et surtout à nous amuser de l'étonnement que leur causaient les lunettes de cet ami, lorsqu'un cri d'Indiens parti de toutes parts donna le signal du galop que nous prîmes tous en même temps. Ce n'était pas une petite affaire que de se voir galopant au milieu de tous ces gaillards-là; il y avait chance d'être heurté de manière à perdre l'équilibre, ou à ce que, le cheval venant à tomber, tous les autres vous passassent dessus. Nous ne laissions pas, M. Rouse et moi, de faire ces réflexions; mais comment en sortir? Il fallut bien suivre.

De cette manière, nous nous trouvâmes bientôt transportés devant une espèce de grange construite en dehors des remparts; c'était là que les princes araucaniens avaient établi leur cour; c'était là que M. Antinahuel, cacique gouverneur des Indiens d'Arauco, était étendu sur une natte, par suite d'un coup de corne qui lui avait un peu chagriné les côtes. Nous étions tous conduits là pour le saluer, et voici comment nous nous y prîmes.

A peine arrivés vis-à-vis l'entrée de ce palais, les Indiens recommencèrent leurs cris. A ce signal, nous fûmes enlevés de nouveau au grand galop avec un peu plus de confusion, et fîmes ainsi trois fois le tour de leur habitation, au milieu d'un nuage de poussière, au son le plus fort de leurs cornemuses et de leurs effroyables cris. Tout se termina cependant sans autre accident que la chute d'un Indien par-dessus lequel nous passâmes en ne lui brisant qu'une ou deux côtes. Cette fois, nous nous dirigeâmes encore avec le même cortége, mais plus paisiblement, vers la capitale du département. Nous trouvâmes la porte gardée par les Civicos, et les remparts couverts d'une foule de curieux et de curieuses. Notre entrée fut des plus brillantes; les cloches fai-

saient retentir l'air de leurs sons argentins, et le tambour battait au champ :

C'était superbe, en vérité.

Pendant qu'on marchait, j'observais ce spectacle, où se dessinait plus d'une figure assez grotesque; mon attention fut attirée par un Guaço, qui me salua en français. Je tournai la tête, et qu'on juge de ma surprise, en trouvant auprès de mon cheval M. Lozier, ancien élève de l'École polytechnique, qui habite, depuis quelques années, les environs d'Arauco. Où diable ce savant est-il venu se nicher!....

Nous arrivâmes bientôt au château du gouverneur, où des logements nous étaient préparés, et où nous eûmes l'immense plaisir de nous débarrasser des nobles habitants de l'Araucanie. Mais ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à les congédier. Plusieurs d'entre eux voulaient déjà avoir le plaisir de saluer plus particulièrement el señor Martin Campo. C'est ainsi qu'ils appellent l'intendant. Nous avons présumé que cette dénomination était une corruption du titre de maëstro de Campo, que portaient plusieurs gouverneurs espagnols.

Après le dîner, nous fûmes avec l'intendant passer l'inspection des remparts, que nous trouvâmes dans un état pitoyable.

Le lendemain, à onze heures du matin, nous nous rendîmes tous au palais champêtre des Indiens; nous fûmes reçus avec un feu de file d'accolades, d'embrassades et de compliments qu'il nous fallut supporter avec résignation, sous peine de passer à leurs yeux pour trois grossiers personnages.

Lorsque l'effervescence des protestations fut un peu calmée, l'intendant fit séparer par les interprètes ceux des caciques auxquels leur influence ou leur pouvoir réel donnait le droit de figurer en première ligne dans cette affaire. On leur désigna des banquettes qui leur avaient été préparées, et ils s'assirent avec toute leur circonspection habituelle. Le menu peuple se rangea derrière eux, on forma un demi-cercle au milieu duquel l'intendant, le gouverneur notaire, M. Rouse et moi, nous nous plaçâmes sur des siéges avec beaucoup de gravité et entourés des interprètes et autres officiers. Alors commença le parlamento.

Le cacique Couroumilla (or noir) [1], en sa qualité de chef de l'ambassade, prit le premier la parole. C'était un de ceux dont l'intendant s'était servi pour engager les autres à se rendre sur la frontière : il s'avança gravement au milieu de l'assemblée, puis, après avoir donné à Martin Campo l'accolade de rigueur, il lui demanda la permission de le saluer. Alors il lui fit une énormément longue narration du but de son voyage, de ses divers incidents ; il lui nomma l'un après l'autre tous les caciques qu'il avait engagés à le suivre. L'intendant répondit en peu de mots qu'il les voyait avec plaisir disposés à la paix, qu'ils pouvaient compter sur la bonne foi du gouvernement, et qu'ils devaient savoir tous que cette réunion n'avait d'autre but que de les prémunir contre les piéges que pourraient tendre à leur crédulité certains ennemis de l'ordre et de la paix. Ces quelques phrases furent traduites par un des interprètes, qui eut bien de la peine à les débrouiller, tant il était étourdi par l'extrême volubilité de l'intendant. Couroumilla reprit la parole qu'il garda encore près d'une heure.

En général, lorsque les Indiens sont réunis en assemblée, ils sont très circonspects. Personne n'oserait interrompre l'orateur, et celui-ci se croit obligé à parler très longtemps et très vite. Dans cette séance, Couroumilla prit trois fois la parole, et chaque fois il terminait par une formule qui voulait dire : Ai-je bien dit, hommes puissants? Les principaux points de ses trois discours étaient son voyage à l'intérieur, son retour, le rassemblement des caciques, enfin le désir de la paix et des protestations de bonne foi ; mais il brodait là-dessus de manière à en avoir au moins pour deux grandes heures.

Après lui se présenta Trangail-Lanec (ravin profond), cacique des Conu.

Son air fier et assuré, son regard sombre, sa longue chevelure noire qui retombait sur ses larges épaules, couvertes d'un long poncho de la même couleur, nous faisaient présager qu'il n'était pas un messager de paix. Cependant il commença et finit son compliment,

[1] Les habitants du Canada, quoique séparés par des distances immenses des Araucans, partagent avec eux l'habitude des dénominations composées, tirées des choses qui les environnent, telles que le vent qui passe, l'ours blanc, etc. ; les Araucans, or noir.

qui dura bien une heure et demie sans que rien fût dit d'offensant à la nation chilienne. Il était placé debout au milieu ; le grand silence qui régnait autour de nous indiquait l'intérêt qu'il inspirait, et lorsqu'il termina par la formule : Ai-je bien dit, hommes puissants? on put remarquer qu'il avait plus d'influence que Couroumilla sur les princes assemblés.

L'intendant lui fit une réponse dans le genre des précédentes, et il ordonna que de copieuses rations de viande et de vin fussent distribuées à ses hôtes ; puis il leva la séance à notre grande satisfaction. Outre que ces messieurs, très éloquents sans doute pour les leurs, n'étaient pas très amusants pour nous, la puanteur qu'ils exhalaient, la chaleur du lieu n'étaient pas de nature à être supportés plus longtemps. M. Rouse, homme à précautions, trouvait qu'il avait commis une faute énorme en ne garnissant pas sa malle de quelques flacons d'eau de Cologne.

Ces Indiens sont terriblement amis de l'étiquette : je crois qu'ils pourraient le disputer aux plus entichés des barons allemands. Ils ne vous font grâce de rien lorsqu'il s'agit des cérémonies de leurs assemblées. Ce sont aussi d'intrépides orateurs, du moins ils parlent longtemps et vite. Mais d'après ce que j'ai cru apercevoir, ils ne disent pas grand'chose. Ils sont d'ailleurs nazonneurs et répéteurs, ils narrent et renarrent dix fois la même chose, et ne vous épargnent surtout aucun des moindres incidents de leur voyage. Ainsi, avant d'entrer en matière, il faut que vous sachiez qu'ils sont montés à cheval, qu'ils ont pris les rênes dans telle main, combien de fois ils se sont arrêtés en route, tant pour faire boire ou manger leurs chevaux, que pour se reposer eux-mêmes, quels gens ils ont rencontrés, les endroits où ils ont fait halte, enfin le jour, l'heure de leur arrivée et le temps qu'il faisait. Si vingt Indiens vous saluent, vous devez avoir la bonté d'écouter très sérieusement vingt petites relations de ce genre. Ajoutez à cela que, leur langue étant très pauvre, ils sont obligés d'avoir souvent recours à l'emploi du même mot dont le sens est relatif à la collection. Bien que cette observation soit relative à l'opinion de Molina, je crois qu'il est facile de la soutenir ; car, si l'on observe l'état de leur civilisation, le petit nombre de leurs besoins, on voit que le cercle de leurs idées étant fort limité, une grande variété de mots ne leur est pas nécessaire pour les exprimer.

Ils ont une formule commune pour les compliments d'étiquette.

D'abord, jamais un Indien, un cacique même, ne s'approche d'un supérieur, pour le saluer, sans lui en faire demander la permission par un autre plus âgé ou plus élevé en grade que lui. Alors il s'avance et demande l'accolade [1], qui ne lui est jamais refusée, à moins d'une inimitié déclarée; puis il commence la harangue d'usage, et Dieu vous donne patience pour l'écouter jusqu'à la fin.

Ce discours est prononcé sur un ton tout différent de celui qu'on observe dans les conversations ou dans les discussions; c'est une espèce de chant qu'on pourrait comparer au récitatif de nos opéras français. Chaque période est terminée par un point d'orgue en *ré* mineur et très soutenu. Pendant ce temps, le supérieur écoute la tête baissée, les yeux fixés vers la terre, et de temps à autre fait duo avec l'orateur, pour répéter les derniers mots d'une phrase.

Ils ont aussi leur tactique, leur rouerie parlementaire; ils ne lâchent jamais de suite leurs meilleurs orateurs, ni leurs plus forts arguments; ils les gardent en corps de réserve. Ainsi, le premier jour des conférences se passa en compliments; le second, on vit peu à peu apparaître sur la scène quelques plaintes, quelques marques de défiance; le troisième jour, ils devinrent exigeants; ils se plaignirent amèrement, et avec beaucoup de feu, de la protection que le gouvernement accorde au chef Colipi. Ils dirent qu'il en profiterait pour enrichir son territoire. Ils demandèrent à être placés entièrement en dehors de sa juridiction, et à ce que le seul cacique auquel ils eussent à reconnaître quelque autorité fût Antinahuel (Tigre-Soleil), vieillard habitant aux environs d'Arauco, et reconnu par le gouvernement cacique gouverneur de ce district. Mais, bien que l'intendant leur protestât qu'il ferait des remontrances à Colipi, qui cependant était un fidèle allié des Chiliens, bien qu'il leur promît d'acquiescer à leur pétition, ils insistèrent pour que cette prétention fût satisfaite tout de suite et sanctionnée par la cérémonie d'usage en pareil cas. Il fallut céder. Alors l'intendant les fit se prendre tous par la main, plaça celle de Couroumilla dans celle d'Antinahuel et

[1] Il y a plusieurs classes d'accolades suivant la position relative des individus : deux chefs ôtent leurs chapeaux, s'ils en ont, et se croisent les bras en plaçant la main droite sur l'épaule gauche : un prince du sang n'inclinera le bras que jusqu'au dessus de la saignée; enfin, le menu peuple, lorsqu'il salue un supérieur, lui touche seulement la main du bout des doigts, ou bien celui-ci lui tend son bonnet et il le touche avec le sien.

leur déclara qu'à l'avenir, et à dater de ce jour, les plaintes ou les demandes qu'ils auraient à faire au gouvernement devaient lui parvenir.

Cela terminé, deux autres se présentèrent, disant qu'ils désiraient profiter de cette réunion pour être reconnus en qualité de gouverneurs de leurs districts respectifs, cette dignité leur ayant été léguée par leurs pères.

On voit que chez ces sauvages aussi il y a de l'hérédité. En effet, le pouvoir passe de père en fils, ainsi que les propriétés. Il est rare même de voir un cacique qui n'y soit pas arrivé de cette manière. On m'a fait remarquer quelques jeunes gens qui nous furent présentés comme devant commander un jour, parce qu'ils étaient fils de caciques. Cela n'empêche pas que quelques-uns ne s'emparent du trône, parce que la raison du plus fort est toujours la meilleure, et que

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Cependant ils paraissent avoir un grand respect pour les décisions des vieillards, et lorsqu'ils veulent protester de leur bonne foi, ils citent les sages conseils qui leur furent donnés par leurs ancêtres.

Une fois l'installation des grands dignitaires terminée, ils élevèrent une nouvelle prétention ; ils demandèrent que le gouvernement leur nommât un plus grand nombre de capitaines de *amigos*.

Ces officiers sont ce qu'on appelle aux États-Unis *indianis agents*. Ils servent ici d'interprètes et d'agents avec les Indiens. Les Indiens ne feraient aucun cas d'ordres ou d'avis qui leur seraient donnés par d'autres au nom du gouvernement. Cet emploi est confié à des Chiliens qui connaissent le pays et parlent la langue indienne. Leurs appointements sont peu de chose, mais ils ont l'avantage de faire presque exclusivement le commerce avec les Indiens. Les immunités du droit des gens sont strictement observées à leur égard, et il n'y a pas d'exemple qu'aucun d'eux ait été assassiné ou volé dans le cours de leur mission ou même de leurs affaires particulières. Les Chiliens devraient à cet égard les prendre pour modèles. Les capitaines de amigos sont au nombre de quatre, outre le commissaire-général Zuñiga. Les caciques trouvaient à juste titre que, pour le bien même du service, il convenait qu'ils fussent plus nom-

breux. Mais, pour cette fois, l'intendant éluda la question, en leur disant qu'il avait besoin de consulter le besoin suprême. Le fait est qu'il ne se souciait pas d'autoriser les rapports intimes d'un plus grand nombre d'individus avec les Indiens. D'après ce qu'il nous dit de ces peuplades, il avait des motifs de croire que la dernière invasion avait été provoquée par les ennemis du gouvernement, dans le but de maintenir les troupes sur les frontières, et de le faire renoncer à l'expédition contre le Pérou.

Cette journée, où Trangoil-Lanca avait joué un grand rôle, où son langage avait été même arrogant, se termina par la convention suivante :

Tous promirent de maintenir la paix et de respecter le territoire chilien.

Trois des caciques présents devaient se rendre à Los Motolas, près du cacique Anal, pour faire rentrer Manguil [1] dans le devoir et l'amener à Conception, où il traiterait avec le gouvernement.

Colipi n'aurait aucune autorité sur les districts de la côte.

Enfin, pour assurer la bonne harmonie et la paix, on planterait une croix devant le lieu des conférences, au pied de laquelle les chrétiens enterreraient les paroles qui avaient été dites.

Il s'éleva, au sujet de ce dernier article, une discussion entre l'intendant et le cacique Antinahuel. Le premier voulait que la croix fût placée sur une base de pierre qui existe en face de la porte de la ville où déjà il en existait une du temps des Espagnols. Antinahuel exigea qu'elle fût plantée sur le lieu même de la conférence, parce que, disait-il, il fallait que les paroles restassent enterrées où elles auraient été prononcées. Antinahuel gagna le procès.

Tout ayant été ainsi arrangé, nous nous retirâmes à notre logement, et bientôt se présentèrent les caciques avec tout leur monde pour recevoir les présents que l'intendant devait leur offrir.

On leur distribua des vestes militaires en drap bleu, parements et collet rouges, puis des mouchoirs de coton, du tabac, de l'indigo, des colliers de verroterie et autres bagatelles. Enfin et pour couronner l'œuvre, ils furent armés chacun d'une grande canne à

[1] Monguil est le cacique qui, attiré, dit-on, par quelques Chiliens mécontents, avait envahi les frontières au commencement de février.

pomme d'argent, à peu près comme celles de nos tambours-majors.

Rien n'était curieux et dégoûtant en même temps comme de voir l'avidité que mettaient ces malheureux à s'emparer des moindres bagatelles qui leur étaient données ; puis la bassesse avec laquelle ils se dépouillaient de leurs vêtements d'hommes libres pour endosser la livrée de l'esclavage. Je m'amusai à en habiller un moi-même. Après l'avoir débarrassé de son poncho, je lui plantai sur la peau nue (car l'usage des chemises n'est point encore arrivé jusqu'à eux) une belle veste de soldat. Elle était un peu juste au corps, et paraissait le gêner. Cependant, à force de signes, je parvins à lui persuader qu'il devait la boutonner, et me chargeai de cette opération, lui renfonçant de temps à autre son gros ventre avec le poing et le genou. Cela fini, il voulut respirer ; mais au même instant tous les boutons sautèrent à la fois. Le gros sauvage, surpris de cette explosion, me regarda d'un air stupéfait : on peut penser que cette figure nous fit tous partir d'un grand éclat de rire, ce qui ne parut pas lui être agréable. Une autre veste, que je lui apportai, lui rendit sa bonne humeur ; mais il ne voulut pas que je l'aidasse à faire sa nouvelle toilette.

Aussitôt que l'intendant eut terminé son opération, nous commençâmes la nôtre, M. Rouse et moi.

Nous les fîmes venir devant la porte de la chambre que nous occupions ; puis au moyen d'un interprète, je leur fis un beau discours. Je leur expliquai qu'outre les Chiliens, il existait d'autres nations qui habitaient de l'autre côté de la mer ; que parmi ces nations il en était deux appelées anglaise et française, qui étaient les amies des Chiliens et voulaient être les leurs ; que souvent nos navires venaient sur leurs côtes, et que quelques-uns y avaient fait naufrage ; que je savais que loin de porter des secours à nos compatriotes, ils les avaient maltraités et pillés ; que si pareille chose avait lieu de nouveau, nous nous verrions obligés d'envoyer de grands navires, armés de gros canons et des milliers de soldats pour châtier ceux qui manqueraient ainsi aux lois de l'hospitalité ; qu'au contraire, s'ils recevaient bien nos compatriotes, s'ils leur donnaient des vivres et des chevaux pour les conduire à la frontière, nous les récompenserions comme l'avait fait déjà M. Rouse, dans les naufrages de la Rose et de la Challenger.

Aussitôt que j'eus fini, ils désignèrent un d'entre eux pour me répondre, c'était encore Trangoil-Lanca qui prenait la parole. Il commença par nous indiquer les caciques dans la juridiction desquels avaient fait naufrage le brick la Rose et le trois-mâts la Confiance. Il leur reprocha lui-même leur conduite; mais ceux-ci se disculpèrent; ils dirent que c'étaient des mosetones (des soldats) qui avaient commis ces désordres; que quant à eux, loin d'avoir fait le moindre mal aux naufragés, ils leur avaient procuré des chevaux. Le cacique Catrilevi de Moncuill dit que même un capitaine lui avait promis une récompense et lui avait manqué de parole; que cette action leur avait donné mauvaise opinion des chrétiens de Perguilauques (de l'autre côté de la mer); mais qu'à présent qu'ils voyaient qu'ils avaient affaire à des Señorias Martin Campo, ils feraient ce que nous demandions.

M. Rouse prit cependant la liberté de rappeler au sieur Catrilevi que le capitaine-maréchal de la Rose lui avait donné sa montre et que cette récompense aurait dû lui paraître suffisante. Le dignitaire ne répondit pas; il paraît qu'il avait oublié ce petit incident ou qu'il espérait que nous n'en avions pas connaissance.—Ensuite Trangoil-Lanca nous fit un long discours qui se réduisait à nous dire que nous pouvions compter sur ce qui était promis; que lui et les autres Caciques allaient travailler pour que nos navires fussent bien reçus sur toute la côte.

Les choses ainsi convenues, nous passâmes au solide de l'affaire, c'est-à-dire aux présents. Lorsque les Indiens traitent avec des chrétiens, ils ne considèrent rien d'arrêté tant qu'on ne leur a pas fait quelques cadeaux. C'est pour eux une preuve qu'on ne veut pas les tromper, ce sont des espèces d'arrhes qu'ils exigent pour assurer le marché. Les caciques étaient depuis quinze jours réunis à Arauco, où les avait cités l'intendant qui ne paraissait pas: ils étaient fatigués de ce retard, bien qu'on les traitât le mieux possible; ils parlaient de se retirer, disant qu'on voulait les tromper; mais ils virent arriver les chevaux qui apportaient les présents qu'on leur destinait et cela suffit pour les arrêter; ils déclarèrent même au commandant de la place qu'ils commençaient à croire qu'on voulait traiter avec eux de bonne foi.

Nous leur donnâmes donc ce que nous avions apporté pour eux, c'est-à-dire des cornets d'indigo (ils attachent un grand prix à cette

teinture), des mouchoirs rouges de coton, des miroirs de carton, des grelots, des médailles, des rubans, des colliers, des verroteries, des gimbardes, du tabac, etc. Il fallut distribuer très également à chacun ce qui lui revenait, car ils n'ont pas grande confiance dans leur probité respective. La cérémonie se termina par une grêle d'accolades qu'ils nous demandèrent la permission de nous donner. Puis, ils retournèrent à leur logement où les attendaient les libations habituelles. Trois heures après ils étaient dans l'extase de la plus parfaite ivresse. Dans la soirée nous allâmes leur faire une visite; l'intendant et M. Rouse se tinrent à l'écart, mais je me mis au milieu et n'eus pas à me repentir de cet acte de popularité. Çà et là étaient formés de petits groupes où les plus raisonnables s'occupaient à romancear, c'est-à-dire à raconter, je pourrais dire à chanter aux autres leurs aventures. Les femmes entouraient les feux, plusieurs avaient sur leurs genoux une espèce de poupée bien roide; c'était un enfant emmailloté [1], ou, pour mieux dire, ficelé de manière à ne pouvoir remuer ni pieds ni mains; toutes s'occupaient à faire des grillades pour ceux de leurs maris qui étaient encore en état de manger. Le plancher était parsemé de bon nombre de ces héros qui n'avaient pas pu résister aux coups trop répétés du divin jus de la treille. Lorsque j'entrai, quelques-uns des plus vivants m'entourèrent en me faisant force signes d'amitié, auxquels ils ajoutèrent tous les mots espagnols qu'ils savaient. Il fallut bien fraterniser, et pour cela mouiller mes lèvres dans les vases qu'ils me présentaient; mais ils furent tous très respectueux. Malgré ce petit désagrément et les inconvénients qui pouvaient en être la conséquence, je n'étais pas fâché de me faire remarquer de ces Indiens. Qui sait si je ne serai pas obligé un jour d'aller tirer de leurs mains quelques pauvres naufragés?

Le lendemain, il s'agissait de planter la croix sur le lieu des conférences. Les officiers engagèrent l'intendant à donner à cette cérémonie tout l'apparat possible, et il se rendit facilement à nos conseils.

En conséquence, à dix heures du matin, toutes les troupes étaient

[1] Les enfants nouveau-nés sont enveloppés d'un tissu de laine très grossier et étendus sur une planche où on les attache fortement depuis les pieds jusqu'au cou. Outre que les Indiens pensent que cela convient à leur santé, ils y trouvent l'avantage de les transporter à cheval devant eux pendant leurs voyages.

Digitized by Google

sous les armes, le curé en grande tenue; les cloches sonnaient, le tambour battait. Nous nous rendîmes à l'église accompagnés des autorités civiles et militaires; l'intendant, le consul anglais, le commandant de la place et moi, nous portions des cannes comme celles données aux caciques. J'avais indiqué cette idée comme devant faire attacher une plus haute importance à ce signe distinctif, puisque les indigènes ne le voyaient que dans les mains des personnes qu'ils considéraient comme jouant un grand rôle dans le pays.

En entrant dans l'église, nous trouvâmes au milieu une grande croix de bois qui pouvait avoir de vingt-cinq à trente pieds de longueur. Autour étaient les caciques debout, dans une contenance dont la bizarrerie ajoutait à celle de la cérémonie. La veste bleue à collet et parements rouges, qui leur avait été donnée la veille, était leur principal ornement; au lieu de pantalons, ils portaient une pièce de leur tissu de laine attachée à la ceinture et formant une espèce de jupon qui leur descendait jusqu'aux pieds. Ils avaient la tête ornée de verroteries, de grelots, de rubans, et autres colifichets, le tout artistement placé par-dessus un mouchoir de coton de différentes couleurs; enfin ils tenaient à la main la fameuse canne à pomme d'argent.

Après une pause d'un instant dont le curé profita pour bénir la croix, une quinzaine d'Indiens la portèrent sur leurs épaules, et le cortége, ayant le curé en tête, se mit en route au son du tambour. Arrivées sur le lieu des conférences, les troupes formèrent un grand cercle au milieu duquel nous nous plaçâmes; les caciques se groupèrent en face de nous.

Alors recommencèrent devant la croix les longs discours, les protestations de part et d'autre, mais elle ne fut plantée et sa base ne fut recouverte de terre, qu'après qu'il fut bien convenu que toutes les paroles étaient bien enterrées. Les caciques demandèrent ensuite qu'un agneau fût apporté; on l'immola au pied de la croix, et trempant eux-mêmes leurs mains dans le sang, ils la bariolèrent de plusieurs signes, en apparence hiéroglyphiques. Je fus frappé du rapprochement de ces coutumes avec celles des Hébreux dans les cérémonies desquels l'agneau et le sang de l'agneau jouaient bien souvent un rôle important.

Les Chiliens qui nous entouraient tournaient en ridicule la so-

lennité des Indiens. Les premiers, il est vrai, se promettaient bien de manquer à leurs promesses à la première occasion, tandis que les caciques avaient l'intention de les tenir.

Enfin, un feu de peloton de l'infanterie termina la cérémonie, et je crus m'apercevoir que cette marque de considération à laquelle ne s'attendaient pas ces messieurs, ne leur fut pas des plus agréables.

Nous reconduisîmes le curé à l'église où il fallut encore que l'intendant, Rouse et moi restassions agenouillés et en contemplation pendant quelques minutes.

Les caciques paraissaient satisfaits et faisaient leurs préparatifs de voyage ; nous-mêmes nous pensions aussi à reprendre le chemin de Conception, lorsqu'arriva le capitaine Zuñiga.

Il était annoncé depuis plusieurs jours et revenait de l'expédition qui avait repoussé les tribus soulevées. Tout devait, disait-on, changer de face à son arrivée. J'étais donc curieux de le voir, de l'entendre et surtout en présence des caciques. Cet officier chilien est le commissaire-général des Indiens, le chef de tous les capitaines des amigos ou interprètes. C'est un homme de trente-quatre ans environ, d'une taille moyenne, mais bien prise ; sa physionomie, sans être belle, est remarquable par son expression, et toutes ses manières sont franchement militaires.

Son père était habitant d'Arauco, et l'un des capitaines des amigos, lorsque la guerre de l'indépendance éclata ; poursuivi par les patriotes, il se réfugia à Jucapel au milieu des Indiens. Là, le jeune Zuñiga apprit de bonne heure leur langue, leurs mœurs, leurs exercices, et bientôt il se fit remarquer par son adresse et son courage ; plus tard, il se réunit à la bande du chef espagnol Pico et vécut ainsi douze ans parmi toutes les peuplades indiennes. Souvent et lorsque sa valeur lui eut acquis une grande influence sur ses compagnons d'armes, il traversa les Cordillères pour envahir alternativement les provinces de Mendoza, Cordova et même Buenos-Ayres. Véritable Bédouin, Zuñiga ne reconnut pendant longtemps ni patrie ni pénates. Connu chez les sauvages sous le nom de Neculpan ou Neculpangue (lion du désert ou lion coureur), il prit souvent part aux combats qu'ils se livraient entre eux, et même encore aujourd'hui ils croiraient lui faire une injure de ne pas lui conserver ce nom.

Il se trouvait depuis quelque temps réuni à la bande du célèbre partisan Pincheira, lorsqu'un des frères de ce chef, fatigué de la vie

errante, prit la résolution de se soumettre au gouvernement chilien. Zuñiga et Gatua furent les agents de cette capitulation. Cette troupe était de près de quatre cents hommes; une grande partie qui voulut résister fut prise et fusillée; on forma avec le reste un escadron dit de carabiniers, dont Zuñiga, Gatua et Rozas furent nommés capitaines. Plus tard, le premier obtint, par son intelligence et son influence sur les Indiens, l'emploi de commissaire-général. On pourrait croire que la vie errante qu'il a menée pendant longtemps, devait lui avoir fait contracter les habitudes grossières des peuplades parmi lesquelles il a habité; cependant il n'en est pas ainsi, Neculpan n'est pas un petit maître; mais j'ai vu bien des militaires élevés au milieu des peuples civilisés dont les manières étaient plus brusques que celles de cet élève de la nature.

Comme on nous l'avait annoncé, sa manière de traiter les Indiens était bien différente de celle qu'avait employée l'intendant et les autres chefs. Plus de cette condescendance, plus de ces considérations qui, au fait, n'indiquaient que de la faiblesse; loin de cela, on remarquait chez Zuñiga la roideur et l'arrogance d'une supériorité peut-être trop affectée.

Le jour que nous arrivâmes, comme je vous l'ai déjà dit, les Indiens nous assaillirent; l'intendant leur fit à tous des politesses, leur donna des accolades sans nombre, enfin,

Il aurait du mitron embrassé la marmite.

A peine l'arrivée de Zuñiga fut-elle connue, que le cacique Antinahuel se présenta seul afin de le saluer et de lui demander la même faveur pour les autres qui étaient formés à vingt pas de distance. Zuñiga répondit d'un air dédaigneux qu'il ne pouvait les recevoir pour le moment, qu'il se rendrait bientôt sur le lieu des conférences, et qu'alors il leur ferait connaître la nature des paroles qu'il leur apportait; le cacique se retira humblement, rendit compte de son message à ses commettants qui firent leur demi-tour sans rien dire et retournèrent à leur logement.

Deux heures plus tard, nous partîmes avec l'intendant pour assister aux nouvelles conférences. Zuñiga nous avait devancés. Lorsque nous arrivâmes, il était appuyé nonchalamment contre un po-

teau, la main sur la poignée de son sabre. Les Indiens formaient un grand cercle autour de lui, et trois ou quatre caciques seulement s'étaient approchés pour le saluer. Il recevait leurs accolades d'un air de mépris, et les leur rendait à peine. Un d'eux voulut commencer la harangue d'usage ; il lui fit signe de la main de se retirer, et lui dit qu'il l'avertirait quand il en serait temps. Un instant après nous prîmes place sur les mêmes siéges que nous avions occupés les jours antérieurs. Zuñiga, après être convenu avec l'intendant de ce qu'il allait faire, demanda une chaise, la plaça au milieu du cercle, et fit signe de la main qu'il était prêt à entendre les ambassadeurs.

La cérémonie fut la même que le premier jour. Couroumilla, Trangoil et Henihuel, envoyés du cacique *Inal de los Malales*, firent leur harangue de salut. Zuñiga les écoutait nonchalamment étendu sur sa chaise et la tête baissée. Comme eux il faisait chorus en chantant les derniers mots de chaque période ; mais à chacun il faisait une réponse. Alors ses attitudes changeaient ; elles devenaient menaçantes, imposantes, et ses yeux brillaient d'un feu vraiment martial. Il leur reprocha leur mauvaise foi, dans la plupart de leurs traités ; il leur demanda combien d'entre eux avaient fait un faux serment sur la croix plantée la veille avec tant de solennité. Il leur dit qu'il était bien informé, et que si aujourd'hui ils n'étaient pas réunis aux Amadils qui avaient envahi la province, ce n'était que la crainte qui les avait retenus ; qu'il leur conseillait de conserver cette crainte salutaire, parce que, s'ils osaient bouger, lui, Zuñiga, irait les chercher dans leurs montagnes, dont il connaissait les sentiers aussi bien qu'eux, qu'il enlèverait leurs bestiaux, brûlerait leurs blés et leurs moissons, comme il venait de brûler ceux du cacique Manguil et de ses alliés ; que si Colipi était protégé, c'est qu'il le méritait. Tous les Indiens l'écoutaient en silence, ils suivaient des yeux jusqu'au moindre de ses mouvements. Ils paraissaient saisis de la vigueur et de la rapidité de son langage. Ces physionomies apathiques, sur lesquelles nous cherchions en vain des sensations les jours précédents, étaient animées et changeaient d'expression suivant les inflexions de la voix de l'orateur. Le fougueux, l'audacieux Trangoil-Lanca lui-même était entraîné, subjugué. Un peintre habile aurait pu saisir le plan d'un beau tableau. Tout se termina enfin par des protestations d'amitié ; Neculpan fut embrassé, fêté par

tous les caciques, et, comme les jours précédents, d'abondantes libations vinrent replonger nos princes dans une douce mais assez brusque ivresse.

Le soir, arriva le cacique Colipi. Les caciques réunis se plaignaient de lui; il venait écouter les reproches qu'ils osaient lui faire et leur apporter sa réponse. Ce chef, allié des Chiliens, avait fait partie de la division qui, avec Zuñiga, venait de châtier le cacique Manguil de *Boroa*. Il y avait conduit quatre cent soixante et dix lances. C'était pour ainsi dire couvert des dépouilles de ses ennemis qu'il se présentait devant eux. Il était accompagné de sept caciques, ses alliés. Lorsque dans l'assemblée on annonça son arrivée, il y eut un mouvement de mécontentement. L'intendant ayant donné l'ordre à un de ces capitaines interprètes d'aller le recevoir et de lui préparer un logement, les Indiens parurent blessés de cette distinction. Trangoil se leva et lui reprocha cette préférence; il dit entre autres que si Colipi était colonel, eux ils étaient des Indiens libres. Mais Zuñiga les fit bientôt rentrer dans l'ordre. Il leur déclara que Colipi méritait par sa fidélité les égards qu'avait pour lui le gouvernement, qu'eux n'étaient que des rebelles de mauvaise foi, qu'ils n'avaient qu'à changer de système, qu'à imiter la conduite de Colipi, et qu'ils seraient aussi protégés par les Chiliens.

L'arrivée de Colipi indiquait une nouvelle conférence; elle eut lieu le lendemain, et ce fut encore un beau débat à voir. Le cacique était plein de l'arrogance que lui donnaient et la puissance et la protection du gouvernement. Il leur déclara qu'il n'avait pas besoin qu'aucune autorité lui fût confiée sur les autres peuplades, que sa lance lui donnerait le moyen de châtier ceux qui oseraient mettre le pied sur son territoire. La querelle devenait sérieuse; mais Neculpan les apaisa tous, et la réconciliation parut être complète.

Enfin notre mission était terminée, et nous partîmes d'Arauco pour revenir à Conception. Mais l'intendant désirant nous faire connaître le pays, nous proposa de prendre un autre chemin. Nous pensâmes alors à aller rendre à M. Lozier la visite qu'il nous avait faite, et nous nous mîmes en route remontant le cours du Carampangue.

Que n'ai-je cette facilité, cette grâce descriptive qui transmet facilement les impressions qu'on a reçues! Je vous ferais connaître le beau pays que nous avons parcouru, des montagnes couvertes d'ar-

bres immenses, de jolis vallons au milieu desquels se promène lentement une rivière capricieuse, des bois de pommiers surchargés de fruits, de riches pâturages, de gras animaux, et enfin de temps à autre, et dans des positions très pittoresques, des peuplades d'Indiens assis. Voilà ce que nous avons vu; tâchez de vous en faire une idée. Je dirais bien qu'il y a beaucoup de rapprochement entre ces pays et les jolies vallées de l'Helvétie ; mais, comme je ne les ai vues qu'au petit Trianon, je pourrais me tromper. Enfin nous arrivâmes à l'habitation du philosophe que nous allions visiter, et nous le trouvâmes comme un patriarche au milieu de sa famille.

M. Lozier est un des Français qui ont quitté la France à la chute de Napoléon. Après avoir parcouru les États-Unis, le Brésil, les provinces de la Plata, il est arrivé au Chili. Connu pour un homme vraiment instruit, il fut longtemps employé par le gouvernement chilien, tantôt comme ingénieur, tantôt comme recteur de l'*Instituto*, du temps du général Pinto. Après le changement qui amena au pouvoir le général Prieto, il fut envoyé à Conception pour y organiser un collége du gouvernement; mais quelques désagréments qu'il eut avec les autorités lui firent prendre la résolution de se retirer. Il acheta aux Indiens d'Arauco une assez grande étendue de terrain pour vivre au milieu d'eux. C'est un homme de cinquante ans, très doux, mais très original ; il est d'un caractère très timide, et cependant il vit au milieu des Indiens. Il est fatigué du monde, et dit qu'il préfère les sauvages aux gens à moitié civilisés. Il est décidé à terminer ses jours dans son désert. Sa maison ressemble beaucoup à celle de Robinson Crusoë : elle est dans une gorge, c'est une caverne formée par des roches et qu'il a entourée de murailles en pierre. Il dit qu'il n'a qu'à se louer de ses voisins sur lesquels il a acquis une certaine influence. Il ne vient que très rarement à la ville.

Nouveau Las Cases, il est un de leurs chaleureux défenseurs. Il prétend que ces hommes sont d'un naturel fort doux, et reproche continuellement aux Chiliens la mauvaise foi avec laquelle ils se conduisent à leur égard. Il s'occupe en ce moment de construire un moulin hydraulique. Du reste, M. Lozier n'est pas le seul savant qui soit venu avec l'intention de terminer sa carrière au milieu des Araucaniens. Don Simon Rodrigues, qui fut précepteur du fameux Bolivar, est aujourd'hui dans un *hacienda* sur la frontière. Après

avoir voyagé longtemps dans toute l'Europe, en avoir étudié tous les systèmes d'éducation, il était revenu en Amérique pour régénérer ses compatriotes. Le gouvernement chilien le fit venir de Lima pour diriger un collége à Conception. Mais cet homme bizarre voulut introduire des principes à lui, et au lieu d'apprendre à lire à ses élèves, il s'occupait à leur prêcher les doctrines les plus singulières sur la vie naturelle. Sur quelques observations qui lui furent faites à cet égard, il donna sa démission et se retira sur la frontière. Sa femme est une Indienne de son pays; il a trois enfants appelés Choclo, Sanauria et Poroto [1]. Il n'a jamais voulu les faire baptiser, prétendant qu'ils n'ont besoin d'appartenir à aucune secte. Malgré une infinité de ridicules, c'est un homme d'une grande instruction; il parle six ou sept langues, est bon chimiste, physicien, astronome, grammairien, etc. Il a visité les principales nations de l'Europe en voyageant à pied, bien que sa fortune à cette époque lui permît de prendre les voitures publiques.

Après avoir parcouru une partie de ses domaines (à M. Lozier), nous le quittâmes pour continuer notre route vers Colima. Nous traversâmes encore une fort jolie plaine, celle de Lameseta peuplée d'Indiens, et nous nous retrouvâmes à la Raqueti. Le soir nous allâmes coucher à Colima, et le lendemain à Conception.

DÉTROIT DE MAGELLAN.

EXPLORATION DU CONTRE-AMIRAL J. DUMONT-D'URVILLE [2].

Chacun sait que le détroit de Magellan fut découvert par le célèbre navigateur de ce nom, en 1520. A ce sujet, je ne crois avoir rien de mieux à faire que de citer l'extrait du président Desbrosses, fait, en majeure partie, d'après la relation du chevalier Pigafetta, compagnon de Magellan.

« Le jour de Sainte-Ursule (21 octobre 1520), après avoir doublé,

[1] Épi de maïs, carotte et haricot.

[2] Extrait en grande partie du *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, par Dumont-d'Urville. Gide et comp., éditeurs.

vers cinquante-deux degrés, un cap auquel on donna le nom de cap Vierge, on vit la mer s'enfoncer dans les terres, entre deux rivages assez serrés, dont l'un faisait face droit au sud, l'autre droit au nord. Toute l'escadre entra dans cette embouchure, qui s'avançait toujours à l'ouest sur une longueur variable de deux à dix milles. Le général, rencontrant au bout de quelques jours divers canaux, envoya trois vaisseaux à la découverte, de différents côtés. Nous étions au-delà du cinquante-deuxième degré. Les nuits n'étaient pas alors de cinq heures. Il avait projeté, si ce n'était pas ici le détroit, de sortir de cette baie et de monter vers le pôle jusqu'à soixante-quinze degrés, où le soleil serait toujours sur l'horizon. Des trois vaisseaux, le premier fut repoussé par les courants dans la mer du Nord. Alors les Espagnols se saisirent du capitaine Alvar Meschite, neveu de Magellan, le mirent aux fers, et après lui avoir fait signer, dans les tortures, une déclaration portant que ce détroit prétendu n'était qu'une fable inventée par son oncle et par lui, à dessein de faire, comme ils l'avaient fait, cruellement périr les Espagnols, ils reprirent le chemin de l'Europe, amenant avec eux l'un de ces géants patagons, qui mourut dès qu'il sentit les climats chauds. Le second bâtiment, qui avait pénétré dans un canal vers le sud-est, ne trouva qu'une mer basse, pleine d'écueils et de roches escarpées. Mais le troisième, qui avait tiré au sud-ouest, rapporta qu'il avait trouvé une belle rivière remplie de sardines, à qui l'on en avait donné le nom ; que quoique en trois ou quatre jours de navigation il n'eût point aperçu d'issue, il avait toujours trouvé la mer sans fond ; que l'observation des grands courants qui semblaient venir à lui d'une haute mer, l'avait déterminé à envoyer en avant la chaloupe, laquelle avait enfin découvert un cap avancé sur un nouvel Océan. A ces mots, les cris d'allégresse se répandirent par tout l'équipage. La plupart de nos gens pleuraient de joie. Notre général imposa d'avance à ce cap le nom de cap Désiré, et nous donnâmes au détroit celui de Magellan. (Les naturels du pays l'appellent Kaïka). Nous fîmes voiles, ayant à notre droite le continent, que nous appelons des Patagons; à la gauche, un autre que nous nommâmes Terre-de-Feu, parce qu'on en voyait quantité sur les côtes, et le flux, aussi bien que le bruit des courants, nous fit juger être un amas d'îles. Tout ce détroit me parut de la longueur d'environ cent lieues. On y trouva en abondance du bois, de l'eau douce, de

belle verdure, des dorades, des albatros, des bonites, des poissons volants appelés colondiens, exquis à manger. Mais le pays était si froid [1], si rude, si peu cultivé, qu'avec l'impatience qui nous tenait tous de voir un nouvel Océan, notre général ne jugea pas s'y devoir arrêter. Nous descendîmes seulement dans les terres à une lieue du débouquement du détroit, et nous ne trouvâmes qu'une mauvaise cabane et plus de deux cents sépulcres. Il nous parut que les sauvages venaient ici inhumer leurs morts près du rivage, et qu'ils avaient leurs habitations plus loin dans les terres. La quantité de squelettes de baleines jetées par la tempête contre les côtes, nous donna lieu de conjecturer que la mer était fort orageuse en ce détroit. Les côtes en sont, durant cinquante lieues, pleines de belles baies les plus agréables du monde. Le reste est de montagnes couvertes de neiges ; sauf certaines forêts de grands arbres, dont le bois brûlé rendait une bonne odeur [2], qui nous rafraîchissait les esprits animaux. Le 28 novembre, vingt-deuxième jour de notre entrée dans le détroit, nous l'aperçûmes enfin cet Océan tant désiré, à qui son calme et sa beauté ont mérité, de notre part, le nom de mer Pacifique. Alors quelques-uns de nos pilotes dirent que, puisque l'on avait trouvé le passage, il fallait s'en retourner en Espagne, et revenir avec une flotte ravitaillée de frais ; mais le général poursuivit sa route et rejeta bien loin cet avis. »

Après Magellan, le détroit qui porte son nom fut exploré par les Français, les Anglais et les Hollandais : il serait très intéressant de présenter ici l'analyse de leurs expéditions que nous avions préparées pour cet ouvrage ; mais l'espace nous manque ; nous allons nous contenter d'offrir la relation du passage de M. le commandant d'Urville au milieu de ces terres intéressantes ; c'est M. d'Urville qui va raconter.

Désireux de remplacer l'eau que j'avais consommée depuis mon départ de France, et de me pourvoir d'une grande quantité de bois avant de me diriger vers les régions polaires, j'entrai dans le détroit de Magellan le 12 décembre 1837.

[1] Exagération. Ni les hivers ni les étés de l'hémisphère australe ne sont remarquables par les extrêmes de température : ils sont tempérés comparativement aux hivers et aux étés de l'extrémité boréale de l'hémisphère nord.

[2] Écorce du drimys Winteri. Les fagus, qui forment la plus grande partie de ces belles forêts, sont aussi un peu résineux, et sont odorants quand ils brûlent.

Vers huit heures, nous passions à un mille au plus de cette longue plage basse que les premiers navigateurs anglais nommèrent Dungeness, par analogie avec une plage d'un aspect semblable, près de Douvres. C'est une pointe élevée de trois mètres au plus au-dessus du niveau des basses eaux, qui se détache brusquement des falaises escarpées de la côte, et qu'on n'aperçoit de loin qu'à la nappe d'argent formée par les flots déferlant sur ses bords quand la mer est grosse.

Sur la pointe même, je remarquai de grosses masses noirâtres que je pris d'abord pour des rochers; mais la longue-vue m'y montra distinctement un troupeau de phoques de grande taille, qui nous regardaient passer d'un air stupide : et bientôt le vent nous apporta quelques-uns de leurs hurlements. De nombreuses bandes d'albatros et de pétrels voltigeaient ou se tenaient posés tout près d'eux, et quelquefois même au milieu d'eux, ainsi que des troupes de graves et impassibles manchots.

Cette pointe une fois doublée, nous prolongeâmes à deux ou trois milles de distance la côte nord du détroit, terre d'une moyenne hauteur, avec des falaises escarpées, du reste aride, pierreuse et d'une hideuse nudité. Une brume très épaisse nous dérobait entièrement la côte méridionale du détroit.

Poussés rapidement par une brise fraîche du nord, nous filions avec vitesse sur une mer peu tourmentée ; aussi, à dix heures vingt minutes, nous passions au sud-est à deux milles environ du cap Possession, et dès une heure quarante minutes nous donnions dans le premier goulet. Comme nous arrivions vers la fin de ce canal, la marée reversa, et le jusant fut, durant une heure ou deux, si rapide, que tout ce que nous pûmes gagner, fut de nous maintenir sur place avec un sillage de sept ou huit nœuds.

Les bords de ce canal sont formés de terres peu élevées, pierreuses et très stériles en apparence, car en les examinant de près on les trouverait peut-être bien tapissées de diverses plantes magellaniques.

Vers cinq heures j'avais réussi, en ralliant de très près la bande du sud-est, à sortir du premier goulet, et je me trouvais dans un vaste bassin situé entre les deux goulets, et qui reçut des Espagnols le nom de Saint-Philippe. Là, je me croyais désormais à l'abri de tout contretemps, quand le vent ayant molli, la marée nous entraîna promptement

en arrière de près de trois milles. La Zélée, qui se trouvait un peu plus avant que nous dans la baie, fut un moment en danger de toucher à la côte, près de la pointe Baxa, et ne se dégagea que par une rapide évolution.

Vers sept heures, le flot [1] commença à se déclarer et j'en profitai pour courir des bordées contre le vent d'ouest-sud-ouest et faire en sorte de m'élever dans le bassin de Saint-Philippe. Cela fut assez bien durant une heure, et nous gagnâmes d'une manière satisfaisante, malgré les grains de vent et de pluie qui se succédaient par intervalles. Mais le temps devenant de plus en plus mauvais, les rafales ayant augmenté et la nuit se faisant très noire, à neuf heures trente minutes, je donnai l'ordre d'être prêt à mouiller et je fis serrer toutes les voiles. Au commandement : Mouille, la chaîne de l'ancre de tribord fit décapeler le manchon en fonte de la bitte [2], elle s'engagea et ne put courir dans l'écubier. Alors l'ancre resta suspendue et fortement pressée par le courant sur la joue antérieure du navire, de sorte qu'il devint impossible de la dégager.

Instruit de cet accident, je donnai sur-le-champ l'ordre de mouiller l'ancre de babord et le même accident lui arriva. Alors j'ordonnai de préparer l'ancre de veille. C'eût été une position extrêmement critique si nous eussions été près de la côte ; mais je savais que j'en étais loin. D'ailleurs je présumais que la force des courants m'eût maintenu dans leur lit, et par conséquent à une certaine distance des terres.

Mais ce qui vint compliquer notre position d'une manière bien plus effrayante, c'est que M. Jacquinot me voyant à sec de voiles, et croyant que j'étais réellement mouillé, vint lui-même jeter l'ancre à distance de mouillage. Mais en dérivant, l'Astrolabe se rapprocha de sa conserve, et l'ancre de babord étant enfin tombée, quand nous eûmes filé assez de chaîne, les deux corvettes, travaillées à la fois par le vent et le courant, au travers d'une mer très dure, faisaient des sauts terribles l'une vers l'autre : dans ces mouvements désordonnés elles ne passaient quelquefois qu'à une dizaine de mètres l'une de

[1] Flot, marée montante.

[2] Bitte, grosse pièce de bois le long de laquelle court la chaîne entraînée par l'ancre. Elle est doublée du manchon de fonte qui s'oppose à ce que la chaîne ou le câble n'en entament le bois.

l'autre. La mer était si tourmentée, que les lames, quoique très courtes, venaient quelquefois déferler jusque sur le pont. Sans doute un abordage en pareille circonstance eût eu des suites épouvantables; mais à cela il n'y avait rien à faire qu'à attendre patiemment. C'est donc ce que nous fîmes, et après deux heures d'anxiété bien vive, vers minuit, le vent et le courant perdirent ensemble beaucoup de leur violence, et le reste de la nuit se passa tranquillement.

La force du courant qui entraînait la ligne nous avait fait penser que nous avions mouillé par vingt-deux brasses, mais il n'y avait réellement que seize brasses de fond.

En montant sur ma dunette, à six heures du matin, je jouis d'un ciel d'une admirable sérénité et d'un horizon parfaitement pur. La mer était tout à fait calme, et nos deux corvettes se balançaient doucement au milieu d'un beau bassin qui nous semblait complétement environné de terres, car on distinguait à peine les entrées des deux goulets. Les terres étaient peu élevées, agréablement accidentées, toutes dépouillées de verdure, à cela près de buissons très clairsemés. Au nord-ouest, règne la chaîne modeste des monts Grégory, et dans le sud-est seulement commencent à se montrer des sommités plus élevées.

Vers huit heures, la marée commença à filer au sud-ouest; nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile avec une faible brise du sud-ouest. Comme j'avais à traverser une zone où nous n'avions guères que sept et huit brasses d'eau, je profitai de notre faible sillage pour mettre la drague à la traîne, dans l'intérêt de l'histoire naturelle, et elle rapporta beaucoup d'objets curieux, dont M. Hombron fit son profit.

A midi, à l'aide d'une jolie brise du nord-est, nous avons donné dans le second goulet, filant cinq ou six nœuds. Mais il paraît que la marée était encore contre nous, attendu que vingt-quatre milles environ fournis par le loch, de deux heures à six heures après-midi, se sont réduits à sept milles de vraie route.

Dès le matin, de grands feux allumés des deux côtés de la baie de Saint-Philippe nous avaient démontré la présence des Patagons sur la côte du nord et des Pêcherais sur la côte du sud. En filant le long du goulet, nous vîmes des guanaques sur la Terre-de-Feu. Au premier abord, la distance nous les fit prendre pour des sauvages montés à cheval, tantôt arrêtés, tantôt galopant le long de la plage;

et cela m'étonnait beaucoup, car je savais qu'on n'avait jamais vu de chevaux sur la côte sud du détroit. Mais nous reconnûmes bientôt notre erreur.

Vers six heures, la marée se déclara décidément pour nous, et son action, jointe à celle d'une bonne brise qui nous poussait rapidement vent arrière, à raison de six ou sept nœuds, nous rapprocha promptement de la pointe Nuestra-Senora-de-Grazia. Tout à coup un grand feu brilla sur la falaise escarpée qui forme la pointe opposée du détroit ou cap Saint-Vincent. L'aide des lunettes nous y fit voir bientôt cinq personnages marchant en gesticulant avec vivacité pour nous faire des signaux.

Presque tous les officiers, et moi le premier, nous fûmes persuadés que ces individus n'étaient point vêtus comme des sauvages. Quelques-uns s'imaginaient même reconnaître la nature de leurs vêtements. Aussitôt l'idée nous vint que c'étaient de malheureux naufragés abandonnés sur ces côtes, et qu'ils imploraient notre assistance.

Nonobstant le regret que j'éprouvais à suspendre ma course, et peut-être même le risque que je courais de perdre une aussi belle chance pour pousser de l'avant, l'humanité me commandait de courir au secours des infortunés que nous croyions avoir sous les yeux. Sur-le-champ je revins brusquement sur babord et cinglai droit sur le cap Saint-Vincent. A mesure que nous approchions, notre assurance primitive se convertit en doute, et quand nous ne fûmes plus qu'à un mille du cap, chacun de nous put se convaincre que les individus qui avaient si vivement excité notre commisération étaient tout simplement de braves Pêcherais, affublés de longs manteaux de peau, se chauffant paisiblement autour de leur feu et se levant de temps en temps pour nous regarder. Ainsi désabusé et regrettant la route que je venais de perdre inutilement, je remis le cap au sud-ouest pour m'avancer dans la baie Élisabeth, comprise entre l'île de ce nom et la côte septentrionale. Au même moment un autre feu se montra sur cette dernière terre, près du havre Oazy.

Mais bientôt notre attention se fixa tout entière sur un spectacle plus grandiose, plus magnifique : ce fut, à neuf heures et demie, celui que nous offrit le coucher du soleil ; il disparaissait lentement derrière les montagnes de la Patagonie, droit devant nous ; les nuages qu'il venait de traverser et ceux qui l'entouraient jusqu'à

une grande distance, par leurs teintes variées d'un pourpre enflammé, d'un vert tranchant, semés de rayons orangés, imitaient parfaitement les reflets d'un vaste incendie ou la déflagration d'un immense volcan. C'était quelque chose de terrible et d'imposant au plus haut degré, et je confesse que, pour ma part, je n'avais rien vu de semblable; aussi je contemplais avec enthousiasme ce tableau merveilleux et vraiment magique, quand une arrière-pensée fâcheuse vint traverser mon imagination et donner un autre cours à mes méditations : dans ces contrées, un aspect pareil du ciel devait présager du mauvais temps, et c'est ce que me confirmait une baisse excessive du mercure déjà descendu jusqu'à zéro mètres sept cent trente-six. J'attendais donc une de ces tempêtes du détroit qui soufflent d'abord du nord au nord-ouest, pour sauter ensuite au sud-ouest.

Dans cette crainte, pour éviter des retards fâcheux, je résolus, malgré l'obscurité, de profiter du vent et de la marée, encore favorables, pour m'avancer le plus qu'il me serait possible dans le canal. Je prolongeai donc, presqu'à toucher la côte, l'île Élisabeth, j'allai virer très près du continent, puis après avoir couru un autre petit bord sur l'île, je doublai à petite distance le cap Purpoise; ensuite je me trouvai dans un canal large et dégagé où je pouvais subir un coup de vent sans inquiétude. Il était alors minuit, j'envoyai se coucher les hommes qui n'étaient pas de quart et j'allai moi-même prendre un repos dont j'avais grand besoin, attendu les fatigues de la journée.

Cette manœuvre, à laquelle personne ne s'attendait, fut admirée par les uns, et jugée imprudente et téméraire par les autres. Quoi qu'il en soit, elle prouva à tous qu'au besoin l'on ne me verrait pas manquer d'audace ni de présence d'esprit, et c'était ce que je voulais faire comprendre aux deux équipages. Lors de l'armement, comme ils me voyaient marcher pesamment et lentement, à cause d'un accès de goutte que je venais de subir, ils avaient paru bien surpris d'apprendre que j'étais leur commandant, et quelques-uns même s'étaient écriés naïvement : *Oh ! ce bonhomme-là ne nous mènera pas bien loin.* Je leur promis dès ce moment, *in petto*, si Dieu lui donnait vie, que ce *bonhomme* leur en ferait voir en navigation comme ils n'en avaient jamais vu.

Le 15 décembre, nous allâmes en rade de Port-Famine, un des points les plus propices aux relâches, tant à cause de l'abondance

de l'eau douce que parce que la fertilité du sol y est on ne peut plus brillante, et que toutes les productions de la nature y abondent à l'envi.

Sur le sommet d'un petit coteau, nous trouvâmes une inscription à la mémoire du master Ainsworth et de deux matelots noyés dans une embarcation qui avait chaviré dans le port de San-Antonio, lors de l'exploration hydrographique du capitaine King. Un autre poteau, situé non loin de là, annonçait que le capitaine Dugué, du navire le Havre, avait passé ici en 1834. Sur d'autres troncs d'arbres on pouvait lire encore les noms de quelques autres navires.

Mon patron me remit un petit baril qu'on avait trouvé suspendu à un arbre de la plage, avec cette inscription : *Post-office* ; il contenait des notes des capitaines qui avaient passé par le détroit : ils indiquaient l'époque de leur passage, les circonstances de leurs traversées, quelques avis à leurs successeurs et des lettres pour l'Europe et les États-Unis. Il paraît que la première idée de ce bureau de poste en plein vent fut due au capitaine américain Cunningam, qui se servit tout simplement d'une bouteille suspendue à un arbre, en avril 1833. Son compatriote Water-House y ajouta, en mars 1835, l'utile complément de l'inscription. Enfin, le capitaine anglais Carrick, commandant le shooner Mary-Anne de Liverpool, passa par le détroit en mars 1837, allant à San-Blas de Californie : il y passa encore à son retour, le 29 novembre 1837, c'est-à-dire seize jours avant nous, et c'est lui qui avait substitué le baril à la bouteille.

Je me propose d'ajouter encore à cette mesure vraiment utile et ingénieuse ; je ferai placer sur le sommet de la presqu'île une énorme inscription qui fixe de loin les regards des navigateurs. Selon toute apparence, nous serons les premiers à en recueillir les fruits, et nos familles seront assez agréablement surprises de recevoir des nouvelles de cette terre sauvage et solitaire, au moment même où nous allons nous lancer vers les glaces polaires [1].

C'est une étrange métamorphose que celle qui s'opère subitement sur la terre la plus déserte, quand une poignée de matelots vient y faire son séjour : les bords de la baie Famine sont tout à coup passés

[1] Un capitaine américain trouva en effet nos dépêches, et les fit passer en France, où les journaux firent grand bruit de cette nouvelle manière de mettre des lettres à la poste sur une terre à peu près complétement déserte.

du silence à l'agitation, l'air retentit des cris bruyants des marins ; les détonations presque incessantes de nos chasseurs se font entendre de toutes parts, les échos répètent les coups de la cognée déclarant la guerre à la forêt voisine.

A trois cents mètres de l'embouchure de la rivière *Sedger*, la plaine offre un espace de plusieurs arpents, entièrement couverts par d'immenses troncs d'arbres étendus sur le sol. Ces troncs désséchés, blancs, dépouillés de leur écorce et de leurs branches, simulent de loin de gigantesques ossements ; leur aspect est triste et sévère, et fait un contraste remarquable à côté de cette végétation vigoureuse qui presse le fleuve de toutes parts et s'élève jusqu'aux régions des neiges.

Le 16, dès l'aube du jour, nous nous donnâmes la satisfaction de parcourir les épais fourrés de ces belles forêts. Elles sont presque entièrement composées du magnolier aromatique de Winter, de plusieurs espèces de berberis, et de fagus d'une élévation considérable. Il est difficile de se faire une idée de la fraîcheur de cette puissante végétation, des accidents pittoresques de ce terrain, et des admirables ombrages qui s'entrelacent en voûte au-dessus de la rivière, qui n'a pourtant pas moins de trente à quarante mètres de largeur à une lieue de son embouchure. Les tableaux charmants que nous a tracés la plume élégante de Bougainville, toujours enthousiaste de la belle nature, restent au-dessous de leur sujet.

Nous cherchâmes avec soin l'emplacement de l'ancienne Philippeville, mais nous n'en trouvâmes aucune trace, ce dont nous ne dûmes pas nous étonner, puisque du temps de Byron aucun vestige de cette malheureuse colonie ne subsistait déjà plus. Cependant on ne saurait hésiter à en désigner l'emplacement ; elle était bien certainement placée sur un monticule de forme oblongue qui domine l'entrée de la rivière, et s'étend de la plage à la limite de la forêt, éloignée maintenant de la mer, par suite des coupes de bois que firent les colons, pour déblayer le terrain dont ils s'emparèrent. En parcourant les bois qui avoisinent cet emplacement, on s'aperçoit facilement que l'on a eu l'intention d'en éclaircir l'épaisse végétation ; des milliers de troncs gisent sur le sol, et ont été évidemment abattus par la main de l'homme dans le but de rendre, de ce côté, les abords de la nouvelle ville plus faciles d'une part, et de l'autre, plus propres à la défense. Ces troncs entièrement pourris ont encore

l'aspect trompeur de la solidité, et sont un piége dangereux pour les premiers pas du chasseur inexpérimenté, dont le pied croit trouver un point d'appui résistant sur ces géants d'une antique végétation : la chute est éminente, les jambes s'engagent dans l'épaisseur de ces arbres pourris, et dans les efforts qu'il fait pour reprendre l'équilibre, le chasseur risque de tourner son arme contre lui-même.

Aprés avoir épuisé les richesses que nous offraient la plaine, les bords de la rivière et la plage, il ne nous restait plus qu'à parcourir les montagnes pour compléter nos recherches d'histoire naturelle.

Le 22, MM. Hombron et Dumoulin, accompagnés de plusieurs officiers des deux corvettes, entreprirent l'ascension du mont Tarn. Cette expédition pénible est ainsi racontée par M. Hombron :

« L'embarcation qui nous porta au pied de la montagne nous déposa sur la plage à sept heures du matin : le temps était magnifique, le ciel rappelait par sa pureté les beaux jours des tropiques ; le soleil se montrait dans l'est au-dessus de la cime neigeuse du mont Sarmiento, mille jets de lumière étaient réfléchis vers l'espace, par la blancheur des neiges accumulées sur les flancs de cette haute montagne, et sur les cimes de la chaîne dont elle fut le centre de soulèvement. Le disque du soleil était d'un pourpre éclatant qui faisait briller à nos yeux, grâce à l'opposition de la blancheur de la neige, le contraste le plus éblouissant et le plus admirable : ce spectacle fixa d'abord uniquement nos regards, nous restions immobiles, comme magnétisés par ce tableau dont la mer unie comme une glace nous réfléchissait les détails renversés. Jamais, en Suisse, je ne fus frappé d'une admiration aussi complète ; jamais je ne vis de perspectives aussi pittoresques, aussi variées, aussi immenses, parce que la nature n'y est pas aussi gigantesque. L'aspect du lac de Genève et du mont Blanc serait seul capable de donner une idée du vaste paysage dont je cherche ici à donner une idée. Mais la masse du mont Blanc est trop énorme pour l'espace qu'elle domine ; à Vevay même, il semble être au-dessus de la tête du spectateur ; sa grande ombre fixe seule les regards, et leur interdit la variété. Sur les bords du détroit de Magellan, on retrouve les mêmes résultats des convulsions géologiques, qui font de la Suisse un pays si bizarre, si digne de notre curiosité, si capable d'exciter notre étonnement, mais on voit d'un seul coup d'œil, comme en amphithéâtre, tous les acci-

dents extraordinaires d'un sol horriblement tourmenté, tous les ornements qu'il plut à la végétation de répandre avec profusion sur les bords d'un lac immense; des rivières limpides, des cascades innombrables s'élançant de toutes parts des fourrés obscurs des forêts, à travers l'éblouissante lumière de l'atmosphère. Il ne manque sur ces lieux enchanteurs que le mouvement de l'industrie, des villages sur les bords du détroit, d'imposantes cités, des voiles blanches glissant sur la surface des eaux, des coteaux cultivés, emblème de l'abondance : ces forêts qui envahissent jusqu'aux limites de la mer, qui profitent seules de la fraîcheur de ses eaux et des brises qui soufflent du large, semblent jouir d'un droit qui n'est pas le leur, car tant de bienfaits ne sauraient avoir pour unique résultat des arbres sauvages servant d'abris à des mollusques, à des insectes, à des animaux féroces. Toute cette nature a l'homme pour but, mais l'homme jouissant de toute la plénitude de son intelligence, l'homme achevant l'œuvre de la création, en créant lui-même. Au pied de ces terres si riches en productions, sous ces flots de lumière qui s'épanchent du ciel, vivent des êtres humains, insoucieux de tant de beautés, uniquement préoccupés de leurs besoins matériels : cette idée est affligeante, cependant il nous est impossible de n'y point voir une sage prévision, une de ces sages harmonies que nous retrouvons partout, lorsque nous étudions la nature : tout se développa graduellement et successivement sur la terre, l'histoire des âges de notre planète le prouve, la création débuta par la classe des animaux les plus simples, et chaque classe elle-même commença par le moins parfait des animaux qui s'y trouvent réunis ; l'intelligence humaine ne semble point avoir fait exception, elle eut donc aussi son enfance qui semble destinée à préparer les voies à l'homme supérieur, en entretenant un équilibre utile aux premiers essais de son industrie.

« Qu'on me pardonne cette digression que m'inspire cet ensemble de phénomènes surprenants, dont l'éclatante réunion a frappé mes yeux. Revenons au but de notre excursion, et tournant le dos à tant de merveilles, cherchons à pénétrer dans les bois qui nous offrent une ceinture presqu'inexpugnable.

« Il paraît téméraire, au premier coup d'œil, de franchir cette barrière défendue par des troncs d'arbres serrés, dont les intervalles sont comblés par les *berberis ilicifolia* et *buxifolia* qui entrecroisent leurs

branches et leurs feuilles armées de piquants de la manière la plus inextricable ; ce n'est qu'à l'aide de couteaux à large et lourde lame que nous parvenons à nous frayer un passage, non sans que nos mains et nos vêtements en éprouvent quelques dommages. Ces difficultés exercent notre patience pendant plus d'une heure, des ruisseaux profonds nous coupent souvent le passage, et nous obligent à des détours qui prolongent nos peines et augmentent notre impatience ; nos fusils, nos baromètres nous obligent à des manœuvres difficiles pour les faire passer à travers ce lacis de branches entrecroisées.

« Cependant lorsque nous eûmes franchi cette première zone de botanique, les berberis commencèrent à s'éclaircir, les troncs du *calusparassus forsteri* [1] s'éloignèrent, et nous pûmes marcher avec beaucoup plus de facilité. Ce fut au milieu des Drymis-Winteri que nous fîmes notre première halte pour déjeuner. Nous nous mîmes ensuite en route avec d'autant plus de courage, qu'un copieux repas et de nombreuses libations avaient plus allégé nos sacs et plus lesté nos estomacs. A mesure que nous nous éloignions de la lisière où prospère l'arbre de Winter [2], il devenait aussi facile de se diriger sous ces hautes futaies, que si nous eussions été dans la forêt de Fontainebleau. De temps en temps de vastes clairières exerçaient notre patience par un genre particulier de difficultés : le sol en était élastique, tremblant, à demi inondé par les égouttures des pics environnants ; nous étions obligés de franchir un grand nombre de points, où nous eussions enfoncé, en sautant de touffes en touffes sur des agglomérations de *forstera uliginosa* [3].

« Cette manière de traverser ces véritables tourbières était extrêmement fatigante ; après trois heures de marche au milieu de cette seconde zone de végétation où abonde le *calusparassus betuloïdes* [4], nous parvînmes à la hauteur de trois mille mètres, que l'on peut considérer comme la moitié de l'élévation totale du mont Tarn. Ce fut dans cette région que la chasse aux oiseaux nous devint surtout permise. Nous continuâmes à gravir sur une pente assez douce

[1] *Hêtre de Forster*, pl. 6, fig. Σ. *Bot. du Voy. au pôle sud et dans l'Océanie.* Dicotylédones.

[2] Voir l'*Atlas botanique du Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, pl. 19.

[3] Fortera. Voir l'*Atlas bot. du Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, pl. 16, fig. D.

[4] Voir *idem*, *idem*, pl. 7, fig. Γ.

tapissée d'un gazon résistant, formé par le *pernettya pumila*, le *valeriana sedoïdes* et l'*azorella lycopodioïdes*.

« Nous arrivâmes à la limite supérieure de la forêt vers les trois heures du soir. Là, la pente devint beaucoup plus rapide, le terrain plus aride, il fallut marcher sur une terre glaiseuse, détrempée et glissante. A cinq heures nous avions atteint un plateau qui précède le pic terminal de la montagne. De nombreuses flaques d'eau, en nous obligeant à des circuits sans nombre, retardèrent notre marche et trompèrent nos calculs; ce ne fut qu'à sept heures du soir que nous parvînmes au pied du piton. Nous comprîmes dès lors que nous ne pourrions arriver sur son sommet qu'à la nuit tombante, et qu'une température aussi basse que celle que nous devions y éprouver ne nous permettrait point d'y passer la nuit. Nous songeâmes donc à dîner sur le point où nous étions arrivés. Nous nous rapprochâmes d'un ravin où végétaient, à l'abri des vents du sud-ouest, des arbres rabougris; nous reconnûmes, lorsque nous en fûmes assez près pour les toucher, que cette forêt naine se composait de hêtres antarctiques; leurs branches, bizarrement contournées, se dirigeaient toutes horizontalement, de manière à simuler un parasol; il était évident que ce mode d'accroissement anormal provient de la nécessité où se trouvent ces plantes de ne point dépasser la hauteur des légers accidents de terrain qui les abritent du côté d'où soufflent les vents les plus violents du pays. Cette sorte de sensibilité est un des phénomènes les plus remarquables de la végétation. Dans ces lieux élevés, cette prévoyance de la nature, qui pousse aussi loin que possible les bornes de la vie, n'est point chose inutile; car les vents soufflent avec violence autour de ces pitons qui dominent la météorologie de deux mers sans limites, qui font le tour du monde.

« Chacun de nous s'empressa de couper du bois pour allumer du feu dont le froid et l'immobilité ne tardèrent point à nous rendre l'usage nécessaire. Avec du lard nous fîmes la soupe dans des boîtes en fer-blanc qui avaient contenu des sardines; ce repas frugal, on peut dire même fort désagréable, fut singulièrement goûté de nos robustes appétits; une couronne de fagus fut décernée à M. Lejeune[1], qui s'était institué notre cuisinier en chef.

[1] Ce jeune marin, alors simple gabier à bord de l'Astrolabe, est aujourd'hui officier, et a été décoré à Taïti. J'ai eu souvent l'heureuse prérogative de l'avoir

« La nuit s'approchait cependant, le froid et le brouillard augmentaient, nous fîmes alors l'observation que ce point était peu propice à nous fournir un abri; le sol était, au reste, constamment baigné par les eaux qui ruisselaient du sommet du pic, il fut donc décidé qu'on passerait la nuit à cent cinquante mètres plus bas, à la limite supérieure de la forêt. Nous redescendîmes donc, quoique un peu dépités de défaire ce que le lendemain il faudrait refaire. Le lieu où nous nous arrêtâmes était parfaitement abrité, du côté du sud et du sud-ouest, par une falaise élevée, du côté du nord et de l'est, par des arbres de seize mètres d'élévation; il fut convenu que chacun de nous veillerait à tour de rôle pour l'entretien des feux autour des dormeurs. Deux grands arbres enflammés nous servirent de flambeaux. Le veilleur était d'autant plus nécessaire que le feu mis à ces arbres pouvait s'étendre et nous cerner dans un vaste incendie; nous pouvions, de plus, appréhender que des branches atteintes par le feu ne tombassent en travers sur le camp des intrépides dormeurs.

« A huit heures du soir, les causeries étaient terminées; à huit heures du matin, plusieurs d'entre nous durent être éveillés: complétement enseveli sous un manteau, je me rappelle cette nuit comme une des meilleures de ma vie, en tant qu'une nuit est faite pour dormir. Nous fûmes péniblement affectés, car, en ouvrant les yeux, nous nous trouvâmes enveloppés de nuées épaisses qui nous dérobaient le sommet de la montagne et qui nous permettaient à peine de voir à une vingtaine de pas. Il fallait partir cependant, car nous étions treize personnes et les vivres ne nous permettaient point un séjour plus prolongé. Il fallut compléter à la fois, dans la même journée, notre ascension et notre retour à bord de nos corvettes. Je regrettai dès lors le fatal entraînement que la gaîté et l'amabilité de mes camarades m'avait fait subir; car les provisions que ma prévoyance avait accumulées dans nos sacs géologiques, en prévision d'une absence de trois jours, étaient consommées. Mon projet avait été de rester trois jours dans les montagnes, en compagnie du seul M. Lejeune, et d'y herboriser et chasser avec la lenteur et le calme que comporte la recherche des plantes, des oiseaux et des insectes.

pour compagnon d'excursion, grâce à la munificence de M. Roquemaurel, notre lieutenant.

Ce fut donc la première, mais aussi la dernière course que je fis en compagnie d'une si grande caravane. Cette première contrariété n'était que le commencement de toutes celles qui m'attendaient encore.

« Nous quittâmes gaiement, peut-être un peu légèrement, notre gîte, sans nous préoccuper beaucoup des moyens de reconnaissance pour retrouver facilement le point où nous laissions le moins nécessaire de notre bagage, entre autres nos fusils qui nous eussent gênés pendant l'escalade de la cime conique du mont Tarn. M. Lejeune prit la tête de notre petite troupe, muni de ma boussole géologique, qui devait diriger notre marche à travers cet épais brouillard, ainsi qu'elle l'avait fait la veille à travers la forêt, d'après les relèvements que nous avions eu soin de prendre de la mer, avant notre débarquement sur la plage. Nous retrouvâmes facilement la base du piton, et nous nous mîmes à gravir des pieds et des mains sur une inclinaison de quarante-cinq degrés : je m'étais chargé d'un baromètre, objet de toute ma sollicitude, car je tenais à le porter intact jusqu'au sommet de la montagne, où il devait servir aux observations physiques de notre ingénieur hydrographe, M. Dumoulin.

« Je montais lentement, frémissant à chaque pas, pour mon précieux fardeau, ramassant çà et là les petites plantes alpestres que je rencontrais sur les flancs déchirés de ce pic phylladien : malheureusement la fatigue me força à m'asseoir ; je m'aperçus alors que j'étais suspendu à cent mètres environ du dernier plateau sur une pente glissante et rapide ; j'éprouvai un violent vertige, et, pour éviter de rouler, je me jetai à plat ventre en m'accrochant au sol de mes ongles ; je fus longtemps dans cette position que je gardai tant que le tournoiement de ma cervelle m'interdisait tout mouvement, ce que voyant un de mes voisins, plus habile gabier que moi, se chargea du baromètre ; une cinquantaine de mètres me séparaient encore du sommet ; l'escalade devait se faire dorénavant de roches en roches, toutes plus ou moins escarpées. Je ne crus pas prudent de persévérer dans cet exercice gymnastique, périlleux pour moi, et pour moi d'aucune utilité. Je possédais dans mon mouchoir les quelques plantes extrêmes des sommets magellaniques débarrassés des neiges au mois de décembre.

« Je pris donc le parti de redescendre, en me laissant glisser doucement sur les mains et les talons, et en fermant les yeux toutes

les fois que j'appréhendais d'être pris de vertiges. Je descendais ainsi sans pouvoir me diriger, car j'étais enveloppé dans un nuage de brume épaisse et glacée. J'arrivai sur une surface d'ardoise lisse, légèrement recouverte d'une couche de glace ; je fus obligé, pour franchir cet obstacle, d'ôter mes souliers, de les pendre à une des boutonnières de ma veste, et de glisser sur mes chaussettes de laine, en cherchant un point d'appui sur les moindres inégalités ou fentes que m'offrait la roche.

« Ce passage fatigant n'était heureusement pas fort large ; au-delà, la pente devint infiniment moins rapide, et je me trouvai au bord d'un ravin que je jugeai pouvoir explorer avant le retour de mes compagnons de voyage, alors occupés sur la cime de la montagne. Je suivis pendant vingt minutes les bords d'une nappe de neige, près de laquelle je ramassai un grand nombre de violettes ; je détachai plusieurs échantillons de roches que j'accumulai sur mes bras, et me remis en route pour retourner au sommet du ravin. Là, je repris au hasard une route que je supposai devoir croiser celle de mes camarades redescendant du piton. Mais un bois de hêtres antarctiques rabougris me barra le chemin. En montant, ce bois me rejetait sur les flancs escarpés du pic ; en redescendant, il me rejetait sur le plan incliné de la montagne qui reconduisait au ravin. Pour en finir avec cet obstacle, je me décidai de marcher sur la voûte des branches entrecroisées dont l'élasticité me fit perdre plus d'une fois l'équilibre, et m'occasionna des chutes où ma culotte seule courait des risques. Cette marche en équilibre me força à abandonner mes échantillons de géologie ; je restai environ une demi-heure dans cette position de station équivoque, et j'arrivai enfin à la limite de ce bois nain[1]. J'appelai vainement : à cette hauteur et au milieu de ce brouillard, ma voix avait peu de retentissement. Harassé de fatigue, je pris le parti de m'asseoir, pensant bien que je serais rencontré par une des personnes de la bande joyeuse, sans doute dispersées, égarées comme moi, et convaincues que marcher encore était s'exposer à s'égarer davantage : j'étais ruisselant de sueur, loin d'être transi de froid, ainsi que l'a dit M. Coupvent dans une note publiée dans le premier volume de l'historique du

[1] Dans son état de développement parfait, le fagus antartica a jusqu'à dix-neuf mètres de haut.

voyage. Malheureusement mon compagnon, M. Lejeune, qui portait vivres et boussole, était séparé de moi. Cependant, le froid ne tarda pas à se faire sentir ; alors, à l'imitation de don Quichotte *faisant le beau ténébreux*, je me mis à gambader, sans pousser cependant l'imitation au point de me mettre en chemise. Trois quarts d'heure s'étaient à peine écoulés que les silhouettes de deux ou trois de mes camarades se dessinèrent à travers la brume ; ils étaient aussi égarés ; ils avaient essayé de plusieurs routes, et avaient reconnu chaque fois qu'ils se trompaient. Nous étant enfin tous réunis dans un moment où les nuages s'étaient un peu éclaircis, nous tâchâmes de parcourir le plateau où nous nous trouvions, dans l'exacte direction déjà suivie pendant la matinée ; nous fîmes encore fausse route, et nous ne pûmes reconnaître le lieu où nous avions passé la nuit et abandonné nos armes : nous fûmes donc obligés, afin de nous orienter de nouveau, de retourner au pied du pic, qui devait nous servir de point de départ, et tout à la fois de moyen d'orientation. Cette fois, nous fûmes plus heureux ; M. Gaillard arriva le premier au gîte, et nous avertit de sa découverte en déchargeant les armes qu'il y retrouva. Nous consommâmes les restes avoués de nos provisions, puis il fallut penser au retour qui s'exécuta comme une retraite précipitée, où l'impatience d'arriver jeta un peu de désordre, en nous faisant prendre à la hâte des directions qui nous éloignaient au lieu de nous rapprocher de la plage. Pour moi, épuisé par l'impatience, la contrariété de subir des obligations qui n'entraient point dans mes plans, je souffris beaucoup de la fatigue lorsque nous atteignîmes les fourrés difficiles du bord de la mer, où j'arrivai mourant de faim, et où les forces me manquèrent totalement au-delà d'une petite rivière que je venais de traverser. Ma digestion est tellement active que je suis obligé de mesurer la fréquence de mes repas sur le plus ou moins de fatigues éprouvées. Je fus donc forcé de déclarer mon impossibilité d'aller plus loin et la nécessité du repos. Mes deux aimables compagnons, MM. Coupvent et Huon de Kermadec, s'empressèrent de m'offrir, l'un un biscuit, l'autre une boîte de sardines qu'il avait eu la prudence de mettre en réserve. Ce repas me rendit toutes mes forces, et trois quarts d'heure après je pus parcourir aisément les longs détours d'une plage sablonneuse qui nous reconduisait en face de notre mouillage.

« Ainsi se termina une des plus fructueuses et intéressantes explorations que nous ayons faites dans l'intérieur du détroit de Magellan ; elle eût été bien plus riche en résultats utiles et intéressants si j'avais mis à exécution mon premier plan, qui était de parcourir lentement le mont Tarn, en compagnie de M. Lejeune. Les recherches d'histoire naturelle sont antipathiques à une nombreuse société dont le but et les intentions sont nécessairement bien différents : il en résulte des tiraillements, des hésitations, des pertes de temps, et surtout le sacrifice indispensable de ses goûts, de ses projets. »

Le 28 décembre, nous quittâmes le port Famine, pour nous diriger plus à l'ouest et pénétrer plus avant dans le détroit de Magellan. Ce fut dans nos tentatives pour atteindre le port Galant, que nous éprouvâmes les premières contrariétés qui nous obligèrent à renoncer à l'espérance de sortir du détroit par l'ouest : ce ne fut qu'en louvoyant contre vent et marée que je parvins à atteindre. le 29, la baie Fortescue, qui sert de mouillage extérieur au port Galant.

Ce point n'est qu'un ravin rétréci où coule un torrent resserré entre deux montagnes élevées et affluent principal d'un glacier magnifique qui domine dans le nord cette partie de la côte. Le port Galant, où Bougainville relâcha dans son exploration du détroit, est un lieu très pittoresque dont les rives offrent encore de beaux arbres bien qu'inférieurs par leur dimension à ceux du port Famine. M. Bougainville y rencontra des Pêcherais : il raconte qu'un de leurs enfants ayant avalé des grains de verroterie, vomit le sang abondamment et ne put être sauvé par le médecin du bord, M. Delaporte ; ce qui éveilla les craintes soupçonneuses de ces malheureux sauvages, et les engagea à partir précipitamment. Les seules traces que nous ayons trouvées de leur passage en ces lieux, furent de petits ajoupas en forme de four et composés de branches entrelacées qu'ils recouvrent probablement de peaux de phoques : des amas de coquilles à demi-brûlées étaient répandus, çà et là, autour de ces demeures improvisées ; elles témoignaient que l'on y avait fait des repas.

J'expédiai MM. Hombron et Dumoulin à la recherche d'un volcan dont nous avions cru voir, la veille, les hautes colonnes de fumée se perdre dans les nues.

« D'après la position estimée de ce prétendu volcan, il aurait

fallu, pour l'atteindre, franchir un énorme glacier; cela n'étant point possible, nous nous contentâmes de gravir la montagne la plus rapprochée de nous, et dont la base se perdait dans la mer, c'est ce qu'on appelle le mont Cordes. Nous espérions, de son sommet dégarni de neige, déterminer la position du volcan.

« Les pentes rapides du pied de cette montagne ne permettent qu'une accumulation très peu profonde de terre végétale, aussi eûmes-nous beaucoup de peine à franchir les bois épais et rabougris qui comblent pour ainsi dire les petites ravines par où nous devions nous acheminer pour atteindre la cime des premières falaises. Souvent nous étions obligés de ramper, autrement le passage eût été impossible, tant les piquants des *berberis* étaient serrés et entrecroisés. Ce ne fut qu'à force de patience et en coupant continuellement les branches, que nous parvînmes à nous ouvrir un étroit passage au milieu des arbustes ramifiés au niveau de nos yeux. Notre ascension au-delà de ce point, que nous ne pûmes franchir qu'en deux heures, ne fut plus gênée par le moindre obstacle. Cette montagne dépouillée de toute haute végétation laissait au voyageur la facilité de se diriger en choisissant toujours la route la plus directe.

« A trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes sur la cime de cette montagne un peu moins élevée que le mont Tarn. De là, nous joûmes d'un magnifique spectacle : un ravin de trois cents à trois cent cinquante mètres de profondeur séparait le mont Cordes d'un autre piton plus élevé, couronné d'un énorme dôme de glace dont nos yeux éblouis par les reflets du soleil nous permettaient à peine de contempler la magnificence. Des cascades innombrables s'échappaient de dessous la croûte glacée et couvraient de leur écume les roches noires qui formaient la base de ce dôme couronné de frimas. Plus bas, ces eaux se divisaient et se concentraient dans une foule de ravines, lesquelles formaient autant de cascades au point où la montagne se terminant brusquement par une falaise, les eaux devaient se précipiter dans le gouffre profond où grondait au loin le torrent du port Galant. Ce spectacle nous récompensait à lui seul de la peine que nous nous étions donnée pour en jouir. Nous constatâmes que la veille nous avions été dupes d'une fausse ressemblance, et que des nuages avaient simulé à nos yeux les effets des fumeroles ; le ciel étant d'une pureté extrême, nous vîmes la chaîne neigeuse qui, du glacier que nous avions sous

les yeux, s'étendait au nord-ouest; elle ne présentait aucun des phénomènes qui décèlent la présence d'un volcan.

« Notre descente fut rapide : dans notre ardeur d'arriver le plus promptement possible à bord de nos corvettes, où nous attendait un excellent dîner de poissons et d'écrevisses, nous nous appliquâmes à suivre la direction la plus directe possible en dépit des falaises les plus perpendiculaires et des précipices les plus profonds. Nous étions aidés dans cette résolution, en apparence téméraire, par des fagus qui, ne pouvant croître sur les cimes arrondies, battues des vents, de cette montagne, avaient trouvé moyen de fixer leurs racines dans les fentes des gigantesques falaises qui dominaient les ravins. Ces troncs dirigés d'abord horizontalement pour se relever ensuite vers l'espace, où s'étalent leurs branches, nous servaient d'échelle naturelle; leur grand nombre nous offrait une multitude de points d'appui.

« Grâce à cette facilité de franchir les précipices, et à la rapidité de la descente, nous ne mîmes que trois heures à parcourir la distance qui, le matin, nous avait coûté sept heures de pénible ascension [1]. »

Il était six heures, et mon estomac me conviait déjà au retour, dit M. d'Urville, quand j'aperçus, de mon embarcation, MM. Hombron, Dumoulin et Lejeune descendant de branche en branche, ainsi que l'eussent pu faire des phalangers ; conjecturant que leurs dos chargés de pierres devaient être très fatigués de cette manière de voyager, j'allai moi-même recueillir nos explorateurs au pied de la falaise, et je les ramenai à bord. Cette course fut fructueuse pour la botanique et la géologie.

Séduit par la beauté des plantes que M. Hombron avait rapportées de la montagne, je voulus aller moi-même le lendemain dans les hautes régions admirer cette végétation sur les lieux mêmes dont elle est indigène. Je partis donc le matin accompagné de mon domestique, dans l'intention de faire l'ascension d'une montagne qui se termine au rivage en formant une presqu'île très basse qui sépare les deux baies de Forstescue et de Cordes. A peine étais-je à terre, que la pluie commença à tomber; elle était chassée par un vent violent et très froid. Pour être plus ingambe, je m'étais vêtu légèrement,

[1] Cette narration est le rapport de MM. Dumoulin et Hombron.

je fus promptement pénétré d'eau; et lorsque, pour me sécher, je voulus allumer du feu, mon imprudent compagnon avait oublié le briquet. Dans cette fâcheuse conjoncture, je me mis à marcher le plus rapidement possible pour réveiller en moi quelque chaleur. A deux ou trois cents mètres de hauteur, je tuai quelques vanneaux, mais la pluie continuant à tomber, mon fusil refusa depuis son service. Je fus donc réduit à m'occuper uniquement de botanique, occupation en ce moment fort désagréable, car déjà le froid paralysait mes mains. Parvenu à la dernière terrasse, que domine immédiatement le piton terminal, le vent devint si impétueux, qu'il était difficile de se tenir debout, et tout à fait impossible de marcher sans courir le risque d'être violemment jeté à terre; le froid était devenu intolérable, et je sentais dans mon corps une impression de torpeur et d'atonie générale, qui me serait sans doute devenue funeste si j'avais voulu me reposer. Nous étions encore à environ cinq cents mètres au-dessous du sommet, il était donc impossible d'aller plus loin et je rebroussai chemin en m'accrochant à tout ce qui pouvait m'offrir un point d'appui.

Il est probable que si nous eussions voulu encore persister, notre persévérance nous fût devenue fatale. Je me rappelai dans cette circonstance l'excursion de MM. Banks et Solander, sur une des montagnes de la Terre-de-Feu, qui domine le détroit de Lemaire.

Le 14 janvier 1769, Cook entra dans ce détroit situé à l'extrémité de l'Amérique méridionale. Le 15, on jeta l'ancre devant une petite anse que l'on crut être le port Maurice; on eut une entrevue avec quelques Pêcherais; le 16, MM. Banks et Solander, naturalistes; M. Monkhouse, médecin; M. Green, astronome; accompagnés de leurs domestiques et de deux matelots qui portaient leurs instruments et des vivres, partirent du vaisseau pour s'élever dans l'intérieur aussi haut qu'ils le pourraient. Leur ascension durait encore à trois heures de l'après-midi : à cette heure, ils avaient dépassé la limite des hautes futaies et ils se trouvaient avoir devant eux un petit bois de *bouleaux* [1] environ de trois pieds de haut, si bien entrelacés les uns dans les autres, qu'il était impossible de les écarter pour s'y frayer un passage. Ils étaient sans cesse obligés d'enjamber, genre de marche excessivement fatigant. Nous avons vu que

[1] Hêtres antarctiques rabougris.

M. Hombron rencontra plus tard, à la même élévation, les mêmes obstacles dans son ascension sur le mont Tarn.

Comme pour aggraver la peine de leur position, le temps devint tout à coup nébuleux et froid, le vent très piquant, et accompagné de neige : M. Buchan, dessinateur de M. Banks, fut alors saisi d'un accès d'épilepsie. Les personnes les plus fatiguées restèrent près du malade pour lui donner des soins ; MM. Banks, Solander, Green et Monkhouse, continuant leur route, parvinrent au sommet de la montagne. Le jour était très avancé, ils furent donc obligés de renoncer à retourner à bord du vaisseau et ils se préparèrent à passer la nuit en plein vent. S'empressant donc de collecter ce que la cime leur offrait d'intéressante végétation, ils se remirent en route pour redescendre jusqu'à l'entrée des bois qui devaient leur offrir un abri et les moyens d'allumer du feu. Ils retrouvèrent M. Buckan qui avait recouvré ses forces ; il était alors huit heures du soir. Ils avaient encore, dans ces hautes latitudes, plusieurs heures de jour devant eux. M. Solander, qui avait traversé plusieurs fois les montagnes qui séparent la Suède de la Norwége, savait qu'un grand froid, surtout accompagné de la fatigue, produit dans les membres un engourdissement presque insurmontable : aussi conjura-t-il ses compagnons de ne point s'arrêter, quelque peine qu'il leur en coûtât. Cependant le froid augmentait à mesure que le soleil devenait de plus en plus oblique à l'horizon : le docteur Solander fut le premier qui ne put résister au sommeil contre lequel il s'était efforcé de prémunir les autres. Il s'étendit sur la terre couverte de neige, malgré les prières de M. Banks, et ce fut avec beaucoup de peine que celui-ci le tint éveillé. Richemond, un des noirs de M. Banks, commença à rester en arrière ; M. Banks envoya M. Buchan et quatre autres personnes en avant, afin de préparer du feu au premier endroit qu'il trouverait convenable, et lui-même resta avec M. Solander et Richemond qu'il fit marcher de force : lorsqu'ils eurent traversé un marais, ce fut en vain alors que M. Banks eut recours aux prières pour les engager à ne point s'arrêter ; Richemond ne désirait rien autre chose que de se reposer et de mourir ; le docteur Solander voulait bien marcher, mais il désirait avant tout céder un instant au sommeil. M. Banks et ses domestiques se trouvant dans l'impossibilité de les faire avancer, furent contraints de les abandonner, ils tombèrent de suite l'un et l'autre dans un profond sommeil. Heureu-

sement pour Solander, quelques personnes, qui avaient été envoyées en avant, revinrent avec la nouvelle que le feu avait été allumé à moins d'un quart de lieue de distance : M. Banks revint aussitôt sur ses pas, et parvint enfin à réveiller Solander, lequel, quoique n'ayant dormi que cinq minutes, avait presque perdu l'usage de ses jambes ; on parvint cependant à le faire marcher en le soutenant ; quant à Richemond, il fut impossible de le faire relever. M. Banks laissa cependant auprès de lui un autre noir et un matelot, qui paraissaient l'un et l'autre avoir moins souffert du froid. Etant enfin parvenu près du feu, il renvoya aussitôt deux de ses gens vers le lieu où était resté Richemond, dans l'espoir qu'ils pourraient le rapporter avec le secours des deux hommes qui étaient restés près de ce malheureux.

Il eut le chagrin de voir ces deux derniers émissaires revenir seuls ; ils dirent qu'ils avaient parcouru vainement le lieu où Richemond avait été laissé, et qu'ils n'y avaient trouvé personne. On se souvint alors qu'une bouteille de rhum était restée dans le sac de l'un des absents, et l'on supposa que le noir et le matelot que l'on avait laissés avec Richemond, s'en étaient servis pour le réveiller, et se tenir eux-mêmes en haleine, et qu'en ayant trop bu, ils s'étaient égarés. La neige recommença à tomber abondamment ; aussi désespérait-on du sort de ces trois hommes, lorsqu'à minuit on entendit des cris. M. Banks et quatre autres personnes se détachèrent aussitôt du camp, et trouvèrent le matelot qui avait à peine la force de se soutenir. A l'aide des renseignements qu'on put tirer de lui, on se remit à la recherche de ses deux compagnons que l'on retrouva. Richemond était debout, mais ne pouvait marcher, l'autre noir était étendu sur la terre aussi insensible qu'une pierre ; on fit venir tous ceux qui étaient auprès du feu, et on essaya d'y porter ces deux hommes ; mais tous les efforts furent inutiles : la nuit était alors devenue extrêmement obscure, la neige était très haute, les broussailles barraient le passage, le terrain était marécageux, et à chaque pas l'on tombait. On essaya de faire du feu sur le lieu même, mais la neige rendit cette tentative inutile ; il était imprudent d'essayer d'y apporter le feu, que l'on était parvenu à allumer à l'abri et sur la lisière des grands bois. Nos voyageurs furent donc réduits à la dure nécessité d'abandonner ces deux nègres, après les avoir recouverts de petites branches d'arbres.

De douze hommes qui étaient partis le matin, pleins de vigueur et

de santé, deux étaient regardés comme morts; un domestique de Banks, qui s'était refroidi en cherchant à sauver Richemond et son compagnon, était si mal, que l'on doutait qu'il pût revoir le lendemain; M. Buchan était menacé de retomber dans son accès de la veille; ils étaient à une journée du vaisseau; il leur fallait traverser des bois inconnus, où ils pouvaient s'égarer; il ne leur restait pour provisions qu'un vautour qu'ils avaient tué, et ils appréhendaient que le froid augmentât; telle était leur situation et leur appréhension lorsque le jour commença à poindre. En jetant les yeux autour d'eux, ils ne virent que de la neige; de nouvelles bouffées se succédant continuellement, ils ne purent se mettre en marche. Cependant vers les six heures du matin, le ciel commença à s'éclaircir un peu, ils se dirigèrent aussitôt vers les malheureux qu'ils avaient ensevelis sous les branches d'arbres; ils les trouvèrent morts. Vers les huit heures une petite brise s'éleva, qui, fortifiée de l'action du soleil, acheva d'éclaircir le temps; le dégel commença: avant de partir, il fut convenu qu'on mangerait le vautour, lequel fournit à chacun environ trois bouchées.

Après une marche d'environ huit heures, ils arrivèrent enfin sur le rivage, plus près du vaisseau qu'ils ne s'y attendaient. Telle est la narration de cette triste excursion, dont je faillis être le second tome.

Le trente-et-un décembre, nous appareillâmes; le premier janvier au matin, je laissai tomber l'ancre dans la baie Saint-Nicolas, où nous fêtâmes joyeusement le premier jour de l'an, et où je distribuai les médailles de l'expédition, pour laisser à tous mes compagnons un souvenir durable de l'année nouvelle qui s'ouvrait devant nous sous de si heureux et de si brillants auspices.

La baie Saint-Nicolas, nommée plus tard Baie des Français, offre un aspect infiniment plus gracieux que celle que nous quittions.

La plage se dessine en forme d'arc très surbaissé, bordée par un joli rideau d'arbres, d'une verdure tendre et délicieuse; un îlot et une rivière semblaient placés là pour ajouter encore à l'effet du coup d'œil. Cette dernière arrive du fond d'une vallée, s'enfonce très loin dans l'ouest, et se trouve encadrée par la chaîne du Tarn, et de l'autre par celle de Nodales.

Nous mîmes pied à terre; le sol dans ces forêts est dégagé, ferme et facile à parcourir; il y a de belles clairières couvertes de belles

pelouses, semées d'arbres çà et là ; un beau soleil animait toute cette nature bordée au-dessus de ces masses de verdure, de neiges qui entourent le ciel comme un ruban d'argent. Au pied d'un hêtre, ma pensée se reportait tour à tour de ma paisible cabane de Toulon, aux glaces que je devais bientôt affronter. Mon domestique pendant ce temps-là dressait la table sur le sable, au bord même de la rivière ; les feuilles de misandra magellanica, arrachées au plan du voisinage, me servirent de vaisselle ; une oie rôtie, tuée à Port-Famine, formait la base du déjeuner, arrosé par trois bouteilles de vin vieux et blanc. Plusieurs personnes de l'expédition, M. Jacquinot, entre autres, prirent part à ce déjeuner frugal. La conversation étant tombée sur le chapitre des glaces, chacun fit ses hypothèses, je déclarai que si la relation de Weddell était *vraie*, je ne voulais pas m'abonner à moins de quatre-vingts degrés de latitude. L'événement prouva que ce chiffre était bien exagéré. Des perruches magellaniques, qui s'étaient donné rendez-vous dans ce massif pour y exercer leur intarissable babil, semblaient narguer la vanité de nos espérances.

En dehors de la baie Saint-Nicolas, nous trouvâmes plus que jamais les vents contraires : pressé par la saison de me rendre dans les glaces, je pris le parti de retourner sur mes pas et d'obéir ainsi aux caprices du vent.

Deux jours après la brise me favorisant, je me décidai à aller mouiller dans le havre Pecket ; la sonde rapportait assez régulièrement sept ou huit brasses ; mais au moment où nous passions à près de trois encâblures [1] d'un îlot, situé près de la pointe nord de la baie, la quille de la corvette frotta tout à coup par moins de trois brasses. Après une ou deux minutes d'hésitation, elle franchit ; je fis signal [2] à la Zélée, d'éviter ce danger. Une demi-heure après nous laissions tomber l'ancre. A dix heures et demie, je permis à tous les officiers de l'Astrolabe et de la Zélée de descendre à terre, ils étaient très impatients de voir les sauvages ; mais le moment ne devait pas tarder où ils soupireraient avec ardeur après l'époque où ils n'en reverraient plus.

[1] Distance de cent vingt brasses.

[2] On fait, à la mer, des signaux avec des pavillons ; c'est une manière de télégraphe.

Le vent d'ouest ne tarda pas à *fraîchir*, et souffla bientôt assez fort, pour qu'il fût impossible d'aller rechercher les officiers avant neuf heures du soir ; ils revinrent à bord très satisfaits d'échanger la nuit maussade qu'ils se préparaient à passer sous les tentes des Patagons, avec un sommeil très confortable pris dans leurs couchettes habituelles.

Lors de leur débarquement sur la plage, dans la matinée, une foule de Patagons à cheval était déjà rassemblée devant le point du débarquement ; ils avaient accueilli leurs hôtes très amicalement. Enfin, voyant le canot se disposer à s'en retourner, plusieurs d'entre eux s'y étaient jetés pour venir nous rendre visite ; mais trois seulement reçurent l'autorisation d'y rester.

En arrivant, ils montèrent à bord avec aisance : l'un d'eux était un homme de quarante-cinq ans, un autre pouvait avoir de vingt-cinq à trente ans ; enfin le troisième n'accusait guère que vingt à vingt-deux ans [1]. Doux, paisibles, ils se prêtèrent volontiers à l'examen de leurs grands manteaux en peaux de guanaque. Ils examinaient avec calme les objets qu'on leur présentait, sans témoigner beaucoup de convoitise ; les longues-vues surtout excitaient leur attention ; leur joie se manifestait, par un gros rire rauque et caverneux qui partait de leur large poitrine comme une espèce de mugissement.

Leur taille moyenne est d'un mètre sept cent trente-deux millimètres ; l'un d'eux avait un mètre sept cent soixante millimètres ; ils sont larges de carrure, mais ne sont nullement musculeux ; leurs membres sont gros, potelés, bien proportionnés ; leurs pieds et leurs mains sont d'une petitesse remarquable. Leur peau est lisse et douce ; leur teinte est jaunâtre et rappelle celle du Chinois ; ce qu'il faut attribuer à un ciel peu ardent et à leurs larges manteaux qui les abritent constamment des épaules jusqu'aux pieds. Du reste, ils rappellent exactement le type américain et ressemblent spécialement par les traits de la physionomie aux Araucaniens et même aux Péruviens, abstraction faite de la taille, car les Péruviens sont ordinairement petits. Ils ont cela de commun avec les enfants du Soleil, qu'ils portent sur leur visage l'empreinte de la stupidité, de l'indo-

[1] Le premier s'appelait Karroly, le second Wiweg, le troisième Bijey. Journal de M. Hombron.

lence qui ne trouvent d'excuse que sous un climat constamment en proie à une chaleur excessive : leur saleté ne cède en rien à celle des habitants du Pérou.

Voici la description de leurs traits [1], où nous retrouverons une parfaite ressemblance avec ceux des Araucans et des Péruviens : leur figure est très large dans sa partie inférieure et rétrécie au sommet, car le front est singulièrement bas, et fuyant en arrière. Leurs yeux sont étroits, allongés, peu ouverts et rappellent à l'instant les Américains du nord, les pommettes sont saillantes ; leur nez est plutôt petit que grand, lors même qu'il est aquilin, vu qu'il est difficilement proportionné par rapport à la largeur extrême de leur face. En cela, ils ont un air de parenté avec les Américains du nord, chez lesquels j'ai pu faire les mêmes observations. Il serait, au reste, difficile de trouver la moindre différence entre les Américaines des sources du Mississipi et celles des Pampas magellaniques.

Leurs yeux rappelaient le type mongol. En effet, tous les hommes des espèces rouges ont des caractères généraux invariables ; mais ils n'en sont pas moins autochtones, de centre de création parfaitement distincte [1]. Il en est d'eux comme des espèces noires et blanches qui se ressemblent par leur ensemble, et diffèrent sensiblement quand on les étudie et compare avec minutie.

Leur regard est sans expression, leur sourire est ce qu'on appelle bonasse ; leur attitude est molle et paresseuse ; à les voir on les prendrait pour des femmes : nous nous sommes demandé un moment à quel sexe nous avions affaire.

Nous avons déjà dit que la plupart de leurs manteaux étaient en peaux de guanaques ; il en est en peaux de renards, de couguars et de rats, solidement cousues ensemble, bien préparées et bien tannées. Il est de ces vêtements dont le revers est décoré de dessins imprimés d'une manière élégante. L'un des trois individus qui étaient venus à bord avait un ajustement complet de milicien de la république argentine, jusqu'au bonnet de police, mais point de souliers. Cet homme était naturellement petit, et était fort écrasé sous cet habillement emprunté aux coutumes de l'Europe ; comme tous les sauvages, il semblait tirer vanité de son déguisement, qui lui convenait

[1] Voir le premier volume de la zoologie du dernier voyage de l'Astrolabe, *Mémoire sur l'homme dans ses rapports avec la création.*

bien moins que son costume national, qu'il avait sans doute troqué pour ces haillons de la civilisation.

Leurs cheveux noirs, lisses et pendants, étaient retenus par un bandeau en boyau. Leur menton petit est dégarni de barbe, leur bouche est moyenne et assez bien faite.

Avec eux étaient venus deux Européens ; l'un était Suisse des environs de Berne, l'autre était Anglais. Niederhauser John, tel était le nom de notre Suisse, horloger de son métier, qui avait été tenter la fortune aux États-Unis, et qui, réduit à la plus profonde misère, s'était fait matelot à bord d'un chasseur de phoques ; lui et sept autres individus furent déposés sur des îles situées au sud du cap Pilar, près de l'entrée ouest du détroit de Magellan ; trois ou quatre mois après, le schooner revint, chargea les peaux préparées par nos aventuriers, renouvela leurs provisions, et remit à la voile. De cette fois il ne revint pas.

Niederhauser attribuait cet abandon à ce que le capitaine avait fait une mauvaise pêche, et s'en était retourné prudemment aux États-Unis, en abandonnant, *en bon calculateur*, plusieurs de ses créanciers. Peut-être ce navire avait-il péri?

Ces malheureux, après avoir épuisé leurs provisions, abandonnèrent le lieu de leurs stations, et montant leur canot, entrèrent dans le détroit ; après diverses haltes sur les terres magellaniques, ils vinrent faire tête parmi les sauvages du havre Oasis. Six d'entre eux poursuivirent leur navigation ; mais Niederhauser et l'Anglais Birdine préférèrent rester parmi les indigènes. Ceux-ci accueillirent les étrangers avec bienveillance, leur constituèrent un ménage, et partagèrent avec eux tout ce qu'ils possédaient. La collection d'outils de l'horloger Niederhauser fut respectée ; seulement les Patagons les traitaient de gourmands, parce qu'ils se plaignaient souvent de n'avoir point de quoi manger. En effet, les Patagons chassent l'autruche et le guanaque, leur principale nourriture ; lorsqu'ils atteignent ces animaux, ils ont des vivres pour un ou plusieurs jours, et ils se gorgent, dans tous les cas, le plus possible d'aliments ; quand tout est épuisé, on retourne à la chasse ; si elle est infructueuse, on attend patiemment, sans manger, les repas que l'espérance promet. Cette manière de vivre, on le conçoit, se conciliait mal avec les habitudes et la santé de nos deux Européens. Pendant plusieurs jours, il fallait alors se contenter de la racine dure et peu farineuse de l'azorella-trifurcata,

nourriture indigeste et point nutritive : aussi nos deux gaillards paraissaient-ils exténués de misère et de privations : Niederhauser était couvert de pétéchies scorbutiques [1]; ni l'un ni l'autre n'espérait pas résister encore pendant un mois à ce genre de vie. Ces pauvres gens avaient vu passer nos navires trois semaines auparavant, et c'étaient eux qui avaient attisé le feu que nous avions remarqué près de la pointe Nouestra-Senora, tandis que nous courions sur le cap Saint-Vincent. Ils me supplièrent avec instance de les recevoir sur nos corvettes : j'y consentis après leur avoir fait envisager les dangers que nous devions courir dans les glaces où nous allions incessamment pénétrer ; mais ils persistèrent, tant leur séjour parmi les Patagons leur était devenu antipathique.

L'un des Patagons qui étaient venus nous visiter à bord dîna avec moi, l'un de ses compagnons fut admis à la table des officiers, et le troisième à celle de MM. les élèves. Mon convive, après avoir copieusement dîné, demanda un morceau de pain qui restait sur la table pour son *pikinini* [2], et le ramassa dans un petit sac. En me voyant prendre un livre, il prononça le mot *book* [3]. Ainsi notre conversation se composait de moitié de gestes, moitié de quelques expressions espagnoles et anglaises. Il me répéta plusieurs fois, dans l'intention évidente de me flatter : *Anglès nogood, American nogood, Française bueno* [4]. Cependant il m'a beaucoup parlé d'un certain Jonhson, very good, et s'informait avec beaucoup d'intérêt s'il était de retour en Amérique. Après le dîner, nos Patagons témoignèrent le désir de retourner à terre ; mais ils comprirent très bien que la force du vent s'y opposait ; ils se couchèrent dans la chaloupe et s'y endormirent. On fut obligé de les réveiller vers les neuf heures du soir, afin de les reconduire à terre. Au retour de l'embarcation, nos officiers nous amenèrent le chef de la tribu nommé Kongre. A la première vue, cet homme paraissait beaucoup plus grand que moi ; mais ce n'était qu'une illusion qui résultait du long vêtement qui l'enveloppait ; j'étais plus grand que lui de 7 à 8 millimètres.

[1] Tache semblable à des piqûres de puce, et propre aux affections scorbutiques à leur début, et aux maladies par empoisonnement miasmatique.

[2] Mot espagnol qui signifie petit enfant.

[3] Mot anglais qui signifie livre.

[4] Anglais mauvais, Américain mauvais, Français bon.

Le lendemain, je descendis à terre en compagnie de cette grande autorité ; il me conduisit à sa tente, laquelle se composait, comme toutes les autres, de perches sur lesquelles étaient jetées des peaux de guanaques ou autres : chaque tente paraît être destinée à loger une famille. Les enfants sont assez nombreux ; ils sont paisibles, gais, peu turbulents, et déjà remarquables par l'élargissement de leur face.

Le long des pieux qui soutiennent les tentes sont suspendus les morceaux de chair de guanaques [1] ; ils se contentent de la présenter quelques moments au feu ; puis ils la croquent à belles dents, à demi-crue, avec des patelles [2], qu'ils faisaient aussi rôtir un instant sur le brasier.

Les femmes étaient occupées à coudre des peaux avec des nerfs d'autruche, d'autres à débarrasser la tête de leurs enfants des parasites qui y pullulaient ; les jeunes filles s'occupaient de leur toilette en notre honneur ; elles lissaient leurs cheveux noirs avec de la graisse, et se traçaient sur la figure de larges lignes transversales, blanches ou rouges, avec un cosmétique composé de graisse et de terres de diverses couleurs.

A ma prière, le brave Kongre revêtit le costume de guerre : il consiste en un casque de cuir fortifié par des plaques d'airain ; il ressemble assez par la forme à un plat à barbe, et le cimier en plumes de coq qui le surmonte ne l'empêche pas de ressembler beaucoup à la coiffure de don Quichotte ; sa tunique est en cuir de bœuf très épais, elle est teinte en rouge et bariolée de bandes longitudinales jaunes ; un long cimeterre à deux tranchants pend à son côté [3]. Je témoignai ma gratitude à Kongre pour sa complaisance, en donnant une galette de biscuit à son petit enfant, attention qui parut toucher les parents, particulièrement la mère, qui pressa son enfant avec amour sur son sein et me gratifia d'un regard très expressif. Près de la tente du chef étaient accroupis deux vieillards, homme et femme ; ils semblaient avoir au moins soixante-dix ans. L'homme avait une belle tête ; et quand il se leva, je lui donnai

[1] Animal du genre chameau.

[2] Coquilles univalves de l'ordre des cyclobranches.

[3] La figure de ce costume existe dans le *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, pl XIV de l'*Atlas pittoresque*.

volontiers près de cinq centimètres de plus qu'à moi, c'est-à-dire environ un mètre sept cent quatre-vingt-dix millimètres; malgré son âge, ses dents étaient fort belles.

Niederhauser me fit remarquer quelques individus, qu'il me dit être Pêcherais [1]; pour moi, c'était le même type de race [2]; seulement ils étaient plus petits; leur visage était encore plus aplati, leur front était plus déprimé. Faits esclaves dans leur enfance, ils étaient devenus libres une fois adultes.

C'est le devoir des femmes d'aller chercher le bois à brûler; car il y a peu d'arbrisseaux dans les steppes du havre Peckett; aussi ne manquent-elles pas de monter à cheval pour aller à cette recherche. Le seul arbrisseau qui croisse au milieu des plaines que fréquentent les Patagons est le *pernettya ovalifolia*, encore n'y atteint-il pas son plus beau développement. L'*empetrum rubium* et le *baccharis tridentata* leur fournit de petites broussailles pour allumer leur feu; les enfants sont constamment occupés à manger les baies rouges de la première de ces plantes, lesquelles font sur eux l'effet du raisin à l'époque des vendanges [3].

Les Patagons parlent rarement entre eux : ils causent à voix basse sans jamais crier; ils sourient presque toujours et éclatent souvent en sons gutturaux. Leur prononciation se fait en grande partie du gosier; les lettres δ, γ, θ du grec moderne et le ج arabe se trouvent souvent dans leurs mots, mais le *k* y est employé encore plus fréquemment. Ils l'emploient presqu'à chaque instant, ainsi qu'une aspiration courte, espèce de point d'arrêt devant les sons que nous rendons par des voyelles, et qui séparent les mots en deux. Ainsi, *léé*, eau, se prononce *lé-hé; ottel*, yeux, se prononce *ostl, l* [4].

Les Patagons chassent à cheval le guanaque et l'autruche, et leurs manœuvres consistent à les envelopper, en faisant d'énormes circuits, de manière à leur couper toute retraite. Ils les lancent

[1] Habitants de la Terre-de-Feu.

[2] Je partage cette opinion de M. d'Urville; quant à ce qu'il dit de leur front plus déprimé, je ne saurais saisir cette minutieuse distinction : les idées préconçues influencent malheureusement notre jugement.

[3] La graine de ce fruit contient des pepins.

[4] Cette note sur la prononciation des Patagons est de M. Desgraz, secrétaire de M. d'Urville, et aujourd'hui officier d'administration de la marine royale.

ensuite aussitôt que ces animaux sont à portée d'être atteints par les boules du lacet [1].

Niederhauser nous a raconté qu'ils prennent un grand soin de leurs enfants : chaque soir, après les avoir lavés et séchés, les mères les mettent dans leurs berceaux. A l'âge de sept ou huit ans, ils les laissent à eux-mêmes. Ils fêtent chaque année deux ou trois époques; alors ils tuent un cheval pour le manger : ils dansent deux jours durant, depuis le matin jusqu'à la nuit; ils chantent : l'une de ces chansons a pour sujet le capitaine et les matelots d'un navire qui leur rendirent quelques services. Ils jouent aux cartes et aux boules, ayant pour enjeux des billes, des manteaux, des brides, des objets en cuivre, et tout ce qu'ils possèdent [2]. Les femmes aiment aussi beaucoup le jeu, et jouent leurs ornements et la graisse.

Lorsqu'un jeune homme veut se marier, il fait sa cour à une jeune fille pendant trois ou quatre mois; puis il donne au père de celle-ci un cheval, un manteau et quelques objets en cuivre. Alors le père, prenant la main droite des deux jeunes gens, les réunit, et le mariage est conclu.

Lorsque le mari meurt, les amis tuent son cheval et son chien, brûlent sa tente, et jettent au milieu du feu tout ce qui lui appartenait, mais les femmes s'empressent de retirer tous les objets qui y ont été jetés. Les amis du défunt croient que, s'ils n'accomplissaient pas ce devoir, il mourrait de faim dans l'autre monde, qu'ils supposent être les Andes du Chili.

Dès que la cérémonie est accomplie, ils enveloppent le cadavre dans un manteau, et le placent sur un cheval qu'une femme conduit au lieu de la sépulture; on le dépose dans une fosse carrée de quatre ou cinq pieds de profondeur que plusieurs amis ont préalablement creusée avec les mains. Pendant toute la cérémonie, ils poussent des cris affreux et font un bruit infernal : ils prient pour lui pendant deux ou trois jours, et l'oublient ensuite complétement.

En signe de veuvage, la femme coupe une partie de ses cheveux,

[1] Méthode de chasser empruntée aux métis Américano-Espagnols, vivant dans les plaines du Panpas de l'Uraguay et de la Patagonie, au milieu des troupeaux de chevaux et de bœufs sauvages.

[2] Il est aisé de voir que ces objets sont empruntés à la civilisation avec laquelle ils se mettent en contact sur le bord de la rivière de Rio-Negro.

et cherche un mari qu'elle peut épouser le lendemain même, ou bien elle retourne chez son père. Lorsqu'une femme meurt, on brûle sa tente, on tue ses chevaux, mais on fait paraître beaucoup moins de douleur.

Lorsqu'un Indien a quelques griefs contre un de ses voisins, il lui porte un défi, tous deux endossent le costume de guerre, puis, le sabre au poing, ils combattent. Le vainqueur est porté aux nues, le vaincu est traité de lâche ; on l'enterre dans son manteau sans aucune autre cérémonie. Si une tribu a à se plaindre d'une autre tribu, elle lui envoie un cartel, une centaine d'hommes montent à cheval et entrent en lice. Dès que sur ce nombre un seul a été tué, et un ou deux blessés, le reste prend la fuite ; le lendemain les deux tribus traitent de la paix, se donnent une fête et s'offrent des cadeaux. Souvent les deux tribus font une charge générale dans laquelle elles prennent souvent une centaine de guanaques qu'elles se partagent.

La tribu que nous rencontrâmes comptait, il y a peu de temps, un médecin, aujourd'hui il n'en reste aucun, tous ont été tués. Ils faisaient mourir tous les malades dont ils avaient à se plaindre, ce qui ayant été reconnu, ils furent massacrés.

Les Patagons croient en Dieu, qui, selon eux, habite les Andes où vont les morts ; ils ont une grande peur du tonnerre qu'ils croient être l'expression de la colère de Dieu ; ils prient alors, hors des tentes, promettent de devenir meilleurs, et, l'orage passé, ils ne songent plus à leurs promesses.

Ce peuple est d'une saleté révoltante, tous sont couverts de vermine dont ils sont fort friands.

Autant que notre Suisse put en juger, il suppose quatre-vingt-dix à cent ans au vieux homme que j'ai remarqué près de la tente de Kongre. Un autre individu, habitant du Port-Désiré, aurait, dit-il, compté cent cinquante hivers. Les sauvages de la Terre-de-Feu sont nommés par les Patagons Canoe-Indians (Indiens à pirogues). Lorsque les Patagons peuvent les surprendre, ils s'emparent de leurs enfants pour en faire des cuisiniers. Quelquefois aussi ils vont les vendre à leurs voisins du Nord, qui les revendent aux Espagnols de Rio-Negro et de Monte-Video ; c'est par échange qu'ils se procurent leurs chevaux et les divers objets de l'industrie européenne qu'ils possèdent.

UNIV. OF
CALIFORNIA

T. II, pag. 255.

Digitized by Google

Niederhauser soutient avoir vu, près de Port-Désiré, un naturel d'une taille vraiment colossale, de deux mètres neuf cent vingt centimètres (neuf pieds français). Sa main n'aurait pu embrasser un des pouces du géant ; mais c'est une exception, dit-il, il n'existe pas de peuplades entières de cette stature.

Je crains que Niederhauser n'ait voulu payer notre hospitalité d'une historiette merveilleuse : en tous cas, le lecteur doit savoir que notre orateur était un homme sans éducation [1].

A mon dîner, j'ai goûté la chair du guanaque ; elle a le goût de celle du chevreuil. Le goût de la chair, sa laine, son utilité comme bête de somme, me font désirer que ces animaux soient introduits en Europe.

Le défaut d'eau oblige nos Patagons à décamper, ils partent donc sans tenir leurs promesses de nous vendre une douzaine de guanaques qu'ils devaient chasser en notre honneur.

Le 8 janvier, ayant terminé nos travaux d'hydrographie, ayant fait d'amples et riches collections d'histoire naturelle, nous appareillâmes, et, aidés d'une brise assez forte, nous refoulâmes la marée et sortîmes du détroit pendant la nuit, pleins d'espoir pour l'avenir.

DÉCOUVERTE DE LA TERRE ADÉLIE.

30 JANVIER 1840 [2].

quatre heures du matin, je comptais soixante-douze grosses glaces autour de nous. Je savais que pendant la nuit nous avions à peine changé de place, et cependant parmi ces blocs énormes qui nous entouraient, et qui tous avaient une forme particulière, bien qu'ils présentassent un aspect à peu près uniforme, je ne reconnus presque aucune

[1] Le commodore Biron parle d'un Patagon géant, qui, cependant, n'avait pas ces dimensions colossales.

[2] M. d'Urville, astr. *Voyage au pôle sud*, tome VIII, p. 139. Gide et comp., édit. C'est M. d'Urville qui raconte.

des îles flottantes que j'avais remarquées la veille. Le soleil était depuis longtemps sur l'horizon, et bien que l'atmosphère fût brumeuse, sa chaleur se faisait sentir; aussi toutes les glaces qui nous entouraient paraissaient subir une décomposition active : une d'elles, qui n'était séparée de nous que par une distance peu considérable, attira surtout mes regards. De nombreux ruisseaux prenaient leur source sur son sommet, creusaient profondément ses parois et s'élançaient à la mer en cascade. Le temps était magnifique; mais malheureusement il n'y avait pas de vent. Devant nous se dressait toujours la terre : on en distinguait les accidents, son aspect était des plus uniformes. Entièrement couverte de neige, elle s'étendait de l'est à l'ouest, et elle semblait s'abaisser vers la mer par une pente assez douce. Au milieu de la teinte grisâtre et uniforme qu'elle présentait, nous n'apercevions pas un sommet, pas un seul point noir. Aussi existait-il encore plus d'un incrédule sur le fait de son existence. Cependant à midi toute incertitude avait cessé. Un canot de la Zélée qui vint nous visiter, nous annonça que depuis la veille on avait vu la terre à bord de cette corvette. Moins méfiants que nous, tous les officiers de la Zélée étaient persuadés déjà de la réalité de cette découverte. Malheureusement, les calmes qui continuaient ne nous permettaient point d'en approcher et de la reconnaître d'une manière plus positive. Toutefois la joie fut générale à bord : désormais le succès de notre tentative était assuré; car l'expédition devait rapporter, dans tous les cas, la connaissance d'une nouvelle terre.

La journée fut entièrement consacrée aux plaisirs de l'équipage. Bien que nous n'eussions pas atteint le cercle polaire, nos marins n'attendirent pas ce moment pour faire apparaître sur le pont le souverain antarctique. Ils représentèrent, comme à l'ordinaire, toute espèce de scènes bizarres; il y eut parade de masques, sermon et banquet. Le tout se termina par des danses et chants. L'équipage entier paraissait joyeux et plein de bonne volonté. Il est vrai que, depuis Hobart-Town, nos marins avaient rarement joui d'une santé plus florissante.

Les oiseaux de mer étaient nombreux autour de nous; nous voyions s'agiter dans les eaux un grand nombre de manchots et plusieurs phoques à fourrure. Mais nous n'aperçûmes aucun de ces grands pétrels géants, que nous avions trouvés en abondance dans

les glaces, lors de notre première expédition circum-polaire, et qui, lorsque nos corvettes restèrent cernées dans la banquise, venaient se disputer sous nos yeux les débris des phoques abattus par nos chasseurs. Nous recueillîmes à la surface de la mer un long cordon blanchâtre et du plus singulier aspect, il avait plus de deux mètres de long, il était rond et uniforme. Nous reconnûmes plus tard qu'il était formé par une agglomération de mollusques ; dans la suite, nous rencontrâmes encore plusieurs cordons semblables, mais de moindre longueur.

Depuis que nous avions reconnu la terre, nous attendions avec impatience que la brise vînt nous permettre de nous en rapprocher ; enfin à trois heures du matin, elle se fit du sud-sud-est, mais elle était si faible, qu'elle nous permettait à peine de filer un tiers de lieue. A mesure cependant que nous approchions, nous apercevions distinctement des crevasses sur la croûte glacée qui recouvrait le sol, et qui lui donnait une teinte grise des plus uniformes. De distance en distance, nous voyions des ravines profondes, creusées par les eaux provenant de la fonte des neiges, mais les détails de la côte nous étaient toujours masqués par des îles de glaces flottantes, qui suivant toute probabilité s'en étaient détachées depuis peu.

Enfin la brise s'établit définitivement au sud-sud-est, et nous commençâmes à avancer rapidement ; mais à mesure que nous progressions, les îles de glace devenaient plus nombreuses et plus menaçantes : bientôt même elles ne formèrent plus qu'une masse affreuse, divisée par des canaux étroits et sinueux. Toutefois, je n'hésitai pas à y diriger nos corvettes. A huit heures nous étions tellement resserrés par ces masses flottantes, que je redoutais à chaque instant de voir nos corvettes aller se briser sur elles. Cette navigation n'était point en effet sans danger, car la mer produisait autour de tous ces corps des remous considérables qui ne pouvaient manquer d'entraîner un navire à sa perte, s'il se fût trouvé un seul instant abrité du vent par les hautes falaises de glace. C'est en passant à leur base que nous pouvions surtout juger de la hauteur qu'atteignent ces glaçons flottants : leurs murailles droites dépassaient de beaucoup nos mâtures ; elles surplombaient nos navires, dont les dimensions paraissaient ridiculement rétrécies, comparativement à ces masses énormes. Le spectacle qui s'offrait à nos regards était tout à la fois grand et effrayant ; on aurait pu se croire dans les

rues étroites d'une ville de géants. Au pied de ces immenses monuments, nous apercevions de vastes cavernes creusées par la mer où les eaux s'engouffraient avec fracas. Le soleil dardait ses rayons obliques sur d'immenses parois de glaces, semblables à du cristal. Il y avait là des effets d'ombre et de lumière vraiment magiques et saisissants. Du haut de ces montagnes s'élançaient à la mer de nombreux ruisseaux, alimentés par la fonte des neiges, qui paraissait très active. Il nous arriva souvent de voir devant nous deux glaçons tellement rapprochés que nous perdions de vue la terre sur laquelle nous nous dirigions ; nous n'apercevions alors que deux murs droits et menaçants qui s'élevaient à nos côtés. Les commandements des officiers étaient répétés par plusieurs échos que répercutaient ces masses gigantesques, qui se renvoyaient de l'une à l'autre les sons de la voix. Quand nos yeux se reportaient sur la Zélée, qui nous suivait à petite distance, elle nous paraissait si petite, sa mâture semblait si grêle, que nous ne pouvions nous défendre d'un sentiment de terreur. Pendant près d'une heure, nous ne vîmes autour de nous que des murailles verticales de glace. Puis nous arrivâmes dans un vaste bassin formé par la terre d'un côté, et de l'autre par la chaîne d'îles flottantes que nous venions de traverser. A midi nous n'étions plus qu'à trois ou quatre milles de notre nouvelle découverte.

La terre qui était en vue nous montra alors le peu d'accidents qu'elle présentait. Elle s'étendait à toute vue au sud-est et au sud-ouest, et dans ces deux directions, nous n'apercevions pas ses limites. Elle était entièrement couverte de neige, et elle pouvait avoir une hauteur de mille à douze cents mètres. Nulle part on n'apercevait aucune tache indiquant le sol, et l'on eût pu croire que nous étions arrivés devant une banquise plus considérable que toutes celles que nous avions rencontrées, si nous eussions pu admettre que jamais les banquises pussent atteindre une hauteur aussi prodigieuse. Son rivage présentait partout une falaise de glace verticale, semblable à celles que nous avions remarquées dans les îles flottantes que nous venions de traverser. Cet aspect de la côte était tellement semblable à celui que nous avaient offert ces falaises glacées, que nous ne conservâmes pas le moindre doute sur le lieu de leur formation. Du reste, sur plusieurs points du rivage, nous apercevions encore une grande quantité d'îles flottantes, paraissant

à peine séparées du littoral, où elles s'étaient formées, et n'attendant plus que l'influence des vents et des courants pour gagner le large. Les parties élevées de la terre présentaient partout une teinte uniforme; elles se terminaient au haut des escarpements par un plan légèrement incliné : grâce à cette disposition particulière, nous pouvions embrasser du regard une étendue assez considérable de terrain. Sur plusieurs points, nous remarquâmes que les neiges qui recouvraient le sol, présentaient une surface labourée et bouleversée. On y distinguait de véritables vagues, comme celles que creusent les vents dans les déserts de sable. C'était surtout dans les parties les moins abritées que ces accidents paraissaient plus considérables. Sur d'autres points, cette croûte de glace semblait aussi traversée par des ravins ou creusée par les eaux. Le soleil était dans tout son éclat, et ajoutait beaucoup à l'aspect déjà si imposant de cet amas de frimas. Avec nos lunettes, nous interrogions à chaque instant du regard cette terre mystérieuse, dont l'existence ne paraissait plus contestable, mais qui ne nous avait encore offert aucune preuve irrécusable de son existence. Bientôt la vigie crut distinguer une tache noire sur les bords de la mer, et se hâta d'annoncer sa découverte; plusieurs officiers qui s'étaient élancés dans la mâture, crurent apercevoir à leur tour ces indices si désirés à travers une masse d'îles flottantes qui garnissaient la côte; mais ensuite, à mesure que nous nous approchions, le point noir, qui avait été signalé, disparut subitement. Nous reconnûmes, parmi les îles flottantes, qu'une d'elles présentait une teinte terreuse, qui aurait pu donner lieu à une méprise. Nous supposâmes que c'était là la tache noire aperçue par la vigie. Il est possible cependant qu'il y eût dans cette partie une île ou un sommet dénudé qui aurait apparu dans une direction donnée : mais qui, plus tard, aurait été masqué par les glaces qui garnissaient la côte. Les événements qui se succédèrent quelques heures plus tard rendent cette hypothèse très probable.

La brise, quoique faible, nous était favorable pour prolonger la côte dans l'ouest; toute la journée fut employée à la reconnaître. Nous aperçûmes quelques caps avancés, quelques baies peu profondes et généralement embarrassées par une immense quantité d'îles flottantes; mais partout le rivage présentait la même apparence; il se terminait à la mer par une muraille glacée qui rendait tout débarquement impossible. Depuis longtemps j'étais désireux de recueillir

des observations magnétiques plus concluantes que celles qui avaient été faites sur nos navires, j'ordonnai le débarquement sur une île de glace assez considérable pour qu'elle fût sensiblement privée de mouvement. En vain, pendant toute la journée, j'avais cherché l'occasion de satisfaire ce désir, toutes les îles de glace que nous rencontrions étaient inabordables. Mais, vers six heures du soir, une d'elles, présentant sur une de ses faces une pente assez douce, nous parut réunir toutes les conditions nécessaires pour ce genre d'observations. Aussitôt ma baleinière fut mise à la mer pour y porter nos observateurs. Pendant ce temps les corvettes restèrent en panne pour ne pas trop s'éloigner de la glace de l'observatoire. Ce fut à ces circonstances que nous dûmes le bonheur de constater l'existence de la terre d'une manière irrécusable.

M. Duroch, qui était de quart, avait déjà fixé sa lunette sur un point où un instant il avait cru apercevoir des taches noires; mais toute marque de ce genre avait disparu ensuite à mesure que nos corvettes avaient pris du mouvement. Tout à coup il aperçut de nouveau des rochers, dont la teinte sombre tranchait sur la blancheur de la neige, et qui disparurent ensuite derrière les glaces; mais cette fois la terre avait été reconnue d'une manière non équivoque, et je me décidai à faire disposer une embarcation pour faire vérifier ce fait important. A l'heure avancée à laquelle nous nous trouvions, il n'était pas sans danger d'envoyer un canot à une si grande distance. D'ailleurs, nos embarcations étaient bien inférieures, pour la marche, à ma baleinière dont j'avais déjà disposé en faveur des observations de physique. Toutefois, désireux de profiter de ces circonstances heureuses, qui pouvaient ne plus se représenter, je confiai le canot-major à M. Duroch, avec la mission de recueillir des fragments palpables de notre découverte. M. Jacquinot, de son côté, expédia sa yole.

Les deux canots qui s'étaient dirigés sur la terre ne rentrèrent à bord qu'à dix heures et demie, chargés de fragments de rochers arrachés au rivage. Voici le récit du journal de M. Dubouzet sur cette intéressante excursion : « Pendant la journée entière tous nos yeux avaient été fixés sur la côte, pour tâcher d'y découvrir quelque point où l'on vît autre chose que de la neige et de la glace. Enfin, au moment où nous commencions à désespérer, et

après avoir dépassé de grandes îles flottantes, qui nous masquaient tout-à-fait la terre, nous aperçûmes plusieurs petits îlots dont les flancs, dépouillés de neige, nous montrèrent ce que nous désirions. Quelques instants après, nous vîmes le canot-major de l'Astrolabe se détacher de cette corvette et se diriger vers le rivage avec un officier et deux naturalistes. Immédiatement, je demandai au commandant Jacquinot l'autorisation de m'embarquer dans sa yole, qu'il faisait mettre à la mer. Le canot de l'Astrolabe avait déjà pris beaucoup d'avance sur nous, nous forçâmes la nage, et au bout de deux heures et demie nous atteignîmes le plus rapproché des îlots aperçus. Nos hommes étaient tellement pleins d'ardeur qu'ils s'aperçurent à peine des efforts qu'ils venaient de faire pour franchir, à l'aviron, une distance de plus de deux lieues un tiers. Chemin faisant, nous rangeâmes de très près d'immenses îles de glace : leurs flancs perpendiculaires, rongés par la mer, étaient couronnés à leur sommet par de longues aiguilles d'une glace verdâtre. Leur aspect était on ne peut plus imposant; elles paraissaient former, dans l'est des îlots sur lesquels nous nous dirigions, une digue redoutable : ce qui me fit penser qu'elles étaient échouées peut-être par quatre-vingts à cent brasses de fond. Leur hauteur indiquait à peu près ce tirant d'eau. La mer était couverte de débris, qui nous forçaient à faire beaucoup de sinuosités. Sur ces glaçons, nous apercevions une foule de dasyramphes d'Adélie[1], qui, d'un air stupide, nous regardaient tranquillement passer.

Il était près de neuf heures, lorsque, à notre grande joie, nous prîmes terre sur la partie ouest de l'îlot le plus occidental et le plus élevé. Le canot de l'Astrolabe était arrivé un instant avant nous; déjà les hommes qui le montaient étaient grimpés sur les flancs escarpés de ce rocher. Ils précipitèrent en bas les dasyramphes fort étonnés de se voir dépossédés si brutalement de l'île dont ils étaient les seuls habitants. Nous sautâmes aussitôt à terre armés de pioches et de marteaux : le ressac rendait cette opération très difficile; je fus forcé de laisser dans le canot plusieurs hommes pour veiller à ce qu'il ne se brisât pas. J'envoyai aussitôt un de nos matelots déployer

[1] En voir la singulière et intéressante figure dans l'*Atlas zoologique du Voy. au pôle sud et dans l'Océanie*, pl. 33 (MM Hombron et Jacquinot).

un drapeau tricolore sur ces terres qu'aucune créature humaine n'avait ni vues ni foulées avant nous. Suivant l'ancienne coutume que les Anglais ont conservée précieusement, nous en prîmes possession au nom de la France, ainsi que de la côte voisine, qui était recouverte de glace. Notre enthousiasme et notre joie étaient tels alors, qu'il nous semblait que nous venions d'ajouter une province au territoire français par cette conquête toute pacifique. Si l'abus que l'on a fait de ces prises de possession les ont fait regarder souvent comme une chose ridicule et sans valeur, dans ce cas-ci, au moins, nous nous croyions assez fondés en droit pour maintenir l'ancien usage en faveur de notre pays ; car nous ne dépossédions personne, et nos titres étaient incontestables. Nous nous regardâmes donc de suite comme étant sur un sol français : celui-là aura du moins l'avantage de ne susciter jamais aucune guerre, aucune *petite* jalousie.

La cérémonie se termina, comme elle devait finir, par une libation. Nous vidâmes, à la gloire de la France, une bouteille du plus généreux de ses vins, qu'un de nos compagnons avait eu la présence d'esprit d'apporter avec lui. Jamais vin de Bordeaux ne fut appelé à jouer un rôle plus digne; jamais bouteille ne fut vidée plus à propos : entourés de tous côtés de neiges et de glaces éternelles, le froid était des plus vifs; cette liqueur généreuse réagit avantageusement contre les rigueurs de la température. Nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre, afin de recueillir tout ce que cette terre ingrate pouvait offrir de curieux pour l'histoire naturelle.

Le règne animal n'y était représenté que par les dasyramphes : malgré toutes nos recherches, nous n'y trouvâmes pas une seule coquille. La roche était entièrement nue, et n'offrait pas même la moindre trace de lichens. Nous n'y trouvâmes qu'un seul fucus, encore était-il desséché et avait-il été apporté par les courants ou par les oiseaux. Le sol de cet îlot est de granit : en peu de temps nous eûmes une provision suffisante de cette pierre pour pouvoir en fournir des échantillons à tous nos musées et faire ailleurs des heureux. A l'examen, je reconnus une ressemblance parfaite entre cette roche et les petits fragments granitiques que nous avions trouvés dans l'estomac d'un dasyramphe tué la veille. Ces fragments auraient donc pu au besoin donner une idée exacte du squelette géologique

Digitized by Google

de ces terres, si on avait pu y aborder. Quelque extraordinaire que soit cette manière de faire de la géologie, elle prouve combien, pour le naturaliste, les moindres observations peuvent avoir de l'intérêt.

Ce petit îlot fait partie d'un groupe de huit ou dix récifs arrondis à leurs sommets, présentant tous à peu près les mêmes formes. Ces rochers sont séparés de la côte la plus proche par un espace de cinq à six cents mètres. Nous apercevions sur le rivage plusieurs sommets entièrement découverts, et un cap dont la base était dépouillée de neige; mais une grande quantité de glace en rendait l'approche difficile. Les îlots, très rapprochés les uns des autres, semblaient former une chaîne continue, parallèle à la côte, et qui s'étendait de l'est à l'ouest. Les îles de glace qui étaient accumulées dans la partie orientale, et qui me parurent échouées, recouvrent probablement d'autres îlots semblables à celui sur lequel nous avions débarqué. La grande terre que nous apercevions devant nous était sans doute découpée par de nombreux canaux : les travaux hydrographiques qui ont été exécutés dans ces parages ne sauraient avoir d'autre but que de préciser la forme de ces glaciers au moment de notre passage, sans indiquer le contour de la côte, qui rarement doit être dépouillée de la croûte épaisse qui la cache.

Nous ne quittâmes ces lieux qu'à neuf heures et demie; nous étions ravis des richesses que nous emportions! Avant de déployer nos voiles, et pour dire un dernier adieu à notre découverte, nous la saluâmes d'un hourra général : les échos de ces régions silencieuses, troublés pour la première fois par des voix humaines, répétèrent nos cris, et reprirent ensuite leur silence habituel, si sombre et si imposant. Poussés par une jolie brise d'est, nous fîmes route sur nos navires, qui étaient alors bien au large, et qui disparaissaient souvent dans leurs bordées derrière les grandes îles de glace. Nous ne les ralliâmes qu'à dix heures et demie. Le froid était alors extrêmement piquant : le thermomètre indiquait cinq degrés au-dessous de zéro; et l'extérieur de nos canots, ainsi que nos avirons, étaient couverts d'une couche de glace. Nous nous retrouvâmes avec bonheur à bord de nos corvettes, heureux d'avoir pu ainsi compléter notre découverte sans accidents, car sous ce climat capricieux, il est sage de ne jamais quitter son navire pour longtemps. Le moindre vent un peu fort qui surprendrait un bâtiment sur une pa-

reille côte le forcerait de suite à prendre le large et à abandonner ses embarcations.

Après cette excursion, qui ne laissait plus aucun doute sur la réalité de notre découverte, il ne nous restait qu'à en étendre la reconnaissance aussi loin que possible. Le temps semblait se prêter à cette navigation difficile. Les vents étaient à l'est, et nous poussaient lentement dans l'ouest. Jusque-là, pendant tout le temps où des doutes avaient pu exister, je n'avais point voulu donner de nom à la terre en vue ; mais, au retour de nos canots, je lui imposai celui d'*Adélie*. Le cap le plus saillant que nous avions aperçu dans la matinée, au moment où nous cherchions à nous rapprocher de la côte, reçut le nom de cap de la *Découverte*. La pointe près de laquelle nos embarcations prirent terre, et où elles recueillirent nos échantillons géologiques, fut appelée pointe *Géologie*.

Les nuits étaient devenues tellement courtes que ce fut à peine si nous perdîmes de vue la terre après le coucher du soleil : à une heure du matin, nous en apercevions de nouveau tous les détails. La brise était si faible que nous avions à peine bougé de place ; cependant, vers neuf heures, nous étions arrivés par le travers d'une vaste baie entièrement ouverte : là, la croûte de glace qui recouvrait le sol paraissait sillonnée dans tous les sens par des ravins profonds qui me firent donner à la baie le nom de *baie des Ravins*. Déjà nous avions remarqué de semblables découpures ; mais, au fond de la baie, les glaces qui recouvraient le terrain paraissaient tellement tourmentées que l'on eût dit qu'elles avaient été jetées en blocs énormes sur le sol, comme des pierres volcaniques de création récente. Une multitude d'îles flottantes, et atteignant des dimensions colossales, s'avançaient au large ; leurs bords étaient formés par des murailles droites, mais leur surface supérieure, au lieu d'être unie, était recouverte de glaçons, dont les prismes cristallisés se croisaient en tous sens. Cette chaîne d'îles de glace éparses produisait un effet des plus singuliers. Il est problable qu'elles s'appuyaient sur le fond, peut-être même sur des îlots séparés qui leur servaient de noyaux. Plusieurs fois la vigie crut distinguer des taches noires ; mais il arrive souvent que les glaces prennent une teinte sombre, suivant la manière dont la lumière leur parvient, et qu'elles simulent alors des indices de terre. Plusieurs

fois nous remarquâmes aussi, sur les glaces flottantes, des teintes rougeâtres dont nous ne pûmes deviner la cause. Sur notre route même, nous rencontrâmes un petit glaçon qui présentait à un degré très prononcé cette teinte bizarre[1] : un instant j'espérai en recueillir des échantillons, mais nous en étions encore trop loin pour mettre une embarcation à la mer ; or, la brise nous quitta, et nos corvettes se trouvèrent entraînées par les courants, qui les portaient sensiblement dans l'ouest.

Souvent aussi, parmi les glaces flottantes, nous en avions remarqué plusieurs qui avaient une teinte brune, comme si elles eussent été salies par le contact du sol. Il est probable que ces effets singuliers ne doivent pas toujours être rapportés aux jeux de la lumière, qui varient à l'infini au milieu de ces masses gigantesques aux formes multiples : plusieurs de ces îles de glace se produisent près des côtes, et lorsqu'elles s'en détachent, elles emportent avec elles des souillures qui attestent leur origine. Un de ces blocs extraordinaires se trouvait devant nous à une petite distance, je désirais vivement m'en approcher, mais la brise ne nous revint qu'après le coucher du soleil ; il était minuit lorsque nous le dépassâmes. Il présentait alors l'aspect de la terre ; du reste il nous fut impossible de reconnaître la cause de cette teinte particulière ; notre curiosité ne put être satisfaite.

A quatre heures du matin, la vigie cria que la mer était barrée devant nous par une chaîne d'îles de glace. Le ciel était magnifique, rien n'annonçait encore un changement dans le temps ; la brise était légère et régulière, la mer des plus unies. Désireux de prolonger la reconnaissance de la terre aussi loin qu'il nous serait possible, je voulus d'abord essayer de continuer ma route, afin de passer la terre et la chaîne d'îles qui m'était signalée : mais à mesure que nous approchions, la vigie reconnut de nouvelles îles de glace qui bientôt se montrèrent liées entre elles par une banquise continue. Cette barrière malencontreuse s'appuyait sur la terre au sud, et s'étendait ensuite vers le nord pour revenir ensuite vers l'est :

[1] Pendant notre exploration des terres Louis-Philippe, en 1838, nous avions déjà vu cette coloration en rouge ; elle fut attribuée par nous à la fiente des manchots et des phoques sténorhinques, qui se nourrissent de crevettes rouges. Nous avons trouvé les intestins de ces animaux pleins de matières rougies par les carapaces de ces crustacées.

nous l'accostâmes de très près : de grosses glaces se surmontaient de toutes parts ; la mer s'y brisait avec force sans les ébranler.

Bien que cette rencontre vînt contrarier mes projets, j'espérai que la banquise ne s'étendrait pas loin dans le nord, et qu'alors nous pourrions la doubler en peu de temps pour la prolonger ensuite en conservant notre route vers l'occident. Un instant je crus que les champs de glace, se terminant par le soixante-sixième parallèle, allaient nous laisser le passage libre vers l'ouest. Là, en effet, elle formait un grand golfe, et, au centre, on n'apercevait plus qu'une ligne d'îles flottantes, au milieu desquelles il nous eût été facile de naviguer ; mais en courant dans le nord, nous aperçûmes de nouveau la banquise qui nous ramena dans l'est en nous barrant le chemin. Le temps continuait à être magnifique. Ces glaces, vues du haut de la mâture, brillaient sous les rayons du soleil d'un éclat semblable à celui des diamants. Au milieu, nous apercevions une énorme montagne de glace qui s'éloignait tellement des dimensions de celles que nous avions rencontrées auparavant, que nous lui supposâmes un noyau de terre pour lui servir de base. Les vents étant toujours à l'est, il nous fallut louvoyer pour sortir du cul-de-sac où nous nous étions engagés. Pendant toute la journée nous restâmes en vue de cette montagne remarquable, mais rien ne vint confirmer les doutes que nous avions à son égard.

Lors de notre première expédition, nous avions souvent constaté que le soir, après le coucher du soleil, il existe toujours au-dessus des banquises une clarté assez vive, provenant de la réflexion des glaces ; cette clarté avait toujours été pour nous un indice certain de l'approche des champs de glace : réduits à louvoyer pendant la nuit, au milieu d'un espace où étaient parsemées un grand nombre d'îles flottantes, nous étions obligés de redoubler de vigilance pour éviter de toucher inopinément sur elles ; aussi, le soir, j'interrogeai avec inquiétude tous les points de l'horizon, et je m'aperçus bien vite que nous étions loin encore d'avoir atteint l'extrémité orientale de la banquise, dont je pouvais alors étudier la direction, grâce à la vive clarté qu'elle réfléchissait dans le ciel.

A huit heures du soir, nous vînmes virer de bord près de la terre, afin de pouvoir courir une longue bordée pendant les quelques heures de nuit que nous avions à subir. A minuit, la brise sembla

augmenter de force; la houle, qui se faisait sentir du côté de l'est, eût été un présage certain du mauvais temps, si déjà le ciel n'avait commencé à se couvrir et à prendre la plus mauvaise apparence. A quatre heures du matin, nous courions au nord, et je croyais alors avoir doublé la banquise dont nous avions reconnu la veille une pointe dans l'est, mais bientôt la vigie annonça de nouveau les glaces solides devant nous. La banquise s'étendait dans le nord-est à toute vue, prolongeant ainsi le golfe dans lequel nous étions engagés. Dès ce moment, je commençai à serrer le vent; reconnaissant bientôt que nous ne pouvions doubler les glaces de la bordée, nous virâmes de bord pour courir de nouveau sur la terre. Pendant cet intervalle, la brise fraîchit subitement; la mer devint très grosse, et en peu d'instants notre position fut des plus fâcheuses. Heureusement l'espace au milieu duquel nous étions obligés de courir n'était pas trop encombré par les glaces flottantes; une vingtaine seulement étaient en vue : obéissant à l'impulsion des vents, elles dérivaient visiblement vers la banquise. Vers une heure, le vent souffla par raffales avec une force extraordinaire; la neige tomba en tourbillons et vint nous masquer la terre; notre horizon ne s'étendait pas alors à plus de trois encâblures, et notre navigation devint des plus dangereuses, car si nous eussions dans ce moment-là rencontré sur notre route une montagne de glace, nous n'eussions peut-être pas pu l'apercevoir assez à temps pour l'éviter, et alors quel eût été notre sort! Nos corvettes n'eussent pu résister au choc de ces énormes masses, et eussent probablement coulé sur place; elles eussent disparu comme la craie sous l'éponge du tableau.

Au commencement de la tourmente, la Zélée n'était qu'à quelques encâblures derrière nous; je m'empressai de faire le signal à son capitaine de manœuvrer comme il l'entendrait pour la sûreté de son bâtiment, sans s'astreindre plus longtemps à rester dans nos eaux; mais dans ce moment nos navires furent tout à coup enveloppés par un épais tourbillon de neige, qui ne permit pas que ce signal fût aperçu. Dès cet instant, nos corvettes se perdirent de vue, et nous dûmes bientôt concevoir de sérieuses craintes sur le sort de la Zélée. Malgré la violence du vent, nous étions obligés de conserver encore beaucoup de toile pour éviter d'être entraînés sur la banquise où notre perte eût été rapide et inévitable. Forcés de carguer la grand'voile dans une rafale, elle fut

presque immédiatement mise en lambeaux. Bientôt il fallut aussi serrer la misaine; nous conservâmes, mais avec grande peine, les huniers aux bas-ris[1]; la mâture ployait encore sous le poids de cette voilure réduite. A chaque instant nous craignions de voir le grand mât s'écrouler ou nos huniers emportés et déchirés par le vent. L'Astrolabe se débattant au milieu des lames qui l'inondaient de toutes parts, présentait un spectacle effrayant; elle donnait une bande telle que sa batterie sous le vent était presque entièrement recouverte par les eaux de la mer. Si, dans ce moment, avec la vitesse qui lui était imprimée, elle eût rencontré un obstacle devant elle, elle se serait abîmée immédiatement. Le froid était des plus vifs, l'avant du navire disparaissait sous une croûte épaisse de verglas; la neige, qui tombait abondamment, s'attachait à chaque manœuvre, s'y congelait et en augmentait la roideur : il fallait employer les efforts de tout l'équipage pour exécuter la moindre manœuvre, et je dus craindre que bientôt ses forces ne vinssent à s'épuiser.

Tous, officiers et marins, remplissaient admirablement leur devoir; cependant, malgré tous nos efforts, je m'aperçus bientôt que, loin de gagner dans l'est, nous dérivions rapidement dans l'ouest. Deux fois déjà nous étions venus virer de bord près la banquise, et à chaque fois j'avais reconnu que, nonobstant notre louvoyage, nous avions été fortement entraînés dans l'ouest. Pour comble de malheur, la boussole, dont les indications précises nous étaient si nécessaires, était devenue tout à fait inexacte. En effet, pendant tout le temps que nous avions couru au sud, sans presque jamais changer le cap du navire, nous nous étions peu aperçus des déviations considérables que l'aiguille aimantée éprouvait en se rapprochant du pôle magnétique. Mais dans cette journée, la plus terrible de toutes celles que nous passâmes dans les régions glaciales, nous dûmes naviguer dans des directions très différentes et souvent tout à fait opposées. Dès lors tous nos compas de route commencèrent à affoler; nous nous trouvions suffisamment près du pôle magnétique, pour que la force horizontale qui dirigeait nos aiguilles devînt trop

[1] Ris, œillets percés dans les voiles, au-dessous des vergues, et dans lesquels on passe des petites cordes nommées *garcettes* pour diminuer la hauteur de la voile quand le vent est trop fort.

faible par rapport aux influences étrangères ; les indications de la boussole devinrent aussitôt fautives et irrégulières. M. Dumoulin, qui s'occupait à étudier les anomalies si diverses de l'aiguille aimantée, avait réuni, dans l'endroit le moins agité du bâtiment, toutes les boussoles que nous avions à bord ; toutefois, ce ne fut que quelques jours après, et lorsque nous eûmes fait des observations de déclinaisons comparatives sous tous les caps du navire, que nous pûmes connaître avec exactitude la route que nous avions suivie dans les glaces, et apprécier tous les dangers que nous y avions courus.

Dans la journée du 24, les glaces flottantes, précédemment relevées, servirent seules à nous guider ; elles suffirent pour nous prouver que, malgré notre louvoyage, le vent nous entraînait rapidement dans l'ouest : nous ne devions plus espérer de salut que dans le cas où le vent diminuerait promptement de force. A sept heures du soir, sa violence était devenue telle que toute manœuvre était très difficile ; il n'était pas possible de se tenir dans le gréement couvert de glaçons tranchants ; c'était à peine si nos matelots pouvaient se maintenir sur le pont, constamment balayé par les lames. Cette nuit fut affreuse ; heureusement nous ne rencontrâmes dans notre sillage que quelques glaces éparses, que nous pûmes apercevoir assez à temps pour les éviter ; aucun obstacle sérieux ne se présenta devant nous : la neige tombait à gros flocons, et une brume épaisse nous permettait à peine d'apercevoir les objets à la distance d'un mât à l'autre : je le répète, la rencontre d'une seule glace, dans une pareille situation, aurait infailliblement entraîné notre perte.

A combien de réflexions pénibles n'étais-je pas entraîné dans un pareil moment ! Si nous eussions péri dans cette journée, tous les travaux de l'expédition auraient été anéantis ; je n'avais pas même la consolation de penser que j'avais été conduit dans cette nouvelle exploration glaciale par les instructions qui m'avaient été remises ! Pour moi, la vie était peu de chose ; condamné à des souffrances constantes, la mort était une délivrance ; mais combien était différente la position de ces jeunes marins à qui s'offrait un avenir des plus honorables, et qui, quelques jours auparavant, éprouvaient tant de joie et de bonheur à la vue de la terre que nous venions de découvrir. Avec quelle avidité j'interrogeais l'horizon !

Incertain sur notre position, je redoutais à chaque instant ce cri terrible de : *Banquise sous le vent !* car je ne pouvais me le dissimuler, quels que fussent nos efforts, nous devions finir par être acculés sur ces terribles récifs mouvants sans aucune chance de sauvetage.

D'après l'estime, dix lieues seulement nous séparaient du fond du golfe : en tenant compte de notre dérive, il ne fallait que douze heures pour nous faire parcourir cet espace ; mais obligés à chaque instant de laisser porter pour doubler les glaces flottantes qui se trouvaient sur notre passage, nos chances de salut diminuaient encore. C'est surtout dans de pareils périls que l'on peut juger l'équipage qui est occupé à les braver : jamais, je dois le dire, les marins de l'Astrolabe ne montrèrent un plus noble courage; officiers et matelots, tous, dans cette circonstance, montrèrent un zèle intrépide, une stoïque abnégation, digne des plus grands éloges. Deux officiers étaient constamment de service sur le pont du navire; les matelots se relevaient d'heure en heure, mais le froid était tellement vif et le service si pénible que l'équipage était épuisé.

Enfin, le lendemain, à dix heures du matin, le vent perdit subitement de sa force, les rafales devinrent plus rares et moins violentes, l'horizon s'éclaircit, et l'espoir commença à renaître à bord de l'Astrolabe. La vigie crut apercevoir la Zélée du haut de la mâture à une grande distance sous le vent, mais un coup de canon que nous tirâmes pour lui indiquer notre position resta sans écho. Bientôt le vent recommença à souffler avec force, en nous amenant des grains de neige qui masquèrent de nouveau l'horizon : c'était le dernier coup de fouet de la tempête ; la brise mollit ensuite tout d'un coup et devint maniable. L'horizon s'éclaircit ; nous revîmes la terre, et nous pûmes constater sur les glaces l'effet du coup de vent ; toutes les îles, que nous avions déjà aperçues dans la journée du 23, au milieu du bassin où nous venions de courir de si grands dangers, avaient presque totalement disparu ; la banquise elle-même semblait avoir reculé sous l'effort du vent. Les relèvements, qui furent pris plus tard sur une des plus grosses glaces, vinrent nous démontrer que, en effet, la partie septentrionale de la banquise avait marché dans l'ouest de près de trois milles. Il serait même possible que la glace qui nous servit de point de repère eût été aussi rejetée dans l'ouest, et alors la banquise aurait pu partici-

per à ce mouvement sans qu'il nous ait été possible de le reconnaître.

Aussitôt le calme revenu, chacun de nous, inquiet du sort de la Zélée, s'était empressé d'interroger l'horizon, mais inutilement. Sa position m'inspirait en effet des craintes bien sérieuses: malgré la fureur des rafales, malgré l'épaisseur de la neige, elle avait pu se maintenir dans nos eaux, à trois ou quatre encâblures ; mais lorsque je lui avais fait le signal de liberté de manœuvre, on m'avait averti qu'elle carguait son grand hunier ; or, dans cette position, une avarie seule pouvait contraindre le capitaine Jacquinot à diminuer de voiles ; j'avais donc tout lieu de redouter que cette corvette, ne pouvant plus conserver sa toile, n'eût été rapidement entraînée dans la banquise où elle aurait péri infailliblement ; heureux encore si, dans cette circonstance, nous eussions pu, au risque de nous briser à notre tour, sauver nos malheureux camarades échappés à un naufrage aussi affreux. Dans la soirée, les craintes qui nous tourmentaient sur le sort de notre conserve furent peu à peu dissipées : dès cinq heures, la vigie crut l'entrevoir à six ou sept milles sous le vent à nous. A six heures du soir seulement, dans une longue bordée que nous poussâmes vers la terre, nous reconnûmes tout à coup et très visiblement notre compagne cinglant sous toutes voiles vers nous. Elle était tombée à près de sept ou huit milles sous le vent; elle nous avait aperçus, et elle s'était couverte de toile pour nous rallier. Aussitôt je laissai arriver sur elle, et deux heures après les deux corvettes naviguaient paisiblement l'une à côté de l'autre, comme s'il ne fût rien arrivé.

En ce moment, mon cœur fut soulagé d'un grand poids, car malgré toute la satisfaction que la découverte de la terre Adélie pouvait me faire éprouver, elle eût été à jamais empoisonnée par la perte de la Zélée, si une funeste catastrophe eût terminé sa carrière, ou seulement si des avaries m'avaient forcé à l'abandonner dans ces tristes parages.

Le 26, M. d'Urville eut un moment l'espérance de pouvoir prolonger la terre dans l'est, ce qui l'eût conduit probablement à la découverte des terres que, plus tard, les Anglais nommèrent terre Victoria, et qui n'est que le prolongement vers le sud de la terre ou de l'île Adélie ; mais la persistance des vents d'est le forcèrent à abandonner ce projet, et le 30, il découvrit la terre Clarie. Voici ce qu'il dit de cette nouvelle découverte :

La neige qui, la veille, n'avait cessé de tomber en abondance, cessa pendant la nuit; la journée du 30 s'annonçait sous les meilleurs auspices; les vents étaient toujours à l'est, la mer dure et houleuse; mais l'horizon était devenu beaucoup plus beau : à six heures, la vigie avait signalé la banquise dans le sud, je fis serrer le vent pour nous en rapprocher et la reconnaître de près; à dix heures, nous n'en étions plus qu'à trois ou quatre milles de distance, son aspect était prodigieux; nous apercevions une falaise ayant une hauteur uniforme de cent à cent cinquante pieds, formant une longue ligne vers l'ouest. Sur quelques points, des coupures peu étendues semblaient diviser ces grandes masses : en admettant que ces divisions s'étendissent assez profondément pour isoler entièrement les glaces que nous avions sous les yeux, celles-ci atteignaient encore des dimensions que nous n'avions jamais vues parmi les glaces flottantes. Au loin, nous apercevions des caps très prononcés, des enfoncements; mais tous ces accidents étaient toujours terminés par une muraille droite et verticale; la mer était recouverte de glaçons plus petits. Ces débris résultant de l'effort continuel des eaux contre ces falaises glacées, annonçaient combien les lames exercent peu d'action contre cet obstacle, car malgré leur force, elles n'avaient pu arracher, par leur choc incessant, que quelques morceaux peu étendus.

Nous employâmes toute la journée à prolonger ces escarpements de glace, sur une étendue de vingt à vingt-cinq lieues, sans apercevoir de sommet dominant la plaine de neige. Les bords de la côte étaient trop élevés pour nous permettre de distinguer les détails de l'intérieur : vainement nous interrogeâmes avec soin tous ses contours, cherchant à y découvrir un rocher ou un indice de terre quelconque; partout nous n'aperçûmes que de la glace compacte réfléchissant, de mille manières diverses, les rayons lumineux qui venaient l'éclairer.

Dans la soirée, nous atteignîmes un cap de cette côte extraordinaire : là, sa direction paraissait se modifier, elle semblait fuir dans le sud-ouest, et la clarté que nous remarquâmes dans cette direction, après le coucher du soleil, nous indiqua qu'elle s'étendait encore dans l'ouest à une très grande distance. Ce fut sur ce point que nous terminâmes cette reconnaissance. A six heures du soir, avant de faire route à l'ouest, nous profitâmes d'un instant où, abrités par la glace,

nos navires purent communiquer. Pendant qu'un canot de l'Astrolabe se rendait à bord de la Zélée, nous jetâmes à la mer un plomb de sonde avec une ligne de six cents brasses[1], mais nous ne trouvâmes pas de fond. Un thermométrographe[2] avait été joint au plomb, il accusa, à cette profondeur, un degré de moins encore qu'à la surface de la mer. M. Dumoulin s'attendait plutôt à trouver une augmentation de température qu'un refroidissement, l'eau à la surface étant à zéro : il attribua ce résultat à la trop grande proximité des glaces[3] ?

Ainsi, pendant plus de douze heures, nous avions prolongé cette muraille de glace parfaitement verticale sur ses bords et horizontale à sa cime. Pas la moindre irrégularité, pas la plus légère éminence ne rompit cette uniformité dans les vingt lieues d'étendue qui furent tracées pendant la journée, bien que nous en ayons passé quelquefois à deux ou trois milles de distance, de manière à en suivre les moindres accidents. Quelques grandes glaces flottantes gisaient le long de cette côte, mais en général la mer était presque libre au large.

Quant à la nature de cette muraille énorme, comme à la vue de la terre Adélie les avis furent encore une fois partagés ; les uns voulaient que ce fût une masse de glace compacte et indépendante de toute terre, les autres, et je partage cette opinion, soutenaient que cette formidable ceinture servait au moins d'enveloppe, de croûte, à une base solide, soit de terre, soit de rocher, soit même de hauts-fonds épars autour d'une grande terre. En cela, je me fonde toujours sur le principe qu'aucune glace d'une grande étendue ne peut se former en pleine mer, et qu'il lui faut toujours un point d'appui solide pour lui permettre de s'établir à poste fixe. Ainsi, dans les régions polaires arctiques, on voit en hiver de grandes étendues de côtes entièrement ensevelies sous d'épaisses couches de glace ; ainsi, même dans les régions septentrionales de la France, on voit,

[1] La brasse marine est de cinq pieds (1m624).

[2] Thermomètre-sonde à l'épreuve de l'énorme pression de la mer, dans les grands fonds, en raison de la pénétration de l'eau dans la cavité de son étui, lequel s'ouvre au moyen d'une soupape qui ne cède à la compression de l'eau qu'à certaines profondeurs.

[3] La question des températures sous-marines ne possède pas encore les éléments nécessaires à sa résolution : les instruments sont loin d'être parfaits, et le sujet n'a été l'objet d'expériences ni assez minutieuses, ni assez prolongées.

après d'abondantes chutes de neige suivies d'une forte gelée, on voit, dis-je, les inégalités du sol s'effacer peu à peu, et souvent disparaître complétement sous les couches de neige qui les recouvrent. « Les montagnes de glace sont des glaciers descendus des hautes terres polaires ; quant à celles qui affectent la figure de grandes murailles, d'immenses parallélogrammes, elles se forment le long des falaises : cette formation n'est pas expliquée. Les aiguilles ou autres configurations bizarres résultent de la démolition des montagnes ou de ces montagnes elles-mêmes chavirées : elles chavirent en effet toutes les fois que leur centre de gravité change. Les plateaux sont le résultat de la congélation de la surface de la mer[1]. »

A dix heures du soir je donnai la route au sud-ouest, après avoir imposé à la barrière que nous venions de reconnaître le nom de *Côte-Clarie*.

ALEXANDRE SELKIRK,

SEUL DANS L'ILE JUAN FERNANDEZ.

Le premier Européen qui s'y établit se nommait Juan Fernandez ; il lui donna son nom : il était le chef de quelques familles, qui y restèrent jusqu'au moment où le Chili fut conquis sur les Araucaniens : alors il passa sur le continent, et l'île resta déserte. Elle s'enrichit cependant du séjour passager de ses habitants : elle produisit quelques plantes utiles de plus; et quelques chèvres que l'on y avait laissées multiplièrent avec d'autant plus de facilité que l'île, si l'on en excepte le chat domestique, ne renferme aucune bête féroce : c'était une terre neuve et chargée de richesses qui attendait un propriétaire. Il en vint un.

En 1705, un Écossais appelé *Alexandre Selkirk*, maître à bord du vaisseau anglais les Cinq-Ports, eut une querelle avec son capitaine,

[1] M. Hombron.

master Stradling ; ils en avaient déjà eu plusieurs, et Selkirk prévoyait qu'il aurait bien des chagrins à éprouver dans le cours du voyage. Comme on se trouvait alors devant Juan Fernandez, l'Écossais demanda qu'on le descendît sur cette île, aimant mieux vivre seul et à la merci de tous ses besoins, que de supporter plus longtemps la brutalité du capitaine. Celui-ci le prit au mot ; il le fit descendre dans la chaloupe, lui donna ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques autres ouvrages de piété, ses instruments et ses livres de marine, et lui souhaita bon courage. Quand Selkirk se vit sur la côte, et que les matelots qui l'avaient conduit s'éloignèrent du rivage, il commença à considérer sa solitude absolue et l'incertitude d'en sortir ; sa volonté fut ébranlée ; il supplia le capitaine de le reprendre et d'oublier le passé ; mais Stradling, sans l'écouter, continua vers le vaisseau, remit à la voile et s'éloigna. Sans doute la Providence crut devoir punir sa cruauté, car à quelque temps de là il échoua et périt avec la plus grande partie de son équipage.

Selkirk, abandonné à lui même, et après être resté longtemps sur le rivage, songea aux moyens d'assurer son existence sur cette terre déserte. Cela était peu difficile : à l'aide de son fusil il eut bientôt abattu une chèvre ; puis frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, il fit du feu, et prépara son premier repas. Il se coucha ensuite sur la terre, sans aucune crainte, sachant qu'il ne se trouvait aucun animal nuisible dans ce lieu. L'île de Fernandez n'a guère que cinq à six lieues de longueur sur une largeur de deux. Selkirk y avait déjà abordé dans un autre voyage pour faire de l'eau, et alors on y avait laissé deux hommes qui y avaient vécu six mois et que le vaisseau avait repris à son retour.

La beauté du lieu et la douceur du climat dispensaient notre solitaire de se donner beaucoup de peine pour se former une habitation : il construisit seulement deux petites huttes avec des branches d'arbres qu'il couvrit d'une espèce de fougères en arbre[1], et qu'il doubla de peaux de chèvres. Ces deux cabanes étaient à quelque distance

[1] Il y en a trois espèces : douze à quinze fougères se sont emparées de plus de la moitié du sol, entre autres une cyathea qui rappelle la végétation de Taïti : le reste est boisé ou parfaitement dépouillé de plantes.

l'une de l'autre, il faisait sa cuisine dans la plus petite; la plus grande était sa chambre à coucher et le lieu où il passait ses moments de méditation.

Le manque de pain et de sel lui rendit d'abord sa nourriture désagréable; aussi ne mangeait-il que lorsque le besoin l'y contraignait. Le bois d'un *peperomia* lui servait à faire cuire sa viande et à s'éclairer; il en aimait l'odeur aromatique. Il ne manquait pas de poisson, mais il en faisait peu d'usage, parce qu'il l'incommodait; il aimait mieux les écrevisses de ruisseaux[1] qui, à Juan Fernandez, sont d'un goût exquis et très grosses; tantôt il les mangeait bouillies et tantôt grillées, ainsi que la chair de ses chèvres. Peu à peu il s'habitua à sa nouvelle cuisine, et la trouva fort bonne. Il avait de bons navets, qui avaient été semés par les anciens habitants; il avait aussi en abondance d'excellents choux palmistes[2], et qu'il assaisonnait avec le fruit de trois espèces de peperomia. Outre ces aliments, qui se trouvaient sous sa main, l'île produisait encore des petits fruits noirs fort agréables au goût, mais qu'il était difficile de cueillir, parce qu'ils croissent sur le sommet des montagnes et des rochers : c'est le *myrtus ugni*.

Sa provision de poudre était petite, elle fut bientôt épuisée. Il fallut alors user d'adresse ou d'agilité. Il n'avait pas encore trente ans et jouissait de toute la vigueur de la jeunesse; il prit le parti de courir après les chèvres, et parvint à les attraper à la course; cet exercice, qu'il était obligé de répéter souvent, le rendit si agile, que dans la suite il dépassait sans peine les meilleurs coureurs. Il tua cinq cents chèvres et en marqua un pareil nombre à l'oreille. Les matelots de l'amiral Anson trouvèrent dans l'île une vieille chèvre ainsi marquée et qui avait nécessairement été prisonnière de Selkirk. Un jour que notre solitaire poursuivait avec ardeur un de ces animaux, il faillit se briser au fond d'un précipice dont le bord était masqué par des berberis glauca : ce fut sur ce bord qu'il saisit sa proie, mais entraîné par l'impulsion de sa course, il roula avec la bête dans le précipice, et il fut si étourdi de sa chute et si meurtri,

[1] Ils sont nombreux et limpides : la côte élevée et escarpée de l'île abonde en cascades, qui de la mer font un effet charmant.

[2] Cet arbre que j'ai vu sans fleurs constituera probablement un genre nouveau de palmistes.

qu'il perdit toute connaissance. Quand il reprit ses sens il trouva la chèvre morte sous lui : il resta près de vingt-quatre heures sur la place, et eut beaucoup de peine à se traîner jusqu'à sa cabane qui était à un mille de là. Dix jours se passèrent avant qu'il en pût sortir. Ce fut le seul accident qui lui soit arrivé pendant son séjour dans l'île de Fernandez.

Ses souliers et ses habits furent bientôt usés à force de courir à travers les bois et les monts ; il se fit un justaucorps et un bonnet de peaux de chèvres qu'il cousit ensemble avec de petites courroies ; un clou lui servit d'aiguille. Il se fit aussi des chemises avec de la toile qu'il avait, et se servit pour cela de fil de tricot qu'il tira de ses vieux bas. Il prit le parti de marcher pieds nus comme les sauvages, et cela lui réussit si bien, qu'il courait sans crainte et sans danger parmi les pierres : la peau de ses pieds était devenue aussi dure que le cuir.

Il fallut se faire un nouveau couteau, le sien était usé jusqu'au dos. Il avait trouvé sur le rivage quelques cercles de fer, il les coupa en plusieurs morceaux, qu'il aplatit du mieux qu'il put, et ensuite il les aiguisa sur des pierres. La nécessité réveilla son industrie ; mais cette nécessité était peu pressante, grâce à la douceur du climat et aux nombreux bienfaits que la Providence a répandus sur cette île ; aussi notre solitaire avait souvent du temps de reste, qu'il ne savait trop comment employer. Dans les commencements, une mélancolie profonde le tenait abattu et pour ainsi dire immobile sur le rivage ; mais peu à peu il se familiarisa avec sa position, et il se créa des distractions : il gravait son nom sur les arbres, avec la date de son exil ; il élevait de jeunes chevreaux, leur apprenait même à danser, et faisait faire le même exercice à des chats qu'il avait apprivoisés. Ces derniers animaux lui furent très utiles contre une multitude de rats qui semblèrent se réunir pour lui faire la guerre, dans les premiers temps. Ces deux espèces avaient suivi les premiers colons : elles y avaient prodigieusement multiplié. Les rats, hardis et affamés, venaient la nuit ronger les habits et même les pieds du pauvre Selkirk ; pour se débarrasser de ces ennemis, qui paraissaient vouloir le dévorer tout vivant, il attira les chats en leur faisant part de sa chasse ; ces derniers se familiarisant peu à peu avec le solitaire, vinrent coucher en grand nombre autour de sa cabane, et le délivrèrent des rats qui l'incommodaient.

Mais une des plus importantes et des plus douces occupations de Selkirk, c'était d'adresser ses prières et ses actions de grâces à la Providence, qui veillait sur lui. C'est dans le malheur que l'homme sent toute la puissance de la religion ; quand il est abandonné de tout le monde, Dieu lui reste, et cette pensée seule suffit pour lui faire supporter tous les maux. Selkirk chantait les psaumes, et cherchait dans sa Bible les passages qui lui apportaient le plus de consolation. Ainsi, par son industrie et par sa résignation à la volonté du ciel, il était parvenu à se rendre aussi heureux qu'il pouvait l'être dans son isolement : il jouissait de l'abondance des premiers biens, et il attendait avec patience que Dieu changeât sa situation.

Il espérait toujours que quelque navire viendrait toucher le rivage de son île et le tirerait de sa solitude : cet espoir fut plusieurs fois sur le point d'être réalisé, mais les bâtiments passaient devant l'île et ne remarquaient point les feux qu'il allumait sur le rivage : deux cependant vinrent y mouiller. Incertain à quelle nation ils appartenaient, il s'en approchait avec méfiance ; quelques Espagnols qui avaient déjà mis pied à terre ne l'eurent pas plutôt aperçu qu'ils tirèrent sur lui, et le poursuivirent jusque dans les bois, où il grimpa sur un arbre[1] : il n'y fut pas découvert, quoiqu'ils rôdassent aux environs et qu'ils tuassent quantité de chèvres sous ses yeux. L'Espagne alors était en guerre avec l'Angleterre ; et Selkirk, qui connaissait la défiance des Espagnols, eût mieux aimé mourir dans son île que de tomber entre leurs mains ; car ils n'auraient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux mines, dans la crainte qu'il donnât des renseignements sur la mer du Sud.

Enfin, dans le courant de 1709, deux vaisseaux aperçurent le feu qu'il avait allumé, dans la persuasion que c'étaient des bâtiments anglais, ce qui était vrai. Ces deux navires, destinés à faire des prises dans la mer du Sud, étaient commandés par Woodes Roggers et avaient pour premier pilote le fameux voyageur Guillaume Dampier. Roggers fit aussitôt mettre en mer la pinasse pour aller chercher quelques rafraîchissements et reconnaître l'auteur du signal inattendu qu'on lui faisait. Selkirk, s'étant assuré que les marins qui venaient à lui étaient bien des Anglais, courut à leur rencontre et

[1] Le *gunnera scabra*, une urticée, le *manzano*, ont dix et douze pieds de haut.

eut enfin le bonheur de parler à des hommes, après quatre ans et quelques mois de la solitude la plus absolue. Roggers l'accueillit avec beaucoup d'humanité, et sur la recommandation de Dampier, qui l'avait connu quelques années auparavant, il le prit pour contremaître.

Roggers fait, au sujet de cet événement, des réflexions qui, quoique fort simples, n'en viennent pas moins à propos. « On voit par l'exemple de Selkirk, dit-il, que la solitude et la retraite du monde n'est pas un état si triste que la plupart des hommes se l'imaginent. Un malheur en prévient quelquefois un autre beaucoup plus grand, puisque le navire de son capitaine échoua bientôt après, et que presque toutes les personnes qui composaient l'équipage périrent. D'un autre côté, l'adresse qu'il eut de fournir à ses besoins quoique souvent dépourvu des lumières de l'art, nous confirme que la nécessité est la mère de l'industrie. Bien plus, tout sobre qu'il était, dès qu'il eut repris l'usage de nos viandes et de nos liqueurs, il perdit beaucoup de sa force et de son activité; preuve convaincante que la nourriture la plus simple et la tempérance entretiennent la santé du corps et la vigueur de l'esprit : au lieu que la variété de nos mets et de nos boissons, surtout s'il y a de l'excès, ruinent également l'un et l'autre. »

Cette aventure d'Alexandre Selkirk rappelle l'histoire si intéressante et en même temps si morale de Robinson Crusoé; c'est en effet le récit de cette aventure qui donna à Daniel de Foë l'idée de composer son Robinson; on a même prétendu qu'il avait connu Selkirk et que celui-ci lui avait confié ses papiers. Quoi qu'il en soit, son imagination a été bien au-delà de la vérité, sans cependant passer le vraisemblable : Selkirk est beaucoup moins industrieux que Robinson, et il faut en accuser l'abondance où il se trouvait dans son île ; il n'avait pas besoin de se donner beaucoup de peine pour se procurer ce qui lui était nécessaire. Mais il faut s'étonner qu'un marin, ayant de beaux troncs d'arbres sous la main, n'ait point cherché à se faire une pirogue : avec le feu et des outils de basalte bien taillés, il est facile de creuser l'arbre le plus dur. Juan Fernandez abonde en pierres de cette nature, car cette île appartient tout entière aux formations volcaniques anciennes. Une pirogue lui eût rendu moins pénible et plus prompt le transport d'un point à un autre point éloigné. Faute d'une embarcation, il ne chassa jamais le

phoque à trompe, qu'il eut souvent l'occasion de voir du haut des falaises, s'ébattant sur la plage.

SPORADES OCÉANIENNES.

Nous comprendrons, sous le nom de *Sporades océanniennes*, l'île Vaïhou ou de Pâques et l'île Sala y Gomez, les deux terres les plus reculées de la Polynésie. Nous allons décrire la première.

L'île Vaïhou est située, selon Beechey, par 27° 6' 28" de latitude sud, et 111° 32' 42" de longitude est ; elle est de forme triangulaire et a environ cinq lieues dans sa plus grande largeur : son port, qu'on nomme la baie de Cook, est par 27° 8' latitude sud, et 111° 45' longitude est. Le point culminant de l'île s'élève à onze cents pieds environ au-dessus de la mer.

Hidi-Hidi (Œdidée), Taïtien qui accompagnait Cook, résuma parfaitement l'impression que produit Vaïhou. *Taata maïtai, wenoua ine*, dit-il . « Les hommes bons, la terre mauvaise. » En effet, tout annonçait une ancienne civilisation, perdue pour les habitants actuels : c'est que la stérilité avait changé la face de ce pays. Cook a estimé la population de cette île de six à sept mille âmes ; La Pérouse à deux mille, et Beechey à douze cent soixante. Selon Roggeween, leur taille est gigantesque ; selon Beechey, elle ne dépasse pas cinq pieds sept pouces et demi anglais. Un navigateur (je crois que c'est La Pérouse) prétend qu'ils vivent en communauté de biens.

Cette île, dont les différents noms européens ont la même signification, et que les Anglais et les Américains appellent *Easter's-Island*, les Français *Ile de Pâques* et les naturels *Vaïhou*, fut découverte le jour de Pâques, le 6 avril 1772, par la division hollandaise aux ordres de l'amiral Roggeween, qui la baptisa du nom de Paassen (Pâques), en l'honneur de la solennité du jour.

A peine sa division était-elle en vue de cette île, qu'un naturel d'une taille élevée, d'une physionomie agréable, vint vers elle sur une pirogue et monta à bord sans façon. Cet homme, véritable pasquin, grimacier comme un polichinelle, répondit à l'accueil

amical qu'on lui fit par toutes sortes de singeries. Il copiait tout ce qu'il voyait faire, et il amusa beaucoup l'équipage. On lui fit quelques présents qu'il suspendit à son cou ; il mangea avec grand appétit les aliments qu'on lui offrit ; mais au lieu de boire le vin qu'on lui donna, il se le jeta dans les yeux. Plus d'un matelot rit de bon cœur, tout en blasphémant contre le drôle qui faisait, selon eux, si peu de cas du jus divin. Cette hospitalité lui allait à merveille ; mais ces hôtes ne se souciaient guère d'une plus longue visite de la part d'un sauvage dont ils ne pouvaient connaître les intentions, qui pouvaient être hostiles : on eut toutes les peines du monde à lui faire abandonner ses nouvelles connaissances, et à le faire descendre dans sa pirogue, lorsque le soir fut venu. Il dut pourtant se résoudre à cette séparation. Il retourna enfin vers la terre, en criant de toute la force de ses poumons : *Odorroga ! odorroga !* c'étaient vraisemblablement ses adieux.

On ne sait pas quel récit il fit à ses compatriotes de sa réception sur le navire hollandais, et s'il tenta leur cupidité ou excita d'injustes soupçons sur les intentions des Européens, mais le lendemain, quand la division vint au mouillage, sur la côte qui était semée d'idoles, une foule curieuse et étonnée s'agitait. Les physionomies semblèrent aux Hollandais moins heureuses que celle du sympathique arlequin de la veille, et ils crurent ne devoir s'engager qu'avec défiance parmi ces insulaires. La suite justifia la perspicacité des nouveaux débarqués. On n'a jamais pu savoir comment commença la lutte ; un coup de fusil fut tiré ; un insulaire tomba roide mort ; cette explosion alluma la guerre. Roggeween descendit lui-même à la tête de cent cinquante hommes, tant soldats que marins, et fit feu sur la multitude, qui avait l'outrecuidance de repousser par la force des hôtes qui leur faisaient l'honneur de leur rendre visite, et cela sans respect pour la solennité des saintes fêtes de Pâques. Il y a un vieux proverbe : *Le bon pâtit pour le méchant ;* hélas ! les Hollandais eurent la douleur de reconnaître, au nombre des victimes de cette première décharge, leur bon ami de la veille.

Les indigènes, qui n'avaient pas compris le hollandais, comprirent cette leçon de politesse ; ils s'y montrèrent sensibles ; et pour témoigner à leurs hôtes toute leur reconnaissance de tant de bontés, ils se hâtèrent de venir déposer à leurs pieds tout ce qu'ils

avaient de plus précieux, armes, présents, provisions de toutes sortes.

Depuis cet échange de politesse, la bonne harmonie régna entre les Européens et les insulaires. Ceux-ci trouvaient qu'ils n'y avaient rien gagné; les dragées dont le parrain de leur île avait cru devoir accompagner son baptême, leur semblaient trop amères pour en chercher de nouvelles. En conséquence, les Hollandais visitèrent l'île; la terre y était bien cultivée, les champs y étaient clos et distincts, et chaque famille occupait un hameau. Les habitations, formées de pieux fichés en terre et d'un mortier d'argile ou de limon, avec une couverture de chaume, étaient larges de huit ou dix pieds, et longues de quarante à soixante.

Les naturels leur semblaient vifs, alertes, et d'une physionomie douce, soumise, agréable, modeste, presque timide : quelques-uns étaient peu basanés: mais la plupart avaient le teint d'un jaune foncé, et leur corps était couvert de dessins de poissons et d'oiseaux.

Suivant la relation de la découverte, ils préparaient leurs aliments dans des pots de terre; ce qui, si le fait est vrai, annoncerait une industrie assez avancée.

Quant aux femmes, les Européens les trouvèrent passablement jolies, et ils en éprouvèrent toutes sortes de prévenances.

Les idoles de Vaïhou étaient des statues colossales taillées dans la pierre, ayant quelque configuration humaine, et environnées d'une aire parée en pierres blanches. Les naturels ne les regardaient qu'avec une profonde vénération, et se tenaient en foule et assidûment auprès d'elles; parmi eux on distinguait divers personnages ayant des boucles d'oreilles, la tête rasée et un bonnet de plumes noires et blanches, que l'amiral Roggeween a cru être des prêtres.

Le navigateur hollandais ne put faire que de courtes observations sur Vaïhou, d'où il fut forcé de partir le lendemain de crainte du vent d'ouest. Depuis cette époque aucun Européen n'avait visité cette île, lorsque Cook s'y arrêta huit jours au mois de mars 1774, et y recueillit facilement toutes les notions qu'il pouvait désirer. Les naturels, instruits par une triste expérience de ce que coûtait la guerre avec les Européens, ne s'opposèrent pas cette fois à leur visite.

Ils y trouvèrent partout des hommes beaucoup plus nombreux que les femmes, et cette disproportion les frappa même tellement, que,

selon Forster, ce sexe aurait été graduellement en décroissant. Il est probable qu'elles se cachaient. Cette erreur lui en fit commettre sans doute une autre dans l'évaluation de la population, dont il n'a porté le chiffre qu'à neuf mille âmes. Le Taïtien Hidi-Hidi (Oldidée) servit d'interprète aux Anglais et facilita un peu leurs rapports avec les insulaires, dans le langage desquels Forster remarqua de la ressemblance avec le dialecte de la langue de Taïti. Selon Cook, ils appelaient leur île *Téapi*, et selon Forster, ils l'appelaient *Vaïhou*, qui est en effet son véritable nom. Ils vivaient alors sous la direction d'un chef nommé Tohi-Tai, dont le pouvoir très restreint consistait à donner plutôt des conseils que des ordres.

Les hommes étaient tatoués de la tête aux pieds; les femmes l'étaient beaucoup moins, mais les deux sexes avaient le corps recouvert d'une couleur rouge ou blanche. Les hommes n'avaient ordinairement pour vêtement qu'un tablier court attaché autour des reins au moyen d'une corde, d'autres, et en général les femmes, étaient revêtus d'une grande pièce d'étoffe qui leur enveloppait tout le corps; elles avaient les jambes couvertes d'une pièce plus petite. Çà et là se rencontraient des hommes ayant une sorte de diadème garni de plumes sur la tête; les femmes portaient un bonnet en paille de forme pointue par le haut; tous avaient les lobes des oreilles extrêmement allongés, parfois jusqu'à deux ou trois pouces de longueur, et ornés ordinairement de touffes de duvet blanc, de plumes et d'anneaux de diverses substances.

Leurs cases, dont la porte était si basse qu'on n'y entrait qu'en rampant, étaient de véritables chenils de la largeur de six à huit pieds et de la hauteur de cinq ou six. Elles consistaient en des bâtons fichés en terre à quelque distance les uns des autres, recourbés ensemble à leur sommet pour former la charpente, et recouverts en feuilles de chaume. Comme on interdit aux Anglais l'entrée de plusieurs autres, construites en terre et recouvertes en pierres, ils supposèrent que c'étaient des tombeaux.

Rien ne saurait donner une idée exacte des singuliers monuments qui existaient naguère à Vaïhou, et que les Hollandais supposèrent être des idoles. Cook les examina avec soin sur plusieurs points de l'île; c'étaient des effigies ayant des yeux en ellipse placés en travers de la tête, un nez sans front, un cou très court, des oreilles interminables, des cheveux rudes et droits, des épaules à peine

indiquées, et au-dessus de ce buste un appendice en pierre de la forme la plus bizarre, et ayant quelque ressemblance avec le psenth, coiffure des dieux égyptiens. Tels étaient ces monuments élevés à la mémoire des plus grands hommes du pays. Les statues étaient hautes tantôt de dix, tantôt de quinze, tantôt de vingt pieds, et souvent le tiers de ces statues était formé d'un bonnet cylindrique dont le diamètre avait quatre à cinq pieds. Les naturels en interdisaient toujours l'approche aux Anglais. Ils donnaient communément à ces statues les noms de *Tomo-Aï*, *Tomo-Eri*, *Houhou*, *Maraheina*, *Ouma-Riva*, *Winapou*, sans doute les noms des chefs auxquels ils étaient consacrés, et ils les confondaient tous sous la dénomination de *Anga-Tabou*, qui signifiait peut-être monument consacré ou qu'on doit révérer. Aujourd'hui les habitants ne construisent que de simples mausolées en pierre en l'honneur des morts. Les monuments vus par Cook étaient très anciens.

Forster trouva l'île Vaïhou couverte de pierres brunes, noires et rougeâtres, de nature spongieuse et d'origine évidemment volcanique. Des touffes de feuilles extrêmement glissantes étaient l'unique végétation : parfois se présentait un sol de tuf ferrugineux, où la roche était si compacte qu'il n'y germait ni herbes, ni plantes ; l'île en général lui parut peu susceptible de fertilité. Bien qu'il rapporte que les naturels avaient des pirogues, il ne rencontra pas un arbre, à moins, dit-il, qu'on ne veuille donner ce nom à quelques tiges d'*hibiscus populneus*, chétif arbrisseau d'un bois blanc et cassant, et dont la feuille ressemble à celle du frêne ; ou bien à des *mûriers à papier*, dont les insulaires tiraient partie pour faire leurs étoffes ; ou enfin à une espèce de *mimosa*, dont le bois rouge, dur et pesant, a une tige tortue, rabougrie, épaisse de trois pouces, et atteint rarement plus de sept pieds de hauteur. Il est très probable que les observations du savant Forster furent incomplètes.

Les oiseaux étaient peu nombreux et la pêche peu abondante dans ces parages ; les poules étaient le seul animal domestique de l'île, mais elles étaient rares, petites et maigres. Les Anglais présumèrent que les habitants se nourrissaient de rats. Leurs plantations consistaient en ignames, en patates, en citrouilles, en bananiers, en canne à sucre et en une espèce de *solanum* ou morelle. Quoique dépourvus d'eau, ils les entretenaient très bien. Il n'y avait dans l'île ni torrent, ni ruisseau, ni source, et ils se contentaient,

pour boire, de l'eau fétide qu'ils puisaient dans une mare.

Après La Pérouse, plusieurs marins aventuriers se permirent toutes sortes de violences à l'égard des habitants de cette île. Le schooner le *Mancy*, de New-London, qui pêchait des phoques sur l'île Mas-a-Fuero, dont les fourrures se vendent très bien à Canton, alla recruter des matelots à Vaïhou. Ces hommes, enlevés de force, se jetèrent à la mer, et les aventuriers n'amenèrent que des femmes à Mas-a-Fuero. D'autres descentes excitèrent une indignation générale parmi les indigènes, et tous les baleiniers qui s'y présentèrent depuis furent, avec raison, fort mal accueillis.

C'est ainsi que Kotzebuë, qui ignorait ces justes motifs d'irritation contre les Européens, tomba dans une sorte de guet-apens, quand il eut mouillé, le 28 mars 1816, devant Vaïhou, avec son petit navire le Rurick. A son arrivée, les naturels lui avaient fait le plus cordial accueil, lui offrant des présents, échangeant quelques productions de l'île pour de petits morceaux de fer; mais quand les Russes voulurent débarquer, ils les cernèrent et les volèrent indignement. Ils les assaillirent d'une grêle de pierres, et les forcèrent de se rembarquer. Kotzebuë ne put donc pas observer Vaïhou; seulement il remarqua que les statues avaient été renversées de leurs piédestaux.

Voici, du reste, de quelle manière Choris, dessinateur de l'expédition, fait le récit de l'expédition du Rurick :

« Le 16 mars, de bon matin, nous eûmes connaissance de l'île de Pâques, ou Vaïhou. On voyait sur la côte septentrionale des espaces qui avaient l'air d'être couverts d'arbres, mais ce n'étaient probablement que des bananiers. Bientôt on aperçut, à l'aide des lunettes d'approche, les monuments dont Cook et La Pérouse ont parlé; ensuite on découvrit de la fumée dans plusieurs endroits. Nous marchions lentement, de sorte que nous n'atteignîmes qu'à midi la baie de Cook.

« Deux pirogues chétives, pourvues de balanciers, et portant chacune deux hommes, s'avancèrent vers nous. Les hommes nous faisaient des signes et poussaient des cris en montrant la terre ; ils tenaient des filets de pêche à la main. Malgré toutes nos invitations, ils refusèrent de s'approcher, et bientôt ils rebroussèrent chemin.

« On envoya aussitôt un canot pour sonder la baie et trouver un mouillage. Les insulaires étaient rassemblés en foule sur le rivage.

Un grand nombre se jetèrent à la nage, et apportèrent des bananes, des ignames, des cannes à sucre, qu'ils échangèrent contre du fer; ils ne faisaient pas grand cas des bagatelles qu'on leur offrait. Un insulaire, après avoir reçu des ciseaux, qui étaient le prix des bananes qu'il tenait à la main, se mit à fuir sans avoir livré sa marchandise; on l'appela inutilement. Ses camarades, qui entouraient le canot, semblaient se moquer de nos gens, de sorte que l'officier qui commandait l'embarcation fut enfin obligé de tirer à plomb sur le fuyard; celui-ci abandonna les fruits, et se hâta de gagner la terre, où ses camarades le suivirent.

« L'aspect de l'île était assez aride; toutefois il nous parut être moins misérable que Cook et La Pérouse le disent. Les pentes des hauteurs étaient partagées en champs plantés de différents végétaux, dont les nuances variées produisaient un effet très agréable. Sans doute, ils doivent aux bienfaits de l'expédition française, commandée par La Pérouse, plusieurs plantes utiles qu'ils cultivent aujourd'hui.

« On apercevait de tous côtés des hommes qui couraient au rivage; la plupart étaient nus; il y en avait cependant quelques-uns qui portaient des espèces de manteaux jaunes et blancs de différentes dimensions.

« Dès que nous eûmes laissé tomber l'ancre, deux canots, montés par vingt-deux hommes bien armés, se dirigèrent vers la terre. Nous nous en approchions, lorsque les insulaires se mirent à nous jeter des pierres; les uns criaient, les autres nous faisaient des gestes menaçants. Le rivage était couvert au moins de six cents hommes, qui avaient l'air de vouloir s'opposer à notre débarquement. On tira quelques coups de fusil à poudre; alors on en vit un grand nombre se réfugier derrière les rochers; le bruit passé, et reconnaissant que nous ne leur avions point fait de mal, ils sortirent de leur cachette, en riant et en se moquant de nous.

« On ne pouvait pas raisonnablement se fâcher des plaisanteries de ces grands enfants; mais comme on avait le plus grand désir de communiquer avec eux, il fallut, puisqu'ils nous refusaient de nous laisser pénétrer chez eux, les attirer à nous. On leur montra donc des outils de fer : les plus hardis se jetèrent à l'eau, nous apportèrent des fruits; cependant ils ne cessaient pas de montrer de la crainte. Enfin, quand ils virent qu'on leur payait bien leurs

fruits, ils échangèrent contre notre fer des filets et un petit poulet.

« Leur provision épuisée, ils retournèrent à terre. Nous leur fîmes signe de s'éloigner du rivage; ils nous comprirent très bien, et nous débarquâmes. Toutefois, comme il était évident que ce peuple était peu disposé en notre faveur, nous restâmes à peine cinq minutes à terre. D'ailleurs le ressac était trop fort, et nos canots y couraient des dangers.

« Nous ne vîmes pas sur le rivage de la baie les statues dont parlent les voyageurs qui nous ont précédés dans cette île, et, à l'exception d'un bâtiment haut de sept pieds, construit en petites pierres, et dans lequel on pouvait entrer en rampant par une ouverture pratiquée sur le côté, nous n'aperçûmes rien de remarquable, et rien nous indiqua que ce fût une habitation humaine. A droite du lieu du débarquement, et à deux cents pas environ du bord de la mer, s'élevaient un grand nombre de piliers hauts de trois à quatre pieds, construits d'une seule pierre, et surmontés d'une dalle de couleur blanche.

« Parmi la foule des insulaires qui avaient couvert le rivage, et dont le nombre s'élevait à peu près à neuf cents, nous ne distinguâmes que deux femmes. Un seul homme avait une massue en forme de spatule et ornée de ciselures.

« Il était inutile de s'obstiner à visiter cette île malgré la volonté des habitants ; en conséquence on fit voile au coucher du soleil. »

Depuis Kotzebuë, il n'y a guère que Beechey qui ait donné de nouveaux renseignements sur l'île Vaïhou, bien que son débarquement n'ait pas eu plus de succès que celui que nous venons de raconter. Il la visita en 1826, en longeant de près la partie septentrionale, imparfaitement reconnue par les devanciers, et en observant sa charpente avec plus d'attention. Il remarqua des cratères éteints et recouverts de verdure, excepté un seul vers la pointe nord-est.

Une grande aridité régnait sur les coteaux, et les vallons lui parurent mal cultivés. Il distingua dans l'un de ces vallons un moraï avec ses quatre idoles sur une plate-forme, quelques grandes cases environnées de quelques petites cases souterraines, et un grand enclos en pierres, surmonté de dalles blanchies, à demi cachées par des bananiers. Pendant tout cet examen autour de l'île, Beechey avait vu une foule de naturels, dont les uns étaient nus et ne portaient que le maro, et les autres avaient un manteau jeté sur l'épaule ; ils

décrivaient la même ligne que lui, en le suivant continuellement à terre jusqu'au mouillage de Cook, où il envoya deux canots bien armés pour établir les communications avec eux. Ils furent accueillis avec les mêmes dispositions amicales dont on avait usé vis-à-vis Kotzebuë; les naturels accoururent à la nage avec leurs femmes et des provisions à échanger. Les canots étaient à peine encore à terre, lorsqu'un de ces insulaires, apportant sa fille sur ses épaules, la lança au milieu des Anglais, en la recommandant bien à leur attention : cette jeune personne était des plus gracieuses ; elle avait de beaux yeux noirs, et des cheveux d'ébène flottaient sur ses épaules. Ainsi que les autres femmes, elle était tatouée au-dessous des sourcils et depuis la ceinture jusqu'au genou, de sorte que de loin on croyait voir un vêtement couvrant cette partie de son corps. Cette charmante créature n'était pas dépourvue du défaut qui caractérisait ses compatriotes ; car aussitôt qu'elle fut près des Anglais, elle s'empara sans façon de l'habit d'un officier, et s'en drapa aussitôt.

Lorsque les Anglais furent débarqués, ils s'aperçurent, un peu tard, du guet-apens dans lequel ils s'étaient jetés ; les naturels les assaillirent et les volèrent. Une lutte s'engagea, dans laquelle jouèrent les casse-tête, les dards, les pierres d'un côté, et les fusils de l'autre : l'officier anglais se vit forcé de reculer vers la chaloupe, d'où il ordonna de faire feu ; le chef qui avait excité cette lutte fut tué le premier ; l'officier jugea cependant que, malgré cet avantage, la place n'était pas tenable, et regagna le bâtiment, ramenant tous les hommes qui étaient avec lui blessés de coups de pierres. Les naturels, de leur côté, avaient eu un homme tué, outre leur chef.

Beechey, dans son journal, a tracé le portrait de ces insulaires, qu'il croit avoir beaucoup d'analogie avec les habitants de la Nouvelle-Zélande : le portrait qu'il en fait est assez avantageux. « C'est, dit-il, une belle race ; les femmes surtout sont agréables : leur figure est ovale, leurs traits réguliers, leur front haut et uni, leurs dents sont superbes, leur œil est noir, petit et quelque peu enfoncé. La peau de ces naturels est un peu plus claire que celle des Malais[1] ; la forme générale du corps est correcte ; les membres, peu musculeux, accu-

[1] Les Malais, indigènes de l'archipel indien, constituent aujourd'hui une race mêlée avec les différentes espèces de nègres aborigènes qu'ils ont refoulés dans les montagnes ; il existe cependant encore des Malais et des Malaises aussi peu foncés que les plus jaunes des Polynésiens.

sent pourtant de l'agilité et de la vigueur; les cheveux, d'un noir de jais, ne grisonnent que fort tard. »

Depuis, la frégate la Vénus, commandée par M. le contre-amiral Dupetit-Thouars, relâcha à Vaïhou : sa narration pleine d'intérêt confirme tout ce que nous savons sur cette île; il nous donne la description d'une danse originale dont je ne me rappelle pas avoir vu ailleurs, dans la Polynésie, une représentation analogue. M. Victor Adam a cherché à nous en donner une idée en s'inspirant de la charmante gravure du voyage de la Vénus, publié en 1840, par M. Gide. Cette vignette de M. Victor Adam est un gracieux échantillon de son beau talent.

BOUGAINVILLE A TAITI [1].

Le dix-huitième siècle sera célèbre par les voyages autour du monde, entrepris dans la vue de faire des découvertes et d'accroître la somme des connaissances que l'Europe possédait déjà. Ces belles entreprises, qui sont un vrai titre de gloire pour les souverains qui les formèrent, se succédèrent, et portèrent l'attention générale sur toutes les parties du monde. L'amiral Anson ouvrit cette brillante carrière en 1741; plus de vingt années s'écoulèrent sans qu'on lui donnât de concurrent à la gloire qu'il avait acquise; mais en 1764, le commodore Byron sortit des Dunes pour faire le tour du globe; à peine était-il de retour que le capitaine Wallis, sur le Dauphin, et le capitaine Carteret, sur le Swallow, reprirent la même route. Dans le même temps, M. de Bougainville partait de Brest, avec l'ordre de se rendre aux Indes orientales, en traversant la mer du Sud entre les tropiques. A ce voyage succédèrent ceux du capitaine Cook, qui, par leur éclat, semblèrent faire oublier ceux qui les avaient précédés; enfin la liste de ces célèbres voyageurs fut close par l'infortuné La Pérouse, qui avec autant de hardiesse que Cook, montrait un amour plus tendre de l'humanité.

[1] Découverte le 18 juin 1767 par Wallis.

Ce fut le 5 décembre 1766, que M. de Bougainville appareilla de la rade de Brest. Il devait se rendre aux îles Malouines, pour remettre, par suite des traités, entre les mains des Espagnols, les établissements que les Français y avaient formés. Il devait attendre à ces îles la flûte l'Étoile, destinée à l'accompagner dans la longue navigation qui lui était prescrite. Il montait la frégate la Boudeuse. L'Étoile l'ayant joint à Rio-Janeiro, il passa le détroit de Magellan en décembre 1767, et entra dans la mer du Sud. Le 2 avril 1768, il aperçut l'île de Taïti, que Wallis et Cook ont nommée Otahiti[1]. Le besoin urgent qu'il avait de se procurer du bois et des rafraîchissements, le détermina à faire une relâche sur cette île ; mais il fut obligé de louvoyer longtemps pour chercher un lieu propre à jeter l'ancre. Dans la nuit du 3 au 4, il vit avec joie briller sur la côte des feux qui lui apprenaient que l'île était habitée. A l'aurore, il reconnut une baie ouverte au nord-est.

Nous courions à pleine voile vers la terre, dit-il, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de sa voile et de ses pagayes. Elle nous passa de l'avant, et se joignit à une infinité d'autres, qui, de toutes les parties de l'île, accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres ; elle était conduite par douze hommes nus, qui nous présentèrent des branches de bananiers, et leurs démonstrations attestaient que c'était là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser ; alors ils accostèrent le navire, et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit, avec son rameau de paix, un petit cochon et un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta ; nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs, et ces premiers présents furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, et toutes à balancier, environnèrent les deux bâtiments. Elles étaient chargées de cocos, de bananes et d'autres fruits du pays. Le troc de ces fruits délicieux contre toutes sortes de bagatelles se fit avec bonne foi, mais sans qu'aucun des insulaires voulût monter à bord.

[1] O-Taïti signifie : c'est Taïti ; c'était la réponse à cette question : quelle est cette terre ?

Il fallait entrer dans leurs pirogues, ou montrer de loin notre pacotille; lorsqu'on était d'accord, on leur envoyait au bout d'une corde un panier ou un filet; ils y mettaient l'objet acheté, et nous l'objet d'échange, donnant ou recevant indifféremment avant d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans leurs pirogues, où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires, jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large; toutes alors se retirèrent.

Nous tâchâmes, dans la nuit, de nous élever au nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avait été la nuit précédente, garni de petits feux placés à peu de distance les uns des autres : on eût dit que c'était une illumination faite à dessein ; nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux navires.

La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, et à faire sonder par les bateaux pour trouver un mouillage. L'aspect de cette côte élevée en amphithéâtre nous offrait le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, la roche n'y montre nulle part son aride nudité; tout y est couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux, lorsque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée, qui s'élevait au niveau des plus hautes montagnes de l'intérieur vers le sud. Les terrains moins élevés sont entrecoupés de prairies et de bosquets, et dans toute l'étendue de la côte il règne sur les bords de la mer, au pied du haut pays, une lisière de terre basse et unie, couverte de plantations. C'est là, au milieu des bananiers, des cocotiers et d'autres arbres chargés de fruits, que nous apercevions les cases des insulaires.

Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade qui s'élançait du haut des montagnes, et précipitait à la mer ses gerbes écumantes; un village était bâti auprès de cette chute d'eau ; la côte, là, paraissait sans brisants, aussi désirions-nous tous mouiller à portée de ce beau lieu ; sans cesse on sondait, et nos canots portèrent la sonde jusqu'à terre : on ne trouva dans cette partie qu'un fond de roches, et il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Les pirogues étaient revenues au navire dès le lever du soleil, et toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce; outre les fruits de l'espèce de ceux apportés la veille, et quelques autres rafraîchissements, tels que poules et colombes (genre ptilinope [1]), les insulaires apportèrent avec eux toutes sortes d'instruments pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes de papier, des coquilles, etc. Ils demandaient en échange du fer et des pendants d'oreilles. Les trocs se firent comme la veille, avec loyauté; cette fois aussi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies et presque nues. A bord de l'Étoile il monta un insulaire qui y passa la nuit sans témoigner aucune inquiétude.

Ayant trouvé un mouillage un peu meilleur que ceux qui s'étaient présentés jusque-là, nous jetâmes l'ancre. A mesure que nous avions approché la terre, les insulaires avaient environné les navires; l'affluence des pirogues devint bientôt si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit [2]. Tous venaient en criant *tayo*, qui veut dire *ami*, et en nous donnant mille témoignages d'amitié; tous demandaient des clous et des pendants d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes qui ne le cèdent pas, pour l'agrément de la figure, à un grand nombre d'Européennes, et qui, pour la beauté des formes, pourraient le disputer à toutes avec avantage [3]. La plupart de ces femmes étaient nues, car les hommes et les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté le pagne dont ordinairement elles s'enveloppent, et ils nous excitaient à descendre auprès d'elles. Nous eûmes beaucoup de peine à contenir nos équipages composés de quatre cents jeunes marins, qui depuis six mois n'étaient pas sortis du bord. Nous y réussîmes cependant; un seul méprisa nos ordres, ce fut mon cuisinier; mais la frayeur qu'il eut par suite de sa désobéissance, en fut un châtiment assez fort. Il nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le déshabillèrent dans un instant, et le mirent nu de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne

[1] Atlas de zoologie du Voyage au pôle Sud, etc.... Ornithol. pl. 20.

[2] Même scène se passa à Nuka-Hiva (îles Marquises) lors du mouillage de M. Dumont-d'Urville en 1838; seulement le plus grand nombre des visiteurs, hommes, femmes et enfants, vinrent à la nage.

[3] Exagération.

sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui, mû par un simple désir de curiosité, examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et firent approcher la femme avec laquelle il était descendu ; mais ce fut inutilement : le pauvre cuisinier ne soupirait plus qu'après son retour sur la frégate; il me dit que, quels que fussent les reproches dont je pusse l'accabler, je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.

Lorsque nous fûmes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes et de femmes qui ne se lassaient point de nous considérer ; les plus hardis venaient nous toucher, ils écartaient même nos vêtements, comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux : aucun ne portait d'armes, pas même de bâtons. Ils ne savaient comment exprimer leur joie de nous recevoir; le chef de ce canton nous mena dans sa maison, et nous y introduisit. Nous y trouvâmes cinq ou six femmes et un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine, et criant plusieurs fois *tayo*. Le vieillard était père de notre hôte; il n'avait du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure : sa tête ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe, tout son corps nerveux et rempli, ne montraient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme parut s'apercevoir à peine de notre arrivée ; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité : fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires, que sa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds et garni de plumes noires, lequel était suspendu au toit, et deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'était le dieu, était debout

contre un des piliers : la déesse était vis-à-vis, inclinée le long du mur qu'elle surpassait en hauteur, et attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures, mal faites et sans proportions, avaient environ trois pieds de haut, mais elles tenaient à un piédestal cylindrique, vide dans l'intérieur et sculpté à jour. Il était en forme de tour, et pouvait avoir six à sept pieds de hauteur, sur environ un pied de diamètre ; le tout était d'un bois noir fort dur.

Le chef nous proposa de nous asseoir sur l'herbe au dehors de la maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé et de l'eau ; pendant le repas, il envoya chercher quelques pièces d'étoffes, deux grands colliers faits d'osier recouverts de plumes noires et de dents de requins. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses que l'on portait du temps de François Ier. Il en posa un à mon cou, et distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet qu'on avait adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef, qui, sur-le-champ, voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient ; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ses recherches en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de sa friponnerie, et que son larcin lui donnerait la mort.

Le chef et tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Près d'y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siége. Nous acceptâmes : cet homme alors se pencha vers nous, et d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique : scène charmante et digne du pinceau de l'Albane. Quatre insulaires vinrent avec confiance souper et coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse, violon, et nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées et de serpenteaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

Le 7 au matin, le chef, dont le nom est Ereti, vint à bord : il nous apporta un cochon, des poules et le pistolet qui avait été pris, la veille, chez lui. Cet acte de justice nous en donna une bonne idée. Cependant nous fîmes dans la matinée toutes nos dispositions pour descendre à terre nos malades et nos pièces à eau, et pour les y laisser en établissant une garde de sûreté. Je descendis l'après-midi

avec armes et bagages, et nous commençâmes à dresser le camp sur les bords d'une petite rivière où nous devions faire notre eau : Ereti vit la troupe sous les armes et les préparatifs du campement, sans paraître d'abord surpris ni mécontent ; toutefois, quelques heures après, il vint à moi, accompagné de son père et des principaux du canton qui lui avaient fait des représentations à cet égard, et me fit entendre que notre séjour à terre leur déplaisait, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il fallait coucher la nuit à bord de nos vaisseaux. J'insistai sur l'établissement du camp, lui faisant comprendre qu'il nous était nécessaire pour faire de l'eau, du bois, et rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil, à l'issue duquel Ereti vint me demander si nous resterions ici toujours, ou si nous comptions repartir, et dans quel temps? Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres. Sur cela, nouvelle conférence à laquelle on me fit appeler. Un homme grave, et qui paraissait avoir du poids dans le conseil, voulait réduire à neuf les jours de notre campement; j'insistai pour le nombre que j'avais demandé, et enfin ils y consentirent. De ce moment la joie se rétablit; Ereti même nous offrit un hangar immense; tout près de la rivière, sous lequel étaient quelques pirogues qu'il en fit enlever sur-le-champ. Nous dressâmes sous ce hangar les tentes pour nos scorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de la Boudeuse, et vingt-deux de l'Étoile, et quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, et je fis aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs et les malades. Je restai à terre la première nuit, qu'Ereti voulut aussi passer dans nos tentes ; il fit apporter son souper qu'il joignit au nôtre, chassa la foule qui entourait le camp, et ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après souper, il demanda des fusées, et elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir.

Le jour suivant, je demandai à ce chef de m'indiquer du bois que je pusse couper. Le pays bas où nous étions n'est couvert que d'arbres à pain, et d'une espèce de *calophyllum*, bois de peu de consistance dans le feu; le bois dur vient sur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvais couper, et m'indiqua même de quel côté il les fallait faire tomber en les abattant. Au reste les insulaires

nous aidaient beaucoup dans nos travaux ; nos ouvriers abattaient les arbres et les mettaient en bûches ; les gens du pays les transportaient aux canots. Ils aidaient de même à faire l'eau, emplissant les pièces et les conduisant aux chaloupes. On leur donnait pour salaire des clous dont le nombre se proportionnait au travail qu'ils avaient fait. La seule gêne qu'on eut, c'est qu'il fallait sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportait à terre, à ses poches même ; car il n'y a point en Europe de plus adroits filous que les gens de ce pays. Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre eux : rien ne ferme dans leurs maisons, tout y est à terre ou suspendu, sans fermeture ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitait en eux de violents désirs, et d'ailleurs il y a partout de la canaille. On avait volé les deux premières nuits, malgré les sentinelles et les patrouilles, auxquelles on avait même jeté quelques pierres. Les voleurs se cachaient dans un marais couvert d'herbes et de roseaux qui s'étendait derrière notre camp : on le nettoya en partie, et j'ordonnai à l'officier de garde de faire tirer sur les pillards qui s'y exposeraient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire ; mais il eut grand soin de montrer plusieurs fois où était sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyais aussi, tous les soirs, trois de nos bateaux armés de pierriers et d'espingoles se mouiller devant le camp.

Au vol près, tout se passait de la manière la plus tranquille. Nous eûmes cependant aussi des reproches à nous faire : le 10, il y eut un insulaire tué d'un coup de feu, sans que j'aie jamais pu découvrir duquel de nos gens venait ce meurtre. Le 12, on vint m'avertir que trois Taïtiens avaient été tués ou blessés dans leurs cases à coups de baïonnette ; que l'alarme était à ce sujet répandue dans le pays ; que les vieillards, les femmes et les enfants fuyaient vers les montagnes, emportant leurs bagages et jusqu'aux cadavres des morts, et que peut-être nous allions avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Je descendis au camp, et en présence du chef je fis mettre aux fers quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du forfait ; ce procédé parut contenter les insulaires. Je passai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gardes, dans la crainte que les insulaires ne voulussent venger leurs compatriotes. Nous occupions un poste excellent entre deux rivières, distantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus ; le front du camp était

couvert par un marais, le reste était la mer dont assurément nous étions les maîtres. Nous avions beau jeu pour défendre ce poste contre toutes les forces de l'île réunies; mais heureusement, à quelques alertes près, occasionnées par des filous, la nuit se passa paisiblement. Au jour, aucun Indien ne s'approcha du camp, on n'avait vu naviguer aucune pirogue, on avait trouvé les maisons voisines abandonnées, tout le pays semblait un désert. Le prince de Nassau s'écarta à dessein avec quatre ou cinq hommes; il trouva un grand nombre d'insulaires avec Ereti à une lieue environ du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné; les femmes éplorées se jetèrent à ses genoux; elles lui baisaient les mains en pleurant et répétant plusieurs fois : *Tayo, maté!* vous êtes nos amis et vous nous tuez! A force de caresses et d'amitié, il parvint à les ramener. Je vis, du bord, une foule de peuple accourir au quartier : des poules, des cocos, des régimes de bananes embellissaient le marché et promettaient la paix. Je descendis aussitôt avec un assortiment d'étoffes de soie et des outils de toute espèce; je les distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du désastre arrivé la veille, et les assurant qu'il serait puni. Les insulaires me comblèrent de caresses, le peuple applaudit à cette réconciliation, et en peu de temps la foule ordinaire et les filous revinrent à notre quartier qui ne ressemblait pas mal à une foire. Ils apportèrent ce jour et le suivant plus de rafraîchissements que jamais. Ils demandèrent aussi qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil; ce qui leur fit grand'peur, tous les animaux tirés ayant été tués roides.

A cet endroit de son récit, M. de Bougainville s'arrête pour parler de différents dangers auxquels furent exposés les deux bâtiments qui lui étaient confiés. Mal abrités et poussés presque continuellement sur la côte par les vents alisés, ils couraient risque de périr : il fallait s'éloigner, mettre à la voile, et ces mêmes vents en empêchaient. On y parvint en profitant d'une mer calme et d'une brise modérée. Dès l'aube du jour, lorsque les insulaires s'aperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avait sauté seul dans la première pirogue qu'il avait trouvée sur le rivage, et s'était rendu à bord. En y arrivant il nous embrassa tous; il nous tenait quelques instants entre ses bras, versant des larmes, et paraissant très affecté de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord, chargée de rafraîchissements de toute espèce; ses femmes étaient dedans, et

avec elles ce même insulaire qui, le premier jour de notre atterrage, était venu s'établir à bord de l'Étoile. Ereti fut le prendre par la main, et il me le présenta, en me faisant entendre que cet homme, dont le nom était Aotourou, voulait nous suivre ; il me priait d'y consentir. Il le présenta ensuite à chacun des officiers, disant que c'était son ami qu'il confiait à ses amis, et il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des présents de toute espèce ; après quoi il prit congé de nous, et fut rejoindre ses femmes qui ne cessèrent de pleurer tout le temps que la pirogue fut le long du bord. Il s'y trouvait une jeune et jolie fille que l'insulaire qui venait avec nous fut embrasser : il lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, l'embrassa encore une fois ; et malgré les larmes de cette intéressante personne, son épouse ou sa fiancée, il s'arracha de ses bras, et remonta sur la frégate.

Ce fut le 16 avril 1768 que M. de Bougainville s'éloigna de Taïti [1]. Il nous apprend que l'indigène qu'il prit à son bord lui donna toutes sortes de satisfactions en Europe. Au mois de mars 1770, Aotourou repartant pour son pays, alla s'embarquer à la Rochelle sur un navire qui faisait voile pour l'Ile de France ; il fut confié, pendant cette traversée, aux soins d'un négociant qui en était en partie armateur. Le ministère transmettait au gouverneur et à l'intendant de l'Ile de France l'ordre de renvoyer Aotourou dans son île, et il avait fait placer sur le navire des graines, des outils et divers objets propres à adoucir le sort des Taïtiens : pour contribuer à les faire jouir d'une partie des avantages dont jouissent les peuples civilisés, M. de Bougainville avait sacrifié trente-six mille francs, qui, ajoute-t-il, faisaient le tiers de sa fortune. Ce sacrifice, si honorable à la mémoire de cet illustre navigateur, fut malheureusement inutile : Aotourou ne revit jamais sa patrie ; il mourut de la petite-vérole ! !

« Le caractère français convient parfaitement à ce peuple, mais les *petits* intérêts des *petites* rivalités, des étroites jalousies excitent contre nous les laides passions humaines : une religion orgueilleuse, aussi peu éclairée qu'intolérante, gâte leurs belles qualités natu-

[1] Cette île charmante a inspiré à Bougainville, à Diderot, à Delille, à Cooper, à Châteaubriand, à Victor Hugo, les tableaux les plus gracieux, les pages les plus éloquentes, ou les vers les plus touchants. (Domeny de Rienzi.)

relles, en en faisant, non des hommes religieux, mais des hommes timorés et des hypocrites.

« Les gouvernements civilisés ne peuvent-ils donc se mettre en dehors des fausses doctrines; et, se rendant dignes de leur haute mission, s'entendre en chrétiens pour convertir tous les hommes à l'Évangile et à la civilisation..... »

MORT DU CAPITAINE COOK.

Le départ du capitaine Cook pour son troisième voyage eut lieu en juillet 1776. Cet officier avait deux frégates sous ses ordres, la Résolution et la Découverte : il était chargé de parcourir la côte ouest de l'Amérique septentrionale, après avoir relâché à Taïti et aux îles de la Société. Le 12 août 1777, les Anglais virent leurs bons amis les Taïtiens; ils en furent reçus avec la plus parfaite cordialité. Le 17 janvier 1779, le capitaine Cook fit mouiller ses deux vaisseaux dans la baie de Ke-Arakekoua, située au côté occidental de l'île Hawaï, l'une des îles Sandwich[1]. C'était là que ce célèbre navigateur devait trouver la mort. Cependant les dispositions des naturels avaient d'abord présagé de tous autres événements; ils s'étaient montrés doux, complaisants et pacifiques; seulement ils avaient sur la fin témoigné quelque inquiétude du séjour des Européens chez eux. Cette inquiétude augmenta lorsque les vaisseaux, ayant tenté de reprendre le large, furent obligés de rentrer dans la baie, après que l'un d'eux eut beaucoup souffert d'un coup de vent. On était alors au 11 février. Nous allons donner quelques détails sur les choses qui se passèrent alors entre les sauvages et les Anglais, et qui amenèrent par degrés la fatale catastrophe du 14. Nous ferons parler pour cela M. King, l'un des officiers des deux bâtiments.

Quand les vaisseaux furent à l'ancre, dit cet officier, nous nous

[1] Le 24 décembre 1778, Cook découvrit Christmas (Noël), une des Sandwich ; mais La Pérouse a démontré que Gaëtan, capitaine espagnol, découvrit l'archipel Hawaï en 1542.

aperçûmes avec étonnement que les insulaires n'étaient plus les mêmes à notre égard : nous n'entendions plus de cris de joie ; il n'y avait ni bruit ni foule autour de nous ; la baie se trouvait déserte et tranquille ; nous apercevions seulement çà et là une embarcation qui filait le long de la côte. Nous pouvions supposer sans doute que la curiosité qui avait produit tant de mouvement, lors de notre première relâche, n'existait plus ; mais l'hospitalité aimable avec laquelle on nous avait traités, les témoignages de bienveillance et d'amitié que nous avions reçus à notre départ, nous donnaient lieu d'espérer que les habitants du pays seraient charmés de nous revoir, et qu'ils reviendraient en hâte aux vaisseaux.

Nous formions diverses conjectures sur cette révolution, lorsque nos inquiétudes furent enfin dissipées par le retour du canot que nous avions envoyé à terre : nous apprîmes que Taraï-Opou (le roi de l'île) était absent, et qu'il avait mis le tabou sur la baie. Le tabou est une espèce d'interdit religieux après lequel les naturels ne peuvent, sans crime, fréquenter le lieu qui en a été frappé.

Cette explication parut satisfaisante à la plupart d'entre nous ; mais quelques personnes pensèrent que la conduite des insulaires devait nous inspirer de la défiance ; qu'en leur interdisant tout commerce avec nous, sous prétexte de l'absence du roi, les chefs avaient voulu gagner du temps et délibérer entre eux sur la manière dont il convenait de nous traiter. Nous n'avons jamais pu savoir si ces soupçons étaient fondés, ou si l'explication donnée par les naturels était vraie. Il n'est pas hors de vraisemblance que notre brusque retour, auquel ils ne voyaient point de cause apparente, et dont nous eûmes ensuite beaucoup de peine à leur faire comprendre la nécessité, leur causa quelque alarme ; mais la confiance de Taraï-Opou, qui, au moment de son arrivée vraie ou fausse, c'est-à-dire le lendemain matin, se rendit auprès du capitaine Cook ; le rétablissement des échanges et des bons procédés entre les naturels et nous, qui fut la suite de cette démarche, indiquent en apparence que les insulaires ne nous regardaient pas comme des ennemis dont il leur était important de se défaire. Quoi qu'il en soit, tout se passa paisiblement jusqu'au 13 dans l'après-dînée.

L'officier qui commandait le détachement chargé de remplir les futailles de la Découverte vint me dire dans la soirée que plusieurs chefs étaient rassemblés au puits, près de la grève, et qu'ils chassaient

ceux des insulaires que nous avions payés pour aider les matelots à rouler les tonneaux sur le rivage. Il ajouta qu'il croyait leur conduite très suspecte, et qu'il s'attendait à être inquiété par les gens du pays. Je lui donnai, ainsi qu'il le désirait, un soldat de marine, auquel je permis seulement de prendre sa baïonnette et son épée. L'officier ne tarda pas à revenir : il m'apprit que les insulaires s'étaient armés de pierres, et qu'ils devenaient très séditieux. Je me rendis sur les lieux, suivi d'un autre soldat de marine armé de son fusil. Dès que les habitants de l'île me virent approcher, ils abandonnèrent leurs pierres ; et lorsque j'eus parlé à quelques-uns des chefs, la populace s'éloigna, l'émeute cessa, et ceux des naturels qui voulurent nous aider à faire de l'eau ne rencontrèrent plus d'obstacles de la part de leurs compatriotes. Après avoir rétabli la tranquillité, j'allai trouver le capitaine Cook, qui arrivait sur la pinasse : je lui racontai ce qui venait de se passer ; il m'ordonna de tirer à balle sur les coupables, s'ils nous jetaient des pierres ou se conduisaient avec insolence. J'enjoignis donc au caporal de faire charger à balle, au lieu de petit plomb, les fusils des sentinelles.

Peu de temps après notre retour aux tentes, un feu continuel de mousqueterie, que nous entendîmes à bord de la Découverte, nous alarma; nous remarquâmes qu'on tirait sur une pirogue qui ramait en hâte vers la côte, et qui était poursuivie par un de nos petits canots. Nous en conclûmes sur-le-champ qu'un vol avait occasionné cet esclandre, et le capitaine Cook m'ordonna de le suivre avec un canot armé, afin d'arrêter, si nous le pouvions, les sauvages, qui essayaient de gagner le rivage. Nous courûmes vers l'endroit où nous jugeâmes qu'ils débarqueraient, mais nous arrivâmes trop tard ; les naturels avaient quitté leurs embarcations, et s'étaient sauvés dans l'intérieur du pays.

Nous ne savions pas que les choses volées avaient déjà été rendues; d'après le grand nombre de coups de fusil que nous avions entendus, nous jugions qu'elles pouvaient être importantes, et nous ne voulions pas renoncer à l'espoir de les recouvrer. Nous demandâmes à quelques insulaires le chemin qu'avait pris l'équipage de la pirogue, et nous suivîmes ses traces jusqu'à l'entrée de la nuit. Nous voyant alors à environ trois milles de nos tentes, et soupçonnant que les naturels qui nous excitaient à continuer notre poursuite nous trompaient par de fausses informations, nous crûmes qu'il était

prudent de ne pas aller plus loin, et nous retournâmes à la grève.

Il était arrivé, durant notre absence, une querelle plus sérieuse et plus désagréable : l'officier détaché sur le petit canot, retournant à bord avec les choses qu'on avait volées au capitaine Clerke, commandant de la Découverte, s'aperçut que nous poursuivions les coupables, le capitaine Cook et moi ; il pensa qu'il était de son devoir de saisir la pirogue échouée sur le rivage. Par malheur elle appartenait à Paria, un des chefs qui nous montraient le plus de bonne volonté. Paria arriva au même instant sur la frégate, et réclama sa propriété, avec des protestations sans nombre de son innocence : l'officier refusa de la lui rendre. Ce sauvage retourna à terre, trouva l'équipage de la pinasse qui attendait le commandant ; il résulta de cette rencontre une dispute très vive, durant laquelle Paria fut renversé d'un violent coup d'aviron qu'on lui donna sur la tête. Les insulaires qui se rassemblaient, mais qui avaient été jusqu'alors spectateurs paisibles, firent aussitôt pleuvoir une grêle de pierres sur nos marins, qu'ils contraignirent à se retirer avec précipitation, et à gagner en nageant un rocher situé à quelque distance de la côte : ils s'emparèrent de la pinasse, la pillèrent, et ils l'auraient détruite sans l'intervention de Paria, qui, revenu à lui, parut avoir la générosité d'oublier la violence qu'on venait d'exercer à son égard. Après avoir écarté la foule, il fit signe à nos matelots qu'ils pouvaient revenir et reprendre la pinasse ; qu'il s'efforcerait de rapporter les choses que ses compatriotes y avaient volées. Nos gens se rendirent en effet à son invitation, et ils reprirent l'embarcation. Paria ne tarda pas à les suivre, et à rapporter un chapeau et quelques autres bagatelles ; il parut affligé de ce qui s'était passé, et il demanda d'un air inquiet si *O Rono*[1] (Cook) le tuerait, ou lui défendrait de venir aux vaisseaux le lendemain ? On l'assura qu'il y serait bien reçu : alors, pour donner une preuve de réconciliation et d'amitié, il toucha de son nez celui des officiers, suivant l'usage des polynésiens, et il regagna le village de Kaava-Roa.

Quand le capitaine Cook fut informé de ces détails, il montra beaucoup de chagrin.

Mais, comme il était trop tard pour entreprendre quelque chose le

[1] Ce qui veut dire : c'est *Rono !* personnage d'un hymne sacré qui avait prophétisé qu'il reviendrait sur une île flottante.

même soir, il se contenta de donner l'ordre de chasser du vaisseau les hommes et les femmes qui s'y trouvaient. Je retournai à terre lorsque ces ordres furent exécutés : les événements de la journée ayant beaucoup diminué notre confiance dans les naturels, je mis donc une double garde au moraï, endroit où étaient nos tentes, et j'enjoignis à mon détachement de m'appeler s'il apercevait des indigènes se cachant aux environs de la grève. Sur les onze heures, on découvrit cinq insulaires qui se traînaient sans bruit autour du moraï ; ils semblaient s'approcher avec une extrême circonspection, et ils se retirèrent quand ils se virent surpris. A minuit, l'un d'eux ayant osé venir tout près de l'observatoire, la sentinelle lui tira un coup de fusil ; l'explosion effraya ses camarades, qui prirent la fuite, et nous passâmes le reste de la nuit sans trouble.

Le lendemain, à la pointe du jour, je me rendais sur la Résolution, pour examiner le baromètre, lorsque je fus hélé sur ma route de la Découverte, et j'appris que, durant la nuit, les insulaires avaient volé la chaloupe de cette frégate, en coupant la bouée à laquelle elle se trouvait amarrée.

Au moment où j'arrivai à bord, les soldats de marine s'armaient, et le capitaine Cook chargeait son fusil à deux coups, tandis que je lui racontais ce qui nous était arrivé pendant la nuit. Il m'interrompit d'un air animé; il me dit qu'on avait volé la chaloupe de la Découverte, et il m'instruisit de ses préparatifs pour la recouvrer. Il était dans l'usage, lorsque nous avions perdu des choses importantes sur quelques-unes des îles de cette mer, d'amener à bord le roi, ou plusieurs des principaux chefs, et de les retenir en otages jusqu'à ce qu'on nous eût rendu ce qu'on nous avait pris. Il songeait à employer cet expédient, qui lui avait toujours réussi ; il venait de donner l'ordre d'arrêter toutes les pirogues qui essaieraient de sortir de la baie, et il avait le projet de les détruire si des moyens plus paisibles ne suffisaient pas pour recouvrer la chaloupe. Il plaça en effet, en travers de la baie, les petites embarcations de la Résolution et de la Découverte bien équipées, bien armées, et avant que je reprisse le chemin de la côte, on avait tiré quelques coups de canon sur deux grandes pirogues qui tâchaient de s'éloigner.

Nous quittâmes le vaisseau, le commandant et moi, entre sept et huit heures ; Cook montait la pinasse, et il avait avec lui neuf soldats de marine et M. Philips, leur lieutenant; je m'embarquai sur

le petit canot. Les derniers ordres que je reçus furent de calmer l'esprit des naturels, en les assurant qu'on ne leur ferait point de mal, de ne pas diviser ma petite troupe, et de me tenir sur mes gardes. Nous nous séparâmes ensuite : Cook marcha vers le village de Kaava-Roa, résidence du roi, et moi du côté de l'observatoire. Mon premier soin en arrivant à terre fut d'enjoindre aux soldats de marine, de la manière la plus rigoureuse, de ne pas sortir de la tente, de charger leurs fusils à balle, et de ne pas les quitter. J'allai me promener vers les cabanes des prêtres du pays, qui nous protégeaient spécialement, et je leur expliquai, le mieux qu'il me fut possible, l'objet de nos préparatifs d'hostilité, qui leur causaient une vive alarme. Je vis qu'ils avaient déjà ouï parler du vol de la chaloupe de la Découverte, et je leur protestai que nous étions décidés à recouvrer cette embarcation, et à punir les coupables ; mais que la communauté des prêtres et les habitants du village du côté de la baie où nous étions ne devaient pas avoir la plus légère crainte. Je les priai d'expliquer ma réponse au peuple, de le rassurer, et de l'exhorter à demeurer tranquille. L'un des prêtres me demanda, avec beaucoup d'inquiétude, si on ferait du mal à Taraï-Opou : je l'assurai que non, et il parut, ainsi que ses confrères, enchanté de ma promesse.

Le capitaine Cook appela, sur ces entrefaites, la chaloupe de la Résolution, qui était en station à la pointe septentrionale de la baie ; l'ayant prise avec lui, il continua sa route vers Kaava-Roa, et il débarqua avec son détachement. Il marcha tout de suite au village, où il reçut les marques de respect qu'on avait coutume de lui prodiguer ; les habitants se prosternèrent devant lui, et ils lui offrirent des petits cochons, suivant leur usage. S'apercevant qu'on ne soupçonnait en aucune manière ses desseins, il demanda où étaient Taraï-Opou et ses deux fils ; ces derniers avaient longtemps mangé à notre table sur la Résolution. Les deux jeunes princes ne tardèrent pas à arriver avec les insulaires qu'on avait envoyés après eux, et sur-le-champ ils conduisirent le capitaine Cook à la maison où leur père était couché. Ils trouvèrent le vieux roi à moitié endormi, ; Cook ayant dit quelques mots sur le vol de la chaloupe, dont il ne le supposait point du tout complice, l'invita à passer la journée à bord de la Résolution. Le roi accepta la proposition sans balancer, et se leva à l'instant même, afin d'accompagner le commandant.

Nos affaires prenaient cette heureuse tournure; les deux fils du roi étaient déjà dans la pinasse, et le reste de la petite troupe se trouvait au bord de l'eau, lorsqu'une vieille femme appela à haute voix Kanona, la mère des deux princes et l'une des épouses favorites de Taraï-Opou : elle s'approcha du roi, et employa les larmes et les prières les plus ardentes pour l'empêcher d'aller aux navires. En même temps, deux chefs, qui étaient arrivés avec elle, retinrent le roi, en l'avertissant de nouveau qu'il ne devait pas aller plus loin, et ils le contraignirent à s'asseoir. Les insulaires, qui se rassemblaient le long du rivage où ils formaient des groupes sans nombre, et qui vraisemblablement étaient effrayés du bruit du canon et des préparatifs d'hostilité qu'ils apercevaient dans la baie, commencèrent à se précipiter en foule autour du capitaine Cook et du roi. Le lieutenant des soldats de marine, voyant ses gens très pressés par la multitude et hors d'état de se servir de leurs armes, s'il fallait y avoir recours, proposa à Cook de les mettre en bataille le long des rochers, près du bord de la mer: la populace leur ayant ouvert le chemin sans difficulté, ils se postèrent à environ trente verges de l'endroit où Taraï-Opou était assis.

Durant tout ce temps, le vieux roi restait assis par terre; la frayeur et l'abattement étaient peints sur son visage. Cook, ne voulant pas renoncer à son projet, continuait à le presser vivement de s'embarquer; et lorsque le prince sembla disposé à le suivre, les chefs qui l'environnaient l'en détournèrent d'abord par des prières et des supplications; ils eurent ensuite recours à la force et à la violence, et ils insistèrent pour qu'il demeurât où il était. Cook, voyant que l'alarme était devenue trop générale, et qu'il n'était pas possible d'emmener le roi sans verser du sang, abandonna sa première résolution. Il paraît cependant que sa personne ne courut de danger qu'après un accident qui donna à cette dispute la tournure la plus fatale. Nos canots, placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui essayaient de s'échapper, tuèrent par malheur un chef du premier rang. La nouvelle de sa mort arriva au village où se trouvait le capitaine Cook au moment où il venait de quitter le roi, et où il marchait tranquillement vers le rivage. La rumeur et la fermentation qu'elle excita furent très sensibles : les hommes renvoyèrent tout de suite les femmes et les enfants; ils se revêtirent de leurs nattes de combat, et s'armèrent de piques et de

pierres. L'un d'eux, qui tenait une fronde et une lance, s'approcha de notre commandant, et se mit à le défier, en brandissant son arme et menaçant de lui jeter sa pierre. Cook lui conseilla de cesser ses menaces ; mais l'insolence de son ennemi augmentant, il en fut si irrité qu'il lui tira un coup chargé à petit plomb. L'insulaire était revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer ; aussi, lorsqu'il vit qu'il n'était point blessé, il n'en fut que plus audacieux. On jeta plusieurs pierres aux soldats de marine, et l'un des chefs essaya de poignarder M. Philips ; mais il reçut un coup de crosse : Cook tira alors son second coup de fusil à balle, et tua celui des naturels qui était le plus avancé. Immédiatement après cette mort, les gens du pays formèrent une attaque générale avec leurs frondes ; les soldats de marine et ceux de nos matelots qui occupaient les canots leur répondirent par une décharge de mousqueterie. Ce qui surprit tout le monde, c'est que les insulaires soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté ; ils se précipitèrent sur notre détachement, en poussant des cris et des hurlements terribles, avant que les soldats de marine eussent le temps de recharger : on vit alors une scène d'horreur et de confusion.

Quatre des soldats de marine furent arrêtés sur les rochers au moment où ils se retiraient, et immolés à la fureur de l'ennemi ; trois autres furent blessés d'une manière dangereuse : le lieutenant, blessé aussi entre les deux épaules, d'un coup de lance, avait par bonheur réservé son feu, et tua l'homme qui venait de le blesser, lorsque celui-ci se disposait à lui porter un second coup. Notre malheureux commandant se trouvait au bord de la mer ; la dernière fois qu'on l'aperçut d'une manière distincte, il criait aux canots de cesser le feu et d'approcher du rivage afin de s'embarquer. S'il est vrai que les soldats de marine et les équipages des canots tirèrent sans son ordre, qu'il voulait prévenir une nouvelle effusion de sang, comme quelques-uns de ceux qui furent de l'action l'ont pensé, il est probable qu'il fut la victime de son humanité ! On observa, en effet, que tant qu'il regarda les naturels en face, aucun d'eux ne se permit de violences contre lui ; mais que s'étant tourné pour donner des ordres aux canots, il reçut un coup de *pahoa* dans le dos, et tomba le visage dans la mer. Les insulaires poussèrent des cris de joie lorsqu'ils le virent renverser, ils traînèrent tout de suite son corps sur le rivage, et s'arrachant le poignard les uns aux autres,

T. II, pag. 300.

ils s'acharnèrent tous avec une ardeur féroce à le frapper lors même qu'il ne respirait plus.

Ceux des soldats de la marine qui n'avaient pas été tués par les sauvages se jetèrent dans l'eau, ainsi que M. Philips, leur lieutenant; et, couverts par un feu très vif qui partait des canots; ils échappèrent à la mort. Cet officier montra en cette occasion un courage intrépide, et du dévouement pour sa petite troupe : au moment où il atteignit une de nos embarcations, il vit un soldat qui était mauvais nageur, se débattant dans les flots, et sur le point d'être pris par l'ennemi; quoiqu'il fût très blessé, il se précipita aussitôt au milieu des vagues pour voler à son secours; et après avoir reçu à la tête un coup de pierre qui manqua de le plonger au fond de la mer, il saisit le soldat par les cheveux, et le ramena sain et sauf.

Cherchant à faciliter l'évasion de leurs malheureux camarades, si quelques-uns étaient encore en vie, les marins qui se trouvaient dans les canots, placés à environ vingt verges de la grève, tirèrent sans cesse pendant le combat. Leurs efforts, secondés par quelques coups de canons qui partirent de la Résolution, ayant enfin obligé les naturels à se retirer, une de nos petites embarcations se dirigea vers la côte : cinq de nos *midshipmen*, qu'elle portait, virent les corps de nos soldats de marine étendus sans aucun signe de vie; mais comme ils étaient trop peu nombreux pour les enlever sans danger, et leurs munitions étant presque épuisées, ils revinrent au vaisseau, en laissant nos morts entre les mains des insulaires.

Quand la consternation, que cette nouvelle désastreuse jeta parmi les équipages, eut un peu diminué, on s'occupa du détachement porté au moraï, où je me trouvais avec les mâts et les voiles, et une garde composée seulement de dix soldats de marine. Il m'est impossible de décrire tout ce que j'éprouvai durant l'affreux carnage qui eut lieu de l'autre côté de la baie, Placés à moins d'un mille du village de Kaava-Roa, nous aperçûmes distinctement une foule immense rassemblée à l'endroit où le capitaine Cook venait de débarquer; nous entendîmes le feu de la mousqueterie, et nous apercevions un mouvement et un fracas extraordinaires parmi la multitude. Nous remarquâmes ensuite que les naturels s'enfuyaient, que les canots s'éloignaient du rivage, et qu'ils passaient et repassaient entre les

bâtiments. Mon cœur eut des pressentiments sinistres. Un homme dont la vie m'était si précieuse et si chère se trouvait au milieu de la mêlée, et un spectacle si nouveau et si effrayant m'alarma. Je savais d'ailleurs que les succès constants des entreprises de Cook contre les Océaniens lui avaient donné une extrême confiance; j'avais toujours craint qu'il n'arrivât une heure malheureuse, où cette sécurité l'empêcherait de prendre les précautions nécessaires : je fus alors frappé des dangers qui pouvaient en être la suite, et l'expérience qui avait fait naître ces réflexions était loin de me tranquilliser !

Du moment où j'entendis les coups de fusil, mon premier soin fut d'assurer les insulaires rassemblés en foule autour du mur de l'édifice consacré, dont nous étions en possession, qu'on ne leur ferait point de mal, et que je voulais vivre en paix avec eux, quoi qu'il arrivât. Ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils avaient entendu ne leur causaient pas moins d'appréhension qu'à nous. Nous demeurâmes dans cette position jusqu'au retour des canots aux navires. Le capitaine Clerke découvrant alors, à l'aide de sa lunette, que nous étions environnés par les naturels, et craignant qu'ils ne songeassent à nous attaquer, ordonna de leur tirer deux pierriers de quatre ; heureusement ces coups de canon, quoique bien ajustés, ne tuèrent ou ne blessèrent personne, mais ils donnèrent aux habitants de l'île une preuve démonstrative de nos forces. L'un des boulets brisa par le milieu un cocotier, sous lequel quelques-uns d'entre eux se trouvaient assis, et l'autre enleva des fragments d'un rocher qui était sur la même ligne. Comme je venais de leur dire d'une manière très positive qu'ils n'avaient rien à craindre, cet acte d'hostilité m'affligea beaucoup, et afin d'en prévenir un nouveau, j'envoyai tout de suite un canot au capitaine Clerke : je l'avertis que j'étais en bonne intelligence avec les naturels, et que si je me voyais contraint de changer de conduite à leur égard, j'arborerais un pavillon de beaupré pour lui demander des secours.

Nous attendîmes avec une extrême impatience le retour du canot, et après que nous eûmes passé un quart-d'heure dans l'inquiétude la plus affreuse, M. Bligh vint nous dire que nos craintes n'étaient que trop bien fondées ; il avait ordre d'abattre les tentes le plus promptement possible, et d'envoyer à bord la voilure qu'on réparait dans l'île. Notre ami Kairikia, un de ceux des insulaires qui nous

avaient montré le plus d'amitié, arriva au même instant : il venait d'apprendre la mort du capitaine Cook, et la douleur et la consternation étaient peintes sur son visage.

Notre position devenait extrêmement critique : nous n'étions pas seulement en danger de perdre la vie ; nous courions risque de perdre le fruit de notre expédition, ou au moins un de nos vaisseaux : l'un des mâts de la Résolution et la plus grande partie de nos voiles se trouvaient à terre, sans autre garde que dix soldats de marine. Ces pertes eussent été irréparables ; et quoique les insulaires n'eussent encore fait aucune disposition pour nous inquiéter, on ne pouvait répondre du changement que produirait la scène passée à Kaava-Roa. De peur que la crainte de notre ressentiment ou l'heureux exemple de leurs compatriotes ne les déterminât à profiter de l'occasion favorable qui s'offrait alors de tomber sur nous une seconde fois, je crus devoir cacher la mort du capitaine Cook; et je priai Kairikia de détruire cette nouvelle autant qu'il dépendrait de lui. Je l'exhortai ensuite à amener le vieux Kaou et le reste des prêtres dans une grande maison qui était voisine du *moraï ;* je cherchais ainsi à pourvoir à leur sûreté si j'étais contraint d'employer la force, et à placer près de nous un homme qui pût faire usage de son autorité sur le peuple s'il y avait quelque moyen de maintenir la paix.

Après avoir placé les soldats de marine au sommet du *moraï*, qui formait un poste fort et avantageux, et laissé le commandement de ma petite troupe à M. Bligh, à qui j'enjoignis expressément de se tenir sur la défensive, je me rendis à bord de la Découverte, afin d'exposer au capitaine Clerke la situation dangereuse de nos affaires. Dès que j'eus quitté mon poste, les naturels attaquèrent mon détachement à coups de pierres, et je fus à peine arrivé à bord, que j'entendis le feu des soldats de marine. Je retournai tout de suite à terre, où les choses prirent de moment en moment une tournure plus fâcheuse. Les naturels s'armaient; ils se revêtaient de leurs nattes de combat, et leur nombre s'accroissait rapidement. J'aperçus aussi de grands corps qui marchaient vers nous, sur les bords du rocher qui sépare le village de Ke-Ara-Kekoua, du côté septentrional de la baie, où la bourgade de Kaava-Roa est située.

Ils commencèrent d'abord à nous attaquer avec des pierres qui partaient de derrière les murs de leurs enclos, et comme nous

n'usâmes point de représailles, ils ne tardèrent pas à devenir plus audacieux. Quelques-uns de leurs guerriers les plus déterminés, s'étant glissés le long de la grève, couverts par des rochers, se montrèrent tout à coup au pied du moraï, et, selon ce qu'il me semble, dans le dessein de l'assiéger du côté qui est en face de la mer, la seule partie accessible. Ils ne furent délogés qu'après avoir soutenu un grand nombre de coups de fusil, et vu tomber un de leurs camarades.

La bravoure d'un de ces guerriers mérite d'être citée. Étant revenu sur ses pas au milieu du feu de tout notre détachement, pour emporter son compatriote, il reçut une blessure qui l'obligea d'abandonner le corps : il reparut peu de minutes après; et blessé de nouveau, il fut obligé de se retirer une seconde fois. J'arrivai au moraï dans ce moment, et je le vis revenir pour la troisième fois, tout couvert de sang et tombant en défaillance. Instruit de ce qui venait de se passer, je défendis aux soldats de tirer davantage, et on le laissa emporter le corps de son ami. Il l'eut à peine chargé sur ses épaules qu'il tomba lui-même, et rendit le dernier soupir.

Un renfort des deux vaisseaux débarquait en ce moment, et les insulaires se réfugiaient derrière leurs murailles. Pouvant alors communiquer avec les prêtres, je détachai l'un d'eux auprès des naturels du pays; je lui recommandai de ménager un accommodement, et de les assurer que s'ils ne jetaient plus de pierres, je ne permettrais pas à mes gens de tirer. Les naturels ayant consenti à cette trêve, on nous laissa enlever tranquillement le mât de la Résolution, les voiles et nos instruments astronomiques. Ils s'emparèrent du moraï dès que nous l'eûmes quitté, et ils nous jetèrent quelques pierres qui ne nous firent aucun mal.

Il était onze heures et demie lorsque j'arrivai à bord de la Découverte; on n'y avait encore rien décidé sur nos opérations ultérieures. Les deux équipages convinrent d'une voix unanime qu'on redemanderait la chaloupe et le corps de Cook : j'opinai pour qu'on prît une résolution vigoureuse si les insulaires ne souscrivaient pas sur-le-champ à notre demande. Quoiqu'on puisse supposer que mon attachement pour un ami cher et révéré me dicta cet avis, d'autres raisons très graves, et dont j'étais vivement frappé, me l'inspirèrent : les insulaires ayant tué notre commandant, et nous ayant obligé à nous rembarquer, ce succès devait leur inspirer de la confiance; il

me parut clair que le petit avantage remporté sur nous la veille les exciterait à d'autres entreprises plus dangereuses encore ; je le crus d'autant plus, que ce qu'ils avaient vu jusqu'alors ne pouvait leur donner une grande crainte de nos armes à feu : en effet, ce qui surprit tout le monde, nos canons et nos fusils ne produisirent aucun signe de frayeur parmi eux. De notre côté, les vaisseaux se trouvaient en si mauvais état, la discipline était si relâchée, que si les insulaires nous eussent attaqués la nuit suivante, il eût été bien difficile de prévenir de nouveaux malheurs.

La plupart des officiers eurent les mêmes craintes que moi, et rien ne me sembla plus propre à encourager les insulaires à nous livrer un assaut général, que de montrer de la disposition à un accommodement, dans lequel ils ne verraient que de la faiblesse ou de la peur.

On dit avec raison, en faveur d'un parti plus modéré, que le mal était fait et irréparable, que les témoignages d'attachement et de bienveillance que nous avions reçus des insulaires avant la malheureuse catastrophe, méritaient beaucoup d'égards; que l'accident affreux dont nous gémissions n'avait pas été la suite d'un dessein prémédité ; que Taraï-Opou n'avait pas su le vol, qu'il s'était prêté de bon cœur à accompagner le capitaine Cook, qu'il avait envoyé ses deux fils dans notre canot où ils se trouvaient déjà lorsque le combat s'engagea sur la grève, et qu'on ne pouvait le soupçonner en aucune manière ; qu'il était aisé d'expliquer la conduite de ses femmes et de ses frères, par les préparatifs d'hostilité qui se faisaient dans la baie, et la frayeur que leur inspirèrent les soldats armés avec lesquels le capitaine Cook avait débarqué ; que ces dispositions étaient si contraires à l'amitié et à la confiance établies jusqu'alors entre les insulaires et nous, que si les naturels avaient pris les armes, c'était évidemment pour défendre leur roi, dont ils supposaient, non sans raison, que nous voulions nous assurer de force, et qu'il était naturel d'attendre cette démarche d'un peuple rempli d'affection et d'attachement pour ses chefs.

A ces motifs d'humanité, on en ajouta d'autres que dictait la prudence : on observa que nous manquions d'eau et de nourriture fraîche ; qu'il faudrait six ou huit jours de travail pour établir notre mât d'artimon ; que le printemps approchait, et que nous devions nous occuper uniquement de notre campagne au nord ; que si nous nous livrions à des projets de vengeance contre les insulaires, on

pourrait nous accuser d'une cruauté inutile, et que leur exécution produirait un délai inévitable dans l'équipement des navires.

Le capitaine Clerke appuyait ce dernier avis. Quoique bien convaincu que des actes brusques et fermes de vengeance rempliraient mieux nos vues d'humanité et de sagesse, je ne fus pas fâché de voir désapprouver les mesures que je recommandais ; car le mépris insolent des naturels du pays, et l'opposition qu'ils formèrent ensuite aux travaux que nous fûmes obligés de faire sur la côte, nous contraignirent à la fin de recourir à la violence.

Tandis que nous délibérions sur le parti qu'il fallait prendre, une multitude innombrable d'insulaires défendait la côte. Quelques-uns d'entre eux arrivèrent en pirogues ; ils eurent la hardiesse de venir, à la portée du pistolet, nous défier et nous donner diverses marques de mépris. Nous eûmes beaucoup de peine à contenir les matelots, qui, en ces occasions, voulaient se servir de leurs armes; mais comme nous avions adopté des mesures pacifiques, on permit aux naturels de s'en retourner tranquillement.

Pour exécuter notre plan, on décida que je marcherais vers la côte avec les embarcations des deux bâtiments, bien armées et bien équipées; que je tâcherais, s'il était possible, d'obtenir un pourparler, et d'entrer en conférence avec quelques-uns des chefs.

On me chargea, si cette première tentative avait du succès, de réclamer les corps de nos camarades, et celui de M. Cook en particulier; de menacer de notre vengeance les habitants de l'île en cas de refus ; mais de ne pas tirer, à moins qu'on ne m'attaquât; et, quoi qu'il pût arriver, de ne point descendre sur la côte. On me donna ces ordres devant tout le détachement, et de la manière la plus positive.

Je quittai les vaisseaux à quatre heures du soir ; et à l'approche du rivage, tout m'annonça que nous y serions reçus en ennemis. La foule était en mouvement ; les femmes et les enfants se retiraient ; les hommes mettaient leurs nattes de combat, et ils s'armaient de longues piques et de dagues. J'observai aussi que, depuis le matin, on avait construit des parapets de pierre le long de la grève où le capitaine Cook avait débarqué ; il me sembla que les insulaires s'attendaient à une attaque dans cette partie. Dès que nous fûmes à leur portée, ils nous jetèrent des pierres avec des frondes, mais ils ne nous firent aucun mal : je jugeai que je m'efforcerais en vain de leur proposer une négociation si je ne commen-

çais par quelque chose qui pût rétablir la confiance, et j'ordonnai à mes embarcations armées de s'arrêter : je pris le petit canot, et je m'avançai seul, un pavillon blanc à la main. J'eus la satisfaction de voir que les naturels me comprenaient, car ils me répondirent par un cri de joie universel. Les femmes revinrent sur-le-champ de la croupe de la colline, où elles s'étaient réfugiées; les hommes déposèrent leurs nattes de combat, ils s'assirent tous au bord de la mer, me tendirent les bras, et m'invitèrent à descendre.

Quoique cette conduite indiquât des dispositions très amicales, il me resta malgré moi des doutes sur la sincérité des insulaires. Mais quand je vis Koah se jeter au milieu des flots un pavillon blanc à la main, et nager vers mon canot avec une hardiesse et une tranquillité qu'il est difficile de concevoir, je crus devoir répondre à cette marque de confiance, et je le reçus sur mon bord, quoiqu'il fût armé. Ses armes n'étaient pas propres à diminuer nos soupçons, et j'avoue que j'avais depuis longtemps une opinion défavorable de lui. Les prêtres nous avaient toujours avertis qu'il était méchant, qu'il ne nous aimait pas; et des actes multipliés de dissimulation et de perfidie de sa part nous avaient convaincus de la justesse de cet avis. L'odieuse attaque du matin, dans laquelle il avait joué le principal rôle, m'inspira de l'horreur, et je fus affligé de me trouver près de lui. Il vint à moi en versant des larmes feintes, et il m'embrassa; mais je me défiais tellement de ses intentions, que je ne pus m'empêcher de saisir la pointe de son paoha et de l'écarter. Je lui dis que nous demandions le corps du capitaine Cook, et que nous déclarions la guerre à l'île entière si on ne le rendait pas à l'instant. Il m'assura qu'on me le rendrait le plus tôt possible, qu'il irait lui-même le chercher; m'ayant ensuite demandé un morceau de fer, avec autant d'assurance que s'il n'était rien arrivé d'extraordinaire, il se jeta à la mer, et il gagna la côte à la nage, en criant à ses compatriotes que nous étions encore amis.

Nous attendîmes son retour près d'une heure, dans une grande perplexité. Durant cet intervalle, mes autres embarcations s'étaient assez approchées du rivage pour entrer en conversation avec des naturels postés à quelque distance de nous. On fit entendre clairement à ma petite troupe que le corps de M. Cook avait été dépecé et emporté dans l'intérieur du pays; mais je ne sus ces détails que lorsque je fus de retour sur la Découverte.

Je commençai à manifester l'impatience que me causait la lenteur de Koah . les chefs me pressèrent vivement alors de descendre à terre ; ils m'assurèrent qu'on me rendrait le corps, si je voulais aller moi-même trouver Taraï-Opou. Voyant que j'avais pris la résolution de ne point débarquer, ils parurent désirer de converser avec nous plus à l'aise, et ils essayèrent d'attirer mon canot parmi des rochers, où ils auraient pu couper ma retraite. Il n'était pas difficile de pénétrer cet artifice ; et je songeais à rompre ma négociation, quand je vis arriver un chef, ami particulier du capitaine Clerke, et des officiers de la Découverte. Il nous dit qu'il venait nous avertir, de la part de Taraï-Opou, que le corps de notre commandant avait été porté dans l'intérieur de l'île, mais qu'on le rapporterait le lendemain matin. Son maintien et ses propos annonçaient beaucoup de sincérité : je lui demandai s'il mentait, et il accrocha l'un à l'autre ses deux avant-doigts, geste qui, parmi ces insulaires, est un signe de vérité sur lequel ils sont très scrupuleux.

Ne sachant quel parti prendre, je chargeai M. Vancouver d'aller instruire le capitaine Clerke de ce qui venait de se passer; de lui dire que je ne croyais pas les insulaires disposés à tenir leur parole ; que, loin d'éprouver de l'affliction sur ce qui était arrivé, leurs derniers succès leur donnaient au contraire beaucoup de courage et de confiance, qu'ils ne cherchaient qu'à gagner du temps, afin de découvrir un moyen de nous mettre en leur pouvoir. M. Vancouver me rapporta un ordre de retourner à bord, après avoir fait comprendre aux naturels que nous détruirions la bourgade si on ne nous rendait pas le lendemain le corps de Cook.

Lorsque les naturels s'aperçurent que nous retournions aux vaisseaux, ils nous provoquèrent par les gestes les plus insultants et les plus dédaigneux. Quelques-uns de nos gens dirent qu'ils avaient vu plusieurs des insulaires se promener en triomphe, avec les habits de nos malheureux camarades ; qu'ils avaient distingué, entre autres, un chef qui brandissait l'épée de Cook, et une femme qui en tenait le fourreau. Il paraît clair que notre modération leur donnait mauvaise idée de notre valeur, car ils ne pouvaient avoir qu'une notion bien confuse des principes d'humanité qui nous dirigeaient.

Quand j'eus rendu compte au capitaine Clerke des dispositions et des projets que je supposais aux habitants de l'île, on prit les mesures de défense les plus efficaces en cas qu'ils vinssent nous attaquer

pendant la nuit. On hissa sur les chaînes des basses vergues les embarcations des deux navires ; on augmenta le nombre des sentinelles sur la Résolution et la Découverte, et nous nous environnâmes de bateaux de garde, afin qu'on ne pût couper nos câbles. Nous aperçûmes, durant la nuit, un nombre prodigieux de lumières sur les collines, et quelques personnes des équipages imaginèrent que, pour se soustraire à nos menaces, les naturels transportaient leurs richesses dans l'intérieur du pays ; mais je pense plutôt qu'ils faisaient des sacrifices à l'occasion de la guerre dans laquelle ils se croyaient engagés, et qu'ils brûlèrent alors les corps de nos infortunés camarades. Nous vîmes dans la suite des feux de la même espèce, quand nous longeâmes Morotei; et plusieurs des habitants de cette île, qui se trouvaient à bord, nous dirent qu'on les avait allumés à cause de la guerre qu'ils venaient de déclarer à une île voisine.

La nuit ne fut troublée que par des cris et des lamentations qui venaient de la côte : Koah arriva à la hanche de la Résolution, le 15, dès le grand matin. Il apportait des étoffes et un petit cochon qu'il demanda la permission de m'offrir. J'ai déjà observé que les insulaires me croyaient fils du capitaine Cook ; et, comme il leur avait toujours laissé cette opinion, ils pensaient vraisemblablement que, depuis sa mort, j'étais le chef des vaisseaux. Je me rendis sur le tillac ; je parlai à Koah du corps de notre commandant : n'ayant reçu de lui que des réponses ambiguës, je refusai ses présents, et je l'aurais renvoyé en lui montrant de la colère, si le capitaine Clerke n'avait jugé plus convenable de garder, en prévision des événements, l'apparence de l'amitié, et de le traiter avec les égards ordinaires.

Ce perfide insulaire vint le soir auprès de nous, à diverses reprises ; il apportait des bagatelles dont il voulait nous faire présent ; ayant chaque fois remarqué qu'il examinait avec attention les diverses parties du navire, j'eus soin de lui montrer que nous étions en état de nous défendre.

Il pressa vivement le capitaine Clerke et moi d'aller à terre ; il accusa les autres chefs de retenir les corps de nos camarades, et il assura qu'une entrevue avec Taraï-Opou réglerait tout à notre satisfaction ; mais, d'après les soupçons que nous laissait sa conduite, il n'était pas prudent de l'écouter : en effet, nous fûmes instruits, par la suite, d'un fait qui dévoila la fausseté de ses prétextes. On nous dit qu'immédiatement après l'action où le capitaine Cook fut tué, le roi

s'était retiré dans une caverne placée au milieu de la partie escarpée de la montagne qui s'élève au-dessus de la baie, et à laquelle on ne peut arriver qu'avec des cordes, et qu'il y resta plusieurs jours.

Lorsque Koah descendit à terre, à son retour des vaisseaux, nous nous aperçûmes que ses compatriotes, qui s'étaient rassemblés sur la grève, dès la pointe du jour, en troupes nombreuses, se précipitaient autour de lui avec empressement : nous jugeâmes qu'ils voulaient savoir ce qu'il avait appris et ce qu'il convenait de faire. Il est vraisemblable qu'ils comptaient sur l'exécution de nos menaces, et ils paraissaient bien déterminés à se défendre. Toute la matinée nous entendîmes des conques en différentes parties de la côte ; nous vîmes de nombreux détachements qui traversaient les collines : en un mot, nous avions une perspective si alarmante, que nous mîmes à la mer des ancres de touage, afin de pouvoir conduire les vaisseaux par le travers de la bourgade, si l'on nous attaquait ; nous plaçâmes en outre des canots à la hauteur de la pointe septentrionale de la baie, pour qu'on ne nous surprît pas de ce côté.

Le lendemain, sur les huit heures du soir, on entendit une pirogue qui ramait vers la Résolution ; du moment où on l'aperçut, les deux sentinelles qui étaient sur le pont lui tirèrent des coups de fusil. Les deux hommes que portait cette embarcation se mirent tout de suite à crier Tinni (c'est ainsi qu'ils prononçaient mon nom) ; ils dirent qu'ils étaient nos amis, et qu'ils voulaient me donner quelque chose qui avait appartenu au capitaine Cook. Lorsqu'ils arrivèrent à bord, ils se jetèrent à nos pieds, et parurent très effrayés. Heureusement ni l'un ni l'autre ne se trouvaient blessés, quoique les balles de nos sentinelles eussent percé leur pirogue. Nous reconnûmes l'un des prêtres qui accompagnaient toujours le capitaine Cook : après avoir versé un torrent de larmes sur la mort de notre commandant, il nous dit qu'il apportait une partie de son corps. Il nous présenta ensuite un petit paquet couvert d'étoffe, qu'il tenait sous son bras ; il m'est impossible de décrire l'horreur dont nous fûmes saisis à la vue d'un morceau de chair humaine d'environ neuf ou dix livres. Il nous apprit que c'était tout ce qui en restait, que les autres parties avaient été dépecées et brûlées ; mais que Taraï-Opou et les chefs avaient en leur possession la tête et les os, excepté ceux de la poitrine, de l'estomac et du ventre, que Kaou, chef des prêtres, avait reçus pour les employer à des cérémonies religieuses, avec la portion qui était

devant nous, et qu'il nous l'envoyait afin de nous prouver son innocence et son attachement.

Nos deux amis nous quittèrent sur les onze heures; ils nous prièrent de les faire accompagner par un de nos bateaux de garde, jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé notre conserve; ils craignaient que l'on ne tirât de nouveau sur eux, ce qui pourrait donner l'alarme à leurs compatriotes, et les exposer au danger d'être découverts. Nous fîmes ce qu'ils désiraient, et nous eûmes le plaisir de les voir arriver sur la côte, sains et saufs, et sans être aperçus.

Ce ne fut que quelques jours plus tard, et après une exécution dans laquelle nous brûlâmes plusieurs des habitations des insulaires, que nous obtînmes enfin les restes du corps de notre infortuné commandant. Le 20 février, entre dix et onze heures, une multitude d'Indiens descendit la colline qui domine la grève. Ils formaient une espèce de procession, et portaient une ou deux cannes à sucre sur leurs épaules; ils avaient dans leurs mains du fruit à pain, du taro et des bananes; ils étaient précédés par deux tambours, qui, arrivés au bord de la mer, s'assirent au pied du pavillon blanc, et se mirent à frapper sur leurs instruments. Leurs compatriotes, qui les suivaient à la file, s'avancèrent l'un après l'autre; et, après avoir déposé les présents qu'ils apportaient, ils se retirèrent dans le même ordre. Nous ne tardâmes pas à apercevoir *Eappo*, revêtu d'un long manteau de plumes : il tenait quelque chose avec beaucoup de soin. S'étant placé sur un rocher, il nous fit signe de lui envoyer un canot.

Le capitaine Clerke pensa qu'Eappo nous apportait les restes de Cook, et sa conjecture se trouva bien fondée : il prit la pinasse, alla lui-même les recevoir, et m'ordonna de le suivre avec la chaloupe. Lorsque nous fûmes au rivage, Eappo entra dans la pinasse, et il remit les restes de M. Cook, enveloppés dans une quantité considérable d'une très belle étoffe neuve, et couverts d'un manteau semé de plumes noires et blanches. Il s'embarqua avec nous, mais nous ne pûmes le déterminer à monter à bord de la Résolution; il est vraisemblable qu'il ne voulut pas, par décence, assister à l'ouverture du paquet. Nous y trouvâmes les mains de M. Cook bien entières; nous les reconnûmes aisément à une large cicatrice qui séparait le pouce de l'index de l'une de ses mains; nous y trouvâmes de plus la tête dépouillée de la chair (la chevelure avait été coupée, et elle était séparée du crâne et jointe aux oreilles); les os

de la face manquaient ; nous y trouvâmes ceux des deux bras, auxquels pendait la peau des avant-bras : les os des jambes et des cuisses étaient sans pieds, etc.

Eappo et le fils du roi vinrent à bord le 21 au matin : ils apportèrent le reste des ossements du capitaine Cook, les deux canons de son fusil, ses souliers, et quelques autres choses. Eappo s'efforça de nous prouver que Taraï-Opou et lui-même désiraient très sincèrement la paix ; qu'ils nous avaient donné la preuve la plus décisive de leurs intentions pacifiques. Il montra le plus grand chagrin sur la mort de six chefs que nous avions tués, quelques-uns avaient été nos meilleurs amis, à ce qu'il nous assura. Il nous protesta que la chaloupe de la Découverte avait été emmenée par les gens de Paria, vraisemblablement afin de se venger du coup qu'il avait reçu, et qu'elle avait été mise en pièces le lendemain. Il ajouta que les bras des soldats de marine, dont nous voulions aussi exiger la restitution, avaient été emportés par le bas peuple, et qu'il était impossible de les retrouver ; qu'on n'avait conservé que les ossements du capitaine Cook, parce qu'ils devaient tomber en partage à Taraï-Opou et aux Ariki.

Il ne nous restait plus qu'à procéder aux funérailles de notre illustre et malheureux commandant. Nous renvoyâmes Eappo, en lui enjoignant de mettre le tabou sur toute la baie ; et les ossements de Cook ayant été déposés l'après-midi dans une bière, on les jeta à la mer avec l'appareil accoutumé.

Nous n'aperçûmes pas une pirogue dans la baie durant la matinée du 22 ; le tabou qu'Eappo y avait mis la veille, à notre instigation, n'avait pas encore été révoqué. Nous l'assurâmes que nous étions complétement satisfaits, et que le souvenir de ce qui s'était passé avait été enseveli dans le cercueil d'Orono. Nous le priâmes ensuite d'ôter le tabou, et de publier que les insulaires pouvaient, selon leur usage, nous apporter des provisions. Les vaisseaux furent bientôt environnés d'embarcations du pays ; la plupart des chefs se rendirent sur notre bord ; ils témoignèrent un vif chagrin sur la mésintelligence survenue entre nous, et une grande joie de ce que nous nous étions réconciliés. Plusieurs de nos amis, qui ne vinrent pas nous voir, nous envoyèrent de gros cochons et des provisions. Le perfide Koah eut encore la hardiesse de revenir, mais nous ne voulûmes pas le recevoir.

Comme nous étions prêts à remettre en mer, le capitaine Clerke, convaincu que si la nouvelle de nos violences à Hawaïi arrivait avant nos vaisseaux aux îles situées sous le vent, il en résulterait des effets fâcheux pour nous, donna ordre de démarrer. Nous renvoyâmes tous les insulaires vers les huit heures du soir, et Eappo et le fidèle Kairikia nous firent de tendres adieux. Nous appareillâmes immédiatement après, et nous sortîmes de la baie. Les naturels bordaient en foule le rivage, et, à mesure que nous passâmes devant eux, ils reçurent nos derniers adieux avec toutes les marques possibles d'affection et de bienveillance.

Ici finit le récit de M. King. Nous allons encore, pour faire connaître le capitaine Cook à nos lecteurs, nous aider du portrait que cet officier en a tracé.

Jacques Cook était né en octobre 1728, près de Whythy, dans le comté d'York : on le mit très jeune en apprentissage chez un marchand d'un village voisin. On n'avait pas consulté ses goûts en cette occasion, et il ne tarda pas à quitter le comptoir auquel il était attaché : il s'engagea lui-même pour neuf ans sur un navire qui faisait le commerce du charbon. Au commencement de la guerre de 1755, il entra au service du roi, à bord de l'Aigle, commandé alors par le capitaine Hammer, et ensuite par sir Hug Palliser, qui découvrit bientôt son mérite, et qui le plaça sur le gaillard d'arrière.

En 1758, il était master du Northumberland, vaisseau du lord Colville, qui commandait alors l'escadre en station sur la côte d'Amérique. Ce fut là qu'il lut Euclide pour la première fois, et qu'il s'adonna à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, sans autres secours que celui de quelques livres et de son intelligence. Tandis qu'il cultivait et perfectionnait son esprit de cette manière, tandis qu'il suppléait aux défauts de la première éducation, il avait part aux scènes les plus actives et les plus laborieuses de la guerre d'Amérique : sir Charles Saunders le chargea, au siége de Québec, de divers services de la première importance ; c'est lui qui pilota les bateaux à l'attaque de Montmorency ; il dirigea l'embarquement qui se fit près des hauteurs d'Ahaham. Le courage et l'adresse avec lesquels il remplit ces différentes commissions lui méritèrent l'amitié de sir Charles Saunders et du lord Colville, qui continuèrent à le protéger jusqu'à la mort, et qui lui donnèrent toujours des marques signalées

de bienveillance et d'affection. A la fin de la guerre, on l'envoya, d'après les sollicitations du lord Colville et de sir Hug Palliser, reconnaître le golfe Saint-Laurent et les côtes de Terre-Neuve : ce travail l'occupa jusqu'en 1767. A cette époque, sir Édouard Hawke le nomma commandant d'une expédition dans les mers du Sud, où l'on voulait observer le passage de Vénus au-dessus du disque du soleil, et découvrir ensuite de nouvelles terres.

Ses services, depuis cette époque, devinrent éclatants et célèbres. Il n'y a peut-être pas de science qui ait autant d'obligations à un seul homme que la géographie en a au capitaine Cook. Dans son premier voyage dans la mer du Sud, il découvrit les îles de la Société[1] ; il a prouvé que la Nouvelle-Zélande forme deux îles ; il a reconnu le détroit qui les sépare, et il en a relevé plus ou moins les côtes; il a parcouru ensuite la lisière orientale de la Nouvelle-Hollande, inconnue jusqu'à lui, et il a ajouté aux cartes de cette partie du globe une étendue de terrain de vingt-sept degrés de latitude, ou de plus de deux mille milles.

Son second voyage autour du monde a résolu le grand problème du continent austral; car il a traversé l'hémisphère sud entre le quarantième et le soixante-dixième parallèle; il a démontré qu'il ne peut y avoir de continent, à moins qu'il ne se trouve près du pôle et dans des parages inaccessibles aux vaisseaux; il a découvert la Nouvelle-Calédonie, l'île la plus étendue de l'océan Pacifique, après la Nouvelle-Zélande ; il a découvert de plus l'île de la Géorgie ; une côte nouvelle qu'il a appelée la terre de Sandwich, ou la thule de l'hémisphère austral ; après avoir visité deux fois les mers du tropique, il a fixé la position des terres aperçues autrefois par les navigateurs, et il en a trouvé plusieurs qui étaient inconnues.

Mais son troisième voyage est surtout distingué par l'étendue et l'importance de ses découvertes. Indépendamment de plusieurs petites îles qu'il a trouvées dans l'océan Pacifique du sud, il a retrouvé au nord de la ligne équinoxiale le groupe appelé îles Haouai, dont la position et les productions promettent plus d'avantages à la navigation des Européens qu'aucune autre des terres de la mer du Sud. Il a découvert ensuite et relevé la partie

[1] Moins l'île Taïti, découverte par Wallis.

Digitized by Google

de la côte occidentale d'Amérique qui était inconnue, depuis le quarante-troisième degré de latitude nord, c'est-à-dire sur une étendue de plus de trois mille cinq cents milles Il signala la proximité des continents d'Asie et d'Amérique; il parcourut le détroit qui les sépare; il releva les terres de chaque côté à une assez grande hauteur pour démontrer « que le grand Océan communique par cet « étroit passage avec la mer Glaciale du nord, et qu'il était pro- « bable que l'Atlantique, qui doit être considéré comme étant le « plus vaste canal de débouquement des eaux de la mer Septentrio- « nale, fût en communication par l'intermédiaire de cette immense « Méditerranée, soit par l'est, soit par l'ouest, avec le principal « bassin des eaux océaniques, *le grand Océan*. C'est, en effet, ce qui « est démontré, bien que les efforts des navigateurs n'aient pu encore « leur permettre de traverser la mer Glaciale de l'est à l'ouest, ou « de l'ouest à l'est. »

Le capitaine Cook était d'une constitution robuste, endurci au travail, et capable de supporter les plus grandes fatigues. Son estomac digérait sans peine les aliments les plus grossiers; il se soumettait aux privations de toute espèce avec une indifférence si parfaite, que la tempérance ne paraissait pas être une vertu pour lui. Son esprit avait la trempe vigoureuse de son corps; ses idées annonçaient la force en même temps que la pénétration; son jugement était prompt et sûr en tout ce qui avait rapport au service dont il était chargé; ses plans avaient de la hardiesse et de l'énergie; leur conception et leur exécution indiquaient un génie très original. Un sang-froid admirable dans les dangers accompagnait toujours son courage intrépide et calme; ses mœurs et ses manières offraient de la simplicité et de la franchise; son caractère, disposé à l'emportement et à la colère, aurait peut-être mérité des reproches, si un fond extrême d'humanité, de justice et de bienfaisance n'eût tempéré l'ardeur de ses premiers mouvements de vivacité.

La persévérance continue et infatigable avec laquelle il suivait ses idées et ses plans, formait le trait le plus saillant de son caractère; les dangers ni les fatigues ne pouvaient l'arrêter, et il n'avait pas besoin de ces moments de distractions et de repos nécessaires aux autres hommes. Durant ses longs et ennuyeux voyages, son ardeur et son activité ne se ralentirent jamais un instant: jamais les plaisirs,

qui se présentaient, ne le fixèrent un moment; sa tête était toute à ses projets [1].

MASSACRE

DU CAPITAINE DE LANGLE ET DE ONZE MARINS, A L'ILE TOU-TOU-ILA.

Le 6 décembre 1789, La Pérouse eut connaissance de l'île la plus orientale de l'archipel des Navigateurs [2] : on fit route pour l'approcher, et le lendemain on reconnut sa pointe méridionale. On n'aperçut de pirogues que lorsqu'on fut dans le canal : un groupe considérable de sauvages, assis en rond sous des cocotiers, paraissaient jouir sans émotion du spectacle que la vue des frégates la Boussole et l'Astrolabe leur procurait. Cette terre, d'environ cent toises d'élévation, est très escarpée et couverte de gros arbres. Les Français firent avec les insulaires quelques échanges de peu de valeur, et reconnurent bientôt qu'ils étaient, comme tous les sauvages, voleurs et de la plus insigne mauvaise foi [3].

On navigua pour doubler une pointe derrière laquelle on espérait rencontrer un abri, mais on n'y trouva pas de mouillage : on se dirigea alors vers le dehors du canal, dans le dessein de prolonger les

[1] C'est le portrait de Dumont-d'Urville. Dans ces derniers temps seulement sa santé avait subi un grave dérangement ; aussi tenait-il peu à la vie.

[2] Aujourd'hui, iles Hamoa ou Samoa. M. de Rienzi, après avoir consciencieusement comparé les cartes et les relations anciennes et modernes, est resté convaincu que l'archipel de Samoa, retrouvé par Bougainville, est le même que celui que Roggeween découvrit en 1772, et nomma iles Bauman. Le grand géographe Malte-Brun place les iles Bauman, avec les iles Groningen et Tienhoven, dans l'archipel de Roggeween ; or, ces iles n'ayant point été retrouvées, nous persistons, continue M. de Rienzi, dans notre opinion : nous pensons que les iles vues par le navigateur hollandais appartiennent à l'achipel de Samoa. La description des iles Bauman correspond d'une manière frappante avec celle des iles Samoa.

[3] M. Lafond, élève de 1re classe à bord de la nouvelle Astrolabe, fut, le 29 septembre 1838, indignement volé : ce guet-apens fut l'occasion d'une petite expédition militaire, et justice fut rendue à la victime.

deux îles de l'ouest, qui sont ensemble à peu près aussi considérables que la plus orientale : un canal de moins de cent toises sépare ces deux îles, et l'on apercevait, à leur extrémité occidentale, un îlot qu'on aurait pu prendre pour un gros rocher, s'il n'eût été couvert d'une puissante végétation.

Le lendemain, on eut connaissance d'une île plus considérable, c'était Tou-tou-ila : quoiqu'à trois lieues de terre, trois ou quatre pirogues vinrent à bord des frégates apportant des cochons et des fruits, ce qui prouvait la fertilité et la richesse de cette île, qui est en effet très grande et très peuplée. Tant d'avantages rendirent La Pérouse moins difficile sur le choix d'un mouillage, et il ordonna de laisser tomber l'ancre devant Tou-tou-ila, en pleine côte, par trente brasses de fond.

Le soir même, le capitaine de Langle, embarqué avec plusieurs officiers sur trois canots armés, alla reconnaître un village populeux, où il reçut l'accueil le plus amical. Comme l'heure était avancée, les naturels allumèrent un grand feu pour éclairer le débarquement de leurs hôtes ; tout se passa fort bien dans cette première entrevue, et les canots regagnèrent les navires.

Le lendemain, dès l'aube, les naturels vinrent trafiquer à bord, échangeant des provisions contre des objets en fer, et surtout contre des verroteries qui leur plaisaient beaucoup ; les chaloupes allèrent à terre pour y faire de l'eau, et les deux capitaines les suivirent dans leurs canots : les rapports avec les habitants furent ce jour-là moins pacifiques. Des marins chargés de faire la haie autour de l'aiguade laissèrent pénétrer des femmes dans leurs rangs, et un sauvage, qui s'était glissé sur l'arrière de la chaloupe, frappa un des matelots avec un maillet dont il s'était emparé. Au lieu de punir sévèrement l'agresseur, La Pérouse se contenta de le faire jeter à l'eau : il aurait fallu sévir avec plus de rigueur pour imposer à un peuple robuste et vigoureux, qui s'exagérait les avantages de sa force corporelle et méprisait les étrangers ; il aurait fallu prouver la puissance des Français et l'effet des armes à feu autrement qu'en faisant tirer au vol une ou deux colombes [1].

[1] *Colombe Clémentine*, H. et J., charmant animal au plumage vert, à reflets métalliques, ventre jaune, tête du plus beau violet. (Voir l'Atlas d'ornithol. du Voyage au pôle Sud, etc.... pl. 20.)

Digitized by Google

Cependant La Pérouse, accompagné de quelques hommes armés, était allé visiter le village, abrité sous des bosquets d'arbres à pain; les cases y étaient disposées autour d'une fort belle pelouse circulaire de 150 toises de diamètre; debout devant la porte de leurs maisons, tous ces sauvages, hommes, femmes, enfants, vieillards, suppliaient La Pérouse de les honorer de sa visite : il entra dans plusieurs cases; elles avaient toutes un plancher de cailloux choisis, élevé de deux pieds au-dessus du sol, et tapissé de nattes bien travaillées; leur forme était illiptique, et un rang de troncs d'arbres soutenait un toit de feuilles de cocotiers; partout régnait la propreté. Pour tempérer l'ardeur du soleil, on avait disposé, dans quelques-unes, des nattes fines artistement recouvertes les unes par les autres, en écailles de poissons, et qui s'abaissaient ou se relevaient comme nos jalousies. Ce pays charmant réunissait encore le double avantage d'une terre fertile sans culture et d'un climat qui n'exigeait aucun vêtement. Des arbres à pain, des cocos, des bananes, des orangers offrent à ces peuples fortunés une nourriture abondante; ils possèdent en outre de grosses et belles tourterelles et portent avec eux de jolies perruches privées. Quelle imagination ne se fût représenté cette terre privilégiée comme le séjour du bonheur! Mais les Français ne furent pas longtemps sans s'apercevoir qu'elle n'était pas celui de l'innocence; de larges blessures cicatrisées, ou encore saignantes, trahissaient chez les sauvages des habitudes belliqueuses et turbulentes, et leurs traits annonçaient une grande férocité.

A bord des frégates, et pendant l'absence des chefs, cette turbulence s'était encore mieux révélée. Malgré la vigilance des sentinelles, des sauvages s'étaient glissés sur le pont, ils avaient volé çà et là quelques objets, et à la violence il avait fallu opposer la force. Mais ces hommes aux formes herculéennes se moquaient des Français et riaient de leurs menaces : il eût fallu constater notre supériorité par des actes de vigueur; on ne le fit pas; La Pérouse avait une expérience à faire; elle coûta cher aux deux frégates [1].

[1] Ainsi que l'a remarqué Péron, l'opinion trop répandue que l'homme de la nature est toujours bon, qu'il ne fait le mal que pour se venger, est une erreur qui a coûté la vie à bien des voyageurs. Nous avons la manie de croire que ces hommes possèdent des sentiments moraux, parce que notre éducation les a, dès notre enfance,

La fatalité d'ailleurs semblait pousser le capitaine de Langle vers le désastreux événement qui lui coûta la vie. Dans la journée du 10, il avait reconnu un joli village dans une anse voisine ; il voulut y retourner le lendemain, malgré les répugnances de La Pérouse : le 11, vers midi, les deux chaloupes de frégates et les deux grands canots, montés par soixante et une personnes, l'élite des équipages, sous les ordres de de Langle, quittèrent donc le mouillage pour se rendre à l'aiguade que cet officier avait aperçue la veille ; les embarcations étaient armées de leurs pierriers et les marins avaient des fusils et des sabres. Arrivé à l'endroit où il avait débarqué la veille, de Langle, au lieu d'une baie vaste et commode qu'il croyait trouver, ne vit qu'une anse remplie de coraux dans laquelle on ne pénétrait que par un canal étroit et tortueux : le capitaine, qui avait reconnu cette baie à la mer haute, n'avait pas supposé que dans ces îles la marée montât de cinq ou six pieds; il voulut d'abord rebrousser chemin et se rendre à la première aiguade qui réunissait tous les avantages; mais les bonnes dispositions des naturels qui l'attendaient sur le rivage avec une immense quantité de fruits et de cochons le

inculqués dans notre cœur ; nous les jugeons à notre point de vue, c'est-à-dire d'après nous-mêmes ; nous ne faisons point attention qu'ils ne possèdent pas la plus petite ébauche de ces grands principes qui font que l'homme fait le bien pour le bien, pardonne généreusement une offense et méprise la vengeance, réprime sa colère pour conserver intacte la force de son intelligence. Trop souvent, parmi ces hommes, nous avons pris la ruse et la dissimulation pour de la magnanimité. Ce sont de grands enfants qui se laissent dominer par la foule des désirs que le moment fait naître, et qu'ils cherchent à satisfaire immédiatement. Gardons-nous de nous laisser prendre à ces tableaux enchanteurs, dont certains auteurs ont enrichi leur narration dans le seul but de faire renaître l'âge d'or, et de représenter des scènes de paradis terrestre. Tout cela c'est du roman : lorsqu'on a l'occasion de voyager on a bientôt assez de la réalité, autrement dit de l'homme de la nature, ainsi qu'on est convenu de nommer poétiquement l'homme barbare; car, franchement, rien n'est moins naturel qu'un être raisonnable qui ne fait point usage de toute sa raison.

Le moyen d'éviter de tomber la victime des sauvages, c'est de parcourir leur pays en réunion de deux ou trois personnes, de leur présenter toujours une figure sévère, disgracieuse même ; de paraître avoir sans cesse les yeux sur eux ; de les faire passer impérieusement les premiers dans les défilés ; de ne jamais décharger toutes les armes à la fois, et de fatiguer leur inconstante mobilité par une marche continue de plusieurs heures. On est certain, en suivant ces procédés, de se débarrasser promptement de la foule importune, et de ne conserver près de soi que des guides, que l'appât du gain retient toujours. A cet égard, j'ajouterai qu'il n'est point de meilleur guide qu'une boussole de poche ; on n'est point obligé de la surveiller.

Digitized by Google

rassurèrent : il persista. On débarqua les pièces à eau, on établit une haie de soldats pour protéger les travailleurs, et l'opération commença tranquillement. Dans la première heure, le nombre des naturels ne s'élevant guère à plus de 200, nul danger n'existait pour de Langle avec les moyens de défense qu'il avait en son pouvoir ; mais peu à peu, de tous les côtés, arrivèrent de nombreuses pirogues, et bientôt 1,500 insulaires couvrirent la plage et encombrèrent la petite crique; alors commencèrent le désordre et la confusion. Pour y mettre un terme, de Langle, mal inspiré, s'avisa de distribuer des présents à des hommes qu'il prit pour des chefs.

Cette largesse ne satisfit personne, ni les naturels qui en furent l'objet, ni ceux qui ne reçurent rien. Ces derniers en devinrent au contraire jaloux jusqu'à la rage, et dès lors le conflit devint inévitable.

De Langle avait ordonné la retraite vers les chaloupes, et les sauvages ne la troublèrent point ; seulement ils entrèrent dans l'eau et suivirent les Français, obligés aussi de marcher quelque temps dans la mer pour rejoindre les embarcations : dans ce trajet, les fusils et les cartouches furent mouillés. Tout resta calme, jusqu'à ce que l'ordre fut donné de lever les grapins et de mettre les chaloupes à flot ; à ce moment, quelques pierres furent lancées ; de Langle y répondit par un coup de fusil tiré en l'air, qui fut le signal d'une attaque générale de la part des indigènes : une grêle de pierres, lancées d'une très petite distance avec des frondes, atteignit presque tous ceux qui étaient dans la chaloupe ; le capitaine lui-même fut renversé et tomba à babord de l'embarcation, où plus de deux cents sauvages fondirent sur lui et le massacrèrent sur-le-champ à coups de casse-tête. Lorsqu'il fut mort, ces furieux attachèrent son corps à la chaloupe afin de profiter plus sûrement de ses dépouilles ; près du commandant tombèrent à la même minute, et surpris comme lui, le naturaliste Lamanon, le capitaine d'armes Talin et plusieurs matelots. De tous côtés s'avançaient dans la mer des nuées de sauvages éparpillés çà et là, et offrant à peine une prise au jeu des pierriers et de la mousqueterie.

Attaqués de droite et de gauche, de l'avant et de l'arrière, les équipages ne savaient plus ni à qui obéir, ni comment se défendre ; c'était un horrible combat, une mêlée sanglante et confuse, où l'avantage de la situation et du nombre devait annuler et dominer la supériorité des armes à feu.

Digitized by Google

Digitized by Google

On ne pouvait, tout à la fois, dégager les chaloupes engravées et se défendre contre les attaques des naturels. Le lieutenant Boutin, qui commandait la deuxième chaloupe, ordonna bien de faire feu ; à la distance de quatre ou cinq pas, chaque coup de fusil dut tuer un sauvage ; mais on n'eut pas le temps de recharger ; les chaloupes furent donc évacuées, et on parvint à rejoindre les canots restés heureusement à flot. Ce mouvement opéra une diversion salutaire : les sauvages, emportés par l'ardeur du pillage, se précipitèrent sur les embarcations qu'on leur abandonnait, se disputant avec acharnement les moindres bagatelles ; on eût dit une nuée d'oiseaux de proie s'abattant sur des cadavres ; en peu de minutes les embarcations furent dépecées et s'en allèrent par lambeaux : bancs, avirons, agrès, clous, ferrements. Occupés à cette œuvre de destruction, les agresseurs oublièrent les équipages fugitifs ; ceux-ci, parvenus jusqu'à leurs canots, avaient jeté à la mer toutes les pièces à eau, afin de s'alléger et de faire place à tout le monde ; puis ils s'étaient dirigés vers le large. Dans le plus étroit de la passe, un incident faillit toutefois compromettre de nouveau le salut de ces malheureux : le canot de l'Astrolabe toucha ; la situation était critique ; des deux côtés du chenal, et à dix pieds au plus de distance, un banc de récif permettait aux insulaires de venir engager une nouvelle attaque contre les fugitifs. Le pillage des chaloupes était achevé, et cette masse de furieux, ivre d'un premier succès, restait tout entière disponible. Elle accourut en effet en poussant des cris horribles, croyant tenir une nouvelle proie, et espérant couper la retraite aux Français ; mais plusieurs décharges faites à propos sauvèrent nos marins d'une seconde catastrophe : les canots se dégagèrent et regagnèrent les frégates.

Quand ces embarcations remplies de blessés arrivèrent à bord, et qu'on eut appris le tragique événement qui venait d'avoir lieu, un long cri de vengeance retentit parmi les équipages : il y avait autour des navires cent pirogues, où les naturels vendaient des provisions avec une sécurité qui prouvait leur innocence ; c'étaient les frères, les enfants, les compatriotes des barbares qui venaient de commettre le crime le plus odieux ; c'eût été une belle hécatombe offerte aux mânes des victimes ! Déjà les soldats avaient sauté sur les canons, sur leurs armes ; mais La Pérouse, toujours humain, arrêta ces mouvements naturels de vengeance. Il se contenta de faire tirer

Digitized by Google

un seul coup de canon à poudre, pour disperser les pirogues; en moins d'une heure elles avaient toutes disparu.

La Pérouse eut d'abord le projet d'ordonner une nouvelle expédition pour venger ses malheureux compagnons, et reprendre les débris de ses chaloupes. Dans cette vue, il approcha la côte pour y chercher un ancrage, mais il ne trouva que le même fond de corail rencontré par de Langle. Il céda d'ailleurs aux représentations du lieutenant Boutin, qui lui fit entrevoir que si les canots avaient le malheur d'échouer, il n'en reviendrait pas un seul homme, parce que les arbres qui touchaient presque le bord de la mer, mettant les sauvages à l'abri de la mousqueterie, laisseraient les Français, après leur débarquement, exposés à une grêle de pierres.

On conçoit ce qu'il dut en coûter au capitaine pour s'arracher d'un lieu si funeste, et pour abandonner les corps de ses compagnons massacrés, surtout celui de son ancien ami, d'un homme de cœur, plein de jugement, de connaissances, et l'un des meilleurs officiers de la marine française. Mais, après deux jours d'hésitation, il fallut se résigner à abandonner ces funestes parages, qui reçurent le nom d'Ile du massacre [1].

L'ordre fut donc donné, le 14 décembre, d'appareiller, et on se dirigea vers l'île *Opolou*, séparée de celle de Tou-tou-ila par un canal d'environ neuf lieues : parvenues à la distance de trois lieues de la pointe nord-ouest, les frégates furent environnées d'une innombrable quantité de pirogues chargées de provisions de tous les genres; les sauvages qui les montaient avaient le même type extérieur que ceux de Tou-tou-ila; mais leurs manières étaient plus douces, et il régna beaucoup plus de tranquillité dans les échanges.

Dans la soirée, les frégates mirent en panne par le travers du village, le plus étendu peut-être qui soit dans aucune île de la mer du Sud [2]; il occupait une vaste plaine couverte de maisons depuis la base des montagnes jusqu'au bord de la mer. Ces montagnes sont à peu près au milieu de l'île, d'où le terrain, incliné en pente douce,

[1] Un Anglais, nommé Frazior, établi depuis six ans sur *Opolou*, dit à d'Urville, en 1838, que deux Français survécurent au désastre du capitaine de Langle; que l'un d'eux se maria et eut deux enfants, dont un, disait cet homme, était encore vivant.

[2] N'y a-t-il pas eu là quelque illusion : nous n'avons vu rien d'aussi remarquable, en fait de village (en 1838), sur cette même île.

Digitized by Google

présente aux navires un amphithéâtre couvert d'arbres, de cases et de verdure ; on voyait la fumée s'élever du sein de ce village, comme du milieu d'une grande ville ; la mer était couverte de pirogues sans nombre, attirées en partie par la curiosité, en partie par le désir de faire des échanges. Ces sauvages n'avaient aucune connaissance du fer ; ils rejetèrent constamment celui qu'on leur offrait, et ils préféraient un seul grain de verre à une hache : ils étaient riches des biens de la nature, et ne recherchaient dans leurs échanges que des superfluités. Parmi un assez grand nombre de femmes, La Pérouse en remarqua deux ou trois d'une physionomie agréable : leurs cheveux, ornés de fleurs et d'un ruban vert en forme de bandeau, étaient tressés avec de l'herbe et de la mousse ; leur taille était élégante ; leurs yeux, leur physionomie, leurs gestes annonçaient la douceur, tandis que ceux des hommes exprimaient la surprise et la férocité. A l'entrée de la nuit, l'expédition continua sa route en prolongeant l'île, et les pirogues retournèrent à terre. Le lendemain, on rangea l'île de *Sevaï* beaucoup plus près que la précédente ; la catastrophe de Tou-tou-ila [1] y était probablement connue, car les frégates ne furent visitées par aucune pirogue.

Sevai, un peu moins grande, mais aussi belle que la populeuse Opolou, elle en est séparée par un canal d'environ quatre lieues, coupé lui-même par deux îles assez considérables, dont une, fort basse et très boisée, est probablement habitée. La côte du nord de Sevai, comme celle des autres îles de cet archipel, est inabordable pour les vaisseaux ; ce n'est qu'après avoir doublé la pointe ouest de cette île qu'on trouve une mer calme et sans brisants, qui promet d'excellentes rades.

L'archipel des Navigateurs de Bougainville se compose de sept îles, situées vers le quatorzième degré de latitude sud, et entre les cent soixante-onze et cent soixante-quinze degrés de longitude occidentale ; elles forment un des plus beaux groupes des mers du sud. Les habitants en sont très grands et très bien faits ; leur taille ordinaire est de cinq pieds neuf, dix et onze pouces ; mais ils sont moins étonnants par leur taille que par les proportions colossales de leurs membres. Les hommes ont le corps peint ou tatoué, de manière

[1] Manoua est le nom collectif d'un petit groupe de trois îles : *Olo-singa, To-hou, Feti-houta.*

Digitized by Google

qu'on les croirait habillés, quoiqu'ils soient presque nus; ils ont seulement autour des reins une ceinture d'herbes marines qui leur descend jusqu'aux genoux, et les fait ressembler aux fleuves de la fable, qu'on nous représente couverts de roseaux. Leurs cheveux sont très longs; ils les retroussent souvent autour de la tête, et ajoutent ainsi à la férocité de leur physionomie. La taille des femmes est proportionnée à celle des hommes.

Ces peuples ont certains arts qu'ils cultivent avec succès : nous avons vu avec quelle élégance ils construisent leurs cases. Ils vendirent aux Français, pour quelques grains de verre, de grands plats de bois à kava, d'une seule pièce, et tellement polis qu'ils semblaient être enduits de vernis. Ils fabriquent aussi des nattes extrêmement fines, tressées à la manière de nos tapis veloutés, et quelques étoffes de papier faites, comme dans toute la Polynésie, avec l'écorce du *broussonetia papyrifera* et du *thespesia populnea*, dont les chefs se couvrent le corps comme d'une jupe.

Leur langue est un dialecte du langage des îles de la Société et des Amis.

Parmi quinze ou dix-huit cents insulaires que les Français eurent occasion d'observer, trente au moins s'annoncèrent à eux comme des chefs; ils exerçaient une espèce de police, et distribuaient de grands coups de bâton à ceux qui les entouraient; mais jamais souverains ne furent moins obéis, l'ordre qu'ils avaient donné était aussitôt transgressé. C'est avec raison que Bougainville les appela les Navigateurs; tous leurs voyages se font en pirogues, et ils ne vont jamais à pied d'un village à l'autre. Ces villages sont tous situés dans des anses sur le bord de la mer, et n'ont de sentier que pour pénétrer dans l'intérieur du pays. La Pérouse n'aperçut aucun moraï (tombeau), et ne put être témoin d'aucune de leurs cérémonies religieuses. Il paraît, dit d'Urville, qui relâcha à Opolou au mois de septembre 1837, que par une singulière exception, les Samoens n'avaient point de culte. La circoncision était prescrite par l'usage; ils connaissaient le tabou sous le nom de *sa*, le kava sous celui de *hava*.

Digitized by Google

ILES VITI.

DILLON ATTAQUÉ PAR LES NATURELS (1812).

Tasman fut le découvreur de l'archipel de Viti, en 1643 : il ne vit que quelques îles et récifs, qu'il nomma îles du Prince Guillaume, et bas-fond de Heemskerk. Les excellents relevés qu'on doit à M. d'Urville prouvent que les îles aperçues par Tasman étaient *Tanoudza, Rambe, Tabe-Ouni* et *Laoudzala,* noms que leur donnent les indigènes.

En 1774, Cook découvrit l'île *Batoa.*

Bligh traversa en fugitif ce groupe, après avoir été dépouillé de son commandement par ses marins révoltés; mais, dénué d'instruments sur une frêle embarcation, il ne put exécuter aucune reconnaissance. Quand il revint à Taïti, il longea ce grand groupe dans toute sa partie méridionale; mais ses observations, s'il en fit, ne furent point publiées.

En 1793, d'Entrecasteaux vit l'île Batoa.

Maitland, Barber, Wilson, donnèrent des cartes plus ou moins exactes de quelques îles ; le capitaine Maitland les nomma Terres de Liberté. Plusieurs navires marchands les ont fréquentées et les fréquentent encore, surtout à cause du bois de sandal, dont on fait des essences en Chine et dans l'Inde, et dont on construit des colonnes et des caisses mortuaires pour les riches Chinois. Mais plusieurs de ces capitaines de commerce n'ont rien appris, et ne pouvaient rien nous apprendre en dehors de leur trafic.

Des rixes sanglantes ayant éclaté plusieurs fois entre les Européens, les Américains et les naturels, il en résulta deux terribles catastrophes : la première concerne le capitaine Campbell, qui mouilla, en octobre 1809, dans la baie du bois de Sandal, et que le chef Boullandam, commandant une flottille de cent quarante pirogues, captura, en lançant sa plus grande pirogue, qui coupa en deux la baleinière de la Favorite. On en trouve ce récit dans le voyage de Turnbull autour du monde, publié en 1813 : sauf un jeûne de neuf jours auquel fut soumis l'équipage de la Favorite, les survivants ne

subirent pas d'autres mauvais traitements, et furent rendus plus tard à la liberté.

Quant à la seconde catastrophe, la plus importante de l'histoire de ce pays, nous l'emprunterons à la relation du capitaine Dillon, qui en est le héros, relation publiée avec celle de son expédition à la recherche de La Pérouse.

M. Dillon s'était d'abord embarqué, à la fin de 1812, en qualité de second officier, sur le navire le Hunter, capitaine Robson, qui partit de Calcutta pour un voyage à la Nouvelle-Galles du sud, aux îles Viti, communément appelées Fidgi, et finalement à Canton. Il avait antérieurement visité ces îles, et il y avait séjourné pendant quatre mois : durant ce séjour, il avait vécu intimement avec les naturels, et avait fait des progrès dans l'étude de leur langue. Le capitaine Robson s'était lui-même arrêté deux fois dans ces îles, et avait acquis une grande influence sur l'esprit des habitants d'une partie de la côte de l'île du Sandal, en prenant part à leurs guerres et en les aidant à détruire leurs ennemis, qui avaient été mangés en sa présence. Le chef avec lequel il était le plus lié était Bonassar, chef du village de Vouia et de ses dépendances dans l'intérieur de l'île.

Dans l'après-midi du 19 février 1813, le Hunter jeta l'ancre dans la baie de Wailea, à la distance d'environ un quart de mille de l'embouchure d'une petite rivière qu'il faut remonter pour arriver au village. Vouia est situé à environ un mille ou un mille et demi du mouillage, et les bords de la petite rivière ou ruisseau qui la baigne sont couverts d'une magnifique verdure. Des deux côtés, sur un terrain bas, d'épaisses forêts de mangliers s'étendent jusqu'à une petite distance du village, où le sol a un peu plus d'élévation et est entièrement déboisé.

On n'avait pas encore jeté l'ancre, que le frère du chef de Vouia arriva à bord pour féliciter le capitaine sur son retour : bientôt après parut Bonassar lui-même avec plusieurs autres chefs secondaires, ses prêtres et un lascar qui avait déserté le Hunter, environ vingt mois auparavant. Le chef informa le capitaine que, peu de temps après le départ du Hunter pour Canton, les habitants des villages, qu'il avait conquis avec son assistance, s'étaient révoltés, et qu'ayant été joints par les puissantes tribus, qui habitaient les bords d'une grande rivière appelée Nanpacab, ils lui avaient fait une guerre cruelle.

Bonassar chercha ensuite à persuader aux Anglais qu'il serait

Digitized by Google

impossible de se procurer du bois de sandal, à moins que cette ligue formidable ne fût vaincue par la force de leur mousqueterie. En conséquence, il pria le commandant de se joindre à lui pour entreprendre une nouvelle campagne. Le capitaine Robson n'y acquiesça pas d'abord. Le chef de Vouia lui représenta le danger auquel ses sujets se trouveraient exposés pendant qu'ils seraient éparpillés dans les forêts, et occupés à couper du bois de sandal pour les Anglais; que leurs ennemis pourraient alors les épier et les enlever au moment où ils s'y attendraient le moins. Les choses en restèrent là pour le moment. Le capitaine et Dillon descendirent à terre, Bonassar les accompagna; ils se rendirent au village, où ils furent parfaitement bien reçus: on leur apporta en présent un porc, des ignames et des cocos. Le lendemain, ils reçurent à bord la visite de deux matelots anglais, nommés Térence Dun et John Riley. Le premier avait été congédié du Hunter au dernier voyage, et l'autre, à la même époque, d'un brick américain.

Ces hommes apprirent qu'ils avaient résidé dans diverses parties des îles Viti ou Fidgi, et que partout ils avaient été extrêmement bien traités par les habitants; mais que d'autres Anglais qui résidaient sur l'île voisine, nommée Imbao, étaient devenus très turbulents et fort importuns pour les insulaires; leur conduite violente avait fini par les rendre si insupportables, que les naturels s'étaient un jour jetés sur eux et en avaient tué trois avant que le roi d'Imbao eût eu le temps d'interposer son autorité et d'arrêter le courroux de son peuple, qui voulait massacrer tout ce qu'il y avait d'Européens dans l'île. En conséquence, Dun était d'avis qu'on empêchât les survivants de venir à bord du Hunter.

Il est nécessaire d'expliquer comment il se faisait qu'un assez grand nombre de matelots de diverses contrées du globe résidassent dans ces îles. Dans l'année 1808, un brick américain, venant de la rivière de la Plata, fit naufrage près d'une des îles Viti; il avait à bord quarante mille piastres d'Espagne. L'équipage parvint à se sauver dans les embarcations du bâtiment, et une partie gagna un navire américain qui était alors à l'ancre dans la baie de Maïanbour, sur la côte de l'île de Vanoua-levou; le reste se réfugia dans une île voisine, celle d'Imbao, avec une aussi grande quantité de piastres qu'il avait été possible d'en loger dans l'embarcation. Peu de temps après ce naufrage, plusieurs bâtiments anglais, indiens, américains

et nouveaux-gallois vinrent aux Viti pour y charger du bois de sandal. Les bruits de l'existence d'une aussi grande quantité d'argent dans une de ces îles causèrent une vive tentation aux marins de ces bâtiments : dans le dessein de s'enrichir, quelques-uns désertèrent, d'autres se firent congédier par leur capitaine, et tous se rendirent au lieu qui recélait le trésor objet de leur convoitise. Quelques-uns d'entre eux, avec les piastres qu'ils parvinrent à se procurer, achetèrent des armes à feu et de la poudre ; maîtres de ces objets, ils furent à même de rendre d'importants services au roi d'Imbao, et à ses sujets. Ils menèrent une vie désordonnée jusqu'à l'époque où leur insolence et la crainte qu'ils inspiraient aux naturels déterminèrent ceux-ci à en massacrer une partie. On verra bientôt quel sort cruel éprouvèrent les autres, en conséquence de la conduite du capitaine Robson.

« Depuis notre arrivée jusqu'à la fin de mars, dit M. Dillon, le bois de sandal nous fut fourni avec une extrême lenteur ; à diverses reprises, les naturels du voisinage prièrent notre capitaine de les assister dans leurs guerres, promettant, en récompense, de compléter notre cargaison dans l'espace de deux mois, après que leurs ennemis auraient été vaincus ; le capitaine Robson finit par céder à leurs instances. En conséquence, nous entreprîmes, le 1er avril, une expédition contre la petite île de Nanpacab, située à environ six milles au-dessus de l'embouchure de la rivière du même nom, et à quarante ou cinquante milles de notre mouillage. Nous armâmes trois embarcations, portant vingt fusiliers, et une autre sur laquelle était monté un pierrier ou petit canon de deux livres. Nous étions accompagnés par quarante-six grandes pirogues, portant, à ce que je puis supposer, près d'un millier de sauvages en arme. Trois mille autres se dirigeaient par terre vers le point sur lequel on devait agir. Le mauvais temps nous força de nous arrêter, jusque dans la matinée du 4, à un îlot situé près de l'embouchure de Nanpacab. Nous entrâmes alors dans la rivière ; l'ennemi, embusqué sur les deux rives, nous salua d'une grêle de flèches et de pierres, lancées avec dextérité à l'aide de frondes ; en approchant de la petite île de Nanpacab, nous la trouvâmes fortifiée : après quelques décharges de notre pierrier, les défenseurs du fort l'abandonnèrent et se sauvèrent sur la grande terre, d'où ils furent bientôt chassés par notre mousqueterie : il y eut, dans cette occasion, dix guerriers de Nanpacab

Digitized by Google

tués; on mit leurs corps dans les pirogues de nos auxiliaires, à l'exception d'un seul qui fut expédié sur-le-champ, par une de ces pirogues, fine voilière, à Vouia, pour y être dévoré. Après cette escarmouche, nous remontâmes la rivière jusqu'à quinze milles, et nous détruisîmes les villages et les plantations sur les deux rives: dans la soirée, nous redescendîmes et nous nous arrêtâmes dans un lieu où les insulaires se mirent à préparer un festin horrible.

« Les insulaires étendirent sur l'herbe les cadavres de leurs ennemis, qui furent dépecés par un de leurs prêtres; voici comment on procède à cette opération : l'on commence par séparer les pieds des jambes, et les jambes des cuisses, puis on enlève les parties naturelles; ensuite on détache les cuisses des hanches, les mains des avant-bras, les avant-bras des bras, et les bras des épaules; finalement la tête et le cou sont séparés du tronc. Chacun de ces fragments du corps humain forme une pièce de viande, que l'on enveloppe soigneusement dans des feuilles de bananier vertes, et que l'on met au four pour la faire rôtir, accompagnée de racines de taro.

« Dans la matinée du 5, ajoute Dillon, nous longeâmes la côte vers l'est; mais nous trouvâmes les villages, les forts et les plantations abandonnés : le 8 au soir, nous rejoignîmes notre navire. Dans le commencement de mai, nous fûmes ralliés par notre allége, le cutter l'Élisabeth, commandé par M. Bollard, qui avait fait voile du port Jackson avant nous, pour se rendre aux îles Sandwich. Quelques jours après, nous reçûmes la visite des Européens qui résidaient à Imbao : le capitaine les engagea pour servir dans nos embarcations, promettant de les payer à quatre livres sterling par mois, en coutellerie, verroterie, quincaillerie, etc., évalués à un taux fixé. Ils devaient retourner à Imbao quand notre navire serait prêt à partir. »

Mai, juin, juillet et août s'écoulèrent, et les indigènes n'avaient encore pu procurer aux Européens que cent cinquante tonneaux de bois de sandal, formant tout au plus le tiers de la cargaison; ils leur déclarèrent alors qu'il était impossible de leur en fournir davantage, parce que les forêts avaient été épuisées par le grand nombre de bâtiments qui avaient fréquenté ces parages depuis quelques années.

Les chefs et les autres individus de quelque importance ne venaient plus à bord du navire, de peur qu'on ne les retînt comme

otages, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli l'engagement de compléter notre cargaison. Le capitaine Robson était irrité de se voir joué de la sorte par ce peuple barbare et rusé, et se promettait de tirer vengeance de ses anciens et fidèles alliés, qu'il avait si souvent aidés à se régaler de la chair de leurs ennemis.

Au commencement de septembre, deux grandes pirogues d'Imbao, portant environ deux cent vingt ou deux cent trente hommes, vinrent auprès du navire pour réclamer et ramener chez eux les Européens qui avaient joint les Anglais avec leurs femmes au mois de mai. En même temps, le capitaine Robson, étant à soixante milles du navire, sur le cutter, attaqua une flottille de pirogues de Vouia, et en prit quatorze; un naturel fut tué par un biscayen. Le cutter ayant ensuite rallié le navire, le capitaine voulut abattre le premier en carène, pour réparer quelques dommages qu'il avait éprouvés dans ses fonds; cependant il jugea prudent, avant d'entreprendre cette opération, de s'emparer du reste des pirogues de Vouia, afin d'empêcher les sauvages d'inquiéter les marins pendant qu'ils seraient occupés à réparer le cutter, qu'il était nécessaire de hâler à terre, à marée haute.

Le 6 septembre, tous les Européens appartenant au navire furent armés de fusils, ainsi que les Européens d'Imbao, et expédiés sous les ordres de M. Norman, premier officier : on débarqua à un endroit nommé la Roche-Noire, à une petite distance à l'est de la rivière; les deux pirogues d'Imbao, dont on a parlé plus haut, y abordèrent un peu après. Les Anglais furent bientôt ralliés par les chefs d'Imbao, à la tête d'une centaine de leurs guerriers; les deux pirogues et les embarcations se retirèrent ensuite au large de la côte; précaution qu'il convenait de prendre pour les empêcher d'échouer à la marée basse.

Après le débarquement, les Européens commencèrent à se disperser en petites troupes de deux, trois et quatre hommes; on représenta à M. Norman qu'il convenait mieux de les tenir tous réunis, dans la crainte d'une attaque subite de la part des insulaires; mais le commandant ne fit aucun cas de cette représentation. Ils s'avancèrent donc sans obstacles par un étroit sentier sur une plaine assez unie, et ils arrivèrent près d'une colline dont ils gagnèrent le sommet, qui formait une espèce de plateau. Là quelques naturels se montrèrent, et les menacèrent par des cris et des gestes. M. Nor-

Digitized by Google

man tourna sur la droite, et s'engagea dans un sentier qui menait, à travers un fourré, vers quelques huttes.

« Je suivis Norman, dit Dillon, avec sept autres Européens, ainsi que les deux chefs d'Imbao, et un de leurs hommes. Bientôt quelques naturels voulurent nous disputer le passage : nous tirâmes sur eux, nous en tuâmes un, et les autres s'enfuirent. M. Norman ordonna alors de mettre le feu à la cabane du chef et à quelques autres ; cet ordre fut exécuté sur-le-champ ; au bout de quelques secondes, les flammes s'élevèrent de tous côtés. Bientôt nous entendîmes des hurlements affreux, qui venaient du chemin par lequel nous avions gagné le plateau. Les chefs d'Imbao comprirent, à ces cris, que quelques-uns des leurs, ainsi que des Européens, venaient d'être tués par les naturels de Vouia : ces derniers, en effet, s'étaient tenus en embuscade jusqu'à ce que nous eussions atteint le plateau, et avaient ensuite attaqué nos hommes épars ; ceux-ci, après avoir fait feu, avaient été enveloppés et massacrés, avant d'avoir eu le temps de recharger leurs armes. D'autres, ainsi que je l'ai su après, se voyant sur le point d'être cernés par les sauvages, avaient jeté leurs fusils et s'étaient enfuis à toutes jambes vers nos embarcations : dans le nombre, deux seulement parvinrent à s'échapper. Nous résolûmes de nous tenir pelotonnés, et de nous diriger ainsi vers nos embarcations, en nous ouvrant un chemin à l'aide de nos armes à feu.

« Nous nous hâtâmes de gagner le fourré sur le plateau : il n'y avait là que trois insulaires qui, au milieu d'acclamations de joie, nous crièrent que plusieurs de nos gens avaient été tués, ainsi qu'un certain nombre de naturels d'Imbao, et que nous ne tarderions pas à éprouver le même sort. En arrivant au haut du sentier qui conduit dans la plaine, nous trouvâmes Térence Dun étendu par terre, le crâne fracassé d'un coup de massue.

« Nous vîmes alors toute la plaine qui nous séparait de nos embarcations couverte de plusieurs milliers de sauvages armés et en furie. Au moment où nous allions descendre de ce côté, un jeune homme de notre troupe, nommé Graham, nous quitta et s'enfuit dans un fourré sur la gauche de la route : les trois sauvages que nous venions de rencontrer l'y poursuivirent et le massacrèrent dans un instant. Ce jeune homme était le fils d'un aubergiste du Port-Jackson et avait déjà beaucoup navigué ; il s'était embarqué deux ans auparavant sur un brick américain, en qualité d'interprète

Digitized by Google

pour les îles de Fidgi ; et, après avoir procuré une cargaison à ce bâtiment, il avait demandé son congé et était resté dans ces îles. Nous continuâmes à descendre la colline. Quand nous fûmes arrivés au bas, les sauvages se disposèrent à nous recevoir ; ils se tenaient réunis par centaines de côté et d'autre du sentier, brandissant leurs armes : nous remarquâmes avec horreur qu'ils s'étaient frotté le visage et le corps avec le sang de nos malheureux compagnons.

« Dans ce moment, un sauvage, qui était descendu derrière nous sans être aperçu, lança à M. Norman un javelot qui pénétra par le dos et sortit par la poitrine ; cet officier fit encore quelques pas et tomba mort. Je tirai sur le sauvage qui venait de tuer notre chef, et je rechargeai mon arme aussi vite que possible : en me retournant, je m'aperçus que tous nos compagnons s'étaient enfuis de divers côtés ; profitant de l'absence des sauvages qui s'étaient mis à leur poursuite, je me mis à courir de toutes mes forces en suivant le sentier ; à quelques pas de là, je trouvai le corps de William Parker étendu en travers du chemin, son fusil à côté de lui ; je m'emparai de cette arme, et continuai ma retraite en courant avec une vitesse surnaturelle.

« Les sauvages m'aperçurent alors et se mirent à me poursuivre ; l'un d'entre eux m'approchait tellement, que je fus obligé de me débarrasser du fusil de Parker, ainsi que d'un pistolet fort lourd que j'avais à ma ceinture. J'atteignis le pied d'un rocher escarpé qui se trouvait isolé dans la plaine. Voyant qu'il m'était impossible de percer la foule des sauvages pour gagner nos embarcations, je criai à mes compagnons, dont quelques-uns se trouvaient sur ma droite : « Au rocher ! au rocher ! » Je parvins à en atteindre le sommet, où je ralliai cinq des nôtres : Charles Savage, Louis (Chinois), Martin Buchart (Prussien), Thomas Dafny et William Wilson. Les trois premiers résidaient à Imbao, et les deux derniers appartenaient à notre équipage ; les deux autres Européens de la troupe de M. Norman, Mick Maccab et Joseph Atkinson, avaient été tués, ainsi que les deux chefs d'Imbao. Dafny, après avoir tiré son fusil, en avait brisé la crosse en se défendant contre les massues des sauvages ; il était blessé en plusieurs endroits, et avait quatre flèches fichées dans le dos ; la pointe d'une lance lui avait percé l'omoplate et était sortie par devant sous la clavicule.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

« Il se trouva, heureusement pour nous, que la hauteur que nous occupions était si escarpée qu'elle ne pouvait être gravie à la fois que par un petit nombre d'hommes ; elle était en même temps trop élevée pour que les sauvages pussent nous incommoder beaucoup avec leurs javelots et leurs frondes ; par un hasard non moins heureux, un vent très fort détournait la grêle de flèches qu'ils nous lançaient. Notre chef ayant succombé, le commandement m'appartenait ; j'en profitai pour disposer mes compagnons de manière à défendre notre poste le mieux possible ; je ne permis pas qu'on tirât plus d'un coup de fusil à la fois, et j'employai notre blessé à charger nos armes. Plusieurs sauvages gravirent la hauteur jusqu'à quelques verges de nous, nous les tuâmes à mesure qu'ils approchaient : après avoir vu quelques-uns des leurs tués de la sorte, les sauvages renoncèrent à nous approcher. Comme il nous restait très peu de munitions, nous les ménagions le plus que nous pouvions. De la position élevée que nous occupions, nous apercevions nos embarcations à l'ancre, attendant notre retour, les deux pirogues d'Imbao et notre bâtiment. J'avais l'espérance que le capitaine Robson ferait un effort pour nous délivrer, en armant six soldats indiens qui étaient à bord, deux ou trois Européens et les hommes des pirogues d'Imbao. Mais cet espoir s'évanouit complétement, quand je vis les pirogues d'Imbao mettre à la voile et se diriger vers leurs îles sans passer auprès du navire.

« La plaine, autour de notre position, était couverte de sauvages qui nous offraient alors un spectacle révoltant. Ils allumaient des feux et chauffaient des fours pour faire rôtir les membres de nos infortunés compagnons : leurs cadavres, ainsi que ceux des deux chefs d'Imbao et des hommes de leur île qui avaient été massacrés, furent apportés devant les feux de la manière suivante : deux des naturels de Vouia formèrent avec des branches d'arbre une espèce de civière qu'ils placèrent sur leurs épaules, les cadavres de leurs victimes furent étendus en travers sur cette civière, de manière que la tête pendait d'un côté et les jambes de l'autre ; on les porta ainsi en triomphe jusqu'auprès des fours où l'on devait les rôtir, et là, on les plaça sur l'herbe dans la position d'un homme assis. Les sauvages se mirent à chanter et à danser autour d'eux avec les démonstrations de la joie la plus féroce ; ils traversèrent ensuite de plusieurs balles ces corps ina-

Digitized by Google

nimés, se servant pour cela des fusils qui venaient de tomber entre leurs mains. Quand cette cérémonie fut terminée, les prêtres commencèrent à dépecer les cadavres sous nos yeux; les morceaux furent mis au four. Pendant ce temps, nous étions serrés de près de toutes parts, excepté du côté d'un fourré de mangliers qui bordait la rivière. Savage proposa à Martin Buchart de s'enfuir de ce côté, et de tâcher d'atteindre le bord de l'eau pour gagner ensuite le navire à la nage; je m'y opposai, en menaçant de tuer le premier qui abandonnerait le rocher : cette menace produisit pour le moment son effet. Cependant la furie des sauvages paraissait un peu apaisée, et ils commençaient à écouter assez attentivement nos discours et nos offres de conciliation : je leur rappelai que le jour de la capture des quatorze pirogues, huit des leurs avaient été faits prisonniers et étaient détenus à bord du navire; l'un d'eux était frère du nambeau, ou grand prêtre de Vouia. Je fis entendre à la multitude que, si l'on nous tuait, ces huit prisonniers seraient mis à mort; mais que, si l'on nous épargnait, mes cinq compagnons et moi nous ferions relâcher les prisonniers sur-le-champ. Le grand-prêtre, que ces sauvages regardent comme une divinité, me demanda aussitôt si je disais la vérité, et si son frère et les sept autres insulaires étaient vivants? Je lui en donnai l'assurance, et proposai d'envoyer un de mes hommes à bord inviter le capitaine à les relâcher, si lui, le grand-prêtre, voulait conduire cet homme sain et sauf jusqu'à nos embarcations. Le prêtre accepta ma proposition. Thomas Dafny était blessé et n'ayant pas d'armes, je le décidai à se hasarder à descendre pour aller joindre le prêtre et se rendre avec lui à notre embarcation : il devait informer le capitaine Jobson de notre horrible position. Je lui ordonnai de dire aussi au capitaine que je désirais surtout qu'il ne relâchât que la moitié des prisonniers, et qu'il leur montrât une grande caisse de quincaillerie et d'autres objets qu'il promettrait de donner aux quatre derniers prisonniers avec leur liberté, au moment de notre retour à bord du navire. »

Le matelot Dafny se conduisit comme Dillon le lui avait ordonné, et celui-ci ne le perdit pas de vue depuis l'instant où il le quitta jusqu'à celui où il arriva sur le pont du navire. Pendant ce temps, il y eut une suspension d'armes, qui se fût maintenue sans l'imprudence de Charles Savage : divers chefs sauvages étaient montés et

Digitized by Google

s'étaient approchés jusqu'à quelques pas des Anglais avec des protestations en signe d'amitié, leur promettant toute sûreté pour leurs personnes, s'ils consentaient à descendre parmi eux; Dillon ne voulut pas se fier à ces promesses, ni laisser aller aucun de ses hommes; cependant il finit par céder aux importunités de Savage: celui-ci avait résidé dans ces îles pendant plus de cinq ans, et en parlait couramment la langue.

Persuadé qu'il les tirerait d'embarras, Savage pria instamment Dillon de lui permettre d'aller au milieu des naturels avec les chefs à qui nous parlions, parce qu'il ne doutait pas qu'ils ne tinssent leurs promesses, et que, si on le laissait aller, il rétablirait certainement la paix, et qu'ils pourraient retourner tous sains et saufs à bord de leur navire. Dillon lui donna enfin son consentement; mais il lui rappela que cette démarche était contraire à son opinion, et il exigea qu'il lui laissât son fusil et ses munitions. Il partit et s'avança jusqu'à environ deux cents verges du poste occupé par les Anglais; là, il trouva Bonassar assis et entouré de ses chefs qui témoignèrent de la joie de le voir parmi eux, mais qui étaient secrètement résolus à le tuer et à le manger. Cependant ils s'entretinrent avec lui pendant quelque temps d'un air amical, puis ils crièrent à Dillon dans leur langue : « Descends, Peter, nous ne te ferons pas de mal; tu vois que nous n'en faisons point à Charles. » Dillon répondit qu'il ne descendrait pas jusqu'à ce que les prisonniers fussent débarqués. Pendant ce colloque, le Chinois Louis, à son insu, descendit du côté opposé avec ses armes, pour se mettre sous la protection d'un chef qu'il connaissait particulièrement, et à qui il avait rendu des services importants dans quelques guerres. Les insulaires, voyant qu'ils ne pouvaient décider Dillon à se remettre entre leurs mains, poussèrent un cri effrayant : au même moment, Charles Savage fut saisi par les jambes et six hommes le tinrent la tête en bas, plongée dans un trou plein d'eau, jusqu'à ce qu'il fût suffoqué; de l'autre côté, un sauvage gigantesque s'approcha du Chinois par derrière, et lui fit sauter le crâne d'un coup de son énorme casse-tête. Ces deux infortunés étaient à peine morts, qu'on les dépeça, et qu'on les fit rôtir dans des fours préparés pour Dillon et ses compagnons.

« Nous n'étions plus que trois pour défendre la hauteur, ajoute cet officier, et c'est ce qui encouragea nos ennemis : nous fûmes

Digitized by Google

attaqués de tous côtés, et avec une grande furie, par ces cannibales, qui néanmoins montraient une extrême frayeur de nos fusils, bien que les chefs les stimulassent à nous saisir et à nous amener à eux, promettant de conférer les plus grands honneurs à celui qui me tuerait : ils demandaient à ces barbares s'ils avaient peur de trois hommes blancs, eux qui en avaient tué plusieurs dans cette journée. Encouragés de la sorte, les sauvages nous serraient de près. Ayant quatre fusils entre nous trois, deux étaient toujours chargés, attendu que Wilson étant un très mauvais tireur, nous lui avions laissé l'emploi de charger nos armes, tandis que Martin Buchart et moi faisions feu. Buchart, qui était né en Prusse, avait été tirailleur dans son pays, et était fort adroit; il tua vingt-sept sauvages en vingt-huit coups, il n'en manqua qu'un seul : j'en tuai et blessai aussi quelques-uns. Nos ennemis voyant qu'ils ne pouvaient venir à bout de nous sans perdre un grand nombre des leurs, s'éloignèrent en nous menaçant de leur rage.

« La chair de nos malheureux compagnons étant cuite, on la retira des fours, et elle fut partagée entre les différentes tribus, qui la dévorèrent avec avidité ; de temps en temps, les sauvages m'invitaient à descendre et à me laisser tuer avant la fin du jour, afin de leur épargner la peine de me dépecer et de me faire rôtir pendant la nuit ; j'étais dévolu pièce par pièce aux différents chefs, dont chacun désignait celle qu'il voulait avoir, et qui tous brandissaient leurs armes en se glorifiant du nombre d'hommes blancs qu'ils avaient tués et mangés dans cette journée.

« En réponse à leurs affreux discours, je déclarai que, si j'étais tué, leurs compatriotes détenus à bord le seraient aussi ; mais que, si j'avais la vie sauve, ils l'auraient également. Ces barbares répliquèrent : « Le capitaine Robson peut tuer et manger les nôtres, s'il lui plaît ; nous vous tuerons et nous vous mangerons tous trois. Lorsqu'il fera sombre, vous ne verrez plus clair pour nous ajuster, et d'ailleurs vous n'avez bientôt plus de poudre. »

« Voyant qu'il ne nous restait plus d'espoir sur la terre, mes compagnons et moi tournâmes nos regards vers le ciel, et nous nous mîmes à supplier le Tout-Puissant d'avoir compassion de nos âmes pécheresses. Nous ne comptions pas sur la moindre chance d'échapper à nos ennemis, et nous nous attendions à être dévorés comme nos camarades venaient de l'être : la seule chose qui nous empê-

Digitized by Google

chait encore de nous rendre, était la crainte d'être pris vivants et d'être mis à la torture.

« On voit en effet quelquefois ces peuples torturer leurs prisonniers; dans ce cas, voici comment ils s'y prennent : ils enlèvent à leurs victimes la peau de la plante des pieds; puis ils leur présentent des torches de tous côtés, ce qui les oblige à sauter pour fuir le feu : une autre manière consiste à couper les paupières à leurs prisonniers, et à les exposer ainsi la face tournée vers le soleil : ils leur arrachent aussi parfois les ongles. Au reste, il paraît que ces tortures sont très rares, et qu'ils ne les infligent qu'à ceux qui les ont irrités au dernier point : nous étions dans ce cas, ayant tué un si grand nombre des leurs pour notre défense.

« Il ne nous restait plus que quinze ou dix-sept cartouches. Nous décidâmes alors qu'aussitôt qu'il ferait sombre nous appuierions la crosse de nos fusils à terre et le bout du canon contre notre poitrine, et que, dans cette position, nous lâcherions la détente pour nous tuer nous-mêmes, plutôt que de tomber vivants entre les mains de ces monstres.

« A peine avions-nous pris cette résolution désespérée, que nous vîmes notre embarcation sortir du navire et s'approcher de terre : nous comptâmes les huit prisonniers ! J'en fus confondu ! je ne pouvais imaginer que le capitaine eût agi d'une manière aussi maladroite que de les relâcher tous, puisque le seul espoir que nous pussions conserver était de voir ceux des prisonniers qu'on eût relachés intercéder pour nous, afin qu'à notre tour nous intervinssions pour faire rendre la liberté à leurs frères, quand nous retournerions à bord du navire. Cette sage précaution ayant été négligée malgré une recommandation expresse, toute espérance me parut évanouie, et je ne vis d'autre ressource que de mettre à exécution le dessein que nous avions formé de nous tuer nous-mêmes. Peu de temps après que les huit prisonniers eurent été débarqués, on les amena sans armes auprès de moi, précédés par le prêtre, qui me dit que le capitaine les avait relâchés tous, et avait fait débarquer une caisse de coutellerie et de quincaillerie pour être offerte, à titre de rançon, aux chefs, auxquels il nous ordonnait de remettre nos armes. Le prêtre ajouta que, dans ce cas, il nous conduirait sains et saufs à notre embarcation : je répondis que tant que j'aurais un souffle de vie, je ne livrerais pas mon fusil, parce

Digitized by Google

que j'étais certain qu'on nous traiterait, mes compagnons et moi comme Charles Savage et Louis.

« Le prêtre se tourna alors vers Martin Buchard pour tâcher de le convaincre et de le faire acquiescer à ses propositions : en ce moment, je conçus l'idée de faire prisonnier le prêtre et de le tuer, ou d'obtenir ma liberté en échange de la sienne. J'attachai le fusil de Charles Savage à ma ceinture avec ma cravate, et, cela fait, je présentai le bout du mien devant le visage du prêtre, lui déclarant que je le tuerais s'il cherchait à s'enfuir, ou si quelqu'un des siens faisait le moindre mouvement pour nous attaquer, mes compagnons et moi, ou pour nous arrêter dans notre retraite, je lui ordonnai alors de marcher en droite ligne vers nos embarcations, le menaçant d'une mort immédiate s'il n'obéissait pas. Il obéit, et, en traversant la foule des sauvages, il les exhorta à s'asseoir et à ne faire aucun mal à Peter ni à ses compagnons, parce que, s'ils nous assaillaient, nous le tuerions, et qu'alors ils attireraient sur eux la colère des dieux assis dans les nuages, qui, irrités de leur désobéissance, soulèveraient la mer pour engloutir l'île et tous ses habitants.

Ces barbares témoignèrent le plus profond respect pour les exhortations de leur prêtre, et s'assirent sur l'herbe. L'ambetti (nom qu'ils donnent à leurs prêtres) se dirigea, comme je le lui avais ordonné, du côté de nos embarcations. Buchard et Wilson avaient le bout de leur fusil placé de chaque côté à la hauteur de ses tempes, et j'appuyais le mien entre ses deux épaules pour presser sa marche. L'approche de la nuit et le désir si naturel de prolonger ma vie, m'avaient fait recourir à cet expédient, connaissant le pouvoir que les prêtres exercent sur l'esprit de toutes les nations barbares.

« En arrivant auprès des embarcations, l'ambetti s'arrêta tout court ; je lui ordonnai d'avancer, il s'y refusa de la manière la plus positive, me déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et que je pouvais le tuer si je voulais. Je l'en menaçai, et lui demandai pourquoi il refusait d'aller jusqu'au bord de l'eau. Il répondit : « Vous voulez m'emmener vivant à bord du navire pour me mettre à la torture. » Comme il n'y avait pas de temps à perdre, je lui ordonnai de ne pas bouger, et, nos fusils toujours dirigés sur lui, nous marchâmes à reculons et gagnâmes de la sorte un de nos canots. Nous n'y fûmes pas plutôt embarqués, que les sauvages accoururent en foule et nous

Digitized by Google

saluèrent d'une grêle de flèches et de pierres, mais bientôt nous nous trouvâmes hors de la portée de leurs arcs et de leurs frondes. »

Dès que les trois Européens se virent hors de danger, ils remercièrent la divine Providence, et atteignirent le navire à l'instant où le soleil cessait d'éclairer cet théâtre d'horreur.

ILES VITI.

MORT DU CAPITAINE BUREAU. — DESTRUCTION DU VILLAGE DE PIVA[1].

En septembre 1836, pendant la relâche que M. Dumont-d'Urville crut devoir faire à Taïti, afin d'y demander des explications à la reine Pomaré sur les mauvais traitements exercés sur la personne de deux missionnaires français ; il y rencontra le commandant Dupetit-Thouars, que les mêmes faits graves y avaient attiré. Ce fut de la bouche de cet officier qu'il connut les tristes circonstances de la mort du capitaine Bureau : comme M. d'Urville devait explorer les îles Viti, il voulut bien se charger de l'exécution des instructions que la frégate la Vénus avait reçues à cet égard : c'est la relation de cette expédition que nous offrons à nos lecteurs. M. d'Urville raconte[2] :

Le 13 octobre, les vents se maintiennent à l'est, et nous poussent rapidement. Dès le lendemain, dans la nuit, nous ne passons qu'à deux ou trois milles d'une terre qui doit être Onghea-Lebou, une des îles Viti, et le 14 au jour, déjà engagés dans cet archipel dangereux, nous nous trouvons à quelques milles seulement de l'île Boulang-Ha.

Dans la journée, je prolonge de près les îles Marambo, Kambara, Vangara, Namouka, Mozé, Komo, Holoroua et Eihoua, que déjà j'avais reconnues dans mon premier voyage sur l'Astrolabe. Toutes ces terres sont hautes et accidentées, mais de peu d'étendue ; les trois dernières de ces îles sont environnées par de vastes et dangereux récifs qui nous avaient échappé en 1827.

[1] Extrait du *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, partie historique, tome IV.

[2] La frégate la Vénus est un navire beaucoup trop grand pour tenter, avec chance de succès, ce que l'Astrolabe et la Zélée pouvaient entreprendre dans un archipel aussi dangereux que celui des îles Viti.

Digitized by Google

A deux heures de l'après-midi, nous étions près de Laguemba, l'île la plus importante, par son étendue et par sa population, de toutes celles qui forment la partie sud-est de l'archipel Viti. C'est aussi à Laguemba que s'est établi le missionnaire méthodiste M. Cargill, pour qui j'ai une lettre de la part de ses confrères des îles Hapaï.

Désireux surtout de me procurer un homme du pays qui puisse me piloter dans cet archipel dangereux, je mets en panne et j'expédie dans ma baleinière MM. Duroch et Desgraz auprès du pasteur. Je donne à ces messieurs le matelot chilien (Joseph) que j'ai recueilli à Samoa; il pourra leur être utile comme interprète ; je sais en effet que le navire la Joséphine, sur lequel cet homme était embarqué sous les ordres de l'infortuné capitaine Bureau, a passé un mois au mouillage de Laguemba, et qu'il n'a eu qu'à se louer de la conduite des insulaires à son égard. Je n'ai point oublié non plus que lors de ma dernière expédition, un de mes canots, que j'avais envoyé sur cette île, sous les ordres de M. Lottin, y rencontra les naturels en armes, et que peut-être il ne dut son salut qu'à sa prompte retraite et à la prudence de l'officier à qui je l'avais confié ; mais dix ans se sont écoulés depuis cette époque, et aujourd'hui la présence même du missionnaire est une garantie : du reste, M. Duroch a l'ordre de ne point descendre à terre et de se retirer au moindre signal pouvant faire croire à des intentions malveillantes.

Une heure après, j'ai le plaisir de voir revenir ma baleinière qui m'amène deux hommes du pays. Voici du reste le récit de ce qui venait de se passer à terre et que j'extrais du journal même de M. Duroch, qui commandait l'embarcation.

« Je quittai le navire à deux heures et demie et gouvernai sur le récif vers un point de la plage où nous apercevions une masse de peuple : la distance ayant été bientôt franchie, j'entrai dans une passe d'une demi-encâblure au plus, et où l'eau s'agitait comme si elle eût été en ébullition ; mais confiant dans les bonnes qualités de la baleinière, je m'aventurai sans arrière-pensée dans ce passage et bientôt je me trouvai dans une mer calme et tranquille. Je me dirigeai alors vers une pirogue double, mouillée près du rivage, et sur laquelle se trouvaient une foule d'individus; parmi eux, j'eus la satisfaction d'apercevoir un costume européen : j'accostai peu après cette pirogue et je fus reçu en effet par M. Cargill, missionnaire anglais, qui nous engagea aussitôt à nous rendre chez lui, pour nous y

Digitized by Google

rafraîchir. Il lut les lettres que je lui apportais avec une véritable satisfaction, car il y avait bien longtemps qu'il n'avait reçu de nouvelles de ses confrères ; nous arrivâmes sur la plage où nous fûmes reçus par une nombreuse population que j'examinai curieusement.... Je ne pus, du reste, que jeter un coup d'œil sur cette race nouvelle, car je n'avais qu'une demi-heure à passer à terre, et j'avais à m'occuper de choses plus sérieuses. Le commandant m'avait chargé de demander un pilote au missionnaire, qui s'empressa de s'occuper de cette affaire dès que je lui eus fait connaître le but de ma démarche auprès de lui. Après avoir marché environ un quart d'heure au milieu des cabanes qu'ombragent de nombreux cocotiers, nous arrivâmes dans la case du prêtre méthodiste située dans un vallon gazonné où se montrent quelques rares cocotiers. Nous y fûmes reçus par madame Cargill, jeune femme au visage pâle et souffrant, escortée par quatre ou cinq petits enfants. Après nous avoir offert des rafraîchissements, M. Cargill nous présenta un chef nommé Latchika ; cet homme était très bien, un peu trop gras, peut-être, mais grand, bien fait, et d'un physique remarquable... Peu après, je fus présenté au roi ou chef du canton, homme réellement magnifique, un peu gros aussi, mais d'une belle taille : son buste était nu, mais le reste du corps était enveloppé par une très belle étoffe du pays, couverte de dessins noirs à carreaux parfaitement faits ; sa tête était garnie d'une étoffe blanche de la même espèce ; sur sa poitrine tombait une plaque en écaille insigne probable de sa qualité ; la figure de cet homme n'indiquait rien de sauvage ; un nez aquilin, des yeux noirs et superbes, une bouche petite et assez gracieuse, une rangée de dents très blanches, formaient un tout réellement digne d'envie. Après les salutations de présentation, et après avoir adressé quelques questions au monarque, je me préparai à regagner le bord, et je demandai à M. Cargill s'il avait trouvé un pilote. Mais ici l'embarras fut grand ; plusieurs individus qui avaient d'abord paru accepter, refusèrent alors craignant qu'on ne les gardât à bord du navire, et dans tous les cas, ils ne savaient pas comment ils pourraient retourner à terre. La discussion s'étant un peu prolongée, je me levai et m'acheminais vers le canot, lorsque le chef auquel on m'avait d'abord présenté (Latchika), voyant qu'aucun des habitants ne voulait marcher, se décida à nous accompagner lui-même. Mais alors quelle rumeur, quand on connut

Digitized by Google

cette décision! tous les parents et les amis de cet homme qui était fort aimé dans le pays arrivèrent pour le détourner de son dessein, des reproches furent même adressés au missionnaire, parce qu'on croyait que c'était lui qui nous l'envoyait. Enfin, il y eut une scène extraordinaire; plusieurs croyant qu'on voulait envoyer ce chef de force, s'armèrent de leurs casse-tête, et se mêlèrent à notre escorte: je leur fis expliquer que cet homme était libre de rester chez lui, et que s'il paraissait désirer ne pas s'éloigner, j'allais partir sans lui. Et en effet, ayant fait mettre la baleinière à l'eau, je m'embarquai et poussai loin du rivage. Mais alors mon homme, étant plus décidé que je ne le croyais, n'écouta ni les avis, ni les pleurs, ni les menaces, il se jeta à l'eau, suivi d'un domestique, et rallia le canot. Alors la scène changea de face, des cris de douleur partirent de la plage, à tel point que je crus devoir renouveler à Latchika ma demande, s'il était toujours désireux de partir avec nous..... il me répondit en montrant les navires. Dès lors, bien convaincu de sa détermination, je pris le large au milieu des gémissements de la foule et des recommandations du missionnaire, qui me les renouvela à plusieurs reprises et qui paraissait alors très embarrassé. Une vieille femme surtout, sans doute la mère ou une parente rapproché de ce grand chef, se jeta à l'eau en poussant des clameurs atroces, qui ne purent cependant rien changer à la détermination de notre pilote. Nous arrivâmes à bord de l'Astrolabe à trois heures et demie. »

Latchika est un homme de trente-six à quarante ans, d'une taille gigantesque; il est taillé en Hercule. Son teint est un peu basané, il a la chevelure noire et bien frisée, sa figure est belle, sa démarche est noble, ses manières sont aisées; il a l'allure d'un pacha turc.

Le serviteur qui l'a suivi se nomme *Latou*; c'est un petit homme à figure commune et de manière peu distinguée. Il parle passablement anglais. — Latchika et Latou sont fils de la même mère, mais le premier a eu pour père un chef tonga, jadis chef de Vavao, tandis que le second est fils d'un Tonga assez obscur, dont Nifo est la patrie. Tous deux sont baptisés; Latchika a reçu le nom de Williams et Latou celui de Nathan; ils s'établissent tranquillement à bord et paraissent sans méfiance. Mafi[1] est enchanté de retrou-

[1] Mafi était un jeune Tonga réfugié à bord de l'Astrolabe, lors de son passage à Vavao; il fuyait la persécution des chrétiens méthodistes. Il est mort de phthisie. Son corps fut apporté en France et déposé au Muséum d'histoire naturelle.

Digitized by Google

ver à qui parler, et fier d'être des nôtres ; il leur fait les honneurs du bord.

Nous donnons à nos deux Tonga un gîte confortable dans le grand canot, et ils y passent une fort bonne nuit pendant que, laissant l'île Néaou sur tribord, nous faisions route sur les îles Nhao et Neirai.

Le 15, d'après les nouveaux renseignements que je reçois de Latchika, et bien que celui-ci ne soit point d'accord avec mon matelot chilien Joseph, sur le nom du lieu où fut massacré le capitaine Bureau, je me décide à aller tirer vengeance de cet assassinat : Latchika paraît plein de confiance et m'assure qu'il pourra, malgré les récifs qui l'entourent, conduire mes navires à Piva. C'est là, me dit-il, qu'a été enlevé le navire la Joséphine, le nom du chef auteur du massacre est Nakalassé. Il paraît tellement certain de ce qu'il dit que je n'hésite plus et je cours sur Nhao pour y passer la nuit aux petits bords, renvoyant à demain notre mouillage à Piva.

Grâce au ciel la nuit est magnifique et nous la passons sans inquiétude le long des récifs de Viti-Lebou.

Vers huit heures, nous donnons dans la passe, entre Motou-Riki et les brisants du large qui terminent l'îlot de sable Nanou-Tabou.

Latchika, apercevant plusieurs grandes pirogues mouillées en dedans des récifs qui forment la ceinture de Matou-Riki, et pensant que Tanoa, roi de Pao, et ennemi du chef que je voulais combattre se trouvait sur ces embarcations, m'exprima le désir de s'aboucher avec lui pour me gagner son alliance. Mais je ne puis rester en panne dans un passage aussi étroit, et je lui déclare que je veux poursuivre ma route. Dès lors Latchika, qui sans doute n'avait cherché ce prétexte que pour consulter des gens du pays sur la direction du passage à travers les récifs qui nous environnent de toute part, paraît hésiter, et est ensuite complétement dérouté ; au lieu de me conduire dans le canal étroit mais dégagé qu'indiquent très bien deux petites îles accores et boisées placées sur chacune de ses limites, Latchika engage nos navires entre Nanou-Tabou et la plus méridionale de ces îles. Bientôt nous nous trouvons dans un espace jonché de pâtés de coraux, dont plusieurs élèvent leurs têtes presqu'au niveau de l'eau ; l'Astrolabe touche trois ou quatre fois, puis franchit ces hauts-fonds assez heureusement en laissant derrière elle une trace blanchâtre qui atteste que sa quille a labouré le fonds.

Enfin nous arrivons dans un espace plus dégagé et dans une eau

Digitized by Google

plus paisible; des bancs de coraux nous environnent, mais ils laissent entr'eux des pertuis assez profonds pour nous permettre de continuer notre route directe sur l'île Pao.

A neuf heures et demie nous apercevons une grande pirogue qui semble chercher à nous éviter en se tenant à l'écart : aussitôt je mets en panne, et j'expédie dans ma baleinière le gros Latchika pour lui donner la chasse : ses efforts sont inutiles, et malgré tous ses signaux, la grande pirogue file sur Pao sans vouloir s'arrêter; sa vitesse n'en devient même que plus rapide; aussi, sans vouloir s'arrêter à une poursuite inutile, Latchika, apercevant une seconde pirogue plus petite que la première, et dont la marche paraissait aussi moins avantageuse, Latchika, dis-je, change de direction, et excitant lui-même mes matelots à ramer avec courage, il ne tarde pas à l'atteindre, et il nous amène un kai-viti [1] qui nous pilote avec intelligence. Cet homme nous assure que nous avons pris une très mauvaise route, et que jamais navire n'a passé par l'endroit où nous sommes; je le crois volontiers. Il nous apprend encore que la première grande pirogue qui a fui devant notre canot appartient à Latchika lui-même, mais que ses hommes n'ayant point reconnu leur chef, avaient eu peur de nos navires. Ce pilote n'est venu qu'en tremblant, et il ne commence même à se rassurer que lorsqu'à midi nous laissons tomber l'ancre par huit brasses fond de sable.

Il en est de même de ce pauvre Latou, domestique de Latchika, qui, lorsqu'il a vu l'Astrolabe toucher, s'est mis à trembler, persuadé qu'il était que si le navire venait à éprouver de fortes avaries, le pilote et lui seraient nécessairement mis à mort.

Du mouillage où nous sommes tranquillement établis, nous apercevons les terres de Viti-Lebou, qui nous environnent du sud à l'ouest. Les hautes terres de Moutou-Rikl et Obalaou limitent notre horizon vers le nord, tandis qu'à l'est, au-delà des immenses bandes de récifs qui nous défendent contre la mer du large, nous apercevons encore les hauts sommets de l'île de Thaho.

Du côté de Vidi-Lebou, de hautes montagnes occupent le centre de cette île et forment le fond du tableau, tandis que sur le premier plan, la côte se termine à la mer par des terres de médiocre hauteur, de vastes baies ou canaux la découpent, et une série de petites

[1] Kai-viti, homme des Viti.

Digitized by Google

îles semblent lui former comme autant de sentinelles avancées.

Parmi ces dernières, la plus rapprochée de nous est l'île Piva, sur laquelle on aperçoit, au milieu des arbres de toute espèce, un village assez considérable qui s'élève en amphithéâtre, au fond d'une petite vallée ; il est d'un aspect très pittoresque : deux milles seulement nous séparent de cette terre, qui obéit au chef Nakalassé, lequel m'est signalé comme l'auteur de l'enlèvement du navire la Joséphine et du massacre de son équipage.

Les renseignements qui m'amenaient devant Pira avaient été recueillis par M. A. Barrot, lorsque, se rendant à son consulat de Manille, la corvette la Bonite, qui l'y conduisait, toucha aux îles Sandwich ; ils furent donnés par un jeune matelot péruvien (Mûnos) qui était embarqué comme mousse sur le navire l'Aimable-Joséphine, à l'époque de son enlèvement par les naturels des îles Viti.

Plus tard, je pus enfin me procurer après coup la relation plus exacte des faits, tels qu'ils se sont passés : ce fut de la bouche des Européens, qui habitent depuis fort longtemps le village de Lebouka (île Obalaou), que je reçus les détails relatifs à la malheureuse mort du capitaine Bureau. *Obalaou* est une île très voisine de Piva, de sorte que ces étrangers assistèrent presque à cette scène de carnage.

Le brick français la Joséphine, capitaine Bureau, était venu dans le milieu de l'année 1833 aux îles Viti, pour y prendre un chargement des tripangs[1] et d'écailles de tortues.

« Quelque temps après l'arrivée du capitaine français, Nakalassé, chef de Piva, voulant faire la guerre à Tanoa, chef de l'île Pao, demanda au capitaine Bureau à prendre passage à bord de la Joséphine avec ses guerriers, pour se rendre à l'île Sama-Sama, où Tanoa s'était réfugié. Il promit au capitaine quantité d'écailles de tortue et de trépangs pour payer son passage. M. Bureau ne se refusa pas à la demande de Nakalassé, qui s'embarqua sur la Joséphine avec sa troupe, et l'expédition mit sous voiles.

« Avant d'arriver à Sama-Sama, la Joséphine relâcha devant l'île Datéoa, où Nakalassé et ses gens firent une descente, tuèrent un naturel, prirent deux pirogues et rapportèrent leur butin à bord du navire, où ils firent rôtir l'homme qu'ils avaient tué, le mangèrent, et amarrèrent les deux pirogues derrière le brick.

[1] Échinodermes, nommés holothuries, dont les Chinois sont très friands.

Digitized by Google

« Arrivés devant Sama-Sama, l'armée de Nakalassé voulut effectuer son débarquement, mais elle essuya une si vigoureuse résistance de la part des naturels de cette île, que son chef fut obligé de se rembarquer à la hâte et de revenir.

« De retour à Piva, le capitaine Bureau demanda à Nakalassé la récompense qu'il lui avait promise pour son passage et celui de ses guerriers ; mais ce chef malveillant remit le payement d'un jour à l'autre, tellement qu'au bout d'un mois d'attente, M. Bureau voyant qu'il avait été trompé songea à s'éloigner.

« A cette époque, arriva dans l'île Lebouka le trois-mâts américain l'Admiral, capitaine Eggelsohn ; M. Bureau ayant eu connaissance de ce navire, expédia dans un canot son maître d'équipage, un matelot américain qui servait à son bord, et six naturels de Piva, pour aller acheter de la toile à bord de l'Admiral. Quand le canot de la Joséphine fut arrivé à bord du trois-mâts, le nommé David Wippy, matelot anglais, qui était aussi venu à bord de l'Admiral, pria le capitaine de ce navire d'avertir, par une lettre, le capitaine de la Joséphine, de se tenir sur ses gardes contre les naturels de Piva, qui avaient dessein de le tuer pour s'emparer de son navire : enfin, de l'engager à ne pas souffrir tant de sauvages à son bord, que lui-même l'avait déjà averti de ce danger ; mais que le capitaine Bureau avait méprisé ses avis.

« Le capitaine Eggelsohn fit ce que lui dit Wippy, et remit sa lettre au maître de la Joséphine, qui la donna à son capitaine quand il fut de retour à bord de son navire. M. Bureau n'eut pas plutôt lu la lettre qu'il la jeta avec dédain, en prononçant des imprécations contre le capitaine Eggelsohn. Un des matelots américains ramassa la lettre, la lut, en fit voir le contenu à son camarade, et voyant tous les deux le danger qu'ils couraient à bord du brick français, ils allèrent trouver leur capitaine et lui dirent que s'il ne voulait pas suivre les avis du capitaine de l'Admiral, ils quitteraient la Joséphine. Le capitaine Bureau les ayant renvoyés brutalement, les deux Américains montèrent leurs coffres sur le pont pour débarquer sur-le-champ ; le capitaine les voyant si bien décidés, prit une paire de pistolets et menaça de brûler la cervelle à quiconque tenterait de s'évader du bord. Les deux Américains se tinrent tranquilles jusqu'à la nuit tombante ; mais alors, ils se sauvèrent à la nage et mirent pied à terre sur l'île Pao. Le lendemain de bon matin, ils s'embar-

Digitized by Google

quèrent dans la pirogue d'un des chef de Pao, nommé Mara, et se dirigèrent le même jour sur Lebouka où ils arrivèrent à dix heures du matin. Le même jour aussi, vers quatre heures du soir, le capitaine Bureau fut assassiné.

« Nakalassé, voyant que la Joséphine était sur le point de partir, résolut de mettre à exécution le projet qu'il avait médité, c'est-à-dire de tuer le capitaine et l'équipage de la Joséphine, de s'emparer enfin du navire. N'osant commettre lui-même cet assassinat, il en chargea son neveu Frank ; mais ce jeune homme ne voulait point se rendre à la proposition de son oncle, disant qu'il aimait trop le capitaine français et qu'il ne consentirait jamais à lui faire le moindre mal : il fut si obstiné dans son refus, que Nakalassé furieux le menaça de le faire étrangler ; il lui avait même déjà fait serrer la gorge avec une pièce de *tapa*, quand le malheureux, ne pouvant plus supporter le tourment de la strangulation, consentit enfin à exécuter l'ordre de son oncle.

« Quand Nakalassé vit son neveu prêt à lui obéir, il lui dit : « Rends-toi immédiatement à bord du navire français, avec trois de mes guerriers, tu diras au capitaine de prendre sa lunette d'approche pour regarder ce que devient son canot qui s'échoue là-bas sur un récif ; au moment où il aura l'œil dans sa longue-vue, tu l'assommeras, lui et tous les siens. »

« Frank s'embarqua dans une pirogue avec ses trois affidés armés de casse-tête, ils se rendirent à bord de la Joséphine : en montant sur le pont, Frank salua très affectueusement le capitaine et lui observa que son canot s'était jeté sur un récif en lui indiquant le lieu ; M. Bureau prit sa longue-vue, et au moment où il la braquait sur l'embarcation, les assassins l'étendirent à leurs pieds. Il restait encore à bord le maître, le deuxième maître Joseph et le coq[1] ; les deux premiers subirent le sort de leur capitaine, et le troisième parvint à se sauver en se cachant à fond de cale, mais non sans avoir reçu quelques horions des assassins.

« Les trois cadavres furent jetés à la mer ; le corps du capitaine ayant été porté par les flots au rivage de la grande île Viti-Levou, les naturels de cette île le prirent, le rôtirent et le mangèrent.

« Quand Frank eut terminé sa boucherie, il hissa un pavillon : à

[1] Expression maritime par laquelle on désigne le cuisinier des matelots.

ce signal, tous les naturels de Piva se rendirent à bord de la Joséphine, et la livrèrent au pillage ; chacun d'eux emporta ce qui lui convenait ; ensuite ils appareillèrent le brick et le conduisirent devant l'île Lebouka, afin de prendre tous les blancs qui se trouvent sur cette île et les forcer à manœuvrer le navire. David Wippy ayant connu l'intention des meurtriers du capitaine Bureau, conseilla à ses camarades de ne se rendre à l'invitation de Frank et de ses complices que si ces derniers les y contraignaient par la force, car il craignait de se trouver compromis dans cette affaire. Voyant que les blancs de Lebouka ne voulaient pas venir à bord du brick, Frank le reconduisit à Piva, et de là, Nakalassé s'étant aussi embarqué sur la Joséphine, fit voile sur Pao, canonna le village et en tua plusieurs habitants. Voyant ensuite que le brick ne pouvait pas lui être d'une grande utilité, Nakalassé fit débarquer tout ce qu'il y avait à bord, et à la marée haute il conduisit le brick à Reva où il le fit échouer. »

D'après tous ces détails, dont je ne saurais soupçonner la véracité, je reconnais avec douleur que le capitaine Bureau avait tenu aux îles Viti une conduite bien coupable ! Poussé par l'appât du gain, oublieux des devoirs que lui imposait l'humanité, il s'était immiscé, sans motif aucun, dans les guerres intestines qui déchirent les malheureux Vitiens ; il avait pu aider de ses armes et de son vaisseau les vengeances de ces insulaires, et même il n'avait pas reculé devant une scène de cannibalisme, en autorisant à bord de son navire un de ces horribles repas. Si, après le passage de la Joséphine, les naturels des îles Dateoa, ou Sama-Sama, étaient parvenus à enlever un navire en en massacrant l'équipage, la justification d'un tel crime serait devenue évidente par la conduite antérieure du capitaine Bureau : ces sauvages, en effet, confondent dans une même haine tous les Européens, quand ils ont à s'en plaindre ; pour eux, un simple pavillon n'est point toujours un signe distinctif de la nationalité, et je ne doute pas que l'on puisse retrouver dans les crimes odieux, dont, sans motifs, nos capitaines marchands se sont souvent rendus coupables, la cause de la plupart des massacres qui déjà ont si souvent ensanglanté ces îles.

Quoi qu'il en soit, la conduite de Nakalassé, dans cette circonstance, avait été horrible ; il s'était servi de Bureau pour détruire ses ennemis, et ensuite, exploitant la confiance qu'il avait inspirée à ce malheureux capitaine... : c'était en lui prodiguant toutes

Digitized by Google

les marques de l'amitié qu'il l'avait massacré ! L'honneur du pavillon français, comme aussi la sécurité du commerce en général, exigeaient dans ces îles une punition éclatante.

En arrivant au mouillage, Latchika me conseillait d'arborer un pavillon étranger ; il m'assurait que Nakalassé, qui passe pour être un des chefs les plus avides, trompé par ce signe extérieur, serait le premier à accoster nos corvettes, et qu'alors il serait facile de s'assurer de sa personne. Bien que parmi ces peuples toute espèce de ruse qui peut jeter un ennemi dans un guet-apens est considérée comme de bonne guerre, cependant le moyen qui m'était proposé répugnait et à ma conscience comme homme et à mon honneur comme représentant de la France.

Dès une heure, j'expédiai dans ma baleinière M. Gourdin vers Tanoa ; Latchika, qui fait partie de l'embarcation, est chargé de dire à ce roi sauvage quel est le but de notre présence sur cette rade, de l'assurer, en outre, que mes intentions à son égard sont toutes bienveillantes ; que les pirogues peuvent en toute sûreté accoster nos corvettes, commercer avec elles-mêmes : j'ajoute que, connaissant la haine que Tanoa porte à Nakalassé, j'ai tout lieu d'espérer qu'il sera notre allié dans la guerre que je me propose de faire à celui-ci.

Vers quatre heures, ma baleinière rentre à bord, et Latchika m'annonce que Tanoa s'est montré bien disposé à notre égard ; il nous laisse parfaitement libres d'agir ; il n'accordera aucun secours à ses ennemis ; mais il craint qu'en nous voyant débarquer sur son île, Nakalassé ne s'enfuie dans les montagnes. Il nous conseille donc d'envoyer dès ce soir dans son village, et de commencer par s'assurer de sa personne. Ce moyen me déplaît à double titre, d'abord parce que, dans tous les cas, il est fort dangereux, et qu'ensuite je ne suis pas assez sûr des intentions bienveillantes de Tanoa et de son peuple pour ne pas redouter de leur part un horrible guet-apens.

Je suis donc décidé à débarquer dès demain au point du jour, sur l'île de Piva, des forces suffisantes pour réduire Nakalassé et mettre son village en cendres. Du reste, j'ai quelque espoir que la tribu tout entière aura soin de décamper avant l'arrivée de mes gens, qui ne trouveront plus, je l'espère, que des cases à brûler, et qu'il n'y aura pas de sang répandu.

Les officiers que j'ai envoyés près de Tanoa s'accordent à décla-

Digitized by Google

rer que notre ami Latchika a été reçu par tous les habitants de Pao et même par Tanoa avec de grandes démonstrations d'amitié et d'attachement. Du reste, je sais que Latchika est fils de ce pauvre Tombo-Mouha, fils de Finau et chef de Vavao, qui fut assassiné par Toubo-Toa, et d'une fille de Toui-Kena-Kabilo.

Latchika, déjà si élevé par son rang, est du reste un homme très intelligent; il a conduit tous ces pourparlers avec beaucoup d'habileté.

Dès le lendemain, à trois heures du matin, les deux grands canots, les deux canots majors et ma baleinière s'emplissent des hommes désignés pour le débarquement, et ils se dirigent directement sur l'île Piva.

Du bord, on voit presque au même moment deux ou trois feux qui servent sans doute de signaux aux habitants de Piva. Bientôt, en effet, deux pirogues s'éloignent de la pointe orientale de l'île.

A cinq heures un quart des colonnes de fumée s'élèvent de la position occupée par le village, et moins d'une heure suffit pour le réduire en cendres. C'est avec joie que j'aperçois ces premiers signes de réussite de la flottille, car dès lors toutes mes craintes cessent, et j'ai la consolation de penser que du moins j'ai pu donner à ces malheureux une forte leçon sans cependant avoir à me reprocher la mort d'un innocent au milieu de quelques coupables.

A huit heures et demie, les embarcations et les hommes qui les montent rentrent à bord, et voici le rapport que me fait M. Dubouzet sur les résultats de son expédition :

« Monsieur le commandant,

« Conformément à vos instructions de la veille, je suis parti ce matin à quatre heures de la corvette la Zélée avec le grand et moyen canot armés en guerre, et un détachement de trente-deux marins auxquels se sont joints plusieurs officiers de l'expédition, pour aller incendier le village de l'île Piva, situé à trois milles dans l'ouest de notre mouillage. Un instant après, trois embarcations de l'Astrolabe, ayant à bord la compagnie du débarquement, sous les ordres de M. le lieutenant de vaisseau Roquemaurel, se sont réunis à nous; j'ai pris avec moi le chef Tonga Latchika, qui devait nous servir de pilote, et nous avons fait route immédiatement pour notre destination. A la naissance du jour, nous étions à un mille de terre; déjà

Digitized by Google

les canots avaient touché à plusieurs reprises; mais la marée montant, nous franchîmes donc les premiers bas-fonds. En approchant, j'ai reconnu que le village était bâti sur le bord d'une petite anse formée par deux caps taillés à pic, dans un vallon étroit; une partie des cases occupait le fond, et les autres étaient bâties en amphithéâtre sur les deux versants de la colline du N.-O. qui nous restait à droite, entourées de palissades en roseau et ombragées de grands arbres : cette position est très facile à défendre.

« Mon intention était d'abord d'aller débarquer au fond de la grande anse, mais les canots s'étant échoués à deux encâblures de la plage, pour éviter aux hommes un long trajet dans l'eau, ce qui eût exposé les armes et les munitions à être mouillées, nous avons contourné le cap de droite en suivant un chenal que nous avait indiqué la baleinière, et nous avons accosté très près de terre en face des cases bâties de ce côté. Là, j'ai fait débarquer les deux détachements, laissant les canots mouillés en ligne, sous les ordres de MM. de Flotte et Lafont, élèves de première classe, auxquels j'avais recommandé de les maintenir toujours à flot et d'être prêts à soutenir avec le feu des espingoles notre débarquement. Quoique personne ne parût à la plage pour s'y opposer, nous y sommes arrivés en ligne prêts à tirer sur quiconque se présenterait; car le chef Latchika qui était à mes côtés, s'attendant à être attaqué, ne cessait de me recommander de nous tenir prêts à soutenir leur choc qui serait précédé de cris et de hurlements. J'ai fait alors détacher deux hommes de chaque section pour mettre le feu aux cases les plus voisines de nous; en un instant elles ont été enflammées, et comme personne ne se présentait, on a mis le feu successivement à une vingtaine de cases et détruit une grande pirogue tirée à terre; un quart d'heure a suffi pour cette opération. Le feu qui gagnait la hauteur où se trouvait une grande case à toit pointu, qu'on m'avait désignée comme la maison sainte du village, nous mettant à l'abri de toute attaque de ce côté, nous nous sommes dirigés sur la grande anse en marchant dans la mer, et en nous faisant accompagner par les canots qui sont venus se placer en ligne à quatre-vingts toises du rivage. Les maisons, comme de l'autre côté de la pointe, paraissaient abandonnées depuis peu, et le chef Latchika nous a fait voir la belle case de Nakalassé, à laquelle il était pressé de voir mettre le feu; mais pour éviter d'être enveloppés par

Digitized by Google

la fumée, j'ai chargé M. l'enseigne de vaisseau de Montravel de faire incendier d'abord la maison des Esprits, située sur le sommet du cap, et toutes cases de l'ouest en venant vers l'est, d'où soufflait le vent, réservant pour le dernier moment les plus voisines de la plage, que j'ai fait garder par un détachement de quinze hommes, sous les ordres de M. l'élève de première classe Gaillard. Après avoir mis le feu à toute cette partie du village, M. de Roquemaurel est allé faire une reconnaissance sur le plateau de gauche pour voir s'il n'y avait pas derrière quelques maisons; mais n'ayant aperçu que des plantations de bananiers, d'arbres à pain et de taro entremêlés de broussailles dans lesquels il eût été imprudent de s'engager, il nous a ralliés à sept heures. Aussitôt j'ai donné l'ordre de la retraite; après avoir incendié le reste des cases, les deux détachements se sont embarqués, et nous avons fait route sur les corvettes, emportant avec nous le peu d'objets qu'on avait pu recueillir dans le village; tels que les poteries, un boulet de trente-six, une gueuse en fer et un rabot qui paraissent avoir appartenu au brick capturé. J'évalue à environ soixante maisons, dont plusieurs très grandes, ce que nous avons détruit. Nous n'étions pas encore à un mille au large, que les naturels se dirigeaient sur les cases en feu qu'ils n'avaient pas eu le courage de défendre; en faisant revirer les canots je leur ai vu prendre de nouveau la fuite, alors pour les intimider davantage, j'ai fait décharger les espingoles dont ils ont vu les projectiles tomber à terre au milieu des arbres. Ainsi s'est terminée le plus heureusement la mission que vous m'aviez confiée : nous n'avons rencontré aucune résistance; mais la soumission des matelots à mes ordres est digne d'éloges; tous ont marché constamment unis, ont exécuté ponctuellement leur consigne, et les deux détachements, attentifs à la voix de leurs chefs, ont concouru avec le même zèle à l'accomplissement de la mission.

« Signé E. du Bouzet. »

Ainsi la vengeance du nom français, quoique un peu tardive, a pourtant atteint les coupables [1]; si je dois en croire les assertions des hommes du pays, les Nakalasséens sont des hommes perdus; car

[1] La juste punition des crimes boite, dit Horace, mais elle finit toujours par arriver.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

aujourd'hui, réduits à l'état fugitif, ils n'ont plus de lieu où ils puissent se réunir. Tous leurs ennemis vont se mettre à leur poursuite, et déjà Latchika et Tanoa se disposent à prendre les devants. Ce dernier surtout se réjouit d'avance du succulent repas que semblent lui promettre ses ennemis, qu'il considère comme déjà à sa merci.

NAUFRAGE DE LA PÉROUSE.

DÉCOUVERTE DES RESTES DE SON EXPÉDITION AUTOUR DU MONDE[1].

Lors de son premier voyage autour du monde sur l'Astrolabe, M. Dumont-d'Urville relâcha en décembre 1827 à Hobart-Town, ville principale de la terre de Van-Diemen; ce fut là qu'il reçut les premières indications à l'aide desquelles il put se mettre sur les traces de notre infortuné compatriote La Pérouse. Voici son intéressante narration.

Le pilote Mansfield, de la rivière Derwent[2], ayant appris que notre mission avait pour objet de faire des découvertes et des explorations dans la mer du Sud, me demanda si j'avais eu des nouvelles de l'expédition de La Pérouse? Sur ma réponse négative, il m'apprit d'une manière confuse que le capitaine d'un navire anglais avait dernièrement trouvé les restes du vaisseau de La Pérouse, dans une des îles de l'Océan pacifique, qu'il en avait rapporté des débris, et même qu'il avait ramené l'un des compagnons de l'illustre navigateur, un matelot prussien. Il ajoutait que ce capitaine marchand, renvoyé par le gouverneur du Bengale pour aller chercher les autres naufragés, avait touché à Hobart-Town, six mois avant mon arrivée, et que le Prussien en question se trouvait encore à son bord. Ce récit, fait d'une manière peu correcte, ne me parut d'abord qu'un conte fait à plaisir et devant être relégué au rang de ceux qui, de-

[1] Analyse extraite de Dumont-d'Urville, premier voyage de l'Astrolabe.

[2] Rivière qui passe à Hobart-Town, capitale de la Tasmanie. C'est au navigateur hollandais Tasman que fut due la connaissance de cette grande île; ce fut le 24 octobre 1642 qu'il en fit la découverte; il la nomma terre de Diemen, en l'honneur du général de Batavia.

puis une quarantaine d'années, se succédèrent sur le compte de La Pérouse. Toutefois le ton d'assurance du pilote m'engagea à questionner M. Franckland, aide-de-camp du gouverneur. Ce jeune officier, qui parlait fort bien français, vint en effet à bord pour me présenter les compliments du lieutenant-colonel Arthur.

Je m'empressai de questionner M. Franckland sur la mission de M. Dillon : il me répondit en riant que c'était un fou, un aventurier, que sa prétendue découverte n'était qu'une fable, et qu'il avait eu, à son passage dans la colonie, une affaire très peu honorable, pour laquelle il avait été juridiquement condamné à un emprisonnement. Cette version avait singulièrement refroidi mes espérances; mais M. Kelly, commandant du port, m'apporta le journal où se trouvait consigné tout au long le rapport de M. Dillon, touchant sa découverte à Tikopia : ce fut ce même rapport qui parut en son temps dans les journaux d'Europe, et que M. Dillon a reproduit dans la relation de son voyage [1].

Après avoir lu attentivement cette relation, et avoir bien pesé son contenu, elle me parut offrir, dans ses détails, un caractère de sincérité qui me conduisit à penser qu'elle ne pouvait pas être dénuée de tout fondement. En conséquence, de ce moment, mon parti fut définitivement pris: je renonçai à mes projets ultérieurs sur la Nouvelle-Zélande, et me décidai à conduire immédiatement l'Astrolabe à Vanikoro, qui n'était encore pour nous que Mallicolo, d'après M. Dillon. J'étais convaincu qu'il importait essentiellement à la gloire de notre mission, à l'honneur de la marine et même de la nation française, de constater ce qu'il pouvait y avoir de réel dans ces rapports, ou même d'en établir la fausseté.

Je pouvais espérer qu'en me rendant d'abord à Tikopia, les habitants de cette île me donneraient les renseignements nécessaires pour parvenir à Vanikoro.

Après plusieurs incidents de pure navigation, l'Astrolabe arriva devant Tikopia le 10 février 1828.

Vers deux heures, la vigie annonça trois pirogues qui se dirigeaient vers nous : chacun se précipite sur les bastingages et hâte de ses vœux l'instant qui va mettre un terme à nos doutes. Dans celle qui marche en tête, on remarque un Européen portant un

[1] Dillon, tome I, pages 39 et suivantes.

bonnet de laine, une chemise rouge et un pantalon de prunelle blanche. Il monte sur-le-champ à bord, et répond à mes questions qu'il est le Prussien Martin Bushart, qui vient d'accompagner le capitaine Dillon dans son voyage aux îles Vanikoro.

J'invite Bushart à descendre dans ma chambre, et voici en substance le résultat de l'entretien que j'eus avec lui.

Après une longue indécision, causée par ses querelles avec ses officiers, M. Dillon s'était enfin décidé à se rendre aux îles Vanikoro, en passant par Tikopia; il avait pris à son bord plusieurs habitants de cette île pour lui servir de guides et d'interprètes dans les îles voisines. M. Dillon n'avait pu mouiller ni à Païou ni à Vanou; ce n'avait été qu'avec beaucoup de difficultés, et en courant de grands dangers, qu'il était parvenu à conduire son navire dans un endroit nommé Ocili, situé à dix ou douze milles du lieu du naufrage. Je compris même qu'il avait fallu placer des balises pour guider la marche du bâtiment au travers des coraux, attendu que le canal était souvent très resserré. M. Dillon avait séjourné près d'un mois sur le lieu du naufrage, et s'y était effectivement procuré les divers objets mentionnés dans sa lettre de la Nouvelle-Zélande; mais il ne restait aucun Français dans l'île; le dernier était mort un an auparavant; et les naturels avaient indiqué son tombeau aux étrangers. Les insulaires s'étaient montrés paisibles envers leurs hôtes, mais l'air de l'île était fort mal sain, et l'équipage avait été attaqué d'une fièvre opiniâtre dont il avait cruellement souffert.

Bushart était revenu, du consentement de M. Dillon, de la baie des Iles à Tikopia, sur le schooner le Governor-Macquarie, destiné ultérieurement pour les îles Rotouma et Tonga-Tabou.

Le 11 février, des quatre arikis, ou premiers chefs des îles, trois vinrent me faire leur visite, et chacun d'eux m'offrit un présent consistant en trois ou quatre noix de coco, autant de bananes vertes de mauvaise qualité, et un ou deux poissons volants. C'était une preuve de leur extrême pauvreté; j'eus soin de répondre à leur politesse comme si leurs présents eussent été d'un plus grand prix.

Un de ces hommes, que je pris au premier abord pour un insulaire, s'approcha de moi avec timidité, et me présenta un pli soigneusement enveloppé de papier; en retour je lui donnai un collier et un couteau qui le comblèrent de joie. Ce pli contenait une lettre de M. Dillon, qui me faisait simplement part de l'objet de son

Digitized by Google

voyage, et m'annonçait qu'il allait se diriger sur l'île Pitt, et ensuite sur Santa-Cruz. Comme il évitait de me donner aucun renseignement particulier sur Vanikoro, quelques-uns de mes compagnons en prirent occasion de dire que M. Dillon ne m'avait laissé cette lettre que pour me donner le moyen de lui porter secours en cas où il lui serait arrivé quelque malheur dans ses recherches.

L'Anglais Hambilton, que je questionnai au sujet de l'homme à qui M. Dillon avait confié sa lettre, m'apprit qu'il n'était point natif de Tikopia, et des questions subséquentes me firent connaître que c'était le lascar Joe qui avait vendu à M. Dillon la poignée d'épée, et qui le premier lui avait donné des renseignements positifs sur le lieu du naufrage, et les traces qui en restaient dans le pays.

Je fis appeler Joe, et le questionnai lui-même. Il avait tellement peur que je ne voulusse l'emmener, qu'il nia d'abord qu'il fût le lascar de ce nom, et se refusa à me donner toute espèce de renseignement. Cependant quand je lui eus bien fait comprendre que mon intention était de le laisser complétement maître de ses actions, il s'enhardit peu à peu, et finit par avouer qu'il était allé lui-même, plusieurs années auparavant, aux îles Vanikoro, où il avait vu plusieurs objets provenant des vaisseaux ; qu'on lui dit alors que deux blancs, très âgés, vivaient encore, mais qu'il ne les avait jamais vus.

Du reste, d'accord en cela avec les naturels de Tikopia, il assure que l'air y est très malsain à cause du froid et des fièvres qui y règnent habituellement. Mate-moe fénona (la terre tue) ; répondaient-ils tous, sans exception, aux prières et aux offres que je leur faisais pour les engager à m'accompagner, en secouant la tête de frayeur, en frissonnant et faisant le signe d'un homme mort. Dans un voyage qu'ils firent sur ces îles, les Tikopiens eurent dix de leurs hommes enlevés par la fièvre, et l'équipage de M. Dillon paraît avoir cruellement souffert de cette maladie.

Le lascar Joe, natif de Calcutta, a vécu quatre ans aux îles Viti, dont il amena une femme à Tikopia ; il a successivement visité les îles Laguemba, Koro, Takon-Robe, Imbao, Mouala, Kandabon, Vatou-Lele, et il a résidé trois ou quatre mois dans chacune, excepté à Vouhia où il a passé vingt-un mois. Que de choses curieuses cet homme a vues !... que de rapports pleins d'intérêt il pourrait faire s'il avait reçu la moindre éducation !... Mais Joe ne savait ni lire ni écrire, et il a tellement contracté toutes les habitudes des Polyné-

Digitized by Google

siens, qu'au premier coup d'œil il est presque impossible de le distinguer d'avec eux, d'autant plus que son corps est couvert d'un tatouage semblable au leur. Mais, en y regardant de plus près, sa figure offre un type différent, la coupe en est plus ovale et moins arrondie; ses traits aussi annoncent une race plus intelligente.

Ni Bushar, ni Joe ne voulant me suivre, je résolus de m'en tenir aux deux Anglais qui m'avaient demandé passage sur la corvette. De ce moment, j'aurais voulu poursuivre sur-le-champ ma route sur Vanikoro, mais il restait à bord près de vingt-cinq naturels que je ne me souciais point du tout d'amener avec moi, et les pirogues n'étaient point revenues. Tout en pestant, il fallut attendre jusqu'à deux heures et demie; encore n'arriva-t-il que cinq pirogues, et chacune d'elles ne pouvait recevoir que trois ou quatre hommes en sus de ceux qui la montaient. Aussi, quand elles furent toutes parties, il resta encore cinq naturels appartenant sans doute à la classe la plus obscure et aux derniers rangs de la société; car, malgré leurs prières et leurs supplications, personne ne voulut s'en charger. Aucune pirogue n'était en vue et le courant nous avait déjà entraînés de huit milles sous le vent de l'île. Bon gré mal gré, il fallut me décider à faire voile, emmenant ces hommes avec moi.

Ces pauvres malheureux voulaient d'abord se jeter à la mer pour rejoindre leur île, et ils demandaient quelques morceaux de bois, faisant signe que cela leur suffirait pour se soutenir sur l'eau. Mais il y aurait eu de la cruauté de ma part à céder à leurs désirs; la distance à laquelle nous étions déjà de Tikopia, surtout la force des vagues, ne leur aurait jamais permis d'atteindre la terre, et ils auraient infailliblement péri à la suite d'une lutte longue et pénible. Je chargeai Hambilton de leur expliquer que je consentais à me charger d'eux et que je les nourrirais jusqu'à Vanikoro, où ils pourraient débarquer et se procurer les moyens de revenir chez eux, puisqu'il existait des communications assez régulières entre les deux peuples. Cette assurance bannit leur inquiétude, leur gaieté ne tarda pas à renaître, et ils dirent que deux de leurs compatriotes étant établis à Vanikoro, qu'ils auraient recours à leur assistance et pourraient m'être fort utiles.

Nos Tycopiens ont couché dans le grand canot : toute la nuit ils n'ont cessé d'indiquer exactement le gisement de Vanikoro, lorsqu'on leur demandait de quel côté de l'horizon il était situé : cer-

Digitized by Google

taines étoiles leur servaient à reconnaître leur position. Au coucher du soleil, dans la partie de l'horizon éclairée par le disque de cet astre, des barres de perroquet, nous avons pu distinguer, dans l'ouest cinq degrés sud, les sommités de Vanikoro sous la forme de trois mamelons aplatis et isolés comme autant d'îles distinctes. Nous en étions à soixante milles de distance.

A cet aspect nos cœurs furent agités par un mouvement indéfinissable d'espérance et de regrets, de douleur et de satisfaction : enfin nous avions sous les yeux le point mystérieux qui avait caché si longtemps à la France, à l'Europe entière les débris d'une noble et généreuse entreprise ; nous allions fouler ce funeste sol, interroger ses plages, et questionner ses habitants. Mais quel allait être le résultat de nos efforts ? Nous serait-il possible seulement de payer notre tribut de larmes à la mémoire de nos malheureux compatriotes ? Telles étaient nos tristes réflexions, qui nous laissèrent plongés dans une morne rêverie.....

Parmi les cinq Tikopiens Hambilton m'en fit remarquer un qui se disait natif de Houvea, île située à deux journées de Tonga-Tabou : il se trouvait avec trois de ses compatriotes dans une petite pirogue, quand la brise l'entraîna sous le vent de son île. Ces malheureux furent obligés de rester trente jours à la mer, n'ayant que dix cocos pour toute ressource. Ils étaient à l'extrémité quand ils abordèrent à Tikopia, où ils furent accueillis avec hospitalité, et où ils s'établirent. Celui qui se trouvait à bord de l'Astrolabe avait reçu de ses nouveaux compatriotes le nom de Brini-Warou.

Il nous fallut longtemps errer autour de cette île avant de trouver un passage à travers le récif ; le 20 seulement l'Astrolabe fut mouillée à Vanikoro ; le 22, le matelot anglais me présenta un naturel qui s'était offert pour piloter notre canot sur le lieu du naufrage de La Pérouse. Sous la conduite de cet homme, M. Gressein a pu faire le tour de l'île en dedans de la ceinture de brisants qui l'environne, et même en suivant la côte de fort près. A Païou, le premier village où il se soit arrêté, tout le monde a pris la fuite ; Hambilton, le seul homme du canot qui soit descendu à terre, n'a trouvé qu'un vieillard et une vieille femme, ces deux individus dominés par la frayeur, n'ont pu lui donner aucun renseignement. Plus loin, dans un endroit nommé Nama, où se trouve un village plus considérable qu'à Païou, on a communiqué avec les naturels qui ont vendu

Digitized by Google

plusieurs vieux morceaux de fer et de cuivre, provenant des vaisseaux naufragés à Païou et à Vanou ; mais personne ne pouvait ou ne voulait donner des détails touchant les circonstances du naufrage, ni sur le sort des Français qui avaient pu échapper. Un seul, plus âgé, a dit qu'un certain nombre d'Européens s'étaient sauvés sur des planches, et que deux d'entre eux s'étaient établis à Païou, mais qu'ils étaient morts depuis longtemps. Les autres, comme s'ils se fussent donné le mot pour garder le silence sur cet événement, protestaient qu'ils n'en avaient aucune connaissance, que ces objets leur venaient de leurs parents qui les avaient enfouis en terre, il y avait bien longtemps. Lorsqu'on leur objectait les débris recueillis par Dillon sur les récifs, tous assuraient que ce capitaine, qu'ils nommaient Pita (corruption de son nom de baptême Peter), n'avait point emporté de canons, qu'il n'avait rien recueillisur le brisant, et que durant son séjour dans l'île, la mer avait été trop grosse pour qu'on pût rien pêcher sur les récifs. Il était évident que ses insulaires, craignant que nous ne fussions venus chez eux pour tirer vengeance de la mort de nos compatriotes, avaient adopté de concert un système de dénégation absolue touchant le naufrage des frégates, et les événements qui s'en étaient suivis. Ni promesses, ni caresses, ni prières ne réussirent à M. Gressien pour vaincre leur obstination, et il fut obligé de les quitter sans en obtenir rien de plus satisfaisant.

Le grand canot a passé la nuit près du village de Vanou, dont les habitants ont aussi apporté quelques débris insignifiants du naufrage. Puis ce matin, il s'est dirigé vers la passe du nord, par laquelle il est rentré dans le bassin intérieur, et il est enfin revenu à bord par la passe de l'est.

A Vanou, les deux guides de Tevai parurent fort alarmés de se trouver en présence des habitants de cet endroit ; ils se couchèrent à plat ventre dans le canot, et ne se firent voir qu'après avoir reconnu que les naturels de Vanou ne se montraient point hostiles envers leurs hôtes. Un de ces guides raconta à Hambilton qu'outre les deux navires qui avaient fait naufrage à Païou et à Vanou, un autre avait péri près des îles de sable, nommées Maha-Loumou, au sud de l'île ; mais qu'on n'avait pu rien sauver, attendu qu'il avait été sur-le-champ brisé, et s'était englouti le long du brisant.

Ce premier voyage nous a fait connaître le contour de l'île, et nous

a confirmé le fait du naufrage ; mais il ne nous a procuré aucun document sur le lieu précis où il arriva, ni sur les événements qui l'ont accompagné.

Déjà M. Guilbert, en chassant sur les bords de la passe de l'est, a découvert, sur la petite île du bassin intérieur, un village dont les habitants l'ont bien accueilli. Deux des naturels de cet endroit, nommés Tangaloa et Barbaka, lui ont montré un certificat que M. Dillon leur avait laissé, et que M. Guilbert a pu obtenir moyennant quelques présents. Par chacune de ces pièces écrites sur un morceau de parchemin, et datées du 6 octobre 1827, M. Dillon certifie qu'il a été content de la conduite du porteur durant son séjour dans l'île ; qu'il y est arrivé le 13 septembre 1827, et doit en repartir le jour suivant, 7 octobre, pour se rendre aux îles sous le vent, à la recherche des Français de l'équipage de La Pérouse. Il fait aussi mention de cinq canons de bronze, d'un mortier de cuivre et de vaisselle trouvés à Vanikoro. En outre M. Guilbert a apporté de ce village un morceau de cuivre percé de quelques trous, paraissant avoir servi de garniture de bout de vergue.

A six heures et demie, je me suis embarqué dans la baleinière avec MM. Gaimard, Guilbert et Lauvergne, et me suis dirigé vers le village de Tevai : mon intention était de rendre visite au chef Nelo, de le questionner à loisir sur le naufrage, et de tâcher de l'engager à nous fournir quelques cochons.

Le vieux Nelo m'a reçu dans la cabane d'un air assez bourru, et a débuté par me demander des haches, en ajoutant que Pita lui en avait donné beaucoup. Je lui ai fait expliquer par Hambilton que nous avions besoin de vivres frais, que les haches nous avaient été données par notre chef pour nous en procurer, et que, si Nelo voulait envoyer à bord des cochons et des poules, nous lui donnerions beaucoup de haches. Alors Nelo a demandé trois haches pour un petit cochon, et une hache pour un petit poulet. Ce dernier marché ne pouvait pas me convenir, mais j'ai consenti au premier, et j'ai envoyé prendre dans le canot trois haches. Nelo les a examinées, puis il a rompu le marché sous prétexte qu'une des haches n'était pas assez grosse. Voyant sa mauvaise foi, j'ai voulu m'en aller ; mais il m'a fait tant d'instances que j'ai consenti à me rendre dans la maison de l'atoua, où le marché, disait-il, allait se conclure. Cette maison de l'atoua était une case plus grande et mieux construite

Digitized by Google

que les autres, pourvue dans tout son contour d'estrades, de nattes en forme de lits de camp, pour s'asseoir ou dormir, et abondamment pourvue d'armes, cordages et divers ustensiles. Il m'a semblé que c'était à la fois une salle d'armes et de conseil, plutôt qu'une espèce de temple, puisque je n'y ai remarqué rien qui parût avoir rapport à un culte quelconque.

Quoi qu'il en soit, ce fut là que Nelo fit semblant de vouloir négocier et d'envoyer chercher des cochons. Mais aucun n'arrivait, et chaque fois que je faisais mine de m'en aller, Nelo m'arrêtait avec humeur, et les sauvages qui nous entouraient semblaient grommeler entre leurs dents, et n'attendre qu'un signal de leur chef pour tomber sur nous. Je reconnus que l'intention du brave Nelo était d'avoir des haches sans donner de cochons : nous étions venus sans armes, et il eût été mal avisé de vouloir résister à ces sauvages alertes, résolus et bien armés. Il était évident que je venais de me fourrer dans un guêpier, et, tout en cédant, je ne songeai plus qu'à me ménager une retraite honorable. Ainsi[1], prenant tout à coup mon parti, je fis dire à Nelo, par Hambilton, que je n'avais pas le temps d'attendre que l'on amenât des cochons, mais que je lui donnais à-compte sur le prix convenu une grosse hache et un beau collier, et que, comme je comptais sur sa bonne foi, il recevrait le reste du prix quand il ferait porter l'animal à bord. Sur cela, je lui livrai les deux objets en question, et, sans attendre sa réponse, je me remis en route pour le canot.

Ce dénouement imprévu du marché surprit tellement Nelo, ou bien il fut si content d'obtenir la hache pour rien, qu'il ne s'opposa nullement à ma retraite non plus qu'aucun de ses gens. Cette aventure me donna la plus mauvaise opinion du caractère des habitants de Tevai, et je vis que nous ne pourrions pas être trop sur nos gardes contre leurs dispositions avides et turbulentes, contre leur perfidie.

Durant cette entrevue, j'avais cependant profité de tous les instants où je pouvais fixer l'attention du cupide Nelo pour le ques-

[1] Il est une grande erreur parmi les esprits français ; il leur semble que prévoir c'est avoir peur. Je trouve, moi, que l'on doit bien s'en vouloir d'être bêtement pris au dépourvu ! Il faut tout prévoir, beaucoup se méfier, et ses dispositions faites, marcher tranquillement le plus loin possible.

Digitized by Google

tionner au sujet du naufrage. Malgré sa mauvaise humeur, il répondit quelquefois à mes questions. — Suivant lui, les Français qui avaient abordé à Vanou avaient tiré les premiers sur les naturels, et en avaient tué une vingtaine : puis ils s'en étaient allés. Jamais, à sa connaissance, aucun *papa langui* (blanc) n'avait existé dans Vanikoro, ni dans les îles voisines. Un navire s'était effectivement perdu sur les récifs du sud-est; mais on n'avait pu rien en sauver, et les blancs qui le montaient n'étaient point descendus à terre. Enfin, Pita n'avait point eu de canons, et n'avait pas même pu pêcher sur les récifs.... Malgré les protestations de Nelo, je voyais facilement que ce chef n'était point sincère, et qu'il y avait beaucoup de réticences dans ses déclarations.

En quittant Tevai, je me dirigeai sur un des villages de Mannevai, dans le bassin intérieur : du plus loin qu'ils nous aperçurent, les habitants accoururent au-devant de nous, sans armes, et en témoignant une joie extrême de nous voir. Le vieil ariki Tamanongui me prit amicalement par la main, et me conduisit dans une espèce de case publique où l'on préparait des vivres. Nous nous assîmes au milieu de tout le peuple et à côté des chefs des deux villages.

Je donnai à chacun d'eux un collier, et M. Guilbert les gratifia d'un morceau d'étoffe de Tonga[1] : ces présents les comblèrent de joie. Je commençai à les questionner : ils m'écoutaient attentivement, et paraissaient disposés à m'être agréables; néanmoins, comme ceux de Tevai, ils nièrent longtemps avoir eu connaissance de l'événement; personne ne se souvenait d'avoir vu les vaisseaux naufragés, ni les étrangers qui les montaient. Enfin, un vieillard qui n'avait pas moins de soixante-dix ans, confessa qu'il avait vu deux blancs, qui étaient descendus à Païou, mais il ajouta qu'ils étaient morts depuis longtemps sans avoir laissé d'enfants. Ceux qui avaient abordé à Vanou avaient été reçus à coups de flèches par les naturels; alors les blancs avaient tiré sur ceux-ci avec leurs fusils (et il faisait le geste d'un homme qui souffle la mort); ils en avaient tué plusieurs; ensuite ils avaient tous péri eux-mêmes, et leurs crânes étaient enterrés à Vanou. Les autres os avaient servi aux sauvages à garnir leurs flèches.

A Manevai, comme à Tevai, je montrai aux naturels une croix de

[1] Étoffe en apier.

Digitized by Google

Saint-Louis et une pièce d'argent, en leur demandant s'ils avaient déjà vu des objets semblables. A Tevai, personne ne se souvenait d'en avoir jamais vu; mais à Manevai, Tangaloa affirma qu'il s'en trouvait de semblables à Vanou.

Demain M. Jacquinot, accompagné de MM. Lottin, Sainson, Dudemaine et Lesson, partira dans le grand canot pour faire une seconde excursion autour de l'île, et chercher de nouveau le lieu du naufrage.

Il arriva, ce matin, à huit heures environ, devant Vanou. A son approche, les femmes se sont enfuies dans les bois, emmenant leurs enfants avec elles et emportant sur le dos leurs effets les plus précieux. Les hommes sont venus au-devant du canot d'un air ou régnaient l'inquiétude et l'effroi; à toutes les questions qu'on leur a adressées, ils n'ont fait que des réponses évasives et visiblement mensongères.

Tout en persistant dans leur système de dénégation absolue touchant le naufrage des navires et ses conséquences, ils ont cependant avoué qu'ils avaient eu en leur pouvoir les crânes des Maras, mais ils ont ajouté qu'on les avait depuis longtemps jetés à la mer.

Alors le canot se dirigea vers Nama, village situé à deux milles plus loin. Les Français y furent accueillis d'un œil plus ouvert qu'à Vanou; cependant, leurs questions, leurs promesses et leurs efforts y furent longtemps aussi infructueux; M. Jacquinot se proposait déjà de continuer sa route vers Païou, lorsqu'il s'avisa de déployer un morceau de drap rouge; la vue de cet objet produisit un tel effet sur l'esprit d'un sauvage, qu'il sauta sur-le-champ dans le canot, et s'offrit à le conduire sur le lieu du naufrage, pourvu qu'on lui donnât le précieux morceau d'étoffe: le marché fut aussitôt conclu.

La chaîne des récifs qui forme comme une immense ceinture autour de Vanikoro, à la distance de deux ou trois milles au large, près de Païou et devant un lieu nommé Ambi, se rapproche beaucoup de la côte dont elle n'est guère éloignée de plus d'un mille. Ce fut là, dans une espèce de coupée au travers des brisants, que le noir arrêta le canot et fit signe aux Français de regarder au fond de l'eau. En effet, à la profondeur de douze ou quinze pieds, ils distinguèrent bientôt, disséminés çà et là et empâtés de coraux, des ancres, des canons, des boulets et divers autres objets, surtout de nombreuses plaques de plomb. A ce spectacle, tous leurs doutes furent dissipés; ils restèrent convaincus que les tristes débris qui

Digitized by Google

frappaient leurs yeux étaient les derniers témoins du désastre des navires de La Pérouse.

Il ne restait plus que des objets en fer, cuivre ou plomb ; tout le bois avait disparu, détruit sans doute par le temps et le frottement des lames. La disposition des ancres faisait présumer que quatre d'entre elles avaient coulé avec le navire, tandis que les deux autres avaient pu être mouillées. L'aspect des lieux permettait de supposer que le navire avait tenté de s'introduire au-dedans des récifs par une espèce de passe ; qu'il avait échoué, et n'avait pu se dégager de la position qui lui était devenue fatale. Suivant le récit de quelques sauvages, ce navire aurait été celui dont l'équipage avait pu se sauver à Païou, et y construire un petit bâtiment, tandis que l'autre aurait échoué en dehors du récif, où il se serait tout à fait englouti.

M. Jacquinot fit plonger sur une de ces ancres ; on réussit à l'élinguer, et déjà on avait fortement agi avec les palans pour la soulager, quand on s'aperçut que cette manœuvre allait compromettre le salut du canot dont l'arrière cédait aux efforts qui avaient été faits ; tant cette ancre était déjà engagée sous la croûte des coraux ! Cette considération décida M. Jacquinot à renoncer à son entreprise, et comme il était déjà quatre heures du soir, il jugea à propos de se mettre en route pour le navire.

Le 2 mars, après bien des difficultés vaincues, non sans quelques dangers, je conduisis la corvette dans la baie de Manevai. Le même jour la chaloupe partit pour retourner sur le lieu du naufrage : le 5 elle revint à bord, et voici les détails de ses opérations :

M. Guilbert, après de violents efforts, qui firent craquer l'arrière de la chaloupe, parvint à extraire des récifs les objets suivants : une ancre de dix-huit cents livres environ sans jas[1], fortement oxydée et revêtue d'une croûte de coraux dont l'épaisseur paraît d'un à deux pouces ; un canon court en fonte, également recouvert de coraux, tellement oxydé que le métal cède facilement sous l'action du marteau ; un pierrier en bronze et une espingole en cuivre, beaucoup mieux conservés, l'un portant sur ses tourillons[2] les numéros 548 d'ordre et 144 de poids, l'autre 286 d'ordre et 94 de

[1] Deux pièces de bois assemblées et ajustées à l'extrémité de la verge de l'ancre, et qui la forcent à tomber de manière à ce que l'un de ses becs morde dans le sol.

[2] Deux pivots ronds qui assujettissent un canon sur son affût.

Digitized by Google

poids : du reste nulle autre marque ; un saumon de plomb, une grande plaque du même métal, des fragments de porcelaine, etc. En outre, on avait acheté à Nama les débris d'une bouilloire.

Au lieu du naufrage, on avait remarqué cinq autres ancres, deux pierriers, et d'autres canons à demi recouverts par les coraux.

Je fis part à mes compagnons du projet que j'avais depuis longtemps conçu, d'élever à la mémoire de nos infortunés compatriotes un mausolée modeste, mais qui suffît du moins pour attester notre passage à Vanikoro, nos efforts et l'amertume de nos regrets, en attendant que la France pût un jour y consacrer un monument plus durable et plus digne de sa puissance.

Cette proposition fut reçue avec enthousiasme, et chacun voulut concourir à l'érection d'un cénotaphe : nous arrêtâmes qu'il serait placé au milieu d'une touffe de mangliers situés sur le récif qui cerne en partie notre mouillage du côté du Nord : sur-le-champ, accompagné de plusieurs officiers, je descendis sur cet îlot de corail ; je désignai le local que l'on commença à déblayer. La forme du mausolée devait être celle d'un prisme quadrangulaire de six pieds sur chaque arête, surmonté par une pyramide quadrangulaire de même dimension. Des plateaux de madrépores, contenus entre quatre pieux solides fichés en terre, devaient former la masse de l'édifice, et sa cime devait être recouverte par un chapiteau en bois peint. Je destinai à cet emploi les planches de Koudi, achetées l'année précédente à Korora-Reka. Je donnai l'ordre de n'employer ni clous, ni ferrures pour assembler ces pièces, afin de n'offrir aux naturels aucun objet qui pût les porter à détruire notre ouvrage afin de satisfaire leur cupidité.

Nous avons reçu aujourd'hui la visite de plusieurs habitants du village de Vanikoro, et notamment Valiko, premier chef de cette tribu : Valiko est un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, au teint très noir, aux cheveux grisonnants, mais encore vif, actif, et en apparence plus intelligent que tous les naturels de sa race. Par l'entremise de Hambilton, je l'interrogeai sur le naufrage des Maras ; voici ce qui résulta de ses réponses, par elles-mêmes assez précises, et, en outre, développées par les explications de Tangaloa et de Kavaliki :

En définitive, aucun navire n'aurait péri devant Vanou ; mais l'un aurait échoué devant Païou, à l'endroit même où sont encore aujourd'hui les ancres et les canons, et de ce bâtiment proviennent tous les objets que les naturels ont livrés à M. Dillon et à l'Astrolabe ;

Digitized by Google

l'autre toucha et s'engloutit devant Tanema, en dehors même du récif, sans qu'on pût en rien sauver : presque tous les hommes qui le montaient périrent sans venir à terre. Les Maras du premier navire, en grand nombre (cependant il n'en désigne que trente, dans l'impossibilité où il est d'en énumérer davantage), s'établirent à Païou, et travaillèrent à la construction d'un petit vaisseau. Quoique les naturels eussent du respect pour ces étrangers et ne les abordassent qu'en leur baisant les mains en signe d'hommage, ce qu'il exprima par un geste, il y eut des querelles où périrent, d'un côté, cinq naturels de Vanou, dont trois Arikis et un homme de Tanema; de l'autre part, il y eut deux Maras tués à Païou.

Au bout de cinq lunes, les Maras quittèrent l'île sur leur petit bâtiment. Valiko me montra un garçon de douze à treize ans pour m'expliquer qu'il avait le même âge que cet enfant à l'époque du naufrage des Maras.

Il a été impossible à Valiko de me donner l'origine du nom de Mara, qu'ils assignèrent aux Français ; seulement, il dit que quand on demandait à ceux-ci d'où ils venaient, ils répondaient : Mara. Peut-être serait-ce une corruption du mot mer que leur prononçaient leurs hôtes? Avant ces deux navires, ils n'avaient jamais entendu parler des Papalangui, mot qu'ils ont adopté des peuples de l'espèce polynésienne, pour désigner tous les blancs ; mais ils savaient que trois bâtiments de cette nation avaient passé devant les côtes de Nitendi sans y toucher; sans doute, le navire de Carteret et les deux frégates de d'Entrecasteaux. Ils n'en virent plus jusqu'à l'arrivée de Pita, et l'Astrolabe a été le quatrième navire qu'ils aient vu. Tous attestent qu'il n'y a aucun homme du naufrage, ni à Nitendi, ni à Toupoux, ni à Taumako, etc. Cependant, il y a en ce moment à Vanikoro des habitants de chacune de ces trois îles. Kavaliki et Tangaloa affirment, ainsi que Valiko, qu'à Vanou il y a quantité de monnaie en cuivre, en argent et même en or. Tangaloa, moyennant une hache que je lui promets, s'engage à me montrer le lieu où les Maras construisirent leur petit bâtiment, et le récif où périt un des vaisseaux devant Tanema.

Suivant Kavaliki et Tangaloa, la grande île se nomme collectivement Vanikoro, et ses divers districts sont : Vanou, Nama, Païou, Tanama, Nimbe, Temoua et Ocili, dont les habitants ont été récemment exterminés. L'île du nord-est se nomme Tancanou, et ne ren-

Digitized by Google

ferme que les deux villages de Vanikoro et de Tevai. Enfin la petite île de Manovai est habitée par la tribu de ce nom.

J'ai fait des présents à Valiko et à Kavaliki, qui sont repartis pour leur résidence, très satisfaits de leurs rapports avec nous : le dernier a promis de rapporter à bord des cochons, après avoir indiqué qu'il y en avait beaucoup dans son village.

Le temps est devenu très orageux, et dans la soirée la pluie a commencé à tomber avec abondance ; elle a duré presque toute la nuit. Les brisants grondent avec force, et annoncent qu'une grosse mer règne au large. Le temps est tout à fait gâté, la brise persiste au sud et au sud-ouest, et les grains se succèdent avec fréquence.

Il en est de même le lendemain ; un ciel très couvert et une faible brise du nord nous amènent des torrents de pluie : ces temps déplorables sont loin d'améliorer l'état des malades, et l'équipage compte déjà deux ou trois hommes attaqués de la fièvre, outre M. Gaimard et moi.

Cependant les travaux du cénotaphe sont poursuivis avec activité, et rien ne saurait me déterminer à quitter l'île, sans avoir payé ce dernier tribut aux mânes de nos infortunés compatriotes.

Le 9 mars nos cinq passagers tikopiens, sur le point de partir, nous font leurs adieux, et réclament l'effet de nos promesses. Le navire sur lequel ils comptaient franchir les quarante lieues qui séparent Vanikoro de Tikopia, était une frêle pirogue à balancier, et leurs provisions se réduisaient à quelques cocos secs et à un petit nombre de taros. Toutefois, la traversée qu'ils entreprenaient ne paraissait pas leur causer la moindre inquiétude, et bien qu'il fît habituellement un temps sombre et orageux avec les vents d'ouest qui régnaient, ils craignaient bien plus le retour d'un ciel plus serein qui eût ramené les vents d'est, tout à fait contraires à leurs projets. La raison qui engageait ces pauvres sauvages à hâter leur départ, c'est que, malgré leur précaution de revenir chaque soir coucher à bord, l'un d'eux se trouvait déjà en proie aux frissons de la fièvre, et ils nous firent comprendre par signes qu'ils mourraient tous, s'ils restaient plus longtemps à Vanikoro.

Le malade était étendu près d'un petit feu, sous un abri qu'on lui avait ménagé sur la plate-forme du balancier. Je m'empressai de donner à ces pauvres sauvages une herminette et une belle hache, acquisition qui les transporta de joie. Plusieurs officiers leur firent des présents, et les matelots eux-mêmes voulurent contribuer à leur

Digitized by Google

bien-être, en leur faisant une large provision avec le biscuit de leurs épargnes. Sensibles à ces preuves d'amitié, ces insulaires ne quittèrent l'Astrolabe qu'en témoignant toute leur gratitude du traitement qu'ils y avaient éprouvé[1], et en faisant des vœux pour le bonheur de tous ceux qui la montaient : sur-le-champ ils prirent le large par la passe de l'est.

Les naturels continuent de visiter notre navire, mais de timides et réservés qu'ils étaient d'abord, ils sont devenus peu à peu exigeants, et même presque aussi insolents que ceux de Tevai. Ces messieurs n'ont-ils pas déjà parlé de tributs à payer pour avoir l'autorisation de bâtir notre tombeau !....

Sans doute ils sont enhardis par l'extrême douceur qu'on leur a montrée et les prévenances en tout genre dont ils ont été l'objet de notre part. Certainement ils auraient besoin d'une leçon ; mais je préfère temporiser, d'une part à cause des corvées qu'il faut souvent envoyer à terre, de l'autre, par l'espoir de quitter incessamment leur île. D'ailleurs, pour assurer la conservation de notre cénotaphe, il est à désirer que nous ménagions ces barbares jusqu'au dernier moment.

Du reste la fièvre fait d'effrayants progrès ; ce soir, quinze hommes sont déjà frappés, et un avenir sinistre nous menace, si nous ne pouvons quitter bientôt ces plages funestes.

Le 14, vers trois heures du matin, M. Lottin est descendu sur le récif avec les charpentiers, pour mettre en place les dernières pièces du mausolée. C'est le chapiteau pyramidal, en planches de koudi, qui doit lui servir de couronnement, et qui se termine par un gros bouton en bois, taillé à facettes. Dans une des traverses est incrustée une plaque en plomb, sur laquelle ont été tracés, en gros caractères, fortement creusés, les mots suivants : *A la mémoire de La Pérouse et de ses compagnons. L'Astrolabe,* 14 *mars* 1828.

A dix heures et demie, tout était terminé. Comme la fièvre me retenait à bord, M. Jacquinot fut chargé de procéder à l'inauguration du monument. Il descendit à la tête d'une partie de l'équipage sur le récif ; un détachement de dix hommes armés défila par trois fois, dans un silence solennel et respectueux, à l'entour du Mausolée, et fit trois décharges de mousqueterie, tandis que du bord une salve

[1] M. d'Urville a su plus tard que l'on n'avait jamais revu à Tikopia ces intéressants Polynésiens.

Digitized by Google

Digitized by Google

de vingt-un coups de canon faisait retentir les montagnes de Vanikoro. Quarante ans auparavant, les échos de ces mêmes montagnes avaient peut-être répété les cris de nos compatriotes expirant sous les coups des sauvages, ou succombant sous les atteintes de la fièvre !.... Et nous-mêmes, n'avions-nous pas à craindre une destinée pareille? Le cénotaphe que, de nos mains défaillantes, nous venions d'élever en l'honneur des compagnons de La Pérouse, ne pouvait-il pas aussi devenir le dernier témoin des longues épreuves et du désastre de la nouvelle Astrolabe !... Réflexions douloureuses, que mon accablement et les douleurs de la fièvre ne m'empêchaient point de faire en ce moment critique !

Aux premiers coups de canon, les sauvages, glacés d'épouvante, s'enfuirent de toutes parts, abandonnant même leurs *vaka* ou pirogues pour s'échapper plus vite. Rassemblés près de leur village, ils épiaient avec inquiétude quels seraient les résultats de ces terribles détonations. J'avais jugé à propos de ne point les prévenir, afin de mieux examiner leur conduite, et en même temps pour leur donner une plus haute opinion de notre puissance.

Au bout d'un quart d'heure, deux d'entre eux, plus hardis que le reste, montèrent dans un vaka et se dirigèrent vers la corvette. Ces deux hommes étaient les deux arikis de Manevai, savoir : mon ami Moembe et le belliqueux Kalaï. Je fus à la fois surpris et satisfait de cette preuve de courage et de confiance de leur part ; cette démarche semblait justifier jusqu'à un certain point l'assertion de Moembe, que *les chefs ne se faisaient point la guerre*. Ils montèrent à bord d'un air incertain, s'avancèrent près de moi avec un maintien respectueux et m'abordèrent en me baisant le dos de la main. Je fis en sorte de les rassurer de mon mieux, et par l'organe d'Hambilton je leur assurai que nous n'étions nullement irrités contre eux, que si nous voulions sérieusement leur déclarer la guerre, nous pouvions les exterminer d'un seul coup ; mais que les canons n'avaient point été chargés à boulet, et que les coups qu'ils avaient entendus avaient été seulement tirés en l'honneur de *l'Atoua Papalangui*, dieu des Européens, que nous venions de placer sur le récif. Je les priai d'engager leurs compatriotes à respecter la *maison de notre Dieu*, et à ne point chercher à la détruire : si les navires, qui viendraient après nous dans leur île, voyaient cette maison debout, ce serait pour eux un gage de notre amitié avec les habitants de Manevai, et ceux-ci

Digitized by Google

n'en seraient que mieux traités par leurs hôtes. Si le monument était renversé, les blancs seraient irrités, et s'ils étaient de notre nation ils vengeraient sans doute sévèrement cet attentat.

Enfin, pour achever de nous rendre, ces deux chefs plus favorables, je remis à Moembe une herminette et un morceau de drap rouge pour l'offrir de ma part à Loubo, et autant à Kalaï pour le redoutable Banie. Bien que mes deux arikis parussent déjà souscrire très volontiers à toutes mes propositions, le dernier argument fit sur eux la plus vive impression.

Pour nous, notre dernière tâche sur Vanikoro était enfin accomplie : nous avions rendu les derniers devoirs à nos malheureux compatriotes, il s'agissait d'aviser au plus tôt à notre propre départ. Vingt-cinq personnes gémissaient déjà sur les cadres, et quelques jours suffisaient pour nous priver des bras qui devaient nous arracher de Vanikoro.

Le 15 mars 1828, à cinq heures et demie, le branle-bas a lieu, il fait calme plat et beau temps. Toutes les ancres sont successivement relevées, et nous nous avançons doucement vers le nord, remorqués par le grand canot et la baleinière, où sont embarqués le petit nombre d'hommes qui restent valides. Mais à huit heures et demie, la marée contraire nous force à mouiller une ancre à un demi-mille au nord-est du mausolée.

Le 16, quoique la pluie soit bien apaisée au jour, le temps est encore si incertain, que je n'ai pas osé faire toucher aux ancres, dans la crainte de tomber sur les récifs. Car si cet accident arrivait, l'équipage est désormais si faible, qu'il nous deviendrait impossible d'exécuter les manœuvres nécessaires pour nous relever. On doit juger tout ce qu'une pareille attente avait de douloureux.

Les naturels sont revenus dans l'après-midi vendre du poisson à bord. Leurs démarches, leurs dispositions devenaient de plus en plus suspectes ; ils déguisent à peine la joie que leur fait éprouver notre affaiblissement progressif, et tout annonce qu'ils nourrissent de perfides espérances.

Le 17, quarante personnes sont hors de service, et si nous laissons passer cette journée sans bouger, demain peut-être il ne sera plus temps de vouloir quitter Vanikoro. En conséquence, je suis décidé à tenter un dernier effort : à six heures du matin, on commence à virer sur les ancres, et on les relève les unes après les

Digitized by Google

autres, manœuvre longue et pénible, attendu que le câble, la chaîne et le grelin s'étaient entortillés les uns avec les autres, et que nous avions peu de bras valides.

Sur les huit heures, tandis que nous étions le plus occupés à ce travail, j'ai été fort étonné de voir venir à nous une demi-douzaine de pirogues de Tevai, d'autant plus que trois ou quatre habitants de Manevai, qui se trouvaient déjà à bord, ne paraissaient nullement effrayés à leur approche, bien qu'ils m'eussent encore dit, quelques jours auparavant, que ceux de Tevai étaient leurs ennemis mortels. Je témoignai ma surprise aux hommes de Manevai, qui se contentèrent de rire d'un air équivoque en disant qu'ils avaient fait leur paix avec les habitants de Tevai, et que ceux-ci m'apportaient des cocos.

Mais je vis bientôt que les nouveaux venus n'apportaient rien que des arcs et des flèches en fort bon état ; deux ou trois d'entre eux montèrent à bord d'un air déterminé, et s'approchèrent du grand panneau pour regarder dans l'intérieur du faux-pont, et s'assurer du nombre des hommes malades ; une joie maligne perçait en même temps dans leurs regards diaboliques. En ce moment, quelques personnes de l'équipage m'ont fait observer que deux des trois hommes de Manevai qui se trouvaient à bord, faisaient ce même manége depuis trois ou quatre jours ; M. Gressien, qui observait depuis le matin leurs mouvements, avait cru voir les guerriers des deux tribus se réunir sur la plage, et avoir entre eux une longue conférence.

De pareilles manœuvres annonçaient les plus perfides dispositions, et je jugeai que le danger était imminent : à l'instant j'intimai aux naturels l'ordre de quitter la corvette et de rentrer dans leurs pirogues. Ils eurent l'audace de me regarder d'un air fier et menaçant, comme pour me défier de faire mettre à exécution mon ordre : je me contentai de faire ouvrir la salle d'armes, ordinairement fermée avec soin, et d'un front sévère je la montrai du doigt à mes sauvages, tandis que de l'autre je désignais leurs pirogues ; l'aspect subit de vingt mousquets étincelants, dont ils connaissaient la puissance, les fit tressaillir, et nous délivra de leur sinistre présence.

Du reste, nous venions, pour ainsi dire, de rompre la paille avec ces barbares, et notre départ devenait plus indispensable que jamais. J'exhortai donc l'équipage à redoubler de courage et d'efforts, et je pressai le moment de l'appareillage autant que le permettaient mes faibles moyens. Les malades eux-mêmes prêtèrent leurs débiles mains

Digitized by Google

à l'ouvrage, et nous pûmes enfin élonger une ancre à jet dans l'est, par trente brasses de fond : nous fûmes assez heureux pour qu'elle tînt jusqu'au bout.

Ce fut donc sur ce frêle appui que, le 17 mars 1828, à onze heures quinze minutes du matin, l'Astrolabe déploya ses voiles et prit définitivement son essor pour quitter Vanikoro.

Accablé par la fièvre, je pouvais à peine me soutenir pour commander la manœuvre, et mes yeux affaiblis ne pouvaient se fixer sur les flots d'écume qui blanchissaient la passe. Mais je fus secondé par l'activité des officiers, surtout par l'assistance de M. Gressien, que j'avais chargé de diriger notre route. Il nous servit de pilote, et le fit avec tant de sang-froid, de prudence et d'habileté, que la corvette franchit sans accident la passe étroite et difficile par où nous devions gagner le large. Ce moment décidait sans retour du sort de l'expédition, et la moindre fausse manœuvre la jetait sur des écueils d'où rien ne pouvait la retirer. Aussi, malgré notre détresse, après quelques minutes d'une pénible activité, nous éprouvâmes tous, en nous voyant délivrés des récifs de cette île funeste, un sentiment de joie comparable à celui d'un prisonnier qui échappe aux horreurs de la plus dure captivité. La douce espérance vint ranimer notre courage abattu, et nos regards se tournèrent encore une fois vers les rives de notre patrie, à travers les cinq ou six mille lieues qui nous en séparaient[1] !

NOUVELLE-ZÉLANDE.

SA DÉCOUVERTE ET SON HISTOIRE.

Considérée antérieurement à l'époque qui a mis en contact les nations sauvages de la mer du Sud avec des peuples civilisés, l'histoire de ces nations se réduit à bien peu de chose ; privés de tout autre moyen que celui de la parole pour communiquer leurs idées, ces hommes n'avaient même rien imaginé qui ressemblât aux symboles hiéroglyphiques, aux

[1] Une partie des tristes restes de l'expédition de La Pérouse, enlevés au récif de Vanikoro, sont exposés dans la première salle du Musée naval de Paris.

nœuds ou *quipos* adoptés par divers peuples encore bien voisins de l'état de nature. Aussi leurs notions du passé n'offrent-elles en général que des traditions très confuses qui n'ont ni suite, ni cohérence.

La Nouvelle-Zélande se trouve particulièrement dans ce cas. Distribués en tribus peu nombreuses, entièrement indépendantes les unes des autres, et souvent divisées par des guerres sanglantes et destructives, ses habitants étaient restés étrangers à toute forme régulière de gouvernement, tandis que les naturels des îles de Taïti, Tonga et Havaï, réunis en monarchies plus ou moins puissantes, conservaient un souvenir plus distinct des exploits de leurs anciens souverains.

Durant tout le temps que la Nouvelle-Zélande est demeurée inconnue aux Européens, les générations qui ont occupé ce sol se sont succédé sans laisser aucune trace de leur existence : aucun monument même ne peut témoigner de leur industrie ou de leurs efforts. Laissant donc de côté cette longue suite de siècles de ténèbres, nous nous hâtons d'arriver à l'époque qui fit connaître ces contrées à l'Europe civilisée.

A Tasman fut due la découverte de la Nouvelle-Zélande ; quittant le chemin frayé pour la première fois par Magellan, et que, durant plus d'un siècle, presque tous ses successeurs avaient suivi de près, sans s'éloigner des deux tropiques, Tasman, dès l'année 1642, poussa ses recherches vers les mers refroidies qui ceignent le pôle antarctique. La terre de Van-Diémen fut le premier fruit de ses courageux efforts ; mais la découverte de la Nouvelle-Zélande en fut le plus important résultat. Le 13 décembre 1642, ce navigateur aperçut les montagnes de Tavai-Pounamou pour la première fois, un peu au sud du cap Foul-Wind, et presque au même endroit où l'Astrolabe vint plus tard atterrir sur cette côte orageuse. Il prolongea la terre d'assez près, en se dirigeant au nord-est ; le 17, il donna dans le détroit de Cook, qu'il prit pour un golfe, et qu'il nomma Zeehaan's-Bocht, et, le 18, il mouilla sur une baie qui reçut le nom de Moordenar's-Bay, en mémoire de l'événement funeste qui signala cette relâche.

Les efforts de Tasman pour gagner la confiance et l'amitié des insulaires furent inutiles : les sauvages se précipitèrent sur l'un de ses canots, tuèrent trois Hollandais et en blessèrent mortellement un quatrième. Tasman fut obligé de faire jouer son artillerie et de

Digitized by Google

renoncer à descendre à terre, comme il l'avait projeté. Les vents violents de l'ouest et du nord-ouest le retinrent encore quelques jours au mouillage; puis il continua sa route au nord en prolongeant la côte occidentale de Ika-na-Mawi, et le 4 janvier 1643, il découvrit les îlots Manawa-Tawi. Il tenta vainement d'y faire de l'eau, et le 6 janvier il quitta cette terre dont il avait reconnu la côte dans une étendue de plus de deux cents lieues.

Tandis que Cook, au mois de décembre 1769, reconnaissait la côte nord-est de Ika-na-Mawi, le navigateur Surville était mouillé dans la vaste baie d'Oudou-Oudou, dont il traça un plan estimable pour son temps, mais aujourd'hui bien imparfait. Du reste, cette expédition ne rendit guère d'autres services aux connaissances humaines : nous regrettons même d'être obligé de dire que la conduite injuste et violente du capitaine français envers le chef Nagui-Nouï, fut peut-être la première cause des actes de cruauté que les Européens eurent à essuyer dans la suite de la part des habitants de Wangaroa. Surville est probablement le navigateur dont le nom est resté dans la mémoire des naturels, sous le titre de Stivers.

Deux ans plus tard, son compatriote Marion conduisait ses navires dans les mêmes parages. Il atterrit devant le mont Egmont le 24 mars 1772; comme Tasman, il prolongea la côte ouest d'Ika-na-Mawi, doubla le cap nord, et vint mouiller le 4 mai sur la baie des Iles. Les vaisseaux français avaient éprouvé des avaries considérables, et Marion voulut profiter des bonnes dispositions des naturels et des beaux bois de mâture qui croissaient dans leurs forêts pour réparer ces avaries. Durant quarante jours environ la bonne intelligence qui régnait entre les insulaires et les Européens ne fut pas un seul instant troublée; la confiance de ceux-ci envers leurs hôtes était parvenue au plus haut degré d'abandon et de sécurité; mais, dans la journée du 12 et du 13 juin, Marion fut massacré, ainsi que vingt-sept hommes des deux équipages, sans qu'aucun motif eût pu, même en apparence, provoquer cet affreux attentat de la part des Nouveaux-Zélandais.

Déjà Rochon, en donnant au public le récit du voyage de Marion, avait attribué cette catastrophe à l'injuste conduite tenue par Surville, deux ans auparavant, à l'égard de Nagui-Nouï. Son opinion acquerra un nouveau degré de vraisemblance, quand on saura que les habitants de la baie des Iles ont déclaré d'une voix unanime que

Digitized by Google

Tekouri, l'auteur principal du meurtre de Marion et de ses compagnons, appartenait, ainsi que ses guerriers, à la tribu de Wangaroa. Nagui-Nouï était de ce pays et peut-être parent de Tekouri ; alors la vengeance de celui-ci n'avait rien que de juste et d'honorable, suivant les idées reçues par ces peuples. Il est même possible que Tekouri ne se soit porté à cet acte indispensable de satisfaction, que lorsqu'il aura été bien convaincu que Marion appartenait à la même nation que Surville ; et cette raison pourrait expliquer comment la conduite, en apparence la plus affectueuse et la plus hospitalière de la part de ce chef, fit tout à coup place à la plus atroce barbarie.

Quoi qu'il en soit, les Français, à leur tour, vengèrent d'une manière éclatante le meurtre de leurs compatriotes ; plusieurs villages furent livrés aux flammes ; des centaines de naturels payèrent de leur vie leur perfidie ; et encore aujourd'hui leurs descendants ne parlent de cet événement qu'avec une terreur *respectueuse* [1].

Ce fut à Marion que les habitants de la baie des Iles durent la plupart des plantes potagères dont leur sol est actuellement couvert, telles que navets, raves, oignons, choux, etc. Les sauvages en ont gardé le souvenir, et ils en rendent témoignage aux étrangers.

Il paraît qu'ils n'ont dû les cochons qu'à des voyages beaucoup plus récents.

Duclesmer et Crozet, capitaines des deux navires français, quittèrent la baie des Iles le 14 juillet 1772 : cette expédition n'ajouta rien à la géographie de la Nouvelle-Zélande ; mais on dut à Crozet des détails précis sur les mœurs et les coutumes de ses habitants, comme sur les diverses productions du sol : il est même juste de dire que les observations recueillies par cet officier furent plus complètes et plus exactes que celles qui résultaient déjà du premier voyage de Cook.

Dans son second voyage, au mois de mars 1773, Cook ramène ses vaisseaux sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, et découvre la baie Dusky. Il relâche ensuite dans le canal de la Reine-Charlotte, et y dépose cette fois des cochons et des chèvres. Cinq mois plus tard il reparaît sur la côte de Ika-na-Mawi, près de Black-Head, il gratifie deux chefs de ces cantons d'une foule d'animaux et de plantes utiles ; puis il fait une nouvelle station dans le détroit qui

[1] Les sauvages ne respectent et ne vénèrent que la force : la magnanimité suppose des idées morales d'un ordre trop élevé pour des esprits sans culture.

Digitized by Google

porte son nom. De son côté, son compagnon Furneau mouille à Tolaga, puis au canal de la Reine-Charlotte, où les naturels massacrent dix hommes de son équipage. Tous les marins d'une embarcation furent surpris, massacrés et mangés. Le lieutenant Burnet trouva les restes rôtis de ses compatriotes, une ou deux mains, des doigts, des souliers ; il ne put qu'incomplétement venger la mort des victimes. Enfin, Cook mouilla une troisième fois sur ce point, au mois d'octobre 1774, et y passa une vingtaine de jours. Les observations des deux Forster jettent une vive lumière sur les productions naturelles de la Nouvelle-Zélande ; mais l'état moral, politique et religieux des habitants, demeure presque inconnu. Ces deux savants restèrent surtout dans une ignorance complète touchant les idées religieuses de ces peuples.

En février 1777, lors de son troisième voyage, Cook mouilla encore dans le canal de la Reine-Charlotte : le chirurgien Anderson ajoute quelques détails relatifs aux habitudes des naturels, et le capitaine remarque les idées superstitieuses des Zélandais sur leur chevelure.

Au mois d'octobre 1791, Vancouver relâcha à la baie Dusky ; mais son séjour dans ce havre n'ajouta presque rien à ce que Cook avait fait. Vancouver ne vit même aucun des habitants de cette contrée.

Le général d'Entrecasteaux, en mars 1793, reconnut les îles des Rois et la côte septentrionale de Ika-na-Mawi, dans une étendue de vingt-cinq milles environ, avec son exactitude accoutumée. On communiqua avec les naturels ; mais il n'en résulta aucun document nouveau.

Le mois suivant, le capitaine Hanson, du *Dædalus*, revenant de porter des vivres à l'expédition de Vancouver, enlève deux naturels, Oudou et Touki, dans le voisinage de Wangaroa, et les conduit à l'île Norfolk. Le but des Anglais était de se procurer de la part de ces insulaires des instructions positives pour extraire le chanvre du phormium. Leur espoir, à cet égard, fut trompé ; mais on obtint de Touki et d'Oudou des renseignements curieux sur leur pays. Les bons procédés du gouverneur King envers ces insulaires devinrent aussi le principe des dispositions favorables de leurs compatriotes à l'égard des Européens. Le capitaine King eut la complaisance de reconduire lui-même ces deux sauvages dans leur patrie, en no-

Digitized by Google

vembre 1793. Sa relation fit connaître qu'à cette époque Moudi-Waï commandait à Oudou-Oudou, Pawariki à Tera-Witi, et Tekoke à Moudi-Motou.

Deux ans après, en décembre 1795, le capitaine Dell, du *Fancy*, mouilla sur la baie d'Oudoudou, et trouva Touky et sa femme en bonne santé.

Ce fut à peu près vers cette époque que les baleiniers et surtout les pêcheurs de phoques commencèrent à fréquenter les côtes de la Nouvelle-Zélande. On dut à quelques-uns de ces aventuriers la découverte du détroit de Foveaux, qui sépare l'île Stewart de Tavaï-Pounamou, la transformation de l'île Banks de Cook en une simple presqu'île, et la découverte des havres de Milford, Chalky, Préservation, Macquarie, Molineux, Williams, Pegazus, etc.

Des relations plus fréquentes et plus intimes s'établirent entre les Européens et les Nouveaux-Zélandais : on reconnut que si les derniers étaient des hommes fiers, irascibles et implacables dans leurs vengeances, ils pourraient, traités avec douceur, devenir des amis sûrs, dévoués et constants. Malheureusement, et cela n'était que trop fréquent, leurs hôtes manquaient de procédés et les traitaient plutôt en esclaves qu'en alliés. Ordinairement la terreur des armes à feu comprimait l'indignation des insulaires; mais dès qu'ils en trouvaient l'occasion, ils se hâtaient de venger leurs injures, d'après leurs idées d'honneur, en massacrant leurs ennemis et dévorant leurs corps. Toutefois, ils accueillirent, en général, avec joie les Européens, charmés de pouvoir se procurer par eux les outils en fer qui leur étaient si nécessaires. En outre, quand ils eurent commencé à reconnaître la supériorité des armes à feu, ils firent toutes sortes de sacrifices pour en obtenir; et les premiers fusils vendus par les baleiniers et les pêcheurs de phoques, tout défectueux qu'ils étaient, furent quelquefois payés au prix de trente ou quarante cochons et de plusieurs centaines de corbeilles de patates.

Tepahi, chef de Rangui-Hou, et l'un des plus puissants Rangatiras[1] de la baie des Iles, sentit particulièrement de quel avantage serait pour lui l'amitié des Européens : pour en resserrer les nœuds, il exprima le désir de faire un voyage à Port-Jackson ; le capitaine Stewart consentit à le transporter lui et ses cinq fils à l'île Norfolk,

[1] Ranga-tiras, nobles.

Digitized by Google

d'où ils passèrent, sur le brick le Buffalo, à Port-Jackson (en 1804 ou 1805). Tepahi resta quelque temps dans cette colonie, où il fut comblé d'amitiés et de présents par le gouverneur King et plusieurs personnes de distinction.

Le gouverneur renvoya Tepahi chez lui, sur le navire le Lady Nelson, après l'avoir pourvu d'une foule d'outils et d'instruments utiles. Tepahi demanda et obtint qu'un jeune Anglais nommé Georges Bruce restât avec lui à la Nouvelle-Zélande : ce jeune homme, ayant par sa conduite mérité la confiance du chef, reçut sa fille en mariage, après avoir été tatoué convenablement et admis au rang des guerriers. Son influence devint très utile aux navires anglais qui relâchèrent par la suite sur la baie des Iles, et auxquels il rendit toutes sortes de services. Le capitaine Dalrymple, du navire Général-Wellesley, paya de la plus noire ingratitude les bons offices que Bruce lui avait rendus; non content de l'entraîner avec sa femme loin de sa patrie d'adoption, il abandonna Bruce à Malacca, au mois de décembre 1808, et vendit sa femme à Penany. Grâce à l'intervention du commandant de Malacca, Bruce put recouvrer sa femme et se rendre avec elle à la Nouvelle-Zélande. Cependant, il est probable qu'un pareil acte de perfidie dut inspirer aux insulaires une assez mauvaise opinion de la foi européenne.

L'imprudence et la brutalité d'un autre capitaine furent la cause d'un événement bien plus affligeant encore. John Thompson, commandant le navire Boyd, qui comptait charger d'espars à la Nouvelle-Zélande, s'engagea à reconduire plusieurs naturels dans leur patrie; dans ce nombre se trouvait le fils d'un des principaux chefs de Wangaroa, nommé Taara, mais plus connu par la suite sous le nom de Georges. Ce naturel étant tombé malade durant la traversée ne put faire son service; feignant de ne point ajouter foi à sa maladie, le capitaine Thompson le fit fouetter et maltraiter cruellement. Lorsque le navire fut mouillé à Wangaroa, Taara excita ses compatriotes à venger l'insulte qu'il avait reçue; ils tombèrent sur l'équipage, le massacrèrent en entier, et dévorèrent leurs victimes au nombre de soixante-dix personnes : deux femmes et deux enfants seulement échappèrent à cette épouvantable catastrophe. Après s'être emparé du navire, le père de Taara voulut essayer son fusil sur le pont, près d'un baril de poudre; ce baril s'enflamma, fit périr le père de Taara, et mit le feu au navire : il en résulta que Taara, loin de re-

Digitized by Google

garder sa vengeance comme assouvie, mit encore la mort de son père sur le compte des Européens, et ne cessa de leur en vouloir pour ce motif.

Au moment où le Boyd fut enlevé, Tepahi se trouvait à Wangaroa pour affaires de commerce, et il tenta de sauver quelques victimes; mais les habitants de Wangaroa s'y opposèrent, et ses efforts furent infructueux. Loin de recevoir la récompense due à ses généreuses intentions, par suite de rapports insidieux, et par la ressemblance de son nom avec celui de Tépouhi, frère aîné de Taara, et chef de Wangaroa, Tepahi passa d'abord pour un des principaux auteurs de cet attentat: pour en tirer vengeance, peu de temps après, et dans le cours de 1810, plusieurs capitaines baleiniers, mouillés sur la baie des Iles, réunirent leurs forces, et attaquèrent l'île où Tepahi et son peuple étaient établis, devant Rangui-Hou. L'affaire fut sanglante pour les naturels; plusieurs périrent; un plus grand nombre fut blessé, et le village fut complétement ruiné. Tepahi lui-même reçut plusieurs blessures, et fut tué, peu de temps après, dans un combat contre les habitants de Wangaroa, dont l'affaire du Boyd fut aussi le premier motif.

Cependant plusieurs Nouveaux-Zélandais avaient suivi l'exemple de Tepahi, et avaient quitté leur patrie pour suivre des blancs. Dans ce nombre, on remarqua Maounga, de Korora-Reka, qui, en 1805, consentit à se rendre en Angleterre sous les auspices du docteur Savage, et fut présenté à plusieurs personnes de distinction et même à la famille royale. Ce naturel ne répondit point aux espérances de son mentor. De retour dans sa patrie, à Korora-Reka, il fut banni par l'ariki Tara pour un vol qu'il se permit à bord du navire anglais Ferret, et qui fut découvert par Toupe. Défense lui fut signifiée de réparaître à Korora-Reka sous peine de mort.

D'autres s'embarquèrent sur des navires baleiniers en qualité de simples matelots, et servirent des années entières sur des navires anglais ou américains, heureux quand ils pouvaient rapporter chez eux quelques objets d'Europe en retour de leurs longues fatigues. Tel fut Mawi, de Korora-Reka, qui, à peine âgé de dix ou douze ans, s'embarqua sur un de ces bâtiments, vécut longtemps à Port-Jackson, fut utile aux missionnaires, et mourut enfin à Paddington, en Angleterre, de la manière la plus édifiante, à la fin de l'année 1816.

Tel fut encore Doua-Tara, neveu de Tepahi, qui, dès l'année

1805, s'embarqua, comme simple matelot, sur le baleinier l'Argo, et, durant plusieurs années consécutives, remplit le même service sur d'autres bâtiments. Ce malheureux insulaire éprouva souvent la mauvaise foi des capitaines anglais. Au bout de quatre années, son mauvais sort l'amena sur les bords de la Tamise, où il resta en butte à la misère et aux maladies. Heureusement, sur le navire qui allait le rapporter à Port-Jackson, il trouva M. Marsden, qui le prit sous sa protection : il arriva à Port-Jackson en février 1810, et resta chez M. Marsden jusqu'au mois de novembre. Alors Doua-Tara s'embarqua sur le Frédérick, dans l'espoir de retourner chez lui ; mais ce ne fut qu'après avoir encore souffert toutes sortes de traverses et d'injustices et avoir été contraint de faire un second séjour chez M. Marsden, qu'il eut enfin, dans l'année 1812, l'avantage de revoir son pays natal. Sa naissance l'ayant appelé à succéder à son oncle Tepahi, il prit le commandement de la tribu de Rangui-Hou, et porta tous ses soins à inspirer à ses compatriotes le goût des arts utiles, et surtout de l'agriculture à laquelle il se dévoua presque exclusivement.

L'empressement que témoignait Doua-Tara pour introduire la civilisation et les arts utiles parmi ses compatriotes, et la bienveillance qu'il montrait en toute occasion aux Européens, parurent à M. Marsden d'un heureux présage pour l'établissement de la mission. Il se décida à envoyer MM. Kendall et Hall à la baie des Iles, pour sonder les intentions des naturels et préparer les voies. Ces deux missionnaires s'embarquèrent, le 14 mars 1814, sur le navire l'Active, dont le maître était M. Dillon, qui le premier, dans la suite, découvrit les vestiges du naufrage de La Pérouse. Ils arrivèrent à Tepouna le 10 juillet suivant; et durant les six semaines qu'ils passèrent à la Nouvelle-Zélande, ils purent se convaincre que, loin d'avoir rien à redouter de la part des naturels, ceux-ci étaient disposés à les recevoir à bras ouverts. Pour gage infaillible de leurs bonnes intentions, les chefs les plus influents de la baie des Iles, savoir Shongui, Koro-Koro, Doua-Tara et Touai, s'empressèrent d'accompagner les missionnaires à leur retour à la Nouvelle-Zélande. Shongui et Doua-Tara appartenaient à la partie septentrionale de la baie des Iles, tandis que Koro-Koro et Touai étaient établis sur la partie méridionale de la même baie.

Pour mettre à profit d'aussi favorables dispositions, M. Marsden,

Digitized by Google

dès le 19 novembre 1814, s'embarqua avec MM. Kendall, Hall et King et leurs familles, afin d'aller les établir à la baie des Iles. Cet ecclésiastique a donné un récit de son voyage auquel nous renvoyons pour les détails; nous devons nous contenter de dire ici que, le 24 janvier 1825, il acheta des chefs de Rangui-Hou une étendue de terrain de deux cents acres environ, moyennant douze haches. Ce local devint le siége du nouvel établissement, et, pour ainsi dire, le berceau des missions futures sur cette partie du globe.

Des cases furent promptement élevées, et les Européens destinés à rester à la Nouvelle-Zélande, au nombre de vingt-cinq personnes, furent bientôt installés dans cette petite colonie. Sur-le-champ ils commencèrent à défricher et à ensemencer leurs terres, à enseigner à lire et à écrire aux enfants, et à travailler à la conversion des parents. La terre se prêta aux efforts des nouveaux colons, et paya leurs sueurs par d'abondantes récoltes. Il n'en fut pas de même des naturels : tout entiers aux fureurs de la guerre, et dévorés par la soif des combats, ils ne prêtèrent qu'une bien faible attention aux exhortations des chrétiens, et tous leurs désirs ne tendaient qu'à se procurer des fusils et de la poudre pour exterminer plus facilement leurs ennemis.

Quelques jours après le départ de M. Marsden, Toua-Tara mourut, et ce fut une grande perte pour les missionnaires, qui plaçaient en lui toutes leurs espérances pour l'accomplissement de leurs desseins. Protégés par les autres chefs de Rangui-Hou, et surtout par Shongui, leurs propriétés furent cependant respectées, et ils purent se livrer à leurs pieux travaux.

Le 12 août 1819, les habitants de Wangaroa violent la tombe du beau-père de Shongui, et font des hameçons avec les ossements du mort. Shongui marche contre les naturels de Wangaroa à la tête de ses guerriers, pour demander satisfaction; il fait feu sur les sacriléges, en tue cinq, et l'affaire est ainsi arrangée.

A la fin du même mois, Temarangai déclara la guerre à Shongui et à ses amis, pour quelques coquillages que les gens de ce dernier avaient ramassés sur un terrain taboué appartenant à l'autre chef. Il y eut un combat livré, dans lequel trois hommes de Shongui furent tués et huit du côté opposé. Shongui vit en outre ses pirogues brûlées et ses champs de patates ravagés. Quelques jours après la paix fut conclue entre ces différents chefs.

Le 7 décembre, à l'instigation du père John Butler, Shongui et les autres chefs de sa tribu rassemblent tous leurs gens à Kidi-Kidi ; ils leur enjoignent publiquement de ne plus commettre de vol, et menacent des châtiments les plus sévères ceux qui se rendront coupables d'un pareil crime.

En janvier 1820, Temarangai, chef de Tae-Ame, ayant réuni les guerriers de sa tribu à ceux de la baie des Iles et de Wangari, marcha contre Warou, chef de Witi-Anga, pour lui demander réparation de ce qu'une de ses nièces avait été tuée et mangée par les guerriers de Warou. Grâce aux armes à feu dont sa troupe était pourvue, Temarangai eut bientôt le dessus, trois ou quatre cents de ses ennemis furent tués et mangés sur le champ de bataille, et deux cent soixante faits prisonniers par les alliés. Ensuite Temarangai accorda la paix à Warou, et lui rendit même sa femme et ses enfants, qui étaient tombés en son pouvoir.

Parmi les chefs de la baie des Iles, Shongui s'était élevé au premier rang par sa réputation de bravoure et ses succès dans les combats, par son influence sur ses compatriotes et par ses possessions considérables. La plupart des chefs du cap nord et de la baie Shouraki, qui avaient osé lui tenir tête, avaient payé cher leur témérité, et plusieurs tribus avaient été complétement exterminées par les guerriers de cet heureux ramgatira. Seul, sur la côte occidentale, Moudi-Panga, chef de Kaï-Para, avait pu lui résister avec succès, et quelquefois il avait humilié l'orgueil de Shongui. Dans une sanglante affaire qui avait eu lieu peu de temps avant le désastre du Boyd, en 1808, Shongui fut blessé, deux de ses frères périrent, ainsi que la plupart des officiers et des guerriers, et le reste de son armée ne put trouver son salut que dans la fuite.

Longtemps après cette affaire, les chefs de la baie des Iles réunirent leurs forces, et marchèrent de nouveau contre Moudi-Panga, pleins de confiance en leurs armes à feu. Mais, par un stratagème habile, Moudi-Panga rendit presque nul l'effet de ces armes, et tomba sur ses ennemis, qu'il tailla en pièces. De près de mille hommes qui étaient partis pour cette expédition de la baie des Iles, il n'en échappa qu'une quinzaine, le reste ayant été massacré et fait prisonnier. Il paraît que Shongui ne se trouva point à ce funeste combat.

Malgré ses défaites, Shongui ne renonça point à l'espoir de tirer

Digitized by Google

une vengeance éclatante de Moudi-Panga, et il s'occupa sans relâche d'augmenter le nombre des armes à feu dont sa tribu était déjà pourvue. Ce motif l'engagea à se maintenir constamment en bonne intelligence avec les capitaines des navires baleiniers qui venaient mouiller à la baie des Iles. Ce fut encore le même motif qui le détermina à accueillir favorablement les missionnaires sur son territoire, pour réparer et tenir toujours en état ses armes à feu, et il était du reste parfaitement indifférent aux avantages de la civilisation, et il se moquait des exhortations religieuses de ses hôtes.

Pour arriver plus promptement à ses fins, Shongui jugea qu'un voyage en Angleterre lui serait fort utile. En conséquence, au mois de mars 1820, malgré les représentations de ses parents et de tous les hommes de son peuple, et avec un courage bien remarquable dans un sauvage, Shongui s'embarqua avec Waï-Kato, l'un de ses guerriers, et M. Kendall, sur le New-Zealander, pour se rendre en Angleterre. Il voulait, disait-il, visiter le roi Georges; mais dans le fond, son unique but était de se procurer des fusils et de la poudre. Shongui arriva à Londres dans le mois d'août suivant. Le climat de l'Angleterre éprouva cruellement sa santé; cependant il se rétablit, et le 15 décembre de la même année, il se rembarqua sur le Speke pour s'en retourner chez lui. Durant son séjour à Londres, il fut présenté au roi : M. Kendall m'a assuré qu'en cette occasion Shongui ne parut nullement ébloui de tout le faste qui l'environnait; il conserva devant le puissant souverain de l'Angleterre la même dignité, le même sang-froid que devant ses compatriotes. Le roi Georges lui fit de riches présents, mais il ne fut vraiment sensible qu'aux armes, à la cuirasse et à l'uniforme qui en faisaient partie. On assure même qu'à son arrivée à Port-Jackson, il échangea contre des fusils et de la poudre tous les autres objets de prix qu'il avait reçus du roi et des diverses personnes auxquelles il avait été présenté.

Au retour de Shongui à la baie des Iles, qui eut lieu le 11 juillet 1821, tout changea rapidement de face : ce chef, irrité de voir que les missionnaires persistaient dans leur refus de lui vendre de la poudre et des armes à feu, défendit à ses sujets de travailler pour les colons à moins d'être payés en objets de cette espèce ou en argent pour en acheter; en outre il affecta de traiter ces étrangers avec plus de rigueur, et même de dédain, qu'il ne l'avait fait aupa-

Digitized by Google

ravant. Il en résulta pour les colons une foule de désagréments et de persécutions. Cependant Shongui sentit qu'il y avait de l'imprudence et peu de politique de sa part à les forcer de quitter son territoire, et il finit par tenir une sorte de conduite mixte à l'égard des missionnaires, c'est-à-dire par les tolérer, et même les protéger jusqu'à un certain point contre les violences de ses sujets, sans toutefois leur accorder aucune sorte d'influence ni d'autorité positive. Il aimait leur thé, leur café, leur cuisine, et leur faisait souvent l'honneur d'être leur convive.

Du reste, il reprit avec ardeur ses anciens projets de conquête. Au mois de septembre 1821, il partit de la baie des Iles à la tête d'une armée de trois mille combattants, dont une centaine étaient munis de fusils. Jamais armement aussi formidable n'avait paru sur ces rives éloignées. Les malheureux habitants de la baie Shouraki, contre lesquels il se dirigea, furent saccagés, et perdirent beaucoup de monde. Plus de mille guerriers furent tués, et trois cents mangés sur le champ de bataille; de ce nombre fut le brave et généreux Inaki, l'un de leurs principaux chefs. Plus de deux mille prisonniers tombèrent au pouvoir des peuples du Nord. Shongui, tout en remportant la victoire, éprouva de nombreuses pertes, entre autres il eut à regretter son gendre Tete et le jeune Pou, frère de ce chef.

Dès le mois de février suivant, Shongui se remit en campagne et recommença les hostilités contre les peuplades de la baie Shouraki. Deux de ses pirogues tombèrent au pouvoir de l'ennemi, qui tua et mangea tous ceux qui les montaient. Mais Shongui et ses guerriers exterminèrent près de quinze cents personnes sur les bords du Waï-Kato.

En 1823 mourut Koro-Koro, le chef le plus influent de la partie méridionale de la baie des Iles; la mort le surprit comme il revenait d'une expédition vers les bords du Shouraki, où son frère Touai l'avait accompagné. Dans la même expédition périt aussi Kaïpo, leur oncle, qui n'était qu'un jeune homme quand Cook parut à la baie des Iles, et qui était devenu un beau vieillard et un guerrier célèbre. Ce Kaïpo était probablement le fils du chef Malou qui commandait à Motou-Doua, et qui périt sous les coups des compagnons de Marion ; car Touai me répétait souvent que Malou était son grand-père.

Au mois d'avril 1824, la corvette française la Coquille paraît à la

Digitized by Google

baie des Iles, amenant de Port-Jackson M. Clarke et sa famille, Taï-Wanga, parent de Shongui, et un homme du peuple nommé Pahi. La bonne intelligence ne cesse de régner entre les Français et les Zélandais : Touai passe la plus grande partie de son temps à bord de la Coquille et me donne une foule de détails curieux ; nous recevons la visite de Shongui, et quelques officiers vont visiter sa tribu, mais ils n'ont guère à se louer de la conduite et des procédés de son peuple.

En janvier 1827, après une résistance assez opiniâtre, Shongui s'empara du pâ[1] de Ngate-Po, et extermina presqu'en entier cette malheureuse tribu : mais il paya cher sa conquête ; à l'assaut de la forteresse, il reçut un coup de feu dont la balle lui perça le corps de part en part. Cette blessure le réduisit à la dernière extrémité, et le mit pour jamais hors d'état de combattre.

La crainte de voir mourir Shongui et la perspective des suites funestes qui pouvaient résulter pour eux de cet événement, placent les missionnaires de la baie des Iles dans l'état le plus inquiétant : ils se décident à faire passer à Port-Jackson leurs effets les plus précieux, et ils se tiennent tout prêts à quitter eux-mêmes la Nouvelle-Zélande, sur le Hérald, dès que le danger deviendrait imminent.

Telle était la position où ils se trouvaient, quand l'Astrolabe parut à la baie des Iles, au mois de mars 1827 : ce navire venait d'exécuter la reconnaissance suivie de plus de trois cents lieues des côtes de la Nouvelle-Zélande ; il avait découvert des canaux et des mouillages encore inconnus, et avait souvent communiqué avec les naturels de ces parages. L'Astrolabe ne passa que cinq ou six jours sur la baie des Iles, et nous ne vîmes guère que Wetoï, neveu et successeur de Pomare, et Maounga, oncle de King-George, chef de Korora-Reka, qui se trouvaient en partance pour la baie Shouraki.

Enfin le redoutable Shongui meurt à Wangaroa, le 6 mars 1827, des suites de ses blessures : dans ses derniers moments il montre un grand courage, exhorte ses enfants à l'union, leur recommande les missionnaires, et leur défend d'immoler personne pour accompagner son esprit. Son cousin Rewa lui succède dans le commandement de Kidi-Kidi.

[1] Pâ, forteresse.

Digitized by Google

De grands troubles ont lieu après la mort de ce chef, et les missionnaires sont quelque temps plongés dans une cruelle perplexité ; cependant leur situation s'améliore peu à peu, et ils finirent même par obtenir une influence plus marquée sur l'esprit des naturels.

Depuis, l'Astrolabe, sous les ordres de M. Dumont-d'Urville, toucha, en 1840, sur plusieurs points de la Nouvelle-Zélande et fit une nouvelle et minutieuse reconnaissance de la côte sud-est de cette grande île ; en arrivant à la baie des Iles il trouva une colonie anglaise : Dieu veuille qu'une sage et bienveillante administration contribue au bonheur et à la civilisation des malheureux Zélandais !

Voici un échantillon de la poésie de ce peuple que M. d'Urville a traduit de la traduction anglaise de M. Kendall. Je ne puis résister au plaisir de la citer, parce que cette strophe dévoile les sentiments affectueux de ces cannibales. C'est par là que je terminerai cette notice sur la Nouvelle-Zélande.

« *Le fort et irrésistible vent qui souffle du nord orageux a fait une impression si profonde sur mon esprit, en pensant à toi, ô Taona, que j'ai gravi la montagne, jusqu'au sommet le plus élevé, pour être témoin de ton départ. Les vagues roulantes vont presque aussi loin que Stivers* [1]. *Tu es entraîné vers l'est, loin au large. Tu m'as donné une natte pour la porter par amour pour toi, et ce souvenir de ta part me rendra heureux quand je la nouerai sur mes épaules. Quand tu seras arrivé au port où tu veux aller, mes affections y seront avec toi.* »

Les chants de ces naturels sont presque toujours accompagnés de danses dont les temps et les figures se marient avec la précision la plus rigoureuse au rhythme et aux paroles du chant. Ces danses sont toujours caractéristiques, et, pour les exécuter, les naturels se rangent sur une ou deux files. L'un d'eux, placé à l'écart, entonne le chant d'un ton d'abord modéré; alors les danseurs s'agitent peu à peu, leur corps se penche en arrière, leur tête acquiert par degrés des mouvements si vifs, si brusques, qu'on les croirait convulsifs : les yeux roulent d'une manière affreuse dans leurs orbites, la langue sort de la bouche d'une longueur démesurée ; enfin, à certains passages, et

[1] Survilles.

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

Digitized by Google

sans jamais changer de place, les danseurs frappent du pied la terre si lourdement qu'elle résonne au loin sous leurs pas. Quand une douzaine de ces insulaires dansaient à bord, on aurait cru que le pont allait s'enfoncer sous leurs pieds.

ILES PELEW[1].

NAUFRAGE DU CAPITAINE WILSON.

L'Antelope, paquebot de la Compagnie des Indes orientales, commandé par le capitaine Henri Wilson, étant arrivé à Macao en juin mil sept cent quatre-vingt-trois, le capitaine eut l'ordre de la part du subrécargue de la Compagnie de remettre son vaisseau en état de partir le plus promptement possible. En conséquence, tout fut hâté, et le 21 juillet suivant on mit à la voile. L'équipage était composé de vingt-trois Européens, d'un interprète, né au Bengale, nommé Thomas Rose, et de seize Chinois; en total, quarante hommes.

Il ventait bon frais le 9 du mois d'août après minuit, et le ciel se couvrit : bientôt il éclaira, il tonna, il plut. M. Benger, le premier aide, qui commandait le quart, avait amené les huniers, et allait prendre un ris, ne pensant pas qu'il fût nécessaire d'appeler tout le monde en haut, et d'informer le capitaine. Cet officier présumait que la tempête ne tarderait pas à se dissiper et le temps à s'éclaircir, de sorte que cela se bornerait à une espèce de bourrasque. Les gens étaient sur les vergues pour prendre les ris, lorsque celui qui faisait la vigie cria : Brisants ! brisants ! Cet avertissement avait à peine frappé les oreilles de M. Benger, que le navire toucha. Ce terrible événement jeta tout le monde dans la consternation ; le capitaine et ceux qui étaient couchés coururent sur le pont pour savoir la cause

[1] Elles ont été découvertes par les Espagnols : Sonsorol fut découvert par Padilla, lequel y déposa, en 1710, deux missionnaires, les PP. Dubaron et Cortil, qui y furent mangés.

Digitized by Google

de la secousse qu'ils venaient d'éprouver, et de l'agitation qui s'était manifestée sur le pont. Un coup d'œil leur montra leur déplorable situation.

Les brisants, qui s'étendaient au loin, offraient la scène la plus affligeante ; le vaisseau sur le côté est bientôt rempli d'eau jusqu'aux écoutilles du premier pont ; alors l'équipage se réunit, se presse autour du capitaine et lui demande ses ordres. Il ordonne aux uns de mettre en sûreté les poudres, les munitions, les armes portatives, et d'apporter sur le pont le pain et les autres provisions que l'eau pouvait gâter ; aux autres il enjoint d'abattre le mât de misaine, le grand mât, le petit mât de hune, les basses vergues, afin d'alléger le vaisseau et de l'empêcher de chavirer : tous enfin s'efforcent de conserver le navire, dont on avait déjà roulé les voiles au moment où il avait touché.

On mit les embarcations à la mer, on les chargea d'armes, de provisions, et on plaça une boussole dans chacune d'elles ; deux hommes eurent ordre de s'y tenir sous le vent du bâtiment, et de bien prendre garde qu'elles ne vinssent s'y briser en le heurtant. Ces hommes devaient se tenir prêts à recevoir les gens de l'équipage, dans le cas où le vaisseau serait mis en pièces par les coups violents de la houle, et l'impétuosité du vent qui soufflait avec la plus grande force. Tout ce qui pouvait devenir utile dans cette affreuse circonstance fut exécuté avec la plus scrupuleuse exactitude. Tout le monde se rassembla ensuite sur l'arrière, qui était la partie du bâtiment la plus élevée hors de l'eau, de sorte que les bords du gaillard procuraient un certain abri contre la mer et la pluie. La fatigue, jointe au désespoir, abattait les esprits de ces pauvres gens ; le capitaine, qui était un homme sage et ferme, leur rendit quelque courage en leur montrant les espérances qu'ils pouvaient encore raisonnablement former, leur fit sentir en même temps de quelle importance il était pour eux de conserver le bon accord et l'ordre dans les travaux que nécessiterait leur situation. Il les fit consentir à ne boire aucune liqueur spiritueuse, afin que l'ivresse n'amenât ni querelle ni désordre ; ce point était essentiel. Il fut ensuite arrêté qu'on donnerait quelques rafraîchissements, et que chacun aurait un verre de vin et du biscuit. Après avoir mangé, on reçut un second verre de vin, et l'on attendit le jour avec la plus grande anxiété, dans l'espoir de découvrir quelque terre.

Digitized by Google

Ces moments d'inquiétude et d'inaction forcée leur servirent à se consoler les uns les autres, et à se ranimer; chacun fut d'avis de s'habiller, et de se disposer à quitter le vaisseau lorsqu'on serait indispensablement obligé de le faire. Enfin l'aurore découvrit à leurs yeux une petite île au sud, distante d'environ trois ou quatre lieues. On ne tarda pas à voir quelques autres îles à l'est ; mais alors plusieurs nouveaux sujets de crainte s'offrirent à l'imagination. Quels en étaient les habitants? Quels étaient leur caractère, leurs usages? Ce pouvaient être des peuples sauvages et féroces aussi dangereux pour eux que le naufrage. Malgré toutes ces craintes, on mit du monde dans les chaloupes, et elles partirent sous la conduite de M. Benger. En attendant leur retour, ceux qui restaient jetèrent les vergues à l'eau, afin d'en faire un radeau qui devînt la sûreté commune, parce qu'on s'attendait à voir bientôt l'Antelope en pièces, et que d'ailleurs on était dans la plus grande inquiétude sur les chaloupes, tant à cause des insulaires qu'on ne connaissait pas, que du gros temps et du vent qui se soutenait toujours avec la même force. Mais on aperçut l'après-midi, avec une joie inexprimable, les chaloupes qui revenaient. Elles apportaient de bonnes nouvelles; l'île, où elles avaient laissé cinq hommes et les provisions, était inhabitée; elles y avaient trouvé de l'eau fraîche, un havre bien couvert et à l'abri du gros temps. Chacun redoubla de forces et d'activité pour achever le radeau qui était déjà fort avancé au retour des chaloupes. Lorsqu'il fut fini, on prit un nouveau rafraîchissement de pain et de vin, personne n'ayant violé la promesse qu'on avait faite au capitaine de ne boire aucune liqueur forte. Ensuite on se remit à la besogne, et on chargea le radeau de tous les vivres et des munitions qu'il pouvait porter sans hasarder la sûreté de ceux qui devaient le monter. On remplit aussi de vivres, de munitions et d'armes la pinasse et le moyen canot. Les armes faisaient en ce moment la plus grande sûreté de l'équipage.

Tout étant prêt pour le départ, et le jour tendant à sa fin, les malheureux naufragés quittèrent l'Antelope. Les hommes les plus vigoureux de l'équipage prirent le radeau à la remorque de la pinasse. Le canot remorqua aussi la chaloupe, jusqu'à ce qu'on eût passé le récif : au-delà ceux qui étaient dans la chaloupe lâchèrent la corde, parce qu'ils se trouvaient trop chargés pour être d'un grand secours, et le canot continua seul jusqu'au rivage. Il était

Digitized by Google

environ huit heures du soir lorsqu'on y arriva. On y trouva les hommes qui y avaient été laissés le matin. Ils n'y étaient pas restés oisifs : après avoir nettoyé le sol, ils avaient élevé avec une voile une petite tente pour recevoir leurs compagnons d'infortune.

Ceux qui étaient dans la chaloupe et sur le radeau s'étaient trouvés dans la plus effroyable position, jusqu'à ce qu'ils eussent passé le récif ; ils employèrent plus d'une heure à ce trajet ; les secousses et les rafales jetaient quelquefois la chaloupe et le radeau si loin l'un de l'autre, qu'ils ne se voyaient plus. Ceux qui étaient sur le radeau furent même obligés de s'amarrer et de s'y tenir de toutes leurs forces pour n'en être pas enlevés. Cette scène devenait encore plus horrible par les cris des Chinois qui n'étaient pas aguerris aux dangers de la mer. Malgré tous les efforts que l'on employa, il fut impossible de faire aborder le radeau au rivage ; il fallut aller chercher avec la chaloupe les hommes qui le montaient et mouiller le radeau sur un grappin.

Lorsque l'on se vit tous réunis à terre, la joie brilla sur les visages ; on se serra réciproquement la main avec la plus grande cordialité, chacun éprouvant ces mouvements de l'âme que ne peut rendre le langage le plus énergique. On prit du fromage, du biscuit et un peu d'eau pour souper. Un pistolet déchargé à poudre sur une mèche procura du feu ; on fit sécher les habits et l'on dormit tour à tour à terre, à l'abri de la tente qu'on avait dressée. La nuit fut des plus orageuses : on craignait que le paquebot ne se brisât avant qu'on en eût encore retiré les objets les plus nécessaires. Les embarcations furent tirées sur le rivage, et l'on établit une sentinelle, afin de n'être pas surpris par les aborigènes des îles voisines.

Le lendemain on envoya la chaloupe au radeau pour essayer de le faire aborder ; mais le vent était toujours si violent que l'on craignit de l'entreprendre ; cependant on fut assez heureux pour en retirer le reste des provisions et les voiles, et pour revenir à midi. Le temps devenant plus calme, on fit un voyage au vaisseau afin d'y prendre du riz et quelques autres provisions. Ceux qui étaient restés à terre, firent sécher la poudre et nettoyèrent les armes.

Ce ne fut qu'à dix heures du soir que les canots regagnèrent la terre. Ce long retard avait fait naître de cruelles inquiétudes, et elles ne se dissipèrent point à leur arrivée : le contre-maître dit qu'il

Digitized by Google

UNIV.
CALIFORN

Digitized by Google

était impossible que le vaisseau résistât à la violence du temps, et qu'il fallait perdre tout espoir de le remettre à flot. Cette fâcheuse nouvelle ôtait toute idée de retour : les imaginations troublées se voyaient séparées de l'univers pour toujours, ou livrées à des peuples barbares ; chacun reporta aussitôt ses pensées sur les personnes qui lui étaient les plus chères et qu'il paraissait condamné à ne plus revoir : ces réflexions contribuèrent à rendre la nuit bien triste ! Le lendemain (12 août), comme les vents étaient trop forts pour que l'on mît même la chaloupe à la mer, on s'occupa de l'habitation, et l'on dressa des tentes plus commodes avec les matériaux arrachés à la fureur de la mer.

Pendant la matinée, on aperçut une pirogue doublant une pointe de terre pour entrer dans la baie : tout le monde effrayé courut sur-le-champ aux armes ; mais comme l'on remarqua qu'elle n'avait qu'une seule compagne, le capitaine ordonna de rester tranquille, et d'attendre pour agir que les naturels eussent fait connaître leurs intentions. Il prit avec lui Tom Rose, le Malais [1], et marcha vers l'endroit du rivage où se dirigeaient ces pirogues : il dit à Tom Rose de s'adresser en langue malaise aux insulaires ; ceux-ci ne parurent pas entendre, mais ils s'arrêtèrent. Presque aussitôt un d'entre eux demanda aussi, en la langue malaise, s'ils étaient amis ou ennemis ? Tom Rose s'empressa de répondre qu'ils étaient amis et de malheureux naufragés. Les insulaires se parlèrent alors entre eux : le Malais qu'ils avaient avec eux leur expliquait la réponse qu'on venait de lui faire. Aussitôt ils sautèrent à l'eau et vinrent au rivage ; le capitaine alla au-devant d'eux, les embrassa de la manière la plus affectueuse, les conduisit à la tente, les présenta à ses officiers et aux autres compagnons de son infortune. Ces insulaires étaient au nombre de huit, et l'on sut plus tard qu'il y avait parmi eux deux frères du roi. Le capitaine les invita à déjeuner et les traita de la manière qu'il crut la plus propre à dissiper les craintes qu'ils avaient d'abord témoignées en mettant le pied sur l'île. Le Malais qui se trouvait parmi eux apprit aux Anglais qu'il avait commandé un

[1] Les Malais sans mélange d'espèce étrangère appartinrent primitivement au même centre de création que les Polynésiens ; leurs idiomes ont le même génie et eurent certainement une même origine ; ce sont des dérivés d'une langue très ancienne, aujourd'hui perdue. Le polynésien, le madekass et le malais sont les enfants d'une même mère.

Digitized by Google

navire chinois, et qu'il y avait dix mois qu'il s'était jeté sur l'île Pelew[1]; que les habitants de cette île étaient de mœurs douces et humaines[2]; que leur roi n'avait pas plutôt été instruit du naufrage, qu'il avait envoyé deux *sakman* (ou pirogues) pour savoir si l'on ne pouvait pas être utile aux naufragés[3].

Ces détails furent d'une grande consolation pour tout l'équipage; et chacun remercia Dieu de se trouver parmi des hommes dont on pouvait espérer des secours. Ces insulaires étaient d'une couleur très olivâtre et ne voilaient aucune partie du corps; ils avaient la peau lisse et brillante, parce qu'elle était enduite d'huile de cacao. Chaque chef tenait à la main une boîte de bétel, et un bambou bien poli et creux, dans lequel il portait du chinam ou de la chaux[4] qu'il mêlait au bétel avant de le mâcher[5]. Ce masticatoire leur noircissait les dents, et la couleur rouge de leur salive, occasionnée par le bétel et la chaux, rendait leur bouche fort dégoûtante : mais c'étaient les meilleures gens du monde. Ils étaient *tatoués* en plusieurs endroits du corps. Leurs cheveux très longs et d'un beau noir étaient simplement roulés par derrière et relevés avec élégance; il n'y avait parmi eux que le plus jeune frère

[1] Pelew, ou Péliou, ou Palaos, ou Panlog, ou Péli; elle a donné son nom à l'archipel. C'est un des groupes le plus ouest des Carolines ou Polynésie septentrionale.

[2] S'ils ont eu de la candeur et de la générosité à l'époque de Wilson, certes ils sont bien déchus ! il est vrai que les baleiniers ont peut-être, par leur conduite, contribué à les rendre méchants.

Ils ont attaqué en mer un navire baleinier; ce navire ne dut son salut qu'au courage de quelques marins qui, des hunes, firent sur eux un feu bien nourri, et à un nègre, cuisinier, qui les arrosa d'huile bouillante.

Si l'on en juge par le petit nombre de naturels que nous vîmes sur l'Astrolabe, nous dirons, avec le capitaine du Duff (un autre Wilson, James Wilson), que les habitants des Pelew sont bien inférieurs, par l'aspect extérieur, aux insulaires, rouges comme eux, des îles Marquises, de la Société et des Amis (Nuka-Hiva, Taïti et Tonga).

[3] Il paraît qu'avec les vents de sud-ouest, des courants violents portent sur ces îles, car les naufrages y sont assez fréquents. En passant en vue des Pelew, M. d'Urville, pendant son voyage au pôle sud et dans l'Océanie, a recueilli à bord deux Malais, qu'un naufrage y avait aussi conduits.

[4] Faite avec les coraux de leurs récifs.

[5] Cet usage, provenant de l'Australasie, s'étend à toutes les Carolines et dans la Polynésie méridionale, jusqu'à Tikopia. Dans cette dernière île on trouve le double usage du kava et du bétel.

Digitized by Google

du roi qui eût de la barbe ; on observa par la suite que le plus grand nombre se l'arrachaient jusqu'à la racine. Jamais ils n'avaient vu d'Européens ; aussi étaient-ils dans l'admiration en regardant la peau blanche des Anglais ; ils palpaient les justaucorps de ces derniers, ne sachant trop si l'homme et l'habit n'étaient pas de la même matière. La première chose à laquelle ils s'arrêtèrent furent les mains et les veines bleues des poignets ; ils présumaient que la blancheur des mains et du visage était une teinte artificielle ; bientôt ils demandèrent qu'on relevât les manches des habits, pour voir si les bras étaient de la même couleur ; ils prièrent ensuite qu'on leur montrât le corps. Tout ce qu'ils voyaient excitait leur étonnement.

En entrant dans les tentes, un d'entre eux se heurta le pied contre un boulet de canon qui avait été jeté par hasard sur le sol ; il marqua aussitôt combien il était surpris qu'une matière si peu volumineuse fût si pesante. Il le montra au Malais, qui lui en expliqua l'usage, et lui donna une idée des armes à feu. Quand ils furent près d'une autre tente où l'on avait attaché deux chiens, ces animaux se mirent à aboyer avec force ; ce fut bien une autre surprise : les insulaires, qui n'avaient jamais vu d'autres quadrupèdes que des rats, poussèrent des cris aussi bruyants que les aboiements des chiens, et ne pouvaient se lasser de regarder des animaux qui leur paraissaient aussi extraordinaires.

Le capitaine Wilson et ses gens résolurent de se rendre au désir que les naturels avaient montré, en envoyant un Anglais à Pelew, pour se faire voir au roi : il choisit son frère, Mathias Wilson, qui partit avec une partie des insulaires. Il devait offrir au roi un reste de large drap bleu, une corbeille de thé, une de sucre candi, et une jarre de gros pain. Ce dernier article fut ajouté, à la demande particulière des deux frères du roi, dont le plus jeune accompagna Mathias Wilson. L'autre, qui se nommait *Raa-Kouk*, resta avec un canot, trois insulaires, et le Malais qui servait d'interprète. Raa-Kouk avait pris en amitié les Anglais, et se plaisait beaucoup avec eux : d'un esprit jovial et curieux, il voulait tout voir et paraissait toujours de bonne humeur ; il désirait qu'on lui rendît compte de tout ce qu'il voyait, afin d'imiter ce que faisaient les naufragés ; il s'informait du principe et des causes de leurs opérations, offrant de les aider dans leurs travaux, même de souf-

Digitized by Google

fler le feu du cuisinier. Ce prince était le commandant des guerriers du roi, son frère.

Deux jours après le départ de Mathias Wilson, deux pirogues arrivèrent avec des ignames bouillies et des noix de cocotier. *Arra-Kouker*, autre frère du roi, revenait dans l'un de ces esquifs, amenant avec lui un jeune homme de vingt ans, son neveu. Ce jeune homme fit savoir aux naufragés, par le moyen des deux Malais interprètes, que son père, le *rupack* des îles Pelew, c'est le titre que prenait le roi, voyait avec plaisir les étrangers dans ses États, et leur faisait savoir qu'ils étaient les maîtres de construire un vaisseau dans l'île où ils se trouvaient, à moins qu'ils n'aimassent mieux venir dans celle où il faisait sa résidence, pour être sous sa protection immédiate.

Après ces explications, le capitaine Wilson demanda avec inquiétude des nouvelles de son frère, qu'il ne voyait pas. Arra-Kouker le rassura, et lui dit qu'il n'avait été retardé que par les vents, et qu'il était certainement en route. En effet, Mathias Wilson parut bientôt, et donna à ses compagnons une nouvelle assurance de la bonté des insulaires. Voici comme il raconta son excursion.

« Lorsque la pirogue sur laquelle je me trouvais approcha de l'île où le rupack fait sa résidence, le peuple vint en foule pour me voir débarquer; Arra-Kouker me conduisit au village. On avait étendu une natte sur un pavé de pierres carrées, où il me fit signe de m'asseoir. Le roi ne tarda pas à paraître : averti par son frère, je me levai pour le saluer à la manière des Orientaux; mais il n'y fit aucune attention; je lui présentai les cadeaux dont j'étais chargé; il les reçut très gracieusement. Il mangea un peu de sucre candi, qui lui sembla bon, et en distribua à chaque chef; il fit ensuite servir des rafraîchissements : ils consistaient en une noix de cocotier remplie d'eau chaude, qu'on édulcora avec de la mélasse; après qu'il en eut goûté, il dit à un jeune garçon qui était à côté de lui de monter sur un cocotier pour y cueillir des noix fraîches. Il en prit une, en ôta la coque, en goûta le lait, et la donna au petit garçon pour me la présenter, me faisant signe de la lui renvoyer lorsque j'en aurais bu; après quoi il cassa la noix en deux, en mangea un peu et me la fit remettre.

Je fus alors entouré d'une foule considérable : le roi eut une

Digitized by Google

longue conversation avec son frère et les chefs qui se trouvaient présents. Leurs regards, qui tombaient souvent sur moi, me firent conclure que j'en étais le sujet. Otant mon chapeau, par hasard, je causai la plus grande surprise à toute l'assemblée. Je m'en aperçus; aussitôt je déboutonnai ma veste, ôtai mes souliers, pour leur montrer qu'ils ne faisaient point partie de mon corps, car je crois que ce fut leur première idée. En effet, aussitôt qu'ils furent désabusés à cet égard, ils vinrent plus près de moi, me palpèrent, et portèrent même leurs mains sur ma poitrine pour me tâter la peau.

Déjà il commençait à faire nuit; le roi, son frère, plusieurs personnes et moi, nous nous retirâmes dans une maison où l'on avait servi pour souper des ignames cuites dans l'eau. La table était un tabouret garni tout autour d'un bord de trois à quatre pouces de haut. Il y avait dans un plateau de bois une espèce de pouding fait aussi d'ignames bouillies, écrasées et battues ensemble; j'y vis aussi quelques coquillages.

Après souper, on me conduisit dans une autre maison, à quelque distance de la première. J'y trouvai cinquante personnes des deux sexes. J'y fus mené par une femme qui, aussitôt que j'entrai, me fit signe de m'asseoir ou de me coucher sur une natte étendue pour moi sur l'aire de la pièce. C'était là que je devais dormir. Lorsque le reste de la compagnie eut satisfait sa curiosité, en me considérant de la tête aux pieds, chacun s'alla coucher. Je m'étendis sur la natte et j'en tirai une seconde sur moi. Mon oreiller fut un billot [1]; c'est l'usage du pays.

Mathias Wilson, en poursuivant son récit, dit qu'il eut pendant la nuit une grande frayeur, quand il vit sept à huit hommes se lever en silence et allumer deux grands feux aux deux bouts de l'habitation. Il s'imagina qu'il se trouvait chez un peuple anthropophage, et que l'on se disposait à le faire rôtir. Il en fut quitte pour la peur. Le lendemain, il fut aussi bien traité que la veille; il témoigna le désir de retourner à l'île d'*Oroulong;* c'est ainsi que se nomme l'île où s'étaient établis les Anglais, mais on lui fit observer que les pirogues ne pouvaient se mettre en mer par les vents qu'il faisait. Il fallut passer encore une nuit à Pelew.

[1] Cette coutume se retrouve jusqu'à Nuka-Hiva.

Digitized

Le récit de Mathias Wilson, et la commission dont le roi avait chargé son fils même pour le capitaine, ranimèrent le courage des Anglais. On forma alors le projet de construire un bâtiment pour regagner les côtes de la Chine. On n'avait pas cessé de faire des voyages au navire échoué, pour en retirer tout ce qui pouvait servir à la construction du nouveau navire, et à son armement. Dans les premiers jours, pendant que Mathias Wilson était à Pelew, quelques naturels s'étaient rendus au bâtiment abandonné, en avaient arraché des ferrements et avaient brisé les caisses de médicaments et goûté plusieurs drogues. Peu satisfaits sans doute du goût de ces substances, ils les avaient répandues et s'étaient emparés des bouteilles. Heureusement que le médecin avait emporté les médicaments les plus utiles, lors de l'abandon du vaisseau, présumant qu'il ne le reverrait jamais. Le capitaine Wilson fit part de cet événement à Raa-Kouk, mais moins pour paraître se plaindre, que pour témoigner la crainte qu'il avait que ces insulaires ne prissent au hasard quelque médicament dangereux. Raa-Kouk répondit au capitaine qu'il devait d'autant moins s'inquiéter à leur égard, que s'il leur arrivait du mal, ils ne pourraient l'attribuer qu'à leur faute; mais que quant à lui, ce procédé l'offensait sensiblement. Il ajouta que si quelques autres venaient encore pour piller le vaisseau, on serait très excusable de les tuer. Quelques jours après, il alla placer des branches d'arbres sur le vaisseau, et aucun naturel n'y retourna[1]. Ces branches d'arbres étaient un avertissement de respecter le bâtiment où elles étaient attachées.

Si les naturels se conduisaient avec autant d'honnêteté que de sagesse, le capitaine Wilson, de son côté, ne négligeait rien pour tenir ses gens dans les bornes les plus étroites de la retenue, et il ne trouva, de leur part, aucune opposition aux mesures qu'il crut devoir prendre. Une des plus importantes, et celle qui devait le moins plaire à des matelots, c'était de leur interdire toute boisson spiritueuse. Cette défense, en pareil cas, était un coup qui pouvait faire perdre au capitaine toute son autorité; car, après un naufrage, les marins ne se croient liés à leurs chefs qu'autant qu'ils le veulent bien. M. Wil-

[1] Espèce de tabou que nous retrouvâmes à Hogoleu. Les Hogolens entouraient les troncs de leurs cocotiers avec des écorces d'arbres pour enjoindre à nos matelots de n'y pas monter.

Digitized by Google

son en parla d'abord à ses officiers; il leur fit sentir qu'il était à craindre que l'ivresse ne donnât lieu à des querelles, soit entre les gens de l'équipage, soit avec les insulaires; il allégua un autre motif pour le salut commun : les insulaires, dit-il, qui ont déjà su se rendre au vaisseau, pourront y découvrir quelques liqueurs fortes, dont ils boiront sans discrétion; n'ayant jamais goûté de pareilles boissons, ils deviendront furieux, outrageront nos gens sans aucune retenue, et il en résultera des querelles et une désunion générale. Les officiers approuvèrent tous la proposition, et l'on rassembla les gens de l'équipage pour la leur communiquer ; le capitaine n'eut pas besoin d'insister longtemps sur la nécessité de cette démarche ; tous répondirent aussitôt qu'ils consentaient au sacrifice qu'on leur demandait ; en effet, ils eurent le courage de jeter dans la mer toutes les liqueurs, et ne voulurent pas même en boire un seul verre pour la dernière fois.

Le lendemain, les deux chaloupes furent envoyées au paquebot avant midi ; mais le mauvais temps força M. Barker à revenir avec l'une des deux : la pinasse revint le soir avec du fer, un sac de riz et plusieurs autres provisions. Les Anglais rapportèrent qu'ils avaient trouvé plus de vingt pirogues remplies d'insulaires occupés à dépouiller le bâtiment, et que plusieurs étaient fort fâchés de ce qu'on leur avait repris ce qu'ils en avaient retiré. Raa-Kouk y envoya immédiatement son frère et son neveu dans un canot: ils revinrent à la nuit, et assurèrent que ces insulaires en avaient été chassés.

Mais le nombre des naturels qui les visitaient dans leur île augmentait insensiblement : la poudre à canon était sèche, les armes à feu en état de servir ; ainsi l'on pensa que la sûreté commune exigeait d'établir une garde régulière pour la nuit, et de la relever toutes les deux heures. Les gens de l'équipage se partagèrent donc en cinq quarts, ayant chacun à leur tête un officier pour donner la consigne, que l'on demanderait de cinq minutes en cinq minutes d'un poste à l'autre ; afin qu'il y eut toujours une personne sous les armes. Ce projet devant s'exécuter le soir de ce jour même, le capitaine Wilson crut qu'il fallait instruire leurs hôtes de ce dessein, de peur que les patrouilles, paraissant ainsi subitement sous les armes, ne leur fissent concevoir quelques craintes. Après cet avis, il les invita à venir voir la garde et poser les sentinelles : ils virent avec un extrême plaisir les Européens faire leurs exercices avant de partir pour

Digitized by Google

leurs postes respectifs. Ce spectacle, si nouveau pour leurs yeux, frappa sans doute aussi très fortement leur imagination.

Arra-Kouker, qui avait prêté la plus sérieuse attention aux détails qu'on lui avait donnés sur l'usage et l'effet de nos armes à feu, et dont probablement il s'était entretenu avec son frère le général, parut subitement frappé d'une nouvelle idée. Il fit sortir son frère avec vivacité, et lui montra du doigt le nord et le sud. Alors voulant imiter le bruit des canons, il fit *pouh!* Ils revinrent ensuite aux tentes où ils devaient coucher, et parurent très satisfaits : ils avaient formé un projet qu'ils exécutèrent par la suite. Ce qu'ils venaient de voir leur donna une haute idée des Européens, et depuis ce moment, les insulaires parurent considérer les Anglais comme des gens doués d'un pouvoir et de facultés extraordinaires, dont ils ne s'étaient jamais formé d'idée.

Arra-Kouker ne put absolument s'accoutumer à porter le pantalon, mais il parut extrêmement désirer avoir une chemise blanche. On lui en donna une aussitôt ; il ne l'eût pas plutôt mise, qu'il commença à danser, sauter avec tant de joie qu'il divertissait tout le monde par ses gestes ridicules et le contraste que ce linge blanc faisait avec sa peau. Ce prince touchait à peu près à sa quarantième année ; il était d'une taille médiocre, si épais, si gras, que sa largeur égalait presque sa hauteur ; il était d'une grande gaieté, toujours prêt à contrefaire ce qu'il voyait ou entendait ; tout son extérieur était si animé, si expressif, que les Anglais, qui ne comprenaient encore rien de ce qu'il disait, saisissaient avec avidité ses traits, ses gestes, et tout ce qu'il voulait leur faire entendre.

Depuis qu'il avait aperçu un grand dogue de Terre-Neuve, animal bien extraordinaire pour lui, il prenait plaisir à l'aller voir et à lui porter à manger. Ce chien, accoutumé à le voir si souvent, montrait toujours la plus grande joie à son arrivée ; il sautait, cabriolait, aboyait ; et le prince sauvage, aussi joyeux que le chien, se mettait à le contrefaire, sautait, aboyait et cabriolait avec lui : c'était un véritable enfant.

Le 15 août, le roi des îles Pelew vint visiter les naufragés : un grand nombre de shakmans ou pirogues l'accompagnaient.

Abba-Thule, c'est le nom du roi, passa la nuit dans l'île, avec sa suite. Le lendemain, quand les Anglais parurent devant lui, ils le trouvèrent sérieux, même sévère, et n'ayant rien de cet air communi-

Digitized by Google

catif et enjoué de la veille : ce changement leur donna une grande inquiétude ; ils étaient en son pouvoir et ils craignirent qu'il n'eût formé quelque dessein à leur sujet. Le capitaine Wilson se tint lui-même sur la réserve. Cet état pénible dura quelques moments ; la cause en était bien différente de celle qu'imaginaient les Anglais : Abba-Thule et son frère Raa-Kouk s'étaient entretenus sur la supériorité des Européens ; ils avaient surtout vivement senti combien les armes à feu leur donnaient d'avantage sur des hommes qui n'avaient guère pour attaquer et se défendre que les armes que la nature offre d'elle-même. Ils auraient bien désiré que ces êtres si favorisés les aidassent dans une guerre qu'ils faisaient alors contre des insulaires voisins ; mais ils ne savaient comment demander une pareille grâce : les Anglais leur imposaient. Le roi demanda enfin cinq hommes armés de leurs mousquets, pour l'accompagner dans l'expédition qu'il méditait. Le capitaine, joyeux de pouvoir être de quelque utilité à un peuple qu'il avait intérêt à ménager, répondit qu'ils regardaient ses ennemis comme les leurs. Cette réponse, rendue par l'interprète, éclaircit aussitôt tous les visages et fit briller la joie.

Le lendemain, le roi emmena les cinq Anglais qu'il avait demandés, et quelques jours après, la grande expédition eut lieu. La flotte était composée de cent cinquante pirogues, portant plus de mille combattants ; les guerriers étaient armés de traits de bambou, de huit pieds de long, garnis, au bout, d'une pointe d'arec[1] barbelée. C'est avec ces traits qu'ils se battent de près ; ils en ont de plus courts pour combattre de loin ; ils les lancent avec un bâton d'environ deux pieds de longueur, sur lequel il y a une encoche pour recevoir la pointe du trait ; ils portent la main à l'autre bout du trait, qui, étant de bambou, est élastique. Ils le courbent alors, en raison de la distance à laquelle ils visent, et le laissent partir. En général, ces traits tombent perpendiculairement sur l'objet qu'ils doivent atteindre. Les Anglais qui étaient de cette expédition, s'embarquèrent dans cinq canots différents.

Avant d'engager le combat, Raa-Kouk s'approcha de la ville avec son canot, et parla quelques instants à l'ennemi. Il avait, avec lui,

[1] Palmier qui produit la noix d'arec, laquelle entre, avec la chaux et les feuilles du poivre bétel, dans la composition du masticatoire du nom de bétel.

Digitized by Google

un des Anglais ; on avait prévenu celui-ci de ne faire feu qu'à un signal donné. L'ennemi ayant reçu avec beaucoup d'indifférence ce que lui dit le général, celui-ci lança un trait qui fut renvoyé aussitôt : c'était là le signal dont on était convenu. Le marin anglais fit feu dans l'instant, et l'on vit tomber un homme. Cette mort surprit beaucoup les ennemis; ceux qui étaient sur le rivage prirent la fuite ; les autres, qui étaient dans les embarcations, se jetèrent à l'eau pour gagner la terre. On tira encore quelques coups de fusil, et la victoire fut assurée.

Les insulaires parurent très satisfaits de cette déroute ; mais ils n'en tirèrent d'autre avantage que celui de descendre à terre, pour abattre quelques cocos et emporter des ignames. Après ce combat, la flotte revint à Pelew, où il y eut des réjouissances : on dansa et l'on chanta des chansons analogues aux circonstances. Le roi renvoya avec honneur les cinq Anglais qui lui avaient aidé à remporter la victoire, et leur donna une ample provision des meilleurs comestibles du pays ; il joignit à ces présents celui de l'île même où s'étaient réfugiés les naufragés.

Pendant l'expédition du roi de Pelew, les naufragés n'avaient pas perdu leur temps : ils avaient retiré du vaisseau tout ce qu'il leur avait été possible d'emporter, ils avaient fortifié leur camp, et avaient commencé de construire le nouveau bâtiment. Ce dernier travail était celui où tendaient tous leurs autres travaux ; c'était pour revoir un jour leur patrie qu'ils réunissaient tous leurs efforts. Leurs amis de Pelew continuèrent de les visiter ; le capitaine Wilson alla lui-même voir le roi, et resta quelques jours avec lui. Abba-Thule lui demanda deux fois encore quelques hommes armés, pour deux nouvelles expéditions contre ses ennemis, et deux fois encore il fut vainqueur, et inspira à ses voisins une crainte qui assura sa tranquillité.

Enfin les naufragés virent avec joie le but de leurs efforts : le navire était achevé. Abba-Thule, qui s'empressait toujours de faire tout ce qui lui paraissait utile ou agréable à ses hôtes, fit peindre le nouveau bâtiment, et vint, avec une grande partie de ses sujets, pour le voir lancer à la mer. De son côté, le capitaine Wilson, jaloux de reconnaître le bon vouloir des habitants de Pelew, offrit au roi tous les outils dont il pouvait se passer. Ce présent fut accepté avec joie, et c'était en effet un trésor pour des hommes qui ne connaissaient guère que ce que la nature produit spontanément.

Digitized by Google

Un matelot anglais, nommé Madan Blanchard, prit la résolution de passer sa vie sur les îles Pelew; ses camarades regardèrent d'abord son projet comme une plaisanterie, et le capitaine lui fit, pour l'en détourner, toutes les objections qu'il put imaginer; mais Blanchard répondit sérieusement que son parti était pris, qu'il trouvait les habitants de Pelew aussi heureux que des hommes peuvent l'être, et qu'il voulait être heureux de même. On le laissa alors accomplir sa résolution. Le capitaine chercha à faire valoir auprès du roi ce parti, afin qu'il tournât à l'avantage de Blanchard et à celui des Anglais. Il alla donc trouver Abba-Thule, et lui dit que, par reconnaissance de toutes les bontés dont il avait comblé son équipage, il se proposait de lui laisser, en partant, un des hommes de sa suite, pour prendre soin des fusils et des autres choses qu'il voulait lui donner. Le roi fut très content de cette offre. Il accueillit très bien Madan Blanchard, lui promit de le faire rupack ou chef, et de lui donner deux femmes, avec une maison et une plantation; il l'assura de faire tout ce qui dépendrait de lui pour le rendre heureux et content, et qu'il serait toujours avec lui ou avec son frère Raa-Kouk. Le matelot anglais persista jusqu'à la fin dans la résolution qu'il avait prise : il resta avec les habitants de Pelew. Il serait sans doute curieux de savoir ce qu'il devint; mais son sort est resté tout-à-fait ignoré des Européens; on peut seulement conjecturer qu'en se prévalant des connaissances que donne la civilisation, il a dû devenir un personnage important parmi ses nouveaux compatriotes [1].

Bientôt Abba-Thule donna au capitaine une des plus grandes marques de confiance qu'un père puisse donner; il lui proposa d'emmener un de ses fils, qui témoignait un vif désir de suivre les Européens, dont tous les bons insulaires s'étaient fait la plus haute idée. Le roi de Pelew, quoique simple et tel que doit être un homme qui ne connaît que les lois de la nature, avait un bon sens qui le dirigeait admirablement dans ses actions : à la vue de l'industrie des Anglais, il avait senti toute l'infériorité de ses sujets, et il avait d'abord conçu le projet d'en envoyer deux en Angleterre, lorsque le vaisseau partirait, afin qu'ils pussent prendre une teinture des con-

[1] Oui, si la jalousie de ceux que l'étranger réduisait à un rôle secondaire n'a pas hâté sa mort; puis, l'amitié des sauvages, comme de tous les hommes sans culture, est très mobile.

Digitized by Google

naissances européennes, et qu'ils rapportassent ce bienfait à leurs compatriotes. « Mes sujets, dit-il au capitaine, à l'aide du Malais qui servait d'interprète, mes sujets ont pour moi beaucoup de respect et me regardent comme supérieur à eux, non seulement en rang, mais encore en lumières. Cependant depuis que j'ai vu les Anglais et examiné leur capacité, j'ai souvent senti ma médiocrité, en remarquant que le dernier d'entre ceux auxquels vous commandez, était pourvu de talents et de facultés dont je n'avais pas même l'idée. J'ai donc résolu, ajouta-t-il, de confier à vos soins mon second fils, Li-Bou, afin qu'il puisse avoir l'avantage de se perfectionner par la société des Anglais, et apprendre une foule de choses, qui, à son retour, pourraient être d'une grande utilité à son pays. Un des Malais, qui sont à Pelew, ira avec lui pour le servir. Mon fils, poursuivit le roi, est un jeune homme d'un esprit aimable et facile, et a le caractère doux et sensible. » Raa-Kouk et Arra-Kouker se joignirent à leur frère, et confirmèrent l'éloge de leur neveu.

Le capitaine Wilson l'assura qu'il traiterait le jeune prince comme s'il était son propre fils : cette réponse satisfit beaucoup le roi, et cette affaire fut terminée.

Le 9 novembre on lança le vaisseau à la mer ; on lui avait donné le nom d'Oroulong ; celui de l'île où il avait été construit. Comme ce spectacle devait être bien extraordinaire pour les habitants de Pelew, on les avait prévenus, et ils étaient venus en grand nombre. Ce fut sur les sept heures du matin que ce bâtiment fut mis à flot. A peine fut-il au milieu des ondes que les Anglais jetèrent trois grands cris ; à leur voix s'unit celle des naturels, dont le cœur simple paraissait éprouver une joie sympathique à celle des gens de l'équipage, qui, comme on peut le croire, était considérable. Des regards de félicitations lancés et rendus rapidement par tous les yeux exprimaient les sensations réciproques, et peignaient avec énergie ces transports que des mots n'auraient jamais pu rendre ni communiquer : le moment de la délivrance, si longtemps désiré, était enfin presque arrivé ; chacun revoyait en idée les objets de son affection, dont quelques semaines auparavant il se croyait séparé pour toujours.

Le vaisseau fut sur-le-champ conduit dans un bassin creusé exprès, et lorsqu'on l'y eut sûrement amarré, tout le monde alla déjeuner, le roi et les rupacks avec le capitaine, et la suite avec les

Digitized by Google

gens de l'équipage. Ce jour-là même ils portèrent à bord les ancres, les mâts, les tonneaux à eau et les deux canons : ils firent présent au roi de tous les outils dont ils pouvaient se passer. Le reste du jour, la nuit et le jour suivant ils continuèrent de travailler pour mettre leur bâtiment en état de faire le voyage. Le 11, le fils du roi, le jeune Li-Bou, arriva à l'île d'Oroulong pour partir avec les Anglais : son père le présenta au capitaine Wilson, et ensuite aux autres officiers qui étaient à terre. Ce jeune homme les aborda d'une manière si aisée, si affable, ses traits respiraient une gaieté si douce et une sensibilité si aimable, que tout le monde fut sur-le-champ prévenu en sa faveur, et prit à lui un intérêt bien justifié depuis par sa conduite et son caractère.

Avant la fin du jour, les officiers prirent congé du roi, et allèrent à bord de l'Oroulong, laissant sur l'île le capitaine qu'Abba-Thule avait prié de passer la nuit à terre. Ce prince causa beaucoup avec Li-Bou, qui était assis à ses côtés : il lui donna des conseils pour se conduire, et lui apprit qu'il devait désormais regarder le capitaine Wilson comme un autre père, et tâcher de gagner son affection en suivant ses avis. S'adressant ensuite au capitaine, il lui dit que, lorsque Li-Bou serait en Angleterre, il aurait tant de belles choses à voir, qu'il pourrait peut-être lui échapper pour courir après tous ces objets nouveaux ; mais qu'il espérait que le capitaine le garderait assidûment sous ses yeux, et tâcherait de modérer l'ardeur de sa jeunesse. Je désire, ajouta-t-il, que vous appreniez à mon fils tout ce qu'il doit savoir, et que vous en fassiez un Anglais. J'ai beaucoup pensé à cette séparation; je sais que les pays éloignés qu'il doit traverser diffèrent du sien ; il doit être exposé à bien des dangers, à bien des maladies qui nous sont inconnues ; il peut mourir; j'ai préparé mon âme à ce malheur ; je sais que la mort est le destin inévitable de tous les hommes, et qu'il importe peu que mon fils la rencontre à Pelew ou ailleurs. Je suis persuadé, d'après l'idée que j'ai de votre humanité, que vous en aurez soin s'il est malade ; et s'il arrivait quelque malheur que vous n'auriez pu prévenir, que cela ne vous empêche point, vous, votre frère, votre fils, ou quelqu'un de vos compatriotes, de revenir ici. Je vous recevrai, ainsi que tous les vôtres, avec la même amitié, et j'aurai le même plaisir à vous revoir. Le capitaine l'assura de nouveau qu'il aurait soin de Li-

Digitized by Google

Bou comme de son fils; et voulant donner quelques conseils à Madan Blanchard, qui se trouvait dans une situation tout opposée à celle du jeune prince, il le fit venir; il lui dit comment il devait se conduire avec les naturels, et en quoi il pourrait les instruire et les servir, soit en travaillant le fer qu'on leur avait donné, ou celui qu'ils pourraient retirer des débris du navire naufragé; soit en prenant soin des armes et des munitions qu'on leur avait laissées, ce qui serait de la plus grande importance. Il l'engagea à ne jamais aller nu comme les naturels, parce qu'en se montrant toujours vêtu comme ses compatriotes avaient paru dans le pays, il conserverait une espèce de supériorité qu'il lui était essentiel de ne pas perdre. Pour le mettre à même de suivre cet avis, le capitaine lui donna tous les habits dont on pouvait se passer. Dans ses instructions, le capitaine n'oublia pas la religion : il l'exhorta à ne jamais négliger les actes de piété qu'il avait pratiqués jusqu'alors, et à remplir ses devoirs de chrétien. Enfin, il l'engagea à demander tout ce qu'il croirait pouvoir lui être utile ou commode : il demanda alors un des compas du vaisseau; et comme on devait laisser la pinasse, il pria qu'on y joignît les mâts, les voiles, les rames et tout ce qui en dépendait. On promit de le satisfaire aussitôt que le vaisseau aurait été toué au-delà du récif.

Le matin (11 novembre) à la pointe du jour, une flamme anglaise fut hissée au grand mât, et on tira un coup de canon pour annoncer le départ. Ce signal ayant été expliqué au roi, il ordonna aux bateaux de porter sur-le-champ à bord des ignames, des noix de cocos, du poisson frais, et d'autres choses préparées pour le voyage. Outre cela, plusieurs shakmans appartenant aux naturels, chargés d'une quantité de provisions, s'approchèrent de l'Oroulong. Si on eût encore reçu tous les présents apportés par les rupacks du nord, les Anglais auraient pu approvisionner un vaisseau cinq ou six fois plus grand que le leur.

Aussitôt que le navire fut chargé et prêt à mettre en mer, on envoya une embarcation pour chercher le capitaine. Celui-ci prit alors Blanchard et les cinq hommes qui étaient venus à terre dans le canot, et les conduisit dans une maison qu'on avait préparée pour un rupack. Lorsqu'ils y furent entrés, il rappela encore à Blanchard tous les avis qu'il lui avait donnés, et fit ensuite mettre les matelots à genoux avec lui, et tous ensemble rendirent grâces

Digitized by Google

à Dieu de ce qu'il les avait soutenus au milieu de tant de travaux et de dangers, et de ce qu'il leur offrait l'espoir et le moyen d'une délivrance prochaine. Pendant cet acte de dévotion, le roi et les chefs, restés près de l'entrée de la maison, voyant ce qui se passait, et comprenant ce que faisaient les Anglais, observaient un profond silence.

Le roi, accompagnant son fils, monta avec le capitaine au bord de l'Oroulong, ainsi que ses frères et quelques chefs : on déploya alors les voiles. Quoique le navire fût extrêmement surchargé par les soins d'Abba-Thule, qui avait fourni avec profusion tout ce qu'il imaginait pouvoir être utile à ses amis, les Anglais furent entourés d'une multitude de canots remplis de naturels, qui tous apportaient des présents, et suppliaient pour qu'on les acceptât. Vainement leur disait-on que le vaisseau était rempli, qu'on n'y pouvait plus rien mettre; chacun présentait quelque chose en criant : « Rien « que cela de ma part; rien que cela pour l'amour de moi. »

Plusieurs canots allaient devant la pinasse pour indiquer au bâtiment la route la plus sûre; d'autres étaient placés le long du récif par ordre du roi, pour indiquer l'endroit le plus profond et le plus propre au passage. A l'aide de ces précautions, l'Oroulong s'échappa heureusement du récif.

Le roi avait accompagné les Anglais presque jusqu'au récif : avant de faire approcher son canot, il fit ses derniers adieux à Li-Bou, il lui donna sa bénédiction, que le jeune homme reçut avec beaucoup d'attendrissement et de respect. Voyant le capitaine Wilson occupé à donner des ordres à ses gens, il attendit jusqu'à ce qu'il le vît libre : s'avançant alors vers lui, il l'embrassa avec tendresse; ses regards humides et sa voix altérée témoignaient son émotion. Il serra la main à tous les officiers de la manière la plus cordiale. Vous êtes heureux, leur disait-il, parce que vous retournez dans votre patrie; je suis heureux aussi de votre bonheur, mais pourtant bien affligé de vous voir partir! Souhaitant ensuite un bon voyage à tout le monde, il descendit dans son canot : presque tous les chefs, qui étaient à bord, partirent en même temps. On donna une paire de pistolets à Raa-Kouk, et la pinasse s'éloigna avec Blanchard.

On était alors au 12 novembre; le vaisseau continua sa route, et arriva heureusement à Macao le 30 du même mois. Les Anglais

Digitized by Google

se rendirent de suite à Canton, où ils s'embarquèrent pour retourner en Angleterre.

Li-Bou mourut à Londres de la petite-vérole. Voyant sa fin approcher, il dit à M. Sharp, médecin du schooner sur lequel il avait voyagé : « Bon ami, quand vous irez dans mon pays, dites « à mon père que Li-Bou prendre beaucoup de tisane pour chasser « petite-vérole ; mais mourir. Capitaine bon, mère bonne [1] ! Oh ! « bien fâché de ne pouvoir dire à Abba-Thule combien ce pays « renferme de belles choses.. . »

BORNÉO.

CHASSE AU SINGE NASIQUE SUR LA COTE EST DE BORNÉO [2].

Le 2 septembre 1839, étant au mouillage sur la côte est de Bornéo, dans le détroit de Macassar, Dumont-D'Urville crut devoir expédier à terre M. Dumoulin, notre ingénieur hydrographe. Le grand canot fut armé en guerre et muni de vivres pour trois jours ; le même ordre fut transmis à la Zélée, et les deux embarcations, sous la direction de MM. Gourdin et Montravel, voguèrent bientôt vers la côte. Le but de ce petit armement était la reconnaissance géographique d'une multitude d'îles qui paraissaient embarrasser la vaste embouchure d'un fleuve considérable. Le commandant, pensant que l'histoire naturelle trouverait, dans cette circonstance, l'occasion de glaner quelques richesses importantes, m'autorisa à me joindre aux membres de cette expédition.

Nous n'avions guère que quatre lieues à faire pour atteindre la terre la plus rapprochée de nous ; mais une foule de bancs, des hauts-fonds vaseux nous barrèrent le chemin et nous forcèrent à

[1] Madame Wilson.

[2] Extrait du *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, tome VIII, note 1, page 259. M. Hombron. Gide, éditeur.

Digitized by Google

des recherches et à des détours qui nous retardèrent infiniment; des courants contribuèrent beaucoup aussi à ralentir notre marche, et nous ne pûmes atteindre la moins éloignée de ces îles qu'à quatre heures de l'après-midi.

Ce qu'on appelle îles Pamarong n'est en grande partie qu'une multitude de bancs de vase couverts de palétuviers d'une hauteur considérable. De loin, leur élévation fait croire à l'existence de terres habitables; car au premier coup d'œil il est naturel de penser que d'aussi belles forêts appartiennent à des îles d'une rare fertilité. Mais ces forêts sont dans l'eau; quelques points du sol qu'elles habitent sont toujours inondés; d'autres, au contraire, se découvrent à marée basse. Ainsi ces bois sont, par le fait, implantés sur des hauts-fonds, véritables terrains d'alluvions modernes, séparés entre eux par des canaux qui ne sont que les ramifications du courant de la grande rivière, au limon de laquelle ces îles submergées doivent leur existence. Cette rivière est celle de Kotty, qui, très probablement, débouche dans la mer par un delta.

La marée était aussi basse que possible quand nous abordâmes l'une de ces prétendues terres, depuis le matin l'objet de toutes nos convoitises et le motif de nos impatiences aigries par les obstacles. Plusieurs d'entre nous virent distinctement des naturels qui nous regardaient à travers les arbres; l'on aperçut de la fumée, présage de quelques habitations voisines. Quelques personnes crurent avoir vu des kanguroos; c'eût été au moins une découverte; car on ne connaît pas d'animaux de cette espèce à Bornéo; mais nous reconnûmes bientôt que ces hommes ou ces kanguroos[1] n'étaient que des singes, et que la fumée n'était que les vapeurs élevées de ces marécageuses localités.

On charge les armes, on se jette à l'eau, on se hâte, mais la vase qui nous embourbe retient notre ardeur, chacun aspire à atteindre promptement la rive, pour s'affranchir le plus tôt possible de cette pénible et insupportable situation. A chaque pas nous enfoncions dans la boue jusqu'aux genoux : on arrive enfin... mais, ô illusions! L'île n'est que vase récemment découverte par la mer; la vase molle y est même plus profonde encore, parce que le remous des courants l'y dépose sans cesse; nous y entrons jusqu'au-dessus des cuisses. On

[1] Prononcez kangourou.

Digitized by Google

conçoit que dans une pareille position, le plus intrépide des chasseurs n'eût pu facilement se livrer à son ardente activité. Une fatigue insurmontable succède promptement à notre premier élan ; plusieurs personnes sont sur le point de tomber en syncope, tant l'épuisement de nos forces est grand. Les moustiques nous attaquent de tous côtés, nous sommes contraints d'en défendre nos visages avec nos mains remplies de boue, nous ne parvenons à les chasser qu'en augmentant le nombre des souillures plus ou moins grotesques dont nos faces sont couvertes.

Cependant nous ne tardâmes pas beaucoup à nous apercevoir qu'il n'était pas nécessaire de faire une lieue en un quart d'heure pour atteindre les singes, but de tant d'efforts impuissants, ils étaient au-dessus de nos têtes, tapis derrière les plus grosses branches. Le feu commença, et malgré la hauteur des arbres et l'agilité des nasiques, nous en rapportâmes quatre à bord ; deux mâles magnifiques[1], hauts d'un mètre et demi, deux femelles, une pleine et une autre vivante, mais blessée grièvement. Cette dernière fut représentée par notre confrère Lebreton ; son aquarelle est l'expression parfaite de la nature. Après avoir été témoin de l'air de raison et de réflexion de ces pauvres bêtes, on sent combien il est intéressant de pouvoir surprendre de pareils êtres dans leur état de nature.

Ces animaux passent d'un arbre à l'autre en s'élançant de branche en branche ; aussi courent-ils rarement sur le sol peu résistant de leur aquatique patrie ; pourtant j'en ai vu un sauter à terre et bondir sur la surface de la vase avec beaucoup de légèreté à mon grand étonnement. A l'inspection de leurs mains de derrière, ma surprise diminua en remarquant qu'elles sont d'une grande largeur et qu'une palme assez considérable occupe l'espace interdigital.

Le ventre de ces animaux est très volumineux ; il rappelle celui des herbivores. Or, la nourriture des nasiques se compose principalement de feuilles du rhizophora gymnorhiza[2] ; leur énorme estomac

[1] Ils sont maintenant montés et placés dans les armoires de zoologie du Muséum d'histoire naturelle de Paris. On en peut voir la figure dans l'*Atlas zoologique du voyage au pôle sud et dans l'Océanie*.

[2] Les feuilles de cet arbre présentent un aliment délicat aux indigènes de l'Archipel indien ; ils en mangent aussi le fruit cuit dans du vin de palme. L'estomac

Digitized by Google

T. II pag. 414.

Digitized by Google

Digitized by Google

en était rempli. Nul doute, cependant, qu'ils ne soient friands, comme tous les singes, de quelque matière animale. On connaît le goût des quadrumanes en général pour les petits oiseaux; je soupçonne que l'espèce qui nous occupe ici recherche les petits poissons ou autres petits habitants des vases soumises aux alternatives du flux et reflux de la mer. Probablement notre présence en ce lieu a singulièrement troublé cette seconde partie de leur repas, dont l'heure était arrivée.

Je crois que le long nez du nasique lui sert d'organe du toucher.

Il restait à expliquer comment il se faisait que ces animaux se trouvaient en aussi grand nombre sur une île aussi peu étendue. L'île du Milieu, tel fut le nom que nous donnâmes de loin à cette forêt de palétuviers, est trop circonscrite pour admettre qu'une pareille nuée de singes lui appartienne exclusivement. Aux premiers coups de fusil, il se fit un tel mouvement sur tous les arbres, qu'il semblait que leur branches se métamorphosaient; ces nasiques étaient là par centaine. Un grand nombre, profitant de notre immobilité forcée, s'éloignèrent rapidement, de branche en branche, vers l'extrémité nord-ouest de la forêt; d'autres, surpris sur des arbres trop isolés, et n'osant, dans cette circonstance, hasarder des sauts par trop périlleux, se cachèrent derrière les plus grosses et les plus hautes ramifications, ne laissant voir que leurs têtes; d'autres enfin, éperdus, hésitèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre, furent tués ou blessés sur les branches où ils s'étaient engagés trop étourdiment. Cette grande population est bien certainement une fraction de celle de l'archipel entier des îles Pamarong, et n'appartient pas à la petite localité où nous l'avions rencontrée. L'île du Milieu a environ une lieue du sud-est au nord-ouest, et sa largeur est à peine de cent pas. Ces animaux traversent à gué, pendant le jusant, certaine partie des canaux qui séparent les îles, et se rendent ainsi où la certitude du butin les attire. Rien, en effet, dans l'organisation extérieure de ces singes, ne justifierait l'idée d'en faire des nageurs; à cet égard, ils ressemblent parfaitement à tous les singes possibles, ils sont fort peu propres à ce genre d'exercice.

Les crocodiles à double bande abondent sur ces côtes; si nous

du nasique est multiloculaire comme celui des ruminants. Voir l'*Atlas zoologique du voyage au pôle sud*, etc, et les comptes-rendus de l'Académie des sciences, séance du lundi 25 juillet 1845 (M. Hombron).

Digitized by Google

n'en avons pas rencontré sur ces bancs de vase, il faut peut-être l'attribuer à l'heure avancée de cette marée basse, qui fut aussi celle de notre débarquement sur ces îles inhospitalières : en effet, ces animaux sont nocturnes, ils chassent principalement la nuit, et restent souvent étendus sur la vase, pendant le temps de leur stupeur digestive; ils se replongent sous l'eau vers la fin de la journée. C'est ce que j'ai pu observer dans la rivière de Santos, à soixante lieues au sud de Rio-Janeiro. Un individu vivant, que nous avons longtemps conservé à bord de l'Astrolabe, appartenait à l'espèce dite double bande : il s'agitait beaucoup la nuit, il cherchait à rompre ses liens, et ses yeux, toujours clos pendant le jour, brillaient constamment dans l'ombre d'une étonnante phosphorescence. Une pareille rencontre sur l'île du Milieu eût été des plus fâcheuses. Personne de nous n'y pensa, mais ceux qui nous suivront dans la carrière feront bien de se tenir pour avertis. Afin de chasser commodément et sûrement le nasica sur les îles Pamarong, il faudrait être muni d'un petit bateau plat pour aborder sans être obligé de se jeter à l'eau, et de patins, ou planchettes, pour marcher sur la vase sans y enfoncer; encore fera-t-on bien de se méfier des fondrières.

Étant sur ce terrain vaseux, nous avons remarqué un phénomène assez singulier, qui mérite d'être mentionné ici, quoiqu'il n'ait rien que de très facile à comprendre : nos cris, quelque forts qu'ils fussent, ne se faisaient entendre qu'à dix ou quinze pas de distance. Cette circonstance rendait nos communications très difficiles, et irritait encore l'impatience de ne pouvoir agir librement. Nos coups de fusil faisaient aussi peu de bruit, et celui qui en résultait paraissait partir du haut des arbres, du milieu des branches; il est évident que ce peu de retentissement dépendait de la mollesse du sol sur lequel nous étions alors.

Bornéo est une grande terre destinée à s'étendre encore en refoulant les eaux qui l'environnent; des débris de son sol et de ses productions, elle comble la profondeur de la mer. Elle est pressée de prendre possession de ses nouveaux domaines: d'énormes palétuviers consolident ce nouveau sol, et l'élèvent même aussi de leurs propres détritus. Là, se sont établis des animaux particuliers à ces singulières forêts; un jour, ils disparaîtront avec ces harmonies locales qui leur conviennent : des naturalistes futurs rencontreront leurs squelettes fossiles; mais aidés des travaux des hommes

Digitized by Google

instruits dont l'Europe s'honore, et des écrits des voyageurs, ils n'auront pas recours alors aux cataclysmes, pour expliquer la présence des squelettes du nasique au milieu des marnes de leur patrie.

NAUFRAGE DU CAPITAINE BONTIKOÉ

DANS LA MER DE L'INDE.

Isbrantz Bontikoé avait été nommé en 1618, par la compagnie hollandaise des Indes orientales, capitaine du vaisseau la Nouvelle-Horn, envoyé aux Indes pour des intérêts de commerce. Ce navire, monté de deux cent six hommes d'équipage, et du port de onze cents tonneaux, était à la hauteur du détroit de la Sonde, lorsque le commandant, qui se trouvait sur le pont, entendit crier : *Au feu ! au feu !* Il se hâta de descendre à fond de cale, où il ne vit aucune apparence d'incendie. Il demanda où l'on croyait qu'il existât. Capitaine, lui dit-on, c'est dans ce tonneau : il y porta la main, sans y rien sentir de brûlant.

Il fit expliquer la cause d'une si vive alarme : on lui raconta qu'un calier, étant descendu pour tirer l'eau-de-vie de la distribution du lendemain, avait attaché son chandelier de fer à la futaille d'un baril placé au-dessus de celui qu'il devait percer ; une étincelle, ou plutôt une petite partie de la mèche ardente, était tombée justement dans le trou du bondon ; le feu avait pris à l'eau-de-vie du tonneau, et les deux fonds ayant aussitôt sauté, l'eau-de-vie enflammée avait coulé jusqu'au charbon de forge. On avait jeté quelques seaux d'eau sur le feu, ce qui le faisait paraître éteint. Bontikoé, un peu rassuré par ce récit, fit encore verser de l'eau sur le charbon ; et n'apercevant aucune trace de feu, il remonta tranquillement chez lui. Mais les suites de cet événement devinrent bientôt si terribles, que pour satisfaire pleinement la curiosité du lecteur, il faudra laisser parler le capitaine Bontikoé.

Une demi-heure après, dit Bontikoé, quelques-uns de nos gens

Digitized by Google

recommencèrent à crier : *Au feu ! au feu !* J'en fus épouvanté, et descendant aussitôt, je vis la flamme qui s'élevait du fond de la cale: l'embrasement était dans le charbon où l'eau-de-vie avait pénétré, et le danger paraissait d'autant plus pressant, qu'il y avait trois ou quatre rangs de tonneaux pressés les uns sur les autres ; nous recommençâmes à jeter de l'eau à pleins seaux, et nous en jetâmes une prodigieuse quantité. Mais il survint un nouvel incident qui augmenta le trouble; l'eau tombée sur le charbon causa une fumée si épaisse, si sulfureuse et si puante , qu'on étouffait dans la cale, et qu'il était presque impossible d'y demeurer. J'y restais néanmoins pour donner les ordres, et je faisais sortir les matelots tour à tour, pour qu'ils pussent respirer. Je soupçonnais que plusieurs avaient été étouffés sans avoir pu arriver jusqu'aux écoutilles. Moi-même j'étais si étourdi et si suffoqué, que ne sachant plus ce que je faisais, j'allais par intervalle reposer ma tête sur un tonneau, tournant le visage vers l'écoutille pour respirer un moment. Enfin, me trouvant forcé de sortir, je dis à Rol (le marchand du vaisseau) qu'il me paraissait nécessaire de jeter la poudre à la mer. Il ne put s'y résoudre :

« Si nous jetons la poudre, me dit-il, et que nous ne périssions « pas par le feu, que deviendrons-nous si nous nous trouvons dans « la nécessité de combattre? et quel moyen aurons-nous de nous « disculper ? »

Cependant le feu ne diminuait pas, la puanteur et l'épaisseur de la fumée ne permettaient plus à personne de demeurer à fond de cale. On fit dans le faux pont, vers l'arrière, de grands trous par lesquels on jeta une énorme quantité d'eau, sans cesser d'en jeter en même temps par les écoutilles. On mit la grande chaloupe à la mer, on y mit aussi le canot, parce qu'ils causaient de l'embarras à ceux qui puisaient l'eau. La frayeur était extrême : des gens de l'équipage se glissant de tous côtés hors du bord, descendaient sur les porte-haubans; de là ils se laissaient tomber dans l'eau, et nageant vers la chaloupe ou vers le canot, ils y montaient et se cachaient sous les bancs, en attendant qu'ils se trouvassent en assez grand nombre pour s'éloigner ensemble.

Rol étant allé sur le pont, fut étonné de voir tant de gens réfugiés dans la chaloupe et dans la petite embarcation : ils lui crièrent qu'ils allaient prendre le large, et l'exhortèrent à descendre

Digitized by Google

avec eux. Leurs instances et la vue du péril lui firent prendre ce parti. En arrivant à la chaloupe, il leur dit : « Mes amis, il faut attendre le capitaine; » mais ses ordres et ses représentations n'étaient plus écoutés: aussitôt qu'il fut embarqué ils coupèrent la bosse et s'éloignèrent du vaisseau.

Comme j'étais toujours occupé à donner mes ordres et à presser le travail, quelques-uns de ceux qui restaient vinrent me dire avec beaucoup d'épouvante :

« Ah ! capitaine, qu'allons-nous devenir ! la chaloupe et le canot « sont à la mer... »

« — Si l'on nous quitte, leur dis-je, c'est avec le dessein de ne « plus revenir..... »

En courant aussitôt sur le pont, je vis effectivement la manœuvre des fugitifs..... Les voiles du vaisseau étaient amurées, la grande voile seule était sur ses cargues. Je criai aux matelots :

« Efforçons-nous de les joindre, et s'ils refusent de nous recevoir « dans la chaloupe, nous ferons passer le navire par-dessus eux, pour « leur apprendre leur devoir. »

En effet, nous approchâmes d'eux jusqu'à la distance de trois longueurs de navire; mais ils gagnèrent au vent[1], et s'éloignèrent. Je dis alors à ceux qui étaient avec moi :

« Matelots, vous voyez qu'il ne nous reste d'espérance que dans « la miséricorde de Dieu et dans nos propres efforts; il faut redou- « bler de courage et tâcher d'éteindre le feu. Courez à la soute « aux poudres et jetez-les à la mer avant que le feu puisse les ga- « gner. »

De mon côté, je pris les charpentiers, et je leur ordonnai de faire promptement des trous avec de grandes gouges et des tarières, pour faire entrer l'eau dans le navire, jusqu'à la hauteur d'une brasse et demie. Mais ces outils ne purent pénétrer les bordages, parce qu'ils étaient garnis en fer. Cet obstacle répandit une consternation qui ne peut s'exprimer : l'air retentit de gémissements et de cris; on se remit à jeter de l'eau, et l'embrasement parut diminuer; mais peu de temps après le feu prit aux huiles; ce fut

[1] Une embarcation peut courir dans le vent avec ses avirons, ou le serrer d beaucoup plus près que ne saurait le faire un grand navire à voiles carrées.

Digitized by Google

alors que nous vîmes notre perte inévitable ; plus on jetait d'eau, plus l'incendie paraissait augmenter ; l'huile et la flamme qui en sortait, se répandaient de toutes parts. Dans cet affreux état, on poussait des cris si terribles, que mes cheveux se hérissaient, et je me sentais tout couvert d'une sueur froide. Cependant le travail continuait avec la même ardeur ; on jetait de l'eau dans le navire, et les poudres à la mer : on avait déjà jeté soixante demi-barils de poudre, mais il en restait encore trois cents. Le feu y prit et fit sauter le vaisseau, qui dans un instant fut brisé en mille et mille pièces. Nous y étions encore au nombre de cent dix-neuf. Je me trouvais alors sur le pont, près de l'amure de grand'voile, et j'avais devant les yeux soixante-trois hommes qui puisaient de l'eau. Ils furent emportés avec la vitesse d'un éclair, et disparurent tellement qu'on n'aurait pu dire ce qu'ils étaient devenus.... Tous eurent le même sort ! ! ! Pour moi, qui m'attendais à périr comme tous mes compagnons, j'étendis les bras et les mains vers le ciel, et je m'écriai : O Seigneur ! faites-moi miséricorde ! Quoiqu'en me sentant sauter je crusse que c'était fait de moi, je conservai néanmoins toute la liberté de mon jugement, et je sentis dans mon cœur une étincelle d'espérance. Du milieu des airs, je tombai dans l'eau entre les débris du navire. Dans cette situation, mon courage se ranima si vivement que je crus devenir un autre homme ; en regardant autour de moi, je vis le grand mât à l'un de mes côtés, et le mât de misaine de l'autre. Je me mis sur le grand mât, d'où je considérai tous les tristes objets dont j'étais environné.

Je fus quelque temps sans apercevoir aucun homme. Cependant, tandis que je m'abîmais dans mes sinistres réflexions, je vis paraître sur l'eau un jeune homme qui nageait des pieds et des mains. Il saisit les ornements de la proue qui flottaient sur l'eau, et dit : Me voici encore au monde. J'entendis sa voix, et je criai. Ce jeune homme se nommait Harman-van-Kniphuisen, natif de Eyder. Je vis flotter près de lui un petit mât ; comme le grand, sur lequel j'étais, ne cessait de rouler, ce qui me causait beaucoup de fatigue, je dis à Harman :

« Pousse-moi ce débris, je me mettrai dessus, et le ferai flot-
« ter vers toi pour nous y mettre ensemble. »

Il fit ce que je lui ordonnais ; sans quoi, brisé comme j'étais de mon saut et de ma chute, le dos fracassé, et blessé à deux endroits

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

Digitized by Google

de la tête, il m'aurait été impossible de le joindre. Ces maux, dont je ne m'étais pas encore aperçu, commencèrent à se faire sentir avec tant de force, qu'il me semblait tout d'un coup que je cessais de voir et d'entendre. Nous étions tous deux l'un près de l'autre, chacun tenant au bras une pièce du revers de l'éperon. Nous jetions la vue de tous côtés, dans l'espérance de découvrir la chaloupe ou le canot. A la fin nous les aperçûmes, mais fort loin de nous. Le soleil était au bas de l'horizon. Je dis au compagnon de mon infortune :

« Toute espérance est perdue pour nous ! Il est tard ; il n'est pas « possible que nous nous soutenions toute la nuit dans une telle « situation. Élevons nos cœurs à Dieu, et demandons-lui notre salut « avec une résignation entière à sa volonté. »

Nous nous mîmes en prière, et nous obtînmes grâces ; car à peine achevions-nous d'adresser nos vœux au ciel, que, levant les yeux, nous vîmes la chaloupe et le canot près de nous. Quelle joie pour des malheureux qui se croyaient sur le point de périr ! Je criai aussitôt : Sauve, sauve le capitaine ! Quelques matelots qui m'entendirent, se mirent à crier de leur côté : le capitaine est là ! Ils s'approchèrent ; mais ils n'osaient avancer beaucoup, dans la crainte d'être heurtés par les grosses pièces de bois que la mer agitait. Harman, qui n'avait été que peu blessé en sautant, se sentit assez de vigueur pour se mettre à la nage, et se rendit promptement à la chaloupe. Pour moi, je criai :

« Si vous voulez me sauver la vie, il faut que vous veniez jusqu'à « moi, car j'ai été si maltraité que je n'ai pas la force de nager. »

Le trompette s'étant jeté à la mer avec une ligne de sonde qui se trouva dans la chaloupe, en apporta un bout jusqu'entre mes mains. Je la fis tourner autour de ma ceinture, et ce secours me fit arriver heureusement à bord. J'avais fait faire à l'arrière de la chaloupe une petite dunette qui pouvait contenir deux hommes ; j'y entrai pour prendre un peu de repos ; car je me sentais si mal, que je ne croyais pas avoir beaucoup de temps à vivre ; j'avais le dos brisé, et je souffrais mortellement des deux trous que j'avais à la tête. Cependant je dis à Rol : » Je crois que nous ferions bien de demeurer cette nuit « proche des débris. Demain, lorsqu'il sera jour, nous pourrons « sauver quelques vivres, et peut-être trouverons-nous une bous- « sole pour nous aider à découvrir la terre. »

On s'était sauvé avec tant de précipitation, qu'on était presque

Digitized by Google

sans vivres. A l'égard des boussoles, le premier pilote, qui soupçonnait la plupart des gens de l'équipage de vouloir abandonner le navire, les avait ôtées de l'habitacle; ce qui cependant n'avait pu arrêter l'exécution de leur projet. Rol, négligeant mes avis, fit prendre les rames; mais après avoir vogué toute la nuit dans l'espérance de découvrir les terres au lever du soleil, il se vit bien loin de son attente, en reconnaissant qu'il était également éloigné des terres et des débris. On vint voir dans quel état j'étais.

« Capitaine, me dit-on, qu'allons-nous devenir? Il ne se présente « point de terre, et nous sommes sans vivres, sans carte et sans « boussole.... — Sans doute, leur répondis-je, il fallait m'en croire « hier au soir, lorsque je vous conseillais fortement de ne pas vous « éloigner des débris : je me souviens que pendant que je flottais sur « le mât, j'étais environné de lard, de fromage et d'autres provi- « sions... — Cher capitaine, me dirent-ils affectueusement, sortez de « là, et venez nous conduire.... — Je ne puis, leur répliquai-je, je « suis perclus, il m'est impossible de remuer. »

Cependant, avec leur secours, j'allai m'asseoir sur la petite dunette, où je vis l'équipage qui continuait de ramer. Je demandai quels étaient les vivres; on me montra sept ou huit livres de biscuit environ.

« Cessez de ramer, dis-je aussitôt, vous vous fatiguerez vai- « nement, et vous n'aurez point à manger pour réparer vos forces. »

Ils me demandèrent ce qu'il fallait donc qu'ils fissent. Je les exhortai à se dépouiller de leurs chemises pour en faire des voiles; la difficulté était de trouver du fil : je leur fis prendre les paquets de corde qui étaient de rechange dans la chaloupe; ils en firent une espèce de fil, et du reste on en fit des écoutes. Cet exemple fut suivi dans le canot. On parvint ainsi à coudre toutes les chemises ensemble, et l'on en composa de petites voiles. Nous pensâmes ensuite à faire la revue de nos gens. On se trouvait au nombre de quarante-six dans la chaloupe, et de vingt-six dans le canot. Il y avait dans la chaloupe une capote bleue de matelot et un coussin, qui me furent cédés, en faveur de ma situation. Le chirurgien était avec nous, mais sans aucun médicament. Il eut recours à du biscuit mâché, qu'il mettait sur mes plaies. Ces cataplasmes me firent du bien. J'avais

[1] Écoute, cordage attaché aux angles des voiles pour les déployer et les tendre au vent.

Digitized by Google

voulu donner aussi ma chemise pour contribuer à faire les voiles, mais tout le monde s'y opposa J'eus beaucoup à me louer des attentions qu'on eut pour moi. Le premier jour, nous nous abandonnâmes aux flots, tandis qu'on travaillait aux voiles; elles furent prêtes le soir : on les mit au vent; nous étions alors au 20 de novembre. Nous prîmes pour guide le cours des étoiles, dont nous connaissions fort bien le lever et le coucher. Pendant la nuit on était transi de froid, et la chaleur du jour était insupportable, car nous avions le soleil au zénith[1].

De sept ou huit livres de biscuit qui faisaient notre unique provision, je réglai des rations pour chaque jour; et tant qu'il dura, je distribuai à chacun la sienne; mais on en vit bientôt la fin, quoique la mesure pour chacun ne fût qu'un petit morceau de la grosseur du doigt. Nous n'avions ni vin ni eau; lorsqu'il tombait de la pluie, on amenait les voiles, qu'on étendait pour rassembler l'eau, et la faire couler dans deux petits tonneaux, les seuls qu'on eût emportés; on la tenait en réserve pour les jours qui se passaient sans pluie.

Cette extrémité n'empêchait point qu'on ne me pressât de prendre abondamment de la nourriture, parce que tout le monde, me disait-on, avait besoin de mon secours, et que sur un si grand nombre de gens, la diminution serait peu sensible. J'étais bien aise de leur voir pour moi ces sentiments, mais je ne voulais rien prendre de plus que les autres. Le canot s'efforçait de nous suivre; cependant, comme nous faisions meilleure route, et qu'il n'avait personne qui entendît la navigation, lorsqu'il s'approchait de nous, ou que quelqu'un trouvait le moyen de passer à notre bord, tous les autres nous priaient instamment de les recevoir, parce qu'ils appréhendaient de s'écarter ou d'être séparés de la chaloupe par quelque accident de mer. Nos gens s'y opposaient fortement et représentaient que ce serait nous exposer à périr tous. Enfin, nous arrivâmes bientôt au comble de notre misère; le biscuit nous manqua tout à fait, et nous ne découvrions pas les terres. J'employais tous mes efforts pour persuader aux plus impatients que nous n'en pouvions être loin, je m'en estimais à vingt-cinq lieues, mais je ne pus les soutenir longtemps dans cette espérance; ils commencèrent à

[1] Zénith, point du ciel qui est pour chaque lieu dans le prolongement de la ligne verticale.

Digitized by Google

murmurer contre moi-même qui me trompais, disaient-ils, dans l'estime de la route, et qui portais le cap à la mer au lieu de courir sur les terres. La faim devenait fort pressante, lorsque le ciel permit qu'une troupe de mouettes vînt voltiger sur la chaloupe avec tant de lenteur, qu'elles paraissaient chercher à se faire prendre; elles se baissaient facilement à la portée de nos mains, et chacun en prit quelques-unes[1]. On les pluma aussitôt pour les manger crues; cette chair nous parut délicieuse, et j'avoue que je n'ai jamais trouvé tant de douceur au miel même. Cependant un si faible repas ne pouvait nous conserver la vie longtemps. Nous passâmes encore le reste du jour sans avoir la vue d'aucune terre. Nos gens étaient si consternés, que le canot s'étant approché de nous, et ceux qui s'y trouvaient nous conjurant encore de les prendre, on conclut que, puisque la mort était inévitable, il fallait mourir tous ensemble. On les reçut donc, et l'on tira du canot toutes les rames et toutes les voiles. Il y eut alors dans la chaloupe trente rames, que nous rangeâmes sur les bancs, en forme de couverte ou de pont. On avait aussi une grande voile, une misaine, un artimon et une civadière. La chaloupe avait tant de creux qu'un homme pouvait se tenir assis sous le couvert des rames. Je partageai ma troupe en deux parties, dont l'une se tenait sous le couvert, tandis que l'autre était dessus, et l'on se relevait tour à tour. Nous étions soixante-douze, qui jetions les uns sur les autres des regards tristes et désolés, tels qu'on peut se les figurer entre des gens qui mouraient de faim et de soif, et qui ne voyaient plus venir de mouettes ni de pluie. Lorsque le désespoir commençait à prendre la place de la tristesse, on vit comme fondre de la mer un assez grand nombre de poissons volants[2], de la grosseur des plus gros merlans, qui tombèrent même dans la chaloupe. Chacun s'étant jeté dessus, il furent distribués et mangés crus. Ce secours était léger; cependant il n'y avait personne de malade; ce

[1] Les mouettes sont des oiseaux de rivage; sans doute leurs longues ailes leur permettent un vol très puissant et très prolongé; mais elles se nourrissent des débris animaux que la mer rejette à la côte, aussi était-ce la disette qui les rendait si faciles à prendre; elles s'étaient trop aventurées au large en suivant quelque courant.

[2] Ces poissons tombent très souvent jusque dans les porte-haubans des plus gros navires; là, leurs ailes-nageoires se dessèchent et deviennent incapables du moindre mouvement.

Digitized by Google

qui paraissait d'autant plus étonnant, que malgré mes conseils quelques-uns avaient commencé à boire de l'eau de la mer, qui augmente la soif et dispose à la dyssenterie. Les uns mordaient les boulets des pierriers et les balles des mousquets, d'autres buvaient leur propre urine Je bus aussi de la mienne ; mais la rendant corrompue, il fallut renoncer à cette misérable ressource. Ainsi le mal croissant d'heure en heure, je vis arriver le temps du désespoir. On commençait à se regarder les uns les autres d'un air farouche, comme prêts à s'entre-dévorer et à se repaître chacun de la chair de son voisin. Quelques-uns parlèrent même d'en venir à cette funeste extrémité, et de commencer par les jeunes gens. Une proposition aussi atroce me remplit d'horreur; mon courage en fut abattu : je me tournai du côté du ciel, pour le conjurer de ne pas permettre qu'on exerçât cette barbarie, et que nous ne fussions pas tentés au-dessus de nos forces, dont il connaissait les bornes. Enfin, j'entreprendrais vainement d'exprimer dans quel état je me trouvai, lorsque je vis quelques matelots disposés à commencer l'exécution, et résolus à se saisir des jeunes gens. J'intercédai pour eux dans les termes les plus touchants :

« ...Qu'allez-vous faire? Quoi ! vous ne sentez pas l'horreur « d'une action si barbare ! Ayez recours au ciel ; il regardera votre « misère avec compassion : je vous assure que nous ne pouvons « pas être loin des terres. »

Ils me répondirent que je leur tenais depuis longtemps le même langage ; qu'ils ne voyaient pas l'effet des espérances dont je les avais flattés ; qu'ils n'étaient que trop certains que je les trompais, ou que je me trompais moi-même. Cependant ils m'accordèrent l'espace de trois jours, au bout desquels ils protestèrent que rien ne serait capable de les arrêter. Cette affreuse résolution me pénétra jusqu'au fond du cœur ; je redoublai mes prières pour obtenir que nos mains ne fussent pas souillées par le plus abominable de tous les crimes. Cependant le temps coulait, et l'extrémité me paraissait si pressante, que j'avais peine à me défendre moi-même du désespoir que je reprochais aux autres. J'entendais dire autour de moi :

« Hélas ! si nous étions à terre, nous mangerions de l'herbe « comme les bêtes. »

Je ne laissais pas de renouveler continuellement mes exhortations ; mais la force commença le lendemain à nous manquer autant que le

Digitized by Google

courage ; la plupart n'étaient presque plus capables de se lever du lieu où ils étaient assis, ni se tenir debout ; Rol était si abattu, qu'il ne pouvait se remuer. Malgré l'affaiblissement que m'avaient dû causer mes blessures, j'étais encore un des plus robustes, et je me trouvais assez de vigueur pour aller d'un bout de la chaloupe à l'autre. Nous étions au 2 décembre, qui était le treizième jour depuis notre naufrage : l'air se chargea ; il tomba de la pluie qui nous apporta un peu de soulagement ; elle fut accompagnée d'un calme qui permit de détacher les vergues et de les étendre sur le bâtiment ; on se traîna par-dessous, et chacun but de l'eau de la pluie à son aise ; les deux petits tonneaux demeurèrent remplis. J'étais alors au gouvernail, et suivant l'estime je jugeais que nous ne devions pas être loin de la terre. J'espérai que l'air pourrait s'éclaircir, tandis que je demeurerais dans ce poste, et je m'obstinai à ne le pas quitter. Cependant l'épaisseur de la brume, et la pluie qui ne diminuait pas, me firent éprouver un froid si vif, que n'ayant plus le pouvoir d'y résister, j'appelai un des quartiers-maîtres pour lui faire prendre ma place. Il vint, et j'allai me mêler entre les autres, où je repris un peu de chaleur.

A peine le quartier maître eut-il passé une heure à la barre qu'il cria : Terre ! terre ! Tout le monde trouva des forces pour se lever, et chacun voulut être assuré par ses yeux que c'était bien elle. On fit servir aussitôt toutes les voiles, et l'on courut droit vers la côte ; mais, en approchant du rivage, on trouva des brisants, et nous n'osâmes pas nous hasarder à les franchir : enfin, le rivage nous offrit un petit golfe, où nous eûmes le bonheur d'entrer ; nous jetâmes le grappin à la mer, et chacun se hâta de sauter sur le rivage. L'ardeur fut extrême pour se répandre dans les bois et dans les lieux où l'on espérait trouver quelque chose qui pût servir d'aliments. Pour moi, je n'eus pas plutôt touché la terre, que m'étant jeté à genoux, je la baisai de joie, et rendis grâces au ciel de la faveur qu'il nous accordait ; ce jour était le dernier des trois à la fin desquels on devait manger les mousses ! L'île abondait en cocotiers, mais on n'y put découvrir d'eau douce. Nous bûmes avec avidité la liqueur du coco : nous en mangeâmes l'amande ; et le lait de coco nous parut délicieux ; il n'aurait produit que des effets salutaires, si nous en eussions usé avec modération ; mais tout le monde en ayant pris à l'excès, nous sentîmes bientôt des tranchées,

Digitized by Google

des douleurs insupportables, qui nous forcèrent de nous ensevelir dans le sable, les uns près des autres : cette chaleur humide modéra nos souffrances.

On fit le tour de l'île, sans trouver la moindre apparence d'habitation, quoique diverses traces fissent assez connaître qu'il y était venu des hommes. Nous n'y découvrîmes point d'autres productions que des noix de coco. Après avoir rempli notre chaloupe de noix de cocotiers, nous levâmes l'ancre vers le soir, et gouvernâmes sur l'île de Sumatra, dont nous eûmes la vue dès le lendemain ; celle que nous quittions en est à quatorze ou quinze lieues. Nous côtoyâmes les terres de Sumatra, aussi longtemps qu'il nous resta des provisions. La nécessité nous forçant alors de descendre, nous rasâmes la côte sans pouvoir traverser les brisants. Dans l'embarras où nous étions menacés de retomber, il fut résolu que quatre ou cinq des meilleurs nageurs tâcheraient de se rendre à terre, pour chercher le long du rivage quelque endroit où nous puissions aborder. Ils passèrent heureusement à la nage, et se mirent à suivre la côte, tandis que nous les suivions des yeux. Enfin, trouvant une rivière, ils se servirent de leurs caleçons pour nous faire des signaux qui nous attirèrent à leur suite. En nous approchant, nous aperçûmes devant l'embouchure un banc contre lequel la mer brisait avec une violence extrême. Je n'étais pas d'avis qu'on hasardât le passage, ou du moins, je ne voulus m'y déterminer qu'avec le consentement général : tout le monde se mit en rang par mon ordre, et je demandai à chacun son opinion. Ils s'accordèrent tous à braver le péril. J'ordonnai qu'à chaque côté de l'arrière on tînt une rame parée, avec deux rameurs à chacune, et je pris la barre du gouvernail pour aller droit couper la lame. Le premier coup de mer remplit d'eau la moitié de la chaloupe ; il fallut promptement puiser avec les chapeaux, les souliers et tout ce qui pouvait servir à cet office. Mais un second coup de mer nous mit tellement hors d'état de gouverner et de nous maintenir, que je crus notre perte certaine. Un troisième coup de mer survint ; mais la lame fut si courte qu'elle ne put jeter beaucoup d'eau, sans quoi nous périssions infailliblement. On goûta l'eau qui fut trouvée douce ; ce bonheur nous fit oublier toutes nos peines. Nous abordâmes au côté droit de la rivière où le rivage était couvert de belles herbes, parmi lesquelles nous découvrîmes de petites gousses, telles qu'on en voit dans quelques

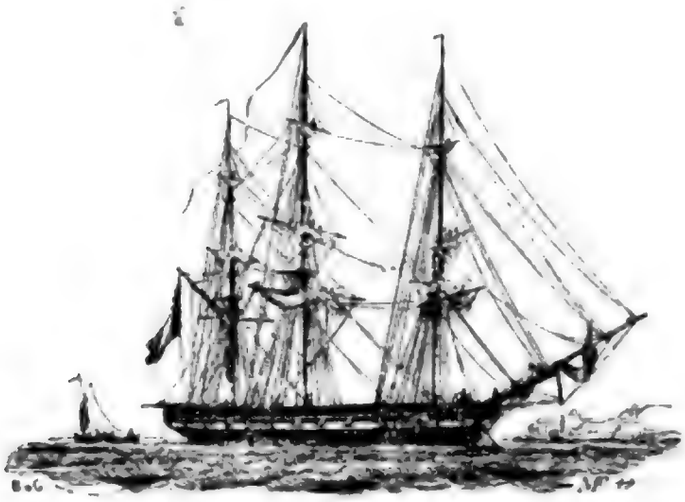
Digitized by Google

endroits de Hollande : cette ressemblance nous trompa et nous en mangeâmes avidement. Quelques-uns de nos gens étant allés au-delà d'une pointe de terre qui se présentait devant nous, ils y trouvèrent du tabac et du feu : nouveau sujet d'une extrême joie. Il était certain que nous n'étions pas loin de ceux qui avaient laissé ces objets. Nous avions dans la chaloupe deux haches qui nous servirent pour abattre quelques arbres, et pour en couper les branches dont nous fîmes de grands feux en plusieurs endroits ; tous nos gens s'assirent autour, et se mirent à fumer le tabac que le hasard leur avait offert. Vers le soir, dans la crainte de quelque surprise, je posai trois sentinelles aux avenues de notre petit camp. La lune était au déclin. Nous passâmes la première partie de la nuit assez mal ; les graines que nous avions mangées nous causaient de violentes tranchées. Pour comble d'ennui, nos sentinelles nous apprirent que des habitants s'approchaient en assez grand nombre : à cette heure leurs desseins ne pouvaient être pacifiques ; toutes nos armes consistaient en deux haches et en une épée : nous étions tous si faibles, qu'à peine avions-nous la force de nous remuer. Cependant cet avis nous ranima, et les plus abattus ne purent se résoudre à périr sans quelque défense : nous prîmes dans nos mains des tisons ardents avec lesquels nous courûmes au-devant de nos ennemis ; les étincelles volant de toutes parts, rendaient en apparence le spectacle terrible ; aussi les Malais prirent-ils la fuite. Nous retournâmes auprès de leurs feux, où nous passâmes le reste de la nuit dans des alarmes continuelles. Rol et moi, nous crûmes prudent de rentrer dans la chaloupe, pour nous assurer du moins cette ressource contre toutes sortes d'événements. Le lendemain, au lever du soleil, trois insulaires sortirent du bois, et s'avancèrent vers le rivage. Nous leur envoyâmes trois de nos gens, qui ayant déjà fait le voyage des Indes, parlaient un peu le malais. On leur demanda aussitôt de quelle nation nous étions ? Après avoir satisfait à cette demande, et nous avoir représentés comme d'infortunés marchands, dont le vaisseau avait péri par le feu, nos envoyés demandèrent si nous pouvions obtenir quelques rafraîchissements par des échanges. Les insulaires continuèrent à s'avancer vers la chaloupe, afin de voir si nous avions des armes. J'avais fait étendre les voiles sur la chaloupe, parce que je me défiais de leur curiosité : on leur répondit que nous étions bien pourvus de mousquets, de poudre et de balles.

Digitized by Google

Cette crainte servit à les contenir quelque temps, et ils nous fournirent des vivres que nous leur payâmes généreusement. Une perfidie mit cependant fin à ces relations amicales. Un jour je leur achetai un buffle; mais on m'amena un animal beaucoup moins beau que celui qui m'avait été vendu; un de nos gens, qui entendait à demi la langue du pays, se plaignit de ce manque de bonne foi, demandant en même temps ce qu'étaient devenus quatre des nôtres qui étaient restés parmi eux pour quelque motif particulier. Ils répondirent qu'il leur avait été impossible d'amener le buffle que j'avais acheté, mais que pour compensation, nos quatre compagnons, qui venaient après eux, en conduisaient un second. Cette réponse dissipa d'abord notre inquiétude; mais je remarquai que le buffle sautait beaucoup, et qu'il n'était pas moins sauvage que celui qu'on disait n'avoir pas pu m'amener; je ne balançai point à lui faire couper les pieds avec la hache. Les deux esclaves papous le voyant tomber, poussèrent des cris et des hurlements épouvantables; deux ou trois cents Malais, qui étaient cachés dans le bois, en sortirent brusquement, et coururent d'abord vers la chaloupe, dans le dessein de nous couper la retraite; trois de nos gens qui avaient fait un petit feu à quelque distance de nos tentes, comprirent leurs prétentions et se hâtèrent de nous en donner avis. Je sortis du bois, et m'étant un peu avancé, je vis quarante ou cinquante de nos ennemis qui se précipitaient vers nous d'un autre côté. « Tenez ferme, dis-« je à nos matelots, ces misérables ne sont pas assez nombreux pour « nous causer l'épouvante. » Mais nous en vîmes paraître aussitôt un si grand nombre, la plupart armés de boucliers et de kriss, que regardant notre situation d'un autre œil, je m'écriai : « Courons à « la chaloupe, c'est là notre seul espoir. » Nous y courûmes, et ceux qui ne purent y arriver assez tôt se jetèrent à l'eau pour s'y rendre à la nage : nous eûmes le bonheur de recueillir tous ceux qui n'avaient pas été blessés mortellement, et bientôt nous fûmes hors de la portée de nos perfides ennemis. Nous voguâmes plusieurs jours vers le sud-est, vivant d'huîtres et de diverses coquilles soit terrestres, soit marines, car nous relâchâmes sur plusieurs îles qui bordent la côte ouest de Sumatra. Nous pensions n'être pas fort éloignés de Java, lorsqu'une nuit, vers minuit, nous aperçûmes du feu : on s'imagina d'abord que c'était le feu de quelque vaisseau; mais en approchant, nous reconnûmes qu'ils étaient sur une petite île du détroit de

la Sonde. Après avoir doublé une pointe, nous vîmes un second feu de l'autre côté du détroit; c'étaient des pêcheurs. Le lendemain, à la pointe de jour, nous fûmes arrêtés par le calme; mais nous étions sur la côte de Java : un matelot étant monté au haut du mât, cria aussitôt qu'il découvrait quelques navires. En effet ces bâtiments, au nombre de vingt-trois, étaient hollandais, et leur commandant était Frédéric-Houtman d'Alcmaar. Il se trouvait alors dans sa galerie, d'où il nous observait avec sa lunette d'approche. Surpris de la singularité de nos voiles, et cherchant l'explication d'un spectacle si nouveau, il envoya sa chaloupe au-devant de nous, pour apprendre qui nous étions. Ceux qui la conduisaient nous reconnurent : nous avions fait voile ensemble du Texel, et nous ne nous étions séparés que par le travers de la côte d'Espagne. Ils nous firent passer, Rol et moi, dans leur chaloupe, et nous conduisirent à bord de l'amiral, dont le vaisseau se nommait la Vierge de Dordrecht. Après nous avoir marqué la joie qu'il avait de nous revoir, le commandant jugeant sans explication quel était le plus pressant de nos besoins, il fit couvrir la table et s'y mit avec nous : lorque je vis paraître le pain et les viandes, je me sentis le cœur si serré, que mes larmes inondèrent mon visage, et que je ne me trouvai point d'abord la force de manger.



Digitized by Google

NAUFRAGE DE MADEMOISELLE DE BOURK

SUR LA COTE DE L'ALGÉRIE.

On trouve dans l'histoire du voyage fait en 1720, à Alger et à Tunis, par M. Dusault, envoyé extraordinaire de France, et par les PP. Comblin, de Lamotte et Bernard, mathurins, la relation suivante, qui offre un intérêt véritable.

Elle prouve, comme mille autres du même genre, que cette puissance algérienne, entre autres puissances barbaresques, était une honte et un soufflet sans cesse jeté à la face du monde civilisé : il s'inclinait comme en tremblant devant la barbarie, qui exigeait impérieusement qu'il sanctionnât au prix de l'or le crime et sa propre abjection....

Reconnaissons donc dans la conquête de la France le doigt de Dieu, qui voulut que le progrès intellectuel fût une loi de la nature : il marche en effet en dépit des calculs intéressés, cupides, étroits de la politique... Honneur à la France, que sa destinée appelait à cette haute mission ! qu'elle en reste digne, car elle pourrait en être déshéritée !

M. le comte de Bourk, officier irlandais au service d'Espagne, ayant été nommé ambassadeur extraordinaire de cette cour à celle de Suède, son épouse, qui résidait en France avec sa famille, résolut de l'aller joindre à Madrid. La guerre que se faisaient alors les Français et les Espagnols, ayant détourné cette dame de faire le voyage par terre, elle s'embarqua à Cette sur une tartane génoise qu'elle trouva prête à mettre à la voile pour Barcelone. Sa suite se composait de son fils âgé de huit ans, de sa fille âgée de dix ans, de l'abbé de Bourk, de quatre femmes de chambre, d'un maître-d'hôtel et d'un domestique. Elle emportait avec elle des effets précieux, entre autres une riche argenterie, un portrait du roi d'Espagne enchâssé dans une main d'or massif enrichie de diamants, trois calices et quelques ornements d'église du plus grand prix.

Digitized by Google

La tartane sortit du port de Cette le 22 octobre 1719. Le 25 du même mois, à la pointe du jour, un corsaire d'Alger, de quatorze canons, dont le capitaine était un renégat hollandais, parut à deux lieues environ au large de la tartane, qui était alors à la hauteur et en vue de Palamos. Le capitaine, pour s'en rendre maître, détacha sa chaloupe avec vingt Turcs armés; ceux-ci, en abordant, tirèrent sept à huit coups de fusil sans blesser personne, parce que tout l'équipage s'était mis ventre à terre, ou s'était caché. Les Turcs montèrent sur la tartane, le sabre à la main; l'un d'eux en donna deux coups au domestique de madame de Bourk. Ils furent ensuite à la chambre où était cette dame, et y posèrent quatre sentinelles; ils conduisirent ensuite la tartane vers le corsaire.

Étant arrivés par le travers du navire algérien, on y fit passer tout l'équipage génois, qui fut aussitôt mis aux fers. Le capitaine monta ensuite sur la tartane, et se présenta à la chambre de madame de Bourk : il lui demanda qui elle était, de quelle nation, d'où elle venait, et où elle allait? Elle répondit qu'elle était française, et qu'elle passait de France en Espagne. Il voulut voir son passeport, qu'elle lui présenta d'abord sans le quitter, dans la crainte qu'il ne le déchirât; mais sur l'assurance qu'il lui donna qu'il le lui rendrait lorsqu'il l'aurait examiné, elle le lui abandonna. Après l'avoir lu avec son interprète, il le lui remit en disant qu'il était bon, et qu'elle n'avait rien à craindre pour elle, sa suite et ses effets. Madame de Bourk lui représenta alors qu'elle désirait qu'il la fît conduire dans sa chaloupe sur les côtes d'Espagne dont elle était si proche; qu'il devait cette considération au passeport de France; qu'en agissant ainsi il lui épargnerait beaucoup de fatigues; que s'il consentait à lui rendre ce service, elle saurait le reconnaître dans l'occasion. Le corsaire répliqua qu'étant renégat, il ne pouvait en user de la sorte; qu'il y allait de sa tête; que le dey d'Alger se persuaderait aisément que sous prétexte de passeport de France, il avait rançonné une famille ennemie de son État, et l'avait ensuite remise en terre chrétienne; qu'il fallait absolument qu'elle le suivît jusqu'à Alger; que son passeport, aussi bien que sa personne, fussent présentés au dey, et que, cela fait, on la remettrait entre les mains du consul de France, qui la ferait transporter en Espagne par telle voie qu'elle et lui jugeraient à propos; qu'il lui donnait l'option ou de passer sur son bord, ou de demeurer sur la tartane,

Digitized by Google

où elle serait plus libre et plus tranquille que sur son bâtiment ; qu'il lui conseillait de prendre ce dernier parti, à cause des Turcs qui montaient son navire. Madame de Bourk accepta en conséquence de demeurer sur la tartane. Le capitaine y mit seulement sept Turcs et quelques Maures, et l'amarra à son vaisseau pour la remorquer, après en avoir enlevé la chaloupe, trois ancres et toutes les provisions, à la réserve de celles de madame de Bourk. Après ces dispositions, le corsaire prit la route d'Alger. Madame de Bourk fit présent au capitaine de sa montre ; elle en donna aussi une au commandant turc de la tartane, avec quatre louis d'or.

Les 26, 28 et 30, il se déclara un coup de vent pendant lequel le câble de la remorque cassa, et la tartane se trouva séparée du vaisseau. Le commandant et les autres Turcs, fort ignorants dans l'art de la navigation, s'abandonnèrent au gré des vents et de la mer. La tartane fut poussée heureusement sur la côte de Barbarie, le 1er de novembre, dans un golfe appelé Colo, au levant de Gigery, chef-lieu d'une des trois provinces de la régence d'Alger. On y jeta l'ancre, et le commandant de la tartane, qui ne connaissait pas la terre, envoya deux Maures à la nage, pour apprendre des habitants du pays où les vents l'avaient jeté.

Les Berbères des environs, qui avaient aperçu la tartane, s'étaient rendus armés, et en grand nombre, sur le rivage, pour s'opposer à la descente, persuadés que c'était un vaisseau chrétien qui venait pour les surprendre et pour enlever leurs bestiaux ; mais ils furent détrompés par les Maures de la tartane, qui leur dirent que c'était une prise faite sur les chrétiens, et qu'elle renfermait une grande princesse de France, que l'on conduisait à Alger. L'un des deux Maures étant demeuré à terre, l'autre vint rendre compte de sa commission, il apprit au patron de la tartane qu'il avait dépassé Alger. Sur cet avis, le commandant, impatient de s'y rendre et de rejoindre son corsaire, ne se donna pas la patience de lever l'ancre, coupa le câble, et mit à la voile, sans ancre, sans chaloupe et sans boussole.

Il n'était pas à une demi-lieue du golfe, qu'il paya cher son imprudence ; un vent contraire s'éleva et le repoussa sur la côte : il voulut se servir de ses avirons de galère, mais la faiblesse de l'équipage les rendit inutiles : malgré ses efforts, la tartane donna contre un rocher et se brisa. Toute la poupe fut aussitôt submergée, et ma-

Digitized by Google

dame de Bourk, qui était en prières dans la chambre avec son fils et ses femmes de chambre, fut noyée avec eux. Ceux qui se trouvèrent du côté de la proue, entre autres M. l'abbé de Bourk, le sieur Arture, Irlandais, le maître-d'hôtel, une des femmes de chambre et le domestique s'accrochèrent aux débris qui étaient près du rocher.

Le sieur Arture ayant aperçu dans la mer quelqu'un qui luttait contre les flots, se dirigea vers lui : cette victime était mademoiselle de Bourk. Il la retira et la mit entre les mains du maître-d'hôtel, lui recommandant d'en avoir soin, et ajoutant qu'il était le seul qui sût nager, et qu'il allait tenter de sauver madame de Bourk. Mais cette généreuse confiance fut cause de sa perte, car il ne reparut pas. M. l'abbé de Bourk descendit le premier du débris de la tartane sur le rocher où elle s'était brisée ; il s'y soutint quelque temps contre la violence des vagues, avec son couteau qu'il avait piqué dans une fente de rocher. Il fut plusieurs fois couvert par la mer, elle le poussa même du côté d'une roche qui s'élevait au-dessus de l'eau, mais qu'un petit bras de mer séparait encore du rivage. Pour le passer, M. de Bourk voulut se saisir d'une planche qu'il trouva sous sa main, mais elle lui échappa : enfin, après bien des efforts inutiles, à l'aide d'un aviron il gagna un rocher adhérent à la terre ferme.

Les Berbères qui étaient accourus sur le rivage, se saisirent de lui, le dépouillèrent entièrement et le maltraitèrent. Ils se jetèrent à l'envi dans la mer, s'attendant à faire un riche butin sur les débris de la tartane : celui des domestiques de mademoiselle de Bourk qui la tenait dans ses bras, fit signe à deux des barbares d'approcher, et quand ils furent à portée, il la leur jeta de toute sa force. Les Berbères la prenant, l'un par la main et l'autre par le pied, la conduisirent au rivage, où ils lui ôtèrent seulement un soulier et un bas, pour gage de sa servitude. Mademoiselle de Bourk, voyant venir les Kabyles, dit à son domestique : « Je ne crains pas que ces gens-là me tuent, mais j'appréhende qu'ils ne me fassent changer de religion ; cependant je souffrirai la mort plutôt que de manquer à ce que j'ai promis à Dieu. »

Une femme de chambre de madame de Bourk, et un autre de ses domestiques, se jetèrent à la mer chacun de leur côté. Les Berbères vinrent à leur secours et les aidèrent à gagner la terre ; mais à peine y furent-ils, qu'ils les dépouillèrent. Le maître-d'hôtel s'étant, le

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

dernier, confié aux flots, et se servant d'une corde pour passer de rocher en rocher, fut joint par un Berbère qui le dépouilla aussi avant de le mettre sur le rivage.

C'est en ce triste état qu'ils furent d'abord conduits jusqu'aux cabanes de la première montagne. On les accablait de coups pour hâter leur marche dans des chemins raboteux, qui mirent leurs pieds tout en sang. La femme de chambre était surtout à plaindre ; elle s'était fait plusieurs blessures sur les rochers : elle et son compagnon étaient d'ailleurs chargés chacun d'un paquet de hardes mouillées, et portaient tour à tour leur jeune maîtresse. Arrivés à demi-morts à la montagne ils furent reçus par les huées des Berbères et les cris des enfants. Ces barbares avaient avec eux beaucoup de chiens, qui sont fort communs en ce pays-là ; ces animaux, excités par le tumulte, y joignirent leurs aboiements et même leurs morsures.

Les naufragés furent partagés comme le butin : la femme de chambre et le domestique furent livrés à un Berbère de l'adouard ou village; M. de Bourk, le maître-d'hôtel et mademoiselle de Bourk échurent à un autre Kabyle. Il leur donna à chacun, pour se couvrir, une mauvaise capote remplie de vermine; pour toute nourriture, après tant de fatigue, ils eurent un petit morceau de pain de sarrasin, pétri sans levain et cuit sous la cendre, et pour unique boisson un peu d'eau : leur lit fut la terre nue. Le maître-d'hôtel obtint avec beaucoup de peine qu'on allumât un peu de feu pour sécher les habits de mademoiselle de Bourk, encore fallut-il l'en revêtir alors avant qu'on pût les sécher entièrement. Ce fut dans cet état cruel qu'elle passa la première nuit.

Il y avait dans ce lieu environ cinquante habitants, tous logés dans cinq ou six cabanes faites de branches d'arbres et de roseaux, dans lesquelles ils demeurent pêle-mêle, hommes, femmes, enfants et bestiaux de toute espèce. Ces barbares s'assemblèrent dans celle où étaient les trois captifs, et tinrent conseil sur leur sort : les uns, par un principe de religion, concluaient à la mort, croyant s'assurer le paradis de Mahomet par le sacrifice de ces chrétiens ; les autres, par intérêt et dans l'espérance d'une grande rançon, furent d'un avis contraire : ainsi l'assemblée se sépara sans rien décider.

Le jour suivant, ayant appelé les habitants des adouards voisins, ils revinrent en plus grand nombre : cette journée fut extrêmement orageuse pour les nouveaux esclaves. Plusieurs de ces barbares

leur montraient du feu, en leur faisant entendre qu'ils allaient les brûler tout vifs ; d'autres, tirant leurs sabres, faisaient mine de vouloir leur trancher la tête. Il en était enfin qui chargeaient leurs fusils à balle en leur présence, et qui les couchaient en joue. Mademoiselle de Bourk fut saisie par les cheveux, et un Berbère lui appliqua le tranchant de son sabre sur le col. Un des domestiques leur fit entendre qu'en les massacrant, ils se priveraient de la rançon qu'ils pouvaient espérer de leur prise : les plus ardents se radoucirent un peu ; mais les enfants et les femmes redoublaient leurs insultes à chaque moment.

Les pauvres naufragés étaient gardés avec exactitude, un Berbère les suivait partout, la hache à la main. Au bout de quelques jours, le bey de Constantine, ville de la régence d'Alger et capitale de la province du levant, écrivit aux Berbères de les lui envoyer, s'ils ne voulaient pas qu'il vînt lui-même à la tête de ses troupes les leur arracher ; à quoi ceux-ci répondirent qu'ils ne craignaient ni lui, ni ses troupes, quand elles seraient jointes à celles d'Alger. Les Berbères ne reconnaissaient pas la puissance d'Alger, quoiqu'enclavés dans le royaume, et naturellement du nombre de ses sujets : ils vivaient dans l'indépendance, sous le nom de Kabyles. Les montagnes de Couco leur servaient de remparts inaccessibles à toutes les forces d'Alger.

Quelque affreux que fût le sort de mademoiselle de Bourk et des siens, une circonstance cruelle aurait pu l'aggraver : les Kabyles voulurent profiter des effets que la mer avait engloutis, et qu'ils croyaient considérables : comme ils sont habiles plongeurs, ils eurent en peu de temps tiré du fond de la mer les ballots et les caisses, ainsi que des cadavres ; ils avaient amené avec eux les domestiques, pour les aider à transporter dans la montagne ce qu'ils pourraient repêcher. Après avoir tiré les corps sur le rivage, ils les mirent à nu, pour s'emparer des vêtements. Ils coupèrent même avec des cailloux les doigts de madame de Bourk, pour avoir ses bagues, craignant de profaner leurs couteaux en les appliquant sur le corps d'une chrétienne morte.

Quel spectacle pour ces malheureux captifs, que de voir les corps de personnes si respectables ainsi exposés à l'injure du temps, à la pâture des bêtes, et, ce qui leur était mille fois plus sensible encore, aux insultes et aux outrages des Berbères ! Les gens de mademoiselle

Digitized by Google

de Bourk eurent le bonheur de pouvoir lui dérober la connaissance de cette horrible découverte et des suites qu'elle avait eues.

Cependant les Kabyles partagèrent le butin ; les plus riches étoffes furent coupées par morceaux, et distribuées aux enfants pour en orner leurs têtes ; l'argenterie fut vendue à l'enchère, et les trois calices, dont un seul valait au moins quatre cents livres, furent donnés ensemble pour moins de cinq livres, parce qu'ayant été ternis par l'eau de la mer, ils furent estimés au prix de vaisseaux de cuivre et de peu d'importance. On sauva de leurs mains quelques livres et une écritoire, parce qu'ils n'y attachaient aucun prix.

Mademoiselle de Bourk mit aussitôt à profit cette écritoire et un peu de papier blanc qui se trouvait au commencement et à la fin des livres, pour écrire trois lettres au consul de France à Alger ; mais ces lettres ne furent point rendues. Trois semaines après leur naufrage, nos Européens furent transférés au milieu des hautes montagnes de Couco, où apparemment le cheik, commandant de ces barbares, faisait sa résidence. Douze d'entre eux, armés de sabres, de fusils et de lances, les conduisaient : ils obligèrent M. de Bourk et un des domestiques à porter tour à tour l'infortunée demoiselle à travers les montagnes escarpées. Les Berbères, accoutumés à franchir ces lieux avec vitesse, les pressaient, malgré leur fatigue, à force de bourrades ; et ils firent ainsi une grande journée : sur le soir on leur donna à chacun un morceau de pain ; mais il leur fut permis de coucher sur des planches pour la première fois.

Le cheik et les principaux Kabyles tinrent un grand conseil au sujet des captifs : mais n'ayant pu s'accorder sur le partage qu'ils voulaient en faire, la résolution fut de les renvoyer d'où ils venaient. Cependant cette résolution ne s'exécutant pas, leur premier maître, accompagné d'un Turc de Bougie, vint pour les enlever ; mais seize Berbères les contraignirent, les armes à la main, de les abandonner. Ce barbare ne pouvant emmener sa proie, se saisit de mademoiselle de Bourk, et tira son sabre pour lui couper la tête ; mais le Turc parvint à l'en empêcher en lui faisant des remontrances, et en lui faisant, sans doute, valoir ses propres intérêts.

Ils arrivèrent le soir à l'adouard, lieu de leur premier séjour : on leur donna des feuilles de navets crues à manger sans pain, ce qui leur arriva depuis plusieurs fois ; cependant l'amitié que les enfants conçurent peu à peu pour mademoiselle de Bourk, lui procurait la

Digitized by Google

douceur d'avoir un peu de lait avec son pain. Tel est l'usage des Berbères, d'accorder beaucoup en considération de leurs fils ; ainsi, le compliment ordinaire, quand on veut obtenir d'eux quelque chose, est : *Accorde-moi ceci par la face de ton fils.*

Enfin une quatrième lettre que mademoiselle de Bourk écrivit au consul de France à Alger, arriva à son adresse le 24 novembre. Le consul en fit aussitôt part à M. Dusault. Celui-ci donna sur-le champ l'ordre d'appareiller une tartane française qui était dans le port, fit acheter des habits et des provisions, et obtint du dey une lettre de recommandation pour le grand marabout de Bougie, qui a beaucoup d'autorité sur ces peuples. Il écrivit aussi à mademoiselle de Bourk, et lui envoya quelques présents. Dès le soir du même jour, la tartane mit à la voile, et en peu de temps elle arriva à Bougie.

Là, Ibrahim-Aga, truchement de la nation, envoyé par M. Dusault dans la tartane, présenta les lettres du dey d'Alger et celles de M. Dusault au grand marabout. Celui-ci, quoique malade, se leva aussitôt, monta à cheval avec le marabout de Gigery, le truchement, six ou sept Maures, et prit la route des montagnes, qui sont à cinq ou six journées de Bougie. A leur arrivée, les Berbères maîtres des captifs, ayant aperçu la troupe de loin, s'enfermèrent dans leur cabane, au nombre de dix à douze, le sabre à la main. Les marabouts frappèrent rudement à la porte, et demandèrent où étaient les chrétiens ; on leur répondit qu'ils étaient à l'extrémité de l'adouard ; mais un Kabyle qui se trouvait dehors leur fit signe qu'ils étaient dans la cabane. Aussitôt la troupe mit pied à terre, et se fit ouvrir la porte. Les Berbères prirent la fuite, et le marabout entra.

A leur aspect, les esclaves crurent que l'heure de leur mort était arrivée ; mais leurs inquiétudes furent calmées par le grand marabout, qui s'approcha de mademoiselle de Bourk, lui remit les lettres du consul, et lui offrit du pain et des noix. Il passa la nuit dans la cabane avec toute sa suite, et dès le matin il envoya chercher les Kabyles par leurs enfants. Ils se soumirent, vinrent en foule, et baisèrent la main du marabout.

Celui-ci fit appeler le commandant des montagnes et les chefs des cabanes de l'adouard : lorsqu'ils se furent rendus à celle où il était, il leur déclara que le sujet de son voyage était de réclamer cinq naufragés français : que la France était en paix avec tout le royaume d'Alger, et qu'ils ne devaient pas, contre la foi des traités, retenir ces Fran-

Digitized by Google

çais, assez malheureux déjà d'avoir perdu leur famille et leurs biens, sans qu'on les privât encore de leur liberté ; que, quoique les Kabyles ne fussent pas soumis à l'autorité d'Alger, ils ne laissaient pas de jouir des avantages de la paix avec la France ; qu'ils commettaient une grande injustice en ne les relâchant pas; qu'ils avaient assez profité de leurs riches dépouilles. Les Maures se défendaient le mieux qu'ils pouvaient ; mais ils n'avaient que de mauvaises raisons à alléguer.

Les tristes naufragés, pendant ces contestations, perdaient peu à peu la joie qu'ils avaient conçue d'être bientôt délivrés de leur dur esclavage ; l'inquiétude succéda au rayon d'espérance qu'ils avaient entrevu. Mais leur consternation fut entière, quand l'interprète leur dit que les Berbères, pressés par l'autorité et les raisons du marabout, consentaient à la liberté des esclaves, à condition que le cheik ou commandant retiendrait mademoiselle de Bourk, disant qu'il la destinait pour épouse à son fils, âgé de quatorze ans ; qu'il n'était pas indigne d'elle, et que, quand elle serait fille du roi de France, son fils la valait bien, étant né du roi des Montagnes. Ils trouvèrent ce nouvel incident plus fâcheux que tous les autres, et leur captivité leur parut moins dure que la nécessité qui les contraignait de laisser leur maîtresse, si jeune et sans appui, entre les mains de barbares.

Telles furent leur triste situation et les alarmes de mademoiselle de Bourk, tant que le cheik se montra inflexible ; mais enfin le marabout, après l'avoir tiré à part, lui mit quelques sultanins d'or dans la main, avec promesse d'une plus forte somme. L'or le rendit en un instant plus traitable. Il convint du rachat de tous pour neuf cents piastres du poids de deux pistoles et demie chacune, payables incessamment. Les montagnards déclarèrent aux députés, en terminant l'accord, que leur condescendance venait plutôt de la vénération qu'ils portaient à leurs marabouts, que d'aucune crainte qu'ils eussent du dey d'Alger. Le marabout, ayant laissé en otage un Turc et plusieurs joyaux de ses femmes, enleva les cinq esclaves.

Ils prirent le chemin de Bougie : à leur arrivée, le 9 décembre, on leur donna des chemises sous leurs capotes, parce que les habits qu'on leur avait achetés et envoyés avaient servi à faire des présents pour faciliter leur liberté. On les embarqua le 10 au soir sur la tartane, qui arriva à Alger le 13, à la pointe du jour. Dans le moment qu'elle fut aperçue, le capitaine d'un navire à M. Dusault fit tirer

Digitized by Google

un coup de canon ; la tartane y répondit par quatre coups de pierriers ; ce signal annonça une arrivée qu'on attendait avec impatience et inquiétude.

Après quelques jours accordés pour le délassement des naufragés, on délivra au député du grand marabout les neuf cents piastres dont on était convenu pour la rançon de mademoiselle de Bourk et des personnes de sa suite. M. Dusault y joignit des présents pour ce marabout et les autres hommes du pays qui l'avaient aidé dans sa négociation.

Ce fut le 5 janvier 1720 que mademoiselle de Bourk, accompagnée de son oncle et de sa femme de chambre, s'embarqua pour Marseille, où elle arriva heureusement le 20 mars de la même année.

ALGÉRIE.

CAPTIVITÉ DE M. ARAGO[1].

C'est pendant l'époque de mésintelligence entre la France et Alger, que se place la captivité de notre illustre Arago chez ce peuple si singulier à étudier. Napoléon avait envoyé ce représentant de la science moderne à Barcelone, pour continuer jusqu'à ce point la détermination de la mesure de l'arc du méridien, déjà fixée par MM. Méchain et Delambre, de Dunkerque à Perpignan. M. Arago avait levé ses plans, et rempli sa mission ; il s'était embarqué pour retourner en France, lorsque, en vue de Rosas, le bâtiment qu'il montait fut surpris par des corsaires algériens, et capturé malgré les efforts surhumains de l'équipage. Arrivé sur cette terre, où il devançait ainsi la génération qui l'a conquise, M. Arago eut à subir des brutalités inimaginables de la part de ses gardiens, qui lui imposèrent des marches forcées, malgré ses souffrances, pour le conduire à sa destination. Il fut mis à la chaîne, et les réclamations qu'il élevait en sa qualité de Français, puisqu'il n'y avait point de guerre déclarée entre Alger et sa patrie, ne furent longtemps qu'un objet de dérision pour ces forbans. Mais enfin le consul le réclama avec

[1] Extrait de l'*Algérie pittoresque*, par Clausolles.

Digitized by Google

des représentations si énergiques, que le dey, qui se piquait lui-même d'être un lettré, lui rendit la liberté.

Telle est la version incomplète, et entachée même de graves inexactitudes, que nous trouvons dans toutes les notices biographiques sur cet épisode de la vie de M. Arago. Nous sommes heureux de pouvoir suppléer en partie ces lacunes, et rectifier ces défectuosités par le récit suivant, qui a été recueilli de sa bouche même. Toutefois, une chose manquera à ce tableau, c'est le charme, les traits brillants qu'il sait répandre dans tout ce qu'il dit, et qu'il nous était impossible de reproduire.

La mort de Méchain avait laissé inachevée la mesure de l'arc du méridien en Espagne; le gouvernement français chargea MM. Biot et Arago d'aller terminer cette grande opération. La triangulation[1] destinée à joindre les côtes d'Espagne et les îles Baléares était complète, les deux astronomes avaient même déjà mesuré la latitude de Formentera, extrémité méridionale de l'arc, et l'orientation de l'un des côtés de la chaîne, lorsqu'il fut décidé par le Bureau des Longitudes que l'île de Majorque serait rattachée à Ivice et à Formentera par un triangle à peu près dirigé de l'est à l'ouest. Ces observations, dont M. Arago resta chargé tout seul, étaient à peu près achevées; il n'y avait plus qu'à mesurer la latitude du sommet de la montagne la plus élevée de Majorque (le Clop de Galazo), lorsque l'insurrection de Palma, capitale de cette île, fut provoquée par l'arrivée d'un officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon, M. Berthmy, qui apportait à l'escadre espagnole de Mahon l'ordre de se rendre à Toulon.

Quelques jours auparavant, M. Arago avait été témoin à Majorque des excès déplorables auxquels la population se livrait contre tout ce qui tenait, de près ou de loin, au prince de la Paix; et, entre autres, de l'incendie des voitures de l'évêque et de la famille du ministre des finances, Soler. Mais aussitôt qu'on apprit la levée de boucliers de Madrid, et les représailles sanglantes que le prince Murat y avait exercées, le mouvement fut tout entier dirigé contre les Français.

M. Arago était alors au Clop de Galazo.

Cette montagne domine la plage dans laquelle don Jaime, *el con-*

[1] Résultat des opérations de trigonométrie nécessaires pour lever le plan d'un terrain.

Digitized by Google

quistador (le conquérant) débarqua, lorsqu'il alla arracher les îles Baléares aux Maures : il n'en fallut pas davantage pour persuader à la population que le but unique des signaux de feu que faisait M. Arago toutes les nuits était d'éclairer la marche de l'escadre française chargée de s'emparer de tout cet archipel.

Les plus exaltés résolurent d'aller rejoindre le jeune savant à sa station, et de faire de lui leur première victime.

Le timonier majorquin du bâtiment que le gouvernement espagnol avait mis aux ordres de la commission scientifique, M. Damian, les devança, apporta à M. Arago un costume complet des habitants du pays, et l'avertit qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour sa vie. MM. Arago et Damian rencontrèrent, en effet, sur leur route, au pied de la montagne, une troupe de furieux qui se portaient en courant vers le Clop, et qui leur demandèrent des nouvelles du *gavacho* maudit. M. Arago, qui parlait le dialecte majorquin avec une grande perfection, les invita lui-même à se hâter de gravir la montagne, en leur disant qu'il savait de science certaine que l'astronome allait descendre et se diriger vers Majorque par un chemin détourné.

Ce fut à travers la population de Palma, soulevée et encombrant toutes les rues, que M. Arago, conduit par M. Damian, se rendit sur le port, puis sur le bâtiment qui, jusque-là, avait toujours obéi à ses moindres ordres.

Don Manoel de Vacaro, qui en était commandant, éleva difficultés sur difficultés pour se rendre à Barcelone, où M. Arago désirait se faire transporter. Il avertit même le jeune astronome que sa présence sur le bâtiment ne pourrait pas rester longtemps cachée, et ajoutant la dérision à la lâcheté, il lui offrit pour unique cachette, en cas d'une invasion du peuple, une caisse, dans laquelle, toute vérification faite, M. Arago aurait pu se tenir en mettant les jambes dehors. Il ne fallait pas une grande dose d'intelligence pour comprendre ce que voulait le loyal capitaine; aussi ne tarda-t-il pas à déclarer à M. Arago que le seul moyen de salut serait de se réfugier dans le château-prison de Belver, à l'entrée de la rade.

Le capitaine-général Vivès envoya, le soir même, l'écrou nécessaire. Il était temps! le lendemain matin, de bonne heure, lorsque M. Arago descendait dans la chaloupe pour se rendre en prison, accompagné du fidèle Damian et de deux matelots, le môle était déjà couvert d'une foule d'énergumènes, qui s'empressèrent de faire, en

Digitized by Google

courant, le tour de la rade pour se saisir, au débarquement, de la proie qu'ils voyaient prête à leur échapper. Le zèle des matelots sauva M. Arago; mais il courut les plus grands dangers. Haletant, couvert de sueur, après s'être fait jour à travers les flots de ces misérables dont il fut un moment entouré, il arriva enfin à la porte du château de Belver. On a vu souvent des individus courir avec une précipitation désordonnée en fuyant une prison; M. Arago faisait des efforts semblables pour aller s'y faire enfermer. Telle était même l'impérieuse nécessité de cette course, qu'il ne s'aperçut pas d'un coup de stylet dont sa cuisse avait été effleurée.

M. Berthmy était déjà entré dans cette forteresse, où le capitaine-général eut la louable prévoyance de ne plus placer qu'une garnison suisse. Ce qui n'empêcha pas, cependant, des tentatives répétées de la part de quelques fanatiques, auprès des soldats qui allaient chercher, en ville, la nourriture des deux prisonniers; et il ne s'agissait de rien moins que d'empoisonner les deux Français.

Cette captivité dura jusque vers la fin de juillet, et donna lieu à une foule d'incidents dont il serait superflu de parler ici. Un seul doit être rapporté :

M. Arago lut, dans une gazette d'Espagne, qui lui avait été envoyée, sans doute dans un but tout à fait charitable, une relation détaillée du supplice qu'il avait subi *(ahorcamiento)* avec M. Berthmy, son compagnon d'infortune, sur la place publique de Palma.

Il crut que dans ce temps de trouble et d'exaspération, la relation ne tarderait pas à devenir l'expression d'un fait, et il conçut, dès ce moment, la pensée de s'échapper. Les chances de se noyer lui paraissaient peu de chose en comparaison de tout ce qui *pouvait lui arriver* sur la place publique, à en juger par la relation anticipée.

M. Rodriguès, l'un des deux commissaires espagnols attachés à la mesure de la méridienne, partagea les idées de M. Arago, et s'occupa alors des moyens de faire évader son ami, avec un courage, une persistance, et un dévouement qui n'avaient pas besoin pour être admirés du contraste hideux qu'offrait la conduite de don Manoel de Vacaro.

M. Rodriguès parvint à convaincre le capitaine-général Vivès que le séjour des deux prisonniers ne pouvait être pour lui qu'une cause de dangers. Ce dernier, agissant comme toutes les personnes faibles, déclara qu'il fermerait les yeux sur l'évasion, qu'il donnerait

Digitized by Google

même au commandant de la prison l'ordre verbal de ne pas mettre obstacle aux moyens employés, pourvu que M. Rodriguès se chargeât, sous sa responsabilité, de toutes les dispositions nautiques qui devaient assurer le succès de cette hasardeuse entreprise.

Faute de mieux, M. Rodriguès acheta une chaloupe qui, quelques jours auparavant, avait été trouvée abandonnée sur la côte; il y plaça des provisions de pain, trois ou quatre paniers d'oranges, et dans la nuit du 27 juillet, MM. Arago, Berthmy, et un autre prisonnier (neveu du célèbre corsaire Barbaitro), placé quelques jours auparavant à Belver, descendirent sur le rivage. Ils trouvèrent à bord du navire le fidèle Damian qui s'était enfui pour servir activement à l'évasion de M. Arago, et trois matelots, censés, pour tout le monde, pêcheurs de sardines, mais auxquels M. Damian n'avait pas cru devoir cacher qu'il s'agissait de sauver M. Arago *et son domestique*.

La barque s'éloigna sans accident, et s'arrêta quelques heures dans la petite île de Cabrera [1], qui devait bientôt acquérir une si déplorable célébrité. Elle traversa ensuite une escadre et un convoi anglais; et telle était la faiblesse de ses dimensions, qu'il lui suffit, pour ne pas être aperçue, de baisser son mât et sa petite voile latine. Elle entra enfin dans le port d'Alger le 1er août.

Les fugitifs crurent un moment qu'ils ne pourraient point débarquer, et qu'on les renverrait à Majorque; un constructeur de vaisseaux, Espagnol au service de la régence, donnait, de son autorité privée, à M. Damian l'ordre de départ. Mais un Génois, sans emploi quelconque, et témoin du débat, donna, avec le même fondement, l'ordre de rester. De-là, un combat à coups d'avirons entre le malveillant constructeur et le Génois. L'avantage étant resté à celui-ci, les fugitifs débarquèrent, non pas sans avoir reçu quelques coups qui n'étaient point à leur adresse. Les musulmans témoins de cette scène n'y firent absolument aucune attention, ils se contentèrent de laisser faire.

MM. Arago et Berthmy furent reçus par M. Dubois-Chainville, consul de France, avec une obligeance extrême.

Un bâtiment, propriété d'un des personnages les plus influents de

[1] Cabrera, au sud de Majorque, dans le groupe des Baléares, est un amas de rochers taillés à pic, de gorges profondes, presque sans végétation, et inhabité.

Digitized by Google

la régence, monté, en partie, par un équipage grec, allait faire voile pour Marseille; après bien des sollicitations, M. Dubois-Chainville obtint que les deux Français y seraient embarqués comme passagers, mais à la condition qu'ils se procureraient des passeports du consul d'Autriche. Ces passeports furent accordés, et M. Arago s'embarqua le 8 août 1808, après avoir été transformé, par la complaisance de M. Ferrier, agent autrichien, en négociant de Schwecat, en Hongrie.

Le voyage commença heureusement; mais presque en vue de Marseille le bâtiment fut canonné et pris par un corsaire espagnol de Palamos, et conduit à Rosas. Il n'y avait sur le navire qu'une seule personne qui pût se mettre en communication avec les autorités espagnoles, et leur adresser, au nom du capitaine algérien, de vives réclamations concernant l'acte arbitraire et contraire au droit des gens, dont un navire d'une nation amie venait d'être victime. La perfection avec laquelle M. Arago avait appris, durant son séjour en Espagne, à parler la langue de ce pays, devint le prétexte sur lequel on se fonda pour ne pas faire droit aux justes réclamations du raïs algérien. Malgré son passeport, M. Arago, dans les rêves ardents et cupides du capitaine et de l'équipage du corsaire, devint un Espagnol transfuge qui était passé par Alger pour s'en aller avec toute sa fortune dans le maudit pays de France.

Pendant la quarantaine, toutes les investigations furent dirigées dans ce sens. La confiscation était le but où l'on tendait. Vainement M. Arago leur prouvait-il qu'il avait reçu le don des langues, en leur parlant successivement l'idiome d'Ivice, de Majorque, de Valence, en leur offrant même, ce qui n'était nullement dangereux, de leur parler hongrois, esclavon, valaque; la cupidité était plus forte que l'admiration. La qualité d'Espagnol allait être définitivement reconnue au jeune savant, quand il déclara qu'il savait aussi le français. Aussitôt on le mit en conférence avec un officier du régiment de Bourbon, qui affirma qu'il le croyait né en France et non en Espagne.

C'est au milieu de toutes ces incertitudes que l'équipage du bâtiment algérien fut mis en quarantaine dans un moulin à vent, situé sur les bords de la mer, entre Rosas et Figuères.

Ce séjour fut très peu agréable. Privé de toute communication avec les habitants, l'équipage crut un jour qu'on voulait se défaire de lui d'une manière vraiment trop magnifique, car les bordées du vaisseau anglais, l'Aigle, semblaient en vouloir au moulin. Mais ils

Digitized by Google

apprirent bientôt après que les boulets lancés étaient destinés à reconnaître la portée des projectiles, afin de combiner des moyens de défense contre les Français qui approchaient.

La quarantaine finie, avant de conduire les prisonniers dans la citadelle de Rosas, on fit autour d'eux, et sciemment, tout ce qui précède une exécution militaire, dans l'espérance qu'à sa dernière heure, et pour racheter sa vie, M. Arago avouerait sa qualité d'Espagnol. L'équipage fut conduit définitivement dans la citadelle, et quelque temps après au fort du *Bouton*.

Les besoins de la défense *du Bouton de Rosas* ayant exigé que la chambre dans laquelle étaient entassés les vingt-sept prisonniers, Marocains, Arabes, Turcs, Grecs, Juifs, Français, etc., fût donnée à la marine anglaise, on les fit descendre dans un souterrain où souvent on oubliait de leur porter à manger, et où ils étaient dévorés eux-mêmes par la vermine. Ce souterrain, malgré son état affreux, étant devenu nécessaire au service, on embarqua tous ces malheureux, et on les transporta à Palamos, où ils furent jetés sur un ponton.

Le bâtiment algérien sur lequel le jeune savant avait été pris, portait deux lions destinés par le dey à l'empereur. L'un de ces lions mourut de maladie, peut-être aussi un peu de faim. Pendant sa détention à Rosas, M. Arago avait réussi à faire arriver au dey, par la voie d'Alicante, une lettre dans laquelle on lui disait que les Espagnols avaient tué un de ses animaux. L'arrestation de tous ses sujets n'aurait peut-être pas ému le monarque ; la mort de l'animal lui parut une chose plus grave ; il fit appeler le consul d'Espagne, Onis, lui demanda quatre-vingt mille francs de dédommagement, et le menaça de la guerre si son bâtiment n'était pas relâché.

Au moment où les fugitifs croyaient leurs affaires dans le plus mauvais état, ils reçurent, de la junte de Gironne, la permission de remonter sur leur navire et de s'en aller. Ils ne se le firent pas dire deux fois, et se dirigèrent vers Marseille.

Déjà ils apercevaient la ville française et les riantes bastides, lorsque le mistral s'éleva avec une extrême violence. Le bâtiment fut jeté sur la côte de Sardaigne, et comme les Algériens étaient alors en guerre avec les Sardes, on ne put pas chercher un refuge dans l'île. Il fallait donc tenir la mer.

Telle était l'habileté des personnes qui dirigeaient les manœuvres,

Digitized by Google

qu'après avoir marché à l'aventure pendant quatre ou cinq jours, on se trouva à Bougie, lorsqu'on croyait pouvoir entrer au port de Majorque. Le navire était en fort mauvais état, il était dangereux de lui faire reprendre la mer. D'autre part, les barques de la côte, qu'on appelle des *sandals*, ne devaient se hasarder à faire voile pour Alger qu'après un intervalle de six mois. Un si long séjour ne parut pas acceptable, même à celui qui venait d'essuyer toutes les tribulations d'une prison espagnole; M. Arago se décida donc à se déguiser en Arabe, à se confier à un marabout, et à s'en aller, sous une si frêle sauvegarde, de Bougie à Alger, par terre.

Un voyage de Bougie à Alger! c'est un événement que les officiers de notre armée, en Afrique, regardent comme fabuleux. Aucun ne l'a fait; et, malgré sa confiance dans la véracité de M. Arago, M. Marey, colonel des spahis, en débarquant à Bougie, chercha à confirmer, par le témoignage de quelque habitant de ce point de la côte, ce qu'il avait appris de M. Arago. Ce témoignage ne lui manqua pas.

Ce voyage si périlleux dura sept à huit jours, et fut accompagné d'incidents qui ne seraient pas sans intérêt dans un moment où nous saisissons si avidement tout ce qui concerne l'ancienne Afrique; mais nous devons nous borner ici, et réserver ce récit à M. Arago lui-même, qui le communiquera au public, nous l'espérons.

Le dey Ahmet, à qui le jeune savant devait sa délivrance, venait de périr. Le dey qui succéda à Ahmet succomba à son tour dans une révolution dont M. Arago fut témoin; leur successeur, enfin, voulut exiger, dans un pressant besoin d'argent, le payement immédiat de quelque prétendue dette de la France. L'ordre catégorique de ne rien donner étant arrivé de Paris, le consul et tous les Français qui étaient à Alger furent inscrits sur le rôle des esclaves, et chaque jour la menace d'être conduits au bagne et aux travaux du port retentissait à leurs oreilles. M. Arago fut réclamé par le consul de Suède, M. Norderling, et obtint la permission de résider chez cet homme distingué.

Après de longues négociations avec la famille juive de Bacri, les affaires furent arrangées, et la rançon des Français payée; là remonte aussi l'origine des débats du dernier dey d'Alger avec le consul de France, la première cause du fameux coup d'éventail, et de l'expédition qui nous a rendus maîtres de l'Algérie.

Digitized by Google

Le 1er juillet 1809, M. Dubois-Chainville, sa famille, M. Berthmy et M. Arago obtinrent la permission de quitter la régence avec un convoi de bâtiments algériens, escorté par un corsaire de la même nation. M. Arago était embarqué sur le corsaire, où il remplissait les fonctions d'interprète.

En vue de Marseille, le convoi fut arrêté par deux frégates anglaises, et conduit à Toulon à l'escadre de l'amiral Colingwoot, qui devait décider de son sort. Mais quelques fausses manœuvres permirent au corsaire de s'échapper et d'entrer à Pomègue au moment où les chaloupes de la frégate l'atteignaient. Quelques tentatives faites la nuit pour l'enlever furent toutes sans résultats, et M. Arago entra enfin au lazaret, où, après la quarantaine obligée, on lui permit d'aller visiter sa famille à Perpignan, et de reprendre ses travaux.

On ne se lasse pas d'entendre raconter à M. Arago les mille et mille aventures, tour à tour gaies et dramatiques, qui sont venues se grouper dans son odyssée de trois ans; mais il nous semble que l'illustre secrétaire de l'Académie des Sciences, après avoir livré au monde savant les résultats de ses travaux astronomiques et géodésiques, doit un compte public à tous ses contemporains des précieuses observations qu'il a recueillies sur les mœurs espagnoles et africaines, et le récit détaillé des périls nombreux dont sa présence d'esprit et sa résolution le firent triompher[1].

[1] Dans le cours de ce récit nous avons cité le nom de l'île de Cabrera; c'est là que furent entassés, pendant les guerres de la péninsule, huit mille prisonniers français, précédemment jetés dans les pontons de Cadix, et dont la plupart périrent de misère et de faim dans cette affreuse solitude. Les autorités espagnoles de Majorque les avaient réduits à une demi-ration d'un pain noir dégoûtant et de légumes, qui leur manquait même quelquefois par la difficulté des communications et le mauvais état de la mer. Le désespoir donna des forces à quelques-uns d'entre eux, qui trompèrent la vigilance de leurs gardiens et parvinrent à s'évader après des périls inconcevables.

Les prisonniers espagnols furent, par représailles, employés aux travaux des fortifications et à creuser des canaux, mais ils furent toujours nourris, et la commisération publique ne leur fit jamais défaut en France.

Les Anglais renfermés dans nos forteresses étaient humainement traités; ceux qui avaient des états allaient les exercer en ville, et les visiteurs oubliaient rarement de leur laisser la preuve de leur bienveillance.

Rien n'est respectable aux yeux de la morale, de la religion, comme un brave désarmé. Espérons que Cabrera et les pontons n'auront plus d'exemples en Europe. C'était un reste de barbarie.

Digitized by Google

AUSTRALIE.

ESQUISSE SUR LES NATURELS DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD[1].

Par Dumont-d'Urville.

Après avoir lu l'histoire de la colonie anglaise établie dans cette partie de la Nouvelle-Hollande, et vu quels progrès rapides elle a faits dans le court espace de quarante ans, on ne peut manquer de lire avec intérêt tout ce qui a trait aux malheureux indigènes qui occupaient seuls ces vastes contrées avant l'arrivée des Anglais. J'ai donc réuni tout ce qui a été écrit à ce sujet, en y joignant quelques documents plus récents. Rien de complet, à ma connaissance, n'avait encore été publié en France sur cette matière; je ne pense pas même qu'aucun voyageur l'ait traitée avec quelques détails. Des notions exactes, sur une race aussi sauvage, aussi dégradée, m'ont paru d'autant plus intéressantes à consigner dans l'histoire, qu'il s'écoulera sans doute un temps peu considérable avant que ces tribus, surtout celles qui avoisinent les établissements anglais, finissent par s'éteindre entièrement, après s'être par degré affaiblies, grâce aux maladies, aux excès et aux maux de tout genre qu'ils doivent à la présence des Anglais parmi eux. Triste et commune destinée des malheureuses peuplades auxquelles l'Européen n'a pu apporter que ses vices, sans leur communiquer une seule de ses vertus ! Les précieuses relations de Collins et de Barrington formeront la base du tableau que je vais tracer, et auquel j'ajouterai quelques articles extraits des journaux de la colonie et un petit nombre d'observations qui nous sont propres.

Collins commence par rendre compte de la manière dont il arriva peu à peu à la connaissance des mœurs et des coutumes des naturels. « Après divers événements fâcheux, dit-il, et un long espace

[1] Analyse extraite du *Premier voyage de l'Astrolabe*, tome I, pag. 395. Tastu, édit.

Digitized by Google

de temps, les rapports d'amitié qu'on avait si vivement désirés avec les naturels, furent à peu près établis : comme on les laissa parfaitement libres, ces insulaires ne tardèrent pas à venir vivre en assez grand nombre parmi les habitants de Sidney, sans gêne et sans crainte, à comprendre leur langage, à s'habituer à leurs manières, à jouir des avantages de leurs vêtements et de la variété de leurs aliments. On vit de ces insulaires mourir dans les maisons des Européens, et les morts furent remplacés par d'autres qui n'avaient rien observé dans le sort de leurs prédécesseurs qui pût les détourner de rester comme eux en toute sécurité chez leurs hôtes. En général, on les laissa parfaitement maîtres de leurs actions, et rarement on porta obstacle à leurs désirs. Car on sentit bien qu'en leur permettant de vivre comme ils l'avaient toujours fait, on parviendrait bien plus vite à la connaissance de leurs coutumes et de leurs mœurs, qu'en attendant d'avoir appris leur langage. Aussi toutes les fois qu'ils s'assemblaient pour danser ou pour combattre devant les maisons, on ne les dispersait point ; au contraire, ces rassemblements avaient aussitôt pour spectateurs les personnes les plus distinguées de l'établissement. Cette attention, qui leur paraissait agréable, ne leur était pas moins utile, car si quelqu'un d'entre eux était blessé dans le combat, ils avaient coutume de s'adresser aux chirurgiens anglais en qui ils avaient une pleine confiance, et ils montraient un grand courage et beaucoup de fermeté à supporter les opérations de la sonde et du bistouri.

Peu à peu les deux peuples commencèrent à se comprendre mutuellement ; de leurs deux langues se forma un dialecte corrompu et mélangé d'anglais et d'australien, qui seul, par la suite, servit à leur usage habituel. C'est au moyen de ce langage et d'observations assidues que furent recueillis la plupart des détails suivants sur les naturels de la Nouvelle-Galles du Sud.

GOUVERNEMENT.

Les naturels qui habitaient près de Botany-Bay, de Port-Jackson et Broken-Bay, étaient distingués par familles, qui ne reconnaissaient d'autre autorité que celle du plus ancien. C'est ce que l'on eut occasion de vérifier peu après la fondation de la colonie : car lorsqu'on rencontrait une famille inconnue, le plus âgé s'avançait pour parler aux Européens, et ces vieillards portaient le nom de *biannai* ou père,

Digitized by Google

qu'ils donnaient aussi au gouverneur Phillip et à tous ceux des Anglais qu'ils voyaient pourvus de quelque autorité.

On découvrit aussi une autre signification dans ce nom de *biannai*; car on observa fréquemment que des enfants le donnaient à des hommes qui n'avaient jamais été pères. Les renseignements que l'on se procura pour expliquer ce fait apprirent que, dans le cas où le père vient à mourir, son plus proche parent ou son ami se charge des orphelins qui lui donnent alors le titre de *biannai*.

Chacune de ces familles est désignée par le nom propre du lieu de sa résidence, en y ajoutant la syllabe *gal*. Ainsi la côte au sud de Botany-Bay se nomme *Gouïa*, et le peuple qui l'habite prend le nom de *Gouïa-Gal*. Ceux qui vivent sur la côte nord de Port-Jackson sont désignés par le nom de *Kemmiraï-Gal*. Avant que cette dernière tribu fût mieux connue des colons, on entendit souvent Benilong et d'autres naturels en parler comme d'un peuple très puissant, qui les contraignait d'obéir à toutes ses volontés.

Par la suite, on vit que cette tribu était la plus nombreuse de toutes, que ses membres étaient les plus vigoureux des insulaires, et qu'enfin c'était de son sein que sortaient la plupart des singuliers personnages connus sous le titre de *Kerredaï* et *Kerredigang*.

A cette tribu appartenait aussi le privilége exclusif et bizarre d'exiger une dent de chacun des hommes des autres tribus qui habitent la côte, ou de toutes celles qui se trouvent sous leur autorité. L'exercice de ce droit place ce peuple sous un point de vue particulier, et l'on ne peut douter de sa supériorité prononcée. Plusieurs contestations, en affaires d'honneur, ont été différées jusqu'à l'arrivée de quelques-uns de ces personnages; quand ils paraissaient, il était impossible de ne pas remarquer l'influence et l'autorité que leur donnaient leur nombre et leur force physique.

Sans doute ils ont pu maintenir cette supériorité depuis un grand nombre d'années, et ce tribut d'une dent qu'ils exigent de tous les jeunes gens des autres familles est probablement le sceau authentique de leur puissance.

RELIGION.

Quelques théologiens célèbres ont affirmé qu'il n'existait pas au monde un pays qui n'offrît quelque trace de religion; mais tout ce qu'on peut observer de ces insulaires semble démontrer qu'ils forment exception à cette règle. Ils n'adorent ni le soleil, ni la lune, ni

Digitized by Google

les étoiles ; bien que le feu soit un objet nécessaire pour eux, ils ne lui rendent pas de culte ; ils n'ont également de respect pour aucun animal particulier, oiseau ou poisson. Jamais on n'a observé qu'aucun objet matériel ou imaginaire pût les déterminer à faire une bonne action, ou les détourner de ce qu'ils jugent criminel. A la vérité, on retrouve parmi eux quelque idée d'une existence future, mais elle est indépendante de toute notion religieuse ; car elle n'a nulle influence sur leur vie actuelle ni sur leurs actions. On les a souvent questionnés sur ce qu'ils devenaient après leur mort ; quelques-uns répondaient qu'ils se plongeaient dans la grande eau (la mer), ou qu'ils s'en allaient au delà ; mais, sans contredit, la grande majorité indiquait qu'ils s'envolaient dans les nuages. M. Collins, conversant avec Benilong, à son retour de l'Angleterre, où il avait acquis une grande connaissance des coutumes et des mœurs européennes, désirant savoir d'où il supposait que ses concitoyens provenaient, lui fit d'abord observer que tous les blancs de Port-Jackson étaient venus d'Angleterre, et lui demanda ensuite d'où étaient venus les noirs (ou *Iora*). L'insulaire hésita sur la question de savoir si ces noirs venaient de quelque île ; il répondit qu'ils ne venaient d'aucune île, mais des nuages (*bourouwi*), et que, quand ils mouraient, ils y retournaient. Benelong paraissait vouloir faire entendre que les morts montaient à leur nouveau séjour sous la forme de petits enfants, en voltigeant d'abord sur la cime et sur les branches des arbres, et, suivant lui, en cet état, ils vivaient de petits poissons, leur nourriture favorite.

Les jeunes naturels qui résident à Sidney aiment beaucoup à se rendre à l'église le dimanche, mais sans s'inquiéter de ce qu'ils allaient y faire. On les voyait souvent prendre un livre et imiter très adroitement le ministre dans ses gestes (car on ne saurait trouver de meilleurs mimes), riant et jouissant quand on applaudissait à leurs grimaces.

On a parlé, dans une brochure ou dans une gazette, d'un naturel qui s'était élancé au-devant d'un homme qui allait tirer sur une corneille, et celui qui rapportait le fait en tirait la conséquence que cet oiseau était un objet de vénération pour les sauvages. Mais on peut assurer hardiment que, bien loin d'attacher aucune répugnance à voir tuer des corneilles, ils sont très friands de leur chair, et emploient le stratagème suivant pour les attraper. Un naturel se

Digitized by Google

couche sur un rocher, comme s'il était endormi au soleil, et tient un morceau de poisson à la main. L'oiseau, épervier ou corneille, voyant la proie et l'homme sans mouvement, fond sur le poisson; au moment de le saisir, il est lui-même capturé par le sauvage, qui le jette vite sur des charbons et s'en fait un mets qu'il savoure avec délices.

Du reste, disent Collins et Barrington, on ne peut douter qu'ils ne sentent la différence entre le bien et le mal, entre le bon et le mauvais, et ont des termes pour l'exprimer. Ainsi, qu'on leur fasse tort ou qu'un leur montre une raie puante dont ils ne mangent jamais, ils s'écrient *wîri*, mauvais; qu'au contraire on leur rende un service, ou qu'ils voient un kangurou, ils disent *boud-jiri*, bon. Du reste les qualités morales sont exprimées par les mêmes termes que les qualités physiques, et paraissent se confondre dans leurs idées. Ainsi leurs ennemis soient *wîri*, et leurs amis *boud-jiri*. Si on leur parlait de manger un homme, ils témoignaient une grande horreur à cette idée et disaient que c'était *wîri*; en voyant punir ceux qui les avaient maltraités, ils exprimaient leur approbation en disant que c'était *boud-jiri*. Les assassinats nocturnes, quoique fréquents chez eux par suite de leurs désirs de vengeance, sont blâmés, tandis qu'ils applaudissent à des actions de bonté et de générosité dont ils sont capables. Un homme qui ne recevrait pas avec courage une lance, mais s'enfuirait, serait traité de lâche ou *dji-roun* et de *wîri*. Mais les notions de ces insulaires touchant le bien et le mal bien certainement ne s'étendent jamais au-delà de leur existence en ce monde, et ils ne s'imaginent pas que la pratique de l'un ni de l'autre puisse avoir aucun rapport avec leur état futur. C'est ce qui prouve évidemment leur opinion touchant la manière dont ils doivent quitter ce monde et entrer dans l'autre, sous la forme de petits enfants, qui sera encore celle sous laquelle ils reparaîtront un jour dans celui-ci.

STATURE ET EXTÉRIEUR.

Les hommes, comme les femmes, sont généralement d'une petite taille, et, dans chaque sexe, très peu sont bien conformés. Leurs membres sont longs et grêles, ce qui se remarque d'une manière encore plus frappante chez ceux qui habitent les bois, qui ont moins de ressources, et se trouvent souvent obligés de grimper sur les arbres pour y recueillir du miel ou attraper des animaux. Armés

Digitized by Google

d'une petite hache en pierre, ils font sur les troncs d'arbres des entailles suffisantes pour recevoir le gros doigt du pied, et c'est en se tenant de la main gauche, et continuant leurs entailles avec la droite, qu'ils parviennent aussi haut qu'ils veulent, souvent jusqu'à quatre-vingts ou cent pieds.

Les traits des hommes sont durs et repoussants; l'os ou roseau qu'ils portent à la cloison du nez, leurs cheveux ébouriffés et leurs longues barbes leur donnent un air effrayant. Les femmes conservent quelque chose de la délicatesse dont leur sexe peut justement s'enorgueillir parmi les nations civilisées; on a même saisi quelquefois le rouge de la pudeur sur leurs joues noircies, et on les a vues s'efforcer de cacher par leur attitude ce que leur nudité eût laissé à découvert.

Ils ont le nez aplati, de larges narines, les yeux enfoncés dans la tête et surchargés d'épais sourcils. En outre, ils portent autour de la tête un petit filet de poil d'opossum[1] de la largeur du front, qu'ils rabattent jusque sur les sourcils, quand ils veulent y voir plus clairement. Ils ont des lèvres très épaisses, avec une bouche d'une grandeur démesurée, mais qui ne s'ouvre que pour laisser paraître des dents blanches, unies et très saines. Plusieurs ont les mâchoires très proéminentes, et l'un d'eux, nommé le vieux *Wirang*, eût fort bien pu passer pour un orang-outang.

La couleur de ces naturels n'est pas toujours constante. On en a vu qui, nettoyés de la fumée et de la crasse qu'on trouve toujours sur leur corps, ont paru aussi noirs que les nègres d'Afrique, tandis que d'autres n'ont offert qu'un teint cuivré comme celui des Malais[2]. Leur tête ne porte point de laine, même chez les individus noirs, mais de véritables cheveux; c'est ce qui fut particulièrement observé sur Benilong après son retour d'Angleterre, où l'on avait porté quelque attention à sa toilette. Il se trouva avoir de longs cheveux noirs. Le noir est en effet la couleur ordinaire des cheveux de ses compatriotes. Cependant quelques-uns les avaient rougeâtres.

Leur vue est singulièrement bonne : il est vrai que leur existence dépend très souvent de cet avantage; car un homme qui aurait une vue courte (malheur inconnu chez eux) ne saurait jamais se mettre

[1] Genre d'animaux à bourse.

[2] L'état de santé fait infiniment varier la teinte noire des nègres de tous les pays.

Digitized by Google

en garde contre les lances qu'ils savent envoyer avec une force et une rapidité étonnantes.

Les deux sexes se frottent la peau d'huile de poisson qui leur communique une puanteur insupportable, mais qui les garantit de l'atteinte des moustiques, dont quelques-unes, fort grosses, mordent ou piquent cruellement. Quelques naturels pratiquent cette opération si malproprement, qu'on voit les entrailles du poisson rôtir sur leur tête à l'ardeur du soleil, jusqu'à ce que l'huile en découle sur leur visage et sur leur corps. On apprend aux enfants à se frotter d'huile dès l'âge de deux ans.

Ces sauvages ont divers ornements. Les uns, au moyen d'une gomme, se garnissent les cheveux d'os de poissons ou d'oiseaux, de plumes, de morceaux de bois, de queues de chien et de dents de kangurou. D'autres, au sud de Botany-Bay, se tressent les cheveux avec de la gomme, ce qui les fait ressembler à des bouts de corde. Souvent ils se barbouillent de terre rouge ou blanche, employant la première quand ils veulent aller au combat, et l'autre pour se préparer à danser.

Le forme de ces ornements dépend tout-à-fait du goût de la personne; et plusieurs poussent cet art si loin qu'ils se rendent vraiment affreux. En effet, peut-on s'imaginer rien de plus horrible que ces figures huileuses et noircies, avec un large cercle blanc autour de chaque œil, des lignes de la même couleur ondulées sur les bras, les cuisses et les jambes? Quelquefois barbouillés de noir, avec les côtes marquées par des lignes blanches, ils ont tout à fait l'apparence de spectres.

Les cicatrices, chez les individus des deux sexes, sont considérées comme des ornements très distingués, si bien qu'ils se font des plaies avec des coquilles, les tiennent ouvertes pour laisser la chair se boursouffler sur les bords; quand la peau vient ensuite à les recouvrir, elles forment sur leurs corps des marques honorables, figurant des échelons ou des coutures. Cette opération, qui s'exécute ordinairement dans la jeunesse, laisse des traces durables et qui ne s'effacent qu'au déclin de l'âge.

Les femmes sont particulièrement assujetties à une opération bizarre; c'est la perte des deux phalanges du petit doigt de la main gauche. Elle a lieu quand elles sont encore très jeunes, et sous le prétexte que ces phalanges les gêneraient pour rouler leur ligne de

Digitized by Google

pèche autour de la main. On lie étroitement avec un cheveu la seconde articulation, ce qui arrête la circulation du sang, et le bout du doigt tombe ensuite en putréfaction. Très peu de filles échappent à cette mutilation, et celles qui ne l'ont point subie sont traitées avec mépris.

De leur côté, les hommes, surtout ceux qui habitent la côte, doivent aussi perdre la dent de devant, et nous décrirons plus loin cette opération.

Du reste, on remarque chez eux très peu de difformités naturelles; on n'a vu sur le sable qu'une ou deux traces de pieds contrefaits. Il n'y a ni bossus ni tortus ; cependant on ne voit nulle part ailleurs des femmes aussi négligentes pour leurs enfants, auxquels il arrive souvent de rouler dans le feu et de s'y brûler horriblement, quand leurs mères dorment près d'eux. Ces peuples sont très difficiles à éveiller quand ils sont une fois endormis.

HABITATIONS.

Elles sont aussi grossières qu'il soit possible de l'imaginer. La hutte de l'habitant des bois se forme d'une simple écorce d'arbre, courbée dans le milieu, placée par les deux bords contre terre, et tout au plus capable d'abriter imparfaitement la malheureux qui s'en sert. Jamais ils ne les transportent avec eux.

Sur le bord de la mer, ces huttes sont plus grandes, formées de plusieurs morceaux d'écorces réunis au sommet, de manière à former une espèce de four avec une entrée, et assez grand pour contenir six à huit personnes. Leurs foyers sont plutôt placés à l'entrée qu'en dedans de la hutte, et son intérieur est en général le trou le plus sale et le plus enfumé. Outre ces cases d'écorces, ils se creusent aussi des cavernes dans les rochers. Au-devant de ces grottes, le sol se faisait remarquer par sa fertilité ; en creusant la terre, on trouva quantité de coquilles et autres débris. Cette découverte devint d'un grand avantage pour la colonie ; des coquilles on fit de la chaux, et le reste servit d'engrais pour les jardins.

Les naturels s'étendent pêle-mêle confondus, hommes, femmes, enfants, dans ces huttes et ces grottes où ils jouissent des mêmes avantages que la brute dans sa niche, savoir de l'abri contre le mauvais temps et des douceurs du sommeil, si aucun ennemi ne vient les y troubler.

Digitized by Google

Ils font très peu de cas des maisons des Européens, ils n'attachèrent aucun prix à celles que le gouverneur Macquarie avait eu l'attention de leur faire bâtir; aussi tombèrent-elles bientôt en ruines. Un jour leur chef Boungari, interrogé : quel cas il faisait des maisons, se contenta de répondre en haussant les épaules : *Mari boud-jiri. Massa, 'posse he rain.* Très bien, monsieur, à supposer qu'il pleuve.

Leur sommeil est si profond que la jalousie ou le désir de la vengeance invite souvent leurs ennemis à en profiter pour les assassiner; on a vu plusieurs exemples de cette perfidie. Un de ces exemples eut cela de remarquable, que le meurtrier, sur le point de percer sa victime, voulut d'abord retirer l'enfant qui dormait entre ses bras, et le porta ensuite à Sidney pour en prendre soin. Comme les naturels n'ignoraient point le danger qu'ils couraient durant leur sommeil, ils faisaient tout leur possible pour obtenir des colons de jeunes épagneuls on des bassets, qu'ils considéraient comme de précieux gardiens durant la nuit.

FAÇON DE VIVRE.

Les naturels de la côte, qui sont le mieux connus, n'ont guère d'autre ressource que le poisson ; leur principale occupation est de le prendre, mais les moyens varient suivant le sexe : les hommes emploient le harpon, et les femmes la ligne et l'hameçon. Le harpon est une canne de quinze à vingt pieds de long, terminée par quatre pointes barbelées ; les barbes sont des morceaux d'os soudés au bois avec de la gomme. Dans le beau temps, ils se tiennent dans leurs pirogues, le visage près de la surface de l'eau, et prêts à darder leur proie qu'ils manquent rarement.

Les lignes qu'emploient les femmes sont fabriquées par elles-mêmes avec l'écorce d'un arbuste du pays ; leurs hameçons sont en écailles d'huître perlière, qu'elles frottent sur une pierre jusqu'à lui donner la forme convenable. Quoique ces hameçons n'aient point de barbes, ils leur servent avec le plus grand succès.

Les femmes chantent en pêchant à la ligne dans leurs pirogues, qui ne sont que de misérables barques dont les bords sont à peine élevés de six pouces au-dessus de l'eau. On y trouve toujours un petit feu sur de l'herbe marine ou du sable, qui leur sert à faire tout de suite cuire leur poisson quand ils veulent le manger.

A l'exception des animaux qui peuvent s'y rencontrer, les bois

Digitized by Google

n'offrent aux sauvages que très peu de ressources ; quelques baies, une sorte d'igname, la racine de fougère, les fleurs de différents *banksia*, et quelquefois un peu de miel, voilà tout ce que leur donne le règne végétal.

Les naturels qui vivent dans les bois et sur le bord des rivières, sont réduits à chercher d'autres aliments, et forcés à des exercices plus durs pour s'en procurer. Nous avons donné un exemple de ces exercices en citant la façon dont ils grimpent sur les arbres. En outre, ils ont des méthodes pénibles pour prendre les animaux au piége.

Les sauvages des bois font une pâte avec de la racine de fougère et des fourmis écrasées ensemble, et, dans la saison, y ajoutent les œufs de ces insectes. Très sales dans leur nourriture, ils dévorent tout ce qui leur tombe entre les mains, même les vers, les chenilles et la vermine.

MARIAGE.

On a dit qu'il y avait de la délicatesse chez les femmes : n'est-il pas choquant de penser que, pour elles, le prélude de leur union soit la violence, et même une violence de la nature la plus brutale? Ces malheureuses victimes sont, à ce que l'on pense, toujours choisies par les hommes dans une tribu étrangère et même ennemie de la leur. Ainsi le secret est nécessaire, et la pauvre infortunée est ravie en l'absence de ses protecteurs. Le barbare alors l'étourdit à coups de casse-tête sur la tête, les épaules, la gorge, et toutes les parties du corps, et chacun d'eux fait jaillir un ruisseau de sang ; la saisissant ensuite par un bras, il l'entraîne au travers des bois, des pierres et des troncs d'arbres, avec toute la violence et la vitesse dont il est susceptible : ce brutal ravisseur ne fait aucune attention aux rochers ni aux morceaux de bois qui peuvent se trouver sur sa route, et ne songe qu'à traîner sa proie au milieu des siens.

La tribu de la fille se venge à son tour de cette insulte par le système ordinaire des représailles, quand elle en trouve l'occasion. Pour la femme, elle se soumet à son sort, et quitte rarement son mari et sa nouvelle tribu pour une autre.

Les femmes sont maintenues par les hommes dans le plus grand assujettissement. Si une tribu en voyage rencontre des Européens, les femmes ont l'ordre de se tenir à une certaine distance, et n'en peuvent bouger sans permission. La plus légère offense de leur part envers le mari est punie d'un coup de casse-tête qui ne manque

Digitized by Google

jamais de leur faire jaillir le sang, et leur fracture souvent le crâne. Cependant un traitement si barbare semble plutôt fortifier l'attachement de la femme que le diminuer, et ces blessures mêmes sont montrées par elles comme des marques d'honneurs.

Benilong, avant son voyage en Angleterre, avait deux femmes qui vivaient l'une et l'autre avec lui, et le suivaient partout. L'une, nommée Borang-Arou, était attachée à lui dès le temps où il fut amené captif à l'établissement ; avant même qu'elle mourût, il avait enlevé à la tribu de Botany-Bay Gorou-Barrou-Boulla, de la manière cruelle que nous avons décrite. Celle-ci continua de rester avec lui jusqu'à son départ pour l'Angleterre. On a compris que tous les naturels des bords de l'Haawkesbury sont deux femmes.

Ces êtres ne sont pas toujours étrangers aux vrais sentiments de l'amour dans toute sa pureté, comme le prouve l'anecdote suivante rapportée par Barrington, qui a beaucoup connu le jeune homme dont il est question. Ce naturel, âgé de vingt-deux ans environ, appartenait à la tribu de Parramatta, et avait deux sœurs, l'une de vingt ans, et l'autre seulement de quatorze ans. Un jour qu'il revenait de chasser le kangurou, il ne vit pas ses sœurs venir au-devant de lui comme de coutume. Imaginant qu'elles étaient allées chercher de l'eau ou quelques vivres, sans entrer dans sa demeure, il se décida à s'asseoir au pied d'un arbre pour se reposer en y attendant leur retour.

Le soleil disparut, et la nuit ne tarda pas à étendre ses voiles ; des éclairs très vifs annoncèrent un prochain orage ; en peu d'instants la pluie tomba par torrents, et força le jeune homme de quitter son arbre pour chercher un abri dans sa grotte. Mais à peine y mettait-il les pieds, qu'un éclair montra à ses yeux effrayés le corps de sa jeune sœur baigné dans son sang. Déjà troublé par le combat des éléments, à ce spectacle, sa détresse fut au comble ; à genoux près de sa sœur, il cherchait à la relever ; mais elle ne pouvait l'entendre, car elle avait perdu tout sentiment. Il courut chercher de l'eau pour lui en frotter le visage, ce qui la fit revenir à elle-même. « O mon cher frère ! s'écria-t-elle, notre sœur nous est ravie, et j'ai presque été massacrée pour m'y opposer. Le méchant, après l'avoir frappée de son casse-tête, s'est saisi d'un de ses bras pour l'entraîner hors de la grotte, je me suis attachée à l'autre pour la retenir ; mais au moment que le barbare s'en est aperçu, d'un coup de son casse-tête il m'a jetée par terre, dans l'état où vous m'avez

Digitized

trouvée.» En finissant ce récit, un torrent de larmes inonda ses joues, et son frère ne put s'empêcher de pleurer aussi, en même temps qu'il méditait sa vengeance, et rêvait aux moyens de l'exécuter. Ils passèrent la nuit dans ce triste entretien. Dès que le soleil vint les éclairer, ils se mirent en route pour chercher la tribu du coupable. Après un voyage dont leur soif de vengeance abrégea la longueur, ils atteignirent les lieux qu'occupait la tribu qu'ils cherchaient. Alors le sauvage aperçut à une petite distance la sœur de celui-là même qui lui avait enlevé la sienne, et qui s'était un peu écartée pour ramasser du bois à brûler. C'était une belle occasion pour se venger; ainsi, ordonnant à sa sœur de se cacher, il courut sur la jeune fille, et leva son casse-tête pour la terrasser et satisfaire son ressentiment. La victime trembla, et bien qu'elle connût toute la force de son ennemi, elle s'arma de tout le courage qu'elle put conserver. Elle releva ses yeux sur lui, et leurs regards s'étant rencontrés, tel fut l'effet que produisit son admirable beauté sur le jeune homme, qu'il demeura immobile pour la contempler. La pauvre fille s'en aperçut, et se jeta à ses genoux pour implorer sa pitié; mais avant qu'elle pût parler, déjà le sentiment de la vengeance avait fait place à celui de l'amour. Il rejeta son casse-tête, et la serrant dans ses bras, lui jura une constance éternelle; sa pitié lui valut l'amour de sa belle, et chacun se vit ainsi payé d'un mutuel retour. Il rappela sa sœur, qui aurait elle-même assouvi sa vengeance sur la jeune fille, sans son frère qui lui déclara qu'elle était désormais sa femme. Le jeune homme s'étant informé de sa sœur aînée, sa nouvelle épouse lui apprit qu'elle était encore très souffrante, mais qu'elle serait bientôt mieux, et excusa son frère sur les moyens qu'il avait employés pour en faire sa femme, sur ce que c'était la coutume suivie dans le pays. « Mais vous, ajouta-t-elle, vous avez le cœur plus blanc (faisant allusion aux mœurs des Anglais), vous ne me battez point; moi je vous aime, vous m'aimez, j'aime vos sœurs, vos sœurs m'aiment; mon frère n'est pas un homme bon. » Cet aveu sans artifice lui valut l'amour du sauvage et de sa sœur, qui étaient venus en ennemis, et ils vécurent ensemble dans une petite cabane que Barrington leur fit élever à un demi-mille de sa propre maison.

COUTUMES ET MŒURS.

Les enfants nouvellement nés sont transportés par leurs mères sur

Digitized by Google

un morceau d'écorce tendu ; aussitôt qu'ils ont acquis assez de force, elles les placent sur leurs épaules avec leurs jambes passées sur leur cou. Instruits par la nécessité, bientôt ces petits êtres s'accrochent aux cheveux de leur mère pour s'empêcher de tomber.

La teinte rougeâtre de leur peau fait bientôt place à leur couleur habituelle, et ce changement est dû en grande partie à la fumée et à la saleté dans laquelle ces petits malheureux sont entretenus dès le premier instant de leur existence. Les parents commencent aussi de bonne heure à les décorer suivant la coutume nationale ; car aussitôt que leurs cheveux sont assez longs pour cela, on les garnit d'os de poissons et de dents d'animaux collés avec de la gomme. Des peintures de chaux ornent leurs petits membres, et les filles subissent l'amputation bizarre, qu'ils nomment *malgoun*, avant même d'avoir quitté leur poste sur les épaules de leur mère.

A peine âgé d'un mois ou six semaines, l'enfant reçoit son nom. C'est ordinairement celui de quelqu'un des objets qui sont continuellement sous leurs yeux, comme d'un oiseau, d'un animal, d'un poisson ; il n'y a pour cela aucune cérémonie accessoire.

Les amusements des enfants sont en petit les exercices des hommes faits. Dès l'âge le plus tendre ils s'habituent à jeter la lance et à en parer les coups. De bonne heure, ils aident leurs parents à la chasse et à la pêche.

Les enfants sont déjà sensibles aux insultes, et si dans leurs jeux il leur arrive de recevoir d'un camarade un coup trop fort, ils le rendront aussitôt dans le même esprit de vengeance qu'à un âge plus avancé.

Ils ont beaucoup de talent pour l'art mimique, et se plaisent à contrefaire la tournure du soldat, l'air, l'importance d'un officier, et le maintien oisif d'un convict paresseux. Si l'on sourit à leurs grimaces, ils en sont enchantés, et se mettent eux-mêmes à rire aux éclats.

A l'âge de douze ou quinze ans ils subissent l'opération qu'ils nomment *gna-noung*, c'est-à-dire qu'on leur perce la cloison du nez pour recevoir un morceau d'os ou de roseau, ce qui, à leurs yeux, passe pour un grand ornement, bien qu'il rende l'articulation des mots très imparfaite. Cette opération ne se pratique guère que sur les hommes, quoiqu'on ait vu quelques femmes qui l'avaient subie.

Digitized by Google

C'est aussi au même âge que les garçons reçoivent les priviléges qu'ils acquièrent par la perte d'une des dents de devant. Durant son séjour dans le pays, Collins vit deux exemples de cet usage dont il a pu, la seconde fois, nous retracer les différentes circonstances, grâce au crayon d'une personne qui l'accompagnait.

Le 25 janvier 1795, les naturels s'assemblèrent en grand nombre pour cette importante opération : plusieurs jeunes gens, bien connus dans l'établissement pour ne l'avoir jamais subie, allaient être admis au rang d'hommes. Pemoul-Waï, habitant des forêts, et plusieurs étrangers vinrent au rendez-vous; mais les principaux acteurs dans les cérémonies n'étant point arrivés de Kemmiraï, les nuits suivantes s'écoulèrent au milieu des danses; à cette occasion les sauvages s'ornèrent de leurs plus beaux atours, et déployèrent certainement une singulière variété de goûts. L'un se peignit le milieu du visage en blanc, excepté seulement la barbe et les sourcils; d'autres se distinguaient par de grands cercles blancs autour des yeux, qui les rendaient aussi affreux qu'on peut se l'imaginer. Ce ne fut que le 2 février que la réunion fut complète. Le soir, ceux de la tribu de Kemmiraï arrivèrent, et parmi eux ceux mêmes qui devaient exécuter l'opération. Ils étaient peints aux couleurs de leur tribu, la plupart pourvus de boucliers, et tous armés de casse-tête, de lances et de bâtons pous les jeter au womeras. Le lieu choisi pour cette représentation extraordinaire se trouvait sur la pointe de Farm-Cove, et quelques jours auparavant on avait travaillé à le préparer convenablement en le débarrassant des broussailles et des branches d'arbres, etc., etc. Il formait un ovale de vingt-cinq pieds de long sur seize de large, et il prit le nom de *You-Lang*.

Quand l'auteur y arriva, il trouva ceux de la tribu de Kemmiraï debout et en armes, à l'une des extrémités du théâtre, et à l'autre bout se trouvaient les enfants destinés à perdre chacun une dent, avec plusieurs de leurs amis qui les avaient accompagnés.

Alors la cérémonie commença : les hommes armés s'avancèrent en chantant, ou plutôt en poussant un cri propre à la circonstance, et faisant retentir leurs boucliers et leurs lances, tandis que de leurs pieds ils faisaient jaillir la poussière de manière à en couvrir ceux qui les environnaient. Au moment où ils arrivèrent près des enfants, un des hommes armés, se détachant de la troupe, avança de quelques pas, et saisissant un garçon, retourna vers ses collègues, qui le sa-

Digitized by Google

luèrent par un cri, montrant en même temps le dessein de recevoir et de protéger la victime. C'est de la même manière que chacun des quinze enfants présents fut tour à tour saisi et porté à l'autre extrémité du Yan-Lang, où ils restèrent assis, les jambes croisées sous leurs corps, la tête basse et les mains jointes. Quelque pénible que fût cette position, on assurait que de toute la nuit ils ne devaient point en bouger ni lever les yeux en l'air, et que jusqu'à la fin de la cérémonie on ne leur donnerait aucune nourriture.

Les Kerredais exécutèrent ensuite quelques-uns de leurs rits mystérieux. Tout à coup l'un d'eux tomba par terre, s'y roula en prenant toute sorte d'attitudes forcées, comme s'il eût été tourmerté par des douleurs inouïes, et parut à la fin délivré d'un os qui devait servir pour la cérémonie suivante. Durant tout ce temps, il était entouré d'une foule de naturels qui dansaient autour de lui en chantant à grands cris, tandis que quelques-uns le frappaient sur le dos jusqu'à ce qu'il eût produit l'os merveilleux; puis il était délivré de toute souffrance.

Celui-ci ne se fut pas plutôt relevé, épuisé de fatigues et baigné de sueur, qu'un autre à son tour recommença la même cérémonie, qui se termina également par l'exhibition d'un os dont il s'était prudemment pourvu d'avance, et qu'il avait caché dans sa ceinture. Cette farce grossière a pour but de convaincre les jeunes gens que l'opération qu'ils ont à subir ne leur causera qu'une faible douleur; car plus les Kerredais auront souffert, moins ils auront eux-mêmes de mal à éprouver.

Il était déjà tout à fait nuit, et l'auteur se retira avec l'invitation de revenir de bonne heure le matin suivant. Au point du jour, il trouva les naturels dormant par petits pelotons détachés, et ce ne fut qu'au moment où le soleil se montra qu'ils commencèrent à se relever.

Les habitants de la côte nord dormaient à part; les jeunes garçons dormaient aussi séparément, bien qu'on eût dit qu'ils ne devaient point bouger de leur position. Bientôt après le lever du soleil, les Kerredais et leurs compagnons s'avancèrent à pas précipités vers le You-Lang, l'un à la suite de l'autre, poussant des cris en y arrivant, et courant deux ou trois fois tout à l'entour. On conduisit les garçons au You-Lang, la tête basse et les mains jointes. Dès qu'ils furent assis dans cette attitude, les cérémonies commencèrent; les

Digitized by Google

principaux acteurs, au nombre de vingt environ, étaient tous de la tribu de Kemmiraï.

PREMIÈRE CÉRÉMONIE.

Les jeunes gens, au nombre de quinze, étaient assis au haut du You-Lang, tandis que ceux qui devaient faire l'opération défilaient plusieurs fois la parade autour de ce terrain, en courant à quatre pattes et imitant l'allure de leurs chiens. Leur costume était conforme à ce but, l'épée de bois passée par derrière la ceinture qu'ils portent autour de leur corps, ne figurant pas mal la queue de cet animal, tandis qu'ils passaient devant l'endroit où étaient assis les pauvres enfants qui avaient une assez piteuse mine, ils faisaient sauter sur ceux-ci le sable et la poussière avec les pieds et les mains. Durant ce temps, les garçons restaient immobiles et silencieux, sans bouger de la position qu'ils avaient prise, et sans paraître faire aucune attention aux ridicules gestes des Kerredais et de leurs compagnons.

On comprit que, par cette cérémonie, on leur donnait le pouvoir sur le chien, et qu'on les douait de toutes les qualités utiles que cet animal pouvait posséder.

DEUXIÈME CÉRÉMONIE.

Les jeunes gens sont encore comme ci-dessus. La principale figure représente un naturel vigoureux et d'une belle taille, portant sur ses épaules un pattagorang ou kangurou en herbe; le second porta un paquet de broussailles. Les autres naturels, assis à quelque distance, sont occupés à chanter et à battre la mesure, selon les pas des deux hommes chargés : ceux-ci semblaient presque incapables de se remuer sous le poids des fardeaux qu'ils portaient sur leurs épaules. Ils s'arrêtaient à chaque instant et boitaient tout bas en marchant; enfin, ils déposèrent leurs charges aux pieds des garçons, et se retirèrent du You-Lang comme accablés de la corvée qu'ils venaient de faire. Il faut observer que celui qui s'était chargé du paquet de broussailles s'était fourré deux branches de fleurs au travers de la cloison du nez, ce qui lui donnait un aspect tout à fait extraordinaire.

Le kangurou mort désignait le pouvoir qui leur était donné de tuer cet animal, et les broussailles figuraient sa retraite.

Digitized by Google

TROISIÈME CÉRÉMONIE.

Les enfants restèrent assis au bout du you-lang durant une heure entière. Durant ce temps, les acteurs se retirèrent dans une vallée voisine, et s'ajustèrent par derrière une ceinture de longues touffes d'herbes pour remplacer l'épée de bois qu'ils avaient quittée. Puis ils se remirent en mouvement comme un troupeau de kangurous[1], tantôt bondissant sur leurs pattes de derrière, tantôt se posant et se grattant avec leurs pattes à la manière de ces animaux. En même temps, un naturel battait la mesure sur un bouclier avec un casse-tête, tandis que deux autres hommes armés les suivaient attentivement, comme pour tomber sur eux à l'improviste et les percer de leurs lances.

Ceci était l'emblème d'un de leurs futurs exercices, la chasse du kangurou, et formait une scène à la fois curieuse et grotesque ; car la vallée où ils se déguisaient avait quelque chose de très romantique, et ce spectacle était entièrement neuf.

QUATRIÈME CÉRÉMONIE.

En arrivant à la place du you-lang, cette troupe bizarre passa près des enfants comme un troupeau de kangurous ; puis arrachant soudain et rejetant leurs queues d'herbes, chacun d'eux saisit un petit garçon, et, le plaçant sur leurs épaules, l'emporta en triomphe au lieu où devait se passer la dernière scène de cette singulière comédie. On doit observer que les parents et les amis des jeunes gens n'essayèrent nullement de gêner les naturels de Kemmiraï dans l'exercice de leurs fonctions, et que même ils ne s'en mêlèrent en aucune manière.

CINQUIÈME CÉRÉMONIE.

Après avoir cheminé quelques pas, les enfants furent retirés de dessus les épaules des hommes, et réunis en un peloton, debout, la tête baissée sur la poitrine et les mains jointes. Quelques-uns des acteurs disparurent alors pour dix minutes environ, afin de préparer la scène suivante. On ne permit point à l'auteur d'être présent à cette cérémonie, pour laquelle les naturels semblaient

[1] Voir la figure du kangurou laineux, Quoy et Gaimard, dans le *Dictionnaire classique d'Histoire naturelle*, tome XVII.

Digitized by Google

observer un plus grand degré de mystère et d'apprêt qu'ils ne l'avaient fait pour aucune des précédentes. Enfin, on l'invita à s'approcher.

Devant les garçons et ceux qui les accompagnaient, se trouvaient deux hommes, dont l'un, assis sur le tronc d'un arbre, portait l'autre sur ses épaules, et tous deux avaient les bras étendus. Derrière eux on voyait plusieurs corps couchés à plat, la face contre terre, aussi près que possible l'un de l'autre, et au pied d'un autre tronc d'arbre, sur lequel étaient placés deux naturels dans la même attitude que les deux premiers.

A mesure que les deux enfants et ceux qui les conduisaient approchèrent de ces deux premiers groupes, les deux hommes qui le formaient commencèrent à se tourner d'un côté et d'autre, en tirant la langue hors de la bouche, ouvrant de grands yeux et leur donnant l'aspect le plus horrible possible. Quand cette grimace eut duré quelques minutes, les hommes se séparèrent pour laisser passer les enfants, qui furent conduits par dessus les corps couchés par terre. Ceux-ci commencèrent à se remuer, se tortillant comme s'ils eussent été à l'agonie, et faisant un bruit sourd et semblable à celui du tonnerre grondant à une grande distance. Après avoir passé par dessus ces corps, les enfants furent présentés aux deux individus assis sur l'autre tronc, qui renouvelèrent la scène des grimaces déjà faites par les deux premiers; puis toute la troupe se mit en marche.

Un nom particulier, *Bourou-Mouroung*, fut donné à cette scène; mais on ne peut connaître que très peu de choses de son objet. Aux questions faites à cet égard, on ne put obtenir d'autre réponse que *c'était très bon*, et que dorénavant les jeunes gens seraient des hommes braves, qu'ils y verraient clair et se battraient bien.

SIXIÈME CÉRÉMONIE.

Toute la troupe s'arrêta à une petite distance de la scène précédente. On fit asseoir les jeunes gens près l'un de l'autre, tandis que devant eux les hommes se rangèrent en demi-cercle, désormais armés de leurs lances et de leurs boucliers. Au centre de la troupe et le visage tourné vis à vis d'eux, se trouvait Boudirro, le naturel qui avait été constamment le principal acteur de la cérémonie. Il tenait un bouclier d'une main, et de l'autre un casse-tête, avec le-

Digitized by Google

quel il marquait la mesure en frappant l'un contre l'autre. A chaque troisième coup, tous les autres, après avoir balancé et dirigé leurs lances vers lui, les pointaient en avant et touchaient le centre de son bouclier.

Ceci terminait les cérémonies qui devaient précéder l'opération, et semblait faire allusion à un exercice qui allait devenir la principale affaire de leur vie, l'usage de la lance.

SEPTIÈME CÉRÉMONIE.

On se prépare à faire sauter les dents des jeunes gens ; le premier qu'ils prirent fut un enfant de dix ans, et il fut assis sur les épaules d'un autre naturel lui-même assis sur l'herbe.

On représenta d'abord l'os que l'on prétendait avoir extrait de l'estomac d'un des naturels, la veille au soir. On avait eu soin de l'aiguiser par le bout, afin de couper la gencive ; car, sans cette précaution, il leur serait impossible de faire sauter la dent sans déchirure. On s'occupa ensuite de couper un womera, à huit à dix pouces du bout, et pour cela il faut de grandes cérémonies. Le bâton est posé sur un arbre, et l'on essaie trois fois avant de frapper dessus. Le bois étant très dur, l'instrument coupant très mal, il fallut plusieurs coups pour en venir à bout ; cependant on fit constamment trois feintes avant que chaque coup fût donné. Quand la gencive fut convenablement préparée avec l'os aigu, le petit bout du bâton fut posé sur la dent aussi haut que le permit la gencive, tandis que l'opérateur se prépara à abattre la dent avec une grosse pierre qu'il avait de l'autre main. Là, leur attention au nombre trois fut encore remarquable, car aucun coup ne fut frappé sur le bâton avant qu'on eût d'abord ajusté par trois fois. Cette première opération dura dix minutes entières, car, malheureusement pour le pauvre enfant, la dent tenait fort dans sa gencive. Enfin, elle sauta, et le patient fut emmené à une petite distance, où sa gencive fut raffermie par ses amis, et il fut bientôt revêtu, grâce à leurs soins, du costume qu'il devait garder durant quelques jours. On lui passa autour du corps une ceinture où tenait une épée de bois ; sa tête fut entourée d'un bandeau surmonté de bandelettes de *xanthorrhœa* qui, par la blancheur de leur couleur, produisaient un effet curieux et qui n'était point désagréable. Le patient avait la main gauche posée sur la bouche qui devait rester fer-

Digitized by Google

mée, il lui était défendu de parler et de manger de tout le jour. Tous les enfants furent traités de la même manière, excepté un seul joli petit garçon de huit ou neuf ans, qui, après s'être laissé couper la gencive, ne voulut pas supporter plus d'un coup de la pierre, et se sauvant d'entre les mains des opérateurs, réussit à s'échapper. Durant toute l'opération, les spectateurs firent aux oreilles des patients un bruit épouvantable (en criant *iwâh-iwâh*, *gaga-gaga* sans relâche), suffisant pour distraire leur attention, et étouffer toutes les plaintes qui eussent pu leur échapper; mais ceux-ci se faisaient un point d'honneur de supporter leur douleur sans pousser un soupir.

Du reste on observa quelques autres singularités : on n'essuya point le sang qui sortait de la gencive déchirée, mais on le laissa couler le long de la poitrine de chaque enfant, et tomber sur la tête de l'homme sur lequel il était assis, et dont le nom fut ensuite ajouté au sien. Ce sang desséché resta sur la tête des hommes et la poitrine des enfants durant quelques jours. Les garçons furent ensuite désignés par le titre de *kebarra*, nom qui, par son étymologie, a rapport à l'un des instruments employés dans cette cérémonie, car *kebah*, dans leur langue, signifie une pierre ou un rocher.

HUITIÈME CÉRÉMONIE.

Les jeunes gens sont ajustés et assis sur un tronc d'arbre, comme ils parurent le soir même qui suivit l'opération. Un homme, Kol-Bi, applique un poisson grillé contre la gencive de son cousin Nanbarry, qui a plus souffert qu'aucun des autres

Tout à coup, à un signal donné, les patients se levèrent et se précipitèrent vers la ville, chassant devant eux les hommes, les femmes et les enfants, qui se hâtaient de s'écarter de leur chemin. A dater de ce moment ils étaient admis au rang d'hommes ; ils avaient le droit de se servir de la lance et du casse-tête, et de figurer de leurs personnes dans les combats; ils pouvaient aussi enlever telles filles qu'ils voudraient pour en faire leurs femmes. Pour mieux dire, il était entendu que, s'étant soumis à l'opération, ou ayant enduré la douleur sans murmurer, et ayant perdu une dent de devant, ils avaient acquis un titre qu'ils avaient le droit d'exercer dès que leur âge et leur force leur permettraient de le faire.

La sœur de Benilong et Daringha, femme de Kol-bi, apprenant

Digitized by Google

que M. Collins témoignait un grand désir de posséder quelques-unes de ces dents, s'en procurèrent trois qu'elles lui remirent avec beaucoup de mystère, et sous la promesse qu'il ne ferait pas connaître qu'elles lui avaient fait un pareil présent ; elles tremblaient beaucoup d'être découvertes, à cause du ressentiment inévitable de la tribu de Kemmiraï à laquelle ces dents devaient être livrées.

Un des garçons qui avaient subi l'opération avait autrefois vécu chez le chirurgien principal de l'établissement jusqu'au départ de celui-ci pour l'Angleterre. Une parente de ce garçon rapporta sa dent à M. Collins, avec prière de l'envoyer à M. White, témoignant ainsi sa reconnaissance, après quelques années d'intervalle, pour les soins qu'il avait eus de son parent. Les femmes invitèrent ensuite M. Collins à s'éloigner de cet endroit, car elles ne savaient pas ce qui allait se passer. En effet, il avait observé que les naturels prenaient leurs armes ; le tumulte et la confusion se déclarèrent bientôt parmi eux, et ils parurent se livrer à tout leur naturel sauvage. Comme l'Anglais se retirait, on donna le signal qui devait inspirer aux jeunes gens l'esprit belliqueux, qui avait été le but de toute la cérémonie du jour; ils s'élancèrent vers la ville de la manière que nous venons de décrire, mettant le feu aux broussailles partout où ils passaient.

Les naturels, questionnés sur la perte de cette dent, ont toujours eu coutume d'employer les mots *you-lang irah-badiang* ; mais pour exprimer celle de toute autre dent, l'expression *boul-bagga* était usitée. Le terme *you-lang irah-badiang* doit donc s'appliquer seulement à cette occasion. Il paraît se composer du nom donné au lieu où se passe la scène principale, et du privilége le plus matériel qui dérive de la cérémonie entière, celui de jeter la lance ; c'est ce que semblent désigner les mots *irah*, *badiang*, *irah* étant un temps du verbe lancer, *irah*, lance; *iraelli*, lancer.

Dès que les jeunes gens ont ainsi acquis les priviléges de la virilité, ils poursuivent l'exercice de leurs droits aussitôt que leurs facultés le leur permettent. L'affaire de la nourriture ne paraît réellement que secondaire chez cette race d'hommes ; l'usage de la lance et du bouclier, le maniement des divers casse-tête employés chez eux, l'agilité à attaquer ou se défendre, et la constance à endurer les douleurs, semblent occuper le premier rang dans les intérêts de leur existence. Les femmes sont aussi accoutumées à porter sur leurs têtes les traces de la supériorité des hommes, et ceux-ci les en

Digitized by Google

décorent presque aussitôt que leur bras a acquis assez de force pour le faire. On a vu quelques-unes de ces misérables créatures porter sur leurs têtes tondues tant de cicatrices taillées en tant de sens, qu'il était impossible de les compter ni de les distinguer.

JAVA.

UNE RELACHE A SAMARANG[1].

Comme Batavia, Samarang repose sur les bords d'une rivière, sur un terrain plat et marécageux. La même direction semble avoir présidé à la fondation des deux villes, et les a dotées d'une rade vaste, mais incommode. Le mouillage des navires du commerce est à environ trois milles du rivage, celui des navires de guerre est encore plus éloigné ; à cette distance, Samarang est caché à l'œil, qui cherche en vain l'aspect d'une grande et populeuse cité. Des rivages bas et uniformes, dominés par des montagnes situées fort loin dans l'intérieur, encadrent une rade pleine de mouvement. De nombreux *praous*, ouvrant de larges voiles de natte aux brises assez régulières de la côte, sillonnent la mer en tous sens ; ou bien, échoués sur le banc de vase qui défend l'entrée de la rivière aux heures de basse mer, ils forment, en attendant le moment du passage, des groupes immobiles et pittoresques.

Les *tambanghan*, bateaux de passage à fond presque plat, se mêlent aux mouvements des *praous ;* ce sont les seules embarcations qui puissent franchir la barre à toute heure. Ils dépassent rapidement, à l'aide de leurs voiles triangulaires, la ligne des bateaux et des petites jonques envasés ; bientôt après, on prolonge un rivage bas et désert, aux bords vaseux et limitant un sol vert, mais inculte. De gros chiens y rôdent en quête des immondices qu'une police peu scrupuleuse laisse aller au courant de la rivière, et, sur

[1] Extrait du *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, M. Desgraz, tome VIII de l'hist., note 4, page 275. Gide, éditeur.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

les confins de cette plage, des troupes de hérons blancs, gracieux oiseaux, épient gravement leur pâture sans s'effrayer du voisinage de l'homme.

Les *tambanghan* atteignent peu à peu les premières habitations de la ville, situées des deux côtés de la rivière, qui se rétrécit considérablement. Ce ne sont d'abord que de chétives cases malaises construites en roseaux, gracieusement mêlées à des palmiers projetant de longues feuilles effilées sur la rivière. Des touffes de plantes grimpantes tapissent les murailles, et souvent leur feuillage touffu déborde les palissades et retombe en voûte sur la rivière. Au pied de l'échelle qui descend ordinairement de ces cases dans l'eau, des femmes à demi nues lavent leur linge ou se baignent sous les yeux des passants. Non loin de là, et sur tout le parcours de la rivière, des troupes d'enfants prennent à toute heure de joyeux ébats aquatiques, et remplissent l'air du bruit de leurs jeux.

Bientôt, cependant, la scène se développe : les habitations grandissent, les rues se peuplent ; l'embarras de la circulation sur le canal augmente. L'essor du tambanghan se ralentit de plus en plus ; il ne passe plus qu'avec difficulté entre les gros chalans amarrés au rivage et les grands bateaux qui montent et qui descendent sans interruption entre les deux rives resserrées ; on atteint enfin les beaux quartiers qui décèlent la ville européenne, la colonie opulente.

On aperçoit d'abord sur la rive gauche de la rivière quelques blanches maisons au milieu de cases mal bâties ; puis de grands édifices noirs qui sont des magasins du gouvernement : ils indiquent l'emplacement de l'ancienne ville. Une activité remarquable anime ce quartier ; de petites boutiques apparaissent de toutes parts ; des colporteurs, des marchands ambulants circulent dans la foule revêtue de costumes javanais, chinois ou arabes.

Une belle suite de grandes et somptueuses demeures compose le quartier européen : des colonnes ornent la façade de ces édifices ; ils présentent un effet agréable à la vue, et forment des galeries couvertes, abritées du soleil et rafraîchies par la brise du soir. Rarement les habitations s'élèvent au-dessus du rez-de-chaussée, mais elles gagnent en étendue ce qu'elles perdent en hauteur ; elles occupent de grands emplacements et montrent une longue suite de murs blancs d'une propreté parfaite. Des esclaves vêtus de longues tuniques aux nuances vives, coiffés de mouchoirs de couleur, garnis-

Digitized by Google

sent les péristyles; quelquefois, sur le costume indigène de ces serviteurs, on voit, par une bizarrerie de goût qui paraît fort à la mode, des accoutrements européens. C'est ainsi que plusieurs d'entre eux portent une veste à parements rouges simulant une livrée : souvent aussi les cochers, vêtus de longues robes du pays, placent au-dessus de leur coiffure indigène l'immense chapeau ciré et la cocarde noire des cochers d'Europe. Ce mélange bizarre n'est pas une des moindres singularités qui frappent l'étranger; d'autant plus qu'aucun de ces hommes ne porte de chaussures, ce qui est, comme dans toutes les colonies intertropicales, une exigence imposée à leur condition inférieure.

Les comptoirs avoisinent les habitations des négociants, et on remarque, dans les étalages des magasins, les marchandises de tous les pays : meubles européens, objets chinois et japonais, produits de l'industrie du pays, sont entassés côte à côte. On y voit un grand nombre de productions françaises, surtout dans le riche et vaste *toko* (comptoir) de M. Tissot, où se trouvent toutes les étoffes de coton ou de toile, qui, en vertu d'un privilége du gouvernement, se consomment dans les colonies. Ce quartier offre une grande différence avec le quartier européen de Batavia : au lieu d'être disséminées sur plusieurs milles d'étendue, au lieu d'être isolées et séparées par des jardins, les maisons se touchent : elles forment de belles et larges rues, où l'on n'est pas *déconsidéré* pour aller à pied. A Batavia, la distance qui sépare les demeures des négociants du quartier mal bâti, mal entretenu, où se trouvent leurs comptoirs, a nécessité l'emploi incessant des voitures; le luxe colonial en a fait plus tard un meuble indispensable pour tout le monde, même pour les plus modestes employés. A Samarang, la disposition de la ville rend leur emploi moins nécessaire, et on voit fréquemment les piétons se risquer le soir à faire une paisible promenade, sans avoir recours au véhicule tyrannique des promenades de *Koningsplain*.

Samarang présente une continuité de splendides demeures, mais il est privé de monuments : l'église luthérienne peut seule accepter ce nom; elle élève vers le ciel deux clochers en forme de tours; sa voûte spacieuse, son intérieur large et bien aéré en font un édifice digne d'une grande ville. Dix minutes après l'avoir dépassé, on rentre dans un mélange de construction, dont la beauté et la

Digitized by Google

régularité décroît rapidement à mesure qu'on s'éloigne du centre; les boutiques des Chinois apparaissent; elles augmentent de nombre insensiblement; et quoiqu'on ait assigné à ce peuple industrieux un quartier particulier, il en dépasse l'enceinte trop étroite pour envahir graduellement tous les quartiers de la ville.

Les environs de Samarang présentent une réunion de sites charmants : plusieurs négociants y possèdent des maisons de campagne : la plus belle est, sans contredit, celle de M. Tissot, nommée *Baudion*. Cette résidence est un véritable palais, et, d'après le dire général, c'est un des plus beaux édifices de tout Java. Bâtie par un opulent Arménien qui s'est ruiné dans cette construction, elle a été vendue, plus tard, bien au-dessous de sa valeur. Elle est de forme carrée, et n'a qu'un étage de hauteur, mais sur des dimensions colossales. Des pavillons réservés aux étrangers la flanquent de chaque côté, et, dans l'intérieur, de vastes salles, où le plancher est formé par des planches en bois dur, d'une longueur de 15 à 18 mètres, offrent de superbes emplacements pour une réception ou un bal. Un péristyle orné de colonnes précède l'entrée et forme une large galerie, où la brise circule librement et où, sous cet ardent climat, on trouve un refuge contre la chaleur du jour.

Le paysage est en harmonie avec l'édifice ; des massifs d'arbres touffus projettent une ombre délicieuse dans les alentours; sous un pareil climat, c'est un séjour admirable, auquel il ne manque qu'un parc et des bassins pour en faire une demeure princière. La route qui conduit à la ville est fort belle; de grands arbres la bordent; leur cime élevée projette au loin des branches chargées de feuilles; elles se joignent parfois en voûte et attirent dans cet asile des myriades de petits oiseaux chanteurs.

La veille de notre départ, M. Tissot nous donna un bal dans sa résidence de Baudion; le local se prêtait merveilleusement à la circonstance, et la réunion était fort belle. Par une attention délicate, les invitations avaient été faites de façon à ce que tous les invités parlassent ou comprissent le français. L'orchestre était composé de Malais ; mais les instruments étaient européens. Il exécuta sans relâche des airs agréables sans doute, mais singulièrement variés; vieux et nouveaux, italiens, espagnols ou français, ils se confondirent sans distinction d'origine ou d'ancienneté; mais ils eurent le mérite de faire durer la danse fort avant dans la nuit. A

Digitized by Google

minuit, un souper fort bien ordonné, auquel plus de cent personnes purent prendre part à la fois, ne fut qu'un intermède aux exercices des danseurs, qui puisèrent dans les vins de France un nouvel entrain et une nouvelle ardeur.

C'est une douce halte, dans le cours des longs voyages, que celle où l'on rencontre des prévenances qui doublent de valeur à une si grande distance de son pays. La réception cordiale et empressée dont nous avons été l'objet à Samarang, non seulement de la part de M. Tissot, mais aussi de tous les habitants, ne pouvait nous laisser que de profonds souvenirs; les courtes heures de notre séjour sur cette rade furent signalées par l'accueil le plus cordial qu'on puisse recevoir. En quittant Baudion à deux heures du matin, nous quittâmes une assemblée où nous avions pu nous faire illusion et croire, en entendant parler notre langue, que nous nous trouvions en France. Ces impressions agréables nous suivirent au rivage ; les rapides images des scènes de notre passage à Samarang nous occupèrent jusqu'au moment où notre légère embarcation atteignit enfin notre gîte flottant. Là, l'illusion dut cesser : plus de femmes charmantes ! la réalité reprit son empire devant les préparatifs de l'appareillage, et ce fut avec un sentiment de regret que nous jetâmes un dernier regard, à travers les ombres de la nuit, dans la direction de la grande ville endormie !

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

Voyage sur le Mississipi. Lettre du P. Poisson, missionnaire aux Akensas, au P. ***. 1
La Pérouse. Destruction des forts du Prince-de-Wales et d'York, dans la baie d'Hudson. 17
Naufrage à la côte de l'île Royale. 25
La Pérouse. Naufrage de deux embarcations dans la baie des Français. 44
Californie. Séjour de La Pérouse à Monterey. 58
Histoire de M. Johnson, habitant de la Virginie, fait prisonnier en 1790 par les Indiens des bords de l'Ohio. 70
Voyage sur le Missouri. Les Dacotas ou Sioux, Mandans, Meunitarris. 84
Naufrage et aventures du capitaine Viaud, en 1766, dans le golfe de la Chandeleur. 113
Naufrage du sloop le Betsey en 1756. 187
Aventures de madame Godin des Odonois. 198
Excursion de M. Bardel, vice-consul de France, à Conception du Chili. 203
Détroit de Magellan. Exploration du contre-amiral Dumont-d'Urville. 221
Découverte de la terre Adélie, par Dumont-d'Urville. 255
Alexandre Selkirk, seul dans l'île Juan Fernandez. 274
Sporades océaniennes. 280
Bougainville à Taïti. 289
Mort du capitaine Cook. 299
Massacre du capitaine de Langle et de onze marins, à l'île Tou-Tou-Ila. 322
Iles Viti. Dillon attaqué par les naturels (1812). 331
— Mort du capitaine Bureau. — Destruction du village de Piva. 345

Digitized by Google

Naufrage de La Pérouse. Découverte des restes de son expédition autour du monde. 359
Nouvelle-Zélande. Sa découverte et son histoire. 378
Iles Pelew. Naufrage du capitaine Wilson. 393
Bornéo. Chasse au singe nasique sur la côte est de Bornéo. . . . 412
Naufrage du capitaine Bontikoé dans la mer de l'Inde. 417
Naufrage de mademoiselle de Bourk sur la côte de l'Algérie. . . . 431
Algérie. Captivité de M. Arago. 440
Australie. Esquisse sur les naturels de la Nouvelle-Galles du Sud. . 449
Java. Une Relâche à Samarang. 470

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME

IMPRIMERIE DE G. GRATIOT, RUE DE LA MONNAIE, 11.

Digitized by Google

Digitized by Google

P. 2.4.29.
Vers. c.r.e.

Digitized by Google

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed. Renewals only: Tel. No. 642-3405
Renewals may be made 4 days prior to date due.
Renewed books are subject to immediate recall.

FEB 3 1973 5 4

Returned by

MAY 1 5 1973

Santa Cruz Jitney

REC'D LD MAY 16 '73 -6PM 1 9

LD21A-40m-3,'72
(Q1173s10)476-A-32

General Library
University of California
Berkeley

Digitized by Google

826573 G170
H6
v.2

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google